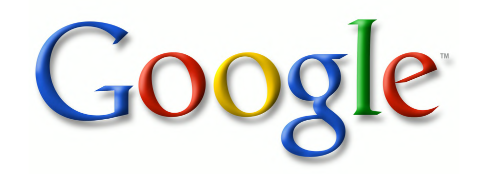
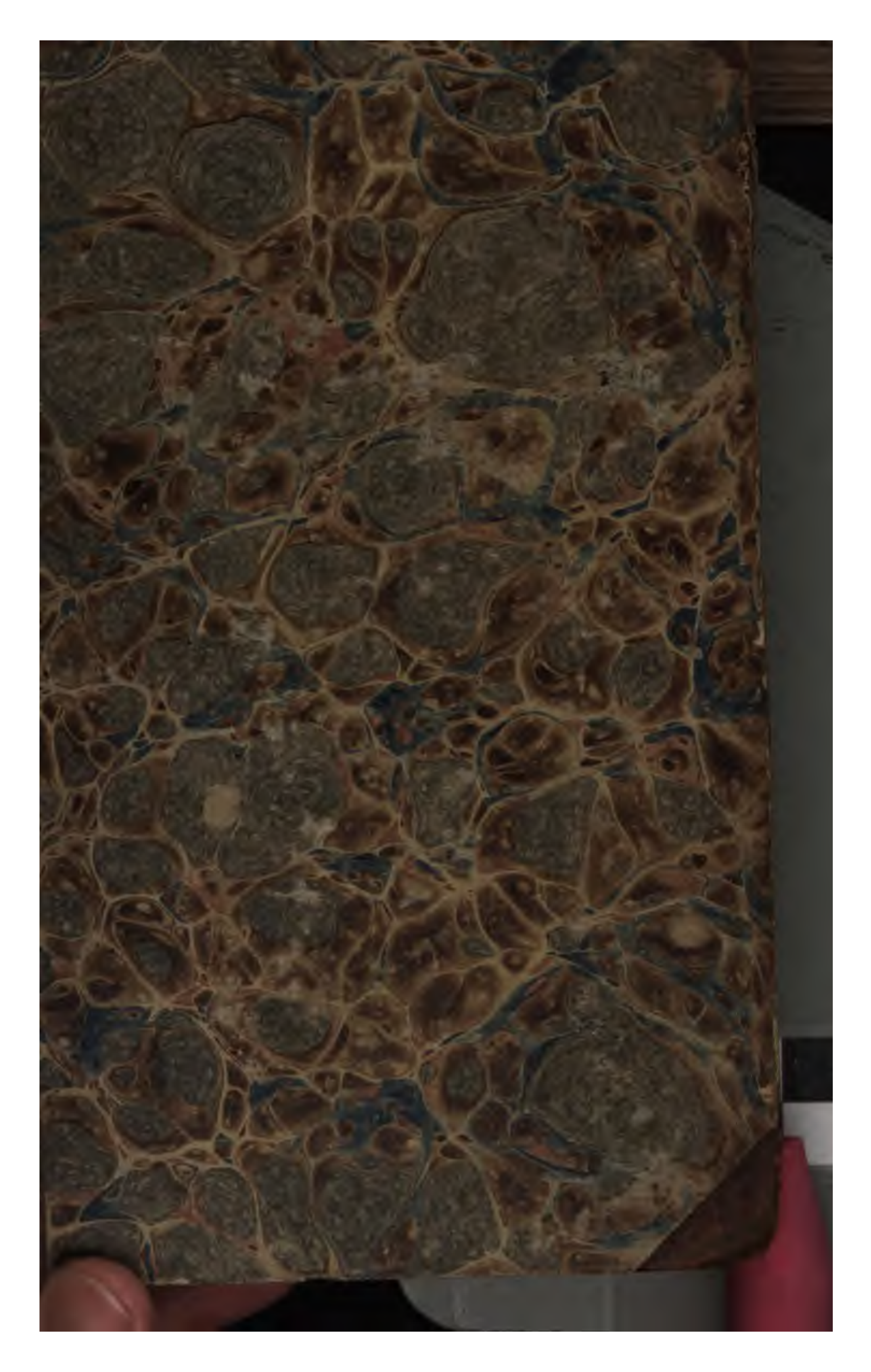




NOUVEAU

DICTIONNAIRE

DES

SIÉGES ET BATAILLES.

TOME I.

A — B.

De l'Imprimerie de PATRIS, rue de la Colombe.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÈGES ET BATAILLES MÉMORABLES, ET DES COMBATS MARITIMES LES PLUS FAMEUX,

De tous les Peuples du monde, anciens et modernes, jusqu'à nos jours.

Ouvrage dans lequel on a soigneusement recueilli les exploits des grands Capitaines, les actions héroïques des Officiers et Soldats, les stratagèmes militaires les plus singuliers, et spécialement les traits de courage qui ont illustré les Militaires français, depuis la fin de la troisième dynastie.

Par M..... M.....

TOME I.

A PARIS,

Chez Gilbert et Cie, Libraires, rue Serpente, n° 10.

1808.

AVIS
DES ÉDITEURS.

En 1771 on a imprimé un Dictionnaire historique des Siéges et Batailles mémorables de l'Histoire ancienne et moderne. L'intérêt de son objet en a fait rapidement enlever l'édition. Cet ouvrage, aujourd'hui très-rare, est bien incomplet : il se terminait à la paix de 1763.

Quinze années de guerres perpétuelles, qui ont changé la face de l'Europe et enfanté des armées de Héros ; une multitude de faits nouveaux, d'anecdotes piquantes et de traits singuliers de bravoure, dignes d'attirer l'attention des Militaires, dans un siècle où la gloire des Armées françaises remplit l'univers, nous ont fourni une grande abondance de matériaux.

Il serait difficile d'ajouter à l'empressement avec lequel est attendue une nouvelle édition

de ce Dictionnaire, dont la série commence avec les premiers âges du Monde, et ne finit qu'hier.

Quelle époque présenta jamais un aussi étonnant exemple du pouvoir de la Vertu militaire sur la destinée des Empires, que les dernières pages des Annales du Peuple français ! Chaque jour est marqué par des combats, chaque jour est célébré par des triomphes ; chaque jour est illustré par des traits d'héroïsme et de bravoure, dont on trouve à peine quelques exemples dans la plus haute Antiquité.

Napoléon le grand déjoue les coalitions de tous les Rois ; il sort vainqueur et triomphant de tous les combats qu'il leur livre.

Soldats ! Si nous décrivons avec soin les travaux de vos Chefs, la portion de gloire qui vous est propre ne nous a point échappé. En racontant chaque bataille, nous avons recueilli avec le plus grand soin les actes de dévouement et d'héroïsme, les mots heureux, les traits de désintéressement et d'humanité qui vous ont illustrés.

Les jeunes gens et particulièrement les jeunes

Militaires y verront agir les grands Capitaines; ils partageront pour ainsi dire les entreprises hardies de ces âmes intrépides ; ils apprendront à surprendre, à prévenir l'ennemi, à l'attaquer avec bravoure, à le presser avec sagesse, à le poursuivre avec prudence. Épris du beau feu qui enflammait leurs cœurs, ils voudront braver comme eux les glaives, les foudres et la mort. Point de remparts qui les arrêtent ; point d'armées qui les étonnent ; point de fatigues qui les rebutent. Ils s'empresseront de marcher sur les traces glorieuses de leurs pères.

Ces Vétérans, qui dans le sein d'une famille chérie jouissent, à l'ombre de leurs lauriers, d'un doux et noble loisir, liront avec quelque satisfaction le récit des actions courageuses de leur jeunesse. Ils feront remarquer à leurs enfants les causes du gain ou de la perte des batailles auxquelles ils ont assisté. Ils compareront leurs exploits avec ceux des guerriers qui ont illustré les siécles précédents. Ce parallèle allumera dans ces jeunes cœurs l'ardent desir de les imiter, et préparera à la patrie une foule de Héros qui voudront à l'envi se sacrifier pour elle.

Pour faciliter l'usage de cet ouvrage, il est

accompagné de deux Tables. L'une présente toutes les Batailles suivant leur ordre chronologique : elle est subdivisée, depuis 1792, relativement à chaque armée française. L'autre fera connaître les exploits des Guerriers célèbres, en indiquant les Batailles où ils se sont trouvés.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES SIÉGES ET BATAILLES.

A

AAR. (*passage de l'*) Le prince Charles avait besoin, en 1799, de faire une puissante diversion pour arrêter les continuels progrès du général Massena en Helvétie, vers le mont Saint-Gothard. En transportant rapidement ses troupes sur la rive gauche de l'Aar, il tirait le plus grand avantage d'un renfort considérable de Russes, commandés par le général Korskakow, qui venait de se réunir à son armée. Par cette manœuvre hardie, il devait couper le centre et la droite de l'armée française, enlever à Massena ses communications avec Bâle et le Bas-Rhin, le forcer d'abandonner presque toute l'Helvétie pour prendre des positions défensives dans la chaîne du Jura. L'archiduc s'avança donc vers Dettingen le 17 août. Dans la nuit il fit commencer deux ponts de bateaux sur la partie la plus rentrante d'un coude de cette rivière, vers le petit Dettingen. Les Français, peu méfiants sur les projets de l'ennemi, n'avaient sur ce point que de faibles détachements. Un brouillard épais déroba longtemps la vue des pontonniers autrichiens qui travaillaient sous la protection de trente-huit pièces de canon de fort calibre. Cette batterie était si bien placée qu'elle prenait en tous sens et à revers, non seulement la rivière, mais même une petite plaine où devait se faire le premier débarquement. Malgré ces avantages, lorsque le brouillard se dissipa sur les neuf

heures, un des ponts n'était qu'à moitié fait; le second n'était pas encore commencé. Les mauvaises dispositions des pontonniers allemands n'avaient pu surmonter les obstacles qu'offrait à leurs ancres un lit de rocher. Ils ne mirent pas d'ailleurs dans leurs manœuvres l'activité qui décuple les forces du soldat français. Instruits par la canonnade, du mouvement des Autrichiens, les généraux Ney et Heudelet accoururent bientôt avec douze mille hommes. Ils parurent à midi sur un plateau, à Boeźtein et dans un bois qui domine le petit Dettingen. A leur aspect les Autrichiens virent que leur entreprise était avortée; ils abandonnèrent leurs travaux; leurs troupes qui couvraient la plaine de Vurlingen, battirent en retraite. Ils firent même demander aux Français la faculté de retirer tranquillement leurs pontons en faisant cesser le feu de leurs batteries. L'archiduc, dont les plans prouvaient les talents, se retira furieux de n'avoir pu franchir seulement une rivière, devant les Français qui avaient souvent réussi à traverser devant les Autrichiens les fleuves les plus impétueux et les plus difficiles. 7 *août* 1799.

AAZAZ (*prise d'*). Au septième siècle, les Turcs portaient la désolation et la mort dans toutes les provinces les plus éloignées de l'empire de Constantinople. On les vit s'avancer vers Antioche pour couronner leurs exploits en Syrie. Un renégat, nommé Youckinna, les dissuada de ce projet en leur montrant une conquête plus facile dans la prise du château fort d'Aazaz. Il était situé entre Alep et Antioche. La trahison devait leur livrer cette forteresse où commandait Théodore son cousin germain. Pour y réussir il prend cent cavaliers Turcs, les habille à la grecque, et les fait soutenir par mille hommes d'infanterie. Il s'avance, à la faveur de la nuit, vers une place dont il connaissait les approches. Au moment où il est prêt d'entrer, il tombe dans une embuscade préparée par Théodore, instruit de ses projets. Jeté dans un cachot obscur avec ses satellites, il y attendait la peine due à son crime, quand Léon fils du gouverneur vint l'y trouver, lui proposa de briser ses fers, d'égorger même son propre père, s'il consentait à lui donner pour épouse, sa fille dont il était éperduement amoureux. Youckinna promit tout et sortit de prison. Léon courut au palais pour plonger le poignard dans le sein de son père, mais déjà il avait expiré sous les coups d'un autre de ses enfants

également épris des charmes de la fille d'Youckinna. Aussitôt ils sonnent de la trompette, appèlent à grands cris les Musulmans, la garnison chrétienne est taillée en pièces, et périt victime de la trahison et du parricide qui avaient souillé cette horrible journée. *An de J. C.* 638.

ABGERSATE (*prise d'*). Après la célèbre bataille de Callinique, les Perses entrèrent en Mésopotamie, et vinrent assiéger Abgersate, forteresse de l'Osrhoëne. Du haut de ses murailles ses habitants se défendirent vaillamment; mille Perses succombèrent sous leurs traits. Quand leurs carquois furent épuisés, leurs frondes lancèrent des pierres avec le même avantage. Fatigués de leurs pertes, les assiégeants creusèrent une mine pour renverser des murailles d'où partaient tant de coups meurtriers. Les habitants d'Abgersate s'apperçurent de ce nouveau danger; ils creusèrent une contre-mine. A la vue de l'extrême péril qui menaçait leur vie, les femmes, les enfants et les vieillards y travaillèrent jour et nuit. Bientôt ils atteignirent l'ennemi. Un combat souterrain s'engagea; les Perses y furent massacrés. Pendant cette action les malheureux assiégés laissèrent leurs murs dégarnis de défenseurs. Les Perses s'en apperçoivent, montent à l'assaut, pénètrent dans la ville, massacrent ses infortunés habitants, ou les réduisent dans un esclavage plus dur que la mort même. 531 *de J. C.*

ABOU-GIRGÉ (*combat d'*). L'opinion des Egyptiens de la province de Benesouef était que les Français avaient été battus, du moment où leurs troupes faisaient un mouvement rétrograde. Supportant impatiemment la domination française, ils attaquaient toutes les troupes qui faisaient un mouvement pour se rapprocher du Caire, après avoir marché vers la Haute-Egypte. Plus nombreux, ils assaillaient à force ouverte; plus faibles, ils harcelaient les traîneurs, tâchaient de piller les bagages, et toujours ils refusaient des vivres à ceux qu'ils croyaient vaincus. Dans une de ces marches rétrogrades, le général Davout s'approche du village d'Abou-Girgé. Son interprète se porte en avant pour commander des vivres. On l'insulte, on le menace de le bâtonner, s'il persiste dans sa demande. Instruit de cette révolte, le général Davout fait sommer le village de se rendre. On se refuse à ses propositions. Il déploie alors la

force, fait cerner le village, ordonne de le brûler, et de venger ainsi l'insulte faite au nom français. Mille Egyptiens périssent dans cette journée : ils expient ainsi leur révolte, et servent d'exemple à ceux qui tenteraient de les imiter. 1799.

ABOUKIR (*bataille d'*). 1. La flotte de Toulon avait heureusement conduit en Egypte l'armée d'Orient, sous l'égide de Bonaparte. Aucun de ses nombreux transports n'avait péri. La vigilance anglaise avait été mise en défaut sur la destination de cette flotte. L'activité de Nelson, parcourant la Méditerranée, n'avait pu même avoir connaissance de sa marche. Jamais traversée n'avait été plus heureuse; jamais expédition n'avait mieux réussi; l'amiral Brueys pouvait voir, avec quelque complaisance, un immense armement débarquer dans le port d'Alexandrie tout ce qui était nécessaire pour alimenter une armée et pour fonder une colonie. Tout réussissait à Bonaparte depuis son débarquement; deux fois il avait vaincu les Mameloucks; il s'était emparé d'Alexandrie; il marchait sur le Caire. Une suite non interrompue de succès eût été le résultat de cette expédition, si la prudence et la sagesse de l'amiral français eussent égalé la bonne fortune de Bonaparte. Le port d'Alexandrie avait pu recevoir les vaisseaux de transport et les frégates, mais son peu de profondeur en interdisait l'entrée aux vaisseaux de ligne. Cette superbe escadre, reste précieux de la marine de Toulon, se trouvait donc exposée aux tempêtes et aux coups de l'ennemi. Frappé de sa position hasardée dans la rade d'Aboukir, Bonaparte avait ordonné à l'amiral Brueys de lever l'ancre et de se rendre à Corfou. Retenu par la crainte des recherches de l'amiral Nelson, ou par une fatale sécurité sur sa position dans la baie où il venait de s'embosser, Brueys n'obéit pas aux ordres de son général. Cependant, Nelson se présenta sur les côtes de l'Egypte, le 31 juillet 1798. Son apparition augmenta l'inquiétude; le lendemain il vint reconnaître le port d'Alexandrie, puis s'avança fièrement vers Aboukir. L'amiral Brueys avait embossé, à quatre lieues de terre, ses treize vaisseaux sur une ligne à deux tiers de câble les uns des autres. Ils couvraient l'embouchure du Nil auprès de Rosette. Ses flancs étaient protégés par des chaloupes canonnières. Une petite île, sur la gauche de l'armée, portait une batterie de canons et de mortiers, qui devait enfiler toute sa ligne; mais, négli-

gemment placée, elle ne pouvait entièrement couvrir la flotte. D'ailleurs, Brueys avait commis une faute encore plus grave, en ne s'assurant pas si les Anglais, dont les vaisseaux tiraient moins d'eau, pouvaient passer entre la tête de la ligne et la terre. Les vaisseaux français étaient rangés dans cet ordre: *Le Guerrier, le Conquérant, l'Aquilon, le Spartiate, le Peuple souverain, le Francklin, l'Orient, le Tonnant, l'Heureux, le Mercure, le Timoléon, le Guillaume-Tell,* et *le Généreux*. Nelson, ayant reconnu le mouillage et la position des vaisseaux très-éloignée de terre, ne balança point. Il fit, pour les attaquer avec ses quatorze vaisseaux, les mêmes dispositions qu'il aurait pu faire en pleine mer, si, ayant l'avantage du vent, il avait atteint et engagé l'avant-garde de cette flotte. Dans le dessein de doubler la ligne française et de la mettre entre deux feux, il fit gouverner son chef de file entre le mouillage et la terre. Il était dirigé dans sa marche par une djerme (1), qui lui indiquait la route à tenir. Son premier vaisseau toucha, mais les cinq autres qui le suivaient passèrent et mouillèrent bord à bord entre les six premiers vaisseaux français et le rivage. Sept autres vaisseaux anglais, défilant en dehors, mouillèrent en même temps au bord opposé de cette partie de la ligne française, qui se trouva ainsi engagée par des forces doubles. L'amiral Nelson fit encore couper la ligne française par son vaisseau *le Leander,* entre *le Tonnant* et *l'Orient*, qu'il enfilait ainsi dans toute sa longueur. Cette habile manœuvre de Nelson empêchait l'arrière-garde française de prendre part à l'action. Sept vaisseaux français furent donc attaqués, à six heures du soir, le 1er août, par quatorze vaisseaux anglais; ils ne pouvaient manquer de succomber. Dans cette position, on se canonna vivement des deux côtés pendant le reste de la journée et la nuit toute entière, sans qu'il y eût aucun avantage décisif. Quand le jour parut, les vaisseaux se rapprochèrent à la portée du pistolet; tout ce qui existe de moyens de destruction fut employé de part et d'autre. L'amiral Brueys, déjà blessé grièvement, continuait de commander, lorsqu'il fut coupé en deux par un boulet; presqu'au même instant, Casabianca, son capitaine de pavillon, est blessé mortellement;

(1) Petite embarcation en usage en Egypte.

le feu prend à bord de *l'Orient*, sans qu'on puisse parvenir à l'éteindre. Près de Casabianca, se trouvait son jeune fils, garde-marine âgé de dix ans. Des matelots veulent sauver l'enfant et l'emporter dans une chaloupe; il embrasse étroitement son père mourant, et ne veut pas l'abandonner. La chaloupe s'éloigne, le vaisseau est déjà embrasé. Le jeune Casabianca parvient à attacher son père mourant à un tronçon de mât jeté à la mer; l'intendant de l'escadre s'y était aussi lié; ils flottaient, et se sauvaient peut-être, quand *l'Orient*, sautant avec un horrible fracas, engloutit dans les flots ces trois infortunés. Plus heureux, le contre-amiral Gantheaume se sauva à la nage. Les deux flottes demeurèrent comme ensevelies sous une pluie de fer et de feu; on pouvait distinguer des voiles, des canons, des hommes même, lancés dans les airs enflammés, et retombant sur l'escadre. Le combat, qui avait cessé quelques instants, se renouvela bientôt avec un plus cruel acharnement. Presque tous les commandants français furent tués ou blessés. Jamais on ne montra plus d'audace dans l'attaque, jamais une constance plus héroïque dans la défense. Le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars, commandant *le Tonnant*, déjà mutilé, ne voulut point quitter le pont de son vaisseau; n'ayant plus que le tronc, mais vivant encore, il fit jurer à son équipage de ne point amener et de jeter ses restes à la mer, pour qu'ils ne tombassent point au pouvoir des Anglais. Tous les vaisseaux français qui avaient combattu entre deux feux, se trouvant rasés, dégréés, désemparés, furent forcés de se rendre. Que d'actions de courage signalèrent cette affreuse nuit! Que de traits d'héroïsme furent ensevelis dans les ténèbres, ou dans le vaste sein des mers! Quels moments d'incertitudes cruelles pour tous les Français qui regardaient de terre cet horrible combat! Ils applaudissaient, en voyant le feu des vaisseaux les plus près d'eux. Malheureux, ils ne savaient pas que c'étaient ceux des ennemis, et qu'ils applaudissaient à leur triomphe! Cependant, sept vaisseaux français seulement avaient pris part au combat. Nelson, victorieux, attaque alors les six autres, qui, ne recevant ni ordres, ni signaux, se jetèrent à la côte. *Le Tonnant*, *l'Heureux* et *le Mercure* furent pris. *Le Timoléon* ne voulut point amener, et se brûla après avoir sauvé son équipage. Deux vaisseaux français seulement s'échappèrent en coupant leurs câbles, d'après les ordres du contre-

amiral Villeneuve. Presque tous les vaisseaux anglais étaient désemparés. Ils comptèrent, sur leur flotte, mille morts et dix-huit cents blessés. Nelson lui-même, grièvement blessé à la tête dans le combat, alla faire radouber ses vaisseaux dans les ports de Sicile, tandis que les moins maltraités bloquèrent le port d'Alexandrie. Les Français demeurés sur les bords de la mer fixèrent long-temps leurs regards sur les débris de leur flotte. Séparés de leur patrie par ce funeste événement, ils se croyaient perdus pour elle; mais l'inébranlable constance du général vint bientôt fortifier leur courage, en leur laissant entrevoir que de leur position si fâcheuse en apparence, pouvait résulter la conquête de tous les pays soumis par Alexandre, la destruction de la puissance et du commerce des Anglais dans l'Inde, et la prospérité de cette France dont ils se croyaient, pour ainsi dire, exilés. *31 Juillet* 1798.

2. Depuis long-temps les Anglais et les Turcs menaçaient d'envahir l'Égypte, occupée par Bonaparte. Son expédition hardie dans la Syrie leur en fit seulement différer l'exécution. Cent voiles turques parurent dans la rade d'Aboukir le 11 juillet 1799. Cette flotte avait à son bord une armée commandée par Mustapha pacha. Le lendemain, trois mille Ottomans débarquèrent avec de l'artillerie. Trois jours après, ils attaquèrent la redoute et le fort d'Aboukir. On comptait sur une résistance capable d'arrêter quelque temps l'ennemi. Dès le premier feu, le commandant fut tué, la garnison se rendit par une lâcheté indigne du nom français. Cependant ce fort, séparé de la terre par un fossé de vingt pieds, avait une contrescarpe taillée dans le roc et un bon revêtement. A cette nouvelle, Bonaparte rassembla son armée, dirigea vers Rhamanié les troupes destinées à combattre les Turcs, recommanda au général Desaix de surveiller Murat-bey dans la Haute-Égypte, pourvut à la tranquillité du Caire, ordonna au général Regnier d'approvisionner El Arich, et de s'opposer, vers les déserts qui s'étendent de la mer Rouge à la Méditerranée, aux entreprises des Arabes, d'Ibrahim bey, et de Djezzar. En même temps il envoie le général Menou à Rosette, et lui ordonne de défendre le Bogaze à l'entrée du Nil. On espérait que l'ennemi, maître d'Aboukir, deviendrait entreprenant, et sortirait de sa presqu'île pour attaquer Alexandrie ou Rosette, avec les quinze mille Turcs débarqués de sa flotte;

mais une démarche aussi active était incompatible avec le flegme oriental. Tandis qu'on le croyait près d'agir, Mustapha se retranchait dans sa presqu'île, organisait les Arabes qui accouraient à lui, formait des magasins, et se reposait, en attendant Ibrahim bey. Incertain sur les plans de l'ennemi, il était important de choisir une position d'où l'on pût l'inquiéter, s'il se portait sur Alexandrie ou sur Rosette, ou même l'attaquer dans Aboukir, s'il s'obstinait à y demeurer. Bonaparte trouva ces avantages dans la position de Bircket, village situé à la hauteur d'un des angles du lac Madié. Le général Murat s'y rendit le premier avec la cavalerie, les dromadaires, les grenadiers, et le premier bataillon de la soixante-neuvième. L'armée entière y arriva le 23 juillet. Dans la même nuit, une division prit position à Kafr finn, et l'autre à Beddah. Le quartier-général arriva à Alexandrie. Bonaparte examina ses fortifications, mit cette ville en état de défense, en fit partir trois bataillons pour reconnaître l'ennemi et faire nettoyer les puits. Le général Kléber, parti de Damiette, se trouvait déjà à Foua; le général Menou s'avançait sur l'extrémité de la barre entre Rosette et Aboukir, au passage du lac Madié, pour canonner les petites embarcations turques, et leur donner de l'inquiétude sur leur gauche.

Mustapha pacha, occupait et bouchait la presqu'île par deux lignes de troupes et de retranchements encore imparfaits, et avait porté sa première ligne à une demi-lieue en avant du fort d'Aboukir. La droite de cette ligne était appuyée au bord de la mer à un mamelon de sable retranché, et occupé par environ mille hommes. Un village, à trois cents toises de cet appui, était défendu par un corps de douze cents hommes et quatre canons. La gauche de cette première ligne était détachée et isolée à six cents toises en avant du centre. Quelques chaloupes canonnières, rapprochées du rivage intérieur, flanquaient par la gauche l'intervalle entre la première et la seconde ligne. Celle-ci, plus avantageusement placée, se trouvait à trois cents toises en arrière du premier village. Le centre occupait la redoute, qui avait été enlevée aux Français au moment du débarquement, et qui depuis avait été liée au bord de la mer par un retranchement de cent cinquante toises. La gauche occupait des mamelons de sable, et la plage intérieure était flanquée par des chaloupes canonnières. Environ sept mille hommes et douze

pièces de canon défendaient cette seconde ligne, éloignée de cent toises du village et du fort, occupés par quinze cents hommes. L'escadre était mouillée à une lieue et demie au large.

Après deux heures de marche, l'avant-garde française se trouva en présence de l'ennemi. Le 24 juillet, l'action s'engagea par une fusillade entre les tirailleurs. Bonaparte arrête ses colonnes pour faire les dispositions d'attaque. Le général de brigade d'Estaing marche avec trois bataillons pour enlever la hauteur de la droite de l'ennemi, occupée par mille hommes; en même temps un piquet de cavalerie a ordre de couper ce corps dans sa retraite sur le village. Le général Lannes se porte sur la montagne de sable, à la gauche de la première ligne de l'ennemi, où il avait deux mille hommes et six pièces de canon. Deux escadrons ont encore ordre d'observer et de couper ce corps dans sa retraite. Le reste de la cavalerie marche au centre. La division Lanusse est en seconde ligne. Le général d'Estaing s'avance vers l'ennemi au pas de charge. Les Turcs abandonnent leurs retranchements, se retirent sur le village, la cavalerie sabre les fuyards. Le corps sur lequel marchait la division Lannes, voyant la droite de sa première ligne forcée de se replier, et la cavalerie tourner sa position, voulut se retirer; mais deux escadrons et un peloton des guides lui coupèrent la retraite, et forcèrent à se noyer dans la mer ce corps de deux mille hommes : aucun n'évita la mort. Le commandant des guides, Hercule, est blessé. Le corps du général d'Estaing marchait sur le village, centre de la seconde ligne de l'ennemi, et le tournait, en même temps que la trente-deuxième de ligne l'attaquait de front. L'ennemi fait une vive résistance ; sa seconde ligne détache un corps considérable par sa gauche pour venir au secours du village; la cavalerie le charge, le culbute, et poursuit les fuyards, dont une grande partie se précipite dans la mer. L'ennemi est poursuivi jusque dans la redoute, centre de la seconde position, qui était très-forte. Cette redoute, flanquée par un boyau, renfermait à droite la presqu'île jusqu'à la mer : un autre boyau se prolongeait sur la gauche, mais à peu de distance de la redoute ; le reste de l'espace était occupé par l'ennemi, placé sur des mamelons de sable et dans des palmiers. Il restait encore au pacha huit à neuf mille hommes. Le général de brigade Fugières reçoit l'ordre de former en

colonne la dix-huitième demi-brigade, et de marcher au pas de charge pour enlever la droite des Turcs. La cavalerie de la droite de l'armée attaque l'ennemi par sa gauche ; elle le charge avec impétuosité à plusieurs reprises ; elle sabre tout ce qui est devant elle ; mais elle ne pouvait rester au delà de la redoute, pressée entre son feu et celui des canonnières ennemies. Emportée par sa valeur dans ce défilé de feu, elle se repliait aussitôt qu'elle avait chargé ; et l'ennemi renvoyait de nouvelles troupes sur les cadavres de ses premiers soldats. Cette obstination et ces obstacles ne firent que redoubler l'audace de la cavalerie. Elle s'élança et chargea jusque sur les fossés de la redoute, qu'elle dépassa. L'artillerie de la cavalerie et celle des guides prirent position sous le feu de la mousqueterie turque, et par le feu de mitraille le plus vif, elles concoururent puissamment au gain de la bataille. L'adjudant-général Leturcq marche à leur appui avec un bataillon de la soixante-quinzième ; il rejoint la cavalerie : son cheval est tué. Il se met alors à la tête de l'infanterie, vole du centre à la gauche pour rejoindre la dix-huitième demi-brigade, déjà en marche pour attaquer les retranchements de la droite de l'ennemi. Au moment où cette brigade arrive, les Ottomans sortent de leurs retranchements ; les têtes de colonnes se battent corps à corps. Les Turcs cherchent à arracher les baïonnettes qui leur donnent la mort ; ils mettent le fusil en bandoulière, et se battent au sabre et au pistolet. Enfin la dix-huitième arrive jusqu'aux retranchements ; mais le feu de la redoute, où l'ennemi s'était rallié, arrête la colonne. Le général Fugières et l'adjudant-général Leturcq font des prodiges de valeur : le premier reçoit une blessure à la tête ; il continue de combattre ; un boulet lui emporte le bras gauche ; il est forcé de suivre alors le mouvement rétrograde de la dix-huitième, qui se retire en faisant un feu très-vif. L'adjudant-général Leturcq avait fait de vains efforts pour déterminer cette colonne à se jeter dans les retranchements ennemis ; il s'y précipite lui-même, s'y trouve seul, et reçoit une mort glorieuse. Bonaparte avait fait avancer un bataillon de la vingt-deuxième légère et un autre de la soixante-neuvième sur la gauche de l'ennemi. Le général Lannes, à leur tête, saisit le moment où les Turcs étaient imprudemment sortis de leurs retranchements pour couper les têtes des morts et des blessés, et obtenir l'aigrette d'argent accordée

par leur gouvernement à tout soldat qui apporte la tête d'un ennemi ; il fait alors attaquer la redoute de vive force par sa gauche et par la gorge. Cinq bataillons sautent dans le fossé, et sont bientôt sur le parapet et dans la redoute. Le général Murat, toujours à l'avant-garde, saisit le moment où le général Lannes lançait ses bataillons dans les retranchements, pour ordonner à un escadron de charger et de traverser toutes les positions ennemies jusque sur les fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos, qu'à l'instant où la redoute est forcée, cet escadron coupait déjà toute retraite aux Turcs. La déroute est complète ; l'ennemi, en désordre et frappé de terreur, trouve partout les baïonnettes et la mort : la cavalerie le sabre ; il ne croit avoir de ressources que dans la mer ; dix mille hommes s'y précipitent, ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté. Aucun ne se sauve. Les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir. Mustapha pacha, commandant en chef l'armée turque, est pris avec deux cents hommes ; deux mille restent sur le champ de bataille ; toutes les tentes, les bagages, vingt pièces de canon, demeurent au pouvoir des Français. Le fort d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil ; tout est frappé de terreur. Il en sort un parlementaire annonçant qu'il est défendu par douze cents hommes. La journée se passe en pourparlers. Cette glorieuse journée coûta à l'armée française cent cinquante hommes tués, et sept cent cinquante blessés. Au nombre de ces derniers furent les généraux Murat et Fugières. Ce général eut le bras gauche emporté d'un coup de canon ; il crut mourir : *Général*, dit-il à Bonaparte, *vous envierez un jour mon sort : je meurs au champ d'honneur*; mais son calme et son sang-froid, premières qualités d'un vrai soldat, le mirent en peu de temps hors de danger. Bonaparte retourna à Alexandrie aussitôt après la bataille.

Le fort d'Aboukir, sommé le lendemain, fut défendu avec la fureur du désespoir. Les Turcs ne peuvent concevoir l'idée d'une capitulation, parce qu'ils ne font qu'égorger ceux qui se rendent à eux. Le général Lannes fut blessé dans une sortie ; le général Menou prit le commandement du siége, et le conduisit avec habileté et vigueur. Après huit jours de bombardement, la batterie de brèche étant déjà établie sur la contrescarpe, le château n'étant plus

qu'un monceau de ruines, le fils du pacha, son kyaïa et deux mille hommes jetèrent leurs armes et embrassèrent les genoux du vainqueur. C'est leur manière de se rendre. On trouva dans le château trois cents blessés et dix-huit cents cadavres. L'affaire d'Aboukir coûta à la Porte dix-huit mille hommes et un grand nombre de canons. L'ordre et la tranquillité ne cessèrent de régner en Égypte pendant la durée de cette expédition. Sydney Smith arriva avec les dernières voiles turques, sans pouvoir relever par son courage et son activité leurs affaires dans ce pays. Cette glorieuse journée termina les travaux de Bonaparte en Égypte. 11 *juillet* 1799.

3. Depuis trois ans la bravoure française luttait contre les Mamelouoks, les Ottomans et les Anglais, quand le cabinet de Londres tenta un dernier effort contre l'Égypte. Cent trente bâtiments rassemblés dans l'île de Rhodes vinrent aborder, le 7 mars 1801, au nord de la baie d'Aboukir. Le général Friant, qui veillait avec soin à la défense de la côte confiée à sa vigilance, y parut aussitôt avec une faible colonne de douze cents hommes : c'étaient toutes les troupes disponibles de son commandement. Au point du jour, les Anglais firent leurs préparatifs de descente. Bientôt l'on vit la mer couverte d'une longue ligne de chaloupes, s'avançant en bon ordre vers le rivage. Ni le feu de l'artillerie du fort, et de la côte, ni les décharges de mousqueterie, ne purent arrêter sa marche vraiment imposante. En un moment six mille Anglais furent à terre. Malgré les forces de l'ennemi et le feu de ses chaloupes canonnières, le général Friant ordonna à la soixante-unième demi-brigade d'en attaquer l'aile gauche. Aussitôt les grenadiers Français s'avancent et précipitent dans la mer tout ce qui se présentait à leurs coups. On les vit dans ce moment pénétrer jusqu'aux embarcations anglaises, et en enlever quelques-unes. Cependant les succès étaient bien différents à l'aile droite ; le feu des chaloupes canonnières et de l'infanterie anglaise avait fait plier la soixante-quinzième. Elle s'était retirée, laissant soixante des siens sur le champ de bataille. Une seconde fois elle s'avança ; mais, écrasée par l'artillerie ennemie, il lui fallut encore rétrograder. Dans ce temps, la soixante-unième, profitant de ses premiers avantages, renversait sur le flanc gauche des corps entiers d'Anglais et d'Écossais ; plusieurs

mirent bas les armes. Alors l'ennemi, victorieux sur sa droite, fit filer des troupes sur sa gauche pour attaquer en front et en flanc la terrible soixante-unième, en même temps qu'une forte colonne manœuvrait pour l'envelopper sur ses derrières. Le général Friant, appercevant ce mouvement, chargea cette colonne, et la prit en flanc, la culbuta, et la mit dans une déroute complette. Le feu continua entre la soixante-unième et les Anglais; elle arrêta toutes leurs tentatives, et marcha constamment en avant. Bientôt elle eut à combattre un ennemi huit fois plus nombreux, encore maître de toutes les hauteurs et de toutes les positions avantageuses. Une plus longue résistance lui devenait impossible. Ayant perdu le tiers de ses braves, voyant un second convoi de six mille hommes prêt d'aborder, n'espérant plus culbuter douze mille Anglais avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, le général Friant ordonna la retraite. Si les Anglais parvinrent à débarquer, ils le dûrent seulement à la grande étendue de la baie d'Aboukir, qui leur permit de débarquer six mille hommes à la fois; ils eurent cependant à regretter quinze cents hommes, malgré la faiblesse de la division française; et si la gauche des Français n'eût été forcée d'agir à découvert sous le feu des chaloupes canonnières anglaises, il est douteux que les Anglais eussent eu seulement le temps de regagner leurs embarcations. Parmi les braves qui se distinguèrent dans ce combat, on remarqua le chef de brigade de la soixante-unième, Dorsenne; il eut un cheval tué sous lui, et sut diriger si habilement sa colonne, qu'elle battit continuellement l'ennemi. Presque tous les officiers d'état-major eurent leurs chevaux blessés, ou furent criblés de balles. L'armée eut à regretter l'adjudant-général Martinet et le lieutenant-colonel Senneville. Lorsque les Anglais furent bien certains de la retraite des Français, ils firent bloquer le fort d'Aboukir, et s'avancèrent jusqu'à l'embarcadaire. Quelque temps après, ce fort se rendit aux puissances alliées, après avoir fait pour sa défense tout ce que l'honneur pouvait exiger de braves. *7 mars* 1801.

ABOUMANA (*combat d'*). Les Français, toujours combattant dans la Haute-Égypte avec les Mameloucks et les Beys, s'avancèrent, le 19 mars 1798, jusqu'au village d'Aboumana. Le général Friant trouva ses environs remplis de gens

armés. Les Arabes d'Yambo sont en avant rangés en bataille ; trois cents cavaliers de toutes couleurs flanquent sa droite. Le chérif Hassan, homme d'un fanatisme entreprenant, avait réuni ces bandes d'Arabes dans l'espoir d'exterminer les Francs infidèles. A l'aspect de ces bandes, les Français sont en un instant rangés en bataille, et les grenadiers sont formés en colonne d'attaque, sous les ordres du chef de brigade Conroux. A l'approche des grenadiers, les paysans et la cavalerie prènent la fuite ; mais les Arabes tiènent bon. Alors le général Friant forme deux colonnes d'attaque, pour tourner le village d'Aboumana, et enlever aux ennemis toute retraite. Ils ne peuvent résister au choc terrible des grenadiers français ; ils se jètent dans le village, y sont assaillis et mis en pièces. Cependant la quatre-vingt-huitième, commandée par le chef de brigade Silly, poursuivait les fuyards : les soldats y mirent tant d'acharnement, qu'ils s'enfoncèrent de cinq heures de marche dans les déserts, et arrivèrent ainsi au camp des Arabes d'Yambo : heureusement ils y trouvèrent, avec beaucoup d'effets de toute espèce, de l'eau et du pain. Le général Friant ne voyait point revenir cette colonne ; son inquiétude était extrême. Il pensait que, si elle ne se perdait pas dans les immenses plaines désertes où elle s'était jetée, elle aurait au moins à regretter beaucoup de soldats qui périraient de faim et de soif. Mais quelle fut sa surprise en la voyant revenir chargée de butin ! Un Arabe, fait prisonnier par ce détachement à l'entrée du désert, l'avait conduit au camp ennemi. Les Arabes perdirent quatre cents morts dans cette journée, et eurent un grand nombre de blessés. 19 *mars* 1798.

ABRAHAM (*bataille de Saint-*). Les Anglais, jaloux de la prospérité de la colonie française du Canada, résolurent en 1759 d'attaquer Québec. C'était le centre des possessions françaises dans le nord de l'Amérique, et le principal entrepôt de leur commerce. Le général Wolff en forma le siége avec une armée de huit mille hommes, suivie d'un train d'artillerie considérable. Cinq à six mille Français défendaient cette ville ; ils avaient pour commandant le marquis de Montcalm, général actif, courageux et prudent. Les prémières approches se firent de loin, et n'avaient rien d'inquiétant ; mais la situation des assiégés changea au moment où les assiégeants parvinrent à gravir sur les hau-

teurs d'Abraham, situées derrière la ville, peu fortifiée de ce côté. Montcalm sentit le danger, abandonna aussitôt son camp placé sur le côté gauche de la rivière de Montmorency, et passa la rivière Saint-Charles pour attaquer l'armée anglaise. De ce combat dépendait le sort de Québec. Sans perdre un instant, le général Wolff forme son plan de bataille. Les deux ailes de l'armée française étaient composées de troupes européennes et de forces coloniales en nombre à peu près égal. Son centre consistait en une petite colonne de Français, devant laquelle se trouvaient deux pièces de campagne. Environ quinze cents Indiens ou Canadiens, marchant en tirailleurs, firent un feu très-vif en avant de la ligne. Leur mouvement indiquant l'intention de tourner l'aile gauche des Anglais, le général Wolff ordonna à trois bataillons anglais de s'y porter. Ils furent rangés en potence sur cette aile, et présentèrent ainsi un double front à l'ennemi. Les Anglais reçurent ordre de faire feu seulement sur le corps de bataille des Français, et de ne point répondre aux décharges des Canadiens. Les deux généraux se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre sur le point où l'action fut la plus chaude et le combat plus opiniâtre. Les Français chargèrent avec vivacité : l'action fut engagée vigoureusement. Comme les Anglais attendirent à cent vingt pieds, un grand nombre de leurs coups portèrent. Wolff s'étant mis à la tête des grenadiers, reçut d'abord un coup de feu dans le poignet. Sans faire paraître la moindre émotion, il enveloppa sa blessure et continua de soutenir le courage de ses troupes par sa présence. Bientôt après il fut encore blessé dans l'aine; dissimulant sa douleur, il s'avançait à la tête des bataillons, lorsqu'une troisième balle lui perça la poitrine. Mourant, il permit à peine de le transporter sur les derniers rangs. Le succès du combat occupa seul ses dernières pensées. Lorsqu'on lui eut appris que les lignes ennemies étaient rompues, il laissa retomber sa tête appesantie sur le sein d'un officier qui la soutenait; mais entendant crier au loin : *Ils fuient, ils fuient ! Qui ?* demande-t-il : *Les Français. Je meurs content;* et presqu'en même temps il rend le dernier soupir dans le sein de la victoire. Sans être déconcertés de la perte de leur général, les Anglais continuèrent de combattre sous les ordres de Monckton. Bientôt ce général, atteint d'une balle dans la poitrine, céda le commandement au général Town-

send. Le marquis de Montcalm, combattant à la tête d'un bataillon, fut blessé mortellement. L'aile gauche et le centre des Français commencèrent alors à plier. Les Anglais et les montagnards les poursuivirent l'épée dans les reins; tout effort pour les rallier et renouveler l'attaque devint inutile. Une partie des fuyards se réfugia dans Québec, et l'autre ne s'arrêta que sur les bords de la rivière Saint-Charles. L'aile gauche et l'arrière-garde anglaise furent attaquées moins vivement, et l'action ne fut pas aussi chaude qu'à l'aile droite. Au moment où Townsend prit le commandement, le colonel Bougainville parut en arrière des Anglais avec un détachement de quinze cents hommes. Les troupes françaises étant enfoncées de toute part, Bougainville se replia à l'arrivée de deux bataillons anglais. Townsend, en le poursuivant sur un terrain difficile, craignit de perdre les grands avantages qu'il avait remportés. Le nombre des troupes fut à peu près égal de part et d'autre dans cette action décisive; mais les Français, qui ne furent secondés ni par la milice, ni par les Indiens, perdirent la bataille. Montcalm ne fut pas inférieur en courage au héros anglais. On le vit faire paraître la satisfaction la plus vive en apprenant que sa blessure était mortelle. *Je ne verrai donc pas*, s'écria-t-il, *la reddition de Québec!* Ses vœux furent accomplis; la patrie perdit en lui un général dont l'activité, les talents et la valeur étaient depuis quatre années le boulevard de la colonie. Les Anglais décernèrent à Wolff les honneurs de Westminster; les Français donnèrent à Montcalm une sépulture moins fastueuse, mais plus militaire. Un trou, creusé par une bombe dans l'église des Ursulines de Québec, fut son tombeau. Une inscription élégante, tracée par l'Académie des Belles-Lettres de Paris, fut placée sur sa tombe, où elle retraça ses vertus. Il dut ce monument à l'attachement de l'amiral Bougainville, son élève dans le service de terre, avant de devenir l'émule de Coock par ses voyages autour du monde. 1759.

ABRUZZES (*combats et sièges dans les*). Pendant que les Autrichiens, les Russes et les Turcs conjurés attaquaient les Français dans la Haute-Italie, les Anglais et les Napolitains soulevaient, en 1799, les peuples des Abruzzes, pour les chasser de Naples. Un noyau de galériens et le reste des corps napolitains détruits dans les Abruzzes, se trouvaient

grossis de la populace de San-Severo. Au nombre de plus de dix mille, ils occupaient une position militaire sur un mamelon couvert d'oliviers, dominant une plaine vaste et unie. Ils éclairaient cette position par de la cavalerie; leurs canons étaient placés dans les principaux débouchés. Le général Duhesme fait ses dispositions : il donne le signal; l'attaque des Français ressemble à l'éclair qui précède la foudre. Les manœuvres bien conçues du général Duhesme sont rapidement exécutées. La retraite est coupée aux rebelles; ils sont tous enveloppés. Le reste du jour ne fut plus qu'un massacre. Cette boucherie ne finit qu'au moment où les hommes, se mêlant aux femmes et aux enfants qui avaient fui dès la veille, les présentèrent aux soldats. Touchés de commisération à la vue de ces innocentes victimes, les Français cessèrent de frapper, et les rebelles obtinrent de conserver une vie dont leur cruauté ne méritait pas de jouir. On vit ces soldats si terribles une heure auparavant, reconduisant avec douceur des groupes de femmes et d'enfants dans leurs habitations délaissées. Duhesme avait juré de brûler San-Severo, le foyer de la révolte; mais la soumission des habitants le désarma. Touché du sort misérable d'une population de vingt mille âmes, il fit cesser le pillage et pardonna. Manfredonia, San-Marco, Torre-Maggiore et tous les pays environnants se soumirent; de manière que toute la Pouille insurgée, fut pacifiée en quelques jours. Trois mille rebelles périrent sur le champ de bataille. *An de J. C.* 1799.

ABYDE (*siége d'*). Philippe, roi de Macédoine, père de Persée, était en guerre avec les Rhodiens. Les habitants d'Abyde firent cause commune avec ce peuple commerçant, qui venait souvent visiter les bords des Dardanelles. Irrité de cette démarche, Philippe vint assiéger Abyde. L'attaque fut vive, et la défense opiniâtre. Serrés de trop près, les assiégés parlèrent d'accommodement. Le roi de Macédoine leur imposa des conditions déshonorantes; ils les repoussèrent avec indignation. Réduits au plus affreux désespoir, les Abydéniens jurèrent de ne point survivre à leur liberté, à leur patrie. Les femmes, les enfants et les vieillards sont renfermés dans les temples; chacun y porte à l'envi ses richesses. Après ces tristes apprêts, le peuple s'assemble; tous promettent de s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Transportés de fureur, on fait prêter serment aux citoyens les plus distingués de mettre le feu à ses édifices sacrés, et d'incendier les maisons particulières au moment où les Macédoniens pénétreraient dans ses murs. Animés par le plus violent désespoir, les Abydéniens courent sur les remparts, et volent sur la brèche pour vendre chèrement leur vie. Presque tous y périssent. Pendant ce temps, des prêtres, voulant faire cesser le carnage, ouvrent les portes au vainqueur. A ce signal, les personnages les plus illustres accomplissent trop religieusement leurs affreux serments; ils livrent aux flammes leurs temples, leurs demeures, leurs femmes et leurs enfants. Plus cruel encore, Philippe recule sans délivrer une ville des fureurs de ses propres habitants, contemple pendant trois jours cet incendie, laisse périr sans secours tant d'innocentes victimes, et ne lève le siége qu'après avoir savouré l'horrible plaisir de voir ses ennemis s'entretuer et anéantir de leurs propres mains leur patrie, dont il croyait avoir à se plaindre. 201 *ans av. J. C.*

ACERRES (*bataille d'*). La guerre sociale prenait chaque jour un caractère plus dangereux pour les Romains, quand le consul Junius fut appelé à commander l'armée de Campanie. Ses premières actions furent marquées par des revers; mais ils le rendirent plus prudent. Ses défaites lui apprirent à vaincre des ennemis qu'il avait trop méprisés. Cette sage circonspection enhardit Papius, chef des rebelles; il quitta le siége d'Acerres, et entreprit de forcer le consul dans ses retranchements. Tandis que l'infanterie romaine défendait avec un courage héroïque le front de son camp, Junius sort avec sa cavalerie par une porte opposée, tourne l'ennemi, le prend en queue. Le désordre se met dans les rangs des rebelles; six mille demeurent sur le champ de bataille. Les soldats décernent le titre d'*Imperator* (1) au consul vainqueur; l'espoir d'une prochaine tranquillité renaît dans Rome; on y quitte l'habit de guerre que l'on portait depuis quelque temps: c'était le signal ordinaire d'un danger imminent de la patrie. 90 *ans av. J. C.*

---

(1) Le nom d'*Imperator* ne désignait alors qu'un général d'armée vainqueur. C'était un titre honorifique accordé par les soldats aux généraux victorieux, mais non pas la marque d'une dignité.

AÇORES (*attaque des*). Les îles Açores jouissaient d'une continuelle tranquillité, sous la domination portugaise, depuis leur découverte, quand les Espagnols tentèrent de les conquérir en 1582. Le monarque castillan avait équipé une flotte pour cette expédition. Déjà ses troupes avaient débarqué à Tercère, quand on vit le gouverneur s'avancer avec quelques Portugais. Pour masquer sa faiblesse, de grands troupeaux de bœufs étaient poussés vivement devant lui à coups d'aiguillon. Comme il s'élevait devant cette singulière armée d'immenses tourbillons de poussière, les Espagnols crurent qu'une armée formidable était près de fondre sur eux; ils regagnèrent précipitamment leurs vaisseaux. La confusion accompagna cette retraite; elle devint une déroute sanglante, au moment où les Espagnols furent atteints. Les Portugais rentrèrent triomphants à Tercère, jouissant tout à la fois des avantages de la victoire, et de la satisfaction d'avoir vaincu, par leur adresse, des ennemis plus nombreux, mieux armés, mais non aussi adroits que leur gouverneur. *An de J. C.* 1582.

ACQUI (*combat et prise d'*). Peu de temps après la prise de possession du Piémont par le général Joubert, une insurrection éclata dans la province d'Acqui et le Montferrat. L'évêque d'Acqui et l'archiprêtre de Montechiaro, donnèrent l'exemple de la soumission, et exhortèrent le peuple à obéir à ses nouveaux maîtres. L'archiprêtre devint victime de son zèle et de son amour pour la paix. Une troupe de forcenés voulut s'emparer des cloches de Montechiaro pour sonner le tocsin et ameuter le peuple. L'archiprêtre Bruni, après avoir fait tous ses efforts pour les détourner de leurs vues criminelles, s'attacha fortement aux cloches, et s'écria que, pendant qu'il vivrait, il ne permettrait pas un tel forfait. Aussitôt les rebelles tombent sur ce vertueux prêtre, le frappent à coups de haches, le percent de leurs stylets et le mettent en pièces sur les cloches mêmes qu'il tenait embrassées. Les paysans prirent les armes et s'emparèrent d'Acqui. Le général Grouchy marcha sur le champ pour les combattre. Ignorants dans la tactique, ils se trouvèrent cernés, dans les environs d'Acqui, par le mouvement combiné des colonnes françaises. Cependant, les révoltés osèrent combattre et furent vaincus. Plus de six cents demeurèrent sur le champ de bataille; le reste fut dispersé. Acqui fut

repris; les Français emprisonnés virent briser leurs fers. Strevi, l'un des foyers de l'insurrection, fut livré aux flammes. Un détachement de la vingt-neuvième demi-brigade y avait été assailli et son chef assassiné. Les instigateurs secrets de ce mouvement furent arrêtés. Le général Grouchy distribua des éloges aux hommes estimables, qui avaient tenté d'éviter l'effusion du sang français. De ce nombre était l'évêque d'Acqui. Grouchy crut devoir lui témoigner sa reconnaissance par la lettre suivante : « En arrivant à » Acqui, Monsieur l'Evêque, des rapports unanimes m'ont » offert la preuve des efforts constants que vous avez faits » pour maintenir la tranquillité, empêcher l'effusion du » sang, et prévenir le coupable égarement qui a forcé l'ar- » mée française à appesantir sa main vengeresse sur quelques » communes de votre diocèse. Le caractère dont vous êtes » revêtu vous faisait sans doute un devoir de remplir le » ministère de paix que vous avez exercé dans ces moments » difficiles; mais il n'en est pas moins glorieux pour vous, » d'avoir montré que vous saviez braver des dangers per- » sonnels, quand l'intérêt de votre patrie et de l'humanité » vous le commandait. Heureux ceux qui, comme vous, » prêchent une morale aussi conforme à celle de l'Evangile, » et qui affrontent tous les périls pour la faire suivre! La » patrie reconnaissante les compte avec orgueil au nombre » de ses enfants les plus chéris. Elle répétera avec un dou- » loureux souvenir le nom de Bruni, archiprêtre de Monte- » chiaro, qui aima mieux périr que de souffrir que le tocsin » fût sonné contre les Français dans l'église qu'il desservait. » 17 *mars* 1799.

ACRE (*siége d'*). 1. Les mauvais succès des premières croisades semblaient avoir redoublé le zèle des Chrétiens pour la conquête de la Terre-Sainte; Rome ne cessait de montrer aux regards de l'Europe Jérusalem souillée par des infidèles, et les lieux saints profanés. Ces touchantes peintures, accompagnées de nombreuses promesses d'indulgences, eurent un effet prodigieux; la France et l'Angleterre abandonnèrent pour un moment leurs querelles; leurs rois, Philippe et Richard, levèrent des armées pour délivrer la Palestine. Suivis de nombreux bataillons, accompagnés de leurs plus grands vassaux, les deux rois s'embarquèrent, et se joignirent à Messine. Le fourbe Tancrède, roi de Sicile,

fut sur le point de brouiller les deux monarques; mais une modération religieuse calma cet orage naissant. Les Français cinglèrent vers Saint-Jean-d'Acre; cette ville, riche et forte, ayant un port renommé, était également nécessaire aux Chrétiens pour conserver Tyr, Antioche, Tripoli; et aux Sarrazins, pour assurer la communication entre la Syrie et l'Egypte. Depuis plus de deux ans Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, en avait formé le siége avec une armée beaucoup moins nombreuse que la garnison employée à sa défense. Avec son armée, grossie des torrents de croisés, dont l'Occident inondait sans cesse la Terre-Sainte, et des débris de l'armée de l'empereur d'Allemagne Frédéric, Gui osa marcher contre Saladin, qui s'était avancé pour secourir Acre. Jamais les légions chrétiennes ne montrèrent tant d'ardeur; le combat fut sanglant, mais le succès douteux. Chacun s'attribua l'honneur de la victoire; cependant la perte fut moindre du côté des croisés; ils reprirent aussitôt le siége, et les assiégés continuaient de se défendre avec la même vigueur, lorsque Philippe Auguste arriva dans le camp. Sa libéralité, sa bravoure, sa vigilance, ranimèrent la valeur et l'espérance des assiégeants; les murs d'Acre tombèrent bientôt sous les coups redoublés des Français; les soldats, victorieux, allaient se répandre dans la place, si leur roi n'eût arrêté leur fureur par courtoisie pour le monarque anglais : il perdit ainsi l'occasion. Dans cet intervalle les assiégés reprirent courage, et réparèrent les brèches de leurs murailles; Richard arriva enfin, traînant à sa suite l'empereur des Grecs, Isaac Comnène, qu'il avait, en passant, dépouillé de ses états; il avait aussi conquis l'île de Chypre. Une heureuse harmonie présida aux premières actions des rois de France et d'Angleterre, partageant tour à tour l'honneur et le danger; on espéra voir Ptolémaïs emportée dès les premiers assauts. Lorsque le monarque français attaquait la ville, l'anglais montait la tranchée; le jour suivant le prince anglais conduisait l'assaut, et le français pourvoyait à son tour à la sûreté des assiégeants. L'émulation et la rivalité qui régnaient entre les deux nations et leurs rois produisirent des actes de valeur extraordinaire; Richard surtout, animé d'un courage plus impétueux que Philippe, attira l'attention universelle; il obtint une réputation de valeur plus brillante. La jalousie mit bientôt la discorde entre les deux monarques; des troubles et des

dissensions naquirent, et les deux nations furent souvent près d'en venir aux mains, non plus pour une cause pieuse, mais pour venger l'honneur de leurs souverains. Tout était perdu, si des hommes sages n'eussent interposé leur prudence et persuadé aux deux rivaux de gloire d'ajourner leur querelle jusqu'après la prise de la ville; ils représentèrent aux deux monarques quel scandale ce serait de donner aux Musulmans le spectacle de deux princes chrétiens s'entr'égorgeant pour décider du point d'honneur. Ils sentirent la justesse de ces observations, et se réconcilièrent. Le siége fut pressé plus vivement que jamais; bientôt Saint-Jean d'Acre se rendit : la capitulation portait que les Sarrasins restitueraient la vraie croix, prise à la bataille de Tibériade; qu'ils briseraient les fers de tous les Chrétiens esclaves, et payeraient aux deux rois, pour les frais de la guerre, deux cent mille besans d'or. Saladin refusa de souscrire à ces dures conditions; pour s'en venger, le cruel prince anglais fit couper la tête à cinq ou six mille pauvres captifs turcs, réservant seulement les chefs et les riches, dont son avarice espérait une grosse rançon.

La France vit périr à ce siége long et fameux l'élite presqu'entière de sa noblesse; près de trois cent mille hommes y perdirent la vie. Mais parmi tant de braves moissonnés au champ d'honneur, l'histoire n'a transmis le récit d'aucune aventure plus touchante que celle de Raoul de Coucy.

Il aimait tendrement la belle Gabrielle de Vergy; il en était aimé. Craignant d'augmenter les tourments de sa maîtresse en irritant la jalousie du seigneur Dufaïel, son époux, il s'était enrôlé parmi les croisés. Blessé mortellement devant Acre, il appèle son écuyer, et le charge de remettre à la dame Dufaïel une lettre de sa main, et les joyaux qu'il en avait reçus; près d'expirer, il lui fait promettre sous la foi du serment de porter aussi son cœur à la dame pour qui seule il avait soupiré. Raoul meurt; son fidèle écuyer part exécuter ses dernières volontés; il traverse la mer, et vient dans le Vermandois, portant son funèbre présent. Parvenu aux avenues du château Dufaïel, il en rencontre le sombre maître, tyran jaloux de Gabrielle : il en est reconnu. Interrogé, il lui avoue la mort de Raoul, et le sujet de sa mission. Dufaïel se saisit du fatal dépôt; transporté de jalousie, il rentre dans son château, et fait servir dans un hachis, à la dame Dufaïel, le cœur du malheureux Coucy : elle en

mangea. *Ce mets*, lui dit-il avec un sourire amer, *a dû vous paraître excellent, car c'est le cœur de votre amant.* En même temps il lui jète sur la table son coffre, sa lettre et ses bijoux. A cet aspect, la dame Dufaïel, convaincue de la perte de son amant, et de la cruauté de son époux, s'évanouit; elle ne revient que pour jurer que cette nourriture serait pour elle la dernière. Transportée du plus violent désespoir, baignée continuellement de larmes, elle refusa tout aliment; quelques jours après elle expira consumée par sa douleur et ses regrets. Dévoré de remords, le barbare Dufaïel survécut peu à son épouse.

La conquête d'Acre fut le terme des exploits des croisés. Philippe Auguste, malade, fatigué de la réputation et de l'humeur violente du monarque anglais, remonta sur ses vaisseaux, et revint en France chercher la santé et un repos nécessaire; il laissa à Richard, pour terminer la guerre, dix mille hommes de pied, et cinq cents chevaux; il y joignit leur solde pour trois ans. A la tête de ces troupes, Richard fit des prodiges de valeur; près d'assiéger Ascalon, Saladin s'opposa avec trois cent mille hommes à son passage. Sans s'effrayer de cette multitude de barbares, le monarque anglais ordonna l'attaque, fondit sur ces infidèles, les frappa, les terrassa, et dissipa comme de vaines ombres ces épais bataillons de Sarrasins. Quarante mille Musulmans demeurèrent sur la place; tout le pays lui fut ouvert : cependant ce terrible vainqueur s'arrêta au milieu de ses triomphes. Craignant pour l'Angleterre, agitée de troubles intérieurs, menacée au dehors par des ennemis puissants, il détourna les yeux de Jérusalem, dont il n'était éloigné que de trois à quatre lieues, se croyant indigne de regarder un lieu saint qu'il ne pouvait délivrer de ses profanateurs. Il conclut une trève avec Saladin, portant dans sa durée le cachet original de ce siècle singulier; elle fut fixée à trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours, trois heures. Richard partit en 1192 avec un seul vaisseau; son navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, Richard, déguisé, traversa la moitié de l'Allemagne : il eut l'imprudence de passer sur les terres de Léopold, duc d'Autriche. Il avait irrité ce duc par ses hauteurs au siége d'Acre; Léopold le reconnut, le fit arrêter, le chargea de chaînes, et le livra au barbare empereur d'Allemagne Henri VI. Celui-ci le garda, comme un prisonnier de guerre; mais, craignant de

le voir enlever, il prit la précaution de cacher la forteresse dans laquelle il était renfermé; il comptait ainsi faire croire mort un monarque dont il redoutait la valeur. Richard charmait l'ennui de sa prison par des chansons, et se délassait de ses travaux militaires en chantant ses exploits guerriers sur des airs dont il avait composé la musique et les paroles. Il dut sa liberté à ce délassement. Blondel, maître de sa chapelle, lui était tendrement attaché; ennuyé de son absence, il part en habit de pélerin, parcourt la Terre-Sainte, et en revient cherchant partout son maître, et ne le trouvant point. Arrivé en Allemagne, au village de Losemsten, il apprend qu'Henri VI y fait garder depuis un an un prisonnier de grande importance. Blondel soupçonne que ce captif est le roi d'Angleterre, et va se promener autour du château; s'arrêtant au pied d'une tour grillée, il entonne une des chansons composées par Richard. Ce monarque y répond en chantant les couplets suivants. Transporté d'une telle découverte, le fidèle Blondel passa en Angleterre, où l'on entama des négociations pour la délivrance du roi : sa rançon coûta, dit-on, deux cent cinquante mille marcs d'argent.

2. Le général Bonaparte, informé d'une nouvelle coalition des Ottomans et des Anglais pour chasser les Français de l'Egypte, en 1799, résolut de prévenir ses ennemis, et de les aller combattre dans la Syrie. Ayant mis ses côtes à l'abri des insultes des Anglais, assuré la tranquillité de l'intérieur, envoyé vaincre les restes des Mameloucks aux sources du Nil, il entra lui-même dans la Palestine. En quelques semaines il emporta Gaza, prit Jaffa, et détruisit deux armées turques; le 18 mars il arriva devant Acre. Un ingénieur français, émigré, venait d'en réparer les fortifications, composées de courtines flanquées de tours carrées; un commandant anglais avait fourni de la poudre et des munitions pour défendre cette place. Sidney-Smith, l'incendiaire de Toulon, accoutumé de servir son pays aux dépens de son honneur, même par des forfaits, commandait la marine d'Angleterre dans ces parages. Ainsi ce n'était plus à des Ottomans seuls que Bonaparte avait affaire, mais à des Anglais dirigeant leurs coups, animant leurs bras, et ravitaillant sans cesse la place par les munitions, les troupes et les vivres qu'ils amenaient par mer. Ahmet-Djezzar pacha était

gouverneur d'Acre. Renommé dans tout l'Orient par son excessive cruauté, il s'était signalé par une haine profonde contre les Français : ce dernier titre lui avait valu d'être nommé général de toutes les forces ottomanes dirigées contre l'Egypte. Les Turcs se laissèrent facilement enfermer dans la place; l'armée française campa sur une hauteur isolée, qui se prolonge pendant une lieue et demie jusqu'au Cap-Blanc. Des provisions abondantes trouvées à Nazareth et dans les environs servirent à l'approvisionner; les moulins de Tanoux et de Kerdonné furent employés à moudre des blés : l'armée n'avait pas eu de pain depuis le Caire. Le 20 mars, la tranchée est ouverte à cent cinquante toises du corps de la place; dès le 28, les batteries de brèche et les contre-batteries sont prêtes. Au défaut d'artillerie de siége, on emploie l'artillerie de campagne; en une journée, on parvient à percer la tour d'attaque; on avait en même temps poussé un rameau de mine pour faire sauter la contre-escarpe. La mine joue, on assure qu'elle a produit son effet. Les troupes demandent vivement l'assaut; on cède à leur impatience. On jugeait la brèche semblable à celle de Jaffa; mais les grenadiers s'y sont à peine élancés, qu'ils se trouvent arrêtés par un fossé de quinze pieds, revêtu d'une bonne contrescarpe. On y place des échelles; la tête des grenadiers était déjà descendue; la brèche était encore à huit ou dix pieds; quelques échelles y sont placées. L'adjoint Mailly y monte le premier, et meurt percé d'une balle. Le feu de la place était terrible; un simple entonnoir s'était formé sur le glacis; la contrescarpe n'était point entamée; elle arrête les Français, et force à la retraite une partie des grenadiers destinés à soutenir les premiers assaillants. Les adjudants généraux Escale et Laugier sont tués. Un mouvement de terreur s'était emparé des assiégés : déjà ils fuyaient vers le port, mais bientôt ils se rallient et reviènent à la brèche. Du haut de la tour, ils font pleuvoir sur les assiégeants les pierres, les grenades et toutes sortes de matières inflammables. Les grenadiers français rentrent dans les boyaux, frémissant de rage. La prise de Jaffa avait donné aux Français trop de mépris pour ce genre de fortifications. On traitait comme une affaire de campagne un siége qui exigeait toutes les ressources de l'art; et l'on était privé de l'artillerie et des munitions nécessaires pour un siége régulier. Enhardis par ce premier succès, les Turcs tentèrent plusieurs sorties;

ils y essuyèrent une perte considérable, mais les Français perdirent l'ingénieur Detroyes. Des émissaires de Djezzar faisaient en même temps lever en masse tous les Musulmans en état de porter les armes, à Naplouse, Saïd, Damas et Alep. Le général Vial part, et soumet l'ancienne Tyr. Junot dissipe un gros de Turcs à Nazareth. Bonaparte défait les Musulmans au mont Thabor. Les Mameloucks, les Janissaires, les Alepins, les Maugrabins, qui s'étaient rassemblés à la voix de Djezzar, sont dissipés à l'approche des troupes françaises, comme on voit fondre la rosée aux premiers rayons du soleil. Pour seconder ces mouvements, Djezzar fit une sortie générale le 7 avril; il marcha sur trois colonnes. A la tête de chacune on voit des troupes anglaises, tirées des équipages et des garnisons de leurs vaisseaux; les batteries de la place sont servies par des canonniers de cette nation. On reconnaît aussitôt le but de cette descente : l'anglais veut s'emparer des premiers postes et des travaux avancés. A l'instant on dirige, des places d'armes et des contrescarpes, un feu si bien nourri, que tout ce qui s'était avancé est tué ou blessé. La colonne du centre montre plus d'opiniâtreté. Elle avait ordre de s'emparer de l'entrée de la mine, Thomas Alfied la commandait. C'était le capitaine anglais qui était entré le premier au cap de Bonne-Espérance. Cet officier s'élance avec quelques braves de sa nation à la porte de la mine; il tombe à leurs pieds; sa mort arrête leur audace. L'ennemi fuit de toutes parts, et rentre avec précipitation dans Acre. Les revers des parallèles restent couverts d'Anglais et de Turcs. Des déserteurs grecs s'échappent de la ville; on leur demande ce que sont devenus quelques soldats français blessés et faits prisonniers dans plusieurs attaques : ils répondent, qu'après les avoir mutilés, le barbare Djezzar a fait promener par la ville leurs têtes sanglantes et leurs membres palpitants. Quelques jours après un assaut, on remarque sur le rivage une grande quantité de sacs; on les ouvre. O crime! on y voit des cadavres attachés deux à deux. On questionne les déserteurs : on apprend que plus de quatre cents Chrétiens, qui étaient dans les prisons de Djezzar, en ont été tirés par ses ordres, pour être liés deux à deux, cousus dans des sacs et jetés à la mer. « Nations qui savez allier avec les droits de la guerre » ceux de l'honneur et de l'humanité (s'écrie le général » Berthier, duquel nous empruntons ce récit), si les événe-

» ments vous eussent forcés d'unir vos drapeaux avec ceux
» d'un Djezzar (1), j'en appèle à votre magnanimité, vous
» n'eussiez point souffert qu'un barbare les souillât par de
» pareilles atrocités, vous l'eussiez contraint de se soumettre
» aux principes d'honneur et d'humanité que professent
» tous les peuples civilisés. »

Bonaparte, en rentrant au camp devant Acre après la victoire du mont Thabor, apprit que le contre-amiral Pérée avait débarqué à Jaffa trois pièces de 24 et six de 18 avec des munitions; c'était la première artillerie de siége qu'il recevait. Il espérait à son aide avancer cette attaque difficile. Le 24 avril, la mine destinée à faire sauter la tour d'attaque est achevée; les batteries commencent à canonner Acre : on met le feu à la mine; mais un souterrain qui se trouve vers la tour, offrant un moindre point de résistance, une partie de son effort s'échappe vers la place; il ne saute qu'un seul côté de la tour, qui demeure aussi difficile à gravir qu'auparavant. Cependant Bonaparte ordonne à une trentaine de braves de s'y loger. Les grenadiers parviènent aux décombres du premier étage; mais l'ennemi, qui occupait les débris des étages supérieurs, lance sur eux des matières incendiaires qui les obligent de se retirer. Une seconde attaque faite le lendemain n'a pas plus de succès. Le 27 fut marqué par une perte vivement ressentie de toute l'armée; le général Cafarelli meurt des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la tranchée dix-huit jours auparavant. La patrie perdit en lui un de ses plus glorieux défenseurs, la société un citoyen vertueux, les sciences et les arts un savant distingué, les soldats un compagnon d'armes plein de bravoure, de dévouement et d'activité.

L'ardeur des assiégés et des assiégeants était égale, les Turcs profitaient des lumières des ingénieurs anglais, pour augmenter leurs moyens de défense. Chaque jour ils recevaient par eux des vivres et des munitions; ils trouvaient encore sur la flotte anglaise des renforts d'hommes dans les positions difficiles. Les habitants devenaient eux-mêmes, dans le besoin, des travailleurs utiles pour construire les ouvrages à opposer à la constante valeur des Français. Combien la

---

(1) Le mot *Djezzar* signifie en turc *boucher*; la cruauté du pacha d'Acre lui avait valu ce surnom.

position de ces derniers se trouvait différente! Leurs chefs étaient obligés de ménager la vie des soldats qu'ils ne pouvaient remplacer; une artillerie de siége suffisante leur manquait. Ils étaient forcés d'économiser leurs munitions; la peste, ce cruel fléau de l'Orient, dévorait leurs bataillons brûlés par le soleil ardent de ce climat. Ainsi d'un côté se trouvaient toutes les ressources de l'art et de la nature pour la défense, et de l'autre un courage invincible, mais dénué de moyens matériels pour atteindre un ennemi maître de la mer, qui foudroyait chaque jour les Français derrière des remparts sans cesse renaissants. Presque toutes les pièces du front d'attaque des assiégés avaient été démontées. Pour se défendre, Djezzar éleva une place d'armes en avant de sa droite, une seconde est établie à sa gauche, vis-à-vis de son palais. A la faveur de leur feu et de la mousqueterie, ces ouvrages flanquent avec avantage la brèche et la tour. Quatre pièces de 18 sont mises en batterie. Le 2 avril, on dirige leur feu sur la tour de brèche pour en continuer la démolition. Le soir vingt grenadiers sont commandés pour s'y loger; mais l'ennemi profitant du boyau établi dans le fossé, fusille la brèche à revers; les grenadiers reconnaissent l'impossibilité de descendre de la tour dans la place, et se voyent forcés de se retirer. Le manque de poudre fit ralentir le feu des Français, le 5 avril. L'ennemi redoubla alors d'audace, il travailla avec ardeur aux sapes; son but était de couper la communication des assiégeants avec une nouvelle mine. Bonaparte ordonna à quatre compagnies de grenadiers de se jeter à dix heures du soir, dans les ouvrages extérieurs d'Acre. L'ennemi est surpris, égorgé; on s'empare de ses travaux; trois de ses canons sont encloués, mais le feu plongeant de ses remparts ne permet pas d'y tenir assez longtemps pour les détruire entièrement; il y rentre peu après. Au bout de deux jours les Turcs parviènent à éventer une mine nouvelle, destinée à faire sauter la contrescarpe établie sur une brèche de la courtine. Deux assauts livrés les 5 et 6 mai, sont également infructueux. On apprend le 7, l'arrivée d'un convoi de poudre de Gaza. Bonaparte ordonne de battre, et brèche, la courtine à la droite de la tour de brèche en la brèche elle-même. La courtine tombe et offre une brèche praticable. Bonaparte s'y porte, ordonne l'assaut; la division Lannes marche, on s'élance à la brèche, on s'en empare; deux cents hommes sont déjà dans la place.

Les ordres du général ne sont point exécutés avec assez d'ensemble. L'ennemi sorti de ses places d'armes extérieures file dans le fossé de droite et de gauche, et parvient à établir une fusillade qui prend la brèche à revers. Les Turcs, qui n'avaient point été délogés de la seconde tour dominant la gauche, font une vive fusillade; ils lancent sur les assiégeants des matières enflammées; les troupes qui escaladaient hésitent, s'arrêtent; l'incertitude est dans leurs rangs; elles ne filent plus dans les rues avec la même impétuosité. Le feu des maisons, des barricades, des rues, du palais de Djezzar, qui prenait à face et à revers ceux qui descendaient de la brèche et ceux qui entraient dans la ville, occasionne un mouvement rétrograde parmi les troupes qui sont entrées dans la place et qui ne s'y voyent point assez soutenues. Elles abandonnent derrière le rempart deux pièces de canon et deux mortiers dont elles s'étaient déjà emparées; le mouvement rétrograde se communique bientôt à toute la colonne. Le général Lannes parvient à l'arrêter, et à reporter cette colonne en avant. Les guides à pied qui étaient en réserve s'élancent à la brèche. On se bat corps à corps avec un acharnement réciproque. L'ennemi avait repris ses positions au haut de la brèche. L'effet de la première impulsion ne subsistait plus; le général Lannes était grièvement blessé; le général Rambaud avait été tué dans la place; les Turcs avaient eu le temps de se rallier. Au même moment les assiégés reçoivent un renfort considérable de troupes qu'ils attendaient de l'île de Rhodes, elles sont débarquées sur le champ, de manière que les Français avaient non seulement à combattre toutes les troupes de terre qui se trouvaient sur la flotte, mais encore tous les matelots turcs placés à la brèche pour la défendre. On se battait depuis le point du jour, et il était nuit; tout l'avantage était désormais du côté des Ottomans; la retraite devenait nécessaire, l'ordre en est donné. On apprit, en arrivant au camp, la prise faite par le contre-amiral Perée, de deux bâtiments séparés de la flotille turque. Cette capture importante dévoila les projets de la porte Ottomane, aux Français qui ne recevaient directement depuis long-temps aucunes nouvelles d'Europe. La déclaration de l'intendant de la flotte Ottomane et les papiers trouvés à bord, apprirent qu'il faisait partie d'une expédition projetée contre Alexandrie dont on avait détaché le plus de troupes possibles pour venir au secours d'Acre. Le

lendemain le feu des batteries continua. Bonaparte se rendit à deux heures du matin au pied de la brèche, ordonna un nouvel assaut. Les éclaireurs, les grenadiers et les carabiniers montèrent à la brèche, surprirent les postes ennemis, les égorgèrent; mais ils furent arrêtés par de nouveaux retranchements intérieurs, et contraints de se retirer. Le feu des batteries continua tout le jour. A quatre heures du soir les grenadiers de la vingt-quatrième sollicitèrent et obtinrent l'honneur de monter les premiers à l'assaut. Ces braves s'élancèrent sur la muraille, mais l'ennemi avait établi une première, une seconde et une troisième ligne de défense, qu'on ne pouvait forcer sans de nouvelles dispositions. La retraite fut ordonnée. L'armée perdit dans ces assauts deux cents morts et cinq cents blessés. Elle eut spécialement à pleurer le général Bon blessé mortellement à la tête des grenadiers. Cet officier s'était distingué aux monts Pyrénées, aux champs de l'Italie, et dans les plaines de l'Egypte. Sa bravoure et ses talents le firent regretter de ses compagnons d'armes. Une odeur infecte et dangereuse s'exhalait des revers des parallèles couvertes de cadavres. Le général Berthier offrit une suspension d'armes pour enterrer les morts; le parlementaire entra dans la place. Pendant quelques jours ces propositions demeurèrent sans réponse. Enfin le commodore anglais écrivit que lui seul pouvait disposer du terrain qui se trouvait sous son artillerie et profita de l'envoyé pour remettre des proclamations où l'on invitait les officiers français à abandonner leurs drapeaux. Le silence du mépris y fut la seule réponse. Pendant ce temps des soulèvements s'étaient manifestés dans quelques parties de l'Egypte, les Arabes attaquaient ses frontières, les Turcs menaçaient ses côtes, les Anglais se montraient tout à la fois dans la Mer Rouge et vers les bouches du Nil, la saison des débarquements approchait. Bonaparte, avec environ dix mille hommes, avait nourri pendant environ trois mois la guerre dans le cœur de la Syrie. Il avait détruit la plus formidable des armées destinée à envahir l'Egypte, pris ses équipages de campagne, ses outres, ses chameaux, et un général. Il avait tué ou fait prisonniers plus de sept mille hommes, pris plus de quarante pièces de campagne, enlevé plus de cent drapeaux, forcé les places de Gaza, Jaffa, Caïffa. Cette expédition avait déconcerté les plans de ses ennemis par l'audace et la rapidité de ses mouvements. L'armée française avait

dispersé aux champs d'Edreslon et du mont Thabor vingt-cinq mille cavaliers et dix mille fantassins. Elle avait forcé de venir au secours d'Acre le corps d'armée destiné à assiéger les ports d'Egypte. Le château d'Acre ne paraissait pas disposé à se rendre, mais on avait déjà recueilli les principaux avantages de ce siége. Quelques jours de plus donnaient un faible espoir de prendre Djezzar dans son palais; cette vaine gloire ne pouvait éblouir Bonaparte; il touchait au terme du temps destiné à l'expédition de Syrie. La saison des débarquements rappelait impérieusement l'armée en Egypte, pour s'opposer aux descentes et aux tentatives de l'ennemi. D'ailleurs la peste faisait des progrès effrayants en Syrie. Déjà elle avait enlevé sept cents hommes aux Français, et l'on comptait au moins chaque jour, soixante morts de cette maladie dans Acre. La prise de cette place pouvait-elle compenser la perte d'un temps précieux et celle d'une foule de braves nécessaires à des opérations plus importantes? Le siége d'Acre pouvait être long et meurtrier. Bonaparte ne pouvait, sans compromettre ses conquêtes et le sort de son armée, demeurer plus long-temps en Syrie. La gloire et les avantages de son expédition ne dépendaient nullement de la prise d'Acre. Il cède donc aux puissantes considérations qui lui ordonnent d'en lever le siége. Quelques jours étaient nécessaires pour l'évacuation des malades et des blessés. Bonaparte ordonne de continuer le feu des mortiers et des canons, et d'employer le reste des munitions de siége à raser les fortifications, le palais de Djezzar, les édifices publics. Etonnés de la vivacité de ce feu, les Turcs font deux sorties, mais ils sont mitraillés et reconduits, la baïonnette dans les reins, dans leurs places d'armes. Pendant ce temps Bonaparte faisait remplacer l'artillerie de siége par des pièces de campagne, réduisait en cendres les magasins et les moissons des environs, faisait jeter à la mer tous les objets inutiles et détruire un aquéduc de plusieurs lieues qui conduisait les eaux dans la ville. Ce général adressa à ses troupes une proclamation pour leur faire connaître les motifs de la levée du siége d'Acre, elle était ainsi terminée : « Soldats, encore quelques jours et vous aviez
» l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais;
» mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne
» vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je de-
» vrais d'ailleurs y perdre, sont aujourd'hui nécessaires
» pour des opérations plus essentielles. Soldats, nous avons

» une carrière de fatigues et de dangers à parcourir. Après
» avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous
» cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les
» efforts d'une partie de l'Occident. Vous y trouverez une
» occasion nouvelle de gloire; et si au milieu de tant de
» combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave,
» il faut que de nouveaux braves se forment et prènent
» leurs rangs à leur tour parmi ce petit nombre qui donne
» l'élan dans les dangers, et maîtrise la victoire. »

Le 20 mai, à neuf heures du soir, on bat la générale, et le siége est levé après soixante jours de tranchée ouverte. Tous les genres d'héroïsme éclatèrent dans cette brave armée. Parmi les actions d'éclat ordinaires aux Français, on remarqua le courage singulier que déployèrent en Syrie les médecins et les chirurgiens de l'armée. On vit les chirurgiens se précipiter sous le feu des batteries ennemies pour panser les blessés, y recevoir de dangereuses blessures, et la mort même, en secourant leurs frères d'armes. Mais le médecin en chef Desgenettes s'y distingua par un trait d'héroïsme vraiment rare. Une maladie contagieuse affligeait l'armée d'Orient; des bubons, s'élevant sur la peau des malades attaqués d'une fièvre brulante et maligne, semblaient indiquer la peste à leur imagination effrayée. La seule crainte augmentait les dangers dans cette maladie. Doué d'un profond savoir et d'une âme forte, le docteur Desgenettes voit dans ces bubons une maladie semblable à la peste, mais qui n'était pas ce fléau contagieux et mortel. Au milieu d'un hôpital, sous les yeux de ses malades, il s'inocule lui-même le poison que chacun regardait comme donnant infailliblement la mort, le fait glisser dans ses veines, puis se guérit en leur présence par les remèdes qu'il leur ordonnait chaque jour. Dès cet instant, ses malades rassurés cessèrent de craindre et se confièrent dans les talents d'un homme qui s'était généreusement dévoué pour les sauver des plus imminents dangers : des milliers de soldats échappèrent ainsi à la mort. Rome décernait une couronne civique à celui qui conservait la vie d'un citoyen; quelle récompense eût-elle donnée au docteur Desgenettes? L'empereur Napoléon acquitta la dette de l'armée d'Orient, en plaçant au premier rang, dans la légion d'honneur, le médecin qui était monté à la brèche de son état pour conserver la vie des soldats. 1799.

ACTIUM (*bataille d'*) Octave et Antoine, devenus maîtres de Rome après la bataille de Philippes, partagèrent entre eux les provinces romaines. La Grèce, la Macédoine, la Syrie, l'Asie échurent à Antoine; Octave obtint les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Amateur des plaisirs, Antoine abandonna à ses lieutenants la guerre contre les Parthes, tandis qu'il s'amollissait dans le sein des délices, et montrait au monde le spectacle étonnant d'un général romain devenu l'esclave d'une reine d'Egypte. Il déclara Cléopâtre reine de Chypre, de Cilicie, de Célésyrie, d'Arabie et de Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle furent proclamés rois des rois. Indigné de ce démembrement de l'empire pour une reine étrangère, Rome lui déclara la guerre, et seconda la vengeance d'Octave irrité de l'outrage fait à sa sœur Octavie, répudiée par Antoine. Ainsi tout le monde connu s'ébranla pour venger la querelle de deux femmes rivales. Antoine arma deux cent mille soldats, mit en mer cinq cents vaisseaux à huit et dix rangs de rames, fastueusement ornés, mais lourds, mal équipés et peu propres au combat. Octave avait une flotte et des troupes moins nombreuses, mais il comptait dans ses rangs plus de Romains; ses matelots étaient plus habiles; ses vaisseaux mieux équipés et plus légers; sa cause paraissait la meilleure, il défendait l'honneur de la patrie. Oubliant sa naissance, ses talents militaires et sa prudence, Antoine n'écouta pas ses lieutenants qui lui conseillaient de vider sa querelle sur terre. Le nombre de ses troupes lui donnait sur cet élément un avantage marqué sur son rival. Il résolut cependant de confier aux flots sa fortune et les destinées du monde; ainsi le voulait Cléopâtre. En l'engageant à combattre sur mer, l'artificieuse princesse méditait déjà sa fuite, s'il éprouvait quelques revers. Manquant de matelots pour mouvoir cette immense flotte, Antoine commença par brûler lui-même ses bâtiments les plus mauvais, et se réduisit ainsi à cent soixante-dix navires de guerre. Il se trouvait alors inférieur à Octave. Le secours de soixante-dix navires égyptiens, commandés par Cléopâtre elle-même, lui devenait nécessaire. Pour défendre sa flotte, Antoine embarqua vingt mille légionnaires et deux mille arbalétriers, avec les hommes les plus distingués de son parti dont il craignait la défection.

Pendant cet embarquement, un vieux centurion, couvert de blessures qu'il avait autrefois reçues à ses côtés, s'appro-

che d'Antoine : « Quoi, Seigneur, lui dit-il les larmes aux
» yeux, quoi ! vous voulez confier à un bois fragile vos
» espérances ! Vous voulez exposer à la merci des flots des
» soldats accoutumés à combattre sur terre! Vous défiez-
» vous de cette épée qui tant de fois vous a si bien servi ?
» Doutez-vous de l'affection de vos troupes qui tant de fois
» se sont exposées pour votre gloire? Ah ! mon général !
» laissez, laissez les Egyptiens et les Phéniciens combattre
» sur mer. La terre est notre élément. Donnez-nous la terre,
» et bientôt nous vous assurons une victoire complète. »
Antoine, restant muet, négligea le dernier conseil d'un ancien serviteur; il tenta de lui inspirer une confiance qu'il ne possédait déjà plus, en prenant un air de sérénité, et l'invitant de la main à avoir bon courage. Bientôt il donna imprudemment lui-même la preuve de son peu de confiance dans ses dispositions militaires. Les matelots ne voulaient pas embarquer des voiles inutiles au combat dans un promontoire resserré; sous le vain prétexte de ne pas se priver des moyens de poursuivre l'ennemi, il ordonna de les prendre, mais c'était afin de se dérober par une fuite plus prompte s'il était vaincu. Octave sentit tout l'avantage d'une bataille navale; il en fit les préparatifs avec prudence, et n'oublia rien pour fixer sous ses enseignes la fortune qui commençait à lui sourire. Les deux armées se rangèrent près du promontoire d'Actium, en Epire. Sur les deux rives se trouvaient les armées de terre, tranquilles spectatrices d'un combat qui allait décider de leur sort. Les troupes d'Antoine étaient commandées par Canidius, et les soldats d'Octave par Statilius Taurus. Antoine offrit la bataille. Il avait recommandé à ses capitaines d'attendre l'ennemi, sans faire aucun mouvement, et de se laisser attaquer dans un bras de mer dangereux pour de grands vaisseaux, semé d'écueils et de bas fonds. Ses légionnaires avaient ordre de combattre comme s'ils eussent été sur terre, et de regarder leurs vaisseaux comme des citadelles dont ils devaient défendre l'approche. Octave vit avec inquiétude et surprise l'immobilité de l'ennemi. Sa position lui enlevait l'avantage de la légéreté de ses vaisseaux et de l'habileté de leurs équipages. Il se tint à un quart de lieue d'Antoine; l'inaction dura jusqu'à midi. Un vent de mer s'éleva alors. Impatients de signaler leur courage, les généraux d'Antoine ébranlèrent la gauche et s'avancèrent vers la flotte d'Octave. Il vit

leur faute, et tâcha d'obtenir de leur imprudente audace un champ de bataille plus avantageux encore. Il ordonna à sa droite de se retirer en pleine mer où ses vaisseaux légers auraient l'espace nécessaire pour manœuvrer plus commodément, et assaillir facilement les lourdes masses d'Antoine. Croyant voir fuir devant elle l'ennemi, cette flotte abandonna son avantage et les côtes. Bientôt Octave fit signal à ses vaisseaux de virer de bord; la mêlée s'engagea, le combat devint terrible; c'étaient des Romains qui disputaient à des Romains l'empire du monde. Les soldats, couverts de boucliers, employaient de longues piques pour atteindre leurs ennemis; on leur voyait agiter d'énormes perches armées de fer pour les percer; des pots à feu lançaient des matières bouillantes ou incendiaires sur leurs vaisseaux. Du haut des galères d'Antoine, où l'on avait construit des tours de bois, des catapultes et des balistes, ils décochaient des traits, des flèches et des carreaux de pierre. Tandis que l'on combattait ainsi à l'aile droite de l'armée d'Octave, Agrippa, commandant sa gauche, s'étendit pour envelopper son ennemi. Publicola, lieutenant d'Antoine, voulut suivre ce mouvement pour ne pas se laisser dépasser. Ayant moins de vaisseaux il se sépara peu à peu du corps de bataille, et le laissa isolé. Le trouble se mit dans cette partie de la flotte. Cependant la victoire étoit encore indécise, lorsqu'on vit tout-à-coup, à un signal donné par Cléopâtre effrayée par le bruit du combat, les vaisseaux égyptiens déployer leurs voiles et fuir au milieu des combattants. La défection de cette reine aurait dû éclairer Antoine sur son indigne maîtresse; mais, oubliant sa gloire passée, sa valeur, ses devoirs, comme général, comme soldat et comme homme, il abandonna une foule de guerriers valeureux qui sacrifiaient leurs vies pour sa cause; il se jeta dans un faible esquif, et alla offrir à cette reine, pour dernier triomphe, le déshonneur d'un général romain. Cléopâtre l'apperçut, fit lever le pavillon qui couvrait son vaisseau; Antoine monta dans le navire sans être vu de cette princesse, et courut vers la proue se dérober à ses regards, mais non à la honte qui le poursuivait. Long-temps absorbé dans de lugubres réflexions, tenant sa tête baissée entre ses deux mains, il contempla en silence sa grandeur passée, ses malheurs et sa chute profonde. Cependant ses troupes, ignorant la défection de leur général, repoussèrent pendant long-temps avec un courage héroïque,

les attaques furieuses des soldats d'Octave. L'amour de la gloire, et leur attachement pour leur général était si vif qu'ils refusèrent constamment quartier jusqu'au moment où la mer agitée se soulevant avec fureur, ils se lassèrent à la fin de résister tout à la fois aux flots irrités, aux vents déchaînés, et à des ennemis dignes de leur valeur. On les vit se soumettre à regret à la loi du plus fort. Cinq mille hommes périrent dans cette bataille, trois cents bâtiments tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; sept jours après l'armée de terre, livrée par ses chefs, passa sous les drapeaux d'Octave. Ainsi cet heureux Romain devint le seul maître du monde. Après avoir rendu grâces aux dieux, il usa avec grandeur d'âme de la victoire, et fut clément envers les officiers d'Antoine. Pour perpétuer le souvenir de cette bataille, il bâtit Nicopolis sur l'emplacement où avait été son camp, et y institua des jeux en l'honneur d'Apollon. On le vit ensuite pacifier l'Italie, et combler la Grèce de ses bienfaits. Sûr de la tranquillité de Rome, il se ressouvint enfin qu'il avait encore un ennemi en Egypte. Antoine était devenu trop méprisable aux Romains, depuis sa lâche fuite et sa folle passion, pour donner à Octave le moindre sujet de crainte. Quel homme d'ailleurs pouvait être assez insensé pour se fier à celui qui avait abandonné ses soldats et trahi lui-même sa propre cause ? L'année suivante, Octave entra en Egypte, prit Péluse, et s'avança vers Alexandrie. Antoine, se réveillant pour un moment du sommeil léthargique où l'entretenait sa folle passion, se ressouvint qu'il avait été Romain, et crut devoir disputer encore la victoire et sa vie. Il attaqua la cavalerie d'Octave, et la mit en déroute ; mais au lieu de continuer de vaincre, il alla présenter à Cléopâtre de vains trophées. Ce premier succès lui en promettait de plus grands s'il avait su en profiter, maintenir l'ardeur de ses troupes, conquérir leur confiance et se prémunir contre la trahison qui fit rendre à Octave son armée et sa flotte. Antoine, au comble du malheur, furieux, désespéré, envoya défier son rival à un combat singulier ; Octave lui répondit froidement que *s'il cherchait la mort, il avait d'autre voie pour la trouver.* Enfin il reconnaît alors qu'il est trahi par Cléopâtre. Cette reine perfide, craignant tout de la vengeance d'Antoine, s'enferma dans son tombeau, et lui fit dire qu'elle s'était poignardée pour éviter de tomber dans les mains du vainqueur. Honteux de

s'être laissé prévenir par une femme, dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans de grands malheurs, il saisit son épée, mais ne put se percer. Près de lui se trouvait un affranchi. Il appelle Eros et lui commande de terminer d'un seul coup sa vie et ses tourments. Eros se poignarde lui-même et lui jète le fer. *Est-il possible*, s'écrie Antoine, *que j'apprène mon devoir d'un affranchi et d'une femme?* Il saisit son épée, et se l'enfonçant dans le sein, il tomba sur un lit de repos. La mort tardant trop au gré de ses desirs, il supplie, il conjure ceux qui étaient entrés dans sa chambre de mettre fin à ses douleurs. En ce moment il apprend que Cléopâtre respire encore. Aussitôt il se fait porter à sa tour. Elle refuse d'en ouvrir la porte, mais elle tend des cordes et des chaînes avec lesquelles, aidée de deux suivantes, elle le monte dans sa chambre. Il survécut peu d'instants à ce dernier trait de délire pour une amante ingrate. Quelques moments avant sa mort, la bouche collée contre son visage, il lui dit: *Je meurs content puisque je meurs entre vos bras; et je ne rougis point de ma défaite, puisque Romain, j'ai été vaincu par des Romains.* Antoine eut le courage de César, et son amour pour les plaisirs; mais cette dernière passion le déshonora aux yeux de Rome, causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité, sa valeur, son activité, sa clémence et ses talents. Cléopâtre lui survécut peu d'instants; elle se fit apporter une corbeille de figues, où était caché un aspic dont elle se laissa percer, pour ne point servir d'ornement au triomphe. L'Egypte fut réduite en province romaine. Octave revint dans la capitale du monde, où le sénat lui décerna le nom d'Auguste, et l'honneur de trois triomphes pour trois victoires en Dalmatie, à Actium et sur les Egyptiens. Il ferma le temple de Janus, ouvert à Rome depuis deux cent cinq ans. Les Romains goûtèrent sous son empire les douceurs de la paix inconnues à leurs pères. *An 30 avant J. C.*

ADDA (*batailles de l'*) 1. Une nombreuse armée de Gaulois ravageait l'Italie, quand les Romains, commandés par le consul Flaminius, les joignirent sur les bords de l'Adda. Le combat fut terrible; cependant de longues piques employées par les Romains, pour émousser les épées des Gaulois et les atteindre de plus loin, procurèrent au consul la

victoire. Huit mille Gaulois furent tués, seize mille prisonniers, et le butin fut immense. 223 *ans avant J. C.*

2. Lorsqu'en 490 Théodoric et Odoacre se disputaient l'empire de l'Italie, leurs armées se rencontrèrent dans les plaines arrosées par l'Adda; le combat fut opiniâtre, le carnage affreux. Odoacre vaincu prit la fuite, laissant au roi des Goths la victoire et le titre de roi d'Italie. *Le* 11 *août an* 490 *de J. C.*

ADIGE (*bataille de l'*). Le général Scherer avait rassemblé l'armée française sur les frontières de la république Cisalpine, derrière les places de Peschiera et de Mantoue, pendant que l'armée autrichienne se formait, sous les ordres du général Kray, à la rive de l'Adige, Vérone et Porto-Legnago. Le général Scherer attaqua, le 28 mars 1799, avec six divisions, toute la ligne autrichienne, entre le lac Garda et l'Adige. Il destina une de ses divisions à masquer et insulter Porto-Legnago, qui appuyait la gauche de l'armée autrichienne; deux autres divisions se portèrent sur Vérone, et trois divisions entières furent destinées à forcer et tourner les positions de droite de l'armée autrichienne. Leur chaîne de poste s'étendait jusqu'à Bardolino, sur le lac Garda, et couvrait l'entrée de la vallée entre Rivoli et Chiesa. L'objet du général Scherer était de prendre à revers la position de Vérone par la rive gauche de l'Adige, en même temps qu'il l'attaquerait de front par la rive droite; il espérait ainsi forcer les Impériaux à abandonner cette place. Trois divisions, conduites par les généraux Delmas, Grénier et Serrurier, eurent d'abord un plein succès, emportèrent les redoutes et les retranchements, s'emparèrent de Rivoli, passèrent l'Adige, et s'avancèrent jusqu'à la Chiesa, coupèrent la ligne des troupes autrichiennes, dont la plupart, fort maltraitées, se retirèrent dans la vallée jusqu'à Peri. Les deux divisions du centre de l'armée française, conduites par Scherer, attaquèrent à la pointe du jour les dehors de Vérone, où commandait le général Reitzen. Les postes de Sainte-Lucie, de Saint-Maximin furent assaillis à la fois; celui de Sainte-Lucie, défendu par les généraux Miackwitz et Liptay, qui y furent blessés, furent enlevés par les français. Le poste de Saint-Maximin, aussi vaillamment disputé, pris et repris jusqu'à sept fois, resta aux Autrichiens. Le

général autrichien Kaïm, qui y commandait, fut blessé. La chaîne des avant-postes autrichiens ne fut cependant rompue qu'à Sainte-Lucie. Pendant ce combat opiniâtre, qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, le corps qui défendait Vérone reçut des renforts considérables, et le général Scherer en envoya à sa gauche. L'attaque de Porto-Legnago, conduite par le général Montrichard, avait échoué, et cette division obligée de se retirer sur Mantoue par Céréa. Le lendemain de cette sanglante affaire, le général Scherer ne quitta le champ de bataille qu'après avoir inutilement tenté plusieurs attaques. La perte des Autrichiens fut évaluée à neuf mille hommes, dont quatre mille cinq cents blessés : les Français perdirent au moins trois mille hommes, dont plusieurs officiers généraux. Scherer obtint deux ponts momentanément sur l'Adige ; demanda, quoique victorieux, suivant son rapport, un armistice aux Autrichiens pour enterrer ses morts, et livra, le 30, la malheureuse bataille du Magnan.

2. Adige. *Voyez* Roque d'Antonce.

3. Adige. *Voyez* Belone.

4. Adige. *Voyez* Saint-Martin, Saint-Michel, Calderone.

ADIS (*bataille et prise d'*). Les Romains, vainqueurs à Ecnome, entrèrent dans l'Afrique, sous les auspices du célèbre Régulus, à qui l'on avait laissé le commandement de l'armée. Ce général s'avança vers Adis, une des plus fortes places du pays ; et, résolu d'en faire la conquête, il en forma le siége. Aussitôt les Carthaginois volèrent au secours de cette importante ville, qui servait de boulevard à leur patrie. Ils se postèrent sur une colline, où leur cavalerie et leurs éléphants ne pouvaient leur être que fort incommodes. Le chef des Romains profita de cette faute. Il tomba sur eux, les mit en déroute, et pilla leur camp. Ce nouveau triomphe le rendit maître d'Adis et de toutes les contrées voisines. Plus de quatre-vingts villes ou bourgs se rendirent ; et, ce qui valait mieux encore, il emporta Tunis, qui n'était éloignée de Carthage que de quatre ou cinq lieues.

placez sur nos murs cet énorme colosse ! Bientôt cette citadelle se remue, s'approche, et vient menacer leurs murailles. Saisis d'épouvante à ce spectacle, ils regardèrent comme une vaine entreprise de résister à des hommes aussi puissants; vaincus sans combats, ils se soumirent à César, et reconnurent l'empire de Rome. 57 *ans avant J. C.*

AFRICAINE (*combat de l'*). Le capitaine Saunier fut nommé, en 1800, au commandement d'une division de frégates armées à Rochefort pour porter des secours en Egypte. Il montait *l'Africaine*. La violence des vents les sépara bientôt. Abandonné aux seules forces de sa frégate, le capitaine Saunier parvint à la vue du cap Laroque; il y apperçut un brick et deux frégates anglaises: il leur échappa à force de voiles. Toujours poursuivie, *l'Africaine* fut forcée de passer le détroit de Gibraltar avant la nuit. Elle vit au loin deux bâtiments sur la côte d'Espagne; l'un deux fit des signaux; la frégate n'y répondit pas. Le vaisseau ennemi chassa alors avec tant de vitesse, que peu d'instants après il fut reconnu pour frégate anglaise. Pour presser sa marche, Saunier fait jeter à la mer d'énormes caisses d'armes et de munitions de guerre. L'ennemi ne laisse pas le temps de déblayer l'entrepont. On place les grappins d'abordage: on attend le signal du combat. Saunier ordonne à chaque chef de pièce de toujours pointer à démâter pour rester maître de combattre ou d'échapper à un ennemi trop supérieur à *l'Africaine*, chargée de munitions et de troupes, plutôt armée en transport qu'en guerre. Le jour n'éclairait pas encore l'horizon, quand l'Anglais envoya sa volée. Le calme était parfait. A l'instant l'ordre de faire feu se fait entendre dans *l'Africaine*. L'ennemi, tirant toujours en plein bois, tua beaucoup de monde aux Français. La lenteur de ce premier combat, et le désavantage de sa frégate fait naître à Saunier l'idée d'employer la bravoure des troupes de terre qu'il portait à son bord. Une première fois il ordonne l'abordage; l'Anglais, qui redoutait l'effet de l'ardeur française, parvint à l'éviter. Il arrive une seconde fois en envoyant une décharge de canon et d'obus; plusieurs pièces de *l'Africaine* sont démontées; ses voiles et ses gréements sont endommagés; presque tous les marins sont remplacés par des grenadiers, des chasseurs et des canonniers de l'armée de terre. Ces nouveaux combattants donnaient et recevaient la mort avec un sang froid admirable. Le feu redou-

ble ; il n'est plus d'intervalle entre les coups qui se confondent ; on n'entend plus qu'un long roulement semblable au tonnerre qui gronde dans les airs. Enfin, après quinze heures de combat, Saunier voulut décider une action qui coûtait tant de sang ; il tente un second abordage ; l'ennemi s'en préserve en étendant un filet au dessus de son bord, et envoyant une volée de mitraille. *L'Africaine*, entièrement désemparée, ne gouvernait plus. Tous les canonniers avaient été emportés par des boulets ; les ponts et les gaillards étaient couverts de morts et de blessés. Le feu prit dans le vaisseau ; les officiers et les soldats accoururent vers le plus grand danger ; ils parvinrent à éteindre l'embrasement, sans le secours de la pompe brisée par les boulets. A chaque minute les pertes de *l'Africaine* augmentaient. Le général Desfourneaux, atteint d'une balle dans la poitrine, refusa de descendre dans l'entrepont ; cinquante officiers de terre, dangereusement blessés, continuèrent de combattre. Le capitaine de frégate Magendie, assommé par un éclat du mât d'artimon qui lui ouvrit le crâne, ne quitta son poste que sur l'ordre précis de son capitaine. Le courageux Saunier ne cessait de commander et la manœuvre et le combat ; il ordonnait tout, sur le gaillard d'arrière, avec un sang froid qui est le premier don de la nature pour le commandement, lorsqu'un boulet l'abbattit sur le pont. Quelques soldats accoururent vers lui, tandis qu'il respirait encore ; ils le descendaient à peine de l'échelle du dôme, qu'une grêle de balles lui fait une seconde blessure. On tremble pour sa vie ; mais il est atteint, en traversant l'entrepont, par un dernier coup qui fut mortel. Tous les marins avaient succombé ; les vergues et les mâts étaient hachés ; six mille coups de canon avaient été tirés ; une seule pièce répondait encore au feu de l'ennemi ; la batterie ruisselait de sang ; des voix plaintives, des cris perçants, des crânes brisés, des lambeaux sanglants formaient le triste aspect que présentait de tous côtés *l'Africaine*. Ses flancs entr'ouverts menaçaient à chaque instant d'engloutir quelques restes malheureux échappés aux fureurs du combat. Le lieutenant Lafite, qui en avait pris le commandement, fut tenté d'imiter le généreux dévouement de son capitaine, en se laissant abîmer dans les flots plutôt que de se rendre ; mais, cédant au cri de l'humanité, il amena un pavillon qui avait été défendu avec tant de gloire. Le capitaine anglais, pour honorer l'héroïsme

du brave Saunier, dont il venait de triompher, prit le sabre dont il s'était si bien servi, et jura de le porter toute sa vie. Il voulait lui rendre de grands honneurs funèbres en Angleterre, mais contrarié par les vents il lui donna en pleurant la mer pour sépulture. La patrie admira la mort de Saunier ; le gouvernement tâcha de consoler sa veuve par une pension extraordinaire ; ses enfants furent élevés aux frais de l'Etat. Ce combat, mémorable pour la marine française, se donna le 21 *mars* 1800.

AGHRIM (*bataille d'*). Louis XIV, voulant soutenir le parti chancelant du roi Jacques, envoya en Irlande une armée commandée par le comte de Saint-Ruth. C'était un brave soldat, mais un officier d'une médiocre expérience. Arrivé près d'Aghrim, sur les bords de la Suc, le 22 juillet 1691, se croyant invincible parce qu'il commandait des Français, il livra bataille, se conduisit mal, la perdit et fut tué. 22 *juillet* 1691.

AGNADEL (*bataille d'*). Louis XII entra, en 1599, sur le territoire des Vénitiens. Déterminé à agir vivement, on lui remontre qu'il a affaire aux plus sages généraux de son siècle. Son conseil est d'avis qu'il faut agir avec prudence contre l'Alviane et le comte de Pétigliane. *Je leur donnerai*, répond-il, *tant de fous à gouverner, qu'avec toute leur sagesse ils n'en sauront venir à bout.* L'activité de ce prince est égale au feu de ses paroles ; il marche de suite à l'ennemi, et le rencontre à Agnadel, village du Milanais, au territoire de Crême. Les Vénitiens s'étaient emparés du seul poste avantageux. *Où camperons-nous*, lui demandent ses généraux ? *Sur leur ventre*, dit le monarque en montrant l'ennemi. Presque aussitôt l'Alviane engage l'action par une affaire d'avant-garde ; en peu d'instants elle devint générale et terrible. Trente mille Français se battaient contre un pareil nombre de Vénitiens. Longtemps la victoire est disputée ; toujours Louis se portait aux postes les plus dangereux. Inquiets de tant de hardiesse, et craignant pour ses jours, ses courtisans lui représentent qu'un roi de France doit ménager sa vie. *Je n'ai point peur*, dit-il ; *que ceux qui craignent se mettent derrière moi, ils n'auront point de mal.* Tant de valeur excite le courage de ses troupes. Les Gascons, conduits par la Tré-

mouille, font sous ses yeux des prodiges. La victoire, longtemps incertaine, est déterminée par une décharge d'artillerie que Louis avait su habilement masquer par des broussailles. La gendarmerie, profitant du trouble causé par cette vigoureuse canonnade, tombe sur les Vénitiens, les enfonce et les met complètement en déroute. L'Alviane reçoit dans l'œil un coup de lance; il est renversé de cheval et fait prisonnier. Pétigliane s'avance pour le remplacer, mais la bataille était perdue; il se retire avec sa cavalerie, pour ne pas donner lieu à un nouveau triomphe. Quinze mille Vénitiens et trente-six pièces de canon demeurèrent au pouvoir du vainqueur. Au moment où Louis est victorieux, il descend de cheval et se prosterne dans la poussière pour rendre grâces au Dieu des armées de ses succès. Pour perpétuer le témoignage de sa reconnaissance, il fit bâtir une chapelle sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*. Pendant le temps où l'Alviane était présenté au roi, on entend sonner brusquement l'alarme dans le camp français. C'était pour rassembler les troupes. *Quoi!* dit-il feignant d'être étonné, *Seigneur d'Alviane, vos gens sont difficiles à contenter; ils en veulent tâter pour la seconde fois. Sire,* répond d'Alviane, *s'il y a plus faits d'armes aujourd'hui, il faut que vos gens s'entrebattent; pour les nôtres vous les avez gouvernés de manière que de quinze jours vous ne les verrez en face. An* 1599.

AGRIA (*siége d'*). Les Turcs se jetèrent dans la Hongrie, en 1566, et mirent bientôt le siége devant Agria, ville importante qu'ils attaquèrent avec fureur. Deux mille Hongrois seulement y étaient renfermés. Dans cette extrémité les femmes hongroises montrèrent un courage mâle; on les vit porter à l'envi, aux guerriers, de l'huile, de la poix, de l'eau bouillante qu'ils versaient à grands flots sur les assiégeants qui voulaient escalader leur murs. Huit mille Turcs périrent en cette journée. Une de ces héroïnes fut atteinte d'un boulet au moment où elle s'avançait sur la muraille pour jeter une pierre sur les infidèles. Sa fille, la voyant tomber à ses côtés, prit la pierre, la lança sur les musulmans, puis courut en fureur sur la brèche, tua plusieurs ennemis, en blessa d'autres, et sacrifia ainsi sa vie pour venger celle dont elle avait reçu le jour. Une autre femme, combattant sur la brèche, voit son gendre renversé d'un coup de feu; elle

appèle sa belle-fille, lui ordonne d'en enlever le corps pour lui rendre les derniers devoirs. *Il en est un autre plus pressant*, répond cette dernière, *c'est de défendre la religion et la patrie. Celles-ci doivent passer avant la tendresse, et je leur donnerai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.* Tant de courage ne put cependant empêcher les Ottomans d'entrer dans Agria ; ils y commirent les plus grands excès, mais ne la détruisirent pas ; ils en réparèrent au contraire les fortifications, et en firent une place capable de protéger leurs nouvelles conquêtes. *An* 1566.

2. En 1687, les Musulmans furent attaqués dans Agria par l'empereur Léopold. Leur résistance fut si opiniâtre que les Allemands convertirent en blocus le siége de cette place. Sept mois entiers cette garnison manqua de pain, et ne se rendit, à la dernière extrémité, que parce que les révolutions qui agitaient l'empire Ottoman la laissèrent sans ressources. *An* 1687.

AGRIGENTE (*siéges d'*). L'ambition et l'avidité du pillage ayant conduit les Carthaginois en Sicile, leur général ouvrit la campagne par le siége d'Agrigente, ville opulente et bien fortifiée. Pour construire des terrasses et des levées, les assiégés détruisirent les tombeaux qui environnaient cette cité. La peste vint aussitôt ; des milliers de soldats étaient emportés chaque jour, et leur général Annibal en mourut. La multitude vit dans ce fléau une punition des dieux qui vengeaient les cendres des morts profanées. Pour se les rendre propices, on fit des prières, on offrit des sacrifices et on immola même un enfant à Saturne. Cependant la famine, fléau non moins redoutable que la peste, désolait encore les assiégés. Sans espérance et sans ressources ils parlèrent de se rendre. Les Carthaginois leur refusèrent quartier. Un seul parti restait aux malheureux Agrigentins ; c'était d'abandonner leur ville et de se réfugier dans les pays voisins. Il fallait laisser leurs malades et leurs vieillards à la merci d'un vainqueur barbare, ou périr tous ensemble. La nécessité fit la loi ; jamais désolation ne fut pareille, et spectacle plus attendrissant que celui des infortunés Agrigentins s'éloignant, pendant la nuit, de leur patrie où ils laissaient leurs richesses et leurs parents infirmes. Dans leur malheur ils reçurent un favorable accueil des habitants de Géla, leurs

voisins, qui furent sensibles à leurs maux, tandis que les cruels Carthaginois pillèrent l'infortunée Agrigente, et massacrèrent les restes de ses habitants. 409 *ans avant J. C.*

2. Dans la première guerre punique, Agrigente, dont les Carthaginois avaient fait leur place d'armes, fut prise par les Romains, après sept mois de siége. 262 *ans avant J. C.*

3. Quelques années après, les Carthaginois reprirent en peu de jours Agrigente, et la ruinèrent de fond en comble. Elle s'est relevée depuis, et s'appèle maintenant Gergenti.

AIGUILLON (*siége d'*). Le duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, forma, en 1345, le siége d'Aiguillon. Les Anglais s'en étaient emparés peu avant. Dans ses murs, fortifiés par l'art et la nature, se trouvait une brave garnison commandée par le comte de Pembroke et le vaillant Mauny. Toutes les machines de guerre furent employées sans succès contre ses murailles. Quatre fois on construisit un pont sur la Garonne, pour arriver au corps de la place; quatre fois les assiégés le détruisirent. Quatre assauts donnés par jour pendant une semaine ne furent pas plus heureux. On vit, par ces efforts réitérés, que le duc de Normandie, qui avait juré de ne pas décamper sans s'être rendu maître d'Aiguillon, ne voulait pas être parjure. Le duc, toujours attaquant et toujours repoussé, demanda au roi son père de convertir le siége en blocus, et de demeurer devant la place jusqu'à ce que la famine eût forcé la garnison de se rendre. Une invasion du roi d'Angleterre, Edouard IV, dans les provinces de France, l'obligea cependant, au bout de quatorze mois, d'abandonner son entreprise pour voler au secours de la patrie menacée des plus grands désastres. *An* 1345.

AINADIN (*bataille d'*). La ville de Damas était vivement serrée par une armée de Sarrasins. L'empereur Héraclius, qui voulait conserver cette importante place, leva de nouvelles troupes, mit à leur tête Verdan, gouverneur d'Emèse, et les fit marcher au secours de la ville assiégée. Ces guerriers vinrent camper dans une plaine voisine de Damas, nommée le *champ Ainadin*. Les Musulmans, conduits par le célèbre Khaled, s'approchèrent aussitôt des Chrétiens, dont le nombre était de soixante-dix mille

hommes, et, dès le point du jour, se préparèrent au combat. La multitude et la bonne contenance des Romains donnèrent à Khaled de vives inquiétudes. Il demanda à ses gens lequel d'entre eux voudrait aller reconnaître les ennemis; Dérar-Ebn-Alazouar offrit ses services, et partit à l'instant. Verdan, se doutant de sa mission, choisit trente cavaliers auxquels il ordonna d'aller arrêter ce téméraire, et de l'amener à ses pieds. Ils partent comme des éclairs, et fondent sur le Sarrasin. A leur approche, Dérar prend la fuite. Les Romains le poursuivent; et déjà ils étaient loin de leur camp, lorsque le brave Musulman fait volte-face, et se jettent tout-à-coup sur eux avec la fureur d'un lion affamé. Le premier qu'il frappe expire d'un coup de lance. Un autre s'approche : il lui perce le cœur. Un troisième veut le saisir : il l'immole à sa vengeance. Enfin il jette une telle épouvante parmi ces trente guerriers, qu'il en démonte dix-sept, et met les autres en déroute. Il revint triomphant vers son général qu'il remplit de confiance par le récit de sa victoire.

Aussitôt Khaled range son armée en bataille, et présente à ses soldats les plus puissants motifs. « Combattez vaillam» ment, leur disait-il, et prenez généreusement la défense » de la religion. Gardez-vous bien surtout de prendre hon» teusement la fuite : l'enfer serait votre partage. Vaincre » ou mourir, c'est le devoir d'un vrai Croyant. Tenez-vous » serrés les uns contre les autres, et ne faites aucune » attaque sans en avoir reçu l'ordre. » Après cette courte harangue, Caulah et Oféirah, suivies d'un grand nombre d'autres femmes de la première qualité, supplièrent le général de leur permettre de partager les périls et la gloire de cette journée. Khaled donna des éloges à cette résolution généreuse, et plaça ces braves Amazones à la queue de ses bataillons, pour tuer les Musulmans qui prendraient la fuite.

On s'approcha de part et d'autre; les Chrétiens au son des instruments militaires; et les Infidèles, en répétant sans cesse cette profession de foi : « Dieu seul est Dieu; Mahomet » est son apôtre. » Avant d'en venir aux mains, Verdan fit faire au barbare des propositions avantageuses; mais Khaled les refusa d'un ton fier : « Point de paix, répondit-il, si vous » ne vous rendez Musulmans, ou tributaires. » L'armée romaine avait le vent à dos; ce qui était un grand avantage;

parce que, dans cette vaste contrée, il s'élève d'épais tourbillons de poussière. Khaled fit plusieurs évolutions pour obvier à cet inconvénient; mais, pendant qu'il prenait ses mesures, les archers Arméniens attaquèrent ses troupes, et l'obligèrent de donner le signal. Le combat alors devint terrible, et la terre fut, en un instant, jonchée de morts et de mourants. Les Sarrasins, qui, dans les batailles, voyaient le paradis ouvert, prodiguaient leur vie, bravaient les plus grands dangers, se riaient de la mort même. Ils avaient l'avantage, lorsque le général romain envoya proposer une suspension d'armes jusqu'au lendemain. Il offrait d'avoir avec Khaled une conférence, à la vue des deux armées. Son dessein était de placer une embuscade, pour se saisir du capitaine musulman; mais il fut trahi par son héraut même, qui découvrit à Khaled la perfidie de son ennemi. Sur cet avis, Khaled accepte la conférence; et, pendant la nuit, envoie dix Sarrasins, sous les ordres de l'intrépide Dérar, à l'endroit où l'on avait placé l'embuscade. Lorsque cet officier en fut proche, il commanda à ses gens de se tenir tranquilles, pendant qu'il irait lui-même observer la situation des ennemis. Il se mit tout nu; et, s'armant de sa seule épée, il se traîne doucement par terre, jusqu'à ce qu'il arrivât assez près des soldats chrétiens, pour les entendre ronfler. Ils étaient tous ivres et plongés dans un profond sommeil. Dérar fait venir ses compagnons, et les Romains sont égorgés sans presque s'en appercevoir. Les vainqueurs, après avoir dépouillé leurs victimes, et s'être revêtus de leurs habits, pour n'être point reconnus, restèrent cachés dans le lieu même de leur victoire, suivant les ordres de Khaled. Dès le lever de l'aurore, après avoir fait la prière publique, ce général se mit en devoir d'attaquer les Chrétiens. Déjà il allait fondre sur leurs bataillons, lorsque Verdan lui dépêcha un cavalier qui, s'étant avancé devant l'armée infidèle, s'écria : « Ecoutez, Arabes! Est-ce » là agir de bonne foi? Avez-vous oublié l'accord que vous » fîtes hier avec nous? — Comment, répondit Khaled, » est-ce que vous m'accusez de violer ma promesse? — » Mon général, reprit le cavalier, s'attend que vous tien» drez votre parole, et que vous irez le joindre pour traiter » de la paix. — Allez lui dire, répartit Khaled, que j'y vais » dans le moment. »

Un instant après, Khaled apperçut Verdan qui s'avançait

sur une mule très-richement enharnachée, et ornée de chaînes d'or et de pierreries. « Tout cela, dit-il, sera » bientôt à nous, s'il plaît à Dieu. » Quand les deux généraux furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre; et, Verdan ayant choisi un gazon voisin de l'endroit où était l'embuscade, ils s'assirent sur l'herbe, pour conférer ensemble. Mais le capitaine romain tenait toujours la main sur la poignée de son épée, de peur que l'infidèle, par un mouvement soudain de son enthousiasme, ne se jetât sur lui pour lui donner la mort. Verdan fit un discours plein d'invectives et de reproches, qu'il finit par dire : « Si vous » voulez peu de chose, nous vous l'accorderons volontiers. » Ces dernieres paroles enflammèrent le courroux de Khaled. « Malheur à toi, chien de chrétien, s'écria-t-il! Tu de» mandes la paix, et tu veux faire la loi? Sois musulman » ou tributaire, sans quoi point de traité. Veux-tu com» battre? Nous sommes seuls : mesurons-nous ensemble. » Aussitôt Verdan se leva; mais, comme il se fiait sur l'embuscade, il ne se pressa pas de tirer son épée. Khaled le saisit incontinent, le secoua, le tourna de tout côté. Alors le malheureux chrétien se mit à crier : « A moi! cet Arabe » m'a saisi. » A ces mots, ceux qui se tenaient en embuscade accoururent. Verdan se crut délivré; mais quel fut son désespoir, lorsqu'il reconnut Dérar! « Au nom de Dieu, » dit-il à Khaled, en se jetant par terre et poussant des » cris horribles, ne me livrez pas entre les mains de ce » démon qui a tué mon fils, et faites-moi quartier! — Il » n'y a point de quartier, répondit Khaled, pour ceux qui » ne gardent point leur foi. Tu parlais de paix, et tu cher» chais à me tuer en trahison? » A peine eût-il proféré ces paroles, que Dérar fit sauter la tête du général romain. On la mit toute sanglante au bout de la lance de Khaled, et l'on attaqua sur le champ les Chrétiens. Le combat, ou plutôt le carnage, dura jusqu'au soir. Cinquante mille Romains demeurèrent sur la place : le reste prit la fuite; et les Sarrasins, qui ne perdirent que quatre cents soixante-quatorze soldats, firent un butin immense. *Le 25 juillet* 633.

AIRE (*prise d'*). Louis XI, voulant conquérir l'Artois, mit à la tête de son armée le maréchal Desquerdes. Ce général entretenait des liaisons avec Cohem, gouverneur de la place dont il voulait s'emparer. Cohem aimait l'argent;

Desquerdes lui promit une pension de dix mille écus et une compagnie de cent lances. Cohem accepta ces propositions séduisantes. Pour sauver les apparences, une armée de vingt mille hommes parut devant Aire. Au bout de huit jours, la place se rendit; Cohem s'attendait à recevoir le prix de sa perfidie; mais on le méprisa. Il mourut errant, pauvre, déshonoré; sort digne d'un traître qui avait préféré le crime à l'honneur. *An de J. C.* 1482.

AIROLO (*combat d'*). La position d'Airolo, à l'entrée de la Valteline, fut souvent ambitionnée par les Français et les Autrichiens, dans la campagne d'Helvétie de 1799. On vit le général Lecourbe défendre avec courage cette position importante, et ne l'abandonner jamais sans l'avoir fait acheter bien cher aux ennemis, et sans faire ses dispositions pour y rentrer promptement. Depuis six mois on se battait dans la Suisse, sans avoir eu aucunes de ces actions qui commandent la victoire et décident une campagne. Suwarow quitta l'Italie pour accabler, disait-il, les Français qui faisaient encore quelque résistance en Suisse contre le prince Charles et les généraux Korskakow et de Hotze. Il ne possédait plus que seize mille hommes, restes glorieux de cinquante mille hommes amenés six mois auparavant en Italie. Sortant des plaines riantes et fertiles du Piémont et de la Lombardie, les premières colonnes russes envisagèrent avec désespoir les cîmes sourcilleuses du Saint-Gothard et des montagnes de Suisse toujours couvertes de neige, et encore occupées par des ennemis auxquels il fallait les enlever l'épée à la main. Le soldat russe murmura, puis s'arrêta et refusa d'aller plus loin. Suwarow accourut, fit creuser une fosse sur le chemin, se coucha dedans : *Couvrez-moi de terre*, cria-t-il à ses soldats, *et laissez-ici votre général : vous n'êtes plus mes enfants ; je ne suis plus votre père, je n'ai plus qu'à mourir.* Ce trait électrise les grenadiers russes ; ils se précipitent autour de Suwarow, demandent à grands cris d'escalader le Saint-Gothard et d'en chasser les Français. Ainsi Suwarow exaltait à son gré l'enthousiasme du soldat. Le poste d'Airolo fut d'abord attaqué par deux mille grenadiers. Six cents Français s'y défendirent depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. On se battit encore avec acharnement. Tout à coup un temps affreux survint ; les Français, trop peu nombreux pour ré-

sister à une armée, se retirèrent vers la Suria pour défendre les frontières du Valais. *An* 1799.

AIX-LA-CHAPELLE. (*occupation d'*) Lors de l'occupation de la Belgique, en 1792, le général Dumouriez, commandant des forces infiniment supérieures à celles des Autrichiens, les repoussa en trente jours depuis Mons jusque sur Aix-la-Chapelle. Le général Clairfait s'était retiré vers cet endroit, toujours battant en retraite, toujours défendant pied à pied le terrain. Le 2 décembre, l'ennemi quitta Herve où il laissa une arrière-garde, et établit son armée en échelons, depuis Henri-Chapelle jusqu'à Aix-la-Chapelle. L'armée de la Belgique ne pouvait prendre ses quartiers d'hiver sur la Meuse, quoique la mauvaise saison et le dénuement de divers objets d'habillement les rendissent chaque jour plus nécessaires. Le général Dumouriez ordonna aux colonels Frecheville et de Hack, de tourner les Allemands par leur gauche, en attaquant *Thœux*, *Verviers*, le grand et le petit *Réchain*, tandis que le général Stengel les attaquerait de front. L'ennemi, voyant son flanc gauche forcé, son front près d'être attaqué, abandonna pendant la nuit Aix-la-Chapelle, où les Français entrèrent le 8 décembre. Le général Clairfait, continuant sa retraite avec ordre et lenteur, malgré la prodigieuse défection de ses troupes, se plaça derrière l'Erft, entre cette rivière, le Rhin et Cologne. Au lieu de poursuivre ses succès, et de placer le Rhin entre les Français et les Impériaux, Dumouriez mit ses troupes en quartiers d'hiver dans les pays entre la Meuse et la Roër, depuis Ruremonde jusqu'à Huy, sur la Meuse, et jusqu'aux sources de la Roër. Le général Dampierre occupa Aix-la-Chapelle avec douze bataillons; le général Stengel, les bords de la Roër jusqu'à Aldenhoven; le général Miacksinski, avec les flanqueurs de gauche, s'étendait jusqu'à la rivière de Foron, à la vue de Maëstricht; le colonel Frecheville, avec les flanqueurs de droite, occupait Eupen et Cornelissen-Munster; l'avant-garde du général Valence était placée à Verviers, Lunebourg, Stavelo, Spa et Malmédi; son armée formait deux lignes depuis Huy jusqu'à Liége et Saint-Trou; l'armée de la Belgique occupait Liége, Herve et les villages intermédiaires; l'armée du Nord s'étendait depuis Tongres jusqu'à Ruremonde. Au moyen de ces arrangements tous les cantonnements des Français semblaient se

soutenir mutuellement, et faire face de toutes parts aux mouvements de l'ennemi sur la Campine. Ainsi semblait le croire Dumouriez, dont le génie léger avait une ardeur capable d'entreprendre chaque jour de nouveaux projets, sans posséder assez de fermeté d'âme et de constance pour terminer et consolider ses entreprises. Il abandonna bientôt son armée pour venir intriguer à Paris, laissant le commandement à Miranda. Pendant l'hiver on vit des conventionnels donner des fêtes continuelles à Aix-la-Chapelle; Miranda rassurer les membres du gouvernement sur les mouvements des Impériaux, et Dampierre, voyant chaque jour une foule de volontaires abandonner leurs drapeaux, et ne trouvant aucune barrière entre les Français et les Impériaux, présager chaque jour de nouveaux malheurs pour quinze mille Français dispersés sur les bords de la Roër, et répéter dans chacune de ses lettres au ministre de la guerre, ou *le Rhin* ou *la Meuse*. Cependant, tandis que les commissaires français s'amusaient dans Aix-la-Chapelle, que Miranda, peut-être trompé par ses espions, trompait à son tour le gouvernement par de faux rapports, les Autrichiens s'apprêtaient à réparer leurs échecs. De grands rassemblements d'Impériaux s'étaient formés à Cologne et derrière la rivière d'Erft, Clairfait y avait réuni trente mille hommes; Cobourg environ autant, et le prince Ferdinand de Brunswick s'avançait, dans la Gueldre prussienne, à la tête de vingt mille. Il paraît assez difficile à croire comment de tels rassemblements purent s'opérer dans un pays ouvert, à quelques lieues de l'armée française, à l'insçu de Miranda. Cependant ce général osa entreprendre le siége de Maëstricht, et fut assez imprudent pour ne donner aucun ordre pour la résistance ni pour la retraite. Une telle sécurité fut punie par des revers; le prince de Cobourg tomba, le premier mars 1793, sur l'armée française qui n'était pas encore sortie de ses retranchements; elle fut battue à Aldenhoven et Ruremonde, et se replia sur Aix-la-Chapelle, qui fut bientôt évacuée. *An* 1792.

2. Une suite non interrompue de succès, depuis la bataille de Fleurus, reportèrent, en 1794, l'armée de Sambre et Meuse sur les rives de la Roër. Le 20 septembre, le général Championnet enleva de vive force les hauteurs de Clermont, sur le chemin d'Herve à Aix-la-Chapelle. Sept fois il fallut battre la charge pour emporter ces montagnes; sept

fois les Français opposèrent l'audace au courage des Autrichiens : ils furent vainqueurs. Les Impériaux se retirent derrière la Roër, abandonnant Aix-la-Chapelle où l'on trouva quinze canons de bronze. Ainsi cette ville, située dans un fond, entourée de montagnes, tombait, chaque fois sans défense, au pouvoir de l'armée victorieuse de la Belgique. Depuis ce moment elle est réunie à la France. *An* 1794.

ALAND. (*combat naval d'*) Le czar Pierre-le-Grand avait déclaré la guerre à la Suède en 1714. Voulant conquérir l'île d'Aland dans la Baltique, il s'en approcha, le 15 juillet, avec une flotte de trente vaisseaux de ligne, quatre-vingts galères et cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats. La flotte suédoise, plus faible des deux tiers, rencontra le lendemain ce terrible armement. Le combat dura trois heures. Le monarque russe, jaloux de signaler son courage, s'attacha au vaisseau de l'amiral ennemi, et s'en empara après une défense opiniâtre. Il prit encore aux Suédois trois vaisseaux de ligne, une frégate et six galères. Fier de ce premier avantage sur mer, il revient triompher dans sa capitale. 15 *juillet* 1714.

ALB. (*passage des*) A l'est de la forêt Noire s'élève la chaîne des montagnes des Alb ou Alpes de Souabe ; elles suivent une direction à peu près parallèle au cours du Danube. Leurs sommités les plus élevées se trouvent entre Kœnigsbrown et Geislingen. De ce point partent les sources de différentes rivières qui coulent dans des sens opposés. Ces montagnes occupent un espace de douze lieues, sont couvertes de bois et présentent des communications très-difficiles. L'armée de Rhin et Moselle, qui s'avançait, en 1796, dans l'Allemagne, fut obligée de passer ces montagnes difficiles et dangereuses. Ses differents corps, séparés par des montagnes inaccessibles, ne pouvaient se communiquer entre eux. Les Autrichiens parurent avoir dessein, le 2 juillet 1796, d'en disputer aux Français les sommités, en se plaçant sur un plateau entre Weissenstein et Bœmenkirck. Il était à craindre que les Autrichiens ne tombassent sur les Français dans le moment où leurs colonnes, isolées l'une de l'autre par les montagnes, ne pouvaient se prêter aucun secours Mais la rapidité de la marche des colonnes républicaines les tira de ce péril. Les Autrichiens trop lents ne

profitèrent pas de l'occasion; Desaix atteignit leur arrière-garde à Aalen; elle voulut résister, reçut le combat, mais fut culbutée le 4 juillet 1796, et perdit trois cents hommes. *An* 1796.

ALBANS (*bataille de St.-*). L'Angleterre, déchirée en 1555 par les factions de la *Rose-Rouge* et de la *Rose-Blanche*, voyait chaque jour couler le sang des partisans des maisons d'Yorck et de Lancastre. Au commencement de l'année le duc d'Yorck leva des troupes, et joignit l'armée royale avec les comtes de Warwick et de Salisbury. Le comte Warwick engagea le combat le 31 mai, dans le voisinage de Saint-Albans, petite ville éloignée de sept lieues de Londres. Dès le premier choc l'avant-garde royale fut mise en déroute par le comte de Warwick. Vainement le duc de Sommerset fit des prodiges de valeur pour rallier les troupes royales; il ne put y parvenir, et succomba sous les coups dirigés de toutes parts contre lui. Le roi lui-même fut blessé au cou par une flèche. Contraint de se retirer, Henri s'enferma dans un château voisin, appartenant au malheureux Sommerset. Il espérait s'y défendre long-temps, mais le duc d'Yorck l'investit, et l'emporta sans peine. Quand il y fut entré, il se fit conduire à l'appartement où se trouvait le roi; il fléchit devant lui le genou en disant : *Sire, l'ennemi public est mort, vous ne voyez devant vous que des sujets fidèles*. Henri reçut le comte avec dignité, et fut conduit à Londres en triomphe; mais ce triomphe était une captivité réelle. *An* 1555.

2. Quelque temps après, la reine Marguerite vengea la mort des partisans de son mari, dans la même plaine où ils avaient été battus; mais elle appela la perfidie au secours de la force, pour violenter la victoire : on vit Lovelace, commandant un corps du comte de Warwick, se retirer tout à coup, dans le plus fort de la mêlée. Cette perfidie décida l'affaire; deux mille trois cents hommes de la faction d'Yorck périrent sur le champ de bataille. La cruelle Marguerite fit mourir, par la main du bourreau, les plus distingués parmi ses prisonniers. *An* 1556.

ALBE (*guerre d'*). Une funeste jalousie se manifesta entre les Romains et les habitants d'Albe, dès la fondation de ces villes.

Une guerre éclata entre eux au commencement du règne de Tullus Hostilius. Chacun aspirait à dominer ; cette passion éteignit entièrement en eux les sentiments d'union qu'auraient dû leur inspirer une commune origine. Ils se préparaient au combat en frères ennemis, quand ils apprirent que des peuples voisins, profitant de leurs divisions, se disposaient à les exterminer. Dans ce péril commun on chercha un moyen moins dangereux qu'une bataille pour terminer leur différents. Les Albains et les Romains choisirent chacun trois champions. On convint que la puissance souveraine demeurerait à celle des deux républiques dont les citoyens seraient vainqueurs. Les Horaces et les Curiaces, tous six fils des deux sœurs, furent choisis pour ce combat fameux. Ces généreux athlètes s'avancent dans l'arêne, portant dans leurs mains le sort de leur patrie, dans leurs cœurs le courage de deux grandes armées. La crainte et l'espérance sont dans l'âme des spectateurs. Chacun des coups qu'ils se portent produit des sentiments opposés dans les Albains et les Romains. Trois Curiaces sont blessés, mais il en coûte la vie à deux Horaces. Le troisième, qui n'avait nulle blessure, prend la fuite ; les Romains se croient vaincus ; les Albains poussent des cris de joie en invitant par leurs gestes leurs combattants de consommer leur victoire en terrassant un ennemi timide. Horace n'avait seulement feint de fuir que pour séparer ses adversaires. Plus fort que chacun d'eux, il se retourne et les terrasse l'un après l'autre. Par ce triple succès il fait triompher sa patrie. Ainsi fût soumise Albe à la domination romaine, après quatre cent quatre-vingt-sept ans de gloire. Bientôt après elle fut détruite pour avoir voulu se soulever contre Rome ; ses habitants furent incorporés dans le peuple romain. 667 *ans, avant J. C.*

ALBECK (*combat d'*). Le général Mack, vaincu à Gunsbourg et Wertingen, dans les premiers jours d'octobre 1805, se retira vers Ulm. Une division de six mille Français prit position à Albeck. Elle était commandée par le général Dupont. Acculé sur Ulm, Mack tenta d'écraser cette division par un corps de vingt-cinq mille hommes. Cernés de toutes parts, ces braves firent face de tous côtés, repoussèrent partout l'ennemi, firent quinze cents prisonniers. Dans cette action, quatre cents dragons, commandés par le général Sahuc, tinrent non seulement tête à quatre

mille cavaliers autrichiens, mais fournirent encore plusieurs charges avec le plus brillant succès. Comment les Français n'auraient-ils pas faits des prodiges, lorsque l'empereur Napoléon donnait à ses soldats l'exemple de l'héroïsme et de la patience dans les travaux guerriers. On le vit coucher dans un petit village, sans aucune suite, sans domestique, sans bagage, tandis que l'évêque d'Augsbourg avait fait illuminer son palais et l'attendit une partie de la nuit. Aussi, dit-il à un colonel autrichien, étonné de voir l'empereur des Français plus fatigué que le dernier des tambours de l'armée : « *Votre maître a voulu me faire ressouvenir que* » *j'étais soldat; j'espère qu'il dira que le trône et la* » *pourpre impériale ne m'ont pas fait oublier mon premier* » *métier.* » La conduite du prince Murat, son lieutenant, n'était pas moins surprenante. Combattant continuellement, depuis Albeck jusqu'à Nuremberg, il parvint à gagner de vîtesse l'ennemi qui avait deux jours de marche sur lui. Aussi, dans cette course rapide, il prit seize cents chariots, cinquante pièces de canon et seize mille hommes, y compris la capitulation du général Werneck; dix-huit généraux posèrent les armes, trois furent tués; le prince Ferdinand, toujours poursuivi, fut trop heureux de gagner enfin la Bohême. Pour opérer de tels prodiges, il fallait des Français, animés par la présence de leur empereur, encore irrités de l'injuste agression de l'Autriche. Souvent on vit de l'infanterie faire douze à quinze lieues dans une journée, sans prendre aucun repos. Avec du biscuit et une goutte d'eau-de-vie, ils étaient prêts, disaient-ils, d'aller à Vienne, et de chasser leur ennemi dans la Bohême. Ils tinrent parole. *Octobre* 1805.

ALBERES (*batailles des*). Les Espagnols, maîtres du Roussillon, occupaient, au commencement de 1794, Bellegarde et Collioure. Campé dans les plaines fertiles du Canigou, le comte de La Union, leur général, menaçait Perpignan. Disséminées dans les places fortes, les troupes françaises ne présentaient pas un front capable de résister à l'ennemi. Sans instruction, sans discipline, elles avaient pour vaincre un courage dont il leur était impossible de faire un utile emploi. Vainqueur de Toulon, le général Dugommier est envoyé à l'armée des Pyrénées orientales pour terminer cette guerre. Son premier soin est de former à ses avant-

postes une ligne de défense respectable; il y employa les vieilles troupes accoutumées à la guerre, dont il avait éprouvé la valeur dans les montagnes des Alpes. Ses regards se portèrent ensuite sur les jeunes réquisitionnaires dont il était entouré. S'il les obligea à une sévère discipline, il fut lui-même leur premier instructeur, et pourvut avec une touchante sollicitude à tous leurs besoins. Son activité et son affabilité excitèrent la confiance et l'amour des soldats. Parvenu à rendre son armée capable de se présenter à l'ennemi, il pensa d'exécuter l'expulsion des Espagnols du territoire français. Dugommier avait reçu du comité de salut public l'ordre de marcher droit sur Collioure, mais surtout de vaincre l'ennemi. L'aspect des localités lui fit trouver le plan qui lui avait été envoyé, d'une exécution difficile et d'une réussite douteuse. Son âme ferme lui fait envisager que vaincre était son premier devoir. Si les Espagnols laissaient emporter la redoute de Montesquiou, qui touchait leur centre, s'ils avaient négligé d'occuper la chaîne des Albères qui s'élevaient derrière eux, ils se trouvaient tournés, pris à revers, au moment où leur centre était percé par les troupes françaises. Alors les Espagnols, forcés de battre en retraite, laissaient à découvert toutes les places du Roussillon, qui se trouvaient à la fois enveloppées par les postes français. Pour engager le général espagnol de dégarnir son centre, Dugommier simula une attaque vers la Cerdagne. Dupe de ce mouvement, le comte de La Union s'étendit vers sa gauche, en dégarnissant ses positions du centre. Les Espagnols éprouvèrent de la perte à Oms, dans un léger combat, livré le 27 avril. Certain d'avoir trompé son ennemi sur ses dispositions, Dugommier tenta, le 30 avril, son attaque vers le centre. Ses troupes, divisées en quatre colonnes, commandées par les généraux Pérignon, Chabert, Martin et Pointe, arrivèrent avec une étonnante précision au point d'attaque, malgré une marche de nuit toujours plus lente et plus embarrassée. Un feu violent des canons et de la mousqueterie dura devant les retranchements des Espagnols jusqu'au milieu du jour. Fatigués d'une aussi opiniâtre résistance, les Français marchèrent aux redoutes la baïonnette en avant. Le général Martin étant entré, lui dixième, dans les retranchements, perça la ligne ennemie, marcha aussitôt sur ses derrières, gravit le sommet des Albères, d'où il fit voir, pendant la nuit, ses feux au géné-

ral Dugommier. Pérignon attaquait et enlevait en même temps, après huit heures de combat, le village de Montesquiou, couvrant la droite des Espagnols. Dès le point du jour du lendemain, l'action recommença. Le général Martin descendit vers l'Ecluse et sur le chemin de Bellegarde. Après quelques canonnades, les Français marchèrent sur les rives du Tech, et attaquèrent le camp de Boulon. Tournés par leur droite, les Espagnols abandonnèrent leurs retranchements, leurs bagages, leur artillerie, après une résistance de deux ou trois heures. Poursuivis vivement, ils se jetèrent dans les montagnes; leur retraite ne fut plus qu'une fuite : les routes furent encombrées de chariots et d'attirails de siége et de campagne. La cavalerie espagnole n'évita de tomber au pouvoir des vainqueurs qu'en mettant pied à terre, et se jetant dans les Pyrénées à la suite de son infanterie. Céret, le fort de Bains, Pratz-de-Mallo, Saint-Laurent-de-la-Cerda, furent aussitôt évacués. Cette seule victoire remit les Français en possession des Pyrénées et de la plaine du Roussillon; ils y gagnèrent deux cents pièces de canon, un camp tout tendu, un butin immense, et firent deux mille prisonniers. *An* 1794, 27 et 30 *avril*.

ALBE-ROYALE (*siége d'*). En 1543, Soliman II vint mettre le siége devant Albe-Royale, capitale de la Hongrie. Elle était environnée de marais, défendue par des remparts élevés, et flanqués de bastions. Sa garnison n'était pas considérable; mais elle avait de bons auxiliaires dans ses habitants aguerris par de continuels combats. Le sultan plaça son camp près d'un lac voisin; il prévenait ainsi, dans ses troupes, la disette de bonne eau, plus à craindre dans ce pays que la famine. A son approche, un grand tumulte s'éleva dans Albe, pour la conservation de ses faubourgs; la raison de guerre commandait de les détruire, mais l'intérêt particulier des habitants demandait leur conservation. Bacoc, gouverneur de la place, ayant besoin des habitants pour défendre Albe, céda à leurs vœux pour éviter une sédition. On se hâta donc de fortifier leur trop vaste enceinte, et d'y placer les pièces d'artillerie du plus gros calibre. Les attaques des Ottomans commencèrent presqu'aussitôt la fin de ces travaux, vers la porte de Bude. Leur artillerie foudroyait jour et nuit les remparts, tandis que de fréquentes décharges d'arquebuses et de flèches

portaient la mort aux assiégés qui se présentaient sur les fortifications, ou se hasardaient dehors des murs. A l'abri d'une espèce de chemin couvert, formé par des roseaux et des palissades, les Musulmans s'approchèrent d'un des principaux bastions, et vinrent à bout de le miner. Les habitants se hâtèrent d'éloigner d'eux ce danger, en creusant une contre-mine. Tous se portèrent en foule à ce travail, hommes, femmes, enfants, vieillards; les moines sortirent de leur couvent pour y travailler. Peu d'heures suffirent pour terminer cet ouvrage essentiel pour la conservation d'Albe; mais, soit précipitation, soit imprudence, soit même ignorance des effets de la poudre, le feu y fut mis trop tôt; son explosion favorisa les assiégeants, loin de leur nuire, et tua même plusieurs des défenseurs de la ville. Soliman fit donner un premier assaut, le 29 août. Il fut terrible, et dura trois heures entières. Jamais combat ne fut plus opiniâtre. Cependant les Turcs, bravant tous les dangers, parvinrent à s'établir dans le bastion, vers lequel ils avaient inutilement tant de fois dirigé leurs efforts; mais ils échouèrent sur le reste des fortifications. Dans cette action, une femme d'Albe se distingua par un courage mâle. Postée sur les remparts, au milieu des soldats, elle abattait, avec une faulx, les têtes de tous ceux qu'elle voyait près d'escalader les murs. Le 2 septembre fut marqué par un second assaut. Les Turcs s'avancèrent en silence sous les murs; un brouillard épais déroba leur mouvement aux assiégés. Surpris, ils combattirent avec valeur, malgré l'horrible confusion qui régnait dans leurs rangs; mais il fallut que le courage désordonné cédât à une attaque bien combinée et régulière. Les faubourgs d'Albe furent emportés. Les Italiens qui les défendaient voulurent rentrer dans la ville; on leur en ferma les portes, de peur d'y introduire avec eux les assiégeants qui les serraient de trop près. Ils furent impitoyablement massacrés sous ses murs par les Janissaires. Le gouverneur Bacoc partagea leur sort. Un seul officier osa défendre sa vie dans cette déroute; Cecolin, ayant roulé son étendard, enfonçait la pointe de cet étendard dans la poitrine des Turcs qui ne portaient point de cuirasse, jusqu'à ce que, accablé par de trop nombreux ennemis, il succomba par une mort glorieuse. Consternés de cet échec, les habitants perdirent courage. Désespérant de lasser le sultan, ils lui envoyèrent demander

une capitulation, elle fut honorable. Les Turcs prirent possession d'Albe, dont la garnison sortit avec les honneurs de la guerre. On enleva seulement à la cavalerie ses pistolets d'arçon; c'était une arme nouvelle dont les Turcs voulaient profiter. *An* 1543.

2. Un an après, le duc de Mercœur vint attaquer les Musulmans dans leur nouvelle conquête. Les faubourgs d'Albe furent emportés dès le premier assaut. Treize jours lui suffirent pour forcer le pacha à se rendre. Les Ottomans avaient eu recours à mille ruses pour surprendre les Français et les Allemands. On les vit creuser des mines sous tous les points des faubourgs où les assiégeants se rassemblaient; elles renversèrent le boulevard de Javarin et l'église cathédrale; mais elles ne purent cependant arrêter un capitaine qui joignait la valeur la plus éprouvée à une excellente tactique. *An de J. C.* 1601.

3. La perte d'Albe fut un coup de foudre pour la Porte ottomane. Mahomet III n'oublia aucun effort pour la reprendre; mais ses efforts furent toujours inutiles pendant la vie du duc de Mercœur. A peine la mort eut-elle enlevé aux Hongrois cet illustre capitaine, que le Croissant commença à reprendre son ascendant sur les Chrétiens. Ibrahim pacha revint devant Albe, et, pendant un mois, renouvela contre cette place de continuels assauts. Vers le commencement de septembre 1602, les assiégés battirent la chamade. Les conditions de la capitulation furent réglées sur la brèche; mais tandis que l'on fixait les articles de cette reddition, les soldats chrétiens, non moins avides que les Turcs, quittèrent leur postes et se mirent eux-même à piller les habitants, pour que leurs richesses ne tombassent pas entre les mains des Infidèles. Les Tartares appercevant les murailles abandonnées, entrèrent alors par la brèche; les Turcs les suivirent. Le général des Musulmans fit la garnison prisonnière : juste punition d'une troupe indisciplinée qui s'abandonnait au pillage des propriétés des citoyens dont elle avait juré de défendre les foyers. *An* 1602.

4. L'empereur Léopold fit encore une fois assiéger Albe, pendant l'hiver de 1688. La résistance opiniâtre des assiégés engagea les généraux allemands de convertir ce siége

en blocus. Les Turcs ne se rendirent, le 29 mai, qu'après avoir épuisé toutes leurs munitions. Albe, tant de fois prise et reprise, fut démantelée en 1702. *An* 1688.

ALBINTIMILIUM (*prise d'*). Les soldats de la flotte armée par Othon contre Vitellius, firent, l'an 68, une descente dans les plaines des Alpes maritimes. Albintimilium, aujourd'hui Vintimille, fut pillée par ces barbares. Ils livrèrent aux plus cruels supplices ses plus riches habitants, pour leur faire découvrir leurs trésors. Une femme avait dérobé son fils à leur rage : imaginant qu'elle avait caché avec lui tout son or, ces hommes avides et cruels l'exposèrent aux plus affreux tourments, pour lui faire révéler sa retraite. Insensible aux douleurs, cette tendre mère se contenta de leur montrer son sein, en leur disant qu'ils ne sauraient arracher de cet asyle l'objet de sa tendresse. Elle périt ainsi victime de son amour pour le fils auquel elle avait donné le jour. *An* 68.

ALBIS RIEDEN (*combat d'*). L'immense supériorité numérique des Autrichiens sur les Français dans l'Helvétie, força le général Masséna d'évacuer Zurich, dans la nuit du 5 au 6 juin 1799. Il prit position sur la chaîne de montagnes de l'Albis, appuyant sa gauche au Rhin et sa droite au lac de Zug. Dès le 9, les Autrichiens, fiers d'avoir fait rétrograder les Français, attaquèrent, à quatre heures du soir, les positions de Masséna, en avant de Bremgarten. Après la plus vigoureuse défense, les postes français furent obligés de se replier, et les Autrichiens s'emparèrent d'Albis-Rieden. Déjà ils gagnaient la hauteur au delà de ce village, lorsque le général Soult ordonna au troisième bataillon de la cent sixième demi-brigade, composé de conscrits, de marcher à l'ennemi. A ce signal, ce bataillon se précipita dans les rangs des Autrichiens, au pas de charge. En un instant, l'ennemi fut culbuté et les positions reprises; on lui fit cent cinquante prisonniers. Ce combat fut le dernier de la première campagne de 1799 en Helvétie, où une armée de vingt-cinq mille Français eut à contenir les Autrichiens sur un développement immense, dans un pays dont les difficultés isolaient presque toujours chaque partie de la défensive. Elle ne fut pas sans gloire, puisque les Français comptèrent trente mille prisonniers, ne perdirent

pas dix mille hommes, et lassèrent enfin les Autrichiens par l'opiniâtreté de leur défense, lorsque nos malheurs en Italie, la grande supériorité de l'ennemi et le dénuement absolu des objets de première nécessité, attaquaient tout à la fois le moral et détruisaient en même temps le physique d'une armée qui, par sa constance, a sauvé la patrie. 9 *juin* 1799.

ALCAÇAR-QUIVIR (*bataille d'*). Dès l'an 1574 Dom Sébastien, roi de Portugal, plein de l'esprit de chevalerie que lui avaient inspiré son gouverneur et son précepteur, passa en Afrique, dans la vue de se signaler par des exploits contre les Infidèles. Il fait quelques courses dans le pays, ose attaquer les Maures, malgré leur supériorité remporte de petits avantages, et retourne en Portugal au mois de novembre de la même année. Ces idées chevaleresques fermentaient dans sa tête bouillante; depuis ce moment il n'entrevoit de gloire que dans des conquêtes sur les Maures, et prépare pendant quatre ans un armement contre eux. En 1577 Mulei-Mohammed, roi de Fez et de Maroc, est détrôné par son oncle Mulei-Moluch. Il vient en Portugal implorer l'assistance de Dom Sébastien. Le roi lui promet des secours. En vain le roi d'Espagne se joignit à sa propre mère pour lui représenter les dangers d'une telle entreprise; il est sourd à leurs voix. Le 24 juin 1578 Dom Sébastien s'embarqua avec la fleur de la noblesse portugaise. Il aborda en Afrique, et campa, le 29 juillet, à deux lieues d'Arzile. Moluch, informé de son arrivée, vint à lui avec une armée de cent mille hommes. Elle était cinq fois plus nombreuse que celle des Chrétiens. Il s'approcha d'Alcaçar-Quivir, et de là alla camper près de la rivière de Luço, à la vue de l'ennemi. Le 4 août le combat s'engagea. Au premier choc les Chrétiens eurent l'avantage; mais bientôt enveloppés par les Maures ils furent tous pris ou taillés en pièces. Le roi Sébastien, ayant fait des prodiges de valeur, fut lui-même cerné par ses ennemis qui, s'étant saisis de sa personne, se disputaient une si belle proie. Un de leurs généraux survint, en voyant leurs efforts pour se l'arracher: *Quoi! chiens*, dit-il, *après que Dieu vous a donné une victoire si complète, vous voulez vous égorger pour un prisonnier!* et d'un coup de cimeterre il renverse de cheval le roi. Les Maures, désespérant alors de tirer aucune rançon de ce malheureux

prince, se jètent sur lui et achèvent de le tuer. Telle fut la déplorable fin de Dom Sébastien. On fut long-temps à se persuader en Portugal de sa mort sur le champ de bataille; ce qui donna lieu à des imposteurs de prendre son nom. 24 *juin* 1574.

ALCANTARA (*prise d'*). Le Portugal était en guerre avec l'Espagne en 1706. Milord Galloway, commandant les troupes portugaises, s'approcha, le 16 avril, d'Alcantara, ville forte de l'Estramadure espagnole. Dans ses murs étaient quatre mille cinq cents hommes de bonnes troupes, capables d'une longue résistance. Un général espagnol, avare, commandait la place; il parut à milord Galloway plus facile à séduire que les braves Castillans à combattre. Le gouverneur vendit Alcantara et sa garnison. Pour couvrir son intelligence il demanda cependant que l'on fît une brêche; on consentit à son desir. Le perfide sortit au bout de trois jours avec les honneurs de la guerre. Les Français, réunis aux Espagnols, reprirent Alcantara un an après. *An* 1706.

ALDENHOVEN (*combats d'*). Tandis que les Français bloquaient Maëstricht; que Dumouriez, abandonnant son armée, entreprenait imprudemment la conquête de la Hollande; que Miranda laissait la plupart de ses troupes éparses dans des cantonnements en avant d'Aix-la-Chapelle, le prince de Saxe-Cobourg réunissait une armée de cinquante-cinq mille hommes, entre le Rhin et l'Erft; le général Beaulieu était dans le Luxembourg; le prince d'Hohenlohe-Kirckberg commandait dans Trèves un petit corps d'armée, et vingt cinq mille Autrichiens re rendaient sur le Rhin, entre Cologne et Wesel. Tant de préparatifs ne purent tirer Miranda de la plus profonde sécurité. Toute l'armée autrichienne avait passé la Roër sans qu'il eût encore indiqué un lieu de rassemblement. Le 1er mars 1793, les Autrichiens commencèrent leur mouvement de grand matin; trois de leurs colonnes tombèrent sur un poste de trois cents hommes, l'emportèrent, et pénétrèrent dans les lignes. Les hussards hongrois enlevèrent les retranchements d'Aldenhoven; le général Stengel rétablit le combat, mais il fut enfin repoussé. Dans cette journée l'armée française eût été entièrement détruite sans la fermeté du colonel de hussards Lefort, qui se mit à la tête de toute la cavalerie, et protégea la retraite.

Le même jour, tandis qu'une colonne se dirigeait sur Maëstricht pour en faire lever le blocus, le prince de Wirtemberg attaqua les retranchements d'Escheiweiller, en avant d'Aix-la-Chapelle, en les tournant par la droite. Dès le lendemain il repoussa les Français à Aix-la-Chapelle où ils ne purent se soutenir. Le découragement, si souvent reproché à la nation française dans les premiers revers, s'empara de toutes les troupes. Des bataillons entiers retournaient en France; les officiers abandonnaient leurs corps; Miranda perdit la tête; il arriva des fuyards répandant partout l'alarme jusqu'à Paris. En peu de jours les Autrichiens recouvrèrent la Belgique, après quelques combats malheureux et une grande bataille perdue par les Français. 1 *mars* 1793.

2. Le général Jourdan, maître d'Aix-la-Chapelle se porta, le 2 octobre 1794, vers Aldenhoven; sa gauche était appuyée à la Roër, et sa droite à Schwiller sur la Dente. Le projet des Autrichiens était de défendre le passage de la Roër, et de se ménager une communication avec Maëstricht. Il avait établi, pour y parvenir, une portion de son armée au delà de cette rivière, dans la position qui se trouve derrière Aldenhoven, en avant de Juliers. Cette position, déjà très-forte par elle-même, était encore fortifiée par des lignes et des retranchements qui la défendaient sur tous les points. Jourdan, commandant à des soldats intrépides, guidés par des chefs expérimentés, résolut de surmonter tous ces obstacles. La Roër, quoique guéable en beaucoup d'endroits, était grossie par les pluies; ses gués étaient dégradés, hérissés de chevaux de frise, ses ponts rompus, les hauteurs qui se prolongent depuis sa source jusqu'à Ruremonde, sur sa rive droite, couvertes de lignes et de redoutes, et défendues par une artillerie formidable. Jourdan divisa son armée en quatre corps, confia le commandement de l'aile droite au général Schérer; donna la gauche au général Kléber, plaça Lefebvre à l'avant-garde, et se réserva le commandement du centre. Sous ses ordres se trouvaient les généraux de division Hatry, Morlot, Championnet et Dubois. Schérer était chargé de forcer le passage de Duarem; Kléber devait attaquer sur la gauche à Keinsberg, et l'avant-garde se porter sur Linnich, pendant que le corps de bataille marcherait vers le camp de Juliers. A cinq heures du matin toutes les colonnes se mirent en marche; elles atta-

quèrent toutes avec une égale valeur ; en moins de deux heures le camp de Juliers est forcé, et les redoutes emportées avec une intrépidité sans exemple. Les soldats de l'avant-garde de la division Kléber, impatients du délai nécessaire pour la construction d'un pont, se jetèrent dans la Roër, la passèrent à la nage, coururent attaquer les retranchements ennemis et les emportèrent à l'arme blanche. L'infanterie autrichienne se présenta pour protéger la retraite ; elle fut chargée, culbutée, et ne dut son salut, ainsi que toute cette armée, qu'au seul canon de la place qui empêcha les Français de les poursuivre au delà. On vit dans cette affaire deux escadrons de chasseurs, commandés par le général d'Hautpoult, charger quatre escadrons ennemis, et les culbuter dans la Roër. Les autres colonnes eurent un pareil succès, mais éprouvèrent des difficultés d'un autre genre. Lorsque l'avant-garde se présenta à Linnich, l'ennemi avait détruit les ponts et mit le feu à la ville ; tous les passages avaient été rendus impraticables ; on établit alors les ponts sous un feu terrible. Ces travaux furent exécutés sous la protection de l'artillerie française qui montra dans cette occasion sa supériorité, par la précision du tir, et la célérité des manœuvres. La nuit seule fit cesser le combat. Les Français se préparaient à recommencer le lendemain, mais les Autrichiens, ayant perdu dans cette journée cinq mille hommes tués ou blessés, avaient décampé dès minuit. Un brouillard épais empêcha de s'en appercevoir jusqu'à trois heures. Pendant la nuit on avait achevé la construction de plusieurs ponts, et élevé une batterie d'obusiers près de Juliers, pour bombarder cette place. Il suffit d'y jeter quelques obuses pour déterminer à en apporter les clefs. On y trouva un arsenal en bon état ; soixante pièces de canon et cinquante milliers de poudre, et l'on y fit encore huit cents prisonniers. 2 *octobre* 1794.

ALDUDES (*combat des*). Environnée au sud et à l'est par les terres de France, la vallée de Bastan s'allonge considérablement au nord et à l'ouest dans les possessions espagnoles, de manière à favoriser, par son flanc droit, l'envahissement de Berra et d'Irun, et, par son flanc gauche, l'entrée de la vallée de Roncevaux : on peut même menacer de là Pampelune. L'amiral Bonivet, en 1521, et le maréchal de Berwick, en 1719, suivirent cette route pour entrer en

Espagne. Pour s'assurer des trois passages de la vallée de Bastan, le général Muller ordonna à sa division de gauche d'emporter Berdaritz, au dessous de Saint-Etienne-de-Baigorry, et le col d'Ispégui, tandis que sa division du centre s'établirait au col Maya. Pour parvenir au col de Berdaritz, il fallait passer par les Aldudes, au dessus du village de Berdaritz, ou par le sommet des montagnes de la vallée de Bastan. Une redoute, dans laquelle s'élevait une maison crénelée, fermait le chemin qui conduit des Aldudes à la vallée de Berdaritz. Du côté des montagnes, les Espagnols avaient ajouté une redoute très-forte, munie de trois pièces de canon, aux nombreux obstacles produits par la nature. Trois cents Espagnols, chargés de garder cette position respectable, furent attaqués, le 3 juin 1794, par quinze cents Français; huit cents d'entre eux menaçaient les Aldudes par la gorge. Arrêtés à neuf heures du matin à la montagne d'Ourisca, près des Aldudes, le temps devint serein; les Basques, commandés par le chef de bataillon Harispe, marchaient avec ardeur en avant, quand une décharge d'artillerie à mitraille, une fusillade violente et la mort du général La Victoire, commandant la colonne, les arrêtèrent un moment. Les Espagnols, descendant alors avec rapidité, se mêlèrent dans les rangs des Basques. Dans ce désordre, une partie des soldats français se jeta sur les redoutes de l'ennemi, tandis qu'une autre partie parvint à soixante pas de la redoute, où elle se mit ventre à terre, attendant, pour y pénétrer, un moment favorable. Un baril de poudre sautant, y produisit quelque désordre parmi les Espagnols. Les Basques en profitèrent: ils pénétrèrent dans les retranchements. Tous les Espagnols, occupés alors à défendre le col, se réfugièrent dans la maison crénelée. Un coup de canon, tiré de la redoute, l'ébranla; les assiégés, au nombre de deux cent quatre-vingts soldats, vingt-sept officiers et un colonel, s'empressèrent de se rendre. Les Français n'obtinrent pas moins de succès au col d'Ispégui, et ils n'éprouvèrent aucune résistance à celui de Maya. Les émigrés voulurent tenir quelques jours dans leur camp, placé sur la montagne d'Arquinzu, entre les Aldudes et Berdaritz. Mais attaqués de front, et tournés en même temps, ils furent obligés de l'abandonner, en livrant aux flammes le village des Aldudes, qui fut entièrement consumé. 3 *juin 1794*.

ALEP (*siéges d'*). 1. Rien ne pouvait ou n'osait résister à la valeur victorieuse des Sarrasins. Déjà leurs triomphes rapides et multipliés leur avaient soumis une grande partie de la Syrie, lorsque leur armée vint porter la terreur dans Alep, sous la conduite d'Abou-Obéidah. Cette ville, l'une des plus célèbres, des plus riches et des plus peuplées de la province, avait pour gouverneur Youkinna, que ses crimes, dans la suite, rendirent fameux. Cet officier, résidant dans le château le plus fort de toute la Syrie, avait sous ses ordres douze mille hommes de bonnes troupes. Il se mit à leur tête pour combattre les Sarrasins. Abou-Obéidah avait fait prendre les devants à un détachement de mille hommes choisis, commandés par Caab-Ebn-Damarah, avec ordre de ne point combattre qu'il n'eût été bien instruit des forces des Chrétiens. Les espions d'Youkinna trouvèrent les Infidèles qui, livrés à une sécurité funeste, dormaient tranquillement sur l'herbe. Le gouverneur d'Alep forma sur le champ une embuscade, et fondit sur les Musulmans avec le reste de ses troupes. Le combat fut vif, et les disciples de Mahomet eurent d'abord l'avantage; mais, l'embuscade étant tout à coup tombée sur eux, ils furent sur le point d'être accablés par la multitude. Cent soixante-dix furent tués sur la place, et la plupart des autres dangereusement blessés. Livrés au désespoir, ils s'écriaient : O Mahomet! ô Mahomet! et cependant ils se battaient avec un courage invincible. Ils tinrent ferme jusqu'à la nuit, qui fit cesser le combat.

2. Pendant qu'Youkinna faisait les plus grands efforts pour sauver la ville confiée à sa fidélité, les principaux habitants, plus attachés à leur commerce qu'à l'empire et à leur religion même, s'assemblèrent en secret; et, ayant résolu de se rendre, ils députèrent trente d'entre eux au général sarrasin, qui était arrivé, la veille, à quelques lieues de là. Ce capitaine les reçut avec bonté, traita avec eux, leur promit sûreté, et leur fit prêter le serment en usage chez les Chrétiens. Youkinna, instruit de cette démarche, abandonna les Infidèles, dont il avait dessein d'achever la défaite au lever de l'aurore, et se hâta de regagner le château. Il en sortit bientôt avec ses troupes, et fit main-basse sur les habitants qui, pour se garantir des effets de sa fureur, avaient tous pris les armes. Il en avait déjà tué trois cents, sans épargner son propre frère qui intercédait pour eux;

lorsque Khaled, le plus brave et le plus intrépide des Sarrasins, entra dans la ville, et le força de se réfugier dans le château, après lui avoir tué trois mille hommes. Le gouverneur se préparait à le défendre, tandis que les citoyens livraient aux Barbares quarante soldats de la garnison, qu'ils avaient pris, et dont sept seulement voulurent sauver leur vie; en avouant la mission et la doctrine de Mahomet: les autres eurent la tête tranchée. Les Musulmans donnèrent un assaut qui dura tout le jour, et furent repoussés avec perte. Youkinna fit sur eux une vigoureuse sortie pendant la nuit: il en tua soixante, et rentra avec cinquante prisonniers qu'il fit décapiter, le lendemain, sur la muraille. Un détachement qu'il fit sortir, la nuit suivante, ne fut pas si heureux. Ils tuèrent d'abord cent trente fourrageurs; mais ils furent surpris à leur tour. Khaled les tailla en pièces, et n'en réserva que trois cents qui, par représailles, furent immolés devant le château. Le siége durait depuis quatre mois; et le Sarrasin, rebuté d'une si longue résistance, songeait à se retirer, lorsqu'il reçut du calife Omar un renfort considérable, avec ordre de n'abandonner la ville, que lorsqu'il l'aurait prise. Enfin, un esclave sarrasin, nommé *Damès*, suivi seulement de trente hommes, escalada le château pendant une nuit, et en ouvrit les portes. Les assiégés demandèrent quartier: on le fit à ceux qui se rendirent Mahométans; et Youkinna, aussi mauvais chrétien que brave capitaine, donna l'exemple de l'apostasie. Les autres furent passés au fil de l'épée: on n'épargna que les vieillards, les femmes et les enfants. 637 *de J. C.*

2. Après un long cours de victoires continuelles, Sélim Ier, empereur des Turcs, tourna contre l'Egypte ses armes triomphantes. Cet Etat avait alors pour maître le sultan Gauri, que l'athénien Chalcondile appèle *Campson-Gauri*. Ce prince, issu du noble sang de ces Circassiens fameux, qui, sous le nom de *Mamelucks*, tyrannisaient l'Egypte depuis deux cent quatre-vingts ans, vint au devant des ennemis, avec une armée nombreuse, et les joignit dans les plaines voisines d'Alep, l'an 1517. Les Mameloucks commencèrent les hostilités par enlever des chameaux que l'on conduisait au camp de Sélim. Le monarque ottoman, irrité de cette audace, ordonne sur le champ la bataille. Les troupes de Gauri s'avancent d'abord au petit pas, jusqu'à

la portée de l'arc; puis, avec de grands cris, chargent les Turcs comme des lions. Ceux-ci les reçoivent avec courage; mais, malgré leur valeur, ils sont forcés de céder à l'attaque impétueuse de l'ennemi. Déjà les Mameloucks commençaient à se flatter de la victoire, lorsque tout à coup ils se voient abandonnés de Chaitbec et de Gazelibeg. Ces deux seigneurs, gouverneurs, l'un de Damas, et l'autre d'Alep, pour satisfaire la haine qu'ils portaient à Gauri, s'étaient rendus à Sélim. Leur désertion fit passer la victoire sous les étendards ottomans. Cependant les Egyptiens, quoique notablement affaiblis, se battaient en désespérés, et faisaient encore tant de mal aux Turcs, que Sélim, pour arrêter leur fureur homicide, fit avancer contre eux ses braves Janissaires, avec ordre de faire un feu continuel. Cette manœuvre réussit; et l'effet de la mousqueterie fut si terrible, que les Mameloucks, étonnés du nombre de leurs morts, reculèrent pour reprendre leurs rangs rompus de toutes parts. Mais les Turcs, sans leur donner le temps de se reconnaître, fondent sur eux avec la rapidité d'un torrent, et les mettent en déroute. Gauri, dédaignant de survivre à la perte de son empire, se jette au milieu des bataillons, renverse tout ce qui s'offre à ses coups, appèle Sélim à haute voix, pour le combattre, et croit le trouver dans chaque soldat qu'il immole. Enfin, hors d'haleine, couvert de sang, écumant de rage, et ne pouvant plus soutenir son épée, il expire sur les corps qu'il a terrassés, sans avoir reçu la moindre blessure. Avec ce prince finit l'empire des Mameloucks. Alep, Damas, toute la Syrie et l'Egypte entière, se soumirent à Sélim, et reçurent la loi de ce vainqueur clément et débonnaire. *An de J. C.* 1517.

ALERIA, (*prise d'*). La Sardaigne et la Corse avaient obéi aux Carthaginois, pendant tout le temps où Rome manquait de vaisseaux. Rome ayant déclaré la guerre à Carthage, le consul Cornelius eut ordre de conquérir la Corse. Ses habitants, fiers et belliqueux, jaloux de leur liberté, opposèrent aux Romains un trop aveugle courage; une tactique habile dompta, dans plusieurs combats, leur valeur. Aléria fut prise, et toutes leurs autres villes se soumirent au vainqueur. 259 *avant J. C.*

ALEXANDRIE (*sièges et batailles d'*). Le vainqueur

de Darius, cherchant à élever à sa gloire un monument durable, résolut de fonder en Egypte une ville nouvelle qui pût devenir le centre du commerce du monde, et la capitale de son vaste empire. Il la nomma Alexandrie. Son heureuse situation, non loin de la Méditerranée et du Nil, au milieu de l'Egypte, renommée alors par sa fertilité et ses relations commerciales avec les Indes et les côtes orientales de l'Afrique; la rendirent bientôt digne de sa haute destinée. Sous Ptolomée, fils de Lagus, un de ses lieutenants, devenu son successeur au royaume d'Egypte, Alexandrie étonna bientôt le monde par sa population et ses richesses. Les Romains, étendant leurs conquêtes, devinrent d'abord les protecteurs, puis les maîtres de l'Egypte. Antiochus, roi de Syrie, voulant opprimer les enfants de Ptolomée Philopator, et s'emparer de l'Egypte, le peuple romain, blessé de cette démarche, envoya Popilius Lænas sommer le roi de Syrie d'évacuer sur-le-champ les états d'un roi son allié. Il rencontra Antiochus au moment où il assiégeait Alexandrie, et lui ordonna d'évacuer l'Egypte sur-le-champ. Dé plus loin qu'il apperçut l'ambassadeur romain, il le salua avec beaucoup de politesse, mais sans lui rendre de réponse précise. Popilius s'approche, trace un cercle autour du roi: *Prince*, lui dit-il, *il me faut une réponse aux volontés du peuple romain, avant de sortir de ce cercle.* Etonné de cette noble fierté, Antiochus répond qu'il est prêt d'obéir. Ainsi l'Egypte fut délivrée de la guerre. Le seul respect pour le nom romain lui donna, pour cette fois, la paix, et lui conserva ses souverains.

Après avoir défait Pompée, César entra dans Alexandrie pour y régler les affaires de ce royaume. Pendant son séjour, Achillas, ministre du roi Ptolomée, mécontent de sa manière impérieuse d'agir, réunit vingt-quatre mille Egyptiens, tous soldats aguerris, et vint présenter la bataille au dominateur de l'univers. César avait avec lui seulement trois mille fantassins, et huit cents chevaux. Sans considérer sa faiblesse, se fiant à sa constante fortune, il sortit d'Alexandrie où les Egyptiens l'assiégeaient, et les éloigna des remparts. Il leur livra successivement plusieurs combats avec le même bonheur; mais affaibli par ses succès eux-mêmes, il cessa d'en remporter. Après avoir couru les plus grands dangers; avoir été forcé de se sauver à la nage, pour éviter la poursuite de l'ennemi qui parvint à le battre, il reprit la supériorité, et vainquit

les Egyptiens et leur roi Ptolomée Bacchus, qui se noya dans le Nil. 46 *ans avant J. C.*

2. Sous Gallus, vers l'an 260, Alexandrie, dont la population était de trois cent mille hommes libres, et d'autant d'esclaves, devint le théâtre d'une affreuse guerre civile qui dura douze années. Toute communication fut coupée entre les différents partis de cette malheureuse cité; chaque rue fut inondée de sang; la majeure partie des maisons un peu considérables fut convertie en citadelles, et ces horribles désordres ne s'appaisèrent qu'après que le plus grand nombre des habitants eut succombé sous le fer, ou péri par la peste et la famine.

3. Vers l'an 611, Chosroës XI, roi de Perse, après avoir conquis la Syrie, la Palestine et la majeure partie de l'Asie, attaqua l'Egypte, surprit Péluse, et s'avança sans obstacles jusqu'à Alexandrie. Cette ville aurait sans doute pu être soutenue par sa flotte; mais l'archevêque et le préfet avaient emmené en Chypre ses vaisseaux pour conserver leurs richesses et leur vie. Chosroës entra vainqueur dans cette seconde ville de l'empire grec, où il trouva d'immenses richesses. Héraclius demanda la paix, mais Chosroës ne consentit à l'accepter que pour se préparer à une guerre nouvelle. Elle recommença en 627. Le superbe Chosroës fut vaincu. Son propre fils le fit massacrer, et rendit à l'empereur Héraclius toutes les conquêtes de son père. Ainsi l'Egypte retourna, mais pour peu de temps, sous la domination romaine.

4. Mahomet, qui devait conquérir par les armes et sa religion la moitié de l'univers, s'était rendu maître de l'Arabie. Ses successeurs s'attachèrent à étendre ses opinions et ses conquêtes. Amrou, lieutenant du calife Omar, s'empara de la Palestine, et entra en Egypte. Il employa trente jours à faire le siége de Péluse, puis s'avança jusqu'aux ruines d'Héliopolis. De là il se porta vers l'antique Memphis, veuve de ses rois depuis qu'elle avait été éclipsée par Alexandrie sa rivale; ses temples et ses palais tombaient presque en ruines. Les deux bords du Nil, large en cet endroit de trois mille pieds, étaient unis par deux ponts de soixante-trois bateaux, lié chacun, au milieu du fleuve, par la petite île de Ronda, couverte de jardins et d'habitations délicieuses. A l'extré-

mité du pont, du côté de l'est, était la ville de Byblos et le camp d'une légion romaine qui défendait le passage du fleuve et de la seconde ville de l'Egypte. Amrou fit le siége de cette forteresse que l'on pouvait regarder comme une partie de Memphis. Il dura sept mois ; cependant la place fut emportée d'assaut. Les Grecs, en se retirant de la Haute-Egypte, occupèrent tous les postes importants du Delta; ils en furent chassés en vingt-deux jours par Amrou. Enfin Amrou commença le siége d'Alexandrie. Cette première place commerçante du monde fut abondamment pourvue de tous les moyens de défense et de subsistance ; la mer fut continuellement libre. Si Héraclius fût sorti de sa léthargie, de considérables renforts auraient pu être envoyés pour soutenir les assiégés. Alexandrie fournissait d'excellents moyens de défense; les deux grands côtés du carré long qu'elle forme étant couverts par la mer et le lac Maréotis; les fronts d'attaque étaient resserrés et faciles à défendre. Amrou cependant ne cessait d'exciter le courage des assiégeants en leur envoyant chaque jour de nouveaux renforts. En même temps les Egyptiens, fatigués de la domination des Grecs, et croyant être mieux traités par de nouveaux maîtres, se dévouaient pour le service d'Amrou. Les Sarrasins se battaient comme des lions. Dans chaque combat le cimeterre et la bannière d'Amrou étaient toujours au premier rang ; toujours il faisait lui-même les reconnaissances de la place, et disposait toutes les attaques. S'étant un jour approché trop près des murs d'Alexandrie, avec un esclave et un de ses principaux officiers, il fut pris et conduit devant le préfet d'Égypte. Ce magistrat, examinant sa contenance fière, et son langage audacieux, crut à ces traits reconnaître Amrou; il ordonna de lui trancher la tête. Cet ordre allait être exécuté, quand son esclave, qui entendait le grec, lui donna un soufflet, l'avertissant d'être plus respectueux devant ses supérieurs, lui qui n'était que le dernier des Musulmans. Cet acte de présence d'esprit sauva les jours d'Amrou. L'officier turc, prenant aussitôt la parole, dit que leur général les envoyait pour demander une entrevue, et que si l'on voulait l'entendre, dès le lendemain on traiterait facilement de la paix, si les Romains faisaient des propositions raisonnables. Le gouverneur fut dupe de cette feinte. Le préfet, se persuadant qu'Amrou n'était qu'un simple soldat, révoqua son ordre, et renvoya des Musulmans qu'il croyait

venus avec des dispositions pacifiques. Les Romains ne s'apperçurent de leur faute qu'en entendant les cris de joie des Musulmans, au moment où leur brave général rentra dans leur camp. Au lieu de se trouver le lendemain au rendez-vous, Amrou parut avec toutes ses troupes au pied des murailles, et commença les travaux du siége. Héraclius lui envoya alors un ambassadeur pour l'engager à sortir de l'Egypte, moyennant des conditions avantageuses. Amrou, qui faisait construire des machines pour battre une grande tour, régarda cet envoyé avec dédain; après l'avoir écouté dans un profond silence: *Vois-tu*, dit-il, *cette colonne qui se trouve devant nous, nous sortirons de l'Egypte quand tu l'auras avalée.* Sur le champ il fait attaquer la tour; ses soldats y entrèrent malgré la résistance des Romains. Cependant le gouverneur envoya des renforts si considérables que les Musulmans furent chassés pour cette fois de la tour qu'ils ambitionnaient. Durant quatorze mois, tous les jours furent marqués par quelques combats, ou par l'attaque des rétranchements. Enfin Amrou fit donner un assaut général; ses guerriers repoussèrent si vigoureusement les Chrétiens, que ceux-ci abandonnèrent la place, après avoir épuisé toutes leurs ressources. Les Turcs perdirent devant Alexandrie vingt-cinq mille hommes. Au moment de leur entrée, les habitants, pour se dérober à leur barbarie, voulurent fuir sur leurs vaisseaux, et prendre le large. Amrou les poursuivit, ne laissant dans la ville que les troupes nécessaires à sa garde. Instruits de l'état de la place, les Romains rentrèrent dans le port, surprirent Alexandrie, et massacrèrent les Musulmans. A cette nouvelle Amrou revient, trouve les Romains maîtres de la citadelle, les attaque et les force après un sanglant combat. Ceux qui échappent à la mort abandonnent enfin à ces conquérants barbares cette puissante cité, le magasin de Constantinople qu'elle nourrissait, et le centre du commerce de l'Orient avec l'Europe. L'Egypte se soumit au vainqueur. *J'ai pris*, disait Amrou dans son rapport au calife, *la grande ville de l'Ouest; il m'est impossible de vous décrire toutes ses richesses, toute sa magnificence; je me contente de vous dire qu'elle contient quatre mille palais, quatre mille bains, quatre cents théâtres, douze mille boutiques de légumes et fruits, et quarante mille Juifs tributaires. La ville a été prise par force, sans traité ni capitulation, et les*

Musulmans sont impatients de recueillir le fruit de leurs victoires. Le commandeur des croyants rejeta avec fermeté toute idée de pillage, et ordonna à son lieutenant de conserver Alexandrie et ses richesses pour le service et la propagation de la foi. Amrou lui demanda s'il fallait également respecter la bibliothèque fameuse du Sérapéon, contenant près de cinq cent mille volumes; archives uniques du savoir des anciens Egyptiens, et des progrès des connaissances humaines, jusqu'à l'invasion des Musulmans. Le calife répondit: *Ou ce que contiènent les livres dont tu me parles s'accorde avec le Coran, ou ne s'y accorde pas. S'il s'y accorde, le Coran suffit; s'il ne s'y accorde point, ils sont pernicieux; fais-les brûler.* Amrou obéit à regret. Pendant six mois les débris de ces volumes servirent à chauffer les bains d'Alexandrie. Cette perte irréparable priva le genre humain d'une foule de connaissances utiles; tarit une source féconde de lumières; contribua beaucoup à répandre les ténèbres et l'ignorance dans lesquelles furent plongées l'Europe et l'Asie pendant six cents ans. *An de J. C.* 640.

5. Alexandrie fut tranquille sous le gouvernement de son vainqueur; mais après la mort d'Omar, Amrou fut rappelé. Les empereurs grecs, sentant vivement la perte de l'Egypte, profitèrent de ce moment pour faire une tentative sur ses côtes. A la vue de leurs anciens compatriotes les Alexandrins s'agitèrent, prirent les armes, chassèrent les Infidèles, et ouvrirent leurs portes aux Grecs. Amrou, instruit de cette révolte, revint de la Lybie, châtia Alexandrie, et chassa les Chrétiens de ses murs. Persuadé qu'un tel exemple devait suffire pour contenir les Egyptiens, il repart vers Tripoli; les Grecs revièṅent et s'emparent encore une fois du port et de la ville d'Alexandrie. Amrou arrive; mais il avait juré que pour cette fois il démantelerait cette cité indocile. Il tint parole, sauva le plus possible les Alexandrins de la fureur de ses soldats; mais il fit raser ses murailles, diminuer son enceinte, et laissa ses habitants exister au milieu des décombres de leur propre patrie.

6. L'Egypte appartint pendant trois siècles aux califes Fatimites, mais cette race dégénéra. Divisée entre elle-même pour la possession du pouvoir, une de ses deux branches eut l'imprudence d'appeler à son aide le sultan de Damas.

Après plusieurs combats, celui-ci fut vainqueur, mais il garda pour lui sa conquête; Saladin son fils devint, en 1171, sultan d'Egypte. Les descendants de ce conquérant furent remplacés à leur tour par les Mameloucks et leurs beys, milice singulière continuellement recrutée par des esclaves sortant du mont Caucase; choisissant eux-mêmes leurs soudans comme les gardes prétoriennes, et comme elles disposant du pouvoir. L'Egypte fut conquise par les Ottomans. Sélim I se contenta d'affaiblir momentanément l'influence des Mameloucks. Toujours ambitieux, ils reprirent peu à peu leur autorité sous ses faibles successeurs, et ne laissèrent à la Porte ottomane qu'une ombre de pouvoir sur des provinces qu'ils tyrannisaient. Telle était la situation de l'Egypte quand une expédition étonnante changea, en 1798, pour quelque temps, la forme de son gouvernement, et reporta les sciences et les arts dans les contrées qui furent autrefois leur berceau. *An de J. C.* 1171.

7. Bonaparte, vainqueur des Autrichiens, avait forcé l'empereur d'Allemagne de consentir à la paix; soumis l'Italie; acquis le Milanais; consolidé la réunion de la Belgique. Un seul ennemi redoutable demeurait à la France; c'était l'Angleterre. Bonaparte proposa au directoire de la vaincre en menaçant ses possessions lointaines de l'Inde. La faiblesse de la marine française ne permettait pas d'y porter par mer directement des soldats. Bonaparte pensa qu'en s'établissant en Egypte, des Français pourraient encore se frayer vers l'Inde une route pareille à celle qu'avait tenue autrefois Alexandre. D'ailleurs la possession de cette contrée offrait, par ses cultures, même des avantages supérieurs à ceux que la France avait autrefois retirés de ses colonies occidentales : le sucre, le coton, et le café pouvaient croître sur les bords du Nil, comme sous le climat brûlant des Antilles; Alexandrie pouvait encore une fois devenir le centre du commerce de l'Asie et de l'Afrique, et son port former l'entrepôt des marchandises des Indes. Pour réaliser un tel projet, il fallait posséder une âme forte, un génie vaste, une conception vive, et surtout une rare célérité dans l'exécution de ses pensées. Il était question de tout créer dans ce pays; d'être tout à la fois législateur et conquérant, et de faire sortir du néant l'agriculture, les arts et le commerce anéantis sous la verge barbare du despotisme oriental. Quel

était le seul homme capable d'une telle mission ? La conquête de l'Italie désignait Bonaparte. Une telle entreprise demandait le plus grand secret ; le directoire multiplia dans ce moment ses préparatifs directs contre l'Angleterre ; on arma des vaisseaux sur tous les ports de l'Océan ; des milliers de soldats se rendirent sur ses côtes ; Bonaparte fut proclamé général de l'armée d'Angleterre. Cependant un armement plus considérable se réunissait à Toulon ; treize vaisseaux de ligne furent mis en commission ; on y réunit cent transports, des frégates et des avisos ; vingt-cinq mille vieux soldats de l'armée d'Italie y furent conduits par les chefs sous lesquels ils avaient accoutumé de vaincre ; des généraux distingués dans les autres armées s'empressèrent à se ranger sous les drapeaux de Bonaparte ; des savants, des artistes se placèrent sous son pavillon ; d'immenses provisions, une artillerie nombreuse furent embarquées. Bonaparte donne le signal du départ ; on lève l'ancre le 8 mai 1798 ; on voyage sans connaître l'objet de l'expédition. Cependant l'allégresse est dans tous les esprits qui se confient dans la gloire et l'heureuse destinée du chef de cette entreprise. La flotte se dirige vers le midi de l'Italie ; de nouvelles divisions sortant de Gênes, de Bastia et de Civita-Vecchia, s'y réunissaient, tandis que Bonaparte montre à ses soldats, dans une proclamation, une nouvelle perspective de gloire, sans leur en indiquer cependant le théâtre : « Soldats, leur dit-il, vous » êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait » la guerre de montagnes, de plaines, de siéges ; il vous » reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines, » que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore éga- » lées, combattaient Carthage tour à tour sur cette mer » et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna ja- » mais, parce que constamment elles furent braves, patientes » à supporter la fatigue, disciplinées, unies entre elles. Sol- » dats ! l'Europe a les yeux sur vous ! Vous avez de grandes » destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, » des fatigues à vaincre ; vous ferez plus que vous n'avez » fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes » et votre propre gloire. » Le 29 mai, la flotte se trouva devant Malte ; la France avait à se plaindre de ses chevaliers ; trois jours suffirent pour s'emparer de cette forteresse qui avait si long-temps et si glorieusement résisté, sous Jean de la Valette, aux efforts de la puissance ottomane. Bonaparte remit

à la voile le 19 juin; on continua de voguer vers l'Orient. Le 30, cette flotte arriva sur les côtes d'Egypte, en vue de la tour des Arabes. Cette armée avait seulement appris depuis quelques jours sa véritable destination, par une proclamation où respire un caractère de majesté pareil à celui que les généraux romains surent imprimer à leurs harangues. « Soldats ! dit Bonaparte, vous allez entreprendre » une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de la mort... » Les peuples chez lesquels vous allez entrer traitent les » femmes différemment que nous, mais dans tous les pays » celui qui viole est un monstre. Le pillage n'enrichit qu'un » petit nombre d'hommes; il nous déshonore; il détruit » nos ressources; il nous rend ennemis des peuples que » nous avons intérêt d'avoir pour amis. La première ville » que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre; nous » trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'admiration des Français. » Au moment où l'on apperçoit la terre, Bonaparte donne ordre de communiquer avec Alexandrie, et de lui amener le consul français pour connaître la situation des esprits dans l'Egypte, l'état de la ville, et les mouvements de la flotte de Nelson. A peine arrivé à bord de l'amiral, le consul lui apprend qu'une sédition a éclaté dans Alexandrie contre les Chrétiens, au moment où l'armement français a été apperçu; que Nelson, ayant paru trois jours avant, devant le port, avec quatorze vaisseaux, avait invité les Turcs à se défendre, et s'était élevé au nord-est en quittant ces parages. Cette nouvelle était heureuse, mais on devait s'attendre que les Alexandrins défendraient vigoureusement leur cité et leurs forts. Il n'y avait, d'après cet avis, pas un instant à perdre pour débarquer. Nelson, cherchant depuis un mois inutilement les Français, pouvait venir attaquer la flotte et les transports dans une position défavorable; les Egyptiens et les Turcs, en augmentant leurs moyens de défense, pouvaient rendre le débarquement difficile. Bonaparte donne l'ordre de débarquer. On apperçoit au loin une voile de guerre. Incertain si ce n'était pas une mouche de l'armée anglaise, inquiet de voir avorter son entreprise au moment le plus décisif, Bonaparte s'écria: *Fortune! m'abandonnerais-tu? Quoi, seulement cinq*

jours! Ce temps lui paraissait suffisant pour mettre sa flotte à l'abri. Il se trompait ; il fut encore bien servi par son bonheur ; c'était la frégate *la Justice* arrivant de Malte.

Bonaparte avait décidé le point du débarquement au Marabou, et ordonné à l'armée navale de mouiller aussi près qu'il se rait possible de ce lieu. Deux vaisseaux de guerre, en l'abordant, tombèrent sur le vaisseau amiral. Cet accident oblige de mouiller à l'endroit même où il arriva. La distance de terre, au lieu du mouillage, était de trois lieues. Le vent du nord soufflant avec force, l'agitation de la mer qui se brisait contre les recifs dont cette côte est bordée, rendaient le débarquement aussi difficile que périlleux ; mais ces dangers, cette contrariété d'éléments ne purent arrêter des braves impatients de prévenir les dispositions hostiles des habitants du pays. Bonaparte veut être à la tête du débarquement ; il monte une galère. Bientôt il est suivi d'une foule de canots et de barques, sur lesquels les généraux Bon et Kléber avaient reçu ordre de faire embarquer une partie de leurs divisions alors à bord des vaisseaux de guerre. Les généraux Desaix, Régnier et Menou, dont les divisions étaient sur les bâtiments du convoi, reçoivent aussi l'ordre d'effectuer leur débarquement sur trois colonnes, vers le Marabou. En un instant la mer est couverte de canots qui luttent contre l'impétuosité et la fureur des vagues. La galère montée par Bonaparte s'était approchée le plus près du banc des récifs où l'on trouve la passe qui conduit à l'anse du Marabou. Là, il attend les divisions qui avaient ordre de se réunir à lui, mais elles n'y parviennent qu'au coucher du soleil, et ne peuvent traverser, que pendant la nuit, le banc de récifs. Enfin, à une heure du matin, le général en chef débarque à la tête des premières troupes qui se forment successivement dans le désert, à trois lieues d'Alexandrie. Bonaparte envoie en avant des éclaireurs, et passe en revue ses soldats. Il comptait environ mille hommes de la division Kléber ; dix-huit cents hommes de la division Menou, et quinze cents de celle du général Bon. La position du Marabou, et l'éloignement des vaisseaux, n'avaient pas permis de débarquer ni chevaux, ni canons ; les divisions Desaix et Régnier n'avaient pas encore pu gagner la terre par les difficultés qu'elles avaient éprouvées dans leur navigation. Mais Bonaparte sait qu'il commande à des hommes qui ne comptent point leurs ennemis. Il marche.

Il fallait se porter dans la nuit sur Alexandrie. A deux heures et demie du matin il s'avance sur trois colonnes.

Au moment du départ, on apperçoit quelques chaloupes de la division Régnier. Ce général reçoit l'ordre de demeurer pour protéger le débarquement, tandis que Desaix avait reçu celui de suivre le mouvement de l'armée, aussitôt que sa division aurait débarqué. L'ordre est donné aux bâtiments de transport d'appareiller, et de venir mouiller dans le port du Marabou, pour faciliter le débarquement du reste des troupes, et amener deux pièces de canon de campagne avec leurs attelages.

Bonaparte marchait à pied avec l'avant-garde, accompagné de son état-major et de ses généraux. Il avait recommandé au général Cafarelli, qui avait une jambe de bois, d'attendre qu'on eût pu débarquer un cheval : ce général, qui veut que personne ne le devance au poste de l'honneur, est sourd à toutes les instances et brave toutes les fatigues d'une marche pénible. Le même enthousiasme règne dans toute l'armée. Le général Bon commandait la colonne de droite; Kléber celle du centre, celle de gauche côtoyait la mer, sous les ordres du général Menou. Une demi-heure avant la pointe du jour, un des avant-postes est attaqué par quelques Arabes, qui tuent un officier. A une demi-lieue d'Alexandrie, les Arabes se réunissent au nombre de trois cents cavaliers environ; mais à l'approche des Français, ils abandonnent les hauteurs qui dominent la ville, et s'enfoncent dans les déserts. Bonaparte, se voyant près de l'enceinte des Arabes, donne l'ordre à chaque colonne de s'arrêter à la portée du canon. Désirant prévenir l'effusion du sang, il se dispose à parlementer; mais des hurlements effroyables, d'hommes, de femmes et d'enfants, et une canonnade qui démasque quelques petites pièces, font connaître les intentions de l'ennemi. Réduit à la nécessité de vaincre, Bonaparte fait battre la charge. Les hurlements redoublent avec une nouvelle fureur. Les Français s'avancent vers l'enceinte, qu'ils se disposent à escalader, malgré le feu des assiégés et une grêle de pierres qu'on fait fondre sur eux; généraux et soldats escaladent les murs avec la même intrépidité. Le général Kléber est atteint d'une balle à la tête; le général Menou, renversé du haut des murailles qu'il avait gravies, est couvert de contusions. Le soldat rivalise avec ses chefs. Un guide, nommé Jean Calas, dou-

vance les grenadiers et monte un des premiers sur les murailles, où, malgré le feu de l'ennemi et les nuées de pierres qui fondent sur lui, il aide les grenadiers Sabathier et Labruyère à escalader le rempart. Les murs sont bientôt couverts d'une foule de Français; les assiégés fuient dans la ville, la terreur est générale. Cependant ceux qui sont dans les vieilles tours continuent leur feu et refusent obstinément de se rendre. D'après les ordres de Bonaparte, les troupes ne devaient point entrer dans Alexandrie, mais se former sur les hauteurs du port qui la dominent. Il se rend sur ces monticules dans l'intention de déterminer la ville à capituler; mais, le soldat, furieux de la résistance, s'était laissé entraîner par son ardeur. Déjà une grande partie se trouvait engagée dans les rues d'Alexandrie, où il s'établissait une fusillade meurtrière. Bonaparte fait battre à l'instant la générale. Il mande auprès de lui le capitaine d'une caravelle turque, qui était dans le port vieux, et le charge de porter des paroles de paix aux habitants. Il leur annonce que leurs propriétés, leur religion, leur liberté seront respectées, et que la France, jalouse de conserver l'amitié de la Porte ottomane, prétend diriger la guerre seulement contre les Mameloucks. Ce capitaine, suivi de quelques officiers français, entre dans la ville, et engage les habitants de se rendre pour éviter le pillage et la mort. Bientôt les imans, les cheicks et les chérifs viènent se présenter à Bonaparte, qui leur réitère l'assurance des dispositions amicales de la France. Ils se retirent pleins de confiance: les forts de Phare sont remis aux Français, ils prènent en même temps possession de la ville et des deux ports. Bonaparte ordonne de continuer les prières et les cérémonies religieuses comme avant l'arrivée des Français, et invite chacun de retourner à ses habitudes et ses travaux. L'ordre et la sérénité commencent à renaître. Les Arabes, qui avaient attaqué le matin l'avant-garde, envoyent eux-mêmes des députés, qui ramènent quelques Français, tombés entre leurs mains. Ils déclarent que puisque les Français ne viènent combattre que les Mameloucks, et ne veulent pas faire la guerre aux Arabes, ni enlever leurs femmes, ni renverser la religion de Mahomet, ils ne peuvent être leurs ennemis. Bonaparte mange avec eux le pain, gage de la foi des traités, et leur fait des présents. Ils acceptent ces dons qui étaient l'objet de leur visite, font éclater les démonstrations de leur reconnaissance,

jurent fidélité à l'alliance...... et retournent piller tous les Français qu'ils rencontrent....... Tel est l'Arabe. Cette journée mémorable, qui assurait la principale entrée de l'Egypte, coûta très-peu de monde. 2 *juillet* 1798.

8. Les Anglais, qui entretenaient une croisière continuelle devant le port d'Alexandrie, pendant le séjour des Français en Egypte, tentèrent d'en bombarder le port, le 3 février 1799; ils y jetèrent, au moment où Bonaparte partait pour la Syrie, quinze à seize cents bombes; mais toute cette artillerie n'y causa presque aucun dommage. 3 *février* 1799.

9. Depuis près de trois années l'armée d'Orient se maintenait en Egypte sans recevoir de secours de France, quand une flotte anglaise se présenta dans la rade d'Aboukir. Le général Friant, commandant à Alexandrie, se porta sur ce point avec douze cents hommes, formant sa seule garnison. Son courage et ses bonnes dispositions, la bravoure même de sa petite division ne purent empêcher cinq à six mille Anglais de prendre terre sous la protection de chaloupes canonnières. Obligé de se retirer devant un ennemi bientôt dix fois supérieur, il se replia d'abord dans la position de l'embarcadaire, puis sur les hauteurs d'Alexandrie du côté de Rosette, afin de couvrir cette ville, demeurée pendant sept jours sans autre garnison que des marins et des dépôts d'invalides. Les Anglais mirent tout en usage pour profiter de leurs avantages, mais ce ne fut désormais qu'au prix des plus grands sacrifices qu'ils obtinrent quelques succès. A la nouvelle de l'apparition des Anglais, Menou avait envoyé le général Lanusse renforcer la division du général Friant. L'armée anglaise, forte de douze mille hommes, fit un mouvement en avant, le 12 mars 1801. Elle marchait sur trois colonnes; l'une longeait le lac Madié, l'autre suivait le bord de la mer, tandis que le centre occupait l'intervalle compris dans cet espace. Ce mouvement fit juger au général Friant de l'intention des Anglais; il pensa qu'ils voulaient couper sa communication avec Alexandrie et Bircket. Comme il possédait déjà une petite armée de quatre mille hommes, il tenta d'arrêter l'exécution de leurs projets. Quittant sa position des hauteurs d'Alexandrie, il alla se placer sur celles qui se trouvent entre l'extrémité du lac Madié et la mer. Son intention était de se défendre forte-

ment sur ces élévations, sans s'engager dans la plaine. Il avait en conséquence ordonné de placer sa petite cavalerie en arrière de la droite de sa ligne, derrière des hauteurs qui la masquaient; elle pouvait cependant s'y déployer si l'occasion devenait favorable. Pendant ce mouvement, les Anglais continuèrent leur marche jusque vers la maison carrée, à deux portées de canon des troupes françaises. On demeura pendant tout le jour à s'observer. Le lendemain, les Anglais recommencèrent à marcher dans le même ordre de bataille; mais leurs flancs se trouvaient protégés par des chaloupes canonnières côtoyant la mer et les bords du lac Madié. L'impatience du général Lanusse pour se mesurer avec les Anglais, lui fit oublier l'ordre donné la veille de se battre seulement dans ses positions. On le vit s'avancer dans la plaine avec la quatrième demi-brigade d'infanterie légère, soutenue d'artillerie. Cette attaque brusque et imprévue ébranla une partie de la droite des Anglais. Appercevant dans cette colonne du vacillement et de l'hésitation, Lanusse la fit charger par deux régiments de cavalerie. Aussitôt la première ligne anglaise fut culbutée et rompue; mais leurs généraux ayant fait avancer la seconde ligne et une portion de leur centre pour rétablir le combat, ils y parvinrent. Le général Lanusse se battit encore quelque temps dans la plaine, puis fit sa retraite sur les hauteurs, sous la protec-tection de son artillerie de position. Les Anglais vinrent bientôt l'y attaquer. Dès l'instant où le général Friant avait vu le général Lanusse enveloppé dans la plaine, il avait fait avancer trois demi-brigades pour le soutenir. L'action s'engagea par une vive fusillade également bien nourrie de part et d'autre; le combat restait indécis, quand l'intrépide soixante-unième, cessant tout à coup son feu, battit la charge et marcha en avant. Son mouvement allait être suivi, lorsque le général Friant, appercevant son aile gauche dégagée, et voulant épargner le sang français, ordonna de rentrer dans les lignes. On se retira sur les hauteurs qui s'étendent en avant d'Alexandrie, depuis la mer jusqu'au canal, où le général Friant appuya sa droite, tandis que le général Lanusse fit étendre sa gauche jusque sur les dunes. L'ennemi continua sa marche, et parut vouloir attaquer la nouvelle position des Français. Les troupes anglaises s'étaient reformées en colonne à droite et à gauche. Son centre offrait, comme avant le premier combat, une double ligne de ba-

taille. Son but était de faire porter en avant ses deux ailes, pour s'emparer du dernier pont existant sur sa gauche, en même temps que sa droite tournerait et attaquerait la gauche du général Lanusse. Les têtes de colonnes anglaises arrivées à portée du canon, furent accueillies par un feu terrible d'artillerie qui arrêta leur marche. Cependant une partie de leur colonne de gauche vint et enleva le pont de Calidi. Le général Friant vint à son tour attaquer en personne le même pont, avec la soixante-unième demi-brigade et de l'artillerie; il le reprit et força l'ennemi à se retirer précipitamment en abandonnant sur le champ de bataille un grand nombre de blessés. Désespérant de forcer ce général dans sa nouvelle position, le général Abercrombie se retira sur les hauteurs du camp des Romains, et y plaça son camp. La perte des Anglais, dans cette journée, fut très-considérable, parce que, formées en ordre profond, leurs troupes se trouvèrent exposées à un grand feu d'artillerie. Celle du général Friant fut de sept cent vingt-deux hommes hors de combat. Il y eut, dans cette affaire, beaucoup d'officiers supérieurs blessés, à la tête de leur corps où ils donnaient l'exemple du courage; de manière que l'on vit, à la fin de ce combat, plusieurs corps commandés par de simples capitaines. Les colonels Latour-Maubourg et Dorsenne, très-grièvement blessés, n'échappèrent à la mort que par un bonheur inespéré. Tant de résistance rendit les Anglais circonspects; ils s'occupèrent d'abord à se retrancher dans leur camp, et à le hérisser de batteries et de redoutes avant de tenter de nouveaux efforts. 12 *mars* 1801.

9. Les Anglais, maîtres des digues, mettaient obstacle à la réunion des troupes françaises sous Alexandrie; mais heureusement on découvrit une route praticable pour de l'artillerie dans le bassin du lac Maréotis. Le 29 mars, l'armée d'Egypte entière fut réunie sous le commandement du général Menou. Tout commandait une attaque vive. Une victoire seule pouvait arrêter la marche du grand visir s'avançant dans la Syrie, et celle des Anglais qui arrivaient de l'Inde. En temporisant, on donnait à l'ennemi le temps de se fortifier davantage et de recevoir de nouvelles troupes. La droite et la gauche des Anglais étaient flanquées par des chaloupes canonnières; leur gauche était encore fortifiée de redoutes, et couverte par des étangs. Les redoutes, placées sur la

hauteur occupée par le centre de l'armée française, prenaient des revers sur toute cette gauche; leur centre était également flanqué par la position de la droite et par une redoute élevée à côté de l'ancien camp des Romains. L'attaque de la droite était donc seule praticable. On pouvait espérer de la culbuter par un grand effort; de la déborder par la marche supérieure de l'infanterie française, de faire agir ensuite toutes les troupes sur le centre. Le 20 mars, au point du jour, les dromadaires commencèrent leur attaque en s'emparant d'une redoute. Les Français étaient au nombre de douze mille hommes, et leur armée ainsi disposée : à la droite, le général Lanusse avec quatre demi-brigades d'infanterie et un corps considérable de cavalerie, commandé par le général Roize; les généraux Friant et Rampon, au centre, avec cinq demi-brigades; le général Régnier, à la gauche, avec deux demi-brigades et deux régiments de cavalerie; l'avant-garde était commandée par le général Destaing. L'action commença par une fausse attaque sur la gauche des Anglais; mais l'obscurité ayant mis du désordre dans la marche des Français, qui attaquèrent presque tous isolément et sans seconde ligne, le général Lanusse fut mortellement blessé, la plupart de ses chefs mis hors de combat; les soldats, exposés à un feu très-vif sans recevoir d'ordres, se réfugièrent derrière des mamelons. Le général Roize, voyant l'infanterie ainsi morcelée, fit exécuter une charge de cavalerie bien dirigée sur les chasseurs corses et les quarantième et quatre-vingt-dixième régiments écossais; il les extermina presqu'entièrement. Mais ayant trouvé la mort dans cette charge, sa cavalerie commença à fléchir, puis fut obligée de rétrograder, après avoir fait un grand carnage de l'ennemi. L'aile droite attendait le succès de la gauche pour commencer l'attaque. Au moment où le général Régnier apprit la mort de Lanusse et le désordre de la gauche et du centre, il voulut s'avancer pour les soutenir; mais son attaque eut peu de succès. Jamais on ne montra autant d'acharnement que dans cette journée; les Anglais et les Français se prenaient corps à corps, luttaient individuellement l'un contre l'autre et se perçaient ainsi mutuellement avec leurs baïonnettes. Si le général Menou eût ordonné dans ce moment la retraite, la perte était considérable, mais non décisive; mais il commanda une nouvelle charge de cavalerie, au travers des intervalles

laissés vides par les bataillons dans leur marche. Cette manœuvre eut d'abord du succès; cependant les bataillons n'étant pas arrivés à temps pour la soutenir, elle fut forcée de rétrograder, désespérant d'obtenir pendant le reste du jour quelque avantage. Après avoir laissé deux heures ses troupes sous le feu des lignes et des batteries anglaises, Menou ordonna la retraite : elle se fit dans le plus grand ordre. Les Anglais n'osèrent sortir de leurs retranchements pour l'inquiéter. Ils avaient d'ailleurs à regretter une foule de braves. Dès le commencement du jour, leur général en chef, sir Ralph-Abercrombie, blessé mortellement, continua cependant de donner ses ordres avec sang-froid sur le champ de bataille, et de les faire exécuter avec précision, jusqu'à ce que, affaibli par la douleur et le sang qui sortait de sa blessure, il tomba évanoui, et fut porté à bord du vaisseau amiral, où il expira huit jours après. Cinq autres officiers généraux anglais furent aussi dangereusement blessés; Sidney-Smith le fut légèrement. La perte des Français fut très-considérable dans cette action : ils comptèrent plus de deux mille morts, blessés, ou prisonniers. 29 *mars* 1801.

10. Le dernier combat d'Alexandrie avait laissé les Anglais maîtres de pénétrer à leur gré en Egypte. Les Français se divisèrent en trois corps, dont l'un demeura pour garder Alexandrie : il était de quatre mille cinq cents hommes. Sa faiblesse lui interdisait de rien entreprendre contre le camp des Anglais, gardé par huit mille hommes; trois mille neuf cents hommes demeuraient exposés aux coups des ennemis, qui occupaient Rosette au nombre de treize mille. Deux mille cinq cents hommes étaient enfermés dans le Caire, pour le défendre contre une armée de vingt-cinq mille hommes, commandés par le visir. Les Anglais se contentèrent de bloquer Alexandrie jusqu'au 18 juillet, où le général Menou refusa de ratifier la capitulation du Caire et de profiter de semblables conditions pour l'évacuation d'Alexandrie. Ils commencèrent alors à couper entièrement aux Français les vivres et toute communication extérieure. Ils y réussirent au point que bientôt l'on manqua d'eau et de nourriture dans la ville. Les soldats ne recevant depuis long-temps que du pain composé de moitié blé et moitié riz avec un peu de viande de cheval, étaient épuisés par cette mauvaise nourriture; les hôpitaux encombrés de plus de

deux mille malades; beaucoup d'autres, convalescents ou mutilés, n'étaient en état que de faire le service des ports : il ne restait pas trois mille hommes capables de se battre. Tout démontrait que la famine était prête d'obliger prochainement à une capitulation, peut-être peu avantageuse, quand le général Menou se détermina à envoyer, le 27 août, un parlementaire aux Anglais. La capitulation la plus honorable fut signée le 30. Ainsi fut évacuée l'Egypte, dont les soldats furent accablés par le nombre, détruits par les maladies; mais se montrèrent toujours dignes du nom français, toujours terribles à leurs ennemis, et ne cédèrent à la force des circonstances que parce qu'ils ne purent recevoir, pendant trois ans, aucun secours de la mère patrie. La destruction de la flotte d'Aboukir porta le premier coup à cette armée, qui lutta depuis glorieusement contre les Turcs, les Anglais, les Arabes, les Mameloucks, et les Syriens conjurés pour sa perte. 18 *juillet au* 30 *août* 1801.

ALEXANDRIE DE LA PAILLE (*siège d'*). Les confédérés d'Italie, pour tenir en respect la ville de Pavie qui restait fidèle à l'empereur Frédéric Barberousse, bâtirent dans son voisinage une nouvelle ville qu'ils appelèrent Alexandrie, parce qu'Alexandre III avait excommunié le prince ennemi. Comme il fallait se hâter, les maisons ne furent d'abord couvertes que de paille; ce qui fit que quelques railleurs l'appelèrent Alexandrie de la Paille, nom qu'elle conserve encore. L'empereur résolut de renverser cet odieux monument de sa honte. Il se mit à la tête de ses troupes, vint assiéger la place, la serra de très-près, et, malgré les rigueurs d'un hiver très-rude, il ne voulut point interrompre un seul instant ses travaux. La haine qu'il portait aux habitants était si excessive, qu'il faisait mettre à mort tous ceux qui tombaient en son pouvoir. Un jour on conduisit à ses pieds trois malheureux captifs qu'il condamna sur l'heure à perdre les yeux. Deux de ces infortunés subirent d'abord le supplice; mais lorsqu'on vint au troisième, Frédéric, touché de sa grande jeunesse, lui demanda ce qui l'avait engagé à se soulever contre son souverain. « Seigneur, répondit le jeune homme, j'ai suivi les » ordres du maître que je sers dans la ville. Quelque parti » qu'il prène, jamais je ne l'abandonnerai; et, quoique ma » fidélité me coûte bien cher aujourd'hui, je tâcherai de

» lui rendre tous les services dont je serai capable. » Tant de générosité toucha l'implacable empereur. Il fit grâce à ce valet si digne d'éloges, et le chargea de reconduire dans la ville les deux compagnons de sa captivité. Cependant le siége n'avançait pas. Le courage des assiégés rendait inutiles tous les efforts de Frédéric. Ce prince crut mieux réussir par la ruse. Le jeudi saint, il fait dire aux habitants qu'il leur accorde une trève jusqu'au lundi de Pâques. Tandis que, comptant sur sa parole, ils reposent dans une sécurité profonde, le perfide monarque choisit deux cents soldats parmi les plus braves de son armée, et les fait descendre, au milieu de la nuit, dans une mine qu'il avait fait creuser, avec ordre de lui ouvrir une des portes de la ville, lorsqu'ils s'y seraient introduits par cette voie. Pour lui, tenant ses guerriers sous les armes, et prêts à tout événement, il attend le succès de son artifice. Il ne fut pas heureux. Les Impériaux furent découverts et massacrés; et les assiégés, profitant de de ce premier avantage, firent une sortie si brusque et si vigoureuse sur l'armée ennemie, qu'ils la taillèrent en pièces, et mirent le feu à la tente de Frédéric. Ce prince, confus de cette honteuse défaite, leva le siége et fit la paix. 1174 *de J. C.*

2. Lorsque les Autrichiens et le Russes entrèrent en Italie en 1799, la victoire trahit quelques instants les Français : ils n'avaient plus Bonaparte à leur tête. Aucun général ne put rétablir les affaires de la France ruinées par Schérer. les places fortes de l'Italie tombèrent, après des défaites répétées, au pouvoir des alliés. Retiré dans Alexandrie, avec les débris d'une partie de ces armées, le général Moreau tenta de s'y opposer aux progrès des Russes. Pour le forcer d'évacuer ce poste important, le général Suwarow se décida à se porter sur la rive gauche du Pô, et à marcher sur Turin. Le 16 mai, le général Wukassowich attaqua à Verue, à Ponte Stura, à Casal. En même temps une partie des troupes aux ordres du général Mélas, reçut l'ordre de passer le Pô pendant la nuit suivante, et de marcher sur Candia. Instruit de ces mouvements, Moreau avait fait construire dans la nuit un pont sur la Bormida, près d'Alexandrie. Dès le grand matin Moreau passa cette rivière à la tête d'une colonne de sept mille hommes. Conduisant lui même la cavalerie, il attaqua d'abord et rompit la chaîne des postes avan-

ces sur Marengo, détacha ensuite quelques troupes pour occuper les premiers postes du général Mélas, et marcher droit au camp de Torre di Garrofolo, où commandait le général Lusignan. Il força ce dernier d'abandonner sa position, et le sépara, pendant quelques temps d'un corps de sept bataillons russes commandés par le général Pancration. Ces divisions impériales, très-maltraitées, se rallièrent et marchèrent contre les Français qui se retirèrent par leurs ponts, et rentrèrent dans Alexandrie. Ce fut le dernier effort du général Moreau pour conserver Alexandrie. Suwarow pressa l'attaque des postes français sur la rive droite du Pô, au dessus de Valence; le général Wukassowich emporta Casal. Le camp retranché des Français se trouvant ouvert de toute part, Moreau fut obligé d'évacuer Valence et Alexandrie, laissant dans la citadelle de cette dernière place une garnison commandée par le général Gardanne. 16 *mai* 1801.

3. Le général Bellegarde, ayant maintenu le blocus d'Alexandrie contre les efforts du général Moreau, fut chargé ensuite d'en faire le siége en règle, avec quinze mille Austro-Russes, et cent vingt pièces de canon. Alexandrie paraissait suffisamment pourvue de munitions et de boulets; mais les boulets n'étaient d'aucun calibre convenable aux pièces, et l'on était réduit à renvoyer aux ennemis les boulets qu'eux-mêmes avaient lancés. Suwarow, ayant établi son quartier-général à Alexandrie, pressait d'autant plus les attaques de la forteresse, que de sa prompte reddition dépendaient les opérations qu'il méditait contre Gênes. Dès le 14 juillet, la première parallèle fut achevée. Le lendemain, vingt-une batteries furent prêtes à foudroyer la place. Le général Gardanne sommé de se rendre le refusa. Le feu commença alors. Le 16, après l'ouverture de la seconde parallèle, le bombardement fut commencé. Plusieurs batteries des Français furent démontées. Une bombe mit le feu à un magasin à poudre qui eût fait sauter une partie de la forteresse, si quelques jours auparavant on n'avait eu la précaution de le faire évacuer. Le lendemain fut marqué par la mort du major-général autrichien, marquis de Chateler. Les travaux du siége furent poussés avec une telle ardeur, qu'en peu de jours le chemin couvert fut emporté, les logements faits, les batteries dressées pour ouvrir la brèche, et les feux des assiégés éteints. Toutes les dispositions pour un assaut général étant faites,

Gardanne ne crut pas devoir le soutenir : il capitula le 22 juillet. La garnison française, forte de seize cents hommes, après en avoir perdu six cents à la défense de cette forteresse, resta prisonnière de guerre. Les alliés perdirent beaucoup de monde, mais leurs pertes furent plus que compensées par la prompte reddition de cette citadelle. On y trouva une artillerie nombreuse, et des munitions abondantes. Lorsque Bonaparte, de retour en France, eut ramené la victoire sous les drapeaux Français, il rentra en Italie par les Alpes ; fondit sur les Autrichiens à Montebello ; détruisit leurs espérances et leur armée à Marengo ; se fit restituer les principales places de l'Italie. Alexandrie fut un des trophées de cette dernière victoire. 14 *au* 22 *juillet* 1801.

ALGER (*siéges d'*). 1. Les continuelles pirateries d'Alger firent de tous temps, de cette ville, l'objet de la haine universelle des princes chrétiens. Les ravages de son dey, Barberousse, sur les terres de l'empire l'avaient rendu odieux à Charles-Quint. Cet empereur attendait avec impatience l'occasion favorable de se venger, quand il sut le départ de Barberousse pour Constantinople. Cette absence lui parut propice pour tenter la conquête d'Alger. C'était dans l'automne de 1541, saison des ouragans sur mer, et des maladies sur les côtes d'Afrique. L'amiral André Doria, grand homme de mer, excellent général, d'une valeur éprouvée, consulté par cet empereur, finit par lui dire : *Souffrez qu'on vous détourne de cette entreprise, car, pardieu, si nous y allons, nous périrons tous.* L'empereur lui répliqua : *Vingt-deux ans d'empire pour moi, et soixante-douze ans de vie pour vous, nous doivent suffire à tous deux pour mourir contents.* Peu de jours après on s'embarqua ; des maladies et la famine assaillirent l'armée impériale. Avant de commencer l'attaque, on envoya au vieil eunuque Hasem, commandant en l'absence de Barberousse, un gentilhomme adroit et éloquent, pour tâcher de l'intimider, ou même de le corrompre. Ce gouverneur répondit *que c'était être fou que de se mêler de conseiller son ennemi ; mais que ce serait être encore plus fou que de s'arrêter aux conseils d'un ennemi.* Ces dispositions réduisirent l'empereur à attaquer la place dans les formes. La défense des Algériens fut vigoureuse ; leur valeur, et des tempêtes affreuses forcèrent l'empereur de lever un siége où son armée périssait de faim.

et de misère. Lorsqu'il revint en Europe, Charles-Quint s'empressa d'envoyer à l'Arétin (1) une chaîne d'or de la valeur de cent ducats, pour l'engager à se taire. *Voilà*, dit l'Aristarque, *un bien petit présent pour une si grande sottise!* 1541.

2. Louis XIV, craint partout, ne songeait qu'à se faire respecter davantage. Il jeta un coup d'œil sur la marine, et bientôt il créa cent vaisseaux de ligne. Il eut soixante mille matelots. Tandis que des lois sévères retenaient dans le devoir ces hommes grossiers, il ne les laissait pas oisifs dans les ports. Ses escadres, commandées par Duquesne, nettoyaient les mers infestées par les pirates d'Alger et de Tunis. Pour se venger d'Alger, il employa un art nouveau. Cette invention funeste, mais admirable, est celle des galiotes à bombes, avec lesquelles ont peut réduire en cendres les villes maritimes. Il y avait un jeune homme, nommé Bernard Renaud, connu sous le nom du petit Renaud, qui, sans avoir jamais servi, était devenu, à force de génie, un excellent constructeur de marine. Colbert, qui savait déterrer partout le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appelé au conseil de marine, même en présence du roi. C'était par les soins et d'après les lumières de Renaud, que l'on suivait depuis peu une méthode plus régulière et plus facile pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le conseil de faire bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée que des mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide. Cette proposition révolta. Il essuya les contradictions et les railleries que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, et cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminèrent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté. Renaud fit construire cinq bâtiments plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux où l'on plaça des mortiers. Il partit, avec cet équipage, sous les ordres du vieux Duquesne qui était chargé de l'entreprise, mais n'en attendait aucun succès. Duquesne et les Algériens furent étonnés de l'effet de ces bombes : une partie de la ville fut écrasée et consumée, le 30 août 1682.

(1) Le fléau des princes de ce temps par ses satires.

3. Alger punie recommença ses brigandages, et Louis XIV renouvela son châtiment le 30 juin suivant. Alger, deux fois bombardée, envoya des députés demander pardon au monarque, et recevoir la paix. Ils rendirent tous les esclaves chrétiens, et payèrent encore de l'argent, ce qui est la plus grande punition pour des corsaires. Lorsque d'Amfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Alger tous ces esclaves chrétiens au nom du roi de France, il s'en trouva parmi eux beaucoup d'Anglais qui, étant déjà à bord, soutinrent à d'Amfreville que c'était en considération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeler les Algériens, et remettant les Anglais à terre: *Ces gens-ci, dit-il, prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection; je vous les remets; c'est à vous de montrer tout ce que vous devez au roi d'Angleterre.* La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles II, et le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

4. Six années après, le maréchal d'Étrées bombarda encore une fois Alger toujours infidèle à ses traités, toujours vivant de brigandages et de rapines. Dix mille bombes ruinèrent cette retraite de corsaires ignorant le droit des gens; six de leurs vaisseaux furent coulés bas dans son port. Ils apprirent ainsi à respecter le pavillon français, et la liberté des mers envers les grandes puissances; mais ils ne cessèrent pas de piller impunément les sujets des états faibles qui manquaient de bombes et de vaisseaux de guerre pour se faire craindre. 1689.

ALGÉSIRAS (*siége d'*). Le roi d'Espagne, Alphonse *le Vengeur*, ayant plusieurs fois vaincu les Maures, résolut d'attaquer Algésiras. Cette ville était la place d'armes d'où le roi de Maroc inondait l'Andalousie et la Castille de ses bandes cruelles. Alphonse arriva devant Algésiras avec deux mille cinq cents chevaux et cinq mille fantassins. Bientôt le roi de Navarre, le comte de Foix, et une foule de chevaliers français et anglais accoururent pour partager ses périls et sa gloire. Plus de soixante mille hommes, renfermés dans Algésiras, avec des vivres et des munitions pour plus de

deux années, se défendirent avec d'informes canons (1) contre les machines de guerre anciennement en usage pour renverser les murailles. On vit, dit-on, les catapultes, les balistes et les béliers, lutter contre des bouches à feu. Pendant deux ans les assiégés repoussèrent toutes les attaques de l'ennemi, malgré un blocus exact sur terre et sur mer. Les rois de Grenade et de Maroc parurent avec des troupes nombreuses pour faire lever ce siége. Le 12 décembre 1343, Alphonse marcha à leur rencontre, les attaqua, les défit, leur tua quarante mille hommes. Cette victoire ruinait toutes les espérances des assiégés, mais n'abattit point leur courage; ils tinrent encore jusqu'au 26 mars 1344, et ne se rendirent qu'après avoir éprouvé les horreurs de la plus cruelle famine.

ALGÉSIRAS (*combat naval d'*). Le contre-amiral Linois, après avoir donné la chasse aux vaisseaux ennemis qui croisaient, en 1801, sur les côtes de Provence, se présenta devant Gibraltar au moment où six vaisseaux de guerre anglais mouillaient dans cette rade. La petite escadre française n'était que de trois vaisseaux et une petite frégate. Linois crut impossible de se défendre avec avantage, en pleine mer, contre des forces aussi disproportionnées, et mouilla, le 4 juillet, dans la baie d'Algésiras, sous la protection des batteries dont elle était garnie. Son premier soin fut d'envoyer des français pour servir l'artillerie de la côte. Dès le lendemain matin, les vaisseaux anglais entrèrent dans la baie pour combattre. Ils s'embossèrent à portée de fusil des vaisseaux français, et la canonnade commença chaudement. Les deux escadres paraissaient également animées du désir de vaincre et de profiter de leurs avantages. Si la petite division française était dans une position avantageuse vers la terre, la force des Anglais était double. Déjà le vaisseau anglais *l'Annibal* de 74 était parvenu à se placer entre l'escadre et la terre. Depuis deux heures, *le Formidable*, monté par le contre-amiral Linois, tenait tête à trois vaisseaux anglais, quand un de leurs vaisseaux,

---

(1) Cette assertion des auteurs Espagnols semble hasardée. L'opinion commune fixe le premier emploi du canon à une bataille livrée en 1340 par les Vénitiens.

fatigué par le feu des batteries de terre, des canonnières espagnoles et de l'escadre française, amena son pavillon. Quelques moments après, *l'Annibal* se rendit aussi; il se trouvait exposé au feu de trois vaisseaux français, qui tiraient sur ses deux bords. A midi, l'escadre anglaise coupa ses câbles et gagna le large. *L'Annibal*, amariné par *le Formidable*, avait trois cents hommes de tués à son bord. Le premier vaisseau anglais qui avait amené son pavillon, fut dégagé par une grande quantité de chaloupes canonnières envoyées de Gibraltar. Ils eurent trois vaisseaux démâtés; et perdirent, dans cette journée, quinze cents hommes. Les Français eurent à regretter, dans cette première journée, les capitaines Lalonde et Moncousu, et cent quatre-vingts soldats.

Le 9 juillet, une division composée de cinq vaisseaux et une frégate espagnols, d'un vaisseau et deux frégates français, sous les ordres de l'amiral Moreno, vinrent mouiller à Algésiras, et se réunirent à l'escadre du contre-amiral Linois. Le 12, à une heure après-midi, le lieutenant-général Moreno donna le signal d'appareiller, pour retourner à Cadix. Pendant la nuit, l'escadre se sépara; *le Formidable* avec deux vaisseaux espagnols restèrent en arrière. La nuit était très-obscure, le vent frais. L'escadre anglaise, qui s'était réparée à Gibraltar, avait été vue au vent, à la nuit tombante. Deux vaisseaux espagnols à trois ponts, s'étant pris pour ennemis, se canonnèrent et engagèrent l'un contre l'autre un feu terrible : ils s'abordèrent; un deux prit feu, tous deux sautèrent. *Le Formidable*, s'appercevant de la méprise des Espagnols, reçut des boulets sans riposter, et manœuvra pour s'éloigner d'un si funeste combat. L'amiral Moreno avec les trois autres vaisseaux espagnols et les vaisseaux français, se trouva, à la pointe du jour, à l'ouest de Cadix. *Le Formidable*, ne voyant plus de signaux, se dirigea droit sur ce port. Aux premiers rayons de lumière, il se vit sur les côtes d'Espagne et à portée de l'escadre anglaise. Seul contre trois vaisseaux et une frégate, *le Formidable* devait être immanquablement pris; mais, fiers encore des lauriers d'Algésiras, l'équipage et la garnison jurèrent de s'engloutir dans la mer plutôt que d'amener un pavillon naguère couvert de gloire. La victoire sourit à cette intrépide résolution; quelques coups de canon bien pointés éloignèrent la frégate; *le Formidable*

manœuvra et se dirigea sur le vaisseau anglais *le Pompée*, qui, à la troisième décharge, fut démâté de ses trois mâts et rasé comme un ponton. Deux vaisseaux restaient encore; *le Formidable* fait feu des deux bords, les oblige de lâcher prise, et entre triomphant dans Cadix. Dans ces honorables combats, on vit se multiplier les traits de dévouement et d'héroïsme parmi les officiers et les soldats. On y vit des soldats couverts de blessures continuer de combattre sans penser à leurs plaies; des militaires embarqués sur une chaloupe qui coula bas, gagner la terre à la nage, et servir aussitôt les batteries qu'on les avait envoyés défendre. Linois donnant des éloges à l'intrépidité du canonnier Cazelin continuant de servir sa pièce après avoir vu six de ses camarades tomber à ses côtés, ce brave se contenta de lui répondre : *Fussé-je le dernier, mon général, je continuerai de combattre.* Pour récompenser tant d'héroïsme, le gouvernement consulaire fit distribuer à chacun des vaisseaux de cette escadre quatre grenades, deux fusils et six haches d'abordage d'honneur. C'était par des armes d'honneur que les braves recevaient alors la récompense des actions d'éclat, avant qu'une décoration militaire et civile servît à récompenser ceux qui ont versé leur sang pour leur patrie, qui l'ont illustrée par leurs talents, enrichie par leurs découvertes, éclairée par leurs lumières. *4 et 9 juillet* 1801.

ALGIDE (*journée d'*). Les Eques, peuple du Latium, s'étaient révoltés contre les Romains. Le consul Minutius marcha contre eux; mais il laissa envelopper son armée dans un lieu dont il lui était impossible de se retirer. L'alarme fut grande dans Rome. Dans ce péril extrême, Quintus Cincinnatus fut nommé dictateur. On alla encore une fois arracher, pour sauver la patrie, cet illustre romain, du petit champ qu'il cultivait de ses mains. Cincinnatus marche aussitôt à la tête des légions. Vers le milieu de la nuit, il arrive dans la plaine d'Algide. Ses soldats jètent aussitôt de grands cris, qui portèrent dans l'armée du consul l'espérance et la joie. Les Eques, enveloppés à leur tour, ne savaient par où commencer l'attaque, quand Minutius la prévint. Averti par le bruit des combattants, Cincinnatus fond sur les Eques à son tour. Environnés de toutes parts, les Eques sont contraints de se rendre à discrétion. On les fit passer sous le joug, après avoir livré les auteurs de la guerre.

Cincinnatus revint dans Rome, où l'on vit tout à la fois triompher la pauvreté, la prudence, la valeur portée au comble des honneurs et de la gloire par la patrie reconnaissante.

ALHAMA (*siége d'*). Les généraux de Ferdinand et d'Isabelle, rois de Castille et de Léon, attaquèrent, en 1481, la petite ville d'Alhama, à sept lieues de Grenade. A la faveur de la nuit, ils arrivèrent au pied de ses murailles sans être découverts. Trois cents braves escaladèrent la forteresse, tuèrent les sentinelles endormies, et ouvrirent les portes à leurs compatriotes. Aux premiers rayons du jour, les Maures d'Alhama prirent les armes pour empêcher les Chrétiens d'entrer dans la ville. Les Castillans les attaquèrent avec courage : pressés de toutes parts, les Maures se barricadèrent dans les rues. Du haut de leurs maisons ils firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de tuiles et de pierres, jetèrent sur eux des poutres, et versèrent de l'huile bouillante qui les brûlait jusqu'aux os. Ainsi Alhama rentra sous la domination des Chrétiens, qui souillèrent leur victoire par d'horribles cruautés. 1481.

2. Quelque temps après, le marquis de Cadix fut assiégé par les Maures dans Alhama. Le duc de Médina-Sidonia, son plus cruel ennemi, pouvait seul le secourir. Sacrifiant son ressentiment personnel à l'amour de la patrie, le duc de Médina fit aussitôt déployer l'étendard royal sur les murs de Séville. A ce signal du plus pressant danger, quarante-cinq mille Espagnols accourent sous ses drapeaux. A la vue de cette formidable armée, les Maures lèvent le siége sans livrer de combat. Les habitants, délivrés de leurs dangereux ennemis, accoururent au devant de leurs libérateurs; le marquis de Cadix, vaincu par la générosité de son ennemi, lui demanda son amitié. Ils se jurèrent désormais un réciproque attachement, et la reconnaissance du marquis égala la grandeur d'âme du duc, qui savait sacrifier ses sentiments à l'amour de la patrie.

ALISE (*siége d'*). La ville d'Alise occupait le sommet de la montagne appelée aujourd'hui le mont Auxois, en Bourgogne. Vercingétorix, chef des Gaulois, était campé à mi-côte, lorsque César parut devant cette capitale des

Mandubiens. Elle fut bientôt environnée par une ligne de contrevallation de quatre lieues de circuit. Vercingétorix tenta un combat de cavalerie pour empêcher ces travaux : vaincu, il se sauva dans Alise avec les débris de son armée. Malgré de fréquentes sorties, César continua ses ouvrages. Comme ces lignes étaient très-étendues, il en défendit les approches par des fossés profonds, garnis de palissades et munis de pieux pointus, qui, sortant de terre de quatre doigts, empêchaient l'approche de la cavalerie. Toute la campagne fut semée de chausse-trappes, de manière que les Gaulois rencontraient à chaque pas des obstacles qui les empêchaient d'avancer. Craignant que l'on ne vînt secourir les assiégés, César fit creuser une ligne de circonvallation toute semblable à celle intérieure. Celle-ci eut plus de cinq lieues de circuit. La disette devint bientôt extrême dans Alise. Un citoyen osa proposer de se nourrir de chair humaine; cet avis inhumain fut applaudi. Avant d'en venir à cette horrible extrémité, on fit sortir d'Alise les bouches inutiles. Repoussés par César, ces malheureux périrent de faim et de misère entre la ville et les lignes romaines. Cependant, une nombreuse armée vint au secours de la place; trois fois les Gaulois livrèrent combat, trois fois les légions romaines remportèrent la victoire, et trois jours suffirent pour dissiper les innombrables bataillons qui devaient délivrer Alise. Dénuée d'espérance, vaincue par la famine, Alise ouvrit ses portes au conquérant des Gaules. En ce moment, Vercingétorix parut armé de pied en cap, montant un cheval richement orné, s'approcha de César, caracola fièrement devant lui, descendit de cheval, déposa ses armes et vint se prosterner au pied de son vainqueur, croyant ainsi mériter quelque clémence. Il se trompa : Alise fut détruite, et lui-même réservé pour orner le triomphe du général romain. *52 ans avant J. C.*

ALKMAER (*siéges et combat d'*). Les Flamands, révoltés contre la tyrannie des Espagnols et du duc d'Albe, s'emparèrent d'Alkmaer, ville forte de Hollande, environnée de marais, de digues, et située encore sur un terrain fangeux. Les Espagnols vinrent y mettre le siége, et se rendirent d'abord maîtres d'un petit fort construit sur un canal par où les assiégés pouvaient recevoir des secours. Animé par ce succès, Frédéric de Tolède s'approcha des murailles,

et les fit battre en brèche sur deux endroits différents. Il croyait ainsi diminuer les forces des assiégés, et les réduire à l'impuissance de se défendre vigoureusement en même temps sur deux points opposés. Il ne put réussir; un signal mal donné rompit l'harmonie de ses attaques; les assiégés les repoussèrent facilement. Dans cet instant tout devint soldat dans Alkmaer; les hommes et les vieillards, les femmes et les enfants combattirent vaillamment pour repousser des tyrans que l'on redoutait plus que la mort. Après avoir chassé l'ennemi de leurs murs, le 18 septembre 1573, les bourgeois voulurent encore purger leur territoire des armées espagnoles. Ils se préparaient à les submerger, en coupant les digues du Waterland, quand le duc d'Albe ordonna à son fils d'abandonner cette entreprise, de peur d'être englouti avec son armée dans les eaux. 18 *septembre* 1583.

2. Depuis long-temps les Anglais et les Russes préparaient une expédition contre la Hollande (1), entretenaient ouvertement des intelligences avec les partisans de la maison d'Orange, quand le général Brune fut envoyé en 1799 pour pourvoir à sa défense. A son arrivée toutes les forces de la Hollande furent mises à sa disposition; en même temps les troupes françaises, cantonnées dans la Belgique, filaient à grandes journées vers la Hollande. Il y avait dans ce moment à peine dix à douze mille Français présents sous les drapeaux, et une armée batave de vingt-quatre mille hommes. L'incertitude du point d'attaque obligeait encore de tenir ces troupes disséminées le long des côtes menacées. Le 20 août, une flotte anglaise de cent quarante voiles parut vers la Nord-Hollande. Pendant quelques jours des vents contraires l'obligèrent de louvoyer dans ces parages. La mer étant devenue plus calme, elle mouilla depuis le pas du Texel jusqu'à Calanstoog. A son bord se trouvait le général Abercrombie, commandant une avant-garde de douze mille hommes. Le général anglais fit débarquer ses grenadiers et ses chasseurs le 27 août, à quatre heures du matin, sous le

(1) La connexité des opérations de l'armée française dans la Nord-Hollande en 1799, nous a déterminés à réunir sous un seul article toutes les actions qui ont eu lieu à cette époque dans la Nord-Hollande contre les Anglais et les Russes. Nous avons choisi la ville qui fût en même temps le centre des opérations de l'armée française, et le théâtre des combats.

feu rasant des vaisseaux et des frégates anglais. Le général Daendels, commandant sur ce point, marcha vers les *dunes*, avec quelques bataillons de chasseurs. Le combat s'engagea au moment où l'avant-garde anglaise voulut s'emparer de ce poste. L'affaire fut extrêmement chaude ; les Anglais y perdirent plus de mille hommes. Combattant sur un terrain inégal, sous le feu violent de la flotte anglaise, contre un ennemi continuellement renforcé par des troupes fraîches dont on ne pouvait empêcher le débarquement, les Hollandais furent obligés, à quatre heures du soir, d'abandonner le rivage. Daendels revint à sa première position du Keeten. Séparé du Helder, et craignant de voir l'ennemi tourner contre l'armée batave ses propres canons, il ordonna d'enclouer ses batteries, et de réunir sa garnison à son petit corps d'armée qui n'offrait pas, même après cette réunion, une masse supérieure à huit mille combattants. Le 30 il fit un mouvement rétrograde ; refusa son aile gauche qui se trouva bientôt à Avenhoen, son centre à Schermerhorn, et sa gauche en arrière de Petten. Le général Brune arriva le 2 septembre à Alkmaer. Maître du Helder, Abercrombie y acheva son débarquement, et y appuya ses troupes. Cette occupation importante obligea l'amiral hollandais, Story, commandant douze vaisseaux de guerre, cinq frégates et huit vaisseaux de la compagnie des Indes, de quitter son mouillage pour se mettre hors d'atteinte des Anglais, dans le Vlieter. Précaution inutile ! Les matelots hollandais, travaillés par les partisans de la maison d'Orange ; séduits par l'or de l'Angleterre, refusèrent d'abord de combattre, puis déchargèrent leurs canons, jetèrent à la mer leurs boulets, leurs gargousses, leurs munitions ; désarmèrent leurs capitaines, et arborèrent le pavillon orange. C'était la troisième flotte perdue ainsi pour la Hollande depuis 1795. Sommé de se rendre, Story répondit que les traîtres qu'il commandait ; ayant refusé de se battre, il ne restait plus à lui et à ses officiers qu'une rage impuissante ; qu'on pouvait les faire prisonniers de guerre, mais non les faire consentir à une lâcheté. Les Anglais envoyèrent aussitôt des officiers de leur nation prendre le commandement de ces vaisseaux. La défection de cette flotte parut capable au général Abercrombie d'amener le gouvernement batave à une négociation : il la proposa. La seule réponse fut une protestation de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tandis que des renforts arrivaient

de toutes parts à l'armée du général Brune, les Anglais, s'avançant, prirent poste dans le Zyp. C'est un terrain bas et entrecoupé, ayant environ trois lieues d'étendue, à l'entrée de la presqu'île, défendu des eaux supérieures par une digue, derrière laquelle les Anglais se retranchèrent, en la garnissant d'artillerie. Le général Brune prit lui-même une position moins étendue en avant d'Alkmaer. Les Anglais ne comptaient encore que dix-sept mille hommes derrière le Zyp; Brune en avait réuni vingt-cinq mille; le moment lui parut favorable pour attaquer. Son armée s'avança dans la plaine, le 11 septembre; la droite et le centre étaient commandés par les généraux hollandais Daendels et Dumonceau; la gauche conduite par le général français Vandamme. Celle-ci enleva les avant-postes ennemis garnis de fortes redoutes, encore protégés par le feu de deux frégates et de deux bricks embossés vers le rivage. Parvenus au delà de la digue, les Français se trouvèrent tout à fait pris à revers par ce feu meurtrier de la marine. Trente grenadiers tentèrent de se jeter à la nage pour escalader ces derniers retranchements ennemis : ils se noyèrent. Dans cette affaire le général David fut mortellement blessé. Forcés de ne pas s'avancer au delà du poste de S.-Petten, les Français s'y seraient maintenus sans les événements arrivés aux divisions hollandaises. Leur centre ne put forcer le rempart d'artillerie anglaise; quelques bataillons plièrent; le général Dumonceau fut même obligé de se retirer. L'aile droite se porta dans les premiers moments avec vivacité, mais bientôt des lâches y mirent le désordre par des cris séditieux de trahison. En vain le général Daendels voulut arrêter les fuyards; il ne fut pas écouté, et perdit son parc d'artillerie. Une juste sévérité déployée contre les traîtres qui avaient causé cet échec, contint la malveillance, et mit les soldats hollandais dans la nécessité de combattre pour ne pas s'exposer à la sévérité des lois militaires. Les Français, ayant reçu des troupes fraîches, se préparaient à une nouvelle attaque, quand le duc d'Yorck arriva, le 30 août, au Texel, suivi, deux jours après, d'une division de Russes, envoyée pour la première fois comme auxiliaires de l'Angleterre. Le prince anglais continua de diriger l'expédition et les mouvements des troupes alliées.

Fort de trente-cinq mille hommes, le duc d'Yorck se détermina d'attaquer sur-le-champ un ennemi qui se renfor-

çait chaque jour. Les Russes furent placés aux avant-postes dans les têtes de colonnes voisines des Français, et entremêlés aux Anglais du centre et de la gauche opposés aux Hollandais. Par cette disposition, les Anglais donnaient le combat le plus rude à soutenir à leurs alliés, et se réservaient la gloire d'un triomphe facile s'ils parvenaient à jeter encore la mésintelligence et la frayeur dans les bataillons hollandais. La colonne de droite, commandée par le général russe Hermann, vieux capitaine d'une réputation distinguée, était opposée au général Vandamme; le centre des Hollandais était toujours commandé par le général Dumonceau, et leur droite par le général Daendels. Le duc d'Yorck se trouvait, avec le jeune prince d'Orange, à la tête des colonnes formant le centre et la gauche de l'armée anglaise. Le général Abercrombie fut détaché de cette armée, avec un corps de sept à huit mille hommes, pour s'emparer d'Hoorn, et marcher sur les derrières des divisions hollandaises pour les envelopper, si les Russes parvenaient à culbuter les Français. Le 18 septembre le général Abercrombie arriva à Hoorn sans éprouver de résistance. Le lendemain les Anglais et les Russes attaquèrent les lignes françaises et hollandaises, dès cinq heures du matin. Les avant-postes français de Kamp et de Groot se replièrent d'abord devant le général Hermann. Il se porta ensuite avec vigueur pour envelopper le général Vandamme qui fut contraint de se replier. Les Russes s'emparèrent donc de Schoorl-Damm, puis de Bergen. Ce dernier village est environné de très-beaux bois où les colonnes françaises se concentrèrent. Les derrières du centre de la ligne de bataille du général Brune se trouvaient déjà dépassés par la marche inconsidérée des Russes, toujours s'avançant sans être soutenus, et n'ayant pas profité de leur position pour menacer le derrière de la ligne française dont le duc d'Yorck attaquait le front avec une forte division. Dans cette position Brune fit marcher sur Bergen l'arrière-garde de la division Dumonceau, et rapprocha même la division Daendels de son centre affaibli par cette manœuvre. Bientôt la colonne russe, trop avancée, se trouva elle-même attaquée sur ses deux flancs par la division Vandamme; une partie de celle de Dumonceau vint aussi l'inquiéter, et cette manœuvre la priva de toute communication avec le centre des Anglais. Le général Vandamme, ayant fait envelopper le village de Bergen par sa

gauche du côté des dunes, et par sa droite vers Alkmaer, foudroya d'abord les Russes avec son artillerie légère, dont chaque décharge enlevait des rangs entiers. Le feu fut si violent qu'à midi toutes les munitions étaient épuisées. Il n'y avait pas un coup de canon qui n'eût criblé les Russes à demi-portée. Cependant de nouvelles munitions arrivent, les Français battent la charge. Une brigade batave prend les Russes en flanc. Rompus de toutes parts, ils se défendent en désespérés dans l'église et dans les maisons de Bergen. Le général Hermann est atteint, dans cette mêlée, par un grenadier français; saisi au collet, il lui offre son or pour prix de sa liberté. *Je ne me bats point pour de l'argent*, répond le grenadier, *mais pour la gloire; marchons!* Le général Essen, commandant en second des Russes, est dangereusement blessé; leurs canons, leur ambulance sont pris, et cette armée entière est bientôt évanouie. On ne voit plus de loin en loin que quelques Russes fuyant épars. Au moment où ils sont atteints, ils s'agenouillent comme pour recevoir le coup mortel. Les Anglais leur avaient dit, pour les exciter à se défendre jusqu'à la mort, que les Français massacraient impitoyablement leurs ennemis comme les Turcs, et ne faisaient point de prisonniers, et ils se résignaient à leur sort. Quand ils virent au contraire qu'on ne leur faisait aucun mal, ils bénirent les Français de leur clémence. Revenons maintenant au lieu du combat. La division du général Dumonceau se maintint dans ses postes, mais souffrit beaucoup. La division du général Daendels fut attaquée avec autant de vivacité par les Anglais, que les Français l'avaient été dans les premiers moments par les Russes; elle résista jusqu'à deux heures, puis fut dépostée avec perte de beaucoup d'hommes et de canons. Sur la fin de la journée elle parvint cependant à reprendre ses batteries et le poste qui lui avait été enlevé. La défaite de son aile gauche força le duc d'Yorck de replier sa droite trop étendue; le général Abercrombie fut rappelé d'Hoorn, et l'armée des alliés reprit ses positions. Le terrain, depuis Bergen jusqu'aux retranchements ennemis, était couvert de morts et de blessés. Des soldats français, qui n'avaient pas mangé à sept heures du soir, rapportaient sur leurs épaules des Anglais blessés. Un militaire en grade leur dit: *Pourquoi, soldats, vous amusez-vous à ramasser ces gueux-là? Il est temps d'aller manger la soupe. — A-t-on faim*, répond un gre-

nadier, *quand il reste de belles actions à faire ? Et n'en faisons-nous pas deux à la fois en conservant la vie à un Anglais blessé ? Nous remplissons un devoir d'humanité, et nous tirons des prisons d'Angleterre un de nos malheureux camarades.*

Si la victoire de Bergen rendit l'espoir et la confiance aux Hollandais, ce revers aigrit mutuellement les alliés. Les Russes accusèrent les Anglais de ne les avoir pas secondés, et de les avoir seuls exposés aux périls du combat. Plusieurs de leurs officiers refusèrent d'être confondus avec eux dans la même prison. Le général Hermann écrivit au duc d'Yorck cette lettre : *Général duc, nous aurions infailliblement gagné la bataille si j'avais été secondé par les Anglais, mais vous ne commandez qu'à des lâches.*

Que ce langage est différent de celui du général Brune au gouvernement français : « Les troupes que les armées » française et batave ont combattues étaient beaucoup » plus fortes ; mais que fait le nombre, quand on peut compter dans les rangs beaucoup d'hommes tels que ceux dont » je dois vous rapporter les traits de bravoure. Jean-Marie, » soldat du troisième bataillon de la quarante-huitième demi-brigade, prend une pièce de canon servie par quatre canonniers anglais ; en tue deux, et force les deux autres à » traîner avec lui cette pièce jusqu'à la colonne batave. » Bonhomme, caporal à la quarante-deuxième, prend à » lui seul deux officiers russes, et les conduit au quartier-général. Si l'on voulait parler de tous les braves, il faudrait citer les noms de tous les soldats qui composent l'armée du Nord. Les Bataves se sont montrés dignes de leurs » alliés. » Vingt-cinq pièces de canon, trois mille morts, dix-sept cents grenadiers russes prisonniers, furent pour les Français les trophées de la victoire.

Depuis la bataille de Bergen il ne se passa rien d'important, entre les deux armées jusqu'au 1er octobre. Le duc d'Yorck, en reprenant ses positions du Zyp, avait rétabli et renforcé sa droite appuyée à la mer, en même temps qu'il occupait Enckuysen et Medemblick, par l'extrémité de sa gauche. Maîtres du Lemmeur, les Anglais prirent poste dans la Frise ; ils sommèrent Hardenwick, attaquèrent Staveren, sans que ces attaques produisissent aucun succès. Brune attendait, pour agir, des forces plus imposantes. Les efforts de la France et de la Hollande remplirent bientôt

ses besoins. On le vit perfectionner les retranchements de sa gauche, surtout en avant de Bergen. Son centre et sa droite, couverts par des marais, étaient presque inabordables; le gonflement des eaux avait permis d'étendre la grande inondation de Huygerwaard; presque tout le pays était devenu marécageux et impraticable entre Alkmaer et Medemblick. Le Polder de Beemster ayant été presqu'entièrement inondé, le front d'attaque se trouvait réduit à deux lieues et demie ou trois lieues au plus, de manière que si l'armée anglaise parvenait à dépasser Alkmaer, elle ne pouvait profiter de sa supériorité. Le 2 octobre le duc d'Yorck fit une attaque générale avec la totalité de ses forces. Ne pouvant manœuvrer par sa gauche, à cause des inondations, ni hasarder de s'engager dans des passages difficiles pour tourner le Waard, il porta encore une fois son principal effort contre les divisions françaises de la gauche du général Brune. Les avant-postes du centre et de la gauche de l'armée Gallo-Batave furent d'abord attaqués par les troupes russes et anglaises divisées en quatre colonnes. Celle de droite, commandée par le général Abercrombie, suivit le bord de la mer. Elle était composée de trois brigades d'infanterie, neuf escadrons de dragons, et un détachement d'artillerie à cheval. Deux colonnes à peu près de même force marchèrent sur Bergen en suivant le pied des dunes de Comperdorm, puis se déployèrent sur la droite pour couronner les hauteurs. Une quatrième colonne, conduite par le général Pulteney, où se trouvait le prince d'Orange, tenait en échec la division Daendels. Après que les postes de Schoreldamme eurent été emportés, le combat s'engagea plus sérieusement en avant de Bergen. Le général français Gouvion, commandant dans ce village, soutint les attaques du général Dundas, et s'obstina à s'y maintenir, tandis que sir Abercrombie avait déjà dépassé Bergen et cherchait, par Egmond sur mer, à tourner la position d'Alkmaer. Soutenue par des chaloupes canonnières qui prolongeaient le rivage, cette colonne fila à travers les dunes. Profitant de l'avantage du terrain et des inégalités de ces dunes pour placer son artillerie légère, et protéger ses attaques, cette colonne repoussa jusqu'à Egmond tout ce qui lui avait résisté. Ce dernier poste ne fut pas moins bien défendu que Bergen, mais l'un et l'autre furent évacués par les Français, dans la nuit du 2 au 3 octobre, après les combats les plus sanglants qui eussent été livrés en

Hollande. Plusieurs fois les deux partis se chargèrent à la baïonnette, et plusieurs généraux y furent blessés. Le centre de l'armée Gallo-Batave fut attaqué à Langick et Roedkik avec le même succès. Quelques bateaux armés de canons, placés le long du canal d'Alkmaer, contribuèrent beaucoup à la prise de Schoreldamme, et aux progrès des colonnes anglaises. On remarqua le courage et l'adresse des montagnards écossais combattant dans les inondations comme sur un sol assuré, et franchissant avec agilité tous les obstacles pour gagner le flanc des troupes qui leur étaient opposées. Le général Brune, voyant sa gauche dépassée par la colonne du général Abercrombie, et son centre entamé, se retira en bon ordre, et prit une position très-forte, mais plus rassemblée que la première; la gauche à Wik-op-Zée, sur le bord de la mer, et le centre à Krommenn-Dick, derrière l'étang. La division Daendels se retira sur Purmerend et Monickendam, derrière les inondations du Schirmer et du Beemster. Les avant-postes ne se trouvaient plus qu'à trois lieues d'Harlem. Les Anglais entrèrent dans Alkmaer le 30 octobre, et établirent leurs postes en avant, parallèlement à ceux des Français. La nouvelle de la retraite de l'armée française répandit la consternation dans la Hollande. Les résultats des combats répétés qui avaient eu lieu étaient fâcheux et inquiétants, quoique l'ennemi eût acheté bien cher ces succès. Une nouvelle action pouvait rétablir les affaires, mais elle pouvait aussi être désavantageuse. Elle ne tarda pas et décida du sort de la Hollande.

Le 6 octobre, l'armée française fut encore attaquée au point du jour sur toute sa ligne. Les Anglo-Russes, ayant d'abord quelques succès, parvinrent jusqu'à Kastricum. Pendant plus de huit heures un feu à mitraille et sur un double rang, se fit entendre sur toute la ligne. Après dix heures d'une mêlée sanglante, Brune ordonne le pas de charge; guide lui-même un bataillon; enfonce et renverse tout devant lui. Au milieu de la mêlée, un cavalier cosaque fond sur le général Brune; de sa lance il était prêt à le percer, quand un de ses guides détourne le coup, démonte le cavalier ennemi, lui fend la tête, s'empare du cheval de ce cosaque, et l'offre à son général. Bientôt Brune saisit un moment favorable pour charger à la tête de sa cavalerie. La ligne des Anglo-Russes est rompue; ils ne peuvent ni se réunir, ni garder le terrain qu'ils avaient gagné, et sont

poursuivis jusqu'à Egmond, laissant quinze cents prisonniers, et onze pièces de canon sur le champ de bataille. Après cette affaire les Anglais commencèrent leur retraite. Le plan du duc d'Yorck avait été de disperser l'armée française, et de s'ouvrir le chemin d'Amsterdam, tandis qu'il aurait bombardé cette ville du côté de la mer; mais pour y parvenir il lui aurait fallu des succès constants, et toujours il éprouvait des revers. Alors la mésintelligence s'accrut entre les officiers et les soldats des deux nations. Dans les derniers combats, les Russes ne firent aucun mouvement pour secourir leurs alliés. Attaqués avec fureur, les Anglais soutinrent seuls les charges des Français. Bientôt ils évacuèrent tout à coup Alkmaer, le Lemmeur, Egmond, Pilten, et les retranchements nombreux qu'ils avaient construits. Ils couvrirent leur retraite par des inondations qui leur furent plus funestes qu'aux Français. Leurs exhalaisons produisirent parmi les soldats une dyssenterie, le plus grand fléau qui puisse menacer une armée. La fuite du duc d'Yorck parut aux ministres anglais une marque d'impuissance d'opérer une conquête qu'ils appréciaient moins que l'anéantissement de la marine hollandaise, dont la trahison leur avait livré les derniers des vaisseaux. Le duc d'Yorck demanda à capituler par une lettre en deux lignes; il y invitait le général français à lire une longue épître de son secrétaire. Le général Brune, pour répondre à cette manière hautaine de traiter, envoya seulement au prince deux lignes jointes à une dépêche détaillée de son secrétaire, où il exigeait la reddition du fort du Helder, bien réparé, et garni de son artillerie, ainsi que celle de toutes les batteries hollandaises, le renvoi de dix mille prisonniers français ou bataves sans échange; la liberté de l'amiral Dewinter, et la restitution de la flotte hollandaise. Le duc d'Yorck répondit que ni lui, ni le roi d'Angleterre n'avaient droit de disposer de cette flotte, dès le moment où elle avait touché un port anglais, sans le consentement du parlement. Cependant il accorda une compensation en argent, promit huit mille prisonniers sans échange, et consentit aux autres conditions qui lui étaient imposées. L'embarquement des Anglais, sans cesse contrarié par les vents, fut très-pénible; une partie de leurs troupes périt sur les côtes; l'évacuation de la Hollande fut terminée le 30 novembre. Délivrés de leurs ennemis, les Hollandais frémirent des dangers auxquels les avaient exposés les Anglais au milieu de leur re-

traite de Winckel. Déjà ils avaient fait une coupure de dix-neuf pieds aux digues du Zuydersée. S'ils avaient encore pu seulement renverser quelques pieds de cette digue, en vingt-quatre heures la Hollande pouvait être submergée. Les Français vainqueurs reçurent la plus douce récompense de leurs fatigues, dans les marques de la reconnaissance d'un peuple auquel ils avaient rendu la liberté, la paix, et peut-être la vie. 27 *août au* 30 *novembre* 1799.

ALLA (*combat d'*). Le lieutenant-général Moncey, commandant l'aile gauche de l'armée d'Italie, partit le 3 janvier 1801, avant le jour, de Dolée, et culbuta les avant-postes des Autrichiens établis devant Borghetto. Arrivée à Alla, la brigade du général Merle trouva trois mille Autrichiens devant cette ville; ils étaient soutenus par cinq pièces de canon; leur flanc droit était encore protégé par un feu d'artillerie et de mousqueterie du corps qui avait passé l'Adige, et qui se trouvait rendu à la hauteur d'Alla. Une partie de la cent deuxième demi-brigade pénétra dans la ville. Tandis que le reste de ce corps longeait les montagnes pour tourner l'ennemi, il s'engagea, dans les rues et sur les hauteurs, un feu extrêmement vif. Cependant quatre pièces de canon, mises en batterie dans une position heureuse, lançaient la mitraille avec un tel succès, qu'elles déconcertèrent les dispositions de l'ennemi qui tint environ deux heures. Le général Boudet, s'appercevant que sa gauche allait être débordée, y fit porter la soixantième demi-brigade, avec deux pièces de canon; leur feu fit taire celui de l'ennemi qui dès ce moment exécuta sa retraite sur tous les points, abandonnant ses blessés, et six cent quatre-vingts prisonniers. 30 *janvier* 1801.

ALLIA (*bataille d'*). Une peuplade de Gaulois, trop resserrée dans sa patrie, se rendit, sous la conduite de Brennus, dans la Haute-Italie (387 *ans av. J. C.*), et vint assiéger Clusium, dans la Toscane. Accoutumée déjà à commander en maître à l'Italie, Rome envoya à Brennus trois ambassadeurs pour lui annoncer que cette ville était sous la protection du peuple romain. Choqués de la réponse des Gaulois, les ambassadeurs se retirèrent, mais violèrent le droit des gens en entrant dans Clusium pour en diriger la défense. Brennus irrité demanda satisfaction; Rome la lui

refusa. Il marcha contre cette cité déjà superbe. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la rivière d'Allia, à une demi-lieue de Rome. Les Romains moins nombreux élargirent leurs ailes pour n'être pas débordés par leurs ennemis, mais affaiblirent trop leur centre; les Gaulois s'en apperçurent, fondirent avec furie sur les cohortes du centre, les enfoncèrent et se jetèrent sur les deux ailes, dont cette trouée avait découvert les flancs. Déjà vaincues par la terreur de cette manœuvre hardie, qui annonçait un peuple habitué aux manœuvres militaires, les ailes de l'armée romaine prènent la fuite sans même tirer l'épée; les soldats romains, éperdus dans cette déroute générale, se jètent dans Veïes au lieu de regagner Rome qui leur offrait un asyle plus prochain. Des milliers de Romains tombent sous le fer des Gaulois, et s'ils eussent marché droit sur cette ville, sans partager le butin, c'en était fait du nom romain. Ils demeurèrent trois jours occupés du pillage. Ces trois jours sauvèrent Rome, où les fuyards avaient porté la nouvelle des désastres de l'armée des consuls.

ALMANZA (*bataille d'*). Louis XIV eut à combattre, dans la guerre de la succession d'Espagne, presque toutes les puissances de l'Europe, et Philippe V eut à lutter pendant long-temps à main armée contre l'archiduc Charles, son compétiteur, dont les Anglais et les Portugais étaient les auxiliaires. Une armée anglaise, accompagnée de Portugais et d'Espagnols partisans de l'archiduc, assiégeait, en 1707, Villena. Elle était commandée par milord Galloway. Instruit de cette attaque, le maréchal duc de Berwick, commandant les armées françaises et espagnoles, se porta vers cette ville pour en faire lever le siége. Milord Galloway s'avança à sa rencontre dans les plaines d'Almanza. Les armées ennemies se trouvèrent en présence, le 25 avril, à trois heures après midi : l'événement de cette affaire parut long-temps douteux. Le duc de Popoli fondit d'abord avec tant de vivacité sur milord Galloway, qu'il le fit reculer. Repoussé avec vigueur, il est bientôt forcé de se replier sur sa seconde ligne. Le chevalier d'Asfeld, qui la commandait, l'avait disposée avec art, laissant de grands intervalles entre ses corps, de manière à n'être pas entraînée par la première au cas qu'elle vînt à se rompre. Lorsqu'elle retombe sur lui

en désordre, il dit aux siens que c'est une ruse pour attaquer les ennemis mal en ordre. Il leur défend de faire aucun mouvement qu'il n'en ait donné le signal. La fortune seconde cette sage disposition ; les alliés poursuivant Popoli avec peu d'ordre, trouvent d'Asfeld qui les attend de pied ferme. Profitant de leur confusion, il les défait entièrement. Le maréchal de Berwick se trouvait lui-même fort pressé d'un autre côté. Déjà les Français et les Espagnols cédaient au courage de leurs adversaires, qui les avaient mis dans un désordre extrême. Le succès d'Asfeld les rassure, et fait naître au maréchal une idée heureuse. Son armée forme deux fronts, au milieu desquels se trouvent engagés les Anglais dans un défilé de feu, tandis que la cavalerie française les chargeait en queue. Ces manœuvres ont un succès complet. Milord Galloway et le marquis de Las Minas, général des Portugais, sont si complètement battus, que de leur armée presqu'entièrement détruite, il ne se sauva que treize bataillons sur une hauteur. Enveloppés le lendemain, il leur fallut se rendre à des forces trop supérieures pour leur permettre aucune résistance. La perte, dans cette journée, tomba principalement sur les Anglais, qui résistèrent plus long-temps. Milord Galloway, blessé au visage, d'un coup de sabre, fit rentrer les débris de son armée dans Tortose. Elle était affaiblie de douze mille combattants ; les Français n'avaient pas perdu deux mille hommes. Les troupes portugaises se conduisirent mal dans cette action : un seul régiment soutint l'honneur de son pays. Abandonné de la cavalerie, il se défend avec opiniâtreté, et se laisse tailler en pièces plutôt que de se rompre : les soldats qui le composent sont tous tués dans leurs rangs. Le marquis de Las Minas est blessé ; sa maîtresse, vêtue en amazone, périt à ses côtés. Nul corps ne contribua autant à la victoire remportée par les deux couronnes, que le régiment du Maine. Il chargea, la baïonnette en avant, avec tant d'ordre et de vigueur, que les Anglais furent entièrement défaits. Cette action rétablit les affaires dans ce moment désespéré, et fut suivie, d'après la manœuvre hardie du maréchal de Berwick, du gain de la bataille. On fut si persuadé qu'elle avait été une des principales causes du succès, que les habitants de Valence firent graver sur leur hôtel-de-ville ces paroles remarquables : *Quand le régiment du Maine commença à combattre, alors on cria de tous côtés :* VICTOIRE, VICTOIRE!

Ni l'archiduc, ni Philippe V, ne se trouvèrent à cette sanglante action, qui valut à ce dernier les royaumes de Valence et d'Arragon. Aussi le caustique comte de Péters-borough s'écria, en l'apprenant : *Ah! qu'on est bon de se battre pour eux!* 307 *ans avant J. C.*

ALMÉNARA (*combat d'*). Philippe V, roi d'Espagne, toujours en guerre avec les Alliés, s'était avancé, en 1710, sur les frontières de la Catalogne, sans que ses ennemis osassent sortir de leurs retranchements, pendant tout le mois de juin 1710. Ayant appris qu'ils avaient reçu un renfort du royaume de Valence, il repassa la Sègre, et rencontra milord Stanhope sur les hauteurs d'Alménara. Mal postés et peu nombreux, les Espagnols firent une faible résistance; ils perdirent cependant peu de monde, dans une action commencée à sept heures du soir, où les ténèbres favorisèrent bientôt leur retraite. 1710.

ALMÉRIA (*prise d'*). Les rois de Castille et de Navarre s'avancèrent, en 1147, pour prendre sur les Maures Alméria, ville forte du royaume de Grenade, située sur les bords de la Méditerranée. Cernée par terre et par mer, elle fut emportée d'assaut; le butin fut immense. Vingt mille Sarrasins prodiguèrent l'or aux Castillans pour racheter leur vie. Un superbe vase d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, tomba entre les mains des Génois, qui en enrichirent leur trésor. 1147.

ALNEWICK (*siége d'*). Duncan II, roi d'Ecosse, faisant, en 1094, une irruption dans l'Angleterre, vint mettre le siége devant Alnewick. Cette place était aux abois, quand Robert de Montbray en fit lever le siége par une infâme trahison, également contraire aux lois de l'honneur et de la guerre. Ce gouverneur annonce qu'il veut capituler, paraît à cheval sur le pont du château, tenant à sa main les clefs de la ville. Sa situation et sa demande annoncent l'intention de les remettre. Duncan s'avance pour les recevoir; mais, au moment où le roi étend la main pour les prendre, l'infâme Montbray le perce d'un javelot qu'il tenait caché. Tournant bride, il rentre dans la place; les Ecossais, ayant perdu leur roi, lèvent aussi-tôt le siége. Si ce gouverneur conserva cette place par sa lâche perfidie, il imprima en

même temps à sa mémoire le cachet du déshonneur et de l'infamie. 1094.

ALNEY (*combat d'*). Edmond II, prince anglais, et Canut II, prince danois, se disputèrent la couronne d'Angleterre. Cinq batailles ne suffirent pas pour vider leurs querelles. Dans l'une d'elles, Stréon, beau-frère d'Edmond, qui avait passé du côté des Danois, se servit d'un stratagème qui fut près de donner à ces derniers la victoire. Ayant apperçu un soldat ressemblant beaucoup à Edmond, il lui coupa la tête, puis la montra toute sanglante aux Anglais; il leur dit: *Voilà la tête de votre roi!* Découragés, ils étaient près de prendre la fuite, quand Edmond, relevant la visière de son casque, parcourut les rangs, en criant: *Braves soldats! je ne suis pas mort; reconnaissez Edmond, votre roi.* Cette sanglante bataille n'ayant pu décider entre les deux compétiteurs, ils résolurent de faire cesser leur différent par un combat singulier. La petite île d'Alney, formée par la Saverne, près de Glocester, fut choisie pour l'arène où les deux contendants devaient se disputer la couronne. Leurs armes défensives étaient le casque et le bouclier; les offensives, seulement l'epée. Ils passèrent dans l'île, ayant pour suite deux pages. Les deux armées, rangées sur les bords, attendaient en silence le sort d'un combat qui allait enfin leur donner un paisible souverain. Les deux princes combattirent d'abord à cheval, puis ils en descendirent et se mesurèrent de plus près. Edmond l'emportait sur son compétiteur par sa force prodigieuse, qui l'avait fait nommer *Côte de fer*, et par la grandeur de sa taille. Canut, plus petit, plus agile, plus adroit, mais aussi brave, balançait la victoire. On s'apperçut cependant que le prince danois perdait peu à peu du terrain; il le reconnut lui-même. N'ayant plus de honte de proposer un accommodement, il baissa la pointe de son épée, et dit à Edmond: *Vaillant prince! c'est assez combattre; nous avons également montré notre courage, montrons également notre modération; après avoir partagé le soleil et l'honneur de cette journée, partageons ensemble le royaume qui fait le sujet de notre différent.* Edmond y consentit, les deux rivaux s'embrassèrent; les armées applaudirent au traité, qui donna le nord de l'Angleterre à Canut et le sud à Edmond. Peu de temps après ce dernier fut tué par trahison;

Canut lui succédant régna sur toute l'Angleterre, et joignit bientôt à cette couronne la Norwège. *An de J. C.* 1016.

ALPERSBACH (*combat d'*). Le général Vandamme, commandant une division de l'armée de Rhin-et-Moselle, attaqua, le 8 juillet 1796, un poste important d'Autrichiens, dans la petite ville d'Alpersbach, au duché de Wurtemberg. Ses heureuses dispositions et sa valeur lui firent presqu'entièrement détruire les Impériaux qui lui étaient opposés; leur commandant fut tué, deux cents demeurèrent prisonniers.

ALPES (*passage des*). Annibal, ayant pris Sagonte et vaincu les Romains en Espagne, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, et s'avança, en dix jours, au pied des Alpes. La nature et les hommes semblaient s'être réunis en ce lieu pour opposer à son passage d'insurmontables barrières. Il emporta plusieurs châteaux, battit des peuplades belliqueuses qui se trouvaient sur sa route, et obtint par la ruse ce qu'il ne put gagner de vive force. Neuf jours lui suffirent pour gravir avec des peines infinies sur la cime des Alpes, vers le mont Saint-Bernard. Parvenu sur le sommet, le chemin devenait plus difficile encore pour redescendre en Italie. Sur ces montagnes couvertes de neiges éternelles, il n'existait nulle route; on y voyait seulement quelques sentiers étroits, glissants et tortueux, bordés de précipices, où s'allaient perdre dans des gouffres affreux les hommes et les animaux qui faisaient un faux pas, ou quittaient un instant leurs traces fugitives. Si après avoir péniblement élargi ces sentiers en creusant le flanc des montagnes, on parvenait dans une plaine, la neige moins durcie s'enfonçait sous les pieds des éléphants et des chevaux; leurs pieds y demeuraient arrêtés comme dans des piéges. Annibal, voyant ses troupes découragées par tant de fatigues, les fit stationner sur une haute colline, dont on nettoya le sol avec des peines infinies. De là il leur montra les riches plaines de l'Italie, arrosées par le Pô, et ses côteaux couverts d'une riante verdure. Il leur restait peu de chemin à parcourir pour atteindre ces belles contrées. Cette vue enflamma le courage des soldats d'Annibal : ils redoublèrent d'efforts. Mais un obstacle nouveau vint bientôt s'offrir. Un énorme rocher leur ferma tout à coup le chemin; les éléphants et les chevaux ne

pouvaient le gravir; l'armée se trouva tout à fait subitement arrêtée; et quinze jours de peines et de fatigues étaient perdus; l'expédition entière devenait inutile. Annibal trouve dans son génie de nouvelles ressources. On abat tous les arbres d'alentour; leurs troncs sont entassés auprès du roc; on forme un énorme bûcher; un grand vent allume bientôt une flamme ardente, et la pierre devient aussi rouge que le brasier dont elle entourée. Alors, si l'on en croit Juvénal et Tite-Live, les Carthaginois versèrent une grande quantité de vinaigre sur ce rocher; il en fut calciné, et céda, dès ce moment, facilement aux coups des travailleurs: quatre jours suffirent, dit-on, pour cette opération pénible. L'armée, continuant sa marche, entra, cinq. jours après, dans les champs de la Haute-Italie. Tandis qu'elle s'y reposait, Annibal en fit la revue: il ne se trouva plus que vingt mille fantassins et six mille chevaux, de cinquante mille hommes d'infanterie et de neuf mille cavaliers qu'il commandait avant de traverser les Alpes. Cette faible armée lui suffit pour combattre et pour vaincre les Romains dans plusieurs grandes batailles, et mettre Rome dans le plus grand péril, 200 *ans avant J. C.*

ALTENDORFF (*bataille d'*). Le général Kléber, commandant une aile de l'armée de Sambre et Meuse, qui venait de prendre Bamberg, en Franconie, n'hésita pas de faire passer la Rednitz à deux divisions de sa gauche, pour les diriger sur Forcheim et Ebermenstadt, tandis que les divisions de droite devaient s'établir derrière Rauh-Eberach. Ce mouvement, qui s'exécuta le 6 août 1796, donna lieu à un combat sanglant entre la cavalerie autrichienne et celle de la division du général Lefebvre. L'ennemi, occupant un camp à Altendorff, poussait ses avant-postes jusqu'à Strullendorff, à une lieue et demie de Bamberg. La plaine au delà de ce village était immense et présentait un singulier avantage à celui qui possédait la plus nombreuse cavalerie. Les Autrichiens devaient en conséquence espérer de brillants succès. Cependant dix escadrons, formant la cavalerie de la division Lefebvre, arrivent; on les forme en colonne, on leur donne le signal du combat. Ils attaquent et culbutent les premiers postes ennemis, traversent le village d'Hirschaid, et se déployent dans la plaine en présence des Allemands plus nombreux. La charge s'engage; l'ennemi ne

pouvant résister au premier choc, se replie en désordre. Profitant de leur grande supériorité, les Impériaux débordent la gauche des Français, et menacent leurs flancs. Le général Richepanse s'en apperçoit; il court avec quelques pelotons à leur rencontre. Le combat est alors furieux; la mêlée est au comble; le général Richepanse reçoit un coup de sabre sur le bras; le jeune Montbrun, son aide-de-camp, le voyant assailli, hors d'état de se défendre, le couvre de son corps et pare les coups qu'on lui porte. Le général d'Hautpoult, guéri d'une blessure récente, vint heureusement le remplacer. Cependant, chacun se rallie à la voix de ses chefs; de nouveau l'on se retrouve en présence, une seconde charge s'engage : déjà quelques escadrons lâchaient pied, lorsque le capitaine Prudhomme, du premier régiment de chasseurs, fit arrêter ce mouvement rétrograde. Plusieurs fois, dans ce combat, enveloppé avec les siens, il sut se faire un passage, non pour se retirer, mais pour revenir à la charge avec plus d'acharnement. Malgré l'étonnante valeur des Français, les Autrichiens, infiniment plus nombreux, allaient peut-être fixer enfin la victoire de leur côté, si le huitième régiment de cuirassiers ne s'était présenté : il sort du village d'Hirschaid avec la rapidité de la foudre, ranime la confiance des chasseurs, fonce sur l'ennemi, le repousse, le met en fuite. Aussitôt les Français reprènent l'avantage : les Impériaux sont poursuivis de toutes parts. Pour arrêter les rapides progrès des Français qui les pressent, les harcèlent, et continuellement sont mêlés dans leurs rangs, les généraux allemands ordonnent à leur artillerie de faire indistinctement un feu violent sur les combattants allemands ou français. Le général Lefebvre, ayant atteint son but, fait cesser le combat, et se contente de prendre la position qu'il était chargé d'occuper. Il avait assez cueilli de lauriers, dans une journée où les chefs et les soldats se distinguèrent. Pour faire un éloge digne de l'intrépidité de ses troupes, Kléber se contenta d'écrire au Gouvernement, qu'*avec de tels hommes, un général se dispensait de compter ses ennemis*. 6 *août* 1796.

ALTENKIRKEN (*batailles d'*). 1. Les champs d'Altenkirken devinrent plusieurs fois, dans les dernières années du dix-huitième siècle, témoins des combats entre les Français et les Allemands. Cette petite ville est située dans

l'ancien électorat de Cologne, à huit lieues nord-est de Coblentz. Le général Kléber, ayant passé le Rhin en 1796, obligea les Autrichiens d'abandonner la position d'Uckerath, pour se porter vers Altenkirken ; ils réunirent vingt mille hommes sur les hauteurs environnantes. Kléber, dont l'activité ne savait laisser aucun repos à l'ennemi, ordonna à Lefebvre d'attaquer les Impériaux dans cette formidable position. Le 4 juin, à quatre heures du matin, il part à la tête de l'avant-garde, ayant en seconde ligne le général Colaud qui devait prendre position en avant de Weyerbuch, dès que la première ligne commencerait son attaque. Lefebvre culbuta d'abord les avant-postes ennemis. Dès qu'il eut débouché sur les hauteurs opposées à celles d'Altenkirken, une canonnade des plus vives s'engagea. Aussitôt Lefebvre partage sa division en trois colonnes; celles de droite et de gauche avaient ordre de déborder les ailes de l'ennemi, et de les tourner, tandis que le centre devait attaquer son front. Ces dispositions furent exécutées avec un grand ensemble ; on vit en même temps ces trois colonnes battre la charge, gravir sur des hauteurs presqu'inabordables, déployer de toutes parts la plus grande audace et la plus grande intrépidité. L'ennemi opposa à cette attaque la plus vive résistance; mais la baïonnette française triompha. Des charges de cavalerie, exécutées avec valeur, achevèrent une défaite qui se changea bientôt en une déroute complète. Trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouva un régiment autrichien tout entier ; quatre drapeaux, douze pièces de canon, un grand nombre de caissons, furent les trophées de la victoire du général Lefebvre. Jamais on ne vit infanterie marcher avec plus d'ordre et attaquer avec plus d'audace. Le général d'Hautpoult, qui y commanda toutes les charges de cavalerie, reçut dans l'épaule une balle. Il fut provisoirement remplacé par le chef d'escadron Richepanse, nommé général de brigade sur le champ de bataille, pour prix de sa valeur. Il avait su, dans cette action, fixer la victoire par l'audace qu'il avait déployée partout où il s'était montré. 4 *juin* 1796.

2. L'armée de Sambre et Meuse fit une manœuvre de retraite le 19 septembre de la même année. Le corps commandé par le général Marceau quitta à sept heures du matin la position de Freilengen. A dix heures il avait entièrement défilé par la chaussée d'Altenkirken, et sortait de

la grande forêt d'Hachsbach. L'ennemi le suivait de près; il fallait l'arrêter pour favoriser la retraite du reste de l'armée. Marceau choisit une position, y plaça une batterie de dix pièces d'artillerie légère; à ses côtés se trouvait le capitaine Souhait; ils s'avançaient pour reconnaître l'ennemi: un coup de carabine part d'une haie qui cachait un Tyrolien. Marceau fait trois cents pas, puis s'arrête; il sent qu'il est mortellement blessé. Les grenadiers français l'emportent sur un brancard qu'ils forment avec leurs armes. Ils arrivèrent le soir à la porte de la petite ville d'Altenkirken. Marceau y fut reçu par le général Jourdan, et les principaux officiers de l'armée. Accablée par des troupes trop nombreuses amenées par l'archiduc Charles, cette armée, pour la première fois de la campagne, éprouvait un revers. Un de ses généraux les plus distingués se trouvait frappé à mort. A son aspect des larmes coulèrent de tous les yeux. Il possédait, si jeune, tant de talent, tant d'activité, tant de bravoure! Marceau opposa un front serein aux alarmes de ses amis: *Je suis trop regretté*, disait-il! On le porta chez le gouverneur prussien; il était trop faible pour aller plus loin. Les Autrichiens s'avançaient; le général Jourdan consentit à regret de le laisser à Altenkirken. Dès le matin il reçut la visite d'un capitaine de hussards de Kaiser, commandant les avant-postes allemands. Le général Haddick vint lui témoigner combien il était sensible à son malheur. Le prince Charles lui envoya son chirurgien. Le général Krai se rendit lui-même auprès de lui; on vit des larmes couler des yeux de ce vieux guerrier que Marceau avait toujours combattu. Triste, les yeux baissés, il pressait ses mains mourantes. Les hussards de Blankeistein et de Barco, qui avaient le plus fait la guerre contre lui, demandèrent à le voir. Marceau parla à tous avec la douceur et l'affabilité qui lui étaient naturelles. Les chirurgiens élargirent sa plaie; il le souffrit avec un courage calme. Souvent il parla, à ses amis, de sa mort comme du moment le plus heureux, et les consolait en leur répétant: *Je suis trop heureux de mourir pour la patrie!* Cependant ses douleurs redoublent; il tombe dans le délire, ne parle que de combats. Devenu plus calme, il ouvre les yeux, reconnaît le général autrichien Elnitz, le nomme, retombe en faiblesse, et bientôt il expire. Son corps demeura entre les mains des Autrichiens qui l'entouraient. Ainsi périt à vingt-sept ans ce vaillant homme que la mort avait tant de

fois respecté dans les champs de bataille. Deux savantes campagnes lui avaient assuré l'immortalité. Il avait fait des fautes, mais elles avaient pour causes sa jeunesse, son peu d'expérience, sa bouillante ardeur, et son desir immodéré de la gloire. Comme les plus grands capitaines, c'était par des revers qu'il avait appris l'art de vaincre. Deux traits peindront sa modestie, et deux autres feront connaître les excellentes qualités de son cœur. Un homme de beaucoup de mérite le félicitait sur ses victoires du Mans et de Savenay : *Ce n'est pas moi*, répondit-il, *qu'il faut complimenter, c'est Kléber à qui je dois tout!* Un ministre lui conseillait de solliciter un commandement : *Je me garderais bien*, dit-il, *de vouloir commander en chef : je n'ai pas assez d'expérience.* Dans les premiers temps des guerres civiles, le fanatisme et l'amour armèrent des milliers de femmes dans la Vendée. Quelquefois des corps de cavalerie ou des masses d'infanterie étaient conduits par ces guerrières. Une d'elle, poursuivie par des soldats, tombe expirante aux pieds du général Marceau : *Sauvez-moi!* s'écrie-t-elle. Il la relève et la rassure. Il fixe quelques instants ses regards sur les traits enchanteurs de cette femme. Elle était belle. Une femme pouvait-elle être un ennemi dangereux pour des soldats? La clémence pouvait-elle devenir un crime dans un militaire français? Une femme demandant grâce n'était-elle pas un objet sacré? Marceau entreprend de la sauver. Il lui fait trouver un asile où sa pudeur et ses jours étaient en sûreté. Une loi punissait de mort le républicain qui faisait grâce à un Vendéen pris les armes à la main. Marceau est dénoncé pour avoir été sensible à la pitié. Tout se préparait pour son supplice, lorsqu'un représentant, qu'il avait arraché des mains des Vendéens, accourt de Paris, se présente à la commission militaire, demande les pièces du procès et les déchire; mais rien ne put sauver la jeune Vendéenne, objet de sa clémence. Marceau désespéré voulait la suivre dans la tombe. Cette horrible image poursuivit toujours, depuis, sa mémoire. Long-temps après, lorsqu'il racontait cette funeste histoire, des larmes de douleurs suspendait son récit, et l'on voyait ses yeux étincelants de rage, de n'avoir pu consommer une bonne action.

Marceau fut aimé, dans son enfance, d'une femme du peuple dont l'indulgence le consolait de la sévérité de ses parents. Toutes les fois que la bonne Francœur paraissait,

l'enfant tendait vers elle ses petits bras. Elle donnait des fruits; Marceau lui rendait d'innocentes caresses. Vingt ans après, le général Marceau remporte une victoire. Le soir il reste seul avec sa sœur et un ami. On lui parle de la gloire de sa conquête ; il sourit à l'espoir de la paix. Son attention se porte sur sa petite fortune, noble fruit de ses exploits, quand tout à coup, sortant d'une profonde rêverie, il s'écrie : *Sais-tu, ma sœur, ce que nous ferons en arrivant à Chartres ? Nous irons chez la bonne mère Francœur. Il y a si long-temps que je ne l'ai vue!* Et des larmes de plaisir inondèrent son visage. Marceau ne devait plus la revoir ! Les amis qui étaient demeurés auprès de lui, dans ses derniers moments, demandèrent au prince Charles que ses restes fussent rendus à ses frères d'armes. L'archiduc y consentit en priant le général français de faire avertir les Autrichiens de l'heure où il serait inhumé afin de s'unir à eux dans les honneurs funèbres qui seraient rendus à sa mémoire. Son corps fut enterré dans le camp retranché de Coblentz, au bruit de l'artillerie des deux armées. Long-temps après, on transféra ses cendres dans le fort de Pétersberg, qui prit le nom de fort Marceau. L'armée lui éleva des monuments. Le général Kléber donna le dessin de celui dans lequel il repose. Une colonne fut élevée à l'endroit où il reçut le coup mortel, et une pyramide aux champs de Messeinheim qu'il avait illustrés. 19 *septembre* 1796.

3. Un troisième combat eut lieu à Altenkirken, le 16 avril 1797. Le général Championnet délogea de cette position les Autrichiens, leur fit un grand nombre de prisonniers, et leur tua beaucoup de monde.

ALTENHEIM (*combat d'*). Depuis trois mois le vicomte de Turenne fatiguait Montécuculli, par des marches et contre-marches savantes, pour contrarier ses projets et le forcer au combat dans un poste avantageux aux français. Ses soldats, fatigués par des pluies continuelles, campés dans la boue, souffraient beaucoup dans un pays ruiné; les chevaux ayant consommé les fourrages ne vivaient que de feuilles d'arbres. Les jeunes soldats s'impatientaient dans ces marais, où l'on était souvent dans l'eau jusqu'au genou. Les vieux militaires, connaissant leur général, leur répétaient souvent : *Quoi, vous vous plaignez ! vous ne connaissez pas notre général ; il est plus fâché que nous*

quand nous sommes mal : il ne songe à l'heure qu'il est qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous dormons ; c'est notre père ; on voit bien que vous êtes jeunes ! Le mauvais temps cessa vers le 10 juillet ; Turenne manœuvra pour attirer l'ennemi dans une position favorable ; il arriva le 16 juillet 1675, au village d'Acheren. Les Impériaux paraissaient vers le bourg de Salsbach. Près de l'endroit où se trouvait l'armée française, quelques haies formaient un défilé au sortir d'Acheren : le terrain s'ouvrait ensuite par une petite plaine terminée par le bourg de Salsbach ; dont la vue était cachée par une petite hauteur. Turenne eut d'abord quelque espérance de s'emparer de Salsbach, il alla à la tête d'un défilé reconnaître l'église, mais ne jugea point qu'on la pût attaquer. La situation des ememis était couverte à leur droite par des bois, des retranchements et des ravins. Vers leur gauche ils n'avaient pris aucunes précautions. Il apperçut un défilé commode pour les attaquer avantageusement. Après quelques moments d'une profonde réflexion, le terrain lui parut si heureusement disposé, qu'il ne put s'empêcher de dire à quelques officiers généraux : *C'en est fait, je les tiens, ils ne pourront plus m'échapper, et je vais recueillir le fruit d'une si pénible campagne.* Jamais ce grand homme ne s'était flatté ; encore moins on l'avait vu marquer ses espérances. Il continua quelque temps d'observer, et remarqua dans le gros de leur armée beaucoup d'inquiétudes. En effet une grande partie des bagages des Autrichiens passait déjà la montagne, et leurs troupes se disposaient à la retraite. Le vicomte alla se reposer sous un arbre, il déjeuna et y resta assez long-temps. Il y était encore quand on vint lui dire que l'infanterie ennemie était en mouvement du côté de la montagne. Il se lève, monte à cheval s'avançant sur une hauteur pour considérer ce que ce pouvait être ; il ordonne à tous ceux qui étaient avec lui de ne point le suivre, et dit au duc d'Elbœuf : *Mon neveu, demeurez ici, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître.* Il trouve milord Hamilton près de l'endroit où il dirigeait ses pas ; *venez par ici*, lui dit-il, *on tire où vous allez.* Le vicomte lui répondit : *Je ne veux pas être tué aujourd'hui.* Il continue son chemin, et rencontre le lieutenant général d'artillerie Saint-Hilaire, qui l'invite de *jeter les yeux sur une batterie*

qu'il venait de placer. Il retourné deux pas en arrière. En ce moment un boulet ennemi, tiré au hasard, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire, donna au milieu de l'estomac du vicomte. Son cheval le ramena d'où il était parti, le visage penché sur l'arçon. Arrivé à l'endroit où Turenne avait quitté sa compagnie, le cheval s'arrête, et le héros tombe mort dans les bras de ses gens, après avoir deux fois ouvert les yeux. Saint-Hilaire avait auprès de lui son fils. Ce jeune homme fit un cri en voyant son père qu'il croyait mortellement blessé. *Ce n'est pas moi*, lui dit-il, *qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme*, en montrant Turenne. Cette mort fit cesser les inquiétudes des généraux ennemis. Ils avaient beaucoup gagné, car les français avaient beaucoup perdu. Le comte de Montécuculli s'écria : *il est mort un homme, qui faisait honneur à l'homme.* Au moment où les soldats apprirent cette funeste nouvelle, un profond silence se fit dans toute l'armée, il ne fut interrompu que par des sanglots. *Notre père est mort*, s'écriaient les soldats en s'arrachant les cheveux, *nous sommes perdus!* Tous veulent voir le corps de leur général. A ce triste spectacle leur douleur se renouvelle, ils s'écrient d'une commune voix : *Qu'on nous mène au combat, nous voulons venger notre père.* Deux lieutenants généraux se trouvaient seulement dans ce moment au camp d'Acheren, le comte de Lorges et le marquis de Vaubrun. Vaubrun blessé au pied était peu en état d'agir. Ils délibérèrent long-tems sans se fixer à aucune mesure; sur quoi les soldats s'écrièrent à plusieurs reprises : *Lâchez la Pie, elle nous conduira.* C'était le cheval que montait ordinairement le vicomte. Enfin, après plusieurs délibérations, l'armée française, qui eût attaqué si Turenne eût vécu, prit le parti de la retraite; et l'armée impériale, qui commençait à se retirer, s'avança pour attaquer. Les généraux français se mirent en marche, le 28, pour regagner le pont d'Altheneim. Le lendemain les Impériaux se hâtèrent d'attaquer les Français. Le combat fut terrible; le comte de Lorges s'y conduisit avec toute l'habileté d'un grand capitaine. Le marquis de Vaubrun, au premier bruit de l'attaque, se mit à la tête de ses gendarmes après avoir fait attacher sa jambe blessée à l'arçon de son cheval. Combattant avec valeur, il fut tué au milieu des ennemis. Les Impériaux perdirent dans ce combat cinq mille hommes, et les Français trois mille : ces

derniers se retirèrent après cette action ; et repassèrent le Rhin. Quelques soldats, couverts de blessures, se redisaient en passant sur le pont d'Altheneim : *Si notre père ne fût pas mort, nous ne serions pas blessés*. Toute la France pleura Turenne ; les bouches les plus éloquentes prononcèrent son éloge. Louis XIV ordonna de placer son tombeau parmi ceux des rois ; un monument fut élevé par ses parents sur le lieu où il reçut le coup mortel. Le vandalisme impie osa dans ces derniers temps troubler sa cendre ; mais un héros, en confiant ses restes précieux à la garde des invincibles blessés dans les combats ; et le plaçant dans le temple de la gloire militaire, lui a rendu un hommage digne de ses services, de ses talents et de sa renommée. Les armées ont relevé les trophées élevés à sa gloire dans les terres étrangères qu'il honora par ses exploits, et ces monuments sont confiés à la garde des braves. 16 *juillet* 1675.

ALTORFF (*combats d'*) 1. Le général Lecourbe fut chargé, le 14 août 1799, de chasser les Autrichiens de la vallée d'Altorff, au milieu de laquelle coule la Reuss. Cette opération nécessitait la division de ses troupes en deux corps, pour balayer en même temps ses deux rives. Il confia la moitié de ses forces à son chef d'état-major Porson. Après des marches extrêmement pénibles au travers des montagnes, la colonne du général Porson rencontra les Autrichiens dans cette vallée, les culbuta, et les jeta de l'autre côté de la Reuss. Aussitôt l'ennemi coupa le seul pont existant sur cette rivière, et rendit ainsi impossible l'accès dans le Schachenthal. Une canonnade et une fusillade terribles s'engagèrent d'une rive à l'autre ; beaucoup de monde était frappé ; mais la Reuss séparant les combattants, l'action ne pouvait avoir rien de décisif : la rivière empêchait les Français de recourir à l'arme blanche, qu'ils surent tant de fois employer avec avantage pour vaincre. Instruit par la canonnade de l'engagement de ses troupes, et apprenant aussi la rupture du pont de la Reuss, le général Lecourbe ordonna à sa flottille de débarquer ses grenadiers près de Fluelen. Un combat meurtrier s'engagea ; le feu des chaloupes françaises répondit avec vigueur au canon des Autrichiens, et huit compagnies de grenadiers marchant au pas de charge, la baïonnette en avant, eurent bientôt décidé l'affaire. Six cents Autrichiens périrent dans ce combat. 14 *août* 1799.

2. Masséna, vainqueur des Autrichiens et des Russes à Zurich, apprit aussitôt l'arrivée du général Suwarow à Altorff. L'armée russe d'Italie s'étant portée par Bellinzona sur le mont Saint-Gothard, avait successivement attaqué les brigades des généraux Gudin et Loison, et acheté par d'énormes sacrifices son entrée dans la vallée de la Reuss. Le seul passage d'Urseren avait coûté quinze cents hommes à cette armée. Jamais la seule soixante-septième demi-brigade n'eût abandonné ce poste après cette glorieuse défense, si elle n'eût apperçu Suwarow conduisant une armée toute entière près de l'envelopper. Lecourbe n'avait qu'une poignée de monde pour défendre Altorff; cependant il arrêta avec elle toute l'armée russe au pont de Seedorff, et empêcha les Russes de franchir la rive gauche de la Reuss. Suwarow menaçait tout à la fois Lucerne, Schwitz et Glaris, dans le temps où le corps autrichien de Jellakish et de Lingen, réuni à une partie des débris de celui du général Hotze, marchait sur les Français par Kerens et la vallée d'Engen. Cependant les troupes françaises, extrêmement disséminées dans les cantons Suisses, ne présentaient nulle part dans ce moment des masses imposantes. On voyait la seule brigade Molitor occuper Glaris, le Linthal et les débouchés du Muttenthal. Suwarow, peu habitué à la guerre de montagnes, après avoir inutilement attaqué Lecourbe au pont de Seedorff, sondé tous les passages de la Reuss sans espoir de les franchir, se dirigea par des chemins qu'il se traça lui-même du Schatchenthal dans le Muttenthal, où de nouveaux échecs l'attendaient. 30 *septembre* 1799.

ALVÉDA (*bataille d'*). Ramire, roi des Asturies, voulant recouvrer son patrimoine, usurpé par les Arabes, fit, en 846, une irruption dans la Vieille-Castille. Abdérame, leur roi, se mit à la tête de ses troupes, et rencontra l'ennemi dans la plaine d'Alvéda, place forte alors, mais maintenant ruinée. Le combat fut sanglant. On fit éclater cette fureur ordinaire aux nations divisées par l'intérêt, ennemies par religion : la nuit seule sépara les combattants. Ramire, voyant son armée considérablement diminuée, profita des ténèbres pour se retirer sur un côteau voisin. Cette retraite apprit aux Arabes leur victoire ; ils attendaient le jour en célébrant leur triomphe par la bonne chère, le vin et la joie, lorsque tout à coup les Chrétiens, animés par le désespoir,

fondent sur eux aux premiers rayons de lumière, les pressent, les accablent et les mettent en fuite à leur tour. La prise d'Alvéda et de Calahorra fut le fruit de cette victoire. 846.

AMAILHON (*combat d'*). L'ardent Westermann était opposé dans la Vendée au marquis de Lescure ; déjà il lui avait enlevé Parthenay avec douze cents hommes, le 20 juin 1793. Lescure, surpris, résiste faiblement ; mais Westermann n'osant pénétrer dans le pays insurgé, Lescure revint avec une nouvelle armée reprendre Parthenay. Westermann s'avance encore une fois avec trois mille hommes, il prend Amailhon, le 1er juillet, après une assez faible résistance, fait saisir quatre membres du comité royaliste, livre ce bourg au pillage, distribue aux patriotes de Parthenay une partie du butin, ne quitte Amailhon qu'après l'avoir incendié ; se porte sur Clisson, s'empare du château de Lescure, le fait piller et réduire en cendres. Voyant du haut du clocher de Bressuire brûler son château, Lescure fait sonner le tocsin de toutes parts. A ce signal, six mille paysans mal armés se réunissent, avec quatre pièces de canon. Laroche-Jacquelin, forcé de quitter Saumur, où ses soldats l'avaient abandonné pour rentrer dans la Vendée, réunit aussitôt les insurgés de son arrondissement, et vole au secours de Lescure, au moment où il venait d'évacuer Bressuire pour reprendre Châtillon. Ainsi les chefs Vendéens levaient des troupes à l'instant du besoin dans cette guerre singulière où le paysan était tout à la fois agriculteur et soldat, où l'officier changeait de troupes toutes les fois qn'il variait de territoire, où tout à coup une contrée paraissait jouir de la plus profonde paix après s'être vue, quelques jours auparavant, couverte de gens armés ; où l'homme de guerre avait plus de peine à connaître et trouver son adversaire, que de difficultés pour le vaincre. Pour connaître le système d'après lequel avait été organisée la Vendée, et la manière de se battre de cette singulière milice, nous transcrirons ici un des passages les plus remarquables d'un écrivain qui a su développer avec sagacité les causes de cette guerre désastreuse, décrire avec intérêt les opérations militaires dans ces malheureuses contrées, et montrer avec complaisance les moyens employés par un gouvernement réparateur pour pacifier un pays que l'intolérance et l'intrigue étaient

parvenues à soulever.* « La masse des insurgés était innombrable ; elle comprenait presque la totalité des habitants dans les départements de la Vendée et des Deux-Sèvres, de la partie méridionale de la Loire-Inférieure, et de Maine et Loire. Le territoire envahi par les Vendéens, trois mois après l'insurrection, formait un cercle de vingt lieues de rayons; Chollet, Mortagne et Montaigu en étaient les points centraux. Les armées vendéennes n'étaient point régulièrement organisées ; l'on n'y voyait ni bataillons, ni régiments. Chaque paroisse nommait son capitaine, qui menait au combat tous les hommes en état de porter les armes; chaque chef de paroisse se réunissait à son chef divisionnaire, qui lui-même se ralliait, soit au généralissime, soit à un chef supérieur. L'infanterie des Vendéens faisait leur principale force, vu la nature du terrain qu'ils avaient à défendre : ils ne rassemblaient guère plus de huit à neuf cents chevaux. Si la cavalerie vendéenne, formée par la plus ardente jeunesse, se laissait entamer quelquefois dans la retraite, elle était terrible dans la poursuite de l'ennemi. Lorsqu'un point était menacé, lorsqu'une expédition était projetée, le commandant de l'arrondissement territorial expédiait des courriers pour faire sonner le tocsin dans toutes les paroisses de son ressort ; les relais étaient préparés. Au moindre signal, le vendéen quittait sa houe, saisissait son fusil pour voler, plein d'ardeur et de confiance, au combat comme à une fête. Des femmes, des enfants prenaient aussi les armes : on en a vu mourir au premier rang. Un fusil et du pain pour quelques jours, tel était l'équipage de l'homme du Bocage, qui jamais ne quittait son arme que pendant son sommeil. Il n'était point soldé, et ne recevait en campagne que la nourriture. Sa manière de combattre, absolument étrangère à la tactique, déconcertait tous les plans. Réunis en divisions, ils marchaient en colonnes de trois ou quatre hommes de front, la tête dirigée par l'un des chefs, qui seul connaissait le point d'attaque. On voyait d'abord paraître quelques tirailleurs, qui se glissaient le long des haies et des fossés, pour tirer le plus près possible sur les soldats qui se trouvaient hors de ligne. La masse suivait avec rapidité, sans observer aucun ordre et en poussant des cris à la manière des Sauvages ; elle se retirait ensuite pour attirer l'ennemi ; puis, étendant ses ailes, elle faisait un cercle pour l'envelopper en le débordant. Cette

manière de s'éparpiller, de s'étendre en éventail, s'appelait *s'égailler*. Tous se précipitaient alors sans ordre et avec fureur sur les baïonnettes et les batteries, renversant ce qui s'opposait à leur choc, et ne recevant prisonnier que l'ennemi désarmé. Souvent même, pour s'emparer des canons, dix ou douze Vendéens désignés partaient en désordre, armés seulement de bâtons, dans le dessein d'envelopper la batterie dont ils voulaient se rendre maîtres. Au moment où l'on mettait le feu, ils se jetaient par terre, et ne se relevaient qu'après le coup. La même manœuvre se répétait jusqu'à ce qu'ils fussent sur les canons; qui se trouvaient presque toujours abandonnés par un ennemi effrayé d'une pareille audace. Les Républicains au contraire, marchant en colonnes serrées, engagés dans un pays couvert et montueux, avaient souvent des files entières emportées. Les Vendéens chargeaient ordinairement leurs fusils de quatre à cinq balles; nés chasseurs et accoutumés au tir, ils visaient juste : étaient-ils repoussés; ils se ralliaient sans peine, et revenaient sans cesse à la charge : étaient-ils vainqueurs; ils poursuivaient l'ennemi sans relâche. Cette manière de combattre, adaptée à la nature du pays, tenait aussi à leur caractère. Ainsi l'art des combats ne consistait point pour les Vendéens en positions savantes, en batteries bien disposées, non plus qu'en manœuvres habiles, mais en surprises, et surtout en embûches, où ils attiraient l'ennemi par des routes inégales et fangeuses; c'est alors qu'ils se dispersaient pour se rallier de nouveau, souvent même dans les ténèbres. Des avis circulaient rapidement de village en village; de tous côtés le tocsin sonnait, et, au point du jour, des masses d'hommes sortaient des forêts et des ravins en faisant retentir l'air de leurs cris affreux. On les voyait fondre en désordre sur un ennemi imprudent, qui bientôt prenait la fuite. Le massacre commencé finissait toujours à plusieurs lieues du point de l'attaque. Les Vendéens n'avaient point d'uniforme militaire, mais un costume caractéristique; ils portaient une grande veste, des pantalons de laine brune; sur leur tête un bonnet de poil ou un chapeau rabattu, et par dessus leurs vêtements une petite camisole blanche, traversée en avant d'une grande croix noire : au bas de cette camisole pendaient ordinairement des reliques de Saints ou des ossements de royalistes à venger. Un chapelet autour du cou achevait ce costume tout à la fois militaire et reli-

gieux. Qu'on s'imagine une multitude d'hommes ainsi vêtus, couvrant de tous côtés les hauteurs, marchant deux à deux, à pas lents, la tête nue, l'œil baissé, l'air morne, le fusil en bandoulière, et le chapelet à la main. En vain le canon et la mousqueterie essayent de troubler cette marche religieuse, qu'un silence effrayant accompagne; on n'entend que le bruissement lugubre et cadencé des Psaumes récités à voix basse. Tout à coup la scène change, un mouvement convulsif succède, les bonnets se trouvent en un instant sur toutes les têtes, et les fusils dans toutes les mains. Aux cris de *vive le Roi!* se joignent les cris horribles de *tue les Républicains!* ils deviènent le signal du massacre.... L'histoire peut placer les Vendéens au premier rang des peuples soldats. Soumis et taciturnes, tel était leur caractère distinctif : singulier contraste avec la bouillante impétuosité du soldat patriote. Vainqueur ou vaincu, l'expédition finie, le Vendéen rentrait dans ses foyers pour reprendre ses travaux champêtres. Au moindre appel, au moindre coup de tocsin, il revolait au combat avec une ardeur toujours nouvelle. Quelles sont les causes d'un tel dévouement, d'une constance aussi héroïque? L'enthousiasme et la religion, ces deux puissants mobiles du cœur humain. Les prêtres, s'exposant à tous les périls, parcouraient les rangs, animaient les forts, soutenaient les faibles; on les voyait sur le champ de bataille, bravant la mort dont ils étaient entourés, administrer avec calme, panser les blessés, et prêcher à tous le mépris d'une vie mortelle et périssable, pour mériter la plus glorieuse éternité. A l'enthousiasme de la religion se joignait aussi l'amour de la gloire et des louanges. Les chefs Vendéens, presque tous jeunes et ardents, ne respiraient que pour combattre. Ils avaient pour juge suprême l'opinion de leurs compagnons d'armes, pour triomphes leurs suffrages. La gloire de l'emporter sur ses égaux transportait cette jeunesse bouillante, qui ne songeait qu'à se surpasser. Des femmes, après le combat, mettaient le comble à l'enthousiasme en distribuant le prix du courage. » 1 *juillet* 1793.

AMALÉCITES (*défaites des*). 1. Les Hébreux, à peine entrés dans le désert où ils demeurèrent quarante années, furent attaqués par les enfants d'Amalec. Moïse mit Josué à la tête des Israëlites, et lui ordonna de combattre. Pendant le combat, Moïse monta sur le haut d'une colline. Suivant

les ordres du Seigneur, il s'y tint les mains élevées vers le ciel. La victoire fut l'effet des prières de Moïse, qui voyait fuir les ennemis, tandis qu'il demeurait ainsi les bras élevés, et les Amalécites l'emporter quand il les abaissait. Josué victorieux fit passer les enfants d'Amalec au fil de l'épée. 1491 *ans avant J. C.*

2. Les Amalécites remuant encore sous le règne de Saül, le Seigneur ordonna de les exterminer tous. Deux cent mille Israëlites, commandés par ce prince, entrèrent sur leur territoire, et parvinrent à leur capitale. Les enfants d'Amalec furent taillés en pièces, depuis Hévilah jusqu'à Sur, aux frontières de l'Egypte. Leur roi Agag fut fait prisonnier. 1074 *ans avant J. C.*

AMBERG (*combat d'*). L'armée de Sambre et Meuse, commandée par le général Jourdan, s'avança, en 1796, dans la Haute-Bavière. Le vieux général Kray, lui disputant le terrain, s'arrêta vers Amberg, petite ville à neuf lieues de Ratisbonne, située au bas d'un côteau, sur la rive droite de la Wilz. Sur sa rive gauche se trouve une plaine d'environ une lieue en tous sens, dont le terrain, bordé de bois, s'élève peu à peu. A deux lieues d'Amberg est l'embranchement d'une route qui conduit dans la Bohême; elle est sur la gauche, tandis que celle de Ratisbonne est en ligne droite. Les Autrichiens avaient établi leur camp : sa droite, appuyée à des hauteurs couvertes de bois, en arrière de Wolfering; devant leur front se trouvait Kerking et Tirnnied ; sa gauche se portait vers la Nahe. Elle était défendue, ainsi qu'une partie du centre, par des abattis et des marais. Des batteries, placées sur les hauteurs de Wolfering, foudroyant les débouchés des bois, rendaient impossible de forcer de front une aussi formidable position. Jourdan, regardant cette entreprise comme téméraire, fit cependant avancer les tirailleurs français entre les bois et les hauteurs occupés par les Autrichiens. L'artillerie légère, les suivant de près, se porta, le 21 août, dès huit heures du matin, des deux côtés de la grande route, pour répondre au feu de l'ennemi. De son camp, le général Kray appercevait tous les mouvements des Français; il avait encore l'avantage de pouvoir manœuvrer dans une très-belle plaine, dont les hauteurs de Wolfering dérobaient la vue aux généraux

français. Ayant remarqué qu'il pouvait facilement déborder la droite de Jourdan, et arriver avant lui à la route d'Amberg, Kray y fit porter des troupes; mais elles furent apperçues par les éclaireurs français. Le général Jacopin, chargé avec une demi-brigade, de cette opération, gagna les Autrichiens de vîtesse, et atteignit avant eux la gorge par laquelle ils devaient déboucher. Le combat fut vif et sanglant sur ce point. A chaque moment, le général Kray détachait des troupes fraîches de sa gauche, pour forcer ce passage. Jourdan ordonna aux divisions des généraux Championnet, Colaud et Grenier, de s'appuyer sur leur gauche. Cette manœuvre permit de soutenir les troupes qui défendaient le défilé. Plusieurs fois les Français avaient été forcés de reculer, dans les premiers moments d'attaque; mais ils s'y portèrent ensuite avec tant de vigueur, qu'ils regagnèrent bientôt le terrain qu'ils avaient perdu.

Les Impériaux, voyant qu'on leur opposait une résistance insurmontable à l'extrémité de la gauche, tentèrent une diversion sur le côté affaibli par les troupes qu'on en avait tirées. Des têtes de colonnes se firent appercevoir sur les hauteurs en arrière de Wolfering; une nombreuse cavalerie descendit le côteau pour se mettre en bataille dans la plaine. Aussitôt, le second régiment de dragons s'avança. Malgré le feu de l'artillerie, il arriva au bas du côteau avant l'ennemi. Son audace empêcha les Autrichiens de descendre. Pendant plus de trois heures il demeura sous le feu de l'artillerie autrichienne. Tandis que les Autrichiens cherchaient ainsi à déboucher dans la plaine, le général Kray attaquait le général Jacopin avec l'élite de ses troupes. Pressé de tous côtés, ce dernier marche à la tête de deux bataillons. Il fait battre la charge, s'offre à l'ennemi, enfonce et culbute tout ce qui se présente sur son passage. Les hauteurs, si longtemps disputées, sont enfin abandonnées; les Autrichiens se retirent en bon ordre. Les Français, manquant de cavalerie, ne peuvent les inquiéter dans leur retraite; ils bivouaquent sur le champ de bataille. Au point du jour du lendemain, on apperçoit les Impériaux en arrière de la Nahe, occupant une position près de Schwarsberg. Cette sanglante action aurait été beaucoup plus décisive, si l'avant-garde du général Colaud avait pu inquiéter les derrières de l'ennemi, comme il lui était prescrit; mais les difficultés du terrain l'empêchèrent d'exécuter ses ordres. 21 *août* 1796.

AMBLEF (*bataille d'*). Chilpéric II, étant en guerre avec Charles-Martel, vint camper près d'Amblef, maison royale sur la petite rivière de ce nom, et voisine de l'abbaye de Stavélo. L'armée de Charles n'était pas éloignée. Un de ses soldats s'offrit d'attaquer seul les royalistes, et lui promit de les mettre en fuite. Le duc d'Austrasie y consentit. Le guerrier part; et d'un air intrépide, qui semblait annoncer la victoire, il marche droit aux Neustriens, qu'il trouve sans sentinelles, sans armes, sans défiance et sans crainte. Aussitôt il met l'épée à la main, criant d'une voix terrible : « Fuyez! voici Charles avec ses troupes, » il perce tous ceux qu'il rencontre. L'épouvante se répand dans tous les cœurs. Charles, témoin de la consternation, fond sur ces gens effrayés, et les met en fuite. Leur déroute fut si précipitée, et la poursuite des vainqueurs si vive, que le roi Chilpéric n'échappa que par une espèce de miracle. 716 *de J. C.*

AMBRACIE. 1. Philippe, roi de Macédoine, père de Persée, avait déclaré la guerre aux Etoliens, à la prière des Achéens. Il se mit en campagne avec une armée formidable. Avant d'entrer sur les terres ennemies il forma le siége d'Ambracie, riche colonie des Corinthiens. Il employa, pour la réduire, toutes les machines de guerre alors en usage, et y entra vainqueur, après un siége de quarante jours. *An* 219 *avant J. C.*

2. Cent quatre-vingt-neuf ans avant J. C., les Romains ordonnèrent au consul Fulvius de réunir la Grèce à leurs vastes conquêtes. Il débuta par le siége d'Ambracie. Les assiégés opposèrent une vigoureuse résistance à de continuels assauts. Un renfort de cinq cents Etoliens augmenta leur courage, tandis que l'industrie de leurs ingénieurs inventait chaque jour de nouvelles machines pour détruire les instruments de guerre avec lesquels les Romains frappaient incessamment leurs murailles. Fatigué d'une résistance si opiniâtre, Fulvius se repentait déjà d'avoir entrepris ce siége, quand les Etoliens lui firent des propositions de paix. Dépourvue de ses alliés, épuisée par la famine, Ambracie capitula. *An* 189 *avant J. C.*

AMERSFORT (*prise d'*). Le général de brigade Dewinter s'empara, le 19 janvier 1795, de la ville d'Amers-

fort, une des plus considérables de la province d'Utrecht. On trouva, dans cette place bien fortifiée, quatre-vingts pièces de canon. Elle aurait pu long-temps arrêter une armée formidable avec ses digues, ses fortifications et son artillerie; mais les glaces et la rigueur du froid lui ayant enlevé ses plus grands moyens de défense, elle se rendit à l'approche des Français. 19 *janvier* 1795.

AMIDE (*siéges d'*). 1. Le terrible Sapor II avait armé la Perse entière, pour envahir les provinces orientales de l'empire romain, quand il vint mettre le siége devant Amide. Les habitants de cette ville fameuse du Diarbeck jurèrent de s'ensevelir sous ses ruines Les Perses élevaient des terrasses, des tours garnies de fer et couvertes de balistes, qui lançaient au loin des grêles de pierres. Plusieurs fois, les assiégés brûlèrent ces machines, disputèrent le terrain pied à pied, et opposèrent à leurs efforts un courage invincible. Enfin, Sapor l'emporta: Amide ouvrit ses portes; mais cette conquête coûta aux Perses le sang le plus pur de leur royaume. *An* 502.

2. Sous l'empire d'Anastase Ier, Cobad, roi de Perse, vint encore porter ses armes devant Amide. Ses habitants, héritiers de la valeur de leurs pères, étaient d'intrépides guerriers. On fit jouer contre les murs, des béliers; les Amidéens en détournèrent les coups en lançant d'énormes poutres qui, suspendues par les deux bouts à des poulies, brisaient, dans leur chute, la tête des béliers. Rebuté du mauvais succès de ce genre de batterie, Cobad fit élever une plate-forme en terre, beaucoup plus haute que les murs de la ville, d'où il lançait incessamment des pierres et des traits. Pour rendre ces travaux inutiles, les assiégés pratiquèrent une mine sous cette terrasse en la soutenant par des étais. Cependant, lorsqu'ils virent cette éminence bien garnie de Perses, ils abattirent leurs étais, et les assiégeants se trouvèrent ensevelis sous les ruines de leurs propres ouvrages. Il ne restait plus à Cobad qu'un assaut général pour se rendre maître d'Amide. Il fait appliquer les échelles à plusieurs endroits des murailles. Les Amidéens se défendent avec fureur: les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu, pleuvent de toutes parts sur les assaillants; les Perses fuient: Cobad, frémissant de rage, les force à

coups de cimeterre de remonter à l'assaut : il tue ceux qui refusent d'obéir. Mais ce second assaut n'a pas un meilleur succès. Désespéré, il sonne la retraite, et ordonne de décamper dès le lendemain de devant une place qui lui coûte déjà cinquante mille hommes et trois mois de siége. Instruits de cette nouvelle, les habitants se livrent aux transports d'une joie effrénée; ils insultent le monarque persan, et l'accablent de railleries et d'injures. Les femmes même, oubliant toute pudeur, portent l'effronterie aux excès les plus indécents. Cobad résolut de périr ou de se venger: bientôt il en trouva l'occasion. Un soldat remarqua l'entrée d'un ancien souterrain, bouché seulement par de petites pierres. En s'y glissant pendant la nuit, il reconnut qu'il aboutissait à l'intérieur d'une tour gardée seulement par des moines. Averti de cette découverte, Cobad y fit couler la nuit suivante des soldats. C'était le 10 janvier; le froid était piquant; il tombait une grosse pluie. Les cénobites, gardiens de la tour, s'étant enivrés à l'occasion d'une fête, dormaient d'un profond et paisible sommeil, lorsque les Perses entrèrent et les égorgèrent sans bruit. On trouva les postes abandonnés. Les sentinelles, pour éviter le froid, s'étaient retirées dans les maisons. Les Perses vainqueurs ouvrirent les portes d'Amide au reste de l'armée. On vit ces soldats trop fidèlement obéir à leur prince, qui leur ordonna de passer les habitants au fil de l'épée. Cent mille hommes périrent dans cet horrible carnage. Cobad, monté sur un éléphant, excitait lui-même la fureur de ses troupes, quand un prêtre, courbé sous le poids des années, se prosterna devant lui, en s'écriant : *Prince! oubliez-vous qu'il est indigne d'un puissant monarque d'égorger de sang-froid de malheureux vaincus? Pourquoi,* dit Cobad, *avez-vous tant fait de résistance? Hélas!* répondit le vieillard, *Dieu voulait que vous dussiez votre conquête à votre valeur, et non à notre lâcheté.* Ce compliment flatta le vainqueur et calma sa colère. Il fit cesser le massacre, et permit seulement le pillage. *L'an de J. C.* 502.

3. Les Romains supportèrent avec peine la perte d'Amide. Dès l'année suivante, Patrice, général de leurs armées, vint y attaquer les Perses. N'ayant pu réussir dans plusieurs assauts à emporter la place de vive force, Patrice convertit le siége d'Amide en blocus pour la réduire par la famine.

Dès les premiers jours du siége, la garnison s'étant emparée de tous les magasins, ne laissait point de vivres aux malheureux habitants. Ces infortunés, après avoir employé, pour se nourrir, les substances les plus dégoûtantes, se virent d'abord réduits à vivre de cadavres, puis s'entre-tuèrent les uns les autres. Eglon, commandant de la place, homme impitoyable et dur, contenait ces désespérés par la terreur de sa cruauté. Mais la vengeance divine fit tomber sur lui les maux dont il était le principal auteur. Un paysan des environs, nommé Gadamas, se glissait pendant la nuit pour apporter au bourreau d'Amide des fruits et du gibier. Peu à peu, il obtint sa confiance, et lui fit croire qu'il connaissait un lieu d'où les Romains se répandaient chaque nuit pour piller les campagnes environnantes. Il lui recommande de ne se fier à personne, et lui promet de le conduire sûrement sur ce point, où il exterminerait facilement cette petite bande de brigands. Deux cents hommes devaient suffire pour cette expédition nocturne. Eglon, moins rusé que vaillant, se laissa surprendre par l'adroit paysan. Gadamas revint trouver Patrice. Celui-ci fait poster mille soldats en embuscade dans le lieu indiqué. La nuit suivante, Eglon donne dans le piége; mais ses deux cents hommes combattirent avec tant de valeur, qu'ils se firent tous tuer sur la place. Le siége d'Amide se borna à cette expédition. Peu après on fit la paix; Amide fut rendue à l'empereur de Constantinople. *L'an de J. C.* 504.

AMIENS (*siége d'*). Un vieil officier espagnol, rempli de courage, forma, en 1597, le hardi projet de surprendre Amiens en plein jour. Dans la nuit du 9 au 10 mars, Porto-Carrero s'avance rapidement avec sept mille hommes d'infanterie et sept cents chevaux. Des piquets sont placés sur toutes les routes, des détachements dispersés dans tous les sentiers; ils arrêtent tous les voyageurs, et empêchent de porter à Amiens la nouvelle du danger dont elle est menacée. Cinq cents hommes d'élite sont placés en embuscade sous des masures et des haies voisines d'une des portes. En même temps trente soldats, déguisés en paysans, s'acheminent vers Amiens. Leurs armes sont cachées sous des sarraux grossiers : les hottes dont ils sont chargés, et des paniers annoncent des villageois se rendant au marché pour vendre leurs denrées. Ils accompagnent trois chariots char-

gés de noix. Un des sacs se délie vis-à-vis le corps-de-garde des bourgeois. On rit de la maladresse du conducteur ; le convoi s'arrête ; un des chars se trouve précisément sous la herse de la porte. Les bourgeois se précipitent pour ramasser les noix dont le sol est jonché. Dans ce moment, les soldats déguisés saisissent leurs armes, tombent sur les bourgeois, en tuent quelques-uns, et mettent les autres en fuite. Un d'eux court avertir les soldats embusqués. Les bourgeois tentent en vain d'abattre la herse ; ils entrent, suivis de quatre compagnies de cavalerie, et se répandent dans Amiens sans éprouver de résistance. On était en Carême ; les bons Amiénois écoutaient tranquillement le sermon dans les églises. Le tocsin sonne l'alarme ; on veut courir aux armes, mais il n'était plus temps : il fallut livrer aux Espagnols les caisses publiques, l'artillerie, les munitions, et les richesses particulières. Une demi-heure leur avait suffi pour occuper les places, l'hôtel-de-ville et les remparts. Henri IV consterné s'écria, en apprenant cette nouvelle : *C'est un coup du ciel ; les pauvres gens, pour avoir refusé une petite garnison que je voulais leur donner, se sont perdus*. Aussitôt il songea aux moyens de reprendre cette ville. Le duc de Mayenne regardait l'entreprise comme difficile et d'une réussite incertaine ; Lesdiguières soutenait qu'une attaque prompte et vive enlèverait sûrement cette ville aux Espagnols. Cet avis, conforme au génie du monarque, est adopté. Sur-le-champ le maréchal de Biron est chargé d'investir la place du côté de l'Artois. Quatre mille hommes d'infanterie avec sept cents chevaux suffirent à cet habile général pour intercepter les communications avec Dourlens, arrêter les convois, et resserrer la ville de si près, que sa garnison n'osa se montrer hors des murs. Porto-Carrero, surpris de la célérité de cet investissement, manquait encore des approvisionnements nécessaires à une ville assiégée. Pour ménager ses magasins, il fait sortir de la ville les bouches inutiles. Les faubourgs sont brûlés. Pendant ce temps, Sully dirigeait lui-même les approvisionnements de l'armée de siége. Si une sage économie présida à ses dépenses, une noble munificence sut offrir en abondance des vivres aux soldats et des munitions à l'armée. Pour la première fois, on vit former deux hôpitaux, où les malades et les blessés trouvèrent des soins et des remèdes appropriés à leurs maux. Le zèle du généreux ministre reçut pour récompense les

louanges de l'armée, qui appela cette expédition le *siége de-velours*. Au commencement d'avril, le roi se rendit au camp, distribua les postes, ordonna les approches, dressa ses batteries, et fit attaquer la place. Le 22 mai, Porto-Carrero fit une sortie, avec cinq cents chevaux, sur le quartier du maréchal de Biron; il s'empara d'un fort établi par les Français pour le défendre. Deux heures après, le capitaine français l'en chassa, et le poursuivit avec tant de vivacité jusqu'à cent pas de la ville, qu'il n'eût pu y rentrer, si quatre cents hommes d'infanterie ne fussent venus à son secours. Le mois suivant, Jean de Gusman tomba avec fureur sur trois endroits des tranchées, et en chassa les assiégeants. Ce triomphe fut court; le brave La Boulaye l'ayant chargé tout à coup, il fut tué, et ses soldats repoussés jusque sur la contrescarpe, où le capitaine français planta ses étendards. Le 18 juillet, François d'Arco et Diégo-Durant firent chacun une attaque sur la tranchée; ils tuèrent deux mestres-de-camp, et poussèrent hardiment jusqu'aux batteries pour enclouer les canons. A leurs rapides progrès, Biron opposa sa valeur ordinaire. Le combat devenant terrible sur ce point, le roi lui-même vint au secours de ses guerriers, et poursuivit les Espagnols jusqu'au corps de la place. Les troupes françaises furent repoussées dans un assaut donné le 4 septembre, mais les assiégés eurent à pleurer leur gouverneur, le brave *Porto-Carrero*. Dom Jérôme Caraffe, marquis de Montanagro, lui succéda; plus flegmatique, mais aussi intrépide que son prédécesseur, il suivit son plan de défense, et donna à l'archiduc le temps d'arriver à son secours avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Son maréchal-général, le vieux comte de Mansfeld, se faisait porter en litière à cause de son grand âge. L'approche des Espagnols causa de la division dans le conseil du roi. Le maréchal de Biron était d'avis de les aller combattre; le duc de Mayenne fut d'un sentiment opposé: *Votre dessein, Sire, est de reprendre Amiens, et non pas de gagner une bataille: vos retranchements sont très-bons; laissez votre armée derrière: les Espagnols ne hasarderont rien; je les connais, ils n'entreprendront jamais de vous forcer*. Le roi s'en tint à ce parti. Cependant l'archiduc s'avançant vers les lignes, la terreur saisit leurs défenseurs, ils prirent la fuite; mais le grand feu de l'artillerie française arrêta les Espagnols, qui n'osèrent avancer, craignant de tom-

ber dans un piége. Par un excès de précaution, l'archiduc perdit une occasion favorable. S'étant approché encore une fois vers l'endroit le plus faible des retranchements, le duc de Mayenne plaça si bien ses canons, qu'ils foudroyèrent les Espagnols, et les obligèrent de se retirer; mais, s'ils s'étaient avancés seulement deux cents pas plus loin, ils auraient réussi. Ainsi, une conduite trop circonspecte empêchât un chef, dénué d'audace, de réussir. Le duc fit fortifier les endroits faibles de ses lignes; de sorte que le lendemain l'archiduc n'osa pas l'attaquer, et commença sa retraite vers les Pays Bas. Henri, toujours aimant les plaisanteries, dit alors que l'*archiduc était venu en capitaine, mais qu'il s'en retournerait en prêtre* (ce prince était cardinal). Après le départ des Espagnols, le roi fit sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci le fit de l'aveu de l'archiduc. Le marquis de Montanagro sortit d'Amiens le 25 de septembre. Henri, voulant lui faire honneur, envoya au devant de lui le connétable et le duc de Montbason. Le connétable ayant demandé les clefs de la ville, un espagnol lui répondit d'un ton fier : *Nous pensions que vous viendriez les chercher sur la breche*. Montanagro, conduit au roi, lui fit en italien cette harangue : *Sire ! je rends cette place entre les mains d'un roi soldat, puisqu'il n'a pas plu à mon maître de la faire secourir par des capitaines soldats*. Henri ne perdit que six cents hommes dans ce siége : toujours dans ses guerres il ménagea le sang des Français, préférant leur vie au cruel honneur de posséder quelques jours plus tôt une ville forte. *An* 1597.

AMISUS (*siége d'*). Pendant la guerre avec Mithridate, roi de Pont, Lucullus forma le siége d'Amisus, place forte sur la mer Noire. Son gouverneur, ingénieur habile et excellent machiniste, donna continuellement beaucoup de peine aux Romains pour le réduire. Il amortissait l'effet de leurs machines de guerre, et parvenait souvent à les endommager. Cet homme si ingénieux se laissa cependant prendre à une ruse bien simple. Pendant plusieurs jours, Lucullus attaqua la ville à la même heure, puis il faisait retirer ses troupes, après avoir tenté l'assaut. Les assiégés, habitués à cet ordre d'attaque, dégarnissaient leurs remparts au moment où les Romains rentraient dans leur camp. S'appercevant de cette funeste sécurité, Lucullus, après avoir fait à

l'ordinaire rentrer ses troupes, revint subitement, et livra un assaut furieux à toutes les parties de la muraille; en même temps les murs furent escaladés de tous côtés. Déconcerté par cette attaque imprévue, et l'invasion soudaine des Romains, le gouverneur d'Amisus prit la fuite, et mit le feu à plusieurs endroits de la ville. Pour arrêter l'incendie, Lucullus donna le pillage à ses soldats; il croyait ainsi intéresser les militaires à la conservation d'édifices renfermant des richesses qui leur étaient dévolues. Son espoir fut trompé. Le soldat, avide de butin, s'arma de flambeaux, parcourut les maisons pour ne rien laisser échapper de sa proie, et mit ainsi le feu à un grand nombre. Une forte pluie vint heureusement sauver les restes de cette ville infortunée, dont Lucullus favorisa de tout son pouvoir le rétablissement, après avoir inutilement tâché de prévenir sa ruine. 71 *ans avant J. C.*

AMCKLAND (*combat et prise d'*) 1. Lorsque l'Empereur Napoléon se rendit maître de l'électorat de Brandebourg, en 1806, il ordonna à ses lieutenants de poursuivre et d'anéantir les restes de l'armée prussienne vaincue à Jéna. Le grand duc de Berg s'avança dans la Poméranie, où s'était réfugié le corps du général prussien Bila. Il le rencontra dans une plaine voisine de la petite ville d'Amckland, située dans un terrain fertile, sur la Péenne. Aussitôt le général Becker chargea la colonne prussienne avec les dragons du général Boussard. En un instant, elle fut enfoncée. La cavalerie, l'infanterie ne purent résister. Le général Becker entra avec les ennemis dedans Amckland. Les Prussiens capitulèrent: on fit ainsi quatre mille prisonniers. Parmi eux se trouva le régiment des hussards du roi, qui, après la guerre de sept ans, avait reçu de l'impératrice Catherine des pelisses de peaux de tigre en témoignage de sa bonne conduite. Le général Becker fit réclamer, mais en vain, la caisse militaire prussienne, que l'on avait conduite au-delà de la Péenne, sur le territoire suédois, dont le monarque était l'ennemi secret de la France.

2. Au mois d'avril suivant, les Suédois eurent l'imprudence de passer la Péenne, de déboucher sur Amckland et Demmin, et de se porter sur Passewalck. Le maréchal Mortier réunit ses troupes le 16 avril, déboucha de Passewalck

sur la route d'Amckland, culbuta les positions de Belling et de Ferdinandshoff, fit quatre cents prisonniers, prit deux pièces de canon, entra avec l'ennemi dans Amckland, et s'empara de son pont sur la Péenne. Dans cette action, la colonne du général suédois Cardell fut coupée. Elle était encore à Uckermunde quand les Français entraient déjà dans Amckland. Le général en chef des Suédois fut blessé d'un coup de mitraille dans cette journée; tous ses magasins furent pris. Le lendemain, le général Cardell fut attaqué à Uckermunde par le général de brigade Veau; il perdit trois pièces de canon et cinq cents prisonniers. Le reste de sa troupe s'embarqua sur des chaloupes canonnières sur le Haff. Mécontents de ces malheurs répétés, les généraux Suédois demandèrent un armistice, qui fut consenti par le maréchal Mortier. 10 *avril* 1807.

AMMONITES (*défaite des*). 1. Jephté, l'un des juges d'Israël, fut choisi par le Seigneur pour exterminer les Ammonites, qui retenaient depuis dix-huit ans dans un dur esclavage les enfants de Jacob. Il les défit, renversa leurs villes, et remporta sur eux une victoire complète; mais son triomphe fut pour lui un sujet d'amertume. Il avait fait vœu dans un combat d'immoler ce qui sortirait le premier de sa maison au moment de son retour : ce fut sa fille unique. 121 *ans avant J. C.*

2. David, roi de Juda, eut encore plusieurs guerres avec les Ammonites. Il prit et rasa leurs villes, tua leurs rois, et les rendit ses tributaires.

AMPHÉE (*siége d'*). La première guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens s'alluma 743 ans avant J. C.; elle dura vingt ans. Les Spartiates ouvrirent la campagne par le siége d'Amphée, petite ville de Messénie : elle leur parut propre à former leur place d'armes. Emportée d'assaut, les vainqueurs sans pitié massacrèrent ses habitants. Cet échec et la conduite des ennemis redoublèrent l'ardeur des Messéniens pour se défendre courageusement; tandis que les Lacédémoniens, enflés de leurs succès, jurèrent de ne poser les armes qu'après avoir pris toutes les villes ennemies et ruiné leurs campagnes. De cette double disposition des esprits résulta une guerre sanglante et meurtrière : au lieu que cet événement aurait dû engager les Messéniens

vaincus à demander la paix à des conditions plus douces, que s'ils avaient continué de se battre ; mais la barbarie et la hauteur des Spartiates aigrirent les esprits, et interdirent pendant long-temps tout espoir de rapprochement. *An 743 avant J. C.*

AMPFINGEN (*bataille d'*). L'Autriche, se refusant toujours à la paix, le consul Bonaparte ordonna à l'armée du Rhin de s'avancer le 28 novembre 1800, dans l'intérieur de l'Allemagne. Bientôt elle se trouva en présence de l'archiduc Jean, commandant les forces autrichiennes dans la Bavière. Pendant la nuit du 30, la majeure partie de cette armée vint passer l'Inn à Muldorff et Craibourg. Le 1er décembre, à la pointe du jour, l'archiduc déploya ses troupes dans la plaine d'Ampfingen, puis commença une attaque avec impétuosité sur tout le front, et parut vouloir s'emparer des bois qui se prolongent perpendiculairement sur la droite de la position d'Aschau, vers Lauterbach. L'armée du prince débouchait en même temps par Craibourg sur Aschau, que le général Desperriers était chargé de défendre avec deux bataillons et trois escadrons. Le général Ney, après avoir fait replier ses avant-postes jusque sur la ligne de bataille, dont la droite était à Hagerloc, le centre en avant de Rameringen, et la gauche à Hann, reprit l'offensive sur l'ennemi avec beaucoup d'avantage. Il força huit bataillons autrichiens à se replier, et les repoussa à plus d'une demi-lieue du point d'attaque, faisant des prisonniers et enlevant des canons et des caissons. Pendant ce mouvement, les Autrichiens continuaient de se déployer dans la vallée de l'Issen. Déjà ils débordaient fortement la gauche de la division Hardy, et s'étaient rendus maîtres de toutes les hauteurs entre Rathenkirk et Pffafenkirken. Un corps de douze mille hommes, infanterie et cavalerie, continuait de marcher sur la gauche des Français, sans combattre, et cherchait évidemment à arriver sur la grande route, formant leur seule retraite. Pour rendre cette manœuvre inutile, le lieutenant-général Grenier fit marcher de la droite vers la gauche la brigade du général Joba, qu'il avait mise en réserve vers le bois de Voies; il fit en même temps repousser l'ennemi plusieurs fois sur tous les points d'attaque, et toujours avec succès. Les Autrichiens fournirent en vain plusieurs charges de cavalerie et d'infanterie; la ligne fran-

çaise, de plus de trois mille toises d'étendue, ne fut jamais entamée dans un combat de cinq heures sur le même champ de bataille. Le général Moreau, apprenant que le général Grenier était fortement attaqué, lui ordonna de faire retraite, et au général Walther d'appuyer sa brigade sur Hoach. Arrivant peu après en personne sur le terrain, et reconnaissant le développement considérable des forces de l'ennemi, il s'assura que la plus grande partie de son armée était réunie devant lui. La retraite ordonnée, il fit avancer le général Grandjean pour la soutenir. Elle se fit par échelons et dans le meilleur ordre. Arrivés à Riechersiheim, les Autrichiens firent des efforts incroyables sur le point d'Aschau, et forcèrent le général Desperriers à se replier après une très-belle résistance, car il ramenait six à sept cents prisonniers. Les Autrichiens couronnaient déjà une crête des hauteurs, et se portaient sur la sortie du défilé par où la division Ney opérait sa retraite; une partie de l'artillerie y était encore engagée, lorsque le lieutenant-général Grenier ordonna au chef de brigade du second régiment de dragons de repasser le défilé avec cent cinquante chevaux, et de charger l'ennemi. Cet ordre fut exécuté avec autant de vigueur que de talent. Cet officier supérieur gravit l'escarpement sous le feu de l'infanterie ennemie qui le couronnait, la dispersa, fit cent prisonniers, sabra un pareil nombre d'ennemis, et demeura maître du passage. Lorsque l'artillerie fut débarrassée, la retraite se continua avec ordre sur la route d'Haag. Arrivé à Saxemletten, Moreau ordonna à une demi-brigade de soutenir les efforts de l'ennemi pendant que les deux divisions Hardy et Ney feraient leur retraite. Ces troupes fraîches continrent les Autrichiens avec beaucoup de vigueur. Les divisions Hardy et Ney prirent position sur les hauteurs de Haag, et la division Legrand sur Dorfoc. La division Grandjean se plaça sur les hauteurs de Rameau, en avant de Haag. La brigade Walther se plaça à l'embranchement des routes de Waserbourg et d'Hohenlinden sur Haag. La perte des Autrichiens dut être considérable; huit cents demeurèrent prisonniers. Ainsi, pendant cinq heures entières, deux seules divisions françaises soutinrent un combat contre une armée entière, et opérèrent leur retraite sans éprouver d'échec. On ne peut l'attribuer qu'au courage et au sang-froid du soldat, et aux belles dispositions de tous les généraux. Le

général Ney, prudent et audacieux tour à tour, soutint parfaitement sa brillante réputation. Le général Grenier déploya la plus grande habileté, soit dans ses manœuvres, soit en pénétrant d'avance les projets de l'ennemi. Cette journée fut le prélude de la bataille d'Hohenlinden, qu'elle précéda de quelque jours. 30 *novembre* 1800.

AMPHIPOLIS (*siéges d'*). 1. Plusieurs villes de la Grèce secouèrent le joug des Athéniens, 422 ans avant J.C., et réunirent leurs forces à celles des Spartiates. Brasidas, général des alliés, n'osant se mesurer en pleine campagne contre les Athéniens, se retira dans Amphipolis, ville de Macédoine. Cléon, général des Athéniens, vint y mettre le siége. Brasidas résolut de profiter du caractère vain et présomptueux de Cléon, en lui inspirant une téméraire confiance, et paraissant toujours très-craintif. Un jour où il n'était pas sur ses gardes, il mit en fuite les Athéniens dès le premier choc, dans une sortie. Cléon paya de sa vie son imprudence; cependant Brasidas, dangereusement blessé, survécut peu à son triomphe.

2. Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, maître d'Amphipolis, lui rendit d'abord sa liberté, pour amuser les Athéniens dont il craignait la puissance; mais ne redoutant plus Athènes, il garda Amphipolis. 338 *ans av. J.C.*

AMSTERDAM (*prise d'*). 1. Les prétentions du prince d'Orange au pouvoir absolu sur les Provinces-Unies, soulevèrent contre lui, en 1787, tous ceux qui tenaient encore pour l'antique constitution de Hollande. Environné, sur terre, par la Prusse et la France, le sort de ce pays dépendait de ces grandes puissances. La Hollande devait être libre si la France, conformément à son intérêt, se montrait protectrice des Etats-Généraux; elle devait être asservie, si le roi de Prusse prêtait son appui au Stathouder, marié avec sa sœur. La France négocia, et ne fit aucune démonstration hostile. Peu à peu, le duc de Brunswick s'approcha, avec vingt mille hommes, des frontières de la Hollande. Certain de l'inaction des Français, il joignit ses troupes à celles du stathouder. Les Prussiens n'éprouvèrent aucune difficulté jusqu'aux approches d'Amsterdam, où se trouvaient les chefs du parti opposé. Les villages d'Oudkerk et d'Amstel-

Veen firent une honorable résistance : les Prussiens perdirent beaucoup de monde par le feu du canon placé sur les digues longues et étroites conduisant à ces postes, qui se replièrent successivement sur Amsterdam. La défense de cette ville avait été confiée au chevalier de Ternant. Jamais général ne fut plus digne de la confiance publique, et jamais chef ne trouva ses opérations plus continuellement entravées par des formes et des délibérations, lorsqu'il était question d'agir et de repousser l'ennemi. Commandant beaucoup plus de volontaires que de troupes réglées, il ne réunissait jamais des forces suffisantes pour chaque expédition. Malgré tous ses soins, n'ayant pu réunir assez de soldats pour défendre une écluse importante, située entre Harlem et Amsterdam, et la vue du danger de son occupation n'ayant pu faire lever assez de Hollandais pour la reprendre, le chevalier de Ternant, jugeant tous ses soins inutiles pour défendre des hommes sans activité et sans énergie, abandonna un commandement dans lequel il n'avait recueilli que des chagrins, sans prévoir aucun succès possible. Dénué de leur général, les Amsterdamois négocièrent avec le duc de Brunswick et la princesse d'Orange. Les patriotes furent proscrits, dépouillés de leurs emplois; leurs maisons pillées, leurs propriétés dévastées. Le stathouder reprit toute sa puissance; l'Angleterre redevint maîtresse des mers, et domina sur la Hollande; la France perdit son antique considération et son influence sur les Provinces-Unies; tout fut courbé, en Hollande, sous la verge despotique de l'Angleterre, dominant sur ce pays sous le nom du stathouder. Cet état dura six années, et procura à la France de nombreux auxiliaires, lorsqu'elle entreprit d'affranchir la Hollande du joug de l'Angleterre, en 1794.

2. Quand Louis XIV s'avança victorieux dans la Hollande, qu'il eût soumis les provinces d'Utrecht, d'Over-Issel, de Gueldre, on vit les Hollandais percer les digues qui retiènent les eaux de la mer, inonder Leyde, Delft et submerger les innombrables maisons de campagne des environs d'Amsterdam. Le paysan ne murmura point de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste citadelle, au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. Les armées de Louis XIV reculèrent au printemps devant cette

insurmontable barrière. Bientôt le stathouder, alors aimé dans la Hollande, suscita contre la France presque toute les puissances de l'Europe. Cent ans après, les Français, ayant conquis en une campagne la Belgique, vaincu les Impériaux, les Anglais et les Hollandais coalisés, s'avancèrent à la fin de l'automme de 1794, sur les bords du Wahal. Les Hollandais, opprimés par leur stathouder, étaient divisés d'opinion; mais, dans ce pays, toutes les passions se taisent à la vue des dangers de la patrie. On se souvenait du terrible exemple donné par la Hollande à Louis XIV; ses digues et ses canaux paraissaient une barrière tellement insurmontable, que le général Pichegru regardait cette conquête comme impossible. Les paysans du Brabant-Hollandais répétaient sans cesse aux soldats français qui se vantaient d'aller au Zuyderzée : *Si vous y allez, on vous y noiera, aucun de vous n'en reviendra.* Cependant, de fortes gelées firent d'abord rentrer dans leurs lits les rivières débordées. Dès les premiers jours de décembre la Meuse devint solide, la glace fut assez forte pour supporter des hommes, des équipages et de la grosse artillerie. Au moment où l'excessive froidure semblait forcer tous les hommes au repos, les Français s'élancèrent sur ces rivières glacées comme sur un pont que leur avait formé, dans cet instant, la Providence pour atteindre leurs ennemis, et franchirent le Wahal. Étonnées de tant d'audace, les dernières forteresses de la Hollande se rendirent. Les Anglais fuirent devant des soldats qui ne craignaient ni les frimas, ni la plus terrible froidure; des Allemands, commandés par le général Alvinzi, firent peu de résistance; le stathouder abdiqua sa dignité, et s'embarqua pour l'Angleterre. Les Hollandais vaincus, non par le talent des généraux, mais par les éléments, vinrent dans Utrecht apporter à Pichegru les clefs d'Amsterdam. Les Français y entrèrent le 9 janvier 1795; ils y observèrent la plus exacte discipline. Jamais cité ne ressembla moins, dans ce jour, à une ville conquise. L'ordre public n'y fut pas un instant troublé. Pichegru fit une proclamation qui défendait de désarmer les troupes hollandaises. Cette belle et briève sentence fut affichée à la porte des églises de toutes les communions : *Ici on adore* Dieu; *citoyen, qui que tu sois, ne trouble pas ce culte.* Les temples furent respectés. La bourse fut ouverte ce jour-là; toutes les opérations de commerce se firent comme de coutume, et les

dettes furent acquittées avec la même exactitude que dans la paix la plus profonde. Dans cette révolution les Hollandais ne changèrent ni de mœurs, ni de caractère; la forme de leur gouvernement varia peu, mais suivit depuis toutes les mutations de celui de France. Dans une saison aussi rigoureuse, tout semblait inviter au repos des soldats nus, transis de froid, exténués de fatigues; mais le Français calcule-t-il les travaux, compte-t-il les dangers, quand il lui reste une gloire nouvelle à acquérir? Peu de troupes demeurèrent dans Amsterdam, pour la garder, tandis que le reste s'avança pour recevoir la reddition de la Nord-Hollande et de la Zélande. La flotte de guerre hollandaise était arrêtée par les glaces dans le Zuyderzée. Pour compléter le tableau merveilleux de cette expédition, on détacha de l'artillerie et des escadrons de cavalerie légère, qui, traversant les flots consolidés, s'emparèrent de ces vaisseaux. L'histoire n'avait pas encore fourni d'exemple d'un fait de guerre dans lequel une flotte eût été attaquée et prise par de la cavalerie. 9 *janvier* 1795.

AMSTETTEN (*combat d'*). Dans la dernière campagne de l'empereur Napoléon contre l'empereur d'Allemagne, le prince Murat, ayant pris Ems, dans la Haute-Autriche, poursuivit les Russes sur les hauteurs d'Amstetten, et les attaqua avec les grenadiers du général Oudinot, et de la cavalerie. L'action fut vive, le combat opiniâtre. Les Russes, chassés de toutes leurs positions, laissèrent plus de quatre cents morts sur le champ de bataille, et quinze cents prisonniers. 1806.

ANAPE (*prise d'*). Le général russe Godowitsch prit aux Turcs, d'assaut, la ville et la forteresse d'Anape, le 3 juillet 1791. C'est une place bien fortifiée, dans une position avantageuse, au sein d'une grande plaine, sur la côte orientale de la Mer-Noire. Son commerce la rendait importante pour les Russes. Ils acquéraient ainsi le seul endroit où l'on construisît des vaisseaux de commerce sur cette côte du Pont-Euxin. Dix mille Turcs et quinze mille Tartares défendirent vigoureusement la forteresse; mais ils furent repoussés et complètement battus. Soixante et onze pièces de canon et cent drapeaux demeurèrent au pouvoir des Russes vainqueurs. 31 *Juillet* 1791.

ANATHA (*prise d'*). Julien l'apostat, voulant combattre Sapor II, roi de Perse, s'avança vers l'Euphrate. Sur une île de ce fleuve s'élevait une citadelle grande et fort peuplée, nommée Anatha. Avant d'entreprendre ce siége, il fit dire aux habitants de ne rien craindre s'ils se rendaient, mais aussi de ne rien espérer s'ils faisaient quelque résistance. Après quelques instants de délibérations, les portes sont ouvertes. Un taureau paraît couronné de fleurs, symbole de paix et d'amitié. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfants marchent à sa suite. Parmi eux était un soldat romain âgé de près de cent ans. Laissé malade soixante-six ans auparavant, lors de l'expédition de Galère, il avait eu, dans ces contrées, un grand nombre d'enfants. Il en sortait, en ce moment, environné de sa nombreuse famille, pour aller rejoindre les Romains. De ses yeux coulaient des larmes de joie, en rappelant aux habitants qu'il leur avait souvent répété qu'il mourrait sur les terres de l'empire. Julien permit aux habitants de sortir d'Anatha, mais il brûla leur ville. *L'an* 363.

ANCENIS (*combat d'*). Les Vendéens, vaincus aux batailles de Laval et du Mans, cherchaient à repasser la Loire. Dans leur fuite précipitée, ils étaient poursuivis par le terrible Westermann. Redoutable par les coups qu'il frappait, il portait encore la terreur et l'effroi par la rudesse de son visage et l'éclat de sa voix. La beauté de ses traits était relevée par une taille élevée où l'on voyait la force, la grâce et la souplesse; son regard était perçant et terrible: jamais un danger ne l'effraya, jamais péril ne le fit pâlir; aussi était-il toujours à l'avant-garde, toujours au poste le plus chaud dans une affaire. Si un général voyait ployer ses soldats, il envoyait chercher Westermann; avec sa légion il était sûr de tout renverser. Quand la victoire n'était pas assez prompte, Westermann se dépouillait de son habit; la bride entre les dents, les bras nus, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, il se précipitait avec sa cavalerie dans les plus épais bataillons: on le vit s'y enfoncer avec cinq ou six cents hussards, et revenir seul d'une sanglante mêlée où tous ses soldats avaient succombé. Son corps était couvert de coups de sabre; si ses blessures étaient nouvelles, il se faisait lier sur son cheval, et chargeait avec son bras en écharpe. Excellent

partisan, il eut un talent singulier pour la guerre de ruses qu'il fit dans la Vendée; il eût peut-être moins étonné dans le commandement en chef d'une armée; non qu'il manquât de l'esprit et du sang-froid nécessaires dans une bataille, mais son ardeur impétueuse ne laissait rien mûrir à la prudence. La fureur de sabrer l'avait rendu la terreur de la Vendée, et c'était contre un tel homme que Laroche Jacquelin eut à combattre à Ancenis, le 15 décembre 1793, avec des Vendéens consternés par des défaites multipliées. Cependant à la vue de la Loire, à l'aspect des rives Vendéennes, leurs esprits se ranimèrent, l'espoir, qui semblait n'être qu'au delà du fleuve, augmentait l'envie de le franchir. Mais comment l'entreprendre sans bateaux? L'approche d'un implacable ennemi ajoutait encore à la cruelle incertitude d'une pareille position; cette troupe désolée se divisa en deux corps; tandis qu'une partie gardait les hauteurs, l'autre se dispersait dans la ville et les environs, s'emparait des arbres, des tonneaux, des planches, de toutes les boiseries qu'elle pouvait trouver; elle rassembla ainsi les matériaux propres à construire des radeaux. Les constructions se pressaient et commençaient à s'avancer, lorsque Westermann parut sur la route d'Angers. Le tocsin se fit entendre; on courut aux armes, on marcha à sa rencontre; ses boulets déjà atteignaient les travailleurs. Alors, le désespoir anima les bras des Vendéens; Westermann, n'ayant qu'une faible avant-garde, fut repoussé : il se retira à Saint-Marc. Les radeaux s'achevaient pendant le combat; leur mauvaise construction intimida l'armée : découragée par les premiers essais, elle refusa d'y monter. Laroche Jacquelin voulut l'encourager par son exemple; il s'élança le premier, suivi de Stofflet : bientôt il est au milieu du fleuve. L'armée entière, les yeux fixés sur ce frêle radeau, tremblait pour la vie de son général; cependant, après une demi-heure de lutte contre le courant, cette machine, sans direction, parvint au rivage opposé. Quelques centaines de soldats suivent son exemple; la plupart arrivent heureusement, quelques-uns sont engloutis. L'armée entière aurait néanmoins tenté le passage, si Westermann n'eût pas fait répandre par ses espions le bruit d'une attaque générale et prochaine. Le hasard servit encore sa ruse; au moment où l'alarme saisit les Vendéens, cinq à six patriotes, placés en observation du côté de Nantes, attaquèrent par une vive

fusillade leurs premiers postes. Les Vendéens, se croyant entre deux feux, abandonnèrent le fleuve, leurs radeaux, leurs apprêts, pour fuir du côté de Nort. Ils errèrent quelque temps sans officiers et sans chefs; enfin, Talmont, Fleuriot, Lyrot, parviènent à sauver quelques canons, et rallient encore sept mille hommes, restes malheureux de cette armée redoutable qui, soixante jours auparavant, maîtrisait la Loire, envahissait le Maine et la Bretagne. 15 *décembre* 1793.

ANCONE (*siéges d'*). 1. La ville d'Ancône, importante par sa position sur la mer Adriatique, intéressante par son commerce avec l'Archipel et la Grèce, tenta, en 538, l'ambition de Vitigès, roi des Goths; c'était dans ces temps où les nations barbares s'agrandissaient chaque jour aux dépens de l'empire romain. Conon l'Isaurien, commandant d'une petite garnison dans la citadelle, eut la téméraire imprudence de sortir pour combattre l'armée ennemie; elle était nombreuse et aguerrie. Arrivé à cinq stades d'Ancône, ce général ignorant, au lieu de resserrer sa petite troupe, la rangea sur une seule ligne autour d'une montagne, comme s'il eût voulu faire une battue pour cerner des bêtes fauves. Aussitôt que les Goths parurent, les soldats romains, effrayés du nombre des barbares, connaissant par les dispositions de leur général toute son inhabileté, se mirent à fuir, sans même oser combattre. Les habitants, craignant de donner entrée aux Goths, leur y fermèrent les portes, et tirèrent seulement Conon sur la muraille, à l'aide de cordes. Animés par ces succès, les Goths tentèrent l'escalade; mais ils furent repoussés. 538.

2. Depuis 1532, Ancône était soumise à la domination du pape; il y possédait une forteresse armée de cent vingt pièces de canon de gros calibre, et un port situé dans une position avantageuse pour le commerce du Levant. Au moment où Bonaparte entra en Italie, le pape montra des dispositions peu favorables à la France; on le vit se liguer avec ses ennemis, et tenter de s'opposer au progrès des Français. Instruit de ces manœuvres et des insultes prodiguées dans Rome à la nation française, Bonaparte ordonna d'attaquer les états du pape. Le général Victor entra dans la Marche d'Ancône, et trouva la garnison de cette ville

composée de mille deux cents hommes, imitant les anciens Goths, placés sur les montagnes en avant d'Ancône; Victor les enveloppa habilement, et les prit tous sans tirer une amorce. Les officiers firent serment de ne plus désormais servir le pape, et furent relâchés sur parole; les soldats demeurèrent prisonniers : on entra sans résistance dans la ville, où l'on reçut les Français avec joie, et leur exacte discipline fit bientôt évanouir toutes les craintes que leur approche avait causées. Ancône se déclara peu après république indépendante. Sa faiblesse et le voisinage du pape lui faisaient une loi de demeurer étroitement unie à la France, et de faire cause commune avec elle. Ce gouvernement y dura peu. 9 *février* 1797.

3. Lorsque le général Macdonald fit évacuer Naples, en 1799, le commandement d'Ancône fut confié au général de brigade Monnier. Le 17 mai, une flotte composée de vaisseaux turcs et russes, profitant d'un vent favorable, se présenta à l'entrée du port, et fit un feu très-vif sur les fortifications et les vaisseaux français qui se trouvaient dans cette rade. Cette canonnade dura trois quarts-d'heure; mais la garnison, dirigée par le général Monnier, les canonna si vigoureusement, que les vaisseaux ennemis furent obligés de prendre le large. Tel fut le début d'une défense qui honora également et le général et les soldats; sa célébrité nous oblige d'entrer dans quelques détails sur cet événement. Le lendemain, les Russes renouvelèrent cette attaque pendant cinq heures; leur feu fut si mal dirigé, qu'ils se firent plus de mal entre eux qu'ils ne causèrent de dommages dans la ville. Cependant l'approche des Russes, des Napolitains et des Anglais, réunis aux Impériaux, la retraite de l'armée de Naples, le desir de se venger de la rapacité et des exactions des agents du directoire de France, soulevaient tous les habitants des villes et des campagnes voisines contre les Français. Une faible garnison abandonnée à son courage sur les côtes de la mer Adriatique, dans une place dont les batteries étaient en mauvais état, où l'on manquait de canonniers et de marins, dont les habitants, indifférents ou craintifs, faisaient des vœux pour le succès des armes ennemies, entreprit cependant de lutter contre tant d'ennemis intérieurs et extérieurs. La rébellion gagnait toutes les villes qui environnaient Ancône; elle se trouvait renfermée

dans un quart de cercle, dont la rivière d'Egino et le fleuve Musone formaient les côtés. Resserré de toutes parts, Monnier ne crut pas moins important de marcher contre Fano et Ascoli. Plusieurs fois il battit les rebelles, nettoya sa droite et sa gauche, et fit respecter son autorité dans un rayon assez étendu. Le 6 juin, les Turcs et les Russes reparurent sur les rives du Métaure; aussitôt l'insurrection se renouvela; les Cisalpins révoltés s'emparèrent de Pezaro; la petite ville de Mondulphe se mit en insurrection contre les Français. Monnier opposa aux Cisalpins révoltés les Cisalpins fidèles, le général Pino au traître Lahoz. Pino marcha sur Pezaro. En un instant tous les habitants des campagnes voisines coururent aux armes contre les Français, qui employent jusqu'à leurs dernières cartouches à se faire jour au milieu de cette horde furieuse; les insurgés de Pezaro, secondés de six cents Esclavons et de troupes débarquées de la flotte turco-russe, attaquent et saccagent Fano. Trois jours après, ils marchent sur Sinigaglia, et brisent ses portes à coups de canons; dans ses murs se trouvait le troisième bataillon de la huitième légère; il lui fallut se battre de rue en rue, faire un horrible carnage pour atteindre la seule porte où il pouvait trouver une retraite assurée sur Fiumégino. Arrivé au milieu de mille dangers au dehors de la ville, de nouveaux périls se présentaient; une nuée de paysans armés se rassembla pour s'opposer à la marche des Français. Soudain ils formèrent un double bataillon qui fit face à la double attaque de leurs ennemis; tandis qu'une partie contint les citadins, l'autre poursuivit les paysans la baïonnette dans les reins, les culbuta et les dispersa. Alors, il fut seulement libre aux Français de continuer leur route sur Fiumégino, abandonnant Sinigaglia à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Cet événement fit sentir au général Monnier la nécessité de resserrer encore sa ligne; il fit replier ses troupes du Tronto et de Macerata sur Lorretto, Ozimo et Monte-Securo, se retrancha sur les hauteurs de Montagnole, qui couvrent Ancône, forma un camp à Fiumégino, et fortifia la tête du pont. Un moment les Austro-Russes disparaissent; le récit de leurs forfaits aux sacs de Sinigaglia et de Fano aliène d'eux tous les esprits. Le général Monnier reprend Sinigaglia, Fano, Fossombrone; il force le terrible passage de Fourco, jadis percé par Annibal. Monnier s'empare de Fabriano, foyer de la révolte, achève de

battre et de disperser les insurgés, et rentre à Ancône, après avoir parcouru quatre cents milles d'Italie en vingt jours, pris sept villes d'assaut, dispersé les nombreux bataillons des insurgés, et vaincu les redoutables Esclavons. Ce fut le terme de ses exploits éloignés d'Ancône; la communication qu'il avait rétablie avec Rome fut bientôt interrompue. Le général Monnier, réduit à ses propres forces, fut obligé de se renfermer dans Ancône avec environ seize cents hommes; mais ils devaient, par leur activité et leur bravoure, arrêter encore long-temps les efforts des insurgés, des Turcs, des Russes et des Impériaux réunis. Les rebelles, ne se croyant ni assez aguerris, ni assez nombreux pour attaquer Ancône de vive force, profitèrent de toutes les hauteurs environnantes pour l'enfermer dans une enceinte difficile à franchir; on les vit élever des redoutes, former des abattis et des remblais à trois quarts de lieue de la place. A couvert par tous ces ouvrages, se communiquant par des boyaux, ils s'avancèrent à six cents toises de la place, et dressèrent une batterie de dix-sept canons de gros calibre en avant des redoutes élevées depuis la mer jusqu'à Montagnole; comme cette batterie dominait la ville, la citadelle et les trois forts, en peu de jours la citadelle ne présenta plus qu'un monceau de ruines. Vers le soir, les assiégeants lançaient d'abord des obus et des pots à feu; sur les dix heures, vingt-deux chaloupes s'approchaient du port, et dès qu'elles avaient formé une ligne demi-circulaire, elles foudroyaient, avec des boulets du plus fort calibre, les maisons, les remparts et les batteries du Môle, du Lazaret, et des vaisseaux embossés : cette terrible exécution durait jusqu'à deux et trois heures du matin. Le 18 d'août, les ennemis tentèrent de s'établir au mont Pelago; mais le général Monnier fit une sortie à la tête des carabiniers et des tirailleurs, les culbuta des monts Galéas et Pelago, et reconduisit les assiégeants, au pas de charge jusqu'au pied de leurs ouvrages. Le 11 septembre, l'ennemi sortit d'une grande redoute en colonne serrée, et s'avança sur le mont Gardetto dans la plus ferme contenance.

Ce fort, dominant la mer par une falaise de plus de cent cinquante pieds en ligne perpendiculaire, n'avait rien à redouter de ce côté; en avant, la pente du terrain est presqu'aussi rapide. Pour arriver aux premières palissades, on était forcé de passer sur un plateau étroit, bordé de toutes

parts de précipices. Le général Pino avait laissé l'ennemi s'y loger tranquillement, mais en même temps il avait détaché une colonne pour le presser par derrière au moment où lui-même se présenterait de front. A l'instant où le général Pino vit arriver la colonne des Italiens ennemis, il fit faire une décharge à mitraille de toutes ses batteries ; il sortit du mont Gardetto, et chargea l'ennemi de front en même temps qu'il l'attaquait par derrière. En un instant, la masse accumulée sur ce plateau fut ouverte de toutes parts par les baïonnettes ; le massacre fut horrible, et l'on vit ceux qui cherchèrent à échapper au fer et au feu qui les pressaient de tous côtés, se précipiter sur des rochers aigus, ou se jeter dans la mer. Le général Lahoz échoua également, le 24 septembre, dans une attaque sur le mont Galéas ; ses ouvrages furent emportés et ses fossés comblés en plein jour par les assiégés. Cependant vingt mille Italiens ne peuvent suffire pour réduire quinze cents Français renfermés dans de mauvais remparts. L'empereur d'Allemagne envoie à leur aide huit mille six cents Hongrois ou Croates ; leur camp est assis devant le mont Gardetto, où l'on a déjà vu périr tant de braves. Sur toutes les hauteurs qui dominent Ancône, on voit flotter des étendards turcs, russes et allemands, mêlés avec les bannières des insurgés et de Rome. Monnier est sommé de se rendre. Il y répond d'une manière honnête, mais il médite en même temps une sortie pour la même nuit où il compte apprendre aux nouvelles troupes du siége quels sont les braves qu'ils doivent vaincre. La sortie est dirigée sur trois points, et s'exécute dès la même nuit dans le plus grand silence.

A quelques toises des Autrichiens, on bat la charge. Après trois assauts, la grande redoute est emportée, sept canons et deux mortiers enlevés, la tranchée nettoyée. De son côté le général Pino force la première redoute, marche à la seconde, est près d'atteindre le sommet de la montagne; tout-à-coup il est saisi par deux hommes vigoureux, il les terrasse ; ne lâchant pas prise, il roule avec eux au fond d'un fossé, là il se défend à coups de sabre, les abat, et se hâte de remonter et de rejoindre les troupes sous ses ordres. L'aurore commençait à poindre, déjà on distinguait les pitons des montagnes voisines, on apperçoit Lahoz à la tête des assaillants. Pino, son ancien ami, veut le combattre, mais c'est en vain ; Balbi, grenadier cisalpin, sur le point

d'être immolé par le général Lahoz, l'ajuste à bout portant, le blesse à mort, et lui arrache son sabre et son panache. Les premiers rayons du soleil doraient les sommités des montagnes, quand Monnier fit sonner la retraite. On vit alors rentrer en bon ordre les Français dans Ancône, chargés des trophées de leur victoire, et laissant à leurs ennemis une haute idée de leur valeur. Le siége durait depuis deux mois, les ressources s'épuisaient, le général Monnier s'en créa de nouvelles. Pour se procurer de la poudre, il organisa une fabrique de salpêtre; ses mortiers étaient crevés par un feu continuel, il établit une fonderie de canons, et de suite on coula en bronze deux mortiers à la *Gomer*. Les fonds manquaient pour le paiement de la solde et des ouvriers, il fit convertir l'argenterie en piastres, et le bronze inutile en baïoques. Les Autrichiens réparaient de leur côté leurs pertes par de nouvelles levées et de nouvelles munitions. Les Alliés tentèrent une troisième sommation, dans laquelle ils donnaient connaissance de la reddition de Rome, du château Saint-Ange, de Civita-Vecchia, et des désastres des armées françaises. *Les Français ne peuvent être long-temps malheureux*, répond Monnier au nom de la garnison, *notre cœur nous le dit; la Victoire viendra nous délivrer, il faut qu'elle nous trouve au poste de l'honneur*. L'Autrichien admire cette réponse, et s'énorgueillit de ses braves ennemis. Le 3 novembre, le général Frœlich s'établit à cent vingt toises de la citadelle; quatre-vingts bouches à feu commencent à vomir sur les forts, des boulets, des bombes et des obus; tous les avant-postes sont attaqués et resserrés vivement. L'ennemi déploya toutes ses forces, et quinze cents Français eurent à combattre encore plus de dix mille hommes. Cette journée fut la plus glorieuse du siége. La garnison sortit, et soutint l'attaque. Le combat fut terrible sur tous les points. Les postes importants furent plusieurs fois pris et repris. L'ennemi perdit plus de huit cents hommes et cinquante prisonniers; le tiers de son artillerie fut démonté; il fut forcé de rentrer dans ses lignes, et de demander une suspension d'armes de trois heures pour enterrer ses morts. Ces efforts continuels ne purent lasser le courage de cette division, mais ils épuisèrent ses ressources. Toutes les batteries ennemies jouèrent sur les forts et la ville. Quatre batteries, ayant dirigé leur feu sur le principal bastion de la citadelle, ouvrirent des

brèches dans une de ses courtines. La garnison ne put répondre que faiblement à leur feu ; les munitions étaient épuisées. A deux heures après midi, de nombreuses colonnes s'ébranlèrent, et semblèrent se disposer à une attaque. A quatre heures, le major-général Skal vint, au nom du général Frœlich, sommer pour la dernière fois le général Monnier de lui rendre la place et ses forts. Pénétré de l'état de détresse d'Ancône, qui depuis cent cinq jours soutenait le siége le plus régulier et le plus vif, Monnier convoqua le conseil de guerre; il y fut reconnu qu'il existait à peine des vivres pour dix jours, et des munitions de guerre pour une demi-journée. Cet honorable dénuement détermina de traiter de la capitulation, elle fut digne d'une telle défense. Les troupes de la garnison obtinrent de sortir de la place avec les honneurs de la guerre, pour se rendre en France comme prisonnières par la route qu'elles jugeraient la plus commode, aux frais de l'empereur. Une garde d'honneur de quinze cavaliers et trente carabiniers fut accordée au général Monnier; les sous-officiers conservèrent leurs sabres. Les bâtiments français qui étaient mouillés dans le port et les corsaires furent autorisés à se rendre en France sous la protection de l'empereur ; toutes les personnes qui se trouvaient dans Ancône devaient jouir du droit des gens, et demeurer libres de suivre la division francaise, sans être inquiétées.

Le major-général d'artillerie autrichien étant venu avec d'autres commissaires après la capitulation, pour constater l'état des forts et des magasins, ne voyant de tous côtés que brèches et décombres, que des pièces démontées ou crevées, de la poudre avariée, ne put s'empêcher de manifester toute son admiration. Il se retira sans donner de reçus en disant : *Vous avez conservé toute la gloire ; nos reçus ne sauraient y rien ajouter.* Au moment où la garnison défila, le 16 novembre, avec tous les honneurs de la guerre, le général Monnier lui adressa ce discours : « Soldats ! la » longue et opiniâtre résistance que vous avez faite en dé» fendant Ancône vous couvre de gloire ; elle sera citée par » la postérité. La nécessité a voulu que je traitasse avec » l'ennemi, et je me suis attaché à ce que les conditions » fussent communes au soldat, à l'officier, au général. » Nous rentrons en France sur parole. Vous allez traverser » l'Italie abandonnée, mais qu'un jour les armes françaises, » mieux dirigées, sauront reconquérir. Vous aurez des

» marches pénibles et la rigueur de la saison à braver ; je » veillerai à ce qu'il soit pourvu à tous vos besoins : je vous » recommande le plus grand ordre, afin que, rendus dans » la patrie, vous en soyiez toujours les dignes enfants. » Il dit, et les tambours battent à l'instant la marche du départ. Cette garnison avait trouvé des ennemis généreux dans les braves qu'elle avait combattus; mais en arrivant à Pavie, elle y fut retenue quatorze jours, contre les termes de sa capitulation. On voulut même la forcer de franchir les montagnes du Tirol, et de gravir les monts helvétiques pour revenir en France par Bâle. Le brave Monnier réclama avec fermeté l'exécution de son traité ; il annonça que les Français, indignés, avaient pris la résolution de mourir plutôt que de souffrir qu'elle fût violée ; qu'ils étaient décidés à se faire massacrer plutôt sur la place de Pavie, que de prendre la route du Tirol. Cette résolution de désespoir en imposa au général autrichien ; il se décida à les laisser passer par le Mont-Cénis; mais, craignant de leur faire connaître les forces des Alliés, qui déjà commençaient d'éprouver des revers, il les dirigea sur Alexandrie, Acqui, Fossano et Asti. Le Gouvernement français témoigna au général Monnier toute sa reconnaissance, et l'éleva au grade de général de division. Echangé peu après contre le général Lusignan, il alla cueillir en Italie de nouveaux lauriers sous les auspices du premier consul Bonaparte. 17 *mai au* 16 *novembre* 1799.

ANDAYE (*combat d'*). Les manœuvres des Espagnols forcèrent les Français d'évacuer, en 1793, la ville d'Andaye, après avoir éprouvé quelque perte. Le général Servan ne se découragea pas, et tenta, par des combats de détails, de rendre à ses troupes la confiance en elles-mêmes, nécessaire pour obtenir des succès. Servan se rendit donc au camp de Saint-Jean-de-Luz, le 21 juin, donna ses ordres, et fit commencer une attaque sur les Espagnols, dans la nuit suivante. Trois mille hommes, partant de Lille, divisés en trois colonnes, se mirent en marche à une heure du matin. La colonne de droite se fusilla long-temps contre quatre cents Espagnols, occupant un bois au-dessus d'Andaye; ils en furent débusqués. Les colonnes de gauche et du centre se trouvèrent bientôt vis-à-vis de la montagne de Louis XIV. Une vive canonnade commença. La montagne de Louis XIV est séparée, par la Bidassoa, d'une chaîne de montagnes,

au revers desquelles les Espagnols avaient construit cinq redoutes qui répondaient au feu des pièces françaises. Malgré l'artillerie de ces redoutes, l'armée française demandait à grands cris d'escalader la montagne de Louis XIV, où dix-huit cents Espagnols étaient campés et retranchés. Leurs officiers hésitent; ils voyent dans cette entreprise hasardeuse et difficile un acte de courage qui deviendrait bientôt inutile, le feu des redoutes environnantes empêchant de conserver ce poste. Pendant que les généraux hésitent, l'adjudant-général Darnaudat place deux pièces de 4 en batterie qui prènent en flanc les retranchements ennemis. La précision du tir des canonniers est extrême; chaque décharge enlève une file de tentes, fait crouler une partie de retranchements : l'armée applaudit au succès de ses artilleurs. On voit les Espagnols se débander et prendre la fuite. Aussitôt l'ordre d'attaque est donné : en un instant la montagne de Louis XIV est enlevée. Cinq camps ennemis tombent au pouvoir de ces braves, et le territoire français est purgé, sur ce point, de la présence des Espagnols. 21 *juin* 1793.

ANDERLECHT (*combat d'*). Les Autrichiens, vaincus à Jemmappes, fuyaient devant Dumourier. Trop faibles pour risquer une seconde bataille rangée, ils se retiraient avec ordre, et faisaient tous leurs efforts pour arrêter les progrès de leurs ennemis. Dumourier, ayant sur eux une immense supériorité de forces, les poussait à son gré. Le 13 novembre 1792, le colonel de Vaux rencontra l'arrière-garde autrichienne à Saint-Petersleuwe, sur la route de Bruxelles. Cette faible colonne française aurait pu être repoussée; Dumourier s'y porta rapidement avec trois mille hommes et deux compagnies d'artillerie légère, attaqua l'ennemi, le repoussa jusqu'à Anderlecht. Il apperçut bientôt le gros de l'armée autrichienne, placé avantageusement sur des hauteurs au delà du village; il étendit son front, pour ne pas être enveloppé, et commença une forte canonnade. Elle dura depuis midi jusqu'à trois heures : le reste de son avant-garde le rejoignit. Alors, le village fut emporté, et les Autrichiens, s'étant repliés sur Bruxelles, n'y tinrent pas davantage, et laissèrent Dumourier y entrer dès le lendemain. 13 *novembre* 1792.

ANDRÉ (*prise du fort Saint-*). Les Français s'emparèrent une première fois du fort Saint-André, situé dans une petite île formée par la Meuse et le Wahal, à l'est de Bommel. Comme on l'avait trouvé sans défense, on se contenta d'y envoyer une compagnie de grenadiers pour le garder. On ne pensa pas à réparer ses fortifications, et à les mettre en état de défense. Les ennemis, sentant l'importance de ce fort, l'attaquèrent vivement, le reprirent, et le mirent à l'abri d'un coup de main. On fit, un mois après, tous les efforts possibles pour s'en rendre maître, ainsi que de l'île de Bommel; mais on ne put y parvenir. On n'y entra que le 28 décembre suivant, lorsque les glaces rendirent faciles l'abord et la conquête de la Hollande. 28 *décembre* 1794.

ANDRIA (*prise d'*). Lors de la conquête de Naples par le général Championnet, des Napolitains insurgés inondèrent la terre de Bari, et se retranchèrent dans la ville d'Andria. Chargé de les réduire, le général Broussier attaqua en même temps cette ville sur trois points, enfonça la porte de Trani. De toutes parts les troupes françaises entrèrent au pas de charge dans Andria. Un feu terrible, dirigé des maisons et de leurs terrasses, ne put les arrêter. Plus de six mille rebelles périrent dans cette journée; leurs drapeaux et leurs canons demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. 13 *avril* 1799.

ANDRINOPLE (*bataille d'*). 1. En 314, la guerre avait éclaté entre les empereurs Constantin et Licinius. Leurs armées se rencontrèrent dans les plaines d'Andrinople. Constantin, après avoir imploré le Dieu des combats, donne pour mot d'ordre à ses troupes, *Dieu sauveur*. Il tombe sur l'ennemi, rangé en bataille sur le penchant d'une montagne. Dès le premier choc, les légions de Licinius sont culbutées. La première ligne se disperse. La seconde offre plus de résistance. En vain Constantin invite les troupes de Licinius à passer sous ses drapeaux; il fallut les combattre. Légèrement blessé à la cuisse, Constantin courait au plus fort de la mêlée, criant à ses soldats de faire quartier, et de se souvenir que les vaincus étaient des hommes. Trente-trois mille hommes demeurèrent sur la place; Licinius se battit comme un lion, et fut un des derniers à fuir. Tous

ceux qui se rendirent furent traités avec humanité. 3 *juillet* 323.

2. Les Goths déclarèrent, en 377, une guerre à outrance à l'empereur Valence. Fritigerne, leur chef, vint assiéger Andrinople. Leur ignorance dans l'art des siéges fatigua bientôt leur courage. Fritigerne, voulant épargner le sang de ses guerriers, décampa, laissant seulement un détachement pour faire le blocus de la place. En levant le siége, il harangua ainsi ses troupes : *Ce n'est pas aux murailles que je fais la guerre; nous trouverons beaucoup plus de profit et moins de péril dans les fertiles campagnes de la Thrace.* 377.

3. L'année suivante, Valence marcha contre les Goths, et leur livra bataille à douze mille d'Andrinople. La victoire fut long-temps incertaine; mais la cavalerie romaine, ayant été taillée en pièces, leur infanterie fut mise en fuite. Tout ce qui put échapper se dispersa dans les campagnes et abandonna l'empereur. Blessé et porté dans une cabane, il y fut brûlé vif par les Barbares qui y mirent le feu. *Le* 9 *août* 378.

4. Amurat Ier vint mettre le siége devant Andrinople, en 1360. La valeur et le désespoir de ses habitants rendirent long-temps ses efforts inutiles. Il eut recours à un stratagème assez semblable à la ruse autrefois employée par Zopyre. Chassis il-bey, l'un de ses confidents, se présenta seul à une des portes de la ville, demandant un asile contre la tyrannie de son maître, dont il feignit d'avoir reçu de mauvais traitements. Les Grecs l'accueillirent bien, et lui donnèrent aussitôt de l'emploi. Plusieurs autres Turcs se présentèrent les jours suivants comme transfuges; leur nombre augmenta peu à peu, tellement qu'ils se saisirent d'une porte, et introduisirent dans Andrinople les soldats d'Amurat, qui pillèrent cette ville malheureuse. 1360.

ANDROS (*prise d'*). Après la bataille de Salamine, Thémistocle, général des Grecs, alla reconquérir les îles de la mer Egée, qui avaient suivi le parti des Perses. Il voulut faire payer aux habitants d'Andros une forte contribution. *Je viens à vous*, leur dit-il, *avec deux divinités puissantes, la Persuasion et la Force.* Ils répondirent :

Nous n'avons pas deux divinités moins puissantes que les vôtres, et qui ne nous permettent pas de vous donner l'argent que vous demandez : la Pauvreté et l'Impuissance. 480 *avant J. C.*

ANGELY (*siége de Saint-Jean d'*). 1. Après la bataille de Moncontour, l'armée victorieuse du duc d'Anjou se présenta devant Saint-Jean d'Angely, place importante de la Saintonge; deux mille Huguenots, gens de cœur commandés par le seigneur de Piles, y étaient renfermés. Charles IX s'y rendit au mois d'octobre 1569, pour avoir le plaisir de voir prendre une ville d'assaut; la résistance des assiégés fit cependant convertir ce siége en blocus. Pour égayer ses ennuis, la reine-mère traînait à sa suite une centaine des plus belles femmes de la cour, menant en lesse deux fois autant de courtisans. » Il fallait, dit Montluc, que dans les » plus grands embarras de la guerre et des affaires, le bal » marchât toujours. Le son des violons n'était pas étouffé » par le bruit des trompettes; le même équipage traînait » les machines des ballets et les machines de guerre, et l'on » voyait dans une même lice les combats où les Français » s'égorgeaient, et les carrousels où les dames prenaient » leurs plaisirs. » Cependant chaque jour Charles IX se montrait dans la tranchée et aux postes les plus exposés, et se plaignait de l'éloignement des armées où sa mère, qui le dominait, se plaisait de le tenir. La famine devint extrême dans la ville; de Piles, s'y voyant sans ressources, voulait s'ouvrir un passage l'épée à la main; mais le duc de Biron, commandant l'armée royale, lui fit offrir une honnête capitulation : il l'accepta, et se rendit le 2 décembre 1569.

2. Les Huguenots se rendirent encore maîtres de Saint-Jean d'Angely, en 1621. Le desir de conserver leur religion ne fut pas l'unique sujet de cette révolte contre Louis XIII; mais la crainte de voir l'orgueilleux et inexpérimenté duc de Luynes nommé connétable. Le duc de Mayenne osa dire qu'il était bien étonnant que l'on voulût accorder la première dignité militaire *à un homme qui ne savait pas encore ce que pesait une épée*. Cependant, la guerre commença, les grands se battaient pour se venger, Louis XIII pour soutenir son autorité. Saint-Jean d'Angely fut assiégé;

Soubise, commandant des Huguenots, reçut une sommation; il répondit : *Je suis le très-humble serviteur du roi, mais l'exécution de son commandement n'est pas en mon pouvoir*. Ce fut le signal de l'attaque. Durant le siége, les soldats travaillèrent pour la seconde fois à ouvrir les tranchées; mais Louis XIII ordonna de les payer de leurs travaux, disant qu'*il se ferait conscience d'exposer ses soldats à des périls qui n'étaient pas attachés à leurs fonctions ordinaires, sans les animer par quelques récompenses*. Un Suisse de la compagnie de Bassompierre fut remarqué dans ce siége par une action d'une bravoure extraordinaire. Doué d'une force égale à son courage, cet homme avait vu sept gabions renversés dans le chemin couvert, Bassompierre en avait besoin, mais il fallait les aller chercher au travers d'une grêle de balles. Ce Suisse offre de les enlever; il prie seulement Bassompierre d'aider à lui ouvrir un passage avec sa mousqueterie : il part. Ses camarades le regardent comme un homme qui sacrifie ses jours à l'honneur de se distinguer par une action trop téméraire; cependant il s'avance tranquillement au milieu de deux cents arquebusades, enlève six gabions, d'un bras vigoureux les charge sur son épaule, revient avec le même flegme au milieu des mêmes périls, et dépose son fardeau au pied de Bassompierre. *Il reste encore un gabion*, lui dit ce général; *mais je ne hasarderai point la vie d'un homme tel que vous pour si peu de chose*. — *Ce n'est point là mon marché*, répond le Suisse, aussi entêté que brave; *j'ai promis sept gabions, il en reste encore un, je veux l'aller prendre à la barbe des ennemis*. Sans attendre la réponse, il part, s'élance avec rapidité, de peur d'être rappelé, prend le gabion, et le rapporte. Les assiégés se défendirent en gens de cœur, et ne se rendirent qu'après vingt-trois jours de tranchée ouverte; la garnison et les habitants promirent de ne jamais prendre les armes contre le roi. Ce prince, pour les mettre dans l'impuissance de manquer à leur parole, fit raser les fortifications de la ville et combler ses fossés. 1621.

ANGERS (*attaque d'*). Les Vendéens venaient de menacer inutilement Granville; vainqueurs à Antrain, on avait craint de les voir soulever la Bretagne, ou présenter au moins aux Anglais un point d'appui sur les côtes, quand ces milices peu subordonnées forcèrent leurs chefs de tenter

de les faire rentrer dans leur patrie en traversant les rives de la Loire. Ses passages étaient hérissés d'obstacles et les postes d'Ancénis, de Saint-Florent, de Varades, bien gardés. On avait coupé les ponts de Saumur et de Cé; tous les bateaux propres à la navigation avaient été enlevés sur la Loire. L'armée catholique, pour effectuer ce passage, se dirigea sur Angers, dans l'espoir de s'en emparer, sûre d'y trouver un grand nombre de bateaux réunis. Vaincue ou victorieuse, ce poste lui paraissait également nécessaire, soit pour établir ses magasins après un succès, soit pour protéger sa retraite en cas de revers. Les dépôts considérables d'équipement, de munitions de guerre et de chevaux renfermés dans Angers, les animaient encore dans cette entreprise. Le souvenir d'une entrée qui n'avait coûté aucun sacrifice, les intelligences qui leur restaient dans la ville, et le mauvais état des fortifications, leur persuadaient qu'une telle conquête serait facile. Loin d'être effrayés à l'aspect des Royalistes, la masse des habitants d'Angers ne vit dans leur approche qu'une occasion de laver l'opprobre dont les généraux les avaient précédemment couverts, en les forçant, par une lâche défection, de livrer leur ville au même ennemi, qui s'y présentait maintenant rempli d'audace et d'espoir. Les troupes nécessaires à la défense de la place n'y entrèrent cependant que la veille de l'attaque; c'était seulement quatre mille hommes des divisions Boucret et Danican, auxquelles se réunit la garde nationale. On avait pourtant douze cents toises de murs à défendre. Des fortifications réparées à la hâte, des batteries placées sur les points les plus menacés, dont le feu était parfaitement dirigé, le service organisé avec ordre et précision, rassurèrent les Angevins contre toute espèce de surprise. Le 5 décembre 1793, à onze heures, le son de la générale annonça l'attaque; chacun se porta rapidement à son poste. Les assaillants se répandent dans les faubourgs; ils commencent un feu assez vif, auquel les Républicains répondent par celui de vingt pièces de canon, pointées depuis la porte Saint-Aubin jusqu'à la haute chaîne. L'infanterie bordait les remparts; des deux côtés le feu se soutient; les Angevins combattent aux postes les plus périlleux; leurs femmes s'exposent aux mêmes dangers : on les voit porter aux soldats des munitions et des secours. Soit perfidie, soit imprévoyance, la hauteur des murailles avait été tellement

diminuée, que les assiégés, ayant presque toujours leurs têtes et leurs poitrines découvertes, recevaient des blessures mortelles. Le jeune et brave Serrant, commandant d'un bataillon de volontaires, et le municipal Lebreton, furent des premières victimes qui succombèrent sous le feu des Royalistes; le brave général Beaupuy, blessé dans la bataille de Laval, se fit porter sur les murailles pour diriger la défense et encourager le soldat. Les Royalistes, placés dans les maisons qui environnaient la ville, tiraient sur ses habitants sans courir le moindre danger; la nécessité fit recourir à des *sacs à terre*. Les Angevins en eurent bientôt assez confectionné pour couvrir leurs remparts. Une pareille résistance déconcerta bientôt les Vendéens; au lieu d'assaillir sur-le-champ les points les plus faibles, ils se bornèrent pendant toute la journée à diriger un feu très-vif de canon et de mousqueterie contre les assiégés. Inquiétés par la cavalerie légère du général Marigny, craignant l'arrivée des forces républicaines concentrées à Château-Briant, écrasés de fatigues, manquant de vivres, ils desiraient ardemment une sortie de la garnison pour terminer, par un combat décisif une lutte longue et incertaine; mais, loin de se livrer aux coups d'un ennemi désespéré, les Angevins se fortifièrent, et élevèrent derrière leurs portes des contre-murs à l'epreuve du canon. Les chefs des Vendéens tinrent conseil de guerre; deux projets y furent discutés, l'un pour un assaut général, l'autre pour le passage du fleuve auprès d'Ingrande, au moyen d'une fausse attaque au pont de Cé. L'assaut fut décidé; quelques-uns voulaient que trois mille Vendéens, chargés de fascines, comblassent le port Ayrault pour faciliter l'escalade; mais des pièces de canon placées en face du port, cinq cents hommes du vingt-neuvième régiment, et la garde nationale armée, empêchèrent l'exécution de ce coup de main hardi, qui ne fut pas tenté. Les Angevins ayant imprudemment négligé de démolir deux rangs de maisons qui flanquaient au dehors la porte Saint-Michel, les assaillants s'y logèrent; Herbault et Piron, suivis d'un fort détachement, s'y établirent pendant la nuit, et firent combler deux fossés qui défendaient l'approche de la porte qu'ils entreprirent de miner. Ce moyen n'était praticable que pendant l'obscurité; la marche des assiégeants en colonnes serrées pendant le jour, et le feu de plusieurs grosses pièces, auraient fait connaître leurs des-

seins. La porte menacée fut bientôt munie d'un second mur, et défendue par une troupe de braves; l'artillerie, dirigée contre les assaillants, ne pouvant pas les arrêter, on jeta de dessus les remparts des matières inflammables pour incendier les maisons qui leur servaient d'asile. Après d'inutiles efforts, l'armée royale leva tout à coup le siége, abandonnant sous les murs d'Angers trois cents morts et trois canons démontés. En vain les chefs vendéens voulurent rallier leurs soldats dispersés au loin dans la campagne; ils n'y purent parvenir. Tel fut le siége d'Angers; le sang froid du soldat et le courage des habitants sauvèrent la ville. Le général Danican fut publiquement accusé d'avoir voulu la livrer; une chute de cheval, simulée ou réelle, lui servit de prétexte pour remettre le commandement. Au moment du plus grand péril, on avait vu filer sa voiture et ses équipages du côté de la porte Saint-Nicolas; sa cavalerie, éclairée par des torches, ayant pris la même direction, on soupçonna qu'il cherchait à indiquer ainsi le point le plus faible de la place; il fut destitué, se cacha long-temps, et ne reparut que pour montrer aux Républicains un abandon complet, dans un moment où tout semblait se réunir pour détruire la République. *5 et 6 décembre* 1793.

ANGHIARI (*combats d'*) 1. Le général Bonaparte venait de battre à Rivoli l'armée du maréchal Alvinzi pour la seconde fois; il ne restait plus à redouter de cette masse entièrement dissipée, que la seule division du général Provera, forte de six mille hommes. Coupé du côté du Tirol, Provera tenta d'aller rejoindre Wurmser dans Mantoue; le 15 janvier 1797, ce général força le passage de l'Adige vers Anghiari, dont un faible corps de troupes défendait le pont. Vainement le général Guyeux accourut avec quinze cents hommes pour s'opposer à son passage; il ne put parvenir à faire repasser l'Adige aux Autrichiens; mais il les arrêta une partie de la journée, et leur fit trois cents prisonniers. *15 janvier* 1797.

2. Le général Provera, pressé de toutes parts par les troupes qui le cherchaient pour le cerner, fila sur-le-champ vers Castellara; pendant cette marche, le général Augereau tomba sur l'arrière-garde de sa division, enleva deux mille hommes et seize pièces de canon. Les troupes et les officiers

français combattirent vaillamment dans cette journée; mais on y remarqua singulièrement la bravoure du commandant d'un escadron du neuvième de dragons. Un commandant de hussards autrichiens se présente devant cet escadron. Par une de ces fanfaronnades ordinaires à cette nation, il crie au régiment français de se rendre; le chef d'escadron, Duvivier, fait arrêter sa troupe : *Si tu es brave, viens me prendre*, s'écrie-t-il au commandant ennemi. Les deux corps s'arrêtent, tandis que leurs chefs fournissent un de ces combats singuliers décrits avec tant d'agrément par le Tasse. Le commandant des hulans est blessé de deux coups de sabre; les deux troupes se chargent avec fureur, et les Allemands sont faits prisonniers. 16 *janvier* 1797.

ANGLON (*bataille d'*). Trente mille Romains, trompés par des espions, furent conduits dans la Perse-Arménie, entre des montagnes, dans un lieu nommé *Anglon*. Quarante mille Perses les y attendaient en bon ordre; les légions, s'avançant en désordre, furent bientôt mises en fuite. Cette grande armée, vaincue par la terreur, laissa sur le champ de bataille la moitié de ses guerriers; le célèbre Narsès y reçut une blessure qui le conduisit au tombeau. *L'an* 543.

ANGOULÊME (*prise d'*). Dans ces temps périlleux où la France pensa être renversée par les Anglais, qu'elle avait jusqu'alors presque toujours battus, on les vit forcer nos places, ravager et envahir nos provinces, défaire nos chefs les plus vaillants, et faire même un de nos rois prisonnier. L'une des premières actions de cette sanglante guerre fut la prise d'Angoulême par le comte de Derby. En 1345, Philippe VI, ayant levé une armée de soixante mille hommes, en confia le commandement à son frère Jean, duc de Normandie; celui-ci repoussa le comte jusqu'à Bordeaux, et vint assiéger Angoulême. Lord Norwick y commandait; réduit à la dernière extrémité, et voulant éviter de se rendre à discrétion, il se servit d'un adroit stratagème. Il se montre sur la muraille, dit qu'il veut parler au général ennemi; le duc vint, et demanda s'il voulait capituler. *Point du tout*, reprit Norwick; *mais comme c'est demain la fête de la Vierge* (c'était la Purification), *à laquelle je sais, Monseigneur, que vous avez grande dévotion, ainsi que moi, je vous propose une cessation d'armes pour ce jour.*

Le prince y consentit; Norwick, dès le soir, fait plier tous ses bagages; et dès la pointe du jour du lendemain, il sort de la place à la tête de la garnison. Arrêté dès les premières gardes de l'armée française : *Seigneurs*, dit-il, *ne faites nul mal aux nôtres, car nous avons tréve aujourd'hui tout entier, ainsi que sçavez accordée de monseigneur le duc de Normandie et de nous; si vous ne le sçavez, allez le sçavoir, car nous pouvons bien, sur ces tréves, aller et chevaucher quelque part que nous voulions.* Lorsqu'on vint faire ce rapport au duc de Normandie, il se prit à rire. *Laissons-les aller*, dit-il, *de par Dieu, leur chemin, quelque part qu'ils voudront, car nous ne pouvons les contraindre de rien à demeurer; je leur tiendrai ce que je leur ai promis.* Il les laissa passer, et entra dans Angoulême, dont le siége fut ainsi terminé. 1345.

ANGOURI (*bataille d'*). Tandis que Bajazet Ier faisait trembler devant lui l'Europe et l'Asie, Tamerlan, sorti des forêts de la Scythie, vint humilier son orgueil et confondre sa puissance. L'an 1400, ce conquérant fameux entra dans l'Asie mineure à la tête de huit cent mille hommes; en dix-huit jours, il prit la ville de Sébaste : Bajazet demanda la paix; Tamerlan y consentit, mais à des conditions que refusa le prince ottoman. Tamerlan s'avança dans les plaines de l'ancienne Ancyre, en Phrygie, maintenant Angouri; il y rencontra Bajazet, conduisant fièrement au combat quatre cent mille Musulmans. Ces deux torrents s'entrechoquent et se brisent, et portent pendant trois jours dans ces campagnes l'image de la mort et du carnage; toute la Phrygie devient une mer de sang; les fleuves perdent leur couleur, la terre est jonchée de cadavres, plus de trois cent quarante mille morts attestent les fureurs de ces funestes journées. Bajazet est vaincu, fait prisonnier; Mustapha, son fils aîné, est tué à ses côtés. Conduit aux pieds de Tamerlan, Bajazet trouva les égards dus à son rang, à sa bravoure, à ses malheurs, mais non une cage de fer et une mort cruelle, comme le racontent plusieurs historiens grecs. 1400.

ANITHORGIS (*bataille d'*). Pendant la seconde guerre punique, les Carthaginois avaient trois armées en Espagne; l'une était commandée par Asdrubal, fils de Gisgon, à laquelle se réunit l'armée de Magon; et l'autre, par Asdru-

bal, fils d'Amilcar. Les deux proconsuls romains, Cneïus et Publius Scipion, divisèrent leurs troupes, pour attaquer les ennemis séparément, et terminer ainsi la guerre. Cneïus rencontra Asdrubal près d'Anithorgis (maintenant Pampelune), et lui livra bataille. Les Celtibériens, qui faisaient la principale force de l'armée romaine, séduits par les promesses des Carthaginois, abandonnèrent Scipion au fort du combat; les Romains continuèrent cependant de se battre avec courage tant qu'ils eurent Scipion à leur tête; mais ce grand capitaine ayant été tué, ceux qui avaient échappé au carnage, oubliant qu'ils étaient Romains, prirent la fuite. Publius ne fut pas plus heureux, combattant presqu'à la même heure l'autre Asdrubal, réuni à Massinissa, roi de Numidie; ses troupes, accablées par le nombre, se débandèrent, après avoir aussi perdu leur général. Ainsi, un seul jour vit périr en Espagne deux armées romaines et deux capitaines que leurs anciens exploits semblaient destiner à de plus nombreux triomphes; cette catastrophe, célèbre dans l'histoire de Rome, arriva l'*an* 212 *avant J. C.*

ANTEQUERA (*siége d'*). Les Maures d'Espagne ayant rompu une trêve conclue avec les Chrétiens, Ferdinand, roi de Castille, vint assiéger, en 1410, la ville d'Antequera, dans le royaume de Grenade. Le roi des Maures arma près de cent mille hommes pour sauver cette ville; le prince espagnol sortit de ses retranchements, présenta la bataille, et remporta la victoire : il en fut redevable au courage et à l'habileté de l'évêque de Palencia. Ce prélat guerrier, voyant l'ennemi près de fondre sur son poste, en sortit brusquement, tomba sur lui, l'enfonça, le culbuta sans lui donner le temps de se reconnaître; plus de quinze mille Maures périrent dans cette journée, plus de quinze mille furent prisonniers. Ferdinand perdit à peine cent vingt hommes; revenant aussitôt devant Antequera, ses soldats creusèrent autour de ses murs un fossé flanqué de bonnes tours. La plus horrible famine tourmenta bientôt les assiégés; cette calamité n'ébranla point leur courage. Cependant, Ferdinand fit donner un assaut général, et se rendit maître de la ville; les Maures tinrent encore huit jours dans la citadelle. Dénués de tout secours, ils se déterminèrent, le 24 septembre 1410, à capituler, après avoir résisté six

mois aux assauts multipliés d'un prince victorieux et d'une armée triomphante. 24 *septembre* 1410.

ANTIOCHE (*siéges d'*). 1. Chosroès, ayant répandu la terreur et l'épouvante dans toute la Syrie par la prise de Sour (l'ancienne Tyr) et de Bœrée, se présenta devant Antioche. L'attaque et la défense furent également vives et terribles. Les assiégés se rendirent enfin, après avoir épuisé toutes leurs ressources, et laissèrent entrer les Perses dans leurs murs. La confusion fut horrible dans cette grande et malheureuse cité. Hommes, femmes, enfants, s'empressaient de fuir pour éviter le fer meurtrier du vainqueur : les rues ne pouvaient donner passage à la multitude. Les soldats de la garnison, mêlés aux fuyards, renversaient les malheureux citoyens, les foulaient aux pieds de leurs chevaux, les écrasaient dans leur patrie. Les vainqueurs, répandus dans tous les quartiers, se livraient aux excès d'une fureur aveugle et d'une insatiable avarice. On pillait, on saccageait les maisons. On renversait, on brûlait les édifices publics. On profanait, on dépouillait les églises. On insultait, on violait les vierges consacrées à Dieu. Les filles et les femmes, dont on outrageait la pudeur, étaient immolées sous les yeux de leurs époux, de leurs parents. Chosroès animait lui-même ses troupes au carnage, et les excitait au pillage. Il s'empara des vases d'or et d'argent de la grande église, fit conduire en Perse toutes les statues de prix, les tableaux rares et les objets précieux qui décoraient cette superbe cité. Dépouillée de tous ses ornements, privée de ses richesses, il commanda de la réduire en cendres. Cet ordre cruel fut si ponctuellement exécuté, qu'un seul quartier échappa aux flammes. Ainsi fut détruite une première fois, au mois de juin 540, cette métropole de l'Orient, rivale de Rome et de Constantinople, par sa grandeur, sa richesse et sa population. Ceux de ses habitants qui échappèrent au fer du vainqueur, furent réduits par lui en esclavage, et vendus à l'encan dans la Perse. *Juin* 540.

2. Antioche se releva cependant bientôt de ses ruines par les soins des empereurs d'Occident ; elle redevint aussi riche, aussi peuplée ; mais son sort semblait être de succomber toujours sous les efforts des Barbares. On la vit de nouveau assiégée, en 638, par les Sarrasins, sous les yeux du

prince Constantin, fils de l'empereur Héraclius. Les Infidèles s'approchèrent d'un pont peu éloigné d'Antioche, nommé le *pont de fer*. Deux tours, garnies chacune de trois cents soldats, devaient le défendre. Ces lâches Romains livrèrent leur poste à l'ennemi. Constantin au désespoir, ne se fiait ni sur la fidélité, ni sur la valeur de ses troupes. Bien différent des Romains du temps de Pyrrhus, qui se seraient crus déshonorés en profitant d'un crime, ce prince choisit une lâcheté et un forfait comme la voie la plus sûre de conjurer l'orage dont était menacée Antioche. Il crut terminer la guerre en faisant assassiner le calife qui dirigeait les entreprises des Sarrasins. Un assassin fut envoyé à Médine. Tremblant à la vue d'Omar, l'assassin avoua lui-même les projets du jeune empereur. Omar, loin de perdre la vie, acquit encore la gloire de pardonner; le prince chrétien recueillit la honte d'avoir lâchement commandé un crime. Les deux armées campaient près d'Antioche. Un général, nommé Nestorius, commandait les Romains: doué de la valeur d'un soldat, il oublie un moment qu'il doit sa vie à son armée, et défie le plus brave des Musulmans à un combat singulier. Damès, qui s'était acquis la réputation d'invincible au siége d'Alep, se présente. Son cheval ayant bronché pendant qu'il était aux prises avec son ennemi, il fut saisi et conduit prisonnier dans la tente de son adversaire. Nestorius, fier de sa victoire, veut fournir un nouveau combat. Animé par le succès, il propose un second défi; Déhac l'accepte. Les deux champions combattent longtemps avec un égal succès; épuisés de fatigues, ayant leurs chevaux hors d'haleine, ils se séparent pour reprendre des forces. Pendant cette lutte, Damès, ayant trompé les esclaves de Nestorius, était parvenu à s'échapper de leurs mains, et à rejoindre les siens. Peu de jours après, les deux armées en vinrent aux mains. Les Romains furent taillés en pièces, après un combat rude et sanglant. Une nouvelle perfidie d'Youckinna, autrefois gouverneur d'Alep, contribua beaucoup à la défaite des Romains. Ce traître gardait à Antioche Dérar et deux cents Musulmans prisonniers. Au moment du combat il les met en liberté, les joint à la troupe qu'il commande, et va se ranger sous les drapeaux de Mahomet. A la vue de ces nouveaux ennemis, les légions romaines perdent courage; elles s'imaginent voir fondre sur elles tout le peuple d'Antioche. Le champ de bataille fut

jonché de morts. Les habitants d'Antioche, se voyant sans ressources, capitulèrent : pour se préserver du pillage, ils donnèrent trois cent mille pièces d'or, formant près de quatre millions de notre monnaie. Abou-Obéidah entra dans Antioche le 21 août. Comme il redoutait pour ses soldats les délices de cette ville voluptueuse plus qu'il ne craignait les armes romaines, il ne les y laissa reposer que trois jours. 21 *août* 638.

3. Pendant quatre siècles, Antioche fut le boulevard à l'abri duquel les Musulmans défendirent leurs conquêtes de Syrie. L'armée des premiers Croisés parut sous ses murs en 1097, sous les auspices de Baudouin, comte de Flandres, et de Godefroi de Bouillon. Les soudans l'avaient fortifiée avec un soin extrême. Trente mille hommes défendaient ses murailles : ils avaient des vivres en abondance, d'excellents ingénieurs, des munitions et des machines de guerre de toutes espèces. Jamais les Chrétiens n'avaient au contraire rencontré autant d'obstacles à vaincre. Les pluies étaient continuelles. Du haut des remparts, les Musulmans faisaient à chaque moment pleuvoir la mort. Quelques brins d'herbe s'achétaient dans la campagne au prix du sang le plus pur des plus intrépides guerriers. Chaque jour on voyait des combats sanglants ; presque toutes les nuits étaient marquées par des sorties meurtrières. Depuis six mois les princes croisés attaquaient la place, depuis six mois leurs efforts étaient inutiles ; ils n'auraient peut-être pas réussi, sans la trahison d'un capitaine musulman, qui leur livra trois tours, où il commandait. On y appliqua des échelles pendant la nuit, les Croisés entrèrent dans la ville ; et, pour satisfaire leur religieuse fureur et leur sainte avarice, ils égorgèrent tous les citoyens et pillèrent toutes leurs richesses. C'est à ce siége que Godefroi de Bouillon fit des prodiges de valeur et de force dont la renommée instruisit l'univers. Les Chrétiens jouissaient à peine de leur conquête, quand une nouvelle armée turque parut. Elle était plus formidable que les précédentes. A sa tête se trouvait un chef nommé Corbagat. Cet habile général, après s'être emparé des forts élevés par les Croisés, alla camper dans la plaine qui se trouve entre l'Oronte et les montagnes. De ce poste il tenait Antioche bloquée. Les Chrétiens y auraient péri de faim et de misère, si, par un généreux désespoir, ils ne fussent sortis d'An-

tioche, résolus de mourir en braves gens dans une bataille, ou de se faire un passage les armes à la main au travers le camp des Infidèles. Hugues-le-Grand, le moins riche, mais peut-être le plus illustre et le plus estimable des Croisés, marcha à leur tête, faisant porter devant lui le grand étendard de l'armée chrétienne. Deux mille Turcs se présentent pour leur fermer le passage; ils sont renversés, taillés en pièces. Un chef des Musulmans paraît avec une seconde troupe : son air est fier, menaçant et terrible; Hugues fond sur lui, la lance en arrêt, et perce de part en part ce redoutable champion. Aussitôt les bataillons de Corbagat se dispersent et succombent sous les coups du héros victorieux. Ce triomphe rend les Croisés paisibles possesseurs d'Antioche. Cette ville devient alors une principauté, jusqu'à ce qu'elle retombât une seconde fois sous le joug des Musulmans, qui l'ont gardée jusqu'à nos jours. 1097.

ANTOINE (*combat du faubourg Saint-*). La faiblesse du gouvernement de la reine Anne d'Autriche, régente sous la minorité de Louis XIV, et la puissance du cardinal Mazarin, causèrent les troubles de la Fronde en 1649. Le parlement leva des troupes, eut des généraux; mais cette guerre ne prit un caractère sérieux qu'au moment où le grand Condé, fatigué du cardinal et de la cour, entra en France. On le vit s'approcher de Paris, manœuvrer longtemps dans les environs de ses murs pour éviter un engagement avec le vicomte de Turenne, général de l'armée du roi. Il se retira enfin sur les bords de la Seine, vers le faubourg Saint-Antoine. Les barrières de ce faubourg devinrent entre ses mains des remparts; l'esplanade, le terrain de la porte de Paris, sous le feu de la Bastille, fut sa place d'armes. Construire de nouvelles barricades, élever des retranchements, les munir de fossés, créneler des maisons, les garnir de mousquetaires, disposer son artillerie et ses troupes dans des postes avantageux, voir d'un coup d'œil, exécuter rapidement ce qu'il y avait à faire; voilà les travaux opérés en peu de jours par le prince de Condé, dans ce faubourg que l'on regardait comme le terme de sa grandeur et de sa gloire. Pour se former une idée précise et claire de ce combat, jetons les yeux sur le terrain qui en fut le théâtre. Le faubourg Saint-Antoine, l'un des plus vastes de la capitale, forme une patte d'oie; trois rues immenses aboutissent

à la porte de la ville : elles sont coupées par d'autres qui les traversent. Content d'avoir acculé son ennemi sur les bords de la Seine, Turenne voulait attendre l'artillerie et les troupes du maréchal de la Ferté pour assurer son succès. Le 5 juillet 1652, il s'avance, et fait des dispositions telles qu'il ne devait lui échapper aucun ennemi, si les Parisiens ne rompaient leur neutralité en recevant le prince de Condé dans leurs murs. Il rangea son armée sur une ligne courbe, depuis Charonne jusqu'à la Seine, et prépara trois principales attaques. La première à droite, aux ordres de Saint-Mesgrin, embrassait la rue de Charonne et celles adjacentes. Le duc de Navailles conduisait celle de la rue de Charenton. Le vicomte se réserva celle du milieu, qui menaçait la grande rue. Condé jeta les yeux sur Tavannes pour l'opposer à Saint-Mesgrin. Nemours fut chargé d'arrêter Navailles, Varennes et Clinchamps eurent Turenne à combattre. Le prince avait autour de lui un escadron de cinquante gentilshommes ou officiers qui lui étaient personnellement attachés. C'était avec cette troupe d'élite qu'il devait se porter partout où la gloire et les dangers l'appelaient. Dans ce combat, livré et soutenu pour les intérêts d'un étranger, l'on voyait les citoyens opposés aux citoyens, les frères aux frères, mêmes armes, mêmes évolutions, mêmes habits, même langage ; jamais on ne dut plus redouter de fatales méprises. Pour distinguer les siens dans la mêlée, Condé leur fit arborer au chapeau un bouquet de paille ; Turenne donna pour signe de reconnaissance un morceau de papier. Sur un ordre de Mazarin, le vicomte détache un gros bataillon pour insulter les retranchements ennemis. Condé l'apperçoit ; aussitôt il s'élance à la tête de son escadron ; il se mêle l'épée à la main, ouvre le bataillon opposé, l'enfonce, le renverse, le taille en pièces, et regagne fièrement son poste, avec tous les drapeaux et les officiers qu'il avait pris. Tandis que les plus grands généraux préludaient ainsi à l'action la plus sanglante, du sommet des hauteurs de Charonne, Louis XIV, âgé de quinze ans, regardait, avec le cardinal Mazarin, ses sujets acharnés à leur perte, et la reine-mère en larmes était prosternée dans sa chapelle. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans son archevêché. Le parlement attendait l'issue de la bataille pour donner quelques

arrêts. Le peuple, craignant également les troupes du roi et celles du prince, avait fermé les portes de la ville, et, bordant les remparts, jouissait du spectacle qui se donnait dans le faubourg, sans laisser entrer ni sortir personne. Cependant l'attaque devenait générale et terrible. Les Gardes-Françaises emportèrent les barricades de la rue de Charonne, malgré le feu croisé de mousqueterie qui partait des murailles et des maisons. Aussitôt les gendarmes et les chevau-légers entrèrent avec précipitation dans cette rue, devancèrent l'infanterie, sans lui donner le temps de balayer les maisons, et pénétrèrent jusqu'au marché. Condé était là qui les repoussa et les précipita jusqu'aux derniers retranchements. Le marquis de Saint-Mesgrin, illustre par son courage, ses talents, ses services, périt dans cette attaque avec une foule de noblesse, d'officiers et de soldats. A la gauche, les régiments de Turenne, d'Uxelles, de Carignan, de Claré, donnaient l'assaut aux maisons et aux jardins où Condé avait embusqué une partie de ses troupes. Des ruisseaux de sang inondent les rues, et des cadavres bouchent tous les passages; rien n'arrête la vengeance des Royalistes; animés par la fureur, ils avancent sur les cadavres, ils franchissent ces vastes ruines, ils pénètrent jusqu'à dix pas de l'ennemi. On jète le mousquet, on se charge à coups de pistolet, de sabre et de pierre. Les Frondeurs cèdent enfin, et sont sur le point d'être accablés, lorsque Condé paraît avec le régiment de l'Altesse; les siens reprennent courage. La face du combat change; les Royalistes sont repoussés, et les régiments de Claré et de Richelieu entièrement défaits. Condé avait à peine rétabli l'ordre, qu'il apprend que le duc de Nemours, après des efforts héroïques, ne pouvait plus résister au duc de Navailles, qui avait emporté les retranchements, la barrière et la barricade de Charenton. Le prince accourt; il rencontre le marquis d'Eclainvilliers, maréchal-de-camp, qui précédait la cavalerie du duc, et lui ouvrait le chemin de la victoire. Condé l'arrête, l'attaque, taille en pièces sa troupe, et le fait prisonnier. Navailles recule alors, mais fièrement et en bon ordre. Condé l'abandonne pour voler dans la grande rue, où de plus grands dangers l'attendaient. C'était Turenne en personne, qui, à la tête de ses principales forces, avait renversé, emporté et détruit les retranchements, les barricades et les barrières. Cette longue et large rue ouvrait un vaste passage. En vain Valon et

Clinchamp s'efforçaient de l'arrêter par une grêle de balles qui obscurcissent l'air, le vicomte avance toujours, battant, renversant tout ce qui s'oppose à son passage. Tout cède. Turenne est bientôt maître du faubourg; Condé se montre à la tête de ses gentilshommes. La fortune change; le vicomte est repoussé jusque dans la plaine. Pour réparer cet échec, Turenne prend des bataillons frais; il les mène dans la grande rue; la résistance est inutile, il triomphe encore: les Frondeurs, pressés et enfoncés, sont conduits jusqu'à l'abbaye. Déjà les Royalistes crient, *victoire!* Condé, couvert de sang et de poussière, vole au milieu d'une grêle de balles, rallie les fuyards, tombe sur l'armée de Turenne; les deux chefs se battent long-temps à la portée du pistolet; le calme, le sang-froid de l'un contrastent avec la fureur martiale qui anime l'autre. Vaincus à leur tour, les soldats de Turenne sont rejetés jusqu'aux extrémités de la grande rue. Le vicomte forme alors d'autres plans. Il détache une partie de son attaque, et fortifie le duc de Navailles qui, depuis qu'il n'avait plus Condé en tête, avait gagné beaucoup de terrain. Turenne ne suspendait ses efforts que jusqu'à ce que le duc pût, à la faveur des rues intermédiaires, couper les troupes du prince postées à la porte Saint-Antoine, les prendre en flanc et en queue, tandis qu'il les attaquerait lui-même de front. Cette manœuvre habile devait lui assurer la victoire. Informé des succès de Navailles, Condé prend le chemin de la rue de Charenton. Il entame un nouveau combat, repousse le duc; mais cet avantage ne devait être compté pour rien, s'il ne reprenait les barricades. Pour les approcher, il fallait affronter mille morts. Le duc de Beaufort se met à la tête de l'infanterie pour les reprendre. Deux escadrons des troupes du prince étaient en vue de ce poste; mais, ne pouvant plus soutenir le feu des Royalistes, ils se retirèrent vers le gros de son armée. On avance au milieu du feu des retranchements et des maisons pour les charger, on ne les reconnaît pour amis qu'au moment de la charge. Les troupes du roi qui défendaient les barricades, étonnées de l'audace des assaillants, paraissent ébranlées. On vole à elles, on les chasse de leur poste. Beaufort, Nemours, Marillac, Larochefoucault descendent de cheval et se jètent dans la barricade, qu'ils prétendent défendre seuls. Les mousquetaires royalistes, qui s'étaient emparés des maisons, ne cessaient de tirer sur eux. En moins de quelques minutes,

Nemours reçut treize coups dans son armure, Larochefoucault fut blessé au visage d'un coup qui lui fit perdre à l'instant la vue. Témoin de la valeur et des dangers de ses amis, Condé voulut lui-même les dégager. Il rallie ses volontaires, se met à leur tête, fend l'air au galop, au milieu du feu qui partait des toits et des fenêtres; il arrache enfin de la mort ces illustres guerriers, qui semblaient insensibles à son approche; mais il en coûta la vie à la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Ce fut son dernier succès. Dans ce moment, le maréchal de la Ferté arrivait avec une armée fraîche et de l'artillerie. Six pièces de canon sont placées à l'entrée de la grande rue: leur première décharge fait disparaître l'essaim des soldats de Condé dont elle était remplie. Ils se réfugient dans les maisons, d'où ils sont foudroyés par de nouvelles décharges; ils plient de toutes parts, et ne font plus de résistance; ils abandonnent les barricades, évacuent les rues de traverse; on les voit s'accumuler sur leur place d'armes, vers la porte Saint-Antoine. Condé commande de repousser encore une fois l'ennemi; il n'est plus obéi. Turenne, après quelques moments d'un repos nécessaire, faisait avancer son artillerie et commandait l'attaque. Tout annonçait l'instant prochain d'un horrible carnage de tant de braves; tout paraissait désespéré, quand Mademoiselle, fille de Gaston, prenant la défense de Condé, que son père n'osait secourir, fit ouvrir les portes, armer les bourgeois, et, ne prenant conseil que de sa seule audace, fit pointer le canon du château de la Bastille sur les troupes royales et sur la cour. Un boulet roula jusqu'aux pieds de Mazarin. Ce cardinal, connaissant le désir de Mademoiselle pour épouser une tête couronnée, dit froidement: *Ce boulet-là vient de tuer son mari.* L'armée royale victorieuse se vit ainsi ravir le fruit de sa valeur; Condé, sauvé du plus pressant danger, triomphant même dans sa défaite, traversa Paris, et vint camper sur l'autre bord de la Seine, vers la Salpêtrière. Il avait perdu deux mille hommes, et Turenne une fois autant. 5 *juil.* 1652.

ANTRAIM (*bataille d'*). Les Vendéens, repoussés devant Granville, tentèrent de regagner les rives de la Loire, en se dirigeant sur la lisière de la Bretagne. Dans cette marche, leur premier exploit fut d'enlever, à Pontorson, les canons, le bagage et les drapeaux du général Tribout.

Sa négligence et ses mauvaises dispositions furent la cause de cet échec, éprouvé par des troupes qui se battirent avec courage. Il en fut puni par une destitution méritée. Au bruit de cette irruption inattendue des Vendéens, on tint à Rennes conseil de guerre : la réunion de l'armée des côtes de Cherbourg à celle de Rennes y fut résolue; le lieu du rassemblement indiqué à Antraim. De telles forces devaient bloquer les Vendéens dans la presqu'île où ils s'étaient engagés, et peut-être les anéantir. Le défaut d'unité dans le centre d'action, la jalousie du général de l'armée des côtes de Cherbourg, empêchèrent la réussite d'un plan bien concerté. Les troupes ne se trouvèrent pas, le 15 novembre, au rendez-vous d'Antraim, petite ville sur le Couesnon, à huit lieues de Rennes. Pour arrêter les progrès de cette armée, on résolut, en attendant, de porter quelques colonnes sur Fougères. Les Vendéens y avaient laissé des femmes, des enfants, des malades et quelques traîneurs. Une troupe de volontaires indisciplinés, ayant reçu quelques coups de fusils dans les rues, ils s'en vengèrent sur les malades, qu'ils égorgèrent dans leurs lits, et sur les femmes qui furent affreusement outragées et mutilées. Au milieu de ces scènes d'horreur, l'imagination se repose agréablement sur une belle action d'un capitaine de canonniers. Une jeune et intéressante Vendéenne le supplie avec larmes de lui donner la mort plutôt que de la laisser exposée à la brutale férocité du soldat. Touché de sa situation, le militaire la couvre de son manteau, met le sabre à la main pour écarter tout ce qui veut lui faire insulte, et lui sauve ainsi l'honneur et la vie. Bientôt arrivent, successivement et en désordre, les divisions des généraux Marceau, Chambertin, Boucret, Muller et Kléber. On se dirige vers Dol : le général Marigny y enlève un fourgon à six chevaux, où il croyait trouver le trésor de l'armée catholique. Cette capture se borna à quelques effets d'une médiocre valeur. Le général s'en consola par l'idée d'une expédition plus heureuse; mais celle-ci donna l'éveil aux Vendéens. Laroche Jacquelin leur annonce une attaque prochaine, tellement sérieuse qu'il en fait dépendre le sort de leur armée; il les divise pour faire face aux ennemis de tous côtés. La position de Dol présente un angle, formé par les routes d'Antraim et de Pontorson, postes occupés par les Républicains. Leur marche se dirigeait tout à la fois sur Dol par ces deux routes, qui se

rapprochent tellement qu'au besoin une colonne pouvait soutenir l'autre. Les avant-gardes entamaient le combat sur la route de Pontorson, pendant que le gros des deux armées s'approchait. Westermann, toujours pressé de combattre, commence l'action à minuit, sans attendre la division Muller qui devait le soutenir, et sans même avoir rangé sa troupe en bataille. Six mille Vendéens lui étaient opposés; ils répondirent par un feu des plus meurtriers, mais sans pouvoir empêcher Westermann de former sa ligne. Les républicains, soutenus par la division Muller, allaient céder, quand Marceau, arrivant avec sa colonne, rétablit le combat. L'action devint alors générale entre les deux grandes routes. Les renforts arrivaient successivement de part et d'autre. Il était huit heures du matin. Tout à coup le ciel s'obscurcit tellement, qu'on ne se voyait point à deux pas les uns des autres. Les deux armées demeurent frappées d'étonnement par ce phénomène, les soldats restent immobiles; puis, dans la crainte d'être surpris, ils poussent des cris effrayants. Celui qui ne répond pas juste au *qui vive*, ami ou ennemi, est à l'instant égorgé. Pendant une demi-heure, les coups sont portés au hasard, on s'entretue sans se reconnaître. L'arrière-garde des Royalistes, saisie d'une profonde terreur, se réfugie en désordre dans Dol, tandis que les deux corps d'armée demeurent en présence, soit que cette immobilité fût l'effet de la crainte ou du courage. Aussitôt que l'obscurité fut dissipée, les Républicains reprirent l'avantage sur la route d'Antraim, repoussèrent Stofflet, retranché dans un bois avec deux pièces de canon, et le forcèrent à se réfugier dans Dol. A son arrivée, on annonça de toutes parts la perte de la bataille. Dix mille femmes éplorées, des prêtres, des enfants, cherchent leur salut dans la fuite. On se précipite vers les portes; la confusion est telle que les hommes et les chevaux s'écrasent mutuellement au milieu des bagages. Vainement l'adjudant-général Richard et madame Bonchamp firent-ils tous leurs efforts pour rallier les fuyards; deux pièces de canon dirigées contre eux ne purent même les arrêter. Les prêtres de la Vendée s'arment alors des signes de la religion; ils exhortent les femmes à ranimer le courage de leurs époux. Au nom de la religion, ce sexe faible s'enflamme, reproche aux fuyards leur lâcheté, les renvoie au feu, après leur avoir distribué des cartouches. Les Vendéens ressaisissent leurs armes et retournent au combat. Tandis qu'à

Dol on croyait tout perdu, Laroche Jacquelin, qui venait de battre séparément deux colonnes républicaines sur la route de Pontorson, gagna, par des chemins de traverse, Antraim, où l'ennemi avait l'avantage. Talmont et Desessarts, malgré la retraite de Stofflet et l'apparence d'une déroute générale, y tenaient encore ferme avec seulement huit cents hommes. A l'arrivée de la Roche Jacquelin, tout change de face, tous jurent de vaincre ou mourir. Les cartouches ayant manqué, plusieurs officiers courent chercher à Dol des munitions. Les femmes vendéennes déjà se disposaient à en fournir l'armée : on lui apporte toutes celles qui s'y trouvaient. Pendant ce temps, Laroche Jacquelin, qui avait ordonné de ne tirer qu'à bout portant, fit manœuvrer son aile droite pour prendre une position plus avantageuse. Marceau et Westermann, trompés par son silence, le croyaient en pleine retraite, quand il fondit avec fureur sur les Républicains, qui furent à leur tour mis en fuite. Talmont se signala par des prodiges de valeur, dans cette journée. La division Marceau avait alors épuisé toutes ses munitions. Aux approches de la nuit, une multitude d'officiers se trouvait déjà hors de combat, sans que cette sanglante mêlée eût été décisive. Les Républicains prirent position en avant d'Antraim. Pour les Vendéens, ils rentrèrent processionnellement à Dol, précédés de leurs prêtres, remerciant Dieu de leurs derniers avantages. De part et d'autre, on passa la nuit sous les armes. Les Vendéens avaient pour eux un premier gage de la victoire, et la nécessité de l'obtenir toute entière : les patriotes, de meilleures positions, des moyens de réunir de prompts secours; à leur tête se trouvaient des officiers d'un courage éprouvé. Les retranchements élevés de droite et de gauche de la ville d'Antraim, se liaient aux routes de Dol et de Pontorson; deux bataillons devaient les défendre, et au besoin, protéger la retraite. Le feu croisé de deux pièces de canon devaient foudroyer l'entrée du pont sur la route de Dol. Le jour parut sans que des deux côtés on eût osé reprendre l'offensive. Westermann, toujours à l'avant-garde, s'indignait de ne pouvoir attaquer; mais des ordres supérieurs enchaînaient son imprudente valeur. Il était midi, rien n'annonçait encore une bataille, lorsqu'une vive canonnade avertit que Westermann était aux prises. En effet, Laroche Jacquelin, craignant le découragement de son monde et l'arrivée de nouveaux

renforts pour les Républicains, avait donné le signal. Aussitôt Rossignol commanda à quelques troupes légères de sortir de la ligne pour soutenir l'avant-garde. Bientôt les généraux et les commissaires se portèrent en avant, et virent l'armée royale abandonnant ses hauteurs pour fondre sur Westermann et l'envelopper. Dans une charge de cavalerie, Saint-André meurt de douze coups de sabre; le cheval de Laroche Jacquelin est blessé. Westermann avait déjà cédé à l'impétuosité d'une première attaque, lorsque l'adjudant-général Chambertin, volant à son secours, s'engagea sans canon contre une artillerie formidable. Bientôt accablé, il se replie en désordre sur le gros de l'armée constamment immobile. Rossignol, faisant toujours les mêmes fautes, envoyait successivement des corps détachés toujours inférieurs aux ennemis et toujours repoussés, au lieu de déployer les masses dont le commandement lui était confié. Cependant tout le corps de bataille, rallié sur une hauteur, pouvait y défier les Royalistes, quand une terreur panique s'empara de quelques bataillons de volontaires, qui entraînent toute la masse de l'armée vers Antraim. Rossignol fait d'inutiles efforts pour les ramener au combat. *Soldats!* leur crie-t-il, *vous allez dire que vos généraux vous trahissent, quand votre lâcheté est seule cause de vos revers; c'est vous qui refusez de vous battre, et qui nous arrachez la victoire.* Les coups de canon des Royalistes accélérèrent encore la retraite des Patriotes. Accablés de fatigues et de faim, ils se répandirent dans les maisons et les cabarets, au lieu de défendre leurs retranchements. La cavalerie, resserrée dans des chemins creux et étroits, ne pouvait manœuvrer, et n'osait charger un ennemi victorieux. Poncelet, officier de hussards, tint ferme dans un défilé, à la tête de douze braves. Sa valeur protégea un instant la déroute de l'armée; mais une balle lui fracassa le front; il voulut encore se défendre. Après l'abandon de ce poste, rien ne put arrêter le torrent. La déroute fut telle que les vainqueurs entrèrent pêle-mêle dans Antraim avec les vaincus, et égorgèrent dans les rues et dans les maisons ceux qu'ils purent atteindre. Le combat avait duré vingt-deux heures. Le besoin arrêta les Royalistes à Antraim; ils s'y livrèrent sans crainte à la joie. Les vaincus coururent se mettre en sûreté dans Rennes, où l'on vit rentrer en désordre, avec consternation, une armée sur laquelle on avait fondé les

plus douces espérances pour terminer cette guerre toujours renaissante. Si les Vendéens se fussent portés, dans ce moment, sur la capitale de la Bretagne, c'en était fait de cette ville, et peut-être de toute la province; mais l'armée catholique dirigea ses pas vers Laval, pour rentrer dans la Vendée. Un renfort de quinze cents hommes suffit pour étouffer les révoltes partielles qui éclatèrent dans le Morbihan, et la Bretagne fut sauvée. 20 *novembre* 1793.

ANVERS (*siéges d'*). 1. Les Etats de Hollande s'étaient rendus maîtres d'Anvers; la citadelle tenait seule encore, en 1576, pour le roi d'Espagne, quand les Hollandais en ordonnèrent le siége. Cette citadelle est située au midi de la ville, sur les bords de l'Escaut, formée de cinq bastions, dont les flancs sont dirigés les uns sur la ville et les autres sur la campagne. Du côté de la ville, se trouvait une magnifique esplanade. Les Flamands rebelles formèrent sur ce point leur attaque. Ils élevèrent deux cavaliers, placèrent dessus plusieurs pièces de canon. On poussait vivement la tranchée, pendant que, du haut de ces ouvrages, on foudroyait la garnison. Une troupe d'Espagnols révoltés, réfugiés à Alost, entend les décharges de l'artillerie flamande. Ce son guerrier leur rappèle leurs devoirs, les fait rentrer dans l'obéissance qu'ils avaient jurée à leur prince. Animés par Jean de Novarèse, leur chef, ils se mettent en marche pour secourir leurs compatriotes. Leur dessein était, disaient-ils, de souper dans la ville rebelle, ou de mourir cette nuit même. Réunis à la garnison du château, conduits par Jean de Novarèse et le capitaine de Romero, ils tombent sur les tranchées avec furie; les Flamands se troublent; ils laissent appercevoir du découragement. L'audace des Espagnols redouble; ils chargent les Flamands, leur portent des coups de piques, les accablent du feu de leur mousqueterie, les serrent à chaque instant de plus près, se battent corps à corps, et l'épée à la main les mettent en déroute. L'infanterie espagnole poursuit les rebelles avec la rapidité de l'éclair, dans les deux rues qui conduisent de l'esplanade dans la ville. La cavalerie les seconde, renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Les vainqueurs pénètrent jusque sur la place de l'hôtel-de-ville. Les vaincus s'y rallient; ils y font de nouveaux efforts. Accablés par le nombre, ils cherchent un asile dans l'hôtel-de-ville, les

maisons environnantes leur servent aussi de retraite. Du haut des fenêtres, ils recommençaient un combat funeste aux Espagnols, quand ceux-ci mirent le feu aux demeures des rebelles. L'incendie fut terrible, et le plus beau quartier de la ville brûlé. La fin de l'action devint le signal du pillage. Le sac dura trois jours, produisit aux Espagnols un butin de plus de deux millions d'écus d'or, et plongea les Anversois dans le comble de la misère, après les avoir rendus témoins de toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. 1576.

2. Les Pays-Bas, fatigués de la domination espagnole, élurent pour souverain François de France, duc d'Anjou, frère de Henri III. Peu content du nom de chef et d'une autorité limitée, ce prince entreprit de s'affranchir du joug des Etats, et de régner en monarque. Son premier dessein fut de s'emparer de la citadelle d'Anvers. Le 17 janvier 1583, il quitta de grand matin son palais, suivi de plusieurs français à cheval, et sortit par la porte Saint-Jacques. A peine arrivés hors de la ville, ceux qui l'accompagnaient feignirent de prendre querelle ensemble, et tombèrent, l'épée à la main, sur le corps-de-garde, dont ils massacrèrent et mirent en fuite les soldats, et se saisirent au même instant de ce poste. Tous les bourgeois du voisinage accourent pendant que les Français s'emparent en même temps de la porte de l'Empereur et de la courtine qui se trouvait entre ces deux entrées. Les troupes demeurées dans la ville parcourent les rues en criant : *Ville gagnée, et vive la messe;* c'était leur mot de ralliement. Quinze enseignes de gens de pied et dix cornettes de cavalerie arrivèrent pour les secourir. Les Suisses s'approchaient aussi. Mais un accident, qu'on aurait dû prévoir, déconcerta l'entreprise. On avait oublié de s'emparer de la herse de la porte Saint-Jacques. Les bourgeois s'en apperçoivent, se portent rapidement au dessus, la font tomber et interceptent ainsi le passage par où les Français venaient d'entrer. Tout le peuple prend les armes, tout est soldat dans la ville. Les citoyens furieux se réunissent pour repousser un ennemi qui en voulait à leurs biens et à leur vie. Quelques-uns, manquant de balles, coupent avec leurs dents la monnaie qu'ils trouvent dans leurs bourses, pour en charger leurs fusils. Les femmes disputent aux hommes la gloire de défendre la patrie. On entoure les Français déconcertés, on les poursuit, on les

accable. En vain le duc cherchait à les soustraire à la rage des Flamands; ils sont tous tués, blessés ou faits prisonniers; quinze cents demeurent étendus sur le champ de bataille; on compte parmi eux des personnages des maisons les plus illustres de France, et les Flamands ne perdent pas cent hommes. 17 *janvier* 1583.

3. Le prince de Parme se présenta, l'année suivante, devant Anvers, à la tête d'une puissante armée. Ses opérations commencèrent par l'attaque des forts de Lillo et de Liestenstoëh, construits par les rebelles, sur les bords de l'Escaut. Les Italiens imaginèrent un stratagème qui facilita beaucoup la prise de ce dernier fort. Ils rassemblèrent un grand nombre de charrettes chargées de foin verd, et y mirent le feu. Le vent portait la fumée sur le fort. Etouffée par ce nuage, la garnison est contrainte de se retirer un peu à l'écart. Les assiégeants profitent de cette absence, montent sur les remparts, emportent la place. Le prince ne fut pas aussi heureux à Lillo. Mondragoné, ne l'ayant pas assez brusquement attaqué, y laissa entrer un renfort, y perdit six semaines et deux mille hommes. On abandonna cette entreprise; on se contenta de masquer le fort du côté de la terre, en réprimant les courses des troupes qui y étaient enfermées. Le duc entreprit ensuite de fermer l'Escaut. Il fit bâtir, au mois de septembre, deux forts vis-à-vis l'un de l'autre; on les garnit d'artillerie, puis on s'occupa de la construction d'un pont, projet chimérique en apparence, mais d'où dépendait la réussite du siége. Le général espagnol fit creuser un canal large et profond, long de deux lieues, pour faciliter le transport des matériaux. On lui donna le nom de *canal de Parme*. Pour animer les travailleurs, ce prince avait établi son quartier au village de Béversen. Le comte de Mansfeld, lieutenant-général, commandait du côté du Brabant, et campait à Stabroek. Montdragoné était retranché sur le bord de la rivière, en face de Lillo, où il contenait les ennemis. De toutes parts on avait bâti des forts pour s'assurer des digues, et empêcher les rebelles d'inonder les campagnes; on leur coupait ainsi toutes communications avec les places voisines, et l'on arrêtait les secours qu'ils pouvaient recevoir par l'Escaut. Le marquis de Roubais fut chargé de la construction du

pont. On le vit mettre tant d'activité dans les travaux, que l'on espéra voir bientôt achever cet important ouvrage.

Les assiégés, effrayés des progrès des Espagnols, étaient en proie aux plus vives inquiétudes. Chacun craignait pour sa fortune; on n'appercevait aucun secours capable de détourner l'orage qui grondait sur toutes les têtes. Tous les cœurs étaient ébranlés. On publiait hautement que l'on ne voulait plus soutenir un siége qui devait coûter beaucoup de sang et de travaux. Alors Sainte-Aldegonde, maire d'Anvers, osa seul combattre cette résolution. Dans des discours pleins de feu, il ranima le courage abattu de ses concitoyens; il leur inspira des sentiments républicains, et sut les engager à jurer, d'une commune voix, une renonciation éternelle à la domination de Philippe. Un édit défendit, sous peine de mort, de se prêter à aucun accommodement avec les Royalistes. On mit plus d'ardeur à défendre la patrie. Pour prolonger la résistance, les vivres furent distribués avec mesure, et l'on fit tous les préparatifs nécessaires pour entraver la construction du pont fatal qui devait réduire Anvers.

Pour empêcher ou retarder la construction de ce pont, on résolut d'employer plusieurs navires singuliers, qu'on devait remplir d'artifices, afin de ruiner les ouvrages déjà faits. Les redoutes, que le prince avait formées sur les bords de ce fleuve, gênaient la croisière des frégates d'Anvers. On construisit un vaisseau d'une grandeur énorme, et on le pourvut d'une forte artillerie, afin de les attaquer. Cette masse immense ressemblait, en quelque sorte, à une forteresse flottante. Les assiégés en conçurent de si grandes espérances, qu'ils l'appelèrent *la fin de la guerre;* titre fastueux, dont la sagesse et l'activité du prince de Parme firent connaître la vanité.

Déjà les estacades, qui formaient les culées de chaque côté du pont, touchaient à leur perfection, malgré les efforts des rebelles, qui livraient sans cesse de sanglants combats, dans l'un desquels Roubais fit prisonnier Téligny, capitaine également brave et prudent. On nomma, pour le remplacer, le comte d'Hohenloé. Cet officier habile fit, par terre et sur l'Escaut, toutes les évolutions capables de troubler les assiégeants. Mais, quelque chose qu'il entreprît, ils parvinrent enfin à se procurer un assez grand nombre de vais-

seaux pour fermer le fleuve au milieu de son cours; et, le 25 de février 1585, le pont fut entièrement achevé.

Son emplacement fut choisi entre les villages d'Ordam et de Calloo, parce que le lit du fleuve y était moins large que partout ailleurs. Son cours faisait dans cet endroit un coude plus marqué; en sorte que les bâtiments ennemis ne pouvaient tomber perpendiculairement sur le pont. Pour le commencer, on avait battu, sur chacune des deux rives opposées de l'Escaut, de longues files de gros pieux, que l'on prolongea autant que la profondeur du fleuve put le permettre. On les assembla transversalement, et dans toute leur longueur, avec des pièces de bois très-fortes et très-solides; c'est ce que l'on appela *les estacades :* celle de Calloo avait deux cents pieds de long, et celle d'Ordam neuf cents. L'espace qu'elles laissaient entre elles était de douze cent cinquante pieds. On forma sur chacune d'elles une espèce de place d'armes, capable de contenir un corps de troupes assez nombreux pour les défendre, et protéger les bâtiments qui devaient continuer le pont. Elles furent bordées d'un parapet d'où le soldat, à l'abri des coups de l'ennemi, pouvait l'incommoder de son feu. Les deux forts construits aux deux têtes du pont, c'est-à-dire, à l'extrémité des estacades, du côté de la terre, en protégeaient les deux flancs; on les avait garnis, à cet effet, d'une artillerie nombreuse. On établit aussi des batteries dans les places d'armes. A ces précautions on ajouta celle de hérisser, des deux côtés, les estacades de grosses poutres terminées en pointe, et ferrées : elles saillaient assez loin en dehors; et de gros pieux, enfoncés dans le fleuve, les soutenaient à fleur d'eau. On se proposait par là d'éloigner les navires ennemis, et d'affaiblir leur attaque. Lorsque les estacades furent achevées, on approcha les bâtiments destinés à fermer le reste du cours de l'Escaut dans la partie la plus profonde et la plus large. On choisit trente-deux barques de soixante pieds de long sur douze de large; on les plaça à vingt-deux pieds de distance l'une de l'autre; on les fixa chacune dans leur emplacement par deux bonnes ancres; et elles furent liées toutes ensemble avec un grand nombre de fortes chaînes. Chaque barque était garnie de trente soldats et de quatre mariniers, et défendue par deux canons aux deux extrémités. Le nombre total des canons distribués sur les estacades et le pont était de quatre-vingt-dix-sept. On couvrit

encore le pont d'une défense extérieure, afin de le mettre à l'abri de toute entreprise. On savait que l'ennemi construisait des espèces de brûlots, avec lesquels il se proposait d'y mettre le feu. On craignait d'ailleurs que les vaisseaux qu'on avait armés dans la ville assiégée ne vinssent l'attaquer au dessus, en même temps que les navires des Confédérés tenteraient de l'attaquer au dessous. Pour le garantir de ce double danger, on fit de grands radeaux avec un grand nombre de mâts solidement attachés ensemble, qu'on mit à flot dans toute la largeur du pont, et qui présentaient à l'ennemi une sorte de rempart ou de grand parapet. Cet ouvrage immense, qui avait environ deux mille quatre cents pieds de long, demanda sept mois de fatigue et d'application. Les ingénieurs qui en eurent la direction s'appelaient Jean-Baptiste Plato et Properce Barrochio. Ce fut ce dernier qui donna l'idée des radeaux qui couvraient le pont. Le duc de Parme, pour les récompenser de leurs travaux, leur fit présent de tous les matériaux, après la prise d'Anvers.

Cette ville cependant n'oubliait rien pour détruire l'effet de cette étonnante entreprise. Elle avait à son service un fameux ingénieur italien, nommé *Frédéric Giambelli*, natif de Mantoue. Ce fut lui qui inventa et fit exécuter ces bâtiments destructeurs, que depuis on appela *machines infernales*. Ils étaient construits avec des bois très-épais et solidement assemblés, au milieu desquels était pratiqué un foyer de mine, proportionné à leur grandeur. La mine était formée par une bonne maçonnerie en briques à chaux et à sable, et il n'y avait qu'une lumière pour mettre le feu à la poudre dont on devait la remplir. Ces funestes vaisseaux étaient chargés de blocs de pierre, de boulets de différents calibres, enfin de toutes sortes de matériaux d'un grand poids, entassés, autant qu'il avait été possible, afin que l'effet de la mine fût d'autant plus grand que la résistance se trouverait plus forte. Giambelli employa plus de huit mois à mettre tout en état. Le grand navire, dont on a déjà parlé, ne fut pas si promptement achevé. C'était un vaisseau à deux ponts très-élevés. Celui de dessous était armé de plusieurs canons gros et petits ; celui de dessus était une grande place d'armes, où l'on établit un corps de troupes assez considérable, qui, du haut de ce poste, devait faire un feu de mousqueterie très-vif. Ce bâtiment énorme n'avait que deux

grands mâts égaux, placés à chacune de ses extrémités, lesquelles avaient à peu près la même forme. Afin qu'il pût approcher des redoutes construites par les Royalistes sur les bords de la rivière, il était tout à fait plat, et ne s'enfonçait pas à proportion de sa pesanteur, parce qu'il était porté à flot sur un grand radeau de grosses poutres soutenues par des tonneaux vides. Telles étaient les ressources que les habitants d'Anvers s'étaient ménagées pour rouvrir la navigation de l'Escaut. Ils y avaient mis toutes leurs espérances. Les Confédérés devaient seconder leurs efforts. Un grand nombre de vaisseaux armés attendaient auprès de Lillo l'effet des machines infernales, afin d'agir en même temps. On essaya de reprendre le fort de Liestenstoëch, et l'on en vint à bout.

Le 4 avril, on vit enfin paraître sur le lit du fleuve ces deux redoutables machines nommées l'une *la Fortune*, et l'autre *l'Espérance*, suivies de quelques navires plus petits. Ils se laissaient tous aller au cours de la marée; et, n'ayant personne à bord, ils voguaient, pour ainsi dire, abandonnés à eux-mêmes, et entraînés par le reflux. Ils flottaient à peine, qu'il s'éleva au dessus d'eux un tourbillon de feu, qui, après avoir brûlé quelques instants, parut aussitôt s'appaiser et s'éteindre. Les spectateurs en furent étonnés. Tout à coup un des petits bâtiments vint à éclater, lorsqu'il était encore éloigné du pont, et ne produisit d'autre effet que de jeter un nuage de fumée très-épais. Tous ceux qui étaient construits de même n'opérèrent rien de plus. On n'avait plus à craindre que les deux grands vaisseaux qui approchaient insensiblement. Le premier (c'était *la Fortune*) s'arrêta sur la rive gauche de la rivière, creva avec le plus horrible fracas, et réduisit en poudre la garnison d'une redoute voisine, et plusieurs soldats qui s'étaient dispersés dans les environs. Quelqu'épouvantable qu'en fût l'effet, celui de *l'Espérance* effraya encore plus, et causa un dommage considérable. Le vaisseau avait été conduit au point de réunion d'une des estacades et des barques qui formaient le pont. Ce fut dans ce lieu qu'il éclata. L'air resta long-temps obscurci. L'affreuse secousse que reçut la terre s'étendit à plusieurs milles. L'Escaut sortit de son lit, et ses vagues écumantes franchirent les rivages avec impétuosité. Les corps des tristes victimes, qui avaient péri dans cet embrasement, ne conservaient pas même la figure humaine. La grêle épaisse

de pierres et de toutes sortes d'instruments de mort, que lança cet effroyable volcan, tombant de toutes parts, un grand nombre d'infortunés furent tués, ou blessés, ou maltraités de la manière la plus cruelle. Cinq cents Royalistes périrent; des milliers d'autres furent estropiés ou dangereusement blessés. La mort du marquis de Roubais mit le comble au deuil de cette fatale journée. Le dommage que le pont avait reçu ne fut pas aussi considérable qu'on l'avait craint. Mais le désordre était si grand, que tout était perdu, sans doute, si, dans ce moment, les ennemis avaient attaqué cet ouvrage. Ils n'eurent aucune connaissance du terrible effet de la machine infernale; et la bonne contenance des assiégeants leur en imposa, jusqu'à leur faire croire que le pont n'avait rien souffert.

Les citoyens d'Anvers n'avaient plus d'espérance que dans le grand vaisseau qu'ils appelaient *la fin de la guerre*. On le mit en œuvre. Ce vaste château s'approcha d'une des redoutes construites sur le bord de la rivière, du côté du Brabant. Ceux qui le montaient commencèrent à faire un feu terrible. Ils étaient plus de mille qui soutenaient l'effet du canon par celui de la mousqueterie, et qui descendirent à terre pour attaquer la redoute de plus près; mais ils échouèrent. Le fort brava leurs batteries, et ils livrèrent à la garnison des assauts inutiles. Au contraire, leur énorme bâtiment fut si fracassé par l'artillerie de la redoute, qu'on eut bien de la peine à le réparer, et à le mettre en état d'être employé de nouveau. Cette seconde tentative fut aussi malheureuse que la première; et tous les efforts qu'on fit depuis, soit pour emporter les ouvrages, soit pour rompre le pont, furent également infructueux. Le plus mémorable des combats, qui se livrèrent dans ces occasions, fut celui de la contre-digue. Le champ de bataille n'avait que dix-sept pieds de largeur. Les rebelles voulaient l'emporter, à quelque prix que ce fût. Animés par les exemples et les exhortations de Sainte-Aldegonde et du comte d'Hohenloé, ils repoussèrent plus d'une fois les Royalistes, et se crurent maîtres de l'objet de leurs généreux efforts. Mais, accablés par le nombre des ennemis, plutôt que vaincus, ils cédèrent le triomphe, et se retirèrent sous les murs de leur ville, ayant perdu deux mille cinq cents hommes et trente navires. Après cette sanglante victoire, qui lui avait coûté plus de mille soldats, le prince de Parme

enleva aux assiégés tous les postes voisins, qui tenaient pour eux, et les réduisit à se renfermer dans leur ville. Le désespoir fut alors à son comble. Tous les citoyens n'avaient d'autre perspective devant les yeux que les horreurs de la famine, qui se faisaient déjà cruellement sentir, et l'inévitable nécessité de céder au vainqueur. Le peuple s'attroupa et se souleva ouvertement contre les chefs qui voulaient toujours se défendre. Il fallut enfin consentir à entrer en négociation. On envoya au prince de Parme des députés pour convenir des articles de la reddition. Sainte-Aldegonde, qui était à leur tête, retarda, pendant deux mois, sous différents prétextes, la conclusion du traité, croyant, par ces délais adroits, donner aux secours qu'il attendait le temps d'arriver. Enfin, le 17 d'août 1585, la capitulation fut signée. Le vainqueur fit ensuite son entrée dans la place; avec tout l'appareil d'un triomphe. Monté sur un coursier superbe, armé de pied en cap, il marchait au milieu de plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie, qui ouvraient et fermaient cette brillante pompe. Elle se termina par rendre grâces au Dieu des batailles, qui tient dans ses mains la défaite et la victoire. 1585.

4. Lors de la conquête de la Flandre par le maréchal de Saxe, il suffit au marquis de Buzé de se présenter, en 1646, devant Anvers le 19 mai, et de la menacer d'un assaut pour lui faire ouvrir ses portes; sa citadelle se rendit au prince de Clermont. Louis XV y fit son entrée, la garda deux ans, et la restitua à l'Autriche en 1748.

5. Le général Labourdonnaye parut devant Anvers en 1792, lors de l'invasion de Dumourier; ses magistrats vinrent lui apporter les clefs de la ville, tandis que les Autrichiens se réfugiaient dans la citadelle. Leur contenance annonçait quelque résolution de se défendre: mais les premières décharges ayant mis le feu dans les casernes et l'arsenal, les assiégés se rendirent au général Miranda, après cinq jours de tranchée. Cette place rentra au pouvoir des Impériaux le 30 mars suivant, où le général Marassé fit une honorable capitulation, qui sauva dix mille Francais coupés de l'armée de Dumourier, lors de la perte de la Belgique. 1792.

6. Le 13 juillet 1794, les Anglais évacuèrent Anvers à l'approche de l'armée du Nord, qui y entra le lendemain. Cette ville fut bientôt réunie à la France, qui la compte aujourd'hui comme l'un des ports les plus intéressants pour sa marine et son commerce.

ANXUR (*siége d'*). Les Volsques, continuels ennemis du peuple romain, massacrèrent (*l'an* 403 *avant J. C.*) la garnison de la ville de Verrugo; trois des tribuns militaires, qui gouvernaient alors la république, eurent ordre de punir cet attentat. Tandis qu'à la tête des légions ils ravageaient les terres des Volsques, Fabius Ambustus assiégea Anxur (aujourd'hui Terracine), la prit par escalade, y fit un grand carnage, qui cessa aussitôt qu'on eût promis la vie à ceux qui mettraient bas les armes. 403 *avant J. C.*

AORNE (*siége d'*). Rien ne résistait, dans les Indes, à Alexandre, lorsque les habitants de la ville d'Ore, préférant la liberté à la vie, se réfugièrent dans la citadelle d'Aorne. Placée sur un roc dont la cime se perdait dans les cieux, et dont les côtés ressemblaient à une pyramide, d'affreux précipices environnaient ses murs; le fleuve Indus baignait le pied de ses remparts. Pour atteindre les Indiens dans ce fort, il fallait combler encore une grande fondrière; Hercule, rebuté de tant de difficultés, avait échoué, disait-on, dans ce siége: c'était un nouveau motif pour stimuler dans Alexandre le desir de surpasser ce héros. Pour arriver aux pieds des murs d'Aorne, Alexandre commença par faire abattre à son armée les arbres d'une forêt voisine, dont il jeta lui-même le premier tronc dans les gouffres immenses, qui formaient le plus puissant boulevard de cette citadelle. Sept jours suffirent pour les combler, et se frayer un passage. Alexandre s'avança le premier, à la tête de ses gardes, sur ce pont dangereux; son armée suivit ses pas; en un instant on approcha assez de l'ennemi pour le combattre. Cependant les assiégés, roulant d'énormes pierres sur les assaillants, les renversaient dans les précipices. Las de lutter contre des hommes hardis et contre la nature, écumant de rage de voir ses soldats succomber sous des coups auxquels ils ne pouvaient répondre, Alexandre ordonna la retraite. Pendant deux jours les Indiens célébrèrent leur victoire au bruit des cymbales et des tambours; mais, jugeant leur

position trop hasardée, manquant de vivres, craignant un nouvel assaut, un grand silence succéda subitement à cette bruyante joie; les Indiens prènent la résolution d'abandonner Aorne. Au milieu de la nuit, la montagne fut illuminée par des milliers de flambeaux, allumés par les assiégés pour éclairer leur fuite. Toute l'armée macédonienne poussa de grands cris, suivant l'ordre d'Alexandre; les Indiens, effrayés, se précipitent la plupart du haut des rochers, et périssent dans leur chute. Alexandre, maître d'Aorne, et plus heureux qu'Hercule, rendit grâce aux Dieux de son succès. 327 *ans avant J. C.*

AOSTE (*combat et prise d'*). 1. La plaine d'Aoste fut témoin, le 11 juin 1794, d'un combat où deux cents Français, commandés par l'adjudant-général Almeyras, mirent en fuite quinze cents Piémontais, et leur firent quarante prisonniers. La rapidité des Français dans leurs évolutions, leur habileté dans la guerre de montagne, où ils tournaient l'ennemi avant qu'il eût pensé de couvrir ses flancs, furent la cause de ce succès, où l'audace sût triompher du nombre. 12 *juin* 1794.

2. Les colonnes, guidées par le premier consul Bonaparte, venaient de franchir le mont Saint-Bernard, quand le général Lannes se présenta, le 16 mai 1800, devant la petite ville d'Aoste, dont les Autrichiens étaient maîtres. Surpris d'appercevoir les Français descendre en foule du haut des Alpes, ils opposèrent peu de résistance sur un point où ils ne se croyaient pas menacés; un bataillon hongrois voulut défendre la ville, mais il fut à l'instant culbuté, et Aoste pris. 16 *mai* 1800.

AOUS (*journées de l'*). Philippe, roi de Macédoine, assiégeait Apollonie, ville forte de l'Illyrie, dont les habitants étaient alliés du peuple romain; ils réclamèrent son secours. Le préteur Varius, commandant une flotte romaine dans ces parages, débarqua, pour les secourir, un gros corps de cavalerie vers le fleuve Aoüs, dont il garda l'embouchure. Les Macédoniens, peu actifs, ne s'apperçurent pas de ce secours, continuant de garder négligemment leur camp; le général romain Nevius fait une sortie de nuit, l'attaque dans le moment où les soldats macédoniens

étaient plongés dans le sommeil. Etonnés d'un assaut imprévu, les Grecs se débandent; Philippe veut suivre les fuyards; il tente de s'embarquer sur ses vaisseaux stationnés dans l'Aoüs, mais l'escadre romaine, qui en gardait l'entrée, lui ferme ce passage. Privé de ce moyen de se dérober par une fuite plus prompte, Philippe fait lui-même brûler ses navires, et fuit par terre en Macédoine, avec ses troupes désarmées et presque nues. 214 *ans avant J. C.*

APHEC (*bataille d'*). Les Philistins attaquèrent les Israélites dans la plaine d'Aphec. Les enfants de Jacob furent vaincus; l'arche d'alliance tomba au pouvoir des Infidèles. Les deux fils du grand-prêtre Héli furent tués; trente mille Israélites y périrent avec eux dans cette journée. 1100 *ans avant J. C.*

APIARIA (*siége d'*). Les Abares déclarèrent la guerre à l'empereur Maurice, en 587, et assiégèrent Apiaria, ville forte sur les bords du Danube. Buras, officier de mérite, fut pris par les Barbares dès les premiers jours du siége; il promit, pour se racheter, une riche rançon. Tentés par son or, les Barbares l'approchèrent des murailles, le peuple se disposait déjà à la payer, quand un jeune officier, qui entretenait un commerce de galanterie avec sa femme, en dissuada la multitude. Buras, outré de colère, promit aux Abares de leur livrer bientôt cette ville : il tint parole. Sous sa direction, les Abares construisirent une hélépole; les murs du fort ne purent résister à ses coups. Peu de jours après, Apiaria se rendit, et éprouva toutes les horreurs d'une ville forcée. 587.

APPENWIRH (*combat d'*). Lorsque les armées autrichiennes eurent été instruites du passage du Rhin effectué à Kehl par les Français, en 1796, leurs généraux pensèrent, en réunissant leurs forces, empêcher le général Moreau de pénétrer en Allemagne; aussitôt quinze mille Impériaux occupèrent le camp de Bihel, situé dans une forte position, appuyée sur les montagnes et couverte par la Kintzig. Connaître la situation de l'ennemi, et faire ses dispositions pour l'attaquer tout à la fois de front, en flanc, et lui couper sa retraite, fut une même chose. Tout présageait l'heureux succès d'une expédition bien combinée; son exécution

fut cependant dérangée par un contre-temps arrivé à une colonne d'attaque. L'adjudant-général Decaen, s'avançant vers le camp de Bihel par la route d'Appenwirh, rencontra le 27 juin, dans ce village, un corps considérable de cavalerie autrichienne; il l'attaqua, la mit en déroute, emporta le village, fit cent cinquante prisonniers. Quelque célérité qu'il mît dans cette action, il n'était plus en mesure d'arriver à l'heure indiquée au camp de Bihel; d'ailleurs, il manquait de cavalerie, et les troupes de cette arme étaient nécessaires pour remplir sa mission, la sienne se trouvant occupée à poursuivre l'ennemi. Ce retard fortuit empêcha d'enlever ce camp; mais l'ennemi, instruit des dispositions de Moreau, délogea dès la nuit même sans bruit, jugeant impossible de se défendre contre une attaque aussi fortement combinée, dont il avait apperçu les principales dispositions. 1796.

AQUILA (*prise d'*). Le roi de Naples venait d'être chassé de Rome par le général Championnet, quand le général Lemoine reçut ordre d'entrer dans les Abruzzes; ces provinces n'étaient plus défendues par des troupes réglées. Dans l'excès de la fureur et du délire, le roi de Naples avait ordonné à ses sujets de se lever en masse pour exterminer dans deux fois vingt-quatre heures tout ce qui portait le nom français; jamais ordre barbare ne fut plus fidèlement exécuté sur tout homme marchant isolément et sans défense; les malades, les blessés, les femmes, les enfants, les voyageurs, tombèrent sous les coups des lâches Napolitains; mais, quand ils virent l'armée française s'avancer, ils se contentèrent de la harceler des hauteurs qui se trouvaient sur la route d'Aquila : quelques éclaireurs suffirent pour les en débusquer. Les fuyards allèrent porter l'épouvante dans cette ville; le général Lemoine somma le gouverneur de se rendre : il ne reçut aucune réponse. Les troupes françaises s'approchèrent de ses murs le 18 décembre 1798, enfoncèrent ses portes, et entrèrent dans la ville; le fort se rendit à discrétion dès le lendemain matin. On y trouva beaucoup de munitions, et l'on y plaça une forte garnison; on éprouva si peu de résistance de la part de cette innombrable levée en masse, que les habitants d'Aquila furent très-étonnés, à leur réveil, de trouver les Français maîtres de la ville où ils étaient entrés pendant la nuit. 18 *décembre* 1798.

AQUILÉE (*siéges d'*). 1. L'empereur Maximin, ayant été déclaré ennemi du peuple romain par le sénat, marcha vers Rome pour se venger des Gordiens, qui l'avaient remplacé sur le trône. Arrêté devant Aquilée, la clef de l'Italie, vers la mer Adriatique, il en forma aussitôt le siége; les assauts furent terribles, et la résistance opiniâtre : tout devint soldat dans cette cité. Les femmes donnèrent leurs cheveux pour tresser les cordes nécessaires aux machines destinées à lancer les traits, et versèrent elles-mêmes du haut des murs, sur les assiégeants, des tonnes de poix et de résine bouillante; tout annonçait un siége long et terrible, quand Maximin, devenu odieux par sa barbarie à ses propres troupes, fut massacré par les gardes prétoriennes, et laissa triompher les Gordiens. *L'an de J. C.* 238.

2. Julien l'apostat s'était fait nommer empereur par ses troupes pour se soustraire à la jalousie de Constance; l'Italie et la Grèce l'avaient déjà reconnu, lorsque deux légions qu'il envoyait dans les Gaules, excitées par un officier nommé Nigrin, se déclarèrent du parti de Constance, et s'enfermèrent dans Aquilée. Julien envoya Jovin pour les réduire; les assiégés repoussèrent les assaillants avec une telle vigueur, que Jovin convertit bientôt en blocus un siége trop meurtrier. On coupa les canaux qui conduisaient l'eau dans la ville; on détourna la rivière qui l'arrosait. Les assiégés, toujours inébranlables, tenaient, malgré la disette dont ils souffraient, quand on vint leur annoncer la mort de Constance de la part de Julien; ils se soumirent aussitôt, et livrèrent Nigrin, qui paya de sa tête sa trahison.

3. L'an 452, Attila, vaincu dans les Gaules, fondit sur l'Italie, portant partout la désolation et le ravage; sur son passage, toutes les villes furent prises et saccagées; Aquilée résista : ce barbare en forma le siége. Cette ville, bien fortifiée, soutint pendant trois mois de continuels assauts; le roi des Huns, rebuté, allait renoncer à son entreprise, quand il apperçut une cicogne abandonnant le nid qu'elle avait formé sur une des tours, et transportant dans la campagne ses petits sur ses ailes. *Voyez-vous*, dit-il à ses soldats, *cet habitant d'Aquilée qui déloge avec sa famille? il est mieux instruit que nous de l'état des murailles, et*

nous avertit qu'elles sont près de tomber. A ces mots, les Huns retournent à l'attaque, font jouer leurs machines, abattent un pan de muraille, entrent dans la place, tuent ou font prisonniers ses habitants, réduisent en cendres cette malheureuse cité. Une dame noble, nommée *Dugna*, d'une grande beauté et d'une rare vertu, se précipita du haut d'une tour pour se soustraire à la brutalité des Huns. 452.

AQUILONIE (*bataille et siége d'*). Le consul Papirius Cursor (293 *ans avant J. C.*) marcha contre les Samnites, campés près d'Aquilonie; leur armée était de quarante mille hommes déterminés et intrépides. Parmi ces troupes se trouvaient seize mille soldats forcés par leurs chefs de jurer par les dieux infernaux qu'ils vaincraient l'ennemi ou périraient sans reculer; ce corps s'appelait la *légion de Lin:* les cérémonies employées à sa consécration le faisaient ainsi appeler. Le combat se donna; les Samnites se défendirent en désespérés. Retenus par leurs serments, ils expiraient à leurs postes plutôt que de se rendre, quand on vit paraître de loin une grande troupe; c'étaient les valets de l'armée romaine, montés sur des mulets, et traînant autour d'eux des branches d'arbres. Enveloppés d'un nuage de poussière, aucun des combattants ne les reconnut; le consul crie aux Romains que son collègue vient pour le secourir : les Samnites croyent voir une nouvelle armée prête à fondre sur eux. Cet événement redouble l'ardeur des légions, et consterne les Samnites; ils prènent la fuite sans songer à leurs horribles serments : Aquilonie emportée d'assaut sur-le-champ fut le prix du vainqueur, ainsi que le butin du camp ennemi. 293 *ans avant J.C.*

ARADE (*prise d'*). Moavia, chef des Sarrasins, conquit et désola la Chypre en 648; non loin de ses eaux se trouvait la petite île d'Arade, où les Sidoniens fugitifs avaient autrefois construit une ville; le commerce l'avait rendue florissante et peuplée. Sa richesse tenta les Musulmans; ils vinrent en former le siége; ses murailles épaisses, qui se trouvaient à l'abri de leurs machines de guerre, et la valeur de ses habitants, rendirent inutiles tous leurs assauts. Ne pouvant la réduire par la force, Moavia envoya l'évêque d'Apamée pour engager ses citoyens à se soumettre à un

ennemi clément envers ceux qui ne résistaient point à sa puissance, mais qui devenait terrible dans ses vengeances contre ceux qui s'opposaient à ses entreprises. Les habitants d'Arade demeurèrent sourds à la voix d'un évêque invitant des Chrétiens à se rendre à un prince musulman. Moavia, à l'approche de l'hiver, leva le siége; mais il revint l'année suivante : quelques semaines lui suffirent cette fois pour réduire Arade, dont les habitants eurent la vie sauve, mais virent brûler leur patrie. 648.

ARADUS (*siége d'*). Ventidius, lieutenant d'Antoine, fut chargé de venger la honteuse défaite de Crassus par les Parthes; ce grand capitaine entra sur leurs terres, vainquit ces peuples dans tous les combats, vint assiéger Aradus, ville forte de leur pays, la prit, et délivra ainsi Rome de la honte de ses revers. 38 *ans avant J. C.*

ARAN (*combat dans la vallée d'*). Aussitôt que l'Espagne eut déclaré la guerre à la France, en 1793, le général Servan, commandant l'armée des Pyrénées, entra dans la vallée d'Aran; une colonne, commandée par le général Sahuguet, dont l'adjudant-général Fontenille formait l'avant-garde, s'empara sans difficulté de Boussos, Villele, et de plusieurs petits villages où elle fit quatre-vingts prisonniers; elle poussa ses succès jusqu'à Cangean et Bauzen. Des chemins affreux, de la neige jusqu'à la ceinture, ne purent ralentir l'ardeur des soldats français; leur patience, leur bon ordre dans la marche, et leur bravoure dans l'attaque, méritèrent les plus grands éloges. 1793.

ARBELLES (*bataille d'*). Alexandre, après le siége de Tyr et la conquête de l'Egypte, passa l'Euphrate, traversa le Tigre, et atteignit Darius près d'Arbelles, ville d'Assyrie. D'un côté, on voyait près d'un million de Perses amollis par le luxe, affaiblis par les plaisirs; et de l'autre, moins de cinquante mille Macédoniens accoutumés à braver les dangers et la mort pour acquérir de la gloire. Peu habitué au métier des armes, Darius attendit l'ennemi dans une position désavantageuse. Cette faute inspira une grande confiance à Alexandre. On vint lui dire que plusieurs soldats avaient résolu de garder ce qu'ils trouveraient de meilleur dans les dépouilles des Perses : *Tant mieux*, répondit ce

prince ; *c'est une preuve qu'ils ont envie de se bien battre*. Il dormit fort tard le jour du combat : ses généraux, étonnés, s'approchent de sa tente et lui marquent leur surprise de sa sécurité : *Eh comment !* reprit le prince, *ne serions-nous pas tranquilles, quand l'ennemi se livre entre nos mains*. Tandis que l'on rangeait les deux armées, un simulacre de combat vint porter l'allégresse dans l'âme des Macédoniens. Les valets de l'armée d'Alexandre, séparés en deux bandes sous des chefs auxquels ils avaient donné les noms des rois des deux armées, en étaient venus aux mains; le capitaine Darius avait été vaincu par le capitaine Alexandre. Ce prélude parut d'un favorable augure pour une bataille qui allait décider de la fortune de la Perse et des Grecs. Des deux côtés les armées furent rangées sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les deux ailes. Le front des Perses était couvert de deux cents chariots armés de faux, et de quinze éléphants d'une énorme grandeur. Darius, au centre de sa première ligne, environné de l'élite de ses troupes, s'était fortifié de l'infanterie grecque, la jugeant seule capable de résister à la phalange macédonienne. Alexandre, s'appercevant bientôt de l'intention de l'envelopper, ordonna aux commandants de sa seconde ligne de faire volte-face, s'ils étaient attaqués par derrière, et de ranger leurs troupes en potence pour couvrir ses ailes, si les Perses venaient les attaquer en flanc. Devant le front de sa première ligne, cet habile capitaine plaça ses frondeurs, ses archers et ses gens de trait, afin d'épouvanter les chevaux par une grêle de flèches, de pierres et de traits. On donna le signal. Les Perses soutinrent long-temps avec vigueur le choc impétueux des troupes macédoniennes. Plus d'une fois ils enfoncèrent leurs bataillons et se crurent victorieux. Au moment où Darius ébranlait ses nombreuses cohortes, Alexandre employa un stratagème religieux pour enflammer la valeur de ses troupes. Le devin Aristandre parut revêtu d'une robe blanche, tenant à sa main une branche de laurier, et s'écria qu'il voyait un aigle planer au dessus d'Alexandre. Pour convaincre davantage les troupes, il montre du doigt l'oiseau de Jupiter. Les soldats crédules ajoutent foi aux paroles de cet homme sacré. L'enthousiasme augmente leur ardeur. Ce prince s'était servi, deux jours avant, du même moyen pour rassurer les Grecs effrayés par une éclipse de lune. L'affaiblissement de sa lumière annonçait que la lune

cessait de protéger les Perses, dont elle était une des divinités tutélaires. Cette décision des devins calma l'imagination de ses soldats, et enflamma au contraire leur valeur. Encouragés par l'idée de la protection des Dieux, ils se jètent avec fureur sur les Perses, qui combattaient encore avec quelque vigueur. Tout fuit, tout se disperse. Ce n'est plus un combat, mais une horrible boucherie. Dans cette extrémité, Darius veut se percer de son épée; un rayon d'espérance l'empêcha de s'arracher la vie. Il se sauva promptement, abandonnant sa couronne, ses trésors, ses états au vainqueur. Le véridique Arrien assure que cette bataille coûta aux Perses trois cent mille hommes, et seulement douze cents soldats à Alexandre. Ce combat fameux décida de l'empire de l'Asie. Le malheureux Darius, échappé au sort des batailles, succomba bientôt sous le fer du traître Bessus, qui osa porter la main sur son maître. Cet attentat ne fut pas long-temps impuni. Le parricide tomba dans les mains d'Alexandre, qui le fit périr dans les plus cruels supplices. Ainsi finit la monarchie des Perses à Babylone, et commença l'empire d'Alexandre en Asie. 331 *ans avant J. C.*

ARC (*bataille de l'*). Marius, consul pour la quatrième fois, entra dans les Gaules pour repousser les Teutons qui s'avançaient vers les Alpes, afin d'entrer en Italie. Il les atteignit près de la rivière d'Arc, à un quart de lieue d'Aix. Son premier soin fut d'étudier le caractère et les mœurs de ces nouveaux ennemis. Pendant cette sage temporisation, il eut peine à contenir la valeur bouillante des Romains, indignés des continuelles insultes des Barbares. Un officier teuton, d'une stature colossale, osa défier le consul à un combat singulier. Marius, distinguant la valeur propre à un général, de la hardiesse d'un soldat, lui répondit que, s'il était las de vivre, il pouvait s'aller pendre. Une autre fois, une foule de Teutons, s'approchant du camp des Romains, leur criaient d'un ton moqueur : *Braves guerriers, n'avez-vous rien à mander à vos femmes? nous allons à Rome, nous pourrons leur donner de vos nouvelles.* Les Romains frémissaient de rage d'une telle audace; mais comment oser désobéir au terrible Marius? Voyant leur indignation à son comble, le consul se prépare à combattre, et cède en apparence au vœu du soldat. Manquant d'eau, il demandait à grands

cris la bataille. Pour toute harangue, Marius, montrant à ses troupes exténuées de soif une petite rivière au delà du camp des Barbares : *Voilà de l'eau devant vous*, leur dit-il, *mais il faut l'acheter au prix du sang*. En même temps il range son armée, fait marcher un corps de trois mille hommes derrière une montagne. Marcellus, qui les commande, a ordre de prendre l'ennemi en queue dans l'ardeur du combat. On en vient aux mains. Les Barbares se battent long-temps avec un courage féroce; leurs femmes même font des prodiges de valeur. Souvent ils arrachent la victoire aux légions. Au fort de la mêlée, Marcellus se montre. Les Teutons, attaqués par derrière, accablés de toutes parts, fuient et se débandent; les Romains les poursuivent, et font plus de cent mille prisonniers. 102 *ans avant J. C.*

ARCATE (*combats d'*). Une escadre française, aux ordres du comte d'Aché, rencontra dans les mers de l'Inde, le 10 de septembre 1759, une escadre anglaise. Un combat s'engagea aussitôt avec cette fureur qui caractérise deux nations jalouses et rivales. Les Anglais, maltraités, abandonnèrent le champ de bataille, et laissèrent entrer les Français dans Pondichéry. Le 30 du même mois, onze cents Français, commandés par un capitaine au régiment de Lally, trouvèrent dans la province d'Arcate dix-sept cents Anglais et quatre mille Noirs. La victoire, long-temps incertaine, se détermina pour les Français : ils tuèrent un grand nombre d'Anglais, et leur prirent deux pièces de canon. *Du* 10 *au* 30 *septembre* 1759.

ARCHÉOPOLIS (*siége d'*). L'an 551, Archéopolis, capitale de la Lazique, fut attaquée par Mermeroës, roi des Perses. La garnison, réduite aux abois, était prête à fondre sur l'ennemi, lorsqu'on vit la plus grande partie de la ville embrasée. Un habitant, corrompu par le général des Perses, venait d'y mettre le feu. Tandis qu'on éteint l'incendie, la garnison fait une sortie. Les assiégeants, surpris, déconcertés, sans armes, ne font aucune résistance : quatre mille hommes, trois généraux et quatre étendards demeurent au pouvoir des vainqueurs. 551.

ARCOLE (*combat d'*). Bonaparte avait déjà dissipé trois armées de l'empereur d'Allemagne en Italie, quand le

général Alvinzi sortit du Frioul à la tête de cinquante mille combattants. A son approche, les Français, trop faibles pour résister, évacuèrent Trente, Bassano, Roveredo, Vicence; ils se concentrent sur l'Adige. Les divisions Masséna et Augereau arrêtent quelques moments l'ennemi, sans obtenir de succès marqués; Vaubois est obligé de rétrograder. Bonaparte confie le siége de Mantoue au brave Kilmaine, revole sur les bords de l'Adige; il essaye de reprendre l'offensive à Caldero, mais dans cette journée ses efforts ne furent pas heureux. Au même moment on apprit que les divisions ennemies, occupant la rive droite de l'Adige, étaient arrivées à Rivoli. L'Italie paraissait perdue sans ressource pour les Français; on regardait la levée du siége de Mantoue comme inévitable. A l'appel qui fut fait à Vérone, après la journée de Caldero, les Français comptèrent seulement quinze mille hommes. Lorsqu'à l'entrée de la nuit l'armée défila, l'opinion générale était qu'on allait continuer la retraite. Cette attente fut trompée; les troupes eurent ordre de suivre l'Adige. Le 5 novembre 1796, à deux heures du matin, elles passèrent cette rivière à Ronco. Cette marche hardie avait pour but d'arriver dans la matinée à Villa-Nova, d'enlever aux Autrichiens leur parc d'artillerie, leurs bagages, et de les attaquer ainsi par leurs flancs et sur leurs derrières. Le quartier général d'Alvinzi était à Caldero. Avant le jour, les deux divisions Masséna et Augereau s'avancèrent sur deux chaussées: ces digues traversent pendant plusieurs milles un marais impraticable. La colonne de gauche, commandée par Masséna, rencontra la première quelques avant-postes autrichiens qu'elle culbuta; mais celle de droite, guidée par Augereau, fut arrêtée à Arcole. La position de ce village, occupé par les Autrichiens, était formidable; il fallait passer pour y arriver sur une digue longue et étroite, prise en flanc par une redoutable et nombreuse artillerie, puis traverser un petit pont défendu par plusieurs maisons crénelées qui vomissaient un feu terrible. Un canal, bordant cette digue du côté du village, empêchait de le tourner. De toutes parts on était environné de marais fangeux dont on ignorait la profondeur et l'étendue. Plusieurs fois les grenadiers français se précipitent au pas de charge pour emporter ce pont; mais ces troupes, n'ayant pas déployé la première fois la même audace qu'au pont de Lodi, furent repoussées. Vainement Augereau saisit un drapeau et s'avance

à la tête de la colonne pour forcer Arcole; les grenadiers rétrogradent. Bonaparte apprend les inutiles efforts d'Augereau; il ordonne au général Guyeux de descendre l'Adige avec un corps de deux mille hommes, de passer ce fleuve sous la protection de l'artillerie légère à Ronco, puis de tourner Arcole. Le succès de ce mouvement était certain, mais long ; la journée s'avançait; il était très-avantageux d'emporter vivement Arcole, afin de se trouver sur les derrières de l'ennemi, avant qu'il pût avoir connaissance de la marche de l'armée française. Convaincu de l'importance de la rapidité de ce mouvement, Bonaparte se porte avec son état-major à la tête de la division Augereau, harangue les grenadiers, leur rappèle qu'ils sont les vainqueurs de Lodi. A ces mots, il croit voir un mouvement d'enthousiasme; soudain il se jète à bas de son cheval, saisit un drapeau, s'élance vers le pont, au premier rang des grenadiers, en criant : *Suivez votre général !* La colonne s'ébranle un instant; elle parvient à trente pas du pont; mais au moment où elle était prête à faire fuir les Autrichiens, elle est frappée par l'artillerie ennemie; elle rétrograde. Dans cet instant, les généraux Lasne et Vignole sont blessés; Muiron, aide-de-camp du général en chef, tué à ses côtés; Bonaparte renversé dans un marais sous le feu de l'ennemi, dont on le retire avec peine; il remonte à cheval, la colonne se rallie, et l'ennemi n'ose sortir de son retranchement. Il fallut renoncer à forcer Arcole de front. Le général Guyeux, y arrivant à la nuit, s'empara du village, prit quatre pièces de canon, et fit quelques centaines de prisonniers. En même temps Masséna culbutait une division autrichienne d'Alvinzi, sur sa gauche; mais ces premiers succès n'eurent cependant rien de décisif. Comme on s'attendait à être attaqué pendant la nuit par des forces supérieures, le village d'Arcole fut évacué. Dès la pointe du jour du lendemain, le combat s'engagea avec beaucoup de vivacité. Masséna mit les Autrichiens en déroute, et leur fit quinze cents prisonniers. Le général Robert couvrit le centre du champ de bataille de morts et de blessés. Augereau éprouva seul des difficultés sans cesse renaissantes : pour le dégager, Bonaparte voulut tenter une diversion; il ordonna au général Vial de passer l'Adige, à l'aide de fascines, sous les yeux de l'ennemi. Ce brave officier se jète dans l'eau jusqu'au cou, mais il se trouve arrêté par la nature du terrain pro-

fondément marécageux; la rapidité du courant empêcha aussi sa troupe de le suivre; il est obligé de rétrograder. Elliot, aide de camp de Bonaparte, est tué dans cette expédition. Ainsi finit la seconde journée de cette bataille. Dans la nuit du 16 au 17 novembre, Bonaparte fit jeter des ponts sur les canaux et les marais dont ce terrain était coupé; le général Augereau y passa avec sa division. A dix heures du matin, les armées furent en présence; Masséna à la gauche, Robert au centre, Augereau à la droite. Les Autrichiens, faisant d'abord plier le centre, menaçaient de tourner la droite des Français. Pour arrêter leurs progrès, Bonaparte retira la trente-deuxième de la gauche, et la plaça en embuscade dans des bois. Au moment où l'ennemi s'avança à la hauteur de cette position, le général Gardanne en sortit, prit les Impériaux en flanc, et en fit un horrible carnage. La gauche des Autrichiens demeurait intacte; sa position et sa masse formidable en imposaient aux Français. Bonaparte entreprit d'y jeter le désordre par un stratagème: par son ordre, Hercule, officier de ses guides, tourne les marais avec plusieurs trompettes et vingt-cinq guides, sonne la charge avec grand bruit, et tombe au galop sur le dos de l'ennemi. Cette manœuvre réussit parfaitement; l'infanterie autrichienne, surprise, épouvantée, croyant avoir à dos une colonne de cavalerie, s'ébranle; Augereau profite de ce moment pour la charger: elle résiste cependant, mais bientôt un corps plus imposant vient inquiéter ses derrières. Sept à huit cents hommes, sortis de Porto-Legnago avec quatre pièces de canon, l'attaquent. Masséna, qui avait éprouvé peu de difficultés, se reporte vers le centre, emporte Arcole pour la troisième fois, et se réunit à Augereau. Les Autrichiens, pressés de toutes parts, fuient en désordre. On les poursuivit jusqu'au village de San-Bonifacio; la lassitude et la nuit empêchèrent de les chasser au-delà. D'Alvinzi, vaincu, repassa la Brenta en désordre, laissant le champ de bataille couvert de morts, abandonnant cinq mille prisonniers, quatre drapeaux et dix-huit canons. Il cessa de vouloir se réunir à ses divisions du Tyrol, et de débloquer Mantoue. Ainsi l'armée de Bonaparte s'est retirée de la position la plus critique par l'habileté et la promptitude de son général à substituer des plans nouveaux à ceux que les dispositions de l'ennemi avaient fait avorter. Jamais champ de bataille ne fut plus vivement disputé, jamais on ne

vit plus d'héroïsme et de dévouement. Les généraux français Verdier, Vignole, Bon, Gardanne, Robert et Verne, furent blessés dangereusement. Dans cette journée, Lasne apprend le péril de l'armée. Au moment où, souffrant de deux blessures récentes, il sait que Bonaparte se porte, à la tête d'une colonne, au pont d'Arcole, son courage s'indigne de ne point partager ses dangers; il quitte le lit; ne pouvant marcher, il se fait placer sur un cheval, et s'avance ainsi dans ce terrible défilé. A la tête du pont, il reçoit un coup de feu qui l'étend sans connaissance et presque sans vie. Au reste, il ne fallait ni moins de dévouement, ni moins de courage, pour vaincre des ennemis nombreux et acharnés. Toute la France applaudit à ce nouveau triomphe; on décerne à Bonaparte et à Augereau les drapeaux qu'ils ont plantés sur le pont d'Arcole, comme le seul trophée digne de leur rare valeur. Dans la nuit qui suivit ce terrible combat, Bonaparte, toujours infatigable, parcourait son camp sous l'uniforme d'un simple officier, pour examiner si les fatigues de ces deux journées n'avaient rien fait perdre aux soldats de leur attentive vigilance sur les mouvements des ennemis; il apperçoit une sentinelle endormie, lui enlève doucement et sans l'éveiller son fusil, fait la faction à sa place. Le soldat s'éveille enfin: quel est son trouble en appercevant son général remplissant son poste; il fait un cri: *Bonaparte, je suis perdu!* — *Rassure-toi, mon ami,* répond le général, *après tant de fatigues, il est bien permis à un brave comme toi de s'endormir; mais, une autre fois, choisis mieux ton temps.*

Bonaparte, après avoir fait un rapport dans lequel il développait les services des généraux et des soldats combattants sous ses ordres, en s'oubliant lui-même, crut devoir un hommage particulier à la mémoire de ses deux aides de camp, tués à ses côtés. En écrivant au général Clarcke, oncle de l'aide de camp Elliot, il trace d'une manière singulière les sentiments qui affectaient dans ce moment son âme. Sous ce rapport, cette lettre appartient à l'histoire. « Votre » neveu Elliot a été tué sur le champ de bataille d'Arcole. » Ce jeune homme s'était familiarisé avec les armes; il a plu» sieurs fois marché à la tête des colonnes: il aurait été un » jour un officier distingué. Il est mort avec gloire en face de » l'ennemi, sans avoir souffert un instant. Quel est l'homme » raisonnable qui n'envierait pas une telle mort? Quel est

» celui d'entre nous qui n'a pas regretté cent fois de n'être » pas ainsi soustrait aux effets de la calomnie, de l'envie » et de toutes les passions humaines, qui semblent pres- » que exclusivement diriger la conduite des hommes ? » Ainsi un héros, déplorant la perte d'un brave, exprimait les souffrances que causaient à son âme les traits continuellement lancés contre lui par la médiocrité et une basse jalousie. Abreuvé de chagrins et couvert de lauriers, on admire la douce sensibilité qui respire dans la lettre qu'il adressa en même temps à la veuve de son aide de camp Muiron. « Muiron est mort à mes côtés sur le champ de » bataille. Vous avez perdu un mari qui vous était cher ; » j'ai perdu un ami auquel j'étais depuis long-temps atta- » ché : mais la patrie perd plus que nous deux, en perdant » un officier distingué autant par ses talents, que par son » rare courage. Si je puis vous être bon à quelque chose, » à vous ou à son enfant, je vous prie de compter entière- » ment sur moi. » Quel dévouement est capable d'inspirer celui qui sait rendre ainsi hommage à la valeur, et reconnaître l'amitié ! *15, 16 et 17 novembre* 1796.

ARDALION (*journée d'*). Mascézil, général de l'empereur Honorius, rencontra les troupes du rebelle Gildon à Ardalion vers l'extrémité de la Numidie. Enveloppé d'ennemis de toutes parts, il demanda la paix ; un enseigne refuse de se rendre ; Mascézil lui décharge sur le bras un vigoureux coup d'épée qui lui fait baisser l'étendard. Ce mouvement fait croire aux Barbares que la première ligne met les armes bas. Tous crient aussitôt qu'ils se rendent. Les partisans de Gildon prennent la fuite ; ce perfide est tué, la guerre est terminée. *An* 398.

ARDÉE (*siége d'*). Tarquin-le-Superbe, roi de Rome, avait déclaré, sous de vains prétextes, la guerre aux habitants d'Ardée dans le Latium. Son véritable motif était d'envahir leurs richesses, dont il avait grand besoin pour couvrir ses prodigalités. Le siége traîna en longueur. Pendant sa durée, Sextus Tarquin vient à Collatie, déshonore la vertueuse Lucrèce qui se tue, ne pouvant supporter son infamie. Rome se soulève, proscrit les Tarquins, se constitue en république, et leur ferme ses portes. Tarquin lève le siége d'Ardée, veut rentrer dans Rome ; il échoue

et va mendier inutilement vers les peuples de l'Italie des secours pour remonter sur un trône dont ses injustices et ses cruautés l'avaient précipité. 509 *avant J. C.*

ARDENBOURG (*siége d'*). La ville d'Ardenbourg, dans les Pays-Bas, tenta le cardinal infant en 1641. Il essaya de s'en emparer par surprise. Plusieurs soldats déguisés en femmes furent placés sur des chariots portant des paniers remplis de grenades au lieu de fruits. Ils s'avancèrent vers la ville, ayant l'ordre de les jeter sous la porte, et de la tenir embarrassée jusqu'à ce qu'ils pussent être soutenus par des cavaliers qui les suivaient déguisés en paysans. Un soldat de la garnison sortant le matin, rencontra un de ces prétendus paysans. Le maintien du personnage lui donna quelques soupçons; ils augmentèrent en appercevant sous son sarrau une veste de satin. Inquiet de cette découverte, il le fait arrêter, et conduire au gouverneur d'Ardenbourg. C'était le chef de l'entreprise. Reconnu par Vittorio Siri, il avoua le stratagème que l'on était près d'employer. La garnison prend les armes, attend sous les murs d'Ardenbourg les Espagnols et leurs chariots, les accueille par une décharge de mitraille, renverse les uns, et met les autres en fuite. Ainsi l'inquiète vigilance d'un soldat sauva cette ville du joug des Espagnols, sous lequel elle était prête de succomber. 1641.

ARDRES (*siége d'*). Les Anglais étaient devenus maîtres, sous Jean II, des plus belles provinces de France. Fatigué de leurs continuelles incursions en Picardie, Charles V chargea le duc de Bourgogne, son frère, du soin de réprimer leur audace. Ce prince rassembla des troupes, et tomba tout à coup sur Ardres en Picardie. Les Anglais, plongés dans une funeste sécurité, avaient négligé de mettre cette ville en état de défense. Les attaques du duc furent terribles. Une artillerie formidable foudroyait chaque jour ses remparts; des machines de guerre lançaient sur les assiégés des carreaux de pierre de deux cents livres. Le seigneur de Comégines, gouverneur d'Ardres, hors d'état de résister plus long-temps, ouvrit ses portes, et se retira à Calais avec tous ses soldats, *bagues et vies sauves*. *An* 1377.

ARDUBA (*siége d'*). Les Dalmates et les Pannoniens,

révoltés contre les Romains, leur faisaient une guerre sanglante depuis trois ans, lorsqu'Auguste envoya Germanicus et Tibère pour les combattre. La timide circonspection de Tibère devait être animée par la valeur bouillante de Germanicus. Sous leur conduite, l'armée romaine assiégea Arduba, ville forte, où se trouvaient un grand nombre de transfuges. N'ayant aucune grâce à espérer, ils voulaient se défendre jusqu'à la mort : les femmes partageaient leur avis, mais les habitans, plus timides, parlaient de se rendre. On commença par des rixes, et l'on finit par des combats sérieux. Les habitants, plus nombreux, ouvrirent leurs portes aux Romains. Les femmes désespérées, préférant la mort à une honteuse servitude, prirent leurs enfants dans leurs bras, et se jetèrent avec eux dans les flammes qu'elles allumèrent elles-mêmes, ou se précipitèrent dans la rivière qui coulait au pied des murailles. Cette action fut la derniere de cette guerre. Peu après, Bâton, chef des rebelles, se rendit, à condition qu'il aurait la vie sauve, lui et les siens. Conduit dans le camp, il parut devant le tribunal de Tibère avec une noble confiance. Interrogé sur les motifs de sa révolte : *Romains qui m'écoutez,* répondit-il, *si nous sommes indociles, c'est à vous-mêmes que vous devez vous en prendre. Pour paître vos troupeaux, vous envoyez des loups, et non pas des pasteurs.* Cet événement arriva l'*an* 9 *de l'ère chrétienne.*

AREZZO (*siége d'*). Depuis deux années, les habitants d'Arezzo en Toscane manifestaient une haine invétérée contre les Français. Excités par la courtisane Alexandrine Mary, maîtresse d'un ambassadeur anglais, ils les avaient poursuivis, attaqués, massacrés lors de leurs désastres en Italie. La victoire de Marengo marqua le terme de ces outrages, et le moment de les punir. Après cette journée, la plus grande partie de l'Italie revint sous la domination française. La Toscane seule demeura sous les armes. Vingt-cinq mille insurgés parcourent à main armée les campagnes, vivant de brigandages, insultant à tous ceux qui demeuraient attachés aux Français, assassinant encore tous les voyageurs isolés. Pour rétablir l'ordre en Toscane, le premier consul Bonaparte demanda le désarmement des Toscans au commandant des troupes réglées, le comte de Sommariva. Les insultes faites au nom français, et les dévastations commises

sur le territoire cisalpin, motivèrent cette demande. Le comte de Sommariva n'y fit aucune réponse : son silence était une approbation tacite des excès de la levée en masse. Au moment où le terme donné pour ce désarmement fut expiré, le général Dupont entra en Toscane. Sommariva, commandant en même temps des milices toscanes trop faibles pour résister aux Français, et des troupes autrichiennes que la suspension d'armes conclue entre la France et l'empereur lui empêchait d'employer, annonça qu'il abandonnait la Toscane au moment où le général Dupont approcha de Florence. Il s'empara de Florence sans résistance; mais le gros des insurgés se replia sur Arezzo, premier foyer de l'insurrection. Le général Monnier fut chargé de ce siége. Cette ville, bien fermée et bien située, aurait été facilement défendue long-temps par des troupes régulières. Un bataillon de la levée en masse défendait les approches de la ville, vers le canal de la Chiésa. Attaqué le 17 novembre par les Français, il fit d'abord un feu assez vif, mais fut culbuté et taillé en pièces par un escadron de hussards. En peu d'instants, on arrive au bas des retranchements élevés de vingt pieds autour de la ville; une artillerie nombreuse et bien servie vomit la mort de toutes parts. En peu d'instants, Arezzo est complètement investie. Le général Monnier, dont le talent et l'audace savent abréger les siéges lorsqu'il les fait, comme les prolonger quand il les soutient, ordonne de garnir de fascines les portes de la ville, et d'y mettre le feu. Les grenadiers volent pour exécuter ces ordres, mais une grêle de mitraille et de grenades tombe sur ces braves au moment où ils veulent embraser ces portes qui, doublées en fer et terrassées, résistent à ce moyen audacieux. Ce faible avantage rassure les rebelles, qui touchaient à leur perte. Se croyant déjà victorieux, le soir la ville est illuminée; elle retentit de vociférations frénétiques; le tocsin sonne de toutes parts pour exciter les campagnes à seconder leur défense. Pendant la nuit, les Français avaient préparé des échelles; le soldat impatient demandait l'assaut. A neuf heures du matin le signal est donné, les murailles sont en un instant escaladées, les portes forcées; les Aretins, massacrés sur les remparts, dans les rues, sur les batteries, se dérobent par la fuite au vainqueur, ou se coulent dans la campagne par des souterrains. Quelques Aretins, retranchés dans des maisons crénelées, se défendent jusqu'au der-

nier soupir. La citadelle demande à capituler ; le général Monnier répond qu'il ne saurait traiter avec des brigands. La citadelle se rend à discrétion. Ainsi fut punie Arezzo de ses forfaits multipliés contre les Français. 17 *novemb*. 1800.

ARGENTARIA (*bataille d'*). Quarante mille Allemands, nommés Lentins, vinrent camper, l'an 378, dans les plaines d'Argentaria, maintenant Arbourg en Alsace. Les Romains marchèrent aussitôt contre ces ennemis redoutables et aguerris. Au moment où l'on en vint aux mains, une terreur panique saisit les soldats de Gratien; ils se retirèrent d'abord dans des sentiers étroits et couverts de bois. Ralliés dans cette position, ils se portèrent en avant pour charger de nouveau. Sortant parfaitement en ordre de leur retraite, les Barbares crurent que Gratien arrivait pour secourir ses légions avec des troupes fraîches. La terreur passa bientôt dans leurs rangs. Trente-cinq mille Allemands périrent avec leur roi sur le champ de bataille; cinq mille seulement échappèrent au carnage; faisant leur retraite en bon ordre, ils s'arrêtaient encore souvent pour considérer le théâtre de leurs exploits, qu'ils semblaient abandonner avec regret, malgré l'immensité de leur perte. *An* 378.

ARGINUSES (*combat des*). Dans la vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens enlevèrent le commandement de leur flotte à Lysandre pour le donner à Callicratidas. Cet amiral remporta d'abord plusieurs avantages considérables. Les flottes des deux peuples rivaux se rencontrèrent vers les îles Arginuses, entre Mitylène et l'Asie. Les Spartiates, inférieurs en nombre et en vaisseaux, firent d'abord une vigoureuse résistance; mais les Athéniens les enfoncèrent, et leur prirent soixante-dix navires. Dans cette catastrophe, on proposait à Callicratidas de fuir : *Sparte, répondit-il, ne tient pas à un seul homme.* Plein de l'enthousiasme de la gloire, il chercha la mort en combattant vaillamment. 86 *ans avant J. C.*

ARGOS (*siége d'*). Pyrrhus, prince remuant et inquiet, se jeta sur Argos, divisée par les factions d'Aristias et d'Aristippe. Les Argiens envoyèrent d'abord prier ce prince d'évacuer leur territoire. Il le promit. Cependant, dès la nuit,

même, il entra dans Argos, dont Aristias lui facilita l'accès. Une grande partie de ses troupes s'étaient déjà coulées dans la ville, quand son imprudence lui enleva la victoire et la vie. L'obscurité et le silence favorisaient son entreprise; mais Pyrrhus voulut introduire ses éléphants par des portes étroites dans des rues resserrées. Avertis par le bruit, les Argiens coururent aux armes; leurs maisons devinrent des citadelles, d'où l'on accabla les troupes du roi d'Epire. Les éléphants arrêtèrent l'entrée de nouveaux combattants, et gênèrent dans l'action. Abandonné des siens, Pyrrhus se faisait jour au milieu de ses ennemis par sa valeur. Un Argien l'attaque, lui porte un coup de javeline qui est amorti par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince furieux veut le frapper, quand la mère de cet Argien, qui regardait le combat de dessus son toit, lance une tuile sur la tête de Pyrrhus et l'étend sans connaissance. Un soldat d'Antigone survint, et lui coupa la tête. Ses soldats, dénués de chef, sont mis en déroute. Ainsi périt, de la main d'une femme, un capitaine fameux par ses exploits contre Rome et Carthage, dont les armes victorieuses avaient fait plus d'une fois trembler la Grèce. 272 *avant J. C.*

ARLES (*siége d'*). Clovis envoya son fils Thierry assiéger Arles l'an 508. Bientôt la famine fut extrême dans une ville étroitement cernée. Son évêque, Saint-Césaire, s'y distingua par une charité vraiment apostolique. En vain les Français firent jouer contre les murs d'Arles toutes sortes de machines; les assiégés leur répondirent toujours par des décharges aussi terribles. Le siége avait déjà duré plusieurs mois, quant un juif lança du haut des murs une lettre indiquant leur quartier comme le plus faible. Cette trahison fut découverte, et Arles délivrée d'un danger imminent. Dès ce moment, les Français furent toujours malheureux. Un corps d'armée, commandé par Ibas, général de Théodoric, roi d'Italie, vint au secours d'Arles. Un combat s'engagea; le fils de Clovis fut vaincu, et le siége fut levé. Ce fut presque le seul échec qu'ait éprouvé ce monarque dans un règne long et heureux. 508.

ARLON (*batailles et prise d'*). 1. Le général Lafayette, qui manœuvra si long-temps, en 1792, sans approcher de l'ennemi, résolut enfin d'attaquer les Autrichiens vers

Arlon, sur les frontières du Luxembourg. Les généraux Leveneur, Lallemand, et le colonel Stengel, furent chargés de conduire les colonnes, tandis que la réserve, aux ordres de Latour-Maubourg, devait faire la principale attaque. Dans la nuit, l'ennemi fit un changement de front qui contrariait le plan d'attaque. Lafayette le sut; incertain si ses ordres parviendraient à temps pour régulariser le mouvement de ses troupes, il n'envoya aucun contre-ordre. Cette opération fut manquée, et on changea de plan après une forte reconnaissance sur la frontière du Luxembourg. La colonne de Leveneur y essuya une vive canonnade; l'adjudant-général Desmottes, officier distingué, y fut tué. 1792.

2. Une armée prussienne de soixante mille hommes assiégeait Mayence, au mois de mai 1793; le géneral Houchard, commandant l'armée de la Moselle, résolut de tenter une diversion vers Luxembourg. En attirant sur ce point l'attention de l'ennemi, il pouvait dégager une armée presque entière renfermée dans Mayence. Le 7 juin, un corps de dix mille hommes, tiré des camps de Sarre-Louis, Bouzonville et Thionville, fut réuni à Longwy, sous les ordres du général Delaage, pour tâcher de s'emparer d'Arlon. L'avant-garde du général Tolozan replia d'abord les postes ennemis jusqu'au delà de Rachecourt, où se trouvait la cavalerie autrichienne. L'infanterie impériale, qui avait été atteinte et poursuivie jusqu'au bois de Buvange, les arrêta, et les obligea de se replier sous la protection du corps de bataille, où le général Tolozan, à la tête de la cavalerie légère, arrêta à son tour, par une marche hardie, la cavalerie ennemie. Le lendemain, le corps de bataille demeura sur les hauteurs d'Udanges, l'avant-garde sur sa droite. Deux mille hommes, qui arrivèrent le 9, de Sédan et de Montmédi, sous les ordres du général Beauregard, occupèrent la ligne à la hauteur du château de Sainte-Croix. Les Autrichiens étaient dans une position avantageuse, sur les hauteurs en avant d'Arlon; leur gauche, à la chaussée de Luxembourg; leur front, séparé de celui des Francais par le ruisseau de Buvange. Ils avaient sept à huit mille hommes, dont quinze cents de cavalerie. Le feu de leur artillerie nombreuse plongeait sur la plaine. Le général Delaage forma deux colonnes de son infanterie; celle de gauche, commandée

par le colonel Desperrières, longea la droite du chemin jusqu'à la tête du bois où devait se faire le développement total. La colonne de droite, aux ordres du général Lanbadère, tourna le bois, ayant le général Tolozan pour le soutenir; et le général Beauregard à sa gauche et à la hauteur des colonnes. Lorsque les troupes furent arrivées au point désigné, la droite se déploya ayant sa cavalerie à sa gauche, et la gauche manœuvra de manière à menacer la retraite de l'ennemi sur Luxembourg. Les Autrichiens, appercevant ce mouvement, y portèrent des forces. La colonne française, emportée par trop d'ardeur, eut à souffrir pendant trois quarts d'heure le feu de l'artillerie ennemie, jusqu'à ce que la seconde colonne se fût portée à son appui avec toute la cavalerie. Le général Beauregard, après avoir pris Arlon, s'étant emparé des hauteurs, avait forcé l'aile droite des Autrichiens à se replier sur le centre. Dans cette occasion, quatre cents carabiniers français osèrent attaquer un bataillon carré de quinze cents Autrichiens; ils furent horriblement maltraités dans un combat aussi inégal. Le lieutenant Boucret reçut vingt-six coups de sabre sur les bras et sur la tête; peut-être auraient-ils tous été victimes de leur intrépidité, si le brave commandant d'artillerie légère, Sorbier, n'eût amené, au grand galop, des obusiers. Quatre décharges firent un épouvantable ravage dans les rangs autrichiens, et couvrirent la terre de morts et de blessés. Pendant ces scènes de carnage, un trait touchant d'humanité vint consoler les âmes sensibles. Un carabinier, dangereusement blessé, attendait des secours; près de lui se trouvait un autrichien plus maltraité encore. Sa position excite la pitié du carabinier français. Un chirurgien accourut. A la vue de cet homme bienfaisant, son cœur s'épanouit: *Accourez, mon ami*, lui dit-il, *il y a bien long-temps que je vous attends*. Le chirurgien se dispose à examiner sa plaie; *Ce n'est pas à moi*, lui dit-il, *que vos premiers soins sont dûs; en voici un autre encore blessé plus grièvement que moi. C'est un Autrichien, mon ennemi; mais il est homme, il suffit*. Le chirurgien admire tant de magnanimité; il obéit à de si beaux sentiments. Cependant l'artillerie fait reculer la colonne autrichienne qui avait fait tant de mal aux Français; elle fuit vers Luxembourg, au travers des bois. Le reste des Impériaux abandonne le champ de bataille, trois canons et ses équipages. . . . .

Cette victoire coûta environ cinq cents hommes; elle fut brillante dans un temps où les succès étaient rares. Mais ce combat devint inutile pour dégager Mayence; le mouvement n'ayant pas été soutenu, Luxembourg conserva sa garnison. Au bout de quelques jours, Arlon fut évacué; on en enleva les magasins, faible avantage qui ne méritait pas de faire verser une goutte de sang français. 1793.

3. Les champs d'Arlon furent encore le théâtre d'un combat entre les Autrichiens et les Français. Le 17 avril 1794, l'armée de Rhin et Moselle partit de nouveau de Longwy, pour s'emparer d'Arlon. Le premier jour fut employé à des affaires d'avant-postes. Une forte canonnade s'engagea seulement le soir près de la chapelle de Sainte-Croix. Favorisés par une artillerie nombreuse et bien placée, possédant une cavalerie aguerrie et bien montée, tout annonçait un rude combat et une résistance opiniâtre. Cependant, quand ils virent la précision des manœuvres des divisions des généraux Championnet, Morlot, Lefebvre et Hatry, qu'ils considérèrent les grenadiers et les chasseurs français marcher audacieusement sur eux au pas de charge, ils jugèrent prudemment qu'ils n'obtiendraient pas plus de succès qu'ils n'avaient pu faire taire avec vingt-deux pièces de gros calibre, six pièces d'artillerie légère, commandées par le général de Belle, et pensèrent à la retraite. Les réquisitionnaires égalèrent de vieux soldats dans cette journée. Le chef de bataillon du génie, Chasseloup-Laubat, y rendit de grands services, par les connaissances qu'il avait acquises du terrain dans l'affaire de l'année précédente. Les vieux militaires s'y distinguèrent par des traits d'héroïsme semblables aux belles actions recueillies par les anciens historiens de la Grèce et de Rome, mais qui doivent avoir encore plus de prix aux yeux des Français, dans leurs compatriotes. Claude Revien, charretier d'artillerie, a la cuisse emportée par un boulet; son frère, servant à la même pièce, vint l'embrasser : *Retire-toi*, lui dit-il; *retourne à ton poste; tu y es nécessaire. Je suis trop heureux de mourir pour ma patrie : que chacun en fasse autant!* Le général Hatry prit, après l'action, une position respectable devant Arlon, dont il s'était rendu maître. De ce poste, il gênait beaucoup les Autrichiens, en interceptant leurs communications entre le pays de Namur et le duché de Luxembourg,

tandis que le général Jourdan s'avançait dans la Belgique. 17 *avril* 1794.

ARMÉNIE (*défaite du roi d'*). Dans les temps où les rois de Babylone et de Lydie formèrent une ligue pour se soustraire à l'empire des Mèdes, le roi d'Arménie tenta de secouer aussi le joug que lui avait imposé son vainqueur. Il refusa de payer son tribut et de fournir des troupes auxiliaires. En l'obligeant, les armes à la main, de remplir ses engagements, Cyaxare craignait de s'attirer de nouveaux ennemis; en tolérant son audace, il donnait plus de forces aux rebelles. Cyrus s'offrit alors pour délivrer le roi des Mèdes de ses inquiétudes. Instruit des forces des Arméniens, il partit pour une grande chasse (1), et tourna ses pas vers l'Arménie. Les principaux officiers de Cyaxare accompagnent le neveu de leur prince. Des troupes légères suivent de loin la course des chasseurs. Informé de la position de la résidence du roi d'Arménie, il se dirige toujours vers ce lieu. Arrivé près de son palais, il découvre alors à ses officiers le véritable but de cette chasse extraordinaire. Chrysante est détaché pour s'emparer d'une hauteur où le roi d'Arménie se retirait ordinairement en cas d'alarme avec sa famille et ses trésors. Un héraut est envoyé pour le sommer de remplir ses traités avec le roi des Mèdes, au moment où les troupes de Perses investissent sa demeure. La surprise du monarque d'Arménie est extrême. Il veut mettre en sûreté sa femme, ses enfants, ses trésors : il les fait partir; mais donnant dans l'embuscade commandée par Chrysante, ils sont faits prisonniers. Il tente de réunir ses soldats. Environné par l'armée de Cyrus, leur rassemblement devient impossible; il cherche à fuir sur l'éminence où il avait envoyé sa famille, mais sa route est coupée, et bientôt il est forcé de se rendre à discrétion à un ennemi irrité. Cyrus le fait avancer au milieu de ses troupes rangées en haie. Dans ce moment arrive Tygrane, fils aîné du roi

(1) La chasse des rois de l'Orient sont des espèces d'opérations militaires. Des troupes sont employées à cerner les lions, les tigres et les panthè es, dans un rayon de plus de vingt lieues Elles poussent avec de grands cris les bêtes sauvages vers l'endroit où le prince les attend pour les frapper et les vaincre. Ainsi la réunion d'une armée pour une grande chasse, n'avait rien d'inquiétant pour le roi d'Arménie, rien d'étonnant pour la cour de Cyaxare, et cachait parfaitement les desseins de Cyrus.

d'Arménie, lié d'une étroite amitié avec Cyrus : *Prince*, lui dit Cyrus, *vous venez à propos pour assister au procès de votre père*. Sur l'heure il fait assembler les capitaines des Mèdes et des Perses et les plus grands seigneurs d'Arménie; les dames même ne sont pas écartées. Cyrus alors imposa silence à l'assemblée, et, prenant un ton sévère, s'adressa à son captif : « Roi d'Arménie, lui dit-il, j'exige » que vous répondiez à toutes mes questions avec cette » sincérité qui doit être l'apanage des monarques. N'avez- » vous pas été vaincu par Astyage, mon aïeul ? N'avez-vous » pas conclu un traité avec votre vainqueur ? Ne vous » êtes-vous pas déclaré son vassal ? » Il fallut en convenir. « Pourquoi donc, reprit Cyrus, avez-vous violé vos ser- » ments ? — Par amour pour la liberté, le plus grand de » tous les biens.... — Mais, si votre esclave voulait rompre » ses chaînes, que lui feriez-vous ? — Je le punirais..... — » Si l'un de vos généraux prévariquait ? — Je le déposerais. » — S'il était d'intelligence avec vos ennemis ? — Dussé-je » me condamner moi-même, je le ferais mourir. » Tygrane alors arracha sa tiare, déchira ses habits; les femmes poussèrent de lamentables cris. Chacun s'attendait à voir périr le roi. Prosterné aux pieds de Cyrus, Tygrane s'écria : « Ah! grand prince! ayez pitié d'un malheureux que vous » avez quelquefois honoré du nom d'ami. Mon père est » coupable; mais, croyez-m'en, il n'est point de votre » sagesse de le faire mourir. Jamais il ne fut plus en état » de vous rendre service. Hélas! ses fautes l'ont rendu » sage. Cette seule journée l'a rendu très-prudent. Il sait » maintenant ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. » Accordez sa vie à nos larmes. Consultez plutôt votre » clémence que votre juste ressentiment. Biens, liberté, » sceptre, vie, femmes, enfants, voilà les liens puissants » qui l'attacheront inviolablement à vos intérêts. Exaucez » nos vœux, seigneur ; je vous en conjure au nom de votre » père Cambyse. » Cyrus ne put résister plus long-temps, et se tournant du côté du roi : « Je me laisse fléchir aux » prières de votre fils, lui dit-il; mais quelles sommes me » fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous » avons contre les Babyloniens ? — Tout ce que j'ai vous » appartient, reprit vivement le monarque reconnaissant ; » disposez à votre gré de mes biens, de ma famille, de » ma personne, de mes Etats. » Ainsi se termina un évé-

nement qui semblait devoir être funeste au roi d'Arménie. Cyrus, par sa clémence, acquit un allié fidèle; Tygrane, son fils, sacrifia sa vie dans les combats pour celui qui lui avait rendu son père; les Mèdes acquirent de nouvelles forces. 557 *avant J. C.*

ARMENTIÈRES (*prise d'*). L'archiduc Léopold, ayant été nommé gouverneur des Pays-Bas, voulut se signaler par quelque exploit. Il se mit à la tête des troupes, et s'avança vers Armentières, jolie ville à trois lieues de Lille, mais peu fortifiée. Elle n'avait qu'une faible garnison; et même elle manquait de toutes les provisions nécessaires. Cependant le gouverneur, appelé du Plessis-Bellièvre, se défendit avec courage, et ne capitula que le quatorzième jour de tranchée ouverte, le dernier de mai 1647. Les Flamands, pour honorer la conquête de leur nouveau chef, firent frapper une médaille où l'on voyait quantité d'armes mises en pièces, avec cette légende, composée sans doute par le plus bel-esprit du pays : « Les Français n'ont plus » d'armes entières. » 31 *mai* 1647.

ARQUES (*bataille d'*). Après la mort de Henri III, la religion servit de prétexte à plusieurs des chefs de l'armée pour abandonner Henri IV; elle parut un motif aux Ligueurs pour ne pas le reconnaître pour roi; presque tous ses officiers l'auraient quitté, si l'un d'eux ne les avait retenus, en disant à Henri : *Sire! vous êtes le roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons.* Henri, avec peu d'amis, peu d'argent, point de places importantes, et une petite armée, suppléa à tout par son activité et son courage. Il restait moins de temps au lit que le duc de Mayenne, son adversaire, n'en demeurait à table. Confiant dans une armée de trente mille hommes, le duc de Mayenne s'avança par Dieppe pour forcer, disait-il, le Béarnois (c'était ainsi qu'il nommait Henri IV) de se jeter dans la mer, ou de se réfugier sur les bords de la Tamise; Henri le sut, et vola à sa rencontre. Cinq cents chevaux, douze cents hommes de pied et deux mille cavaliers, formaient son armée; il la fit avancer, le 21 septembre 1589, au village d'Arques, à une lieue et demie de Dieppe, et se porta sur deux côteaux séparés par la rivière de Bethune, dans une position qui lui parut avantageuse. Ce roi soldat fit creuser des retranche-

ments, pourvut le bourg d'Arques de munitions, plaça deux corps de troupes sur le passage de l'ennemi. Quelques moments avant le combat, on lui amena un prisonnier de distinction, cherchant de tous côtés une armée ; il témoigna au prince sa surprise de voir si peu de monde autour de lui. *Vous ne les voyez pas tous*, dit Henri IV, *car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent.* Soupçonnant les Ligueurs de vouloir tourner leurs principaux efforts contre son artillerie, Henri y plaça le régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptait beaucoup, et leur colonel Galati, sur lequel il comptait davantage. Ce qu'il avait prévu arriva ; après une escarmouche assez vive, qui commença par abbattre le courage des Ligueurs, ceux-ci s'approchèrent de Dieppe ; Henri se saisit d'un moulin proche d'un faubourg, le couronna d'artillerie ; et, suivant sa coutume, accourant au plus fort du danger, *Mon compère*, s'écria-t-il en arrivant au colonel Galati, *je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous.* Le duc de Mayenne y fut repoussé ; en même temps le maréchal de Biron, voyant un gros parti de Ligueurs prêt à fondre sur un corps-de-garde placé à la maladrerie d'Arques, lui dressa une embuscade, l'y attira, l'enveloppa, et le chargea avec tant de vigueur, qu'un grand nombre de Ligueurs se précipitèrent dans la rivière. Attaqué de trois côtés, le duc de Mayenne soutint pendant quelque temps avec valeur les efforts des Royalistes ; mais il ne put emporter la maladrerie. La nuit sépara les combattants ; les Ligueurs, à la faveur des ténèbres, repassèrent la rivière ; Henri les suivit, engagea le lendemain un nouveau combat, fut victorieux : le duc de Mayenne, vaincu, battit en retraite, et Henri redoubla d'activité et de courage.

ARRAS (*siéges d'*). 1. Dans le temps où les grands vassaux luttaient de puissance avec les rois de France, avaient des armées, et possédaient en souveraineté des provinces, l'Artois appartenait au duc de Bourgogne. Mécontent de son vassal, Charles VI lui déclara la guerre, et fit mettre le siége devant Arras. Douze cents arbalêtriers s'étaient renfermés dans cette ville, abondamment approvisionnée. Pour prolonger sa résistance, on en fit sortir les bouches inutiles, on éleva de nouveaux boulevards, on ruina ses faubourgs, on creusa des fossés, on dressa de

nouvelles batteries; ses murailles furent garnies d'une nombreuse artillerie. Les hommes d'armes placés sur ses murs furent armés *de canons à la main qui*, dit l'historien contemporain, *déchargeaient de grosses balles de plomb* : ainsi se nommaient dans ce siècle les mousquets encore informes auxquels on n'avait adapté ni pierres, ni ressorts. Tous ces préparatifs formèrent un singulier contraste avec la négligence des Français dans leurs attaques; on les vit commencer de trop loin les approches de la place, laisser constamment deux portes ouvertes aux assiégés, qui en profitèrent pour faire de fréquentes sorties; leurs pièces de siége, mal dirigées, leur faisaient encore fort peu de mal. Les fautes des généraux n'influèrent en rien sur la bravoure des chevaliers français; chaque jour ils signalaient leurs prouesses par des combats singuliers, et se disputaient le périlleux honneur de se battre à l'ouverture des mines et des contremines creusées pour renverser des murailles auxquelles une artillerie mal pointée et mal chargée faisait peu de dommage. La disette, la rigueur de l'hiver, et les maladies, vinrent enfin séparer les combattants; les Artésiens, souffrant le plus de ces fléaux, furent obligés de demander quartier; le duc de Bourgogne parla de paix; le monarque français y consentit; les clefs d'Arras lui furent livrées, et la bannière de France flotta sur ses murailles. 1414.

2. Pendant les troubles de la Ligue, Arras était tombée au pouvoir des Espagnols; Richelieu, résolu de la reprendre, envoya trois maréchaux de France pour l'assiéger. Une armée espagnole, commandée par le cardinal Infant, accourut à son secours; trop peu confiants dans leurs forces pour oser attaquer les Français, ils parurent vouloir leur couper les vivres. Instruit de leur dessein, Richelieu projeta d'envoyer à l'armée de siége un grand convoi; le lieutenant-général Duhaillier fut chargé de l'escorter. Louis XIII, craignant de voir ses frontières découvertes, défendit à Duhaillier de tenter ce coup de main; Duhaillier balança quelque temps entre l'obéissance pour un monarque faible et les ordres impérieux d'un ministre vindicatif et tout puissant : le cardinal fut obéi. Le convoi fut heureux; le maréchal de la Meilleraie vint à sa rencontre avec six mille hommes. Profitant de son absence, le cardinal Infant avait attaqué le maréchal de Rantzau avec tant de vigueur, qu'il

aurait obtenu une victoire complète, forcé son quartier, emporté ses lignes et fait lever le siége, si le maréchal de la Meilleraie ne fût arrivé à temps à son secours. Les Espagnols vaincus firent bientôt leur retraite; Arras, réduite à elle-même, ouvrit ses portes le 9 août 1640, après neuf jours de tranchée ouverte.

3. Deux des plus illustres généraux français se trouvèrent opposés l'un a l'autre, en 1654, devant Arras; infidèle à sa patrie, le prince de Condé proposa aux Espagnols de prendre Arras pour se venger du siége de Stenay, ville de ses domaines que la cour faisait alors assiéger. Arras comptait à peine une garnison de deux mille hommes; l'armée de l'archiduc Léopold était de trente-deux mille hommes italiens, lorrains, flamands, espagnols et français mécontents. Alarmé de cette entreprise, Mazarin eut recours à Turenne; on détacha sous ses ordres une armée de quatorze mille hommes pour secourir Arras. Six cent Français déterminés percent les lignes ennemies, et se jètent dans la place avant que les Espagnols eussent achevé leurs retranchements; l'armée de Turenne, trop faible pour oser se commettre avec les forces supérieures de l'ennemi, dans un pays découvert, attendit quelque temps à Péronne les vivres qui lui étaient nécessaires. Le premier dessein de Turenne était d'affamer son ennemi, et d'occuper une position dont la force rendît son armée respectable; son camp fut d'abord à Mouchi-le-Preux, sur une hauteur qui commande un vallon, arrosé d'un côté par la Scarpe, et de l'autre par la Cogel. De ce point, il interceptait aux ennemis la communication avec Douai, Bouchain et Valenciennes; le marquis de Beauvau, envoyé à Bapaume, leur empêchait de rien tirer de Cambrai. Deux mille hommes postés vers Lens interceptaient le passage de Lille, tandis que Lillebonne, avec quinze cents hommes, devait battre la campagne pour barrer les chemins d'Aire et de Saint-Omer. L'armée espagnole, ainsi resserrée, aurait pu être forcée par la famine de lever le siége, si on avait pu lui fermer la route de Saint-Pol; mais on n'y put parvenir. Les Espagnols ouvrirent leurs tranchées le 14 juillet; les assiégés défendirent leur terrain tellement pied à pied, qu'ils n'avaient perdu, au bout d'un mois, qu'un seul ouvrage à corne; encore il avait coûté aux assiégeants deux mille

hommes. Le maréchal d'Hocquincourt, étant entré dans Stenay, vint renforcer, devant Arras, le vicomte. Dans sa route, il s'empara de Saint-Pol, et enleva un parti de cinq cents hommes dans l'abbaye de Saint-Eloi. Turenne, qui avait été au devant de lui avec quinze escadrons, fit, en rentrant dans son poste, une reconnaissance sur toutes les lignes ennemies du côté du Nord; elles avaient deux toises de largeur et dix pieds de profondeur; en avant était un fossé large de neuf pieds et profond de six. Des redoutes et des fortins étaient élevés d'espace en espace; sur des plate-formes était de l'artillerie. Douze rangs de trous de loups, placés en échiquier, se trouvaient entre le retranchement et l'avant-fossé : on avait construit dans leurs intervalles de petites palissades d'un pied et demi de haut pour en interdire l'approche à la cavalerie. Les Espagnols, commandés par le comte de Fuensaldagne, occupaient le Nord de ces longues lignes sur le chemin de Lens; le prince de Condé était à l'opposite avec les Francais. L'archiduc, avec les Allemands et les Flamands, s'étendait à l'Orient depuis le chemin de Cambrai jusqu'à la Scarpe; don Fernand de Solis complètait l'investissement depuis le Couchant jusqu'au Midi avec des Italiens et des Lorrains. Dans une seconde reconnaissance, le maréchal côtoya de si près le quartier de Fuensaldagne, qu'on lui représenta qu'il s'exposait à une défaite presque certaine si les Espagnols savaient saisir l'occasion. *Il n'y a rien à craindre,* dit Turenne, *ils emploieront à se consulter et à tenir conseil plus de temps qu'il ne m'en faut pour connaître leurs lignes.* Il avait raison; les Espagnols ne commencèrent leur mouvement que lorsqu'il était déjà loin. Effrayés par ces lignes formidables, aucun des généraux français n'osait tenter de secourir Arras; Turenne seul soutenait que l'on trouverait sûrement quelque endroit faible, si on les attaquait de nuit; souvent il entretenait ses officiers de la conduite à tenir en entrant dans ces retranchements, et des moyens de vaincre tous les obstacles que l'art avait su y opposer à la valeur : la cour partagea l'avis de Turenne, et donna l'ordre d'attaquer pour le 24 août. Le principal effort devait se faire contre le quartier de don Fernand de Solis et sur la partie la plus voisine de celui de Fuensaldagne; on avait regardé ces points comme les plus faibles, ou les plus éloignés du prince de Condé, dont on craignait l'activité et les talents, et des

Français, dont on redoutait la vivacité et la vigilance. Pour partager l'attention de l'ennemi, et diviser ses forces, on devait faire en même temps de fausses attaques; l'une au quartier du prince de Condé, l'autre vers la partie la plus reculée du camp de Fuensaldagne, et la troisième vers les lignes du prince de Lorraine. Au coucher du soleil, les armées traversèrent la Scarpe sur quatre ponts; chaque soldat était pourvu de claies et de fascines. La marche se fit avec ordre, et dans le plus grand silence; sa précision fut telle, que l'on arriva à point nommé au lieu destiné pour la jonction avec le maréchal d'Hocquincourt. Sans l'attendre, les maréchaux de Turenne et de la Ferté marchèrent aux lignes, dont on était éloigné d'une demi-lieue; l'ennemi ne fut averti de cette attaque, favorisée par une nuit obscure où la lune donnait seulement par intervalles sa clarté, que par le feu des mèches des mousquetaires; mais on était parvenu à deux cents pas de leurs ouvrages. Aussitôt trois coups de canon donnent l'alarme; on voit en même temps paraître un rang de falots allumés le long des lignes de circonvallation. Les Italiens se préparaient encore à combattre, quand les fantassins de la première ligne de Turenne avaient déjà passé l'avant-fossé, couvraient les puits, et arrachaient les palissades. Eprouvant peu de résistance, les Français parvinrent facilement au second fossé; quelques troupes même le franchirent avant qu'il fût entièrement comblé. Fisica, capitaine du régiment de Turenne, planta sur le parapet le drapeau de sa compagnie; il fallait autant de courage et de bonheur pour animer le reste des troupes. Dans les ténèbres, elles n'osaient avancer; au cri de *vive Turenne!* tous s'animent d'une égale ardeur. Cinq bataillons percent à la fois en plusieurs endroits, et frayent la route à la cavalerie. Le maréchal de la Ferté n'avait pas été aussi heureux sur le quartier des Espagnols; ses soldats, repoussés, ne pénétrèrent dans les lignes qu'à la faveur de la large trouée faite par les troupes de Turenne. Pour le maréchal d'Hocquincourt, comme il arriva vers la fin de la nuit, au milieu de la consternation de l'ennemi, il se fraya facilement passage. Forcés presque partout, les Italiens et les Lorrains abandonnèrent leurs postes; et, se portant dans les autres quartiers, jetèrent partout le désordre et l'épouvante.

Au point du jour, le prince de Condé, traversant le

quartier de l'archiduc, l'invita à la retraite. Pour protéger ce mouvement, Condé marcha avec de la cavalerie à la rencontre des Français, afin d'arrêter leur fougue victorieuse; il remporta d'abord un avantage peu difficile sur les pillards, puis il battit le maréchal de la Ferté, imprudemment descendu d'une hauteur; mais il n'osa l'y poursuivre. Le maréchal avait été remplacé sur cette colline par un corps de troupes considérable. A son aspect, Condé se porte sur une élévation voisine pour attendre son infanterie. Son dessein était d'attaquer alors la colonne qui paraissait sur la hauteur. Le maréchal de Turenne s'y était fortifié. De l'artillerie, des troupes fraîches, étaient venues le joindre dans ce poste respectable. Condé mène ses troupes à l'attaque, mais ses soldats sont arrêtés par le feu des canons de Turenne; malgré tous leurs efforts, le prince est obligé de reculer. Une sortie de la garnison d'Arras lui fit encore hâter son mouvement rétrograde; Condé et Turenne, en présence l'un de l'autre, se devinèrent par leurs manœuvres. Le sage Turenne ne poursuivit pas Condé; moins prudent, le marquis de Bellefonds attaqua son arrière-garde au passage de la Scarpe : il fut repoussé avec perte. Toujours redouté, même au sein des revers, Condé sortit de ses retranchements, comme on lève un camp que l'on est las d'occuper, rallie ses troupes écartées, et se retire à Cambrai, présentant toujours un front terrible à ses ennemis. Sa belle retraite, dans laquelle il couvrit les Espagnols vaincus, formait un contraste piquant avec la fuite honteuse de l'archiduc et du comte de Fuensaldagne, qui se sauvèrent avec un escadron ou deux au travers des bagages français. Turenne perdit peu de monde, mais il fut blessé; la perte des Espagnols fut de trois mille hommes, soixante-trois canons, deux mille chevaux, deux mille charriots, et tous les équipages de l'armée. Pour reconnaître le service éminent rendu aux Espagnols par le prince de Condé, le roi d'Espagne lui écrivit ces mots : *Mon cousin, on m'avait dit que tout était perdu, mais votre Altesse a tout conservé*. La gloire de Turenne était à son comble; cependant un prêtre, ivre de sa puissance, osa lui dérober quelques instants les honneurs du triomphe; Mazarin se fit attribuer tout le succès de cette journée par un monarque enfant dont il conduisait la main. On feignit alors de le croire; mais aujourd'hui la postérité se venge, Turenne jouit de sa gloire. 1654.

ARRESTAN (*prise d'*). Les Sarrasins formèrent, l'an 636, le siége d'Arrestan, une des plus fortes villes de Syrie. Abou-Obéidah, ayant sommé inutilement le gouverneur de se rendre, le pria de vouloir recevoir quelques gros bagages embarrassants dans sa marche vers une autre contrée. Le gouverneur y consentit. Abou-Obéidah fait porter dans la citadelle vingt caisses d'une énorme grandeur : le gouverneur oublie de les sonder. Abou-Obéidah lève le siége ; quelques Sarrasins demeurent seulement autour de la ville dans une embuscade. Dès que les Sarrasins ne paraissent plus, les Chrétiens courent en foule aux églises remercier Dieu. Pendant leurs cantiques de réjouissances, des Sarrasins armés sortent des caisses, massacrent la femme du gouverneur, se saisissent des clefs de la ville, ouvrent ses portes à Kaled, qui se rend ainsi maître par surprise d'Arrestan. 636.

ARRETIUM (*bataille d'*). Britomaris, chef des Gaulois établis sur les côtes de la mer Adriatique, ayant fait massacrer plusieurs ambassadeurs du Peuple Romain, en représailles de la mort de son père, tué dans un combat, le consul Dolabella fut envoyé pour punir cette violation du droit des gens. Les Gaulois surpris furent vaincus, leurs villes brûlées, leurs champs ravagés, leurs femmes et leurs enfants captifs, et leur pays réduit en une affreuse solitude. Britomaris lui-même est pris, et on lui fait souffrir mille tourments, en attendant la mort à laquelle il était destiné après avoir été mené en triomphe. Cependant les armes romaines ne furent pas long-temps victorieuses dans les Gaules ; les Senonnais et les Étrusques rencontrèrent les Romains devant Arretium (maintenant Arezzo), leur livrèrent combat. Treize mille légionnaires demeurèrent sur la place avec leur général. Fiers de ce succès, les Gaulois marchèrent sur Rome pour la saccager, mais ils furent arrêtés par le collègue du consul Dolabella. Vaincus à leur tour : le petit nombre qui échappa au carnage préféra la mort à une honteuse servitude. 284 *ans avant J. C.*

ARSAMIAS (*bataille d'*). Tigrane, déjà vaincu par Lucullus à Tigranocerte, osa se remontrer avec une armée sur les bords du fleuve Arsamias. Lucullus donna le signal

du combat ; les Asiatiques ne purent soutenir l'effort des légions romaines; ils se mirent aussitôt à fuir. Cette journée fut un peu moins meurtrière que celle de Tigranocerte, où il avait péri cent mille hommes. 68 *ans avant J. C.*

ARTAXATE (*prise d'*). Sous le règne de Claude, Corbulon, général romain, rétablit en Arménie l'honneur des armes romaines, assiégea Artaxate, sa capitale (Teflis en Géorgie), rasa ses murs, brûla ses maisons, mais épargna ses habitants, qui lui avaient ouvert leurs portes, et rétablit Tigrane sur le trône. *L'an* 59 *de J. C.*

ARTEMISE (*combat d'*). Au moment où les Spartiates s'immortalisaient en succombant glorieusement aux Thermopyles, la flotte des Grecs rencontra celle des Perses à Artemise, promontoire de l'Eubée (*Négrepont* ou *Egripo*). Les Grecs y furent victorieux des Perses, qui se retirèrent après avoir perdu un grand nombre de soldats et de vaisseaux. 480 *ans avant J. C.*

ARYCH (*combats et siéges de* EL-). 1. Le général Bonaparte, maître de l'Egypte, ne recevait aucune nouvelle de France depuis la malheureuse bataille navale d'Aboukir. Tous les rapports de l'Archipel et de l'Asie annonçaient que le divan avait cédé aux insinuations perfides de l'Angleterre, et s'était allié avec la Russie contre la France. Cette alliance monstrueuse de la Porte avec ses plus cruels ennemis était un indice assez clair d'une attaque prochaine de l'Egypte; elle devait naturellement s'effectuer du côté de la mer, vers les bouches du Nil, et par terre vers la Syrie. Pour prévenir l'ennemi, il n'y avait pas un instant à perdre. Le génie de Bonaparte conçoit et commence d'exécuter aussitôt le seul plan convenable à sa situation. Cette province ne pouvait être attaquée par mer avant le mois de juin, attendu les vents réguliers qui soufflent sur ces parages. Avant cette saison, il avait donc le temps de marcher en Syrie, châtier Djezzar, détruire les préparatifs de l'expédition contre l'Egypte, dans le cas où la Porte se serait entièrement déclarée contre la France, et lui rendre au contraire la nomination du pacha de Syrie et son autorité primitive, si elle était demeurée fidèle ; puis revenir aussitôt en Egypte pour s'opposer à l'expédition maritime. Sur ces

entrefaites, Bonaparte apprit que Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, s'était déjà emparé du fort d'El-Arych, situé sur les frontières de l'Egypte, à deux journées de Cathieh, et dix lieues dans le désert. Certain d'être attaqué, Bonaparte n'avait plus d'autre parti à prendre que de déconcerter les plans de ses ennemis en les prévenant. Aussitôt il réunit l'armée destinée à cette expédition, confie le commandement de l'infanterie aux généraux Kléber, Régnier, Bon, Lannes; le général Murat commande sa cavalerie, le général Dommartin l'artillerie, le général Caffarelli le génie, le général Berthier l'accompagne. L'avant-garde, arrivée à Massoudiac, apperçoit un parti de Mameloucks, auquel ses tirailleurs donnent la chasse. Dès le soir, le général Lagrange se porte sur les hauteurs dominant El-Arych; il y prend position, et place son artillerie. Le général Régnier fait battre la charge; aussitôt l'avant-garde se précipite à droite et à gauche sur le village dont Régnier attaquait le front. Malgré la position favorable des Turcs dans ce village situé en amphithéâtre, dont les maisons, bâties en pierre, étaient crénelées et soutenues par le feu du fort; malgré les décharges d'artillerie et de mousqueterie les plus vives, et la résistance la plus opiniâtre, ce village est enlevé à la baïonnette. Alors les Turcs se retirent dans le fort si précipitamment, qu'ils abandonnent au dehors trois cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Dès le soir, le blocus du fort d'El-Arych est complet. On avait apperçu dans la journée un corps d'infanterie et de cavalerie turques, destiné à convoyer des approvisionnements pour El-Arych. Cette colonne se grossit jusqu'au 14, où les Musulmans, devenus plus audacieux par leur nombre, viènent camper à une demi-lieue d'El-Arych, sur un plateau couvert d'un ravin, dans une position qu'ils regardaient comme inexpugnable. Cependant la division du général Kléber arrive; Régnier dans la nuit tourne le ravin qui couvrait le camp des Mameloucks; ses troupes s'y précipitent, emportent le camp; tout ce qui ne peut échapper par une prompte fuite est tué ou fait prisonnier. Une multitude de chameaux, de chevaux, de provisions et de bagages tombent au pouvoir des Français. Deux beys et quelques kiachefs sont tués. Le général Bonaparte arrive; son armée prend position entre les monticules et la mer; l'attaque du château commence. On canonne une de ses tours. Aussitôt que la brèche est commencée, la place

est sommée de se rendre. La garnison, toute composée de Maugrabins et d'Arnautes, peuples barbares, sans chefs, ignorant les lois de la guerre, ne connaissait aucun des principes avoués par les nations civilisées. Il s'établit donc entre cette réunion d'hommes à demi-sauvages et les Français une correspondance également curieuse et bizarre. Bonaparte, ayant intérêt de ménager son temps et ses munitions, se prête patiemment à la singularité de leurs procédés. Il diffère l'assaut, on continue de parlementer et de tirer successivement. Enfin, le 21 février, la garnison, forte de seize cents hommes, se rend, met bas les armes, et promet de se retirer à Bagdad par le désert. Une partie des Maugrabins prend du service dans l'armée française. Bonaparte envoie au Caire les Mamelouks prisonniers, et les drapeaux enlevés aux ennemis. Régnier, dont la division est destinée à former l'arrière-garde, demeure quelques jours pour mettre cette clef de l'Egypte en état de défense. Bonaparte, au retour de son expédition de Syrie, augmente ses fortifications, élève de nouveaux travaux, et laisse dans El-Arych une garnison nombreuse et bien approvisionnée de munitions et de vivres.

2. Une armée turque reparut, un an après, devant El-Arych : c'était l'avant-garde de l'armée du grand-visir qui se disposait à agir contre le général Kléber, successeur du général Bonaparte dans le commandement de l'Egypte. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 23 janvier 1800. L'indiscipline de la garnison et la lâcheté de quelques soldats ne permirent pas aux officiers de tenir plus de huit jours : exemple unique dans les annales militaires françaises depuis seize années. Un mois après, un traité pour l'évacuation de l'Egypte fut signé, à El-Arych, entre le grand-visir et le général Kléber. La mauvaise foi anglaise, s'opposant à son exécution, mit les français dans la nécessité de vaincre ; l'armée ottomane fut anéantie aux champs d'Héliopolis, et l'Egypte demeura encore deux années soumise aux Français.

ASCULUM (*bataille et siége d'*). 1. Pyrrhus rencontra pour la seconde fois dans les plaines d'Asculum en Apulie (*Ascoli di Satriano*), les légions romaines. Ces deux peuples disputèrent, pour la seconde fois, l'empire et la vic-

toire. Les Romains y combattirent pour la première fois la phalange macédonienne, et soutinrent mieux le choc des deux éléphants que dans la journée de Saris. La perte fut grande de part et d'autre; la nuit sépara les combattants, sans qu'on puisse démêler dans les historiens anciens de quel côté fut la victoire. 279 *ans avant J. C.*

2. Jaloux des droits de citoyens romains, les peuples de l'Italie mettaient un grand prix à obtenir ce titre. Les Romains étaient trop fiers pour l'accorder à des vaincus. De là naquit la guerre des Alliés. Elle fut longue et cruelle. Après des succès variés, les Alliés perdirent une grande bataille contre Pompeïus Strabon. Profitant de sa victoire, le proconsul vint mettre le siége devant Asculum. De nombreuses armées vinrent plusieurs fois à son secours. Le siége traînant en longueur, Indacilius, un de ses principaux habitants, entreprit de délivrer sa patrie. Il assembla quelques troupes, parvint à se faire jour, et pénétra dans la place; mais ce secours lui-même devint une calamité dans une ville où régnait la disette la plus extrême, en augmentant le nombre d'hommes à nourrir. Indacilius, voyant la famine s'accroître par l'arrivée de son renfort, assembla ses amis, leur proposa de prendre du poison au milieu d'un grand repas pour éviter une mort ignominieuse et cruelle. Son avis fut suivi. Quelques jours après, la ville se rendit à discrétion. Ses principaux habitants furent passés au fil de l'épée; le peuple reçut la vie, mais fut privé de ses esclaves : Asculum fut rasé.

ASCHAFFEMBOURG (*prise d'*). Le général Augereau, commandant l'armée gallo-batave, fit dénoncer au baron d'Albini, commandant des troupes mayençaises, la reprise des hostilités pour le 24 novembre 1800 Craignant d'être forcé dans Aschaffembourg, et voulant couvrir sa retraite, le baron d'Albini attaqua, à quatre heures précises, le poste d'infanterie batave qui gardait la tête du pont d'Aschaffembourg. Ce poste fit bonne contenance, et chargea trois fois les troupes d'Albini et les repoussa dans la ville. Le colonel batave fut grièvement blessé. En même temps le général Augereau ordonna de poursuivre le général Albini, qui évacuait la ville, où l'on entra le lendemain. 24 *novembre* 1800.

ASCHIR (*siége d'*). Zéiri, le Cyrus des Arabes d'Afrique, résolut de bâtir une ville pour s'y reposer de ses fatigues. Il trouva dans Aschir l'agrément et la beauté d'un site enchanteur; il y construisit une cité digne de sa renommée. Jaloux de sa puissance, Kemat, chef d'une tribu voisine d'Arabes, lui déclara la guerre. Zéiri, assiégé dans Aschir, était secondé dans sa défense par un de ses fils nommé Ketab. Connaissant la valeur inconsidérée de ce jeune homme, il lui défendit de sortir de la place sans ses ordres. Rien ne peut arrêter le courage du jeune prince. Il se dérobe à son père, désobéit à ses lois, fait une sortie à la tête de la garnison, apperçoit Kemat animant ses troupes au combat, fond sur lui, et, par un coup violent, le renverse de son cheval. Les Arabes fuient, Ketab rentre dans la ville, se présente à Zéiri, et lui offre dans son triomphe une excuse de sa désobéissance. *L'an 935 de J. C.*

ASÉMONTE (*siége d'*). Un des articles du traité de paix conclu, en 448, entre Théodose II et Attila, roi des Huns, portait qu'on rendrait à ce prince barbare tous les transfuges de sa nation qui se trouvaient sur le territoire de l'empire romain. On employa la violence pour exécuter cette restitution. La place d'Asémonte, située sur les frontières de l'Illyrie et de la Thrace, osa seule résister. Attila, plein de colère, vint en former le siége. Résolus de s'ensevelir sous les ruines de leurs remparts, les Asémontins repoussèrent ses assauts avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de se retirer. Avant de s'éloigner, Attila commanda aux assiégés de relâcher les Huns qu'ils avaient pris, de rendre les prisonniers romains qui s'étaient réfugiés dans leur ville, ou de payer douze pièces d'or pour chacun d'eux. Ils répondirent « qu'ils ne pouvaient le satisfaire; qu'ils » avaient laissé partir libres les romains; qu'ils avaient » égorgé les Huns; qu'ils n'en avaient gardé que deux » pour les échanger contre deux de leurs bergers, surpris » par les Barbares aux pieds des murailles; qu'ils ne les ren- » draient qu'à cette condition; qu'autrement ils les égorge- » raient comme les autres. » Attila, surpris de la fierté de cette réponse, fit chercher les deux bergers dans son camp, et on ne les trouva point. Il consentit à jurer qu'il n'avait aucun prisonnier d'Asémonte : les Asémontins jurèrent qu'ils

n'avaient aucuns transfuges, et sauvèrent ainsi la vie à ces malheureux. 448.

AZOF (*siége d'*). La Russie déclara la guerre aux Turcs en 1736. L'impératrice Anne envoya le maréchal Lascy assiéger la forteresse d'Asof, située à l'embouchure du Don, sur les anciennes Palus-Méotides. Les Turcs opposèrent une vigoureuse résistance, mais il leur fallut céder aux talents du maréchal, et se rendre à discrétion le 1er *juillet* 1736.

ASPE (*combat d'*). Six mille Espagnols se présentèrent, le 6 septembre 1794, dans la vallée d'Aspe, au poste de la Marie. Le général Robert, instruit de cette attaque, se porta vers le point menacé avec six cents hommes du deuxième bataillon des Basses-Pyrénées. Malgré une si énorme disproportion de forces, il parvint à repousser les Espagnols, et leur fit des prisonniers.

ASPHALTIDE (*journée du lac*). Sous Josaphat, roi de Juda, les Ammonites, les Moabites et les Arabes firent une irruption sur les terres d'Israël. Ils vinrent camper à trois cents stades de Jérusalem, sur le lac Asphaltide. Josaphat, plein de crainte, publie un jeûne. Le peuple s'assemble pour offrir ses prières au Seigneur. Josaphat s'avançait pour combattre, quand il reconnut que le Dieu de ses pères avait exaucé ses prières et combattu pour lui. Le Seigneur ayant répandu, sur les peuples ennemis d'Israël, un esprit de discorde, ils s'étaient entretués les uns les autres, de manière qu'il suffit au roi de Juda d'arriver pour remporter leurs dépouilles. Josaphat reconnaissant rendit au Seigneur des actions de grâces pendant trois jours. 896 *ans avant J. C.*

ASTA (*bataille et prise d'*). Caïus Atinius, préteur romain, commandant en Espagne les légions romaines (186 *ans avant J. C.*), livra une grande bataille aux Lusitaniens, dans les plaines d'Asta; il leur tua six mille hommes, mit le reste en déroute, et s'empara de leur camp. Il prit aussi facilement la ville d'Asta; mais s'étant approché témérairement des murailles pendant le siége, il reçut une blessure dont il mourut peu après.

ASTAPA (*siége d'*). Les habitants d'Astapa (maintenant Estépa en Andalousie) ayant irrité les Romains par leurs brigandages, les lieutenants de Scipion vinrent mettre le siége devant cette ville, l'une des plus condérables de la Bétique. N'espérant aucun quartier, ces Espagnols prirent dans leur désespoir une affreuse résolution. Ils entassèrent leurs richesses sur la place publique, y accumulèrent leur or et leur argent, puis firent asseoir sur ce monceau précieux, leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, avec ordre à cinquante jeunes gens vigoureux d'y mettre le feu, et de ne rien épargner si l'ennemi remportait la victoire. Soudain ils ouvrent les portes d'Astapa, et fondent avec furie sur les Romains étonnés; les nouveaux soldats plient, mais les vétérans opposent une constante valeur à l'audace téméraire de ces forcenés. Ils les enveloppent, et les immolent aux mânes de leurs concitoyens inhumainement massacrés. Pendant ce temps, les jeunes gens d'Astapa égorgeaient sans pitié les tristes victimes que la fureur publique avait déposées dans leurs mains. Bientôt les barbares exécuteurs de cet ordre cruel se précipitèrent eux-mêmes sur le bucher. Tout était consumé quand le soldat romain entra dans Astapa. 206 *ans avant J. C.*

ASTI (*siéges d'*). 1. Le lieutenant général Chevert forma le siége d'Asti, en 1745. Les ennemis voulurent résister: il fit donner l'assaut, entra dans la place, et fit la garnison prisonnière de guerre. Ce brave était un général sans aïeux, sans appui, sans fortune; orphelin dès l'enfance, il s'était élevé malgré l'envie, à force de mérite; chaque grade avait été pour lui le prix d'une action d'éclat. Le maréchal de Saxe, faisant l'éloge de Chevert devant un officier titré, celui-ci crut l'atténuer en disant : *Oui, Chevert est un bon militaire, mais c'est un officier de fortune.* Maurice répliqua aussitôt : *Vous me l'apprenez ; jusqu'à présent je n'avais eu pour Chevert que de l'estime, maintenant je lui dois du respect.*

2. Après la malheureuse affaire de Plaisance, Asti repassa, en 1746, au pouvoir des Impériaux. Tous les postes français de la gauche du Pô furent repliés. On oublia, dans cette retraite, un hôpital de deux cents malades, établi à Castel-Alfieri. Parmi les convalescents se trouvait un ser-

gent de grenadiers du régiment de Tournaisis, surnommé *Va-de-bon-Cœur.* Ce sergent proposa aux autres malades de quitter le lit, de se mettre en défense, et de ne se rendre qu'après avoir soutenu un siége. La proposition est acceptée. On prend les armes, on ferme les portes, on attend les Piémontais de pied ferme. Quelques jours après, on vit paraître un officier piémontais à la tête d'un faible détachement, qui venait prendre l'hôpital à discrétion. Il fut salué d'une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie, car on avait trouvé, dans un coin du château, une vieille pièce de fer, que l'on avait mise en batterie. L'officier piémontais, s'attendant peu à une telle réception, alla rendre compte de cette résistance à son général, M. de Leutrun. Celui-ci, pour la singularité du fait, alla reconnaître la place, et demanda à parlementer. *Va-de-bon-Cœur*, établi d'une voix unanime gouverneur, déclara au général piémontais que l'hôpital avait été changé en une garnison bien disposée à se défendre, et qu'il ne capitulerait qu'après avoir essuyé quelques volées de canon et vu ouvrir la tranchée, n'en ouvrît-on que *de la longueur de sa pipe.* M. de Leutrun répondit qu'il admirait sa bravoure, et qu'on le servirait suivant ses desirs. On ouvrit donc la tranchée, et deux canons furent portés à dos de mulet devant l'hôpital. Après deux jours de tranchée ouverte, et quelques volées de canon, auxquelles on répondit par un feu soutenu, le gouverneur demanda à capituler. Tous les honneurs de la guerre lui furent accordés. La capitulation signée, l'officier piémontais, qui avait commandé le siége, envoya des rafraîchissements à la garnison, et lui fit offrir ce dont elle pouvait avoir besoin pour son transport. Le lendemain elle sortit, précédée d'un tambour décoré d'une béquille et d'un bras en écharpe; marchait ensuite M. *Va-de-bon-Cœur*, saluant de la hallebarde; puis venaient vingt charrettes chargées de malades, criant *Vive le roi!* autant que leurs forces le leur permettaient, et portant le fusil le plus haut qu'ils pouvaient. La marche était fermée par les convalescents, marchant sur trois de front. Enfin une charrette, couverte de branches de pin et de romarin, portait les ustensiles de l'hôpital. Ces braves, après avoir traversé les postes piémontais, arrivèrent ainsi en triomphe à Novi, quartier général de l'armée française Le roi, informé de ce trait d'intrépidité de ce sergent, le décora de la croix de Saint-Louis, le nomma à

l'aide-majorité de la place de Brisach, et lui donna une pension. 1746.

ASTURA (*bataille de l'*). Une haine éternelle animait les Chrétiens contre les Sarrasins d'Espagne. Elle éclata plus vivement que jamais, en 983. Vérémond II, roi de Léon, rencontra le terrible Almanzor, tuteur du roi Maure, de Grenade, sur les rives de l'Astura. Trop faible pour livrer une bataille rangée, le prince chrétien attendit une occasion favorable pour obtenir par la surprise un succès qu'il ne pouvait espérer de ses forces. Les Arabes, méprisant les Chrétiens, se livraient à la plus entière sécurité. Vérémond s'en apperçoit, sort de sa litière où la goutte le retenait, range ses troupes, et fond sur les Musulmans avec la rage qui anime le soldat dans les guerres où il croit combattre pour sa religion et sa liberté. Les Arabes surpris sont enfoncés de toutes parts. Vainement Almanzor emploie, pour les rallier, les prières et les menaces. Voyant ses efforts inutiles pour retenir ses soldats, Almanzor arrache son turban, se couche par terre, et s'écrie qu'il aime mieux être foulé aux pieds des fuyards, ou périr de la main du vainqueur, que de survivre à sa gloire. La vue de ce grand homme, dont les cheveux, autrefois couverts de lauriers, étaient souillés par la poussière, ranime les Arabes. La honte succède à la peur, un nouveau courage les enflamme. Les Espagnols sont écrasés à leur tour : Vérémond n'a que le temps de se sauver avec un petit nombre de soldats. 983.

ATÉGUA (*siége d'*). Les Républicains, poursuivis par César, se réfugièrent à Atégua. César en forme le siége, serre de près la place. On parle de se rendre. On propose de se soumettre, si la garnison obtient sa liberté. *César*, répondit-il, *prescrit les conditions ; il n'en reçoit jamais.* Cette réponse fière jeta le désespoir dans le cœur des assiégés ; ils parlent de défendre jusqu'à la mort des fortifications ruinées : la discorde se met entre les soldats et les citoyens ; ces derniers ouvrent les portes au vainqueur. 45 *ans avant J. C.*

ATELLES (*siége d'*). Les affaires des Français, entrés en conquérants dans le royaume de Naples, lors de l'invasion

de Charles VIII, se trouvèrent en peu de temps dans le plus déplorable état. Le duc de Montpensier, leur général, n'ayant ni vivres ni argent, n'était pas obéi par ses soldats, qui se livraient continuellement au pillage. Les Suisses et les Allemands demandaient leur solde avec des cris séditieux. Dans cette position, Montpensier cherchait à livrer une bataille générale. C'était pour lui le seul moyen de satisfaire à ses besoins. Ferdinand le suivait pas à pas, pour en éviter l'occasion et profiter du désordre de son armée. Tantôt on le voyait se retrancher sur le haut des montagnes, tantôt se renfermer dans des places fortes. Dans une de leurs marches, les Français, mourants de faim, se trouvèrent près d'Atelles (1), et commencèrent à la piller. Dominée de tous côtés par des montagnes, on ne pouvait dans cette ville pénétrer que par d'étroits défilés. Ferdinand s'en empara. Cernés de toutes parts, il fallait y mourir de faim et de misère, ou s'ouvrir un passage les armes à la main : c'était le parti le plus glorieux, et peut-être le plus sûr; le duc de Montpensier le proposa à ses troupes, mais il ne fut pas obéi. Dès que la famine se fit sentir, huit cents lansquenets passèrent à l'ennemi; alors le découragement devint extrême. Il fallut se résoudre à capituler, ou plutôt à recevoir la loi. Montpensier se rendit avec ses soldats. Ils furent conduits dans l'île de Procida, où la dureté des Espagnols et des maladies contagieuses les firent périr presque tous. Montpensier, ne voulant rien devoir à un vainqueur barbare, expira dans cette île, victime de son zèle. Il fut enterré sans pompe sur le rivage de la mer.

Ainsi se termina la malheureuse expédition de Charles VIII dans le royaume de Naples; beaucoup de Français y périrent. Elle fut mal dirigée, dans un temps où l'expérience n'avait pas encore appris que le défaut de régularité dans le paiement d'une armée, rompt tous les liens de sa discipline. La rapidité de cette conquête montra combien étaient préférables des corps réguliers à des bandes peu aguerries, marchant à l'aventure, sous la bannière de leurs châtelains. Elle fut le commencement, en Europe, des troupes régulières. Leur formation porta un coup mortel aux derniers restes du régime féodal militaire. Les puissances faibles sentirent

(1) *Santo Arpino*, terre de Labour.

le besoin de l'union pour résister à un ennemi plus fort. Le pape, le roi de Naples, de Castille, et le duc de Milan, s'unirent pour chasser les Français de l'Italie; ils y réussirent; et leur succès forma le premier anneau auquel doit s'attacher le système de balance politique qui a régné longtemps entre les grandes puissances de l'Europe. 1496.

ATH (*siéges d'*). 1. Les généraux de Louis XIV reçurent, en 1697, l'ordre d'ouvrir la campagne par le siége d'Ath, dans le Hainaut-Autrichien. Le capitaine Rozes investit d'abord la place le 15 de mai; Vauban fut chargé de la direction des attaques. Catinat commandait l'armée de siége, tandis que le maréchal de Villeroi était à la tête de l'armée d'observation, et le maréchal de Boufflers commandait l'armée de réserve. Outre ces trois armées principales, on comptait encore trois corps d'observation. Avec des forces aussi considérables déployées contre une très-petite ville, le prince d'Orange et l'électeur de Bavière essayèrent en vain de faire lever ce siége. Ils ne s'approchèrent que pour être témoins du succès et de la vigueur des attaques. Le 27, une batterie de trente pièces de canon rasa la plupart des défenses d'Ath, fit une brêche à la porte de Bruxelles, et démonta la plupart des canons de la ville. Dans la nuit du premier juin, on dressa, sur le chemin couvert, cinq pièces de canon pour battre en brèche les deux faces du bastion, et rompre les ponts de communication. Tout réussit. On commençait à jeter des fascines pour achever de combler le fossé, quand le comte de Roux, gouverneur de la place, capitula, le 5 juin, après trois jours de tranchée ouverte. Elle fut rendue, par la paix de Riswick, à l'Autriche. 15 *mai au* 5 *juin* 1697.

2. Ath succomba encore devant une armée hollandaise, le 16 septembre 1706, après un siége de douze jours.

3. Assiégée, en 1745, par le marquis de Clermont-Gallerande, commandant les troupes de Louis XV, Ath se rendit dès les premières attaques, et fut alors démantelée.

4 Ath fut prise, le 11 novembre 1792, par le général français Berneron; mais rentra sous la domination autrichienne au printemps suivant.

5. Au mois de juillet 1794, Ath revint au pouvoir des Français, lors de la reprise de la Belgique par les généraux Jourdan et Pichegru.

ATHÈNES (*sièges d'*). 1. Lors de l'invasion de Xercès dans la Grèce, toutes les villes qui se trouvaient sur son passage furent soumises, ou ressentirent les tristes effets de sa vengeance. Les Athéniens, trop fiers pour se soumettre, trop faibles pour se défendre seuls sur terre, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. Le dieu répondit : *C'est dans des murs de bois que la ville trouvera son salut.* Thémistocle persuada au peuple qu'Apollon leur ordonnait de quitter momentanément leur cité, de s'embarquer sur une bonne flotte après avoir mis en sûreté leurs femmes et leurs enfants. On s'embarqua donc après avoir envoyé les femmes et les vieillards à Trézène, en Argolide. Jamais spectacle ne fut plus triste que le départ de cette flotte; les infortunés habitants jetaient sur Athènes des yeux baignés de larmes; les animaux même partagèrent la douleur commune; ils parcouraient le rivage, rappelant leurs maîtres par leurs cris. On remarqua le chien de Xantippe, père de Périclès. Cet animal fidèle, désolé du départ de son maître, se jeta à la mer, nagea toujours au bord du vaisseau jusqu'à ce que, abordant presque sans force à Salamine, il mourut aussitôt sur le rivage : on lui érigea un monument, que l'on nomma *la sépulture du chien*. Pendant ce temps, l'armée de Xercès entra sans résistance dans Athènes, força la citadelle, défendue jusqu'à la mort par un petit nombre de citoyens, et réduisit en cendres cette ville superbe, l'ornement de la Grèce. 480 *ans av. J. C.*

2. Après la journée de Platée, les Athéniens rétablirent leur patrie; bientôt une ville plus magnifique que la première s'éleva sur ses ruines. Elle recouvra son éclat, et redevint l'objet de la jalousie de Sparte, sa rivale. La guerre s'éleva entre les deux républiques; la vingt neuvième année de la guerre du Péloponèse, Lysandre, ayant vaincu les Athéniens à Egos-Potamos, marcha aussitôt contre Athènes. Sans vaisseaux, sans vivres, sans espérance, Athènes se défendit huit mois, et se rendit vaincue seulement par la plus cruelle disette. Les Spartiates se déshonorèrent en faisant détruire les murs de la première ville de la Grèce au son des instru-

ments; ils établirent trente tyrans pour accabler sous un gouvernement barbare ses malheureux habitants. 404 *av. J. C.*

3. Cette servitude d'Athènes dura peu; elle fut délivrée, l'année suivante, du joug des trente, à l'aide de cinq cents soldats levés par un simple orateur de Syracuse pour secourir cette commune patrie de l'éloquence.

4. Athènes fut prise successivement par Antipater, Démétrius-Poliorcètes et Antigone; sa richesse formait une riche proie qui tentait tous les capitaines, dont sa hauteur offensait toujours la vanité, et donnait sujet à une aggression souvent peu méritée.

5. Archélaüs, général de Mithridate, roi de Pont, entra dans Athènes par le moyen d'un sophiste nommé Aristion; il lui donna la principale autorité dans sa patrie. Les Athéniens réclamèrent le secours de Sylla pour faire cesser cette tyrannie; le général romain marcha contre Athènes, et conduisit lui-même les attaques du Pyrée, où s'était renfermé Archélaüs. Peu heureux dans une première entreprise, il eut recours aux machines de guerre et aux ouvrages; on le vit creuser des mines, des contremines, élever des catapultes qui lançaient au loin des quartiers de pierres énormes et de lourdes masses de plomb. Archélaüs, dans ses fréquentes sorties, faisait échouer tous ses efforts; il mit lui-même le feu à une des galeries couvertes des Romains, et incendia toutes leurs machines. Une autre fois ses soldats repoussés prenaient la fuite; il essaya en vain de les ramener au combat et d'arrêter les fuyards; bientôt il se vit seul, et fut contraint de se faire retirer avec des cordes au dessus des murailles. Sa bravoure formait un contraste piquant avec la lâcheté et les horribles débauches d'Aristion, passant les nuits à boire et à se divertir avec ses infâmes satellites, tandis que le peuple, mourant de faim, exténué de misère, était réduit à dévorer l'herbe qui croissait autour des murs d'Athènes, ou faisait amollir du cuir dans l'eau pour prolonger sa misérable existence. Vaincu par la nécessité, Aristion envoya demander la paix, mais par des rhéteurs qui racontèrent ridiculement à Sylla l'antique gloire d'Athènes, les exploits de Thésée, les triomphes de Salamine et la bataille de Marathon. *Allez*, leur dit Sylla,

je ne suis point venu dans ces lieux pour apprendre votre histoire, mais pour soumettre des rebelles. Aristion trembla en entendant cette réponse; pour la première fois, il sentit sa véritable position. Dans une ville au désespoir, le desir d'un sort meilleur élève les sentiments des habitants; quelques vieillards, ayant remarqué un endroit faible dans la place, s'entretenaient de la nécessité d'en augmenter les fortifications. Sylla fut aussitôt instruit par ses espions de cette découverte; il en profita dès la nuit même. Athènes, emportée d'assaut, fut livrée au pillage; le carnage y fut horrible, et le butin immense. Aristion expia ses crimes par la main du bourreau; Archélaüs, digne d'un meilleur sort, abandonna le Pyrée, qui fut réduit en cendres. Sylla rendit aux Athéniens leur liberté, mais non cette considération, compagne ordinaire de la puissance. Pendant quelques siècles, elle fut encore regardée comme la commune patrie des belles connaissances; on allait s'y former dans l'art de bien penser et de bien dire; peu à peu s'éteignirent chez elle les talents et s'éclipsa sa renommée. Succombant tour à tour sous les efforts de tous les Barbares qui envahirent l'empire romain, elle changea autant de fois de maîtres qu'elle vit d'ennemis à ses portes. Les Turcs détruisirent le reste de ses édifices; deux fois les Vénitiens firent l'honneur d'un siége à la bourgade de Sétine, bâtie sur ses ruines. Après tant de destruction et de siéges, le voyageur a peine à découvrir les ruines d'Athènes sur le sol qui jadis porta cette illustre cité.

ATRA (*siége d'*). Trajan, vainqueur des Arméniens et des Daces, entra sur le territoire des Parthes sans éprouver beaucoup de résistance; il prit Ctésiphon et Séleucie, et obligea Chosroës à descendre du trône; il soumit ensuite toutes les contrées environnantes jusqu'aux Indes, et revint faire le siége d'Atra, sur le Tigre. Cette ville était située au milieu d'un vaste désert; bientôt les Romains firent une brèche à ses murs. Au moment où Trajan voulut tenter l'assaut, il en fut repoussé avec perte; jamais il ne put rallier ses troupes, ni retarder leur fuite, quoiqu'il se portât rapidement partout où sa présence pouvait être nécessaire: peu s'en fallut même qu'il ne fût tué ou blessé. Sa chevelure blanche et son air majestueux le décélèrent, quoiqu'il eût quitté les marques de la dignité impériale pour n'être pas

reconnu; quelques Parthes tirèrent sur lui, et tuèrent un cavalier qui se trouvait à ses côtés : il fallut céder, et lever le siége. Cette campagne fut la dernière de Trajan, et la plus malheureuse; ce prince mourut à Rome (*l'an 117 de J. C*). Deux fois Atra fut ensuite assiégée par Sévère, également sans succès; la vigoureuse résistance des habitants fit échouer tous ses efforts.

AUBIN (*combat de St.*). Le duc d'Orléans, qui régna depuis sous le nom de Louis XII, mécontent de Charles VIII, se retira chez le duc de Bretagne, alors en guerre avec le monarque français. Devenu général du prince breton, il obtint d'abord des succès, mais la fortune ne lui fut pas constante; attaqué le 28 juillet 1488, près de Saint-Aubin du Cormier, petite ville à quatre lieues de Rennes, sa cavalerie l'abandonna au fort de l'action; cette lâche défection ne lui fit pas perdre le courage; il continua de se battre avec son infanterie; mais il fut obligé de se rendre prisonnier à Louis de la Trimouille, commandant l'armée royale. Madame de Beaujeu, son ennemie, le fit tenir trois ans enfermé dans la tour de Bourges; il fut traité avec une extrême rigueur. Le duc d'Orléans parvenu à la couronne, la Trimouille craignait son ressentiment; il fut rassuré par ces paroles, qui peignent une grande âme : *Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans.*

AUGSBOURG (*prise d'*). Trois fois les Français ont pénétré depuis quinze ans dans la Souabe, et autant de fois ils se sont rendus maîtres d'Augsbourg. Lorsque le général Moreau y entra, en 1796, Augsbourg, enveloppée par ses colonnes, tomba en son pouvoir sans qu'une prise aussi importante donnât lieu à aucun fait de guerre remarquable, mais à un acte d'humanité touchante d'un militaire français. Une femme émigrée s'y était retirée, croyant bien que jamais les Français ne viendraient la troubler dans son asile. A leur approche imprévue, cette mère effrayée se sauve, emportant son enfant dans ses bras : c'était sa seule richesse. En quittant la ville, elle se trompe de porte; au lieu de se rendre au camp des Autrichiens, elle tombe dans les avant-postes français. Reconnaissant son erreur, elle s'évanouit; les soins et l'humanité des soldats ne peuvent parvenir à la rassurer; les évanouissements se succèdent rapidement;

Vivement ému, le général Lecourbe lui fait donner une sauve-garde pour la ville où elle voulait se rendre; on l'y conduit, mais son enfant fut oublié. Dans son trouble extrême, cette mère infortunée ne s'apperçut pas de son absence; un grenadier le recueillit; il s'informa du lieu où l'on avait conduit la mère. Ne pouvant lui reporter aussitôt ce précieux dépôt, il fit faire un sac de cuir dans lequel il portait toujours l'enfant devant lui; on l'en plaisanta, il se battit, et n'abandonna pas cet enfant. Toutes les fois qu'il fallait combattre l'ennemi, il faisait un trou en terre, y déposait l'enfant, et venait le reprendre après l'action; enfin, on conclut un armistice; ce grenadier fit une collecte parmi ses camarades; elle rapporta vingt-cinq louis; il les mit dans la poche de l'enfant, et l'alla rendre à sa mère. La joie pensa lui coûter la vie, comme la frayeur avait failli la lui faire perdre; elle se ranima pour combler de bénédictions l'homme généreux qui avait sauvé son enfant. Quand Moreau rentra en France, Augsbourg fut évacué; le même général s'en rendit encore maître en 1800. Le maréchal Soult entra dans cette ville le 10 octobre 1805, lorsque l'empereur Napoléon alla dissoudre par la force de ses armes le nœud de la quatrième coalition tramée par les puissances rivales de la France. 1806.

AUGUSTIN (*attaque de Saint-*). Les Anglais, toujours jaloux de la prospérité des colonies des autres nations européennes dans l'Amérique, voyaient avec peine fleurir l'établissement espagnol de Saint-Augustin dans la Floride. La guerre de 1740 leur parut une occasion favorable pour le ruiner. Le général Oglethorp, apprenant qu'elle était mal approvisionnée, se hâta de profiter de ce moment de pénurie. Les états des deux Carolines fournirent cent vingt mille livres sterlings pour cette expédition; on leva deux régiments, on rassembla un grand nombre d'Indiens, on arma quatre bâtiments de vingt-quatre canons chacun; on y joignit deux corvettes. De telles forces devaient infailliblement écraser Saint-Augustin. On arriva le 9 juin 1740 sur les confins de la Floride; deux forts avancés se rendirent. On adressa au gouverneur espagnol une sommation bien menaçante; il se rit de la jactance anglaise; on tenta l'assaut; les Anglais sont repoussés avec perte. On veut entreprendre un siége régulier; les batteries ne peuvent être

approchées assez près de la ville pour lui causer du dommage; on chercha à détruire les galères espagnoles qui défendaient le port; le peu de fond de son entrée empêche cette tentative de réussir; les maladies se mettent dans l'armée anglaise; ses soldats désertent; leur flotte ayant peu de vivres, et craignant la saison des ouragans, est obligée de quitter ce mouillage, Oglethorp est forcé de lever un siége inconsidérément entrepris. 1740.

AUMALE (*journée d'*). L'armée, envoyée par le roi d'Espagne au secours des Ligueurs, cherchait en Normandie les troupes de Henri IV en février 1592. Ce roi s'étant avancé vers Aumale avec six mille chevaux, Givri l'avertit de l'approche de l'ennemi. Aussitôt se trouvant trop peu de monde pour tenter une action générale, et beaucoup trop pour une simple escarmouche, il renvoya toute sa cavalerie du côté de Neufchâtel, et ne garda que quatre cents hommes et cinq cents arquebusiers à cheval. Il faisait un brouillard épais; pendant quelques heures il ne put rien appercevoir. Quand Givri vint l'avertir de l'approche des Espagnols, ils étaient si près, que l'on entendait le son des trompettes et des tambours. Henri se hâta de les examiner; mais, voyant cette armée marcher serrée, ayant au centre sa cavalerie et ses chariots sur ses flancs, il lui parut impossible de l'entamer. Il retint seulement avec lui cent chevaux, ordonna aux autres de s'arrêter sur le penchant de la colline d'Aumale pour être à portée de le secourir, puis envoya Lavardin dans un vallon prochain avec les quatre cents arquebusiers pour les placer en tirailleurs derrière les haies et les fossés qui couvraient le chemin. Henri s'avança alors avec cent chevaux vers les Espagnols et les Ligueurs. Cependant ceux qui l'accompagnaient, éprouvant de vives craintes sur cette démarche hardie, choisirent Rosni pour lui représenter le danger auquel il s'exposait; quand le député eut fini sa harangue : *Rosni*, lui dit-il, *voilà le discours de gens qui ont peur; je n'attendais jamais cela de vous*. Rosni répondit que, s'ils craignaient, c'était uniquement pour la personne sacrée de sa majesté. *J'en suis persuadé*, répondit le monarque, *mais croyez aussi que je ne suis pas aussi étourdi que vous l'imaginez, que je crains autant qu'un autre pour ma peau, et que je me retirerai si à propos, qu'il n'en arrivera aucun inconvénient.*

Charles, pressé de plus en plus, et se voyant sans espoir, cherchait une mort glorieuse. Un anglais l'atteint, le saisit par son bassinet, et lui plonge son épée dans la gorge. Il tombe, et cède, en expirant, la Bretagne à son compétiteur. Neuf cents hommes d'armes périrent dans cette journée. Duguesclin apprend ce malheur, il ne veut pas survivre au prince dont il a embrassé la cause; couvert de sang et de blessures, la terreur qu'il inspirait encore dans cet état de faiblesse écartait de lui les plus intrépides guerriers. Chandos arrive, se nomme, l'invite à se rendre; le héros breton cède à la fortune, et donne sa foi au général anglais. Le combat cesse, Montfort vient recueillir le fruit de sa victoire. A la vue du cadavre de son rival, des larmes coulent de ses yeux: *Ah! mon cousin*, s'écria-t-il, *par votre opiniâtreté, vous avez été cause de beaucoup de maux en Bretagne : Dieu vous le pardonne! Je regrette bien que vous soyez venu à cette malefin*. . . *Monseigneur*, lui dit Chandos en l'arrachant de ce triste lieu, *vous ne pouviez avoir votre cousin en vie et le duché tout ensemble : remerciez Dieu et vos amis*. 29 *septembre* 1364.

AUSENE (*bataille du mont*). L'Espagne fut témoin, en l'an 715, de la surprenante alliance d'un évêque avec le général des Sarrasins, Elhami, pour faire périr les Chrétiens, et détrôner Pélage, roi des Asturies. Une haine implacable animait cet évêque, et le barbare desirait se venger de quelques violations de territoire. Craignant de tenter une bataille, Pélage alla se cacher avec mille braves dans une caverne du mont Ausène. Elhami, furieux de voir s'échapper ce prince, envoie l'évêque Oppas pour l'engager à se soumettre. Le prélat n'oublie rien pour le tenter. Résolu de périr plutôt que de subir le joug d'un Infidèle, le roi renvoya honteusement le député perfide. Le musulman irrité fit attaquer la caverne. Poussés par le désespoir, animés par leur prince, les Chrétiens s'élancent au milieu des assaillants, frappent, tuent, dissipent tout ce qui veut résister. La terreur saisit les Arabes; ils fuient; Elhami ne peut les rallier, le soldat est sourd à sa voix; lui-même tombe percé de coups; alors la déroute est complète : l'évêque est pris, et reçoit la mort, digne punition de ses forfaits. 715.

AUSÉTANS (*combat chez les*). Indibilis, prince des

Illergètes, toujours battu, et toujours indocile, cherchait à soulever de nouveaux ennemis aux Romains en Espagne, au temps où Scipion l'Africain y commandait les légions. En peu de jours, il assemble treize mille hommes, et vient camper dans le pays des Ausétans, ses alliés. Scipion était absent. Le prince espagnol croyait que ses seuls talents donnaient aux Romains la victoire. Ses lieutenants acceptèrent avec joie le combat. Le succès fut long-temps disputé, et la victoire incertaine. Indibilis perdit la vie et la bataille. Treize mille Espagnols périrent dans la déroute qui suivit son trépas. 205 *ans avant J. C.*

AUSSOY (*combat d'*). L'armée des Ardennes, long-temps inactive, ouvrit la campagne, en 1794, en attaquant les Autrichiens à Aussoy, village des Ardennes, près de Philippeville. Les Français s'y battirent, le 22 avril, depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. L'ennemi perdit une lieue et demie de terrain et deux cents hommes. Le général Charbonnier, commandant cette armée, se plaça, après cette action, sur les hauteurs entre Aussoy et Valcour. 1794.

AUSTERLITZ (*bataille d'*) (1). Après les défaites de Crems et d'Hollabrunn, les Russes, alliés de l'Autriche, dirigèrent leur retraite, au mois d'octobre 1805, vers Brünn en Moravie. Continuellement harcelés par les Français, ils parvinrent cependant à se réunir, le 18 novembre, à une nouvelle armée venue à leur secours du fond de la Russie. Le général Kutusow avait en ce moment sous ses ordres soixante-douze mille Russes; quarante-deux mille Français les attendaient dans la position de Brünn. L'empereur Napoléon, en arrivant le 20 à son armée, resserra ses lignes. Le corps de ses gardes, sa réserve de grenadiers, et les troupes du maréchal Lannes furent placés dans Brünn et ses environs; la cavalerie du prince Murat occupa la droite et la gauche de la grande route

(1) La petite ville d'Austerlitz, qui a donné son nom à cette bataille, est dans le cercle et à dix lieues de Brünn. L'intérêt de cette action de guerre, qui décida en 1806, du sort de l'Allemagne, les nombreux traits de courage qui y ont illustré les soldats français, les grands talents qui y ont été déployés par Napoléon-le-Grand, l'influence de cette journée sur les destinées de l'Europe, nous ont fait sortir de notre laconisme ordinaire pour développer avec détail un des traits militaires les plus brillants dans les annales françaises.

entre Brünn et Posoritz ; le maréchal Soult, Austerlitz ; et trois divisions formant le corps d'armée française, campèrent entre Butzahowitz, Neuwiéflitz, Stanits, et sur la route de Hongrie.

Le grand duc Constantin rejoignit le 25 novembre l'armée des alliés avec dix mille hommes des gardes impériales russes. Elle occupait vers Olmutz de fortes positions, mais manquant de magasins de vivres et de fourrage, cette armée en deux jours eût affamé cette contrée, et forcé les généraux russes d'aller encore tenter le sort d'une bataille. Les Russes, marchant sur cinq colonnes, arrivèrent le 27 novembre à Pronitz, sans éprouver aucun obstacle. Les empereurs d'Allemagne et de Russie y établirent leur quartier-général. Les Français virent cette manœuvre sans rien changer dans leurs dispositions. Une avant-garde de leur cavalerie occupant Wischau, ne fut ni augmentée ni affaiblie. Le prince russe Bagration reçut ordre d'attaquer ce poste. Une nuée de Cosaques, soutenus de toute la cavalerie russe, tournèrent en un moment Wischau, prirent cinquante cavaliers français, s'emparèrent de Rausnitz, repoussèrent quelques corps légers formant l'avant-garde du prince Murat, et se portèrent en avant de cette dernière ville.

Sur-le-champ l'empereur des Français ordonna à son armée de se retirer pendant la nuit, comme s'il eût éprouvé une défaite complète, et prit position à trois lieues en arrière, entre Turras et Brünn. Son armée occupa d'abord les villages de Tellnitz, Sokolnitz, Kobelnitz, Schlapanitz, qui couvraient son front, tandis que ses avant-gardes couronnaient les hauteurs d'Aujest, de Pratzen, de Girskigowitz et de Kirg. Feignant de ne pas se croire encore en sûreté, Napoléon fit travailler avec ostentation à fortifier ces positions, et à les garnir de batteries.

Le général Savary, envoyé pour complimenter l'empereur de Russie, dès que l'on avait su son arrivée à l'armée, se loua à son retour du bon accueil d'Alexandre Ier, et du grand duc Constantin, mais annonça à l'empereur des Français que rien n'égalait la présomption et l'ignorance des jeunes seigneurs russes. On les voyait se rire chaque jour de la réserve des vieux généraux de l'Autriche, connaissant mieux le génie du grand général qui leur était opposé, l'habileté de ses officiers, et le courage de ses soldats. La lâcheté des Allemands avait été la seule cause de leurs

défaites; rien ne pouvait résister à quatre-vingt mille Russes combattant sous les yeux de leur jeune empereur. D'ailleurs pouvait-on craindre un ennemi qui manifestait lui-même une défiance telle sur sa position, qu'une légère escarmouche lui avait fait abandonner trois lieues de terrain au seul aspect des Russes? Une telle présomption devait nécessairement produire quelque faute. Napoléon avait étudié le terrain; son ennemi aurait dû craindre quelques piéges; mais, aveuglé sur ses dangers, il vient s'enlacer lui-même dans les positions que ce grand maître dans l'art militaire avait choisies pour sa défaite.

Pour accroître parmi les Russes l'opinion de ses frayeurs, Napoléon fit demander à l'empereur de Russie une entrevue. Ce monarque envoya son aide de camp général, le jeune prince Dolgorouski. Il arrive aux avant-postes français; tout respirait la crainte et la timidité; de toutes parts on élevait des fortifications; on voyait des grandes gardes redoublées; le service se faire avec une excessive sévérité. Comme s'il eût craint de révéler à l'ennemi le secret de sa faiblesse, Napoléon se rendit, contre son usage, aux avant-postes, et écouta froidement les absurdes propositions de cet insolent favori qui osa demander au souverain de la grande armée de passer en quelque sorte sous le joug; à Napoléon de céder la couronne de fer à un ennemi de la France, et d'abandonner la Belgique. L'empereur contint son indignation, et laissa partir cet insolent envoyé plein de l'idée que l'armée française se croyait près de sa perte. A son retour vers l'empereur Alexandre il ne fut plus question seulement de battre l'armée française, mais de la tourner, de la prendre toute entière, et de continuer les manœuvres commencées depuis deux jours pour exécuter ce grand projet. Les Autrichiens se méfiaient au contraire de cette retraite simulée. En effet, l'empereur, placé dessus les hauteurs de Pratzen, examinait les mouvemens de ses ennemis; calculant l'effet de ses forces dans chaque position, il avait dit en parcourant, l'avant-veille du combat, les villages de Tellnitz, Sokolnitz et Menitz: *Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je me placerais, mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire. Si au contraire je renforce ma droite en la retirant vers Brünn, et que les Russes abandonnent ces hauteurs, fussent-ils trois cent mille hommes, ils sont pris en flagrant délit et perdus sans ressources.* C'est ce qui

arriva; et c'était ce coup-d'œil qui devait faire trembler ses ennemis!

Le 1er décembre Napoléon vit avec une indicible joie l'armée russe commencer un mouvement de flanc à deux portées de canon de sa ligne. Le but de cette manœuvre était de tourner la droite des Français. L'Empereur, voyant alors combien la présomption et l'ignorance de l'art de la guerre avaient égaré les conseils de cette brave armée, répéta plusieurs fois : *Avant demain au soir cette armée est à moi!* Cependant le sentiment de l'ennemi était bien différent; il se présentait hardiment devant les grandes gardes françaises à portée du pistolet, en défilant audacieusement, pendant quatre lieues, sur une marche de flanc, devant des lignes dont les Français semblaient ne pas oser sortir. Toute la crainte des Russes était que Napoléon ne changeât de position. Pour accroître l'idée de ces craintes chimériques, le prince Murat fit avancer un petit corps de cavalerie dans la plaine, mais, paraissant étonné de l'immense supériorité des Russes, il rentra à la hâte dans son camp. Les Russes continuèrent ainsi leur marche sur cinq colonnes. La première prit position en deux lignes sur les auteurs de Klein-Hostieradeck; un régiment fut posté à Aujest, village entre le pied de la montagne et les étangs de Menitz; les seconde et troisième colonnes prirent position à gauche et à droite du village de Pratzen; la quatrième colonne, marchant par sa droite vers Nieusehaas, coupa la grande route d'Austerlitz, et se plaça derrière la troisième colonne; et la cinquième, suivant la direction de la troisième, alla se placer derrière elle sur les hauteurs. Le corps de réserve du grand duc Constantin fut rangé sur les montagnes en avant d'Austerlitz, sa gauche vers Kzernowitz, sa droite sur la grande route d'Austerlitz à Brünn. L'avant-garde du prince Bagration s'étendit par sa gauche au delà d'Holubitz et de Blasowitz, pour faciliter aux troisième et quatrième colonnes leurs mouvements de formation. Le lieutenant-général autrichien Kienmayer marcha par Pratzen en avant d'Aujest, où il arriva à onze heures du soir. Le quartier-général des deux empereurs fut placé à Kzernowitz. Les Russes ne furent inquiétés par les Français dans aucune de ces manœuvres. Napoléon voyait avec trop de complaisance son ennemi s'enlacer dans le piége qui lui était préparé; il retira même ses avant-postes jusqu'à Tellnitz, Sokolnitz et Schlapanitz.

La position occupée par les alliés, au moment où ils couronnèrent les hauteurs entre Aujest, Pratzen et Holubitz, étaient forte. L'Empereur, en les examinant la veille du combat, dit plusieurs fois : *Si les ennemis attendent que je les aille déposter de là, ils attendront long-temps.* En effet, si les Russes eussent montré cette sagesse, et n'eussent pas abandonné ces hauteurs, il est probable que l'empereur Napoléon eût décampé pour occuper une position en arrière de Brünn; mais leur conseil avait trop de présomption dans ses forces pour ne pas marcher à un ennemi qu'il croyait déjà vaincu.

Les sentiments étaient bien différents dans l'armée française. Napoléon lui adressa une éloquente proclamation où il lui dévoila les fautes que firent les Autrichiens et les Russes en marchant sur son flanc. Le soir, voulant connaître l'impression qu'elle avait produite sur ses troupes, il tenta de parcourir *incognito* ses bivouacs. C'était la veille de l'anniversaire de son couronnement; à ce souvenir l'enthousiasme s'empare du soldat; chacun veut fêter son empereur; en un instant des fanaux de paille sont placés sur des perches, et il est salué par les acclamations universelles de quatre-vingt mille soldats qui se présentèrent sur leur front de bandière. Au milieu de l'allégresse générale un vieux grenadier s'approche de l'Empereur, et lui dit: *Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que demain nous t'amenerons les canons et les drapeaux de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.* En passant devant le cinquante-septième régiment, l'Empereur lui dit ces mots : *Souvenez-vous qu'il y a bien long-temps que je vous ai nommé le terrible!* Il fut digne de lui-même le lendemain. Attendri d'une scène aussi touchante, ému d'une fête d'un genre neuf, dont le cœur seul avait fait les apprêts, l'Empereur s'écria en rentrant dans une cabane de paille, sans toit, qui lui servait de bivouac : *Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrète de penser que je perdrai bon nombre de ces braves gens. Je sens au mal que cela me fait qu'ils sont véritablement mes enfants, et en vérité je me reproche quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à faire la guerre.* Si l'ennemi eût pu voir ce spectacle, il eût été épou-

vanté ; mais l'insensé, continuant toujours son mouvement, courait à grands pas à sa perte.

Telles étaient les dispositions de l'Empereur et de son armée, quant, ayant été joint dans la journée par le corps du maréchal Bernadotte, et la moitié du corps du maréchal Davout, il envoya le soir ce dernier à Reygern, avec la double instruction, si l'on se battait le lendemain, d'arrêter l'extrême gauche des Russes, et de continuer à les envelopper, lorsque leur armée serait coupée, ou d'occuper les positions de Nicolsburg, d'y réunir la division Gudin qui était encore à deux marches en arrière, et le corps du maréchal Mortier, afin de metttre les Russes entre deux feux.

On apprit ce même soir, au quartier-général français, que des bataillons d'infanterie russe s'étaient présentés devant les villages de Tellnitz et de Sokolnitz. A deux heures du matin on fut instruit qu'au lieu de faire construire des batteries de campagne sur les hauteurs de Pratzen, les Russes s'y étaient arrêtés peu d'instants pour prendre quelques repos, sans les fortifier, comme si ces positions n'eussent été d'aucun mérite. On ne douta plus alors que l'ennemi n'offrît dès le lendemain l'occasion favorable pour l'attaquer. Sur-le-champ l'empereur Napoléon fit toute ses dispositions pour la bataille comme pour la retraite, si elle était nécessaire.

Il donna le commandement de l'aile gauche au maréchal Lannes, de la droite au maréchal Soult, du centre au maréchal Bernadotte, et de toute la cavalerie, qu'il réunit en un seul point, au prince Murat. La gauche du maréchal Lannes était appuyé au *Santon*, position superbe que le monarque français avait fortifiée avec d'autant plus de soin qu'il était persuadé qu'elle jouerait un grand rôle. Dix-huit pièces de canon avaient été placées sur cette colline, dont la défense avait été confiée dès la veille au dix-septième régiment d'infanterie légère. La division du général Suchet formait la gauche du maréchal Lannes, et sa division de droite, commandée par le général Caffarelli, était appuyée au corps du prince Murat. Celui-ci avait en avant les hussards et les chasseurs sous les ordres du général Kellermann, avec les divisions de dragons des généraux Walther et de Beaumont. Les cuirassiers commandés par les généraux Nansouty et d'Hautpoult étaient placés en réserve avec vingt-cinq pièces d'artillerie légère.

Le maréchal Bernadotte, commandant le centre, avait à sa gauche la division du général Rivaud, à sa droite la division du général Drouet.

La droite de l'armée française, commandée par le général Soult, avait sa gauche formée de la division Vandamme, son centre de celle du général Saint-Hilaire, et sa droite de la division du général Legrand.

L'Empereur, avec son fidèle compagnon de guerre, le maréchal Berthier, et le général Junot, son premier aide de camp général, se plaça en réserve avec dix bataillons de sa garde, et dix bataillons de grenadiers commandés par le général Oudinot. Cette réserve était rangée sur deux lignes en colonnes par bataillons, à distance de déploiement, ayant dans ses intervalles quarante pièces de canon. C'était avec cette réserve que l'empereur Napoléon avait le projet de se précipiter partout où il serait nécessaire; et cette seule réserve valait une armée.

Aux premiers rayons du soleil on apperçut les hauteurs de Pratzen se dégarnissant, et les Russes descendant, comme un torrent, sur cinq colonnes dans la plaine. Leurs dispositions d'attaque furent calculées comme s'il eût été impossible de connaître les positions de l'armée française dont ils touchaient cependant les avant-postes, et dont ils devaient voir toutes les manœuvres du haut du plateau plus élevé qu'ils occupaient.

S'il faut en croire leurs relations officielles, ayant remarqué, sur la gauche des Français, la veille, des mouvements occasionnés par l'arrivée du maréchal Bernadotte, les généraux russes crurent que l'empereur affaiblissait son centre pour renforcer sa gauche. Plusieurs lignes de fumée apperçues entre Turas et les étangs qui existent en arrière de Sokolnitz et de Kobelnitz, leur firent penser que l'armée française, ayant appuyé sa droite à ses étangs, avait placé une réserve derrière. Cependant l'armée française avait seulement quelques voitures d'équipages à Czernowitz, la division Legrand occupait Sokolnitz et Kobelnitz avec trois cents hommes de cavalerie; il n'existait pas un seul Français à Turas, où les Russes dirigeait leurs principales forces. D'ailleurs l'illumination singulière que les Français avaient donnée à l'entrée de la nuit à leur Empereur, aurait dû dessiner, aux généraux russes, les positions françaises, s'ils n'avaient pas été si préoccupés de l'exécution d'un plan

conçu de loin dans le cabinet, et pour l'exécution duquel ils eurent la bonhommie de croire à l'inaction prolongée du vainqueur de l'Italie, qui devait se laisser tourner et peut-être envelopper sans s'en appercevoir. Ces fausses vues des généraux russes entraînèrent cette armée à sa perte. Ils crurent qu'en passant rapidement les défilés de Sokolnitz et de Kobelnitz, la gauche de l'armée combinée aurait bientôt débordé la droite de l'armée française. Ce motif fit porter de grandes forces sur ce point. Pendant ce mouvement, la cavalerie du prince Jean de Lichtenstein et l'avant-garde du prince Bagration devaient attaquer la gauche des Français, forcer les défilés de Schlapanitz, Bellowitz et Krischstein, se mettre en communication avec les colonnes d'infanterie de la gauche, et poursuivre l'ennemi entre Brünn et Czernowitz. Pour remplir ce plan gigantesque. les Russes affaiblirent leurs forces tellement sur tous les points, qu'au moindre mouvement des Français leurs lignes devaient être inévitablement renversées. D'ailleurs, le plus faible obstacle ne pouvait-il pas arrêter les Russes dans les défilés où ils allaient imprudemment s'engager? ne s'exposaient-ils pas aux plus vives attaques au moment où ils se déploîraient, nécessairement avec lenteur, au delà du défilé? et le moindre revers ne pouvait-il pas les rejeter sur les étangs d'Aujest et de Tellnitz?

Les Russes, à sept heures du matin, sortirent de leurs positions, près d'Austerlitz. A l'aile gauche était le lieutenant-général d'infanterie, comte de Buxhoevden; au centre, le général Kutusow avec la quatrième colonne. Leur première colonne marcha par le flanc gauche d'Aujest par Tellnitz, pour défiler vers les étangs qui se trouvent à la droite de ces villages. Après son occupation, la cavalerie du feld-maréchal Kienmayer devait se porter en avant de Menitz, se placer dans la plaine entre les défilés et ces étangs, quand la première colonne aurait passé les défilés de Tellnitz. Cette manœuvre devait couvrir les derrières des quatre colonnes. La seconde colonne marcha, sous les ordres du comte Langeron, par le flanc gauche, pour forcer la vallée entre Sokolnitz et Tellnitz. La troisième colonne, aux ordres du lieutenant-général Przibyschesky, marcha par le flanc gauche, tout près du château de Sokolnitz, d'où les têtes des trois colonnes entre Sokolnitz et l'étang situé à gauche, avancèrent vers l'étang de Nobolnitz.

La quatrième colonne, sous les ordres du général autrichien feld-maréchal Kollowrath, marchant sur les traces de la troisième colonne, devait se mettre en ligne, et placer sa tête dans la même direction que les trois premières. De cette manière, les quatre colonnes formaient un grand front. La première avait ordre d'occuper la forêt de Turas, où les généraux russes croyaient la droite de l'armée française, qui cependant était éloignée de plus de deux lieues de cette position; elle devait ensuite faire une attaque décisive sur cette même aile droite, tandis que l'avant-garde du général Bagration, soutenue par de la cavalerie, devait chercher à garnir d'artillerie les hauteurs situées entre Duwaraschau et l'auberge de Lescher. Ce mouvement devait couvrir la cavalerie, qui avait des positions à droite et à gauche de cette auberge. La cavalerie des alliés était tout entière sous les ordres du général autrichien prince Jean de Lichtenstein. Le grand duc Constantin devait prendre position entre Blasowitz et Krug, et servir à soutenir la cavalerie et la gauche du prince Bagration.

Au moment où l'empereur Napoléon apprit, par un de ses aides de camp, que les Russes descendaient en masse dans la plaine, que la fusillade commençait, et que le projet de l'ennemi paraissait être d'envelopper toute l'armée par un grand circuit, le prince Murat et les maréchaux Lannes et Soult partent au grand galop. Chacun des généraux français connaissait parfaitement les mouvements qu'il devait exécuter. *Combien vous faut-il de temps pour couronner les hauteurs de Pratzen*, dit l'Empereur au maréchal Soult? *Moins de vingt minutes*, répond le maréchal; *car nos troupes sont placées dans le fond de la vallée, couvertes par le brouillard et la fumée des bivouacs, l'ennemi ne peut les appercevoir. En ce cas*, dit l'empereur, *attendons encore un quart-d'heure*. Les troupes du maréchal Bernadotte qui étaient restées en arrière, et qui auraient fait l'arrière-garde si l'on eût voulu battre en retraite, eurent ordre de se mettre sur-le-champ en mouvement, et de se porter sur la ligne. Arrivées à la hauteur du village de Gorgowitz, elles en passent le ruisseau. La réserve et la garde de l'Empereur en font autant. Le signal est donné. Napoléon harangua ainsi ses troupes : *Soldats, il faut faire finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis*. Aussitôt des chapeaux au bout

des baïonnettes et des cris de *vive l'Empereur!* sont le véritable signal du combat. Un instant après, la canonnade se fait entendre à l'extrémité de la droite, que l'ennemi avait déja débordée. Le troisième régiment de ligne et un bataillon de tirailleurs du Pô, placés dans Tellnitz, furent attaqués dans cette position par un détachement de cavalerie et d'infanterie russes et autrichiennes, puis par des colonnes considérables, qui vinrent en vain se heurter sur un retranchement naturel, formé par un fossé, muni encore d'artillerie. Le régiment d'infanterie de Szeckler y fut aux deux tiers détruit. Ce combat dura plus d'une heure sans qu'on l'on vît arriver la tête de la première colonne russe. M. Buxhoevden, la commandant, envoya à Tellnitz des renforts tellement imposants que les Français évacuèrent le défilé, et se placèrent en bataille au delà. Ayant, sur les neuf heures, reçu quatre mille hommes de renfort du corps du maréchal Davoust, les Français reprirent Tellnitz, mais ils en furent encore une fois chassés par une canonnade supérieure. La cavalerie autrichienne parvint cependant à passer sans obstacle ce défilé et le village de Tellnitz, après la retraite des Français, qui, au nombre de cinq à six mille, arrêtèrent pendant trois heures près de quarante-cinq mille ennemis. Ils évacuèrent même entièrement la plaine entre Tellnitz et Turas, sans que les Russes osassent les y poursuivre, craignant de tomber dans quelque piége.

Pendant ce combat près de Tellnitz, les deuxième et troisième colonnes russes avaient quitté les hauteurs de Pratzen, et s'étaient approchées de Sokolnitz, occupé par deux bataillons de la division Legrand. Les Français avaient garni de canons une hauteur entre Sokolnitz et Kobelnitz. Il s'établit aussitôt une vive et longue canonnade inutile, qui abîma le village de Sokolnitz, dont les Russes finirent par s'emparer. Ainsi ces deux colonnes remplissaient leur mission sans s'embarrasser des revers des autres colonnes. La confusion se mit même parmi elles dans le village de Sokolnitz, où leurs bataillons se croisant, s'accumulèrent en désordre.

L'empereur des Français, voyant que les mouvements de l'armée austro-russe manquaient d'ensemble, appercevant que leur gauche s'éloignait sans cesse du centre, fit marcher contre ce centre les masses qu'il tenait réunies pour la

couper de cette aile, s'avançant imprudemment pour tourner l'armée française dans une position qu'elle n'occupait pas. Le maréchal Soult, avec les deux divisions Saint-Hilaire et Vandamme, placées dans le fond de la vallée de Kobelnitz, dirigea son attaque sur les hauteurs de Pratzen. Peu après, le maréchal Bernadotte prit position vers les hauteurs de Blasowitz. La cavalerie du prince Murat se plaçá sur plusieurs lignes à la gauche du maréchal Bernadotte, et marcha entre Girschikowitz et Krug. Le maréchal Lannes se porta à la gauche du prince Murat, à cheval sur la chaussée. Alors le combat commença sur tous les points de la droite et du centre des alliés. Le grand duc Constantin, qui venait de quitter les hauteurs d'Austerlitz, pour se porter sur celles de Blasowitz et de Krug, à peine arrivé sur ce point, se trouva engagé avec les tirailleurs de la division Rivaud et la cavalerie légère, commandée par le général Kellermann. Le grand duc fit occuper ce village par le bataillon des chasseurs de la garde russe. Au même instant, le général Jean de Lichtenstein arriva avec sa cavalerie. Cette colonne avait été croisée, dans sa marche, par des corps d'infanterie qui descendaient de la hauteur pour se porter en avant. Pendant sa marche, le prince de Lichtenstein avait fait placer en hâte dix escadrons, sous les ordres du lieutenant-général Uwarrow, pour assurer le flanc gauche du prince Bagration, qui avait une partie de la cavalerie du prince Murat devant lui. Le prince de Lichtenstein, arrivé sur la gauche du grand duc, trouva l'ennemi en présence des gardes russes. C'était le général Kellermann, commandant trois régiments de chasseurs et hussards français, soutenus par l'infanterie de la gauche du maréchal Bernadotte et de la droite du maréchal Lannes. Aussitôt le prince Jean de Lichtenstein se décida à mettre sa cavalerie en bataille, et à charger les Français. Le régiment du grand duc s'engage le premier. Au moment où les Russes le chargèrent, le général Kellermann, faisant faire volte-face à ses troupes légères, passa dans l'intervalle des bataillons : les Russes, essuyant leur double feu, furent à moitié détruits par une grêle de balles, et arrivèrent en désordre sur la cavalerie française, qui était en seconde ligne. La cavalerie russe fut reçue avec fermeté par les divisions Caffarelli et Rivaud, qui, s'ouvrant également, prirent les hulans entre deux feux. Les Russes furent ainsi

victimes de leur courage et de leur inhabileté. Leur général fut grièvement blessé, et mourut. Après sa déroute complète, ce corps alla se reformer derrière celui du prince Bagration, qui s'était enfin porté en avant du poste de Posowitz pour s'opposer à la gauche du maréchal Lannes, et avait fait occuper les villages de Krug et d'Holubitz.

Les alliés possédaient, vers leur centre, trente-trois mille sept cents hommes; mais ils se trouvaient isolés du reste de leur armée par l'éloignement singulier de toutes leurs colonnes. Ce centre était formé de leurs troisième et quatrième colonnes, renforcées de plus de sept mille hommes. L'empereur de Russie arriva à la tête de la quatrième colonne, avec le général en chef Kutusow, au moment où elle dut se porter en avant. Le combat de Tellnitz était donc engagé, et la gauche de l'armée russe en marche, lorsque son centre se forma et se rompit par pelotons sur sa gauche. Son infanterie avait la tête de la colonne; son avant-garde marcha à peu de distance d'elle. Il était neuf heures. La troisième colonne russe venait d'abandonner les hauteurs de Pratzen, pour marcher sur Sokolnitz. La quatrième arrivait sur le terrain occupé pendant la nuit par le général Przibyschesky, lorsqu'on apperçut tout d'un coup une grande masse d'infanterie française, dans un fond en avant de Pratzen. Dès qu'elle se vit apperçue, elle s'ébranla, au moment où l'avant-garde russe s'emparait du village. Ce corps était formé des divisions des généraux français Vandamme et Saint-Hilaire. Cependant l'avant-garde de la quatrième colonne russe se hâta d'occuper le village de Pratzen, et atteignit un petit pont au delà avant les tirailleurs français; elle le passa, et plaça un de ses bataillons sur une hauteur à gauche en avant du village, où se trouvait encore la queue de la troisième colonne.

Surpris par ce mouvement des Français, croyant attaquer et se voyant attaqué, le général Kutusow sentit toute l'importance de regagner les hauteurs de Pratzen, sur lesquelles les Français marchaient. Leurs positions dominantes assuraient seules les derrières de la troisième colonne russe, qui toujours avançait avec une grande imprudence, oubliant l'ennemi, et ne suivant que ses premières dispositions. Le plateau de Pratzen décidait de la journée, comme il avait été la clef de la position des alliés. Dans la situation embarrassée de leurs différentes colonnes, leur sort dépendait de

celui qui serait maître de ces positions. Dès que le général Kutusow fut instruit de la proximité des Français, il donna ses ordres pour leur faire face et occuper la hauteur; en même temps il envoya chercher au prince de Lichtenstein quatre régiments de cavalerie russe. Cependant les deux divisions d'infanterie française s'avançaient à pas lents, comme à l'exercice. La brigade du général Levasseur se fit voir alors sur la droite du village de Pratzen, et menaça de passer entre la quatrième colonne et la cavalerie du prince de Lichtenstein. L'infanterie de la quatrième colonne russe marcha sur la droite, et envoya du renfort aux bataillons de son avant-garde qui étaient déjà sur la hauteur; mais cette avant-garde, attaquée par des forces supérieures, l'abandonna, après une très-courte résistance. Les Russes voulurent regagner le terrain qu'ils avaient perdu; mais en vain : ils tirèrent de trop loin, et ne produisirent d'abord aucun effet. Les Français avancèrent sans répondre, et commencèrent, à cent pas, une fusillade très-meurtrière. Les troupes de l'empereur Napoléon se développèrent; peu à peu leurs masses sur le plateau de Pratzen se mirent en bataille sur plusieurs lignes, et marchèrent avec rapidité sur la hauteur, appuyant leur gauche à l'église du village, et leur droite au point le plus élevé de ces hauteurs, où ils se formèrent en potence, pour faire face à la queue de la troisième colonne.

Les Russes firent un second effort pour en débusquer les Français, et tentèrent d'abord de les prendre en flanc. Deux brigades autrichiennes s'avancèrent pour soutenir les Russes, qui avaient été poussés en avant; les premiers bataillons autrichiens attaquèrent avec intrépidité un régiment français qui, le premier, avait gagné la sommité du plateau. Déjà ce corps se trouvait presque entouré; mais s'étant valeureusement défendu, il commençait sa retraite quand il reçut du renfort et regagna promptement le terrain perdu. Deux régiments russes de la troisième colonne vinrent renforcer la brigade du général Kamenskoy. Ces forces paraissaient suffisantes pour rétablir le combat sur le plateau, mais les généraux français firent manœuvrer les troupes avec tant d'art, tirèrent un tel parti des sinuosités que leur présentaient le terrain pour se mettre à couvert du feu et cacher leurs mouvements, qu'ils ne s'y laissèrent point entamer. Il n'y avait plus qu'une attaque désespérée à la baïon-

nette qui pût encore sauver dans cette journée une armée dont les colonnes étaient coupées, les positions tournées, les corps près d'être tout isolément enveloppés, quand les Russes fondirent sur les Français avec ces horribles cris dont ils ont hérité des Tartares leurs pères, et les brigades autrichiennes avec cette calme intrépidité qui caractérise le vrai courage chez les nations civilisées. Les Français opposèrent à ces derniers efforts du désespoir de leurs ennemis, leur intrépidité ordinaire, un rempart de feu et une barrière d'acier. Leurs décharges bien nourries punirent de leur audace une multitude de Russes. Cependant l'ardeur de cette attaque fut bientôt appaisée. Une marche incertaine et lente succéda à une course rapide, on vit du flottement dans les colonnes, de l'hésitation, puis un feu mal dirigé : présage ordinaire du découragement et de la défaite. Les Français, voyant leurs ennemis lassés, changèrent de rôle, devinrent assaillants à leur tour et chassèrent entièrement les Autrichiens et les Russes des hauteurs de Pratzen, qui fuirent, abandonnant leur artillerie qui fut enlevée à la baïonnette, et servit bientôt à foudroyer vigoureusement les restes des bataillons autrichiens et russes qui fuyaient devant les phalanges françaises. Ce combat décida en deux heures du sort de cette journée. Les empereurs d'Allemagne et de Russie ne possédèrent plus dès ce moment d'armée, mais seulement des corps épars, décousus, sans soutien, qui devaient être successivement anéantis par un ennemi habile, occupant toutes les positions d'où il pouvait empêcher leur retraite.

Maîtres des hauteurs de Pratzen, les Français s'y arrêtèrent seulement le temps suffisant pour y réunir leurs divisions. Ils les dirigèrent ensuite sur le reste de la troisième colonne russe et sur les derrières des deux premières, dont la tête était engagée dans les défilés de Tellnitz et de Sokolnitz.

Pendant que l'on se battait ainsi sur les hauteurs de Pratzen, le grand duc Constantin se trouvait également engagé dans un combat très-opiniâtre. Le village de Blasowitz, ayant été emporté par le corps d'armée du maréchal Bernadotte, le grand duc voulut arrêter ses progrès, descendit des hauteurs sur lesquelles il se trouvait placé, et avança en lignes sur les divisions françaises. Ce combat commença par une fusillade vive et meurtrière. Les tirailleurs français

disputèrent avec audace le terrain; ils ne se reployèrent sur leurs corps qu'au moment où le grand duc ordonna de les charger à la baïonnette. Alors commença une cannonade terrible; la mitraille faisait de part et d'autre un horrible ravage. Au moment où le grand duc s'approcha des Français, la cavalerie de la garde impériale, commandée par le maréchal Bessières, et placé dans les intervalles de l'infanterie française, s'élança sur la ligne russe avec une telle valeur, que rien ne put résister à son terrible choc. La réserve du grand duc, toute composée de la garde impériale russe, plus nombreuse du double que les Français, et les chevaliers-gardes, y firent surtout une perte immense, et se trouvèrent après cet engagement hors d'état de paraître en ligne. Les Russes y déployèrent beaucoup de courage, mais peu d'instruction dans leurs manœuvres de détail comme dans leurs manœuvres générales. Est-il corps plus brave que l'armée turque? est-il cependant une armée plus faible? C'est parce que la force d'une armée résulte maintenant, non pas seulement du nombre et du courage du soldat, mais de l'instruction des officiers, de l'ensemble des manœuvres, du génie du chef qui sait concevoir un bon plan, et rectifier dans son exécution toutes ses erreurs, dont la tête vaste saisit à chaque moment tous les détails d'une action, et le sang-froid profite également de toutes les fautes de ses adversaires, et de tous ses avantages.

Tandis que les Russes étaient chassés des hauteurs de Pratzen, le combat continuait vers Posoritz, dont le prince Bagration avait tâché d'occuper les hauteurs, pendant que le lieutenant-géneral Uwarow, manœuvrant avec trente escadrons sur sa gauche près de Holubitz, occupait ce village, ainsi que celui de Krug. S'appercevant des progrès de cette division russe, le maréchal Lannes arriva en colonne sur la gauche du prince Bagration et sur la droite de la cavalerie du général Uwarow, et arrêta ainsi la droite des Alliés. Ce maréchal avait, pour couvrir la gauche des Français et sa retraite en cas de revers, l'excellente position du Santon, à la gauche de la chaussée de Brünn; c'était le point sur lequel devait se diriger l'attaque du prince Bagration. D'après les instructions de l'Empereur, on l'avait tellement fortifié, que non seulement toute l'avant-garde russe, mais même toute cette armée, l'eût attaqué en vain. Le prince Bagration arrive avec la confiance d'un homme sûr de vaincre :

cette position paraissait gardée par un seul régiment d'infanterie légère. Dès la première décharge, plus de deux mille Russes sont foudroyés par l'artillerie, qui vomissait de tous côtés la mort sur les assaillants; et le prince Bagration n'eût pas ramené un soldat, s'il se fût obstiné dans son entreprise. Il fit sa retraite dès l'instant où il vit les divisions des généraux Suchet et Caffarelli menacer fortement son flanc gauche. Craignant alors d'être enlevé en regagnant plus tard Austerlitz, il se retira vers ce point.

La cavalerie russe demeurait encore intacte; le prince Murat la fit attaquer, malgré son nombre et les positions les plus avantageuses. Chargée successivement par les cuirassiers, guidés par les généraux Nansouty et d'Hautpoult, par les dragons des généraux Walther et Beaumont, elle ne put soutenir leurs chocs; elle fut toujours renversée et ne parvint jamais à ramener les Français. Rompus de toutes parts, les Russes firent leur retraite, et dans leurs mouvements, abandonnèrent la route de Wischau où la plus grande partie de leurs équipages furent enlevés.

Pendant tous ces combats, huit mille cinq cents Français continrent d'abord vingt-cinq mille Russes des deux premières colonnes qui avaient débouché sur Tellnitz et Sokolnitz. La rapidité des manœuvres, l'audace des Français et l'artillerie légère suppléèrent au nombre, et ils ne se laissèrent point entamer; tandis que les Russes, essayant de poursuivre leur marche suivant leurs premiers plans, ne s'inquiétaient, ni de la situation de leurs autres colonnes, ni des mouvements de leurs ennemis, ni des accidents du terrain qui devaient donner à leur entreprise une nouvelle direction, et modifier continuellement leurs manœuvres. S'ils avaient su exécuter un mouvement hardi par la hauteur sur la chapelle d'Aujest, dont le prolongement s'étendait jusqu'à Pratzen, le combat aurait pu être moins décisif; mais l'attaque des Français dérangea le plan des Alliés; dès-lors leurs combinaisons cessèrent; il n'y eut plus que des marches sans but, des combats sans ensemble; chaque corps, combattant isolément, ne pensa plus qu'à sa propre conservation lorsqu'il était attaqué, sans faire coïncider ses mouvements avec la situation générale de l'armée. Dès lors que pouvait-on attendre, sinon la destruction entière des Russes, quand le sang-froid et la présence d'esprit de l'empereur des Français ne laissaient échapper aucun des

nombreux avantages qui résultaient sans cesse des fausses manœuvres et de l'inconsidération de ses ennemis ? Les événements qui se passèrent à Sokolnitz en fournirent bientôt un exemple. Pendant le brouillard du matin, les deuxième et troisième colonnes russes s'étaient d'abord croisées, puis encombrées dans le village de Sokolnitz, le désordre y régnait, et la tête de la troisième colonne était parvenue seule à le franchir. Du sommet des hauteurs de Pratzen, les Français apperçoivent cet embarras, la division du général St-Hilaire et la brigade du général Legrand se portent sur le plateau de Tellnitz, puis enveloppent le village de Sokolnitz ; le colonel Franchescki profite habilement d'une heureuse circonstance pour charger la tête de cette colonne avec quatre-vingts hussards. Intimidée de tant d'audace, et se voyant environnée par de l'infanterie, elle se rendit avec tous les Russes qui étaient dedans et au-delà du village. Le lieutenant-général Przibischewscki avec six mille hommes de ces deux colonnes furent faits prisonniers dans cette vallée, où elles laissèrent encore toute leur artillerie.

Les débris de la seconde colonne marchèrent en désordre vers Aujest, et le corps, demeurant encore formé, vint se replier sur la première colonne. Celle-ci, instruite trop tard de l'attaque des Français sur le centre, prit une fausse direction pour venir à son secours. La cavalerie autrichienne évacua le village de Tellnitz. Quelques bataillons furent placés avec de la cavalerie sur les hauteurs au delà pour protéger la marche de M. Buxhoevden, qui faisait sa retraite sur Aujest, tandis que de la cavalerie russe et autrichienne se portait sur l'autre flanc pour le couvrir. Les Français s'étendaient alors depuis Pratzen jusqu'à la chapelle d'Aujest. Au moment où les Russes arrivèrent dans Aujest, les Français de la division Vandamme fondirent des hauteurs sur ce village, où il y eut d'abord une fusillade fort vive et fort courte. Ils s'en emparèrent en un instant. Le général d'infanterie Buxhoevden passa le village avec quelques bataillons, et rejoignit son armée près d'Austerlitz : mais quatre mille Russes et Autrichiens furent pris avec leurs canons autour d'Aujest.

Pendant cette journée, l'empereur Napoléon s'était successivement porté d'une attaque à une autre ; il arriva sur le plateau de la chapelle d'Aujest, au moment où la colonne du général Buxhoevden fut mise en déroute ; il y fut

témoin d'une des plus affreuses catastrophes que puisse amener la guerre. Une batterie de cinquante pièces de canon, protégée par quatre bataillons russes et par les restes de la colonne du général Buxhoevden, n'ayant pu se retirer par Aujest, où la division du général Vandamme était déjà établie, voulut suivre une ancienne digue non entretenue et submergée, conduisant d Aujest à Statschan; ceux qui la conduisaient, se persuadèrent que la glace était encore assez forte pour supporter ce poids énorme; mais lorsqu'ils furent au milieu, elle manqua : hommes, chevaux, voitures, canons, tout fut englouti; le nombre d'hommes qui périt dans ce moment est incalculable. L'empereur, comparant cet événement à celui de la mémorable bataille d'Aboukir, où dix huit mille Turcs se jetèrent dans les flots, et y périrent, ne put s'empêcher de déplorer leur perte, et de remarquer que d'aussi braves troupes méritaient d'être mieux commandées, et étaient dignes d'un meilleur sort.

Cette scène fut répétée une heure après sur l'étang de Menitz, où l'infanterie russe, vivement pressée par les Français, ne pouvant revenir, entreprit de passer l'étang; mais la glace s'étant également rompue, la plupart y périrent.

Les Français, ayant reçu leur artillerie, poursuivirent vivement les fuyards de la première colonne russe, qui s'était repliée, sous les ordres du lieutenant-général Dochtorow, sur la plaine entre Tellnitz et le lac, après que les Français eurent occupé Aujest. Cette infanterie rassemblée, mais non en ordre, le général Dochtorow parvint un moment à le rétablir, et songea dès lors à la retraite. Elle était difficile. Les Français ne laissaient pour passage que des digues où deux hommes seulement pouvaient marcher de front; il avait à craindre encore que les Français, en passant Aujest et Statschan, faisant le tour du lac, ne coupassent cette digue et la retraite des Russes. Il eût été impossible de sauver les restes de cette armée. La fin de cette bataille fut tellement surprenante, qu'on vit alors les troupes françaises de la droite tourner le dos à Austerlitz, pour aller attaquer les restes de la gauche des Alliés, et descendre des mêmes hauteurs d'où les Russes avaient marché le matin vers elles. Lorsque la première colonne russe se porta en avant, les Français avaient appuyé leur droite au lac; actuellement ils y avaient leur gauche et les Russes leur

droite. A deux heures après midi, le combat sur le reste de la ligne était fini et décidé, lorsque le général Vandamme vint l'achever sur ce point. L'infanterie russe s'était retirée sur une hauteur assez élevée, entre les villages de Tellnitz et de Menitz, dont sa droite touchait au lac. La cavalerie autrichienne fut criblée de mitraille en couvrant cette retraite. Vainement un régiment d'infanterie russe se jeta dans des fossés environnants le village de Tellnitz; rien ne put résister au feu de l'artillerie légère de la garde impériale française, qui prit la tête de l'attaque. Soutenue dans cette manœuvre par deux escadrons des chasseurs de la garde impériale, une division de dragons, commandée par le général Gardanne, et toute l'infanterie de la garde et du corps du maréchal Soult, son feu, d'une vivacité sans exemple, fit éprouver aux Russes une perte immense en hommes, en chevaux, et même en caissons, dont la plupart sautèrent; huit mille ennemis se sauvèrent seulement par la route de Statschan, déplorables restes de quatre-vingt-douze bataillons! Il n'échappa pas une seule pièce d'une artillerie de cent cinquante canons. Tel fut le coup de tonnerre qui termina cette bataille.

Les Alliés eurent plus de quarante mille hommes hors de combat; parmi eux, dix-neuf mille Russes et six cents Autrichiens furent faits prisonniers, dix mille furent tués; le restant, blessé ou dispersé, périt dans les bois de faim et de misère. Quinze généraux et quatre à cinq cents officiers russes furent prisonniers; quatre-vingt-deux mille Russes, qui tous combattirent, furent vaincus dans cette journée par soixante mille Français, dont quinze mille ne se battirent pas. Du côté des Français, on compta sept cent soixante-seize morts et six mille blessés, dont trois mille purent reprendre leur service au bout de huit jours. Parmi ces derniers se trouvait le général Saint-Hilaire; blessé au commencement de l'action, il demeura sur le champ de bataille, et continua de se battre toute la journée, où il se couvrit de gloire. Les généraux de division Walther et Kellermann, les généraux de brigade Valhubert, Thiébaut, Sébastiani, Compans, et Rapp, aide de camp de l'empereur, le furent également. Ce dernier, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, prit le prince Repnin, commandant les chevaliers-gardes de l'empereur de Russie. Le général Friant eut quatre chevaux tués sous lui. Toute l'armée française se

couvrit tellement de gloire, qu'au moment où l'on rapportait à l'Empereur les traits de courage des officiers et des soldats, il s'écria : *Il faut toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces braves gens !* Cependant il acquitta magnifiquement la dette de la patrie : des pensions furent accordées aux veuves des généraux, officiers et soldats morts sous les drapeaux d'Austerlitz; l'Empereur adopta leurs enfants, se chargea de leur éducation, de la dot de leurs filles, et de l'avancement de leurs enfants mâles : tout blessé reçut une gratification de trois mois de solde; des aigles d'honneur furent distribuées aux militaires qui s'étaient le plus distingués; une gratification fut promise à tous les soldats à leur retour en France. L'Empereur adressa à l'armée une proclamation où il peignait toute sa satisfaction : « Soldats, leur disait-il, je suis content de vous; vous avez, » à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais » de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une » gloire immortelle .... Une armée de cent mille hommes, » commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, » a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée; » ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs..... » La paix ne peut pas être éloignée..... Lorsque tout ce » qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospé» rité de la patrie sera accompli, je vous ramènerai en » France; là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollici» tudes : mon peuple vous reverra avec joie, et il vous » suffira de dire : *J'étais à la bataille d'Austerlitz*, pour que » l'on réponde : *Voilà un brave!* » Ainsi Napoléon récompensait et stimulait le courage; mais le soin qu'il prit des blessés ne sut pas moins lui gagner tous les cœurs. Le soir de cette journée et pendant plusieurs heures de la nuit, l'Empereur, monté sur des chevaux très-vites, parcourant le champ de bataille, faisait enlever les blessés; chaque fois qu'il en rencontrait, il laissait une garde qui le faisait transporter à l'ambulance. Rien aussi n'était plus touchant que de voir leur reconnaissance et leur empressement pour savoir si la victoire avait couronné leurs travaux : l'un demandait si la victoire était bien assurée; un autre disait avec orgueil: *Je souffre depuis le commencement de la bataille, je suis abandonné; mais j'ai bien fait mon devoir : Sire*, lui répétaient d'autres, *vous devez être content de vos soldats*..... L'Empereur disait : *J'ai livré trente batailles*

comme celle-ci, mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si décidée et les destins si peu balancés. La garde impériale à pied, n'ayant pu donner, frémissait de rage; comme elle demandait absolument à faire quelque chose: *Réjouissez-vous de ne rien faire*, lui dit l'Empereur; *vous devez donner en réserve; tant mieux si aujourd'hui l'on n'a pas besoin de vous.* La garde impériale à cheval eut à regretter le colonel Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe, qui ne put résister à ses coups; elle perdit toutes ses pièces. Le commandant de l'artillerie russe, fait prisonnier, rencontre Napoléon: *Sire*, lui dit-il, *faites-moi fusiller, je viens de perdre mes pièces. Jeune homme*, lui répondit l'Empereur; *j'apprécie vos larmes; mais on peut être battu par mon armée, et avoir encore des titres à la gloire.*

Dès les premiers instants de la bataille, le général Valhubert avait été grièvement blessé; il repousse le secours de ses frères d'armes, auxquels leur attachement pour lui faisait oublier leur devoir (1). *Souvenez-vous de l'ordre du jour,* dit il; *si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie.* Ses derniers regards furent satisfaits; il envisagea la victoire, et sa main mourante traça ces mots à l'Empereur: « Sire, j'aurais voulu plus faire pour vous; je » meurs dans une heure. Je ne regrète pas la vie, puisque » j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne » heureux. Quand vous penserez aux braves qui vous étaient » dévoués, pensez à ma mémoire; il me suffit de vous dire » que j'ai une famille; je n'ai pas besoin de vous la recom- » mander. » Tels étaient les sentiments des colonels Lacuée et Mas, qui succombèrent aussi dans cette glorieuse journée; tels étaient ceux de tous leurs compagnons d'armes.

Les Russes perdirent dans cette bataille quarante-cinq drapeaux et tous les étendards de leur garde impériale; dans l'armée française, un seul bataillon fut rompu, et son aigle enlevée par l'ennemi: c'était celle de la quatrième de ligne. Quelques jours après, Napoléon passe la revue de ce régiment; arrivé au premier bataillon, l'Empereur lui dit: *Soldats! qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais*

---

(1) L'empereur Napoléon, ayant une armée inférieure aux alliés, avait défendu de dégarnir les rangs, sous prétexte d'emmener les blessés.

donnée ? Vous aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement, et que vous la défendriez au péril de votre vie; comment avez-vous tenu votre promesse ? Le major répondit que le porte-drapeau ayant été tué dans une charge au milieu de la plus forte mêlée, personne ne s'en était apperçut à cause de la fumée; que cependant la division avait fait un mouvement à droite; que le bataillon avait appuyé ce mouvement; que ce n'était que long-temps après que l'on s'était apperçu de la perte de son aigle; que la preuve qu'il avait été réuni, est qu'un moment après il avait culbuté deux bataillons russes et pris deux drapeaux, dont il faisait hommage à l'Empereur, espérant que cela lui vaudrait qu'il leur rendît une autre aigle. L'Empereur parut un peu incertain, puis il dit : *Officiers et soldats! jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est apperçu de la perte de son aigle, et que si vous vous en étiez apperçus, vous vous seriez précipités pour la reprendre, ou que vous auriez péri sur le champ de bataille? car un soldat qui a perdu son aigle a tout perdu.* Au même moment, mille bras s'élèvent : *Nous le jurons; nous jurons aussi de défendre l'aigle que vous nous donnerez, avec la même intrépidité que nous avons mise à prendre les deux drapeaux que nous vous présentons. En ce cas,* dit en souriant l'Empereur, *je vous rendrai donc votre aigle.*

Tandis que le camp français retentissait de cris d'allégresse, que les braves se redisaient leurs hauts faits, que l'Empereur récompensait les belles actions, soignait les blessés, quelques escadrons français parcourant les campagnes sous les ordres du général Dallemagne, ramenèrent encore quinze canons et quinze cents prisonniers. L'alarme et le désordre régnaient dans l'armée des Alliés; aucun corps ne s'était sauvé entier; les soldats manquaient d'officiers, et les officiers de soldats : on n'appercevait dans leurs masses errantes nulle organisation. Fuyant sans projets fixes, ces débris se trouvèrent deux jours après coupés par l'armée française. Atterré sous le poids d'un aussi immense revers, l'empereur d'Allemagne envoya dès le lendemain demander une entrevue à l'empereur des Français; le prince Jean de Lichtenstein fut chargé de cette mission; on convint d'une conférence pour le 4 décembre, au bivouac de l'empereur Napoléon.

On prétend qu'en approchant du feu de son bivouac,

Napoléon dit à l'empereur d'Allemagne : *Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois.* Le monarque allemand répondit en riant : *Vous tirez si bon parti de votre habitation, qu'elle doit vous plaire.* Ces deux princes convinrent bientôt d'un armistice et des premières conditions de la paix; l'empereur d'Allemagne demanda aussi une trève pour les restes de l'armée russe. Napoléon lui fit observer que l'armée russe était cernée: *Mais*, ajouta-t-il, *je desire faire une chose agréable à l'empereur Alexandre; je laisserai passer l'armée russe, j'arrêterai la marche de mes colonnes; mais votre majesté me promet-elle que l'armée russe retournera en Russie, et évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. — C'est l'intention de l'empereur Alexandre; je puis vous en assurer; d'ailleurs, dans la nuit vous pourrez vous en convaincre par vos propres officiers.* Le général Savary fut dépêché avec l'empereur d'Allemagne pour recevoir la parole de l'empereur Alexandre. Après le départ du monarque d'Allemagne, Napoléon, toujours magnanime, mais toujours prévoyant, dit à ses officiers : *Cet homme me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire, et prendre l'armée russe et autrichienne; mais enfin, quelques larmes de moins seront versées.*

Le général Savary avait accompagné l'empereur d'Allemagne pour savoir si l'empereur de Russie accédait à la capitulation; il trouva l'armée russe à minuit, sans bagage, sans artillerie, dans un épouvantable désordre, cernée par le maréchal Davout. Le prince Czarotinski introduisit le général Savary près l'empereur de Russie. *Dites à votre maître*, lui cria ce prince, *qu'il a fait des miracles; que la journée d'hier a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel; qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. Mais puis-je me retirer en sûreté ?* — Oui, Sire, lui dit le général Savary, si V. M. ratifie ce que les deux empereurs de France et d'Allemagne ont arrêté dans leur entrevue. *Et qu'est-ce?* — Que V. M. fera retirer son armée par les journées d'étapes qui seront marquées par l'Empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne. A cette condition, j'ai ordre de me porter à nos avant-postes, et d'y donner ses ordres pour protéger votre retraite, l'Empereur voulant respecter l'ami du premier consul. — *Quelle garantie vous faut-il pour*

cela ? — Sire, votre parole. — *Je vous la donne.* Cet aide de camp partit aussitôt, et les hostilités cessèrent à deux heures du matin. L'empereur de Russie demanda au général Savary quelques détails sur la bataille. *Vous étiez inférieurs à moi, et cependant vous étiez supérieurs sur tous les points d'attaque.* — Sire, lui répondit le général Savary, c'est l'art de la guerre et le fruit de quinze ans de gloire; c'est la quarantième bataille que l'Empereur donne. — *Cela est vrai; c'est un grand homme de guerre. Pour moi, c'est la première fois que je vois le feu; je n'ai jamais eu la prétention de me mesurer avec lui.* — Sire, quand vous aurez de l'expérience, vous le surpasserez peut-être. — *Je m'en vais donc dans ma capitale; il m'a fait dire qu'il est content; je le suis aussi.* Dès le lendemain parut une note de l'empereur Alexandre, qui ordonnait à son armée de rentrer en Russie; le six, un armistice fut signé entre la France et l'Autriche; l'empereur Alexandre reprit en poste la route de Saint-Pétersbourg; son armée l'y suivit. Napoléon, toujours généreux, renvoya à ce monarque sa garde noble et ses chevaliers-gardes sans rançon avec le prince Repnin, leur commandant. Bientôt la paix fut signée le 26 décembre à Presbourg, les rois de Bavière et de Wurtemberg reconnus, l'antique gouvernement germanique dissous, Venise réunie au royaume d'Italie; huit mois après le chef de la maison d'Autriche abdiqua le titre d'empereur d'Allemagne. Tel fut le résultat brillant d'une campagne de soixante-dix jours. Pour en perpétuer le souvenir, Napoléon ordonna l'érection d'une colonne triomphale dans sa capitale, donna le nom d'Austerlitz à un pont magnifique qui s'achevait en ce moment, et décora les places et les rues adjacentes du nom des généraux et des colonels qui y avaient péri : une fête solennelle fut instituée. 2 *décembre* 1805.

AUTUN (*bataille d'*). Les Gaulois, impatients du joug des Romains, voulurent s'en affranchir sous Tibère; Sacrovir, prince des Eduens, se mit à leur tête. Son armée nombreuse attendit leurs légions dans une plaine à quatre mille d'Autun; bientôt Silius, général des troupes romaines, lui offrit un combat. Sacrovir plaça en première ligne ses soldats bardés de fer, sur ses ailes les cohortes bien armées; la multitude, sans armure complète, fut rangée en seconde ligne. Cette excellente disposition et ses vives harangues

ne l'empêchèrent pas de succomber; il fut vaincu, se réfugia d'abord dans Autun, puis se retira dans une maison voisine, où il se donna la mort. *L'an 21 de J. C.*

AUXIME (*siége d'*). Bélisaire, pour achever de vaincre les Goths en Italie, vint l'an 539 former le siége d'Auxime avec douze mille hommes; cette place était située sur une hauteur d'un accès difficile; les plus braves des Goths s'y étaient renfermés. Les légions commençaient à peine à former leurs retranchements, lorsque les Barbares, les voyant dispersés, fondirent sur elles; les travailleurs se réunirent, et les Goths furent repoussés avec perte. La garnison reçut cependant, dès la nuit même, un renfort. Un parti, qu'elle avait envoyé chercher des vivres, força les lignes romaines, et rentra dans la place. La force des remparts et la difficulté des approches engagèrent Bélisaire de convertir le siége en blocus, quoiqu'il eût continuellement l'avantage dans les combats qui se livraient sous ses murs. La famine et non la force devait alors décider du sort d'Auxime; les vivres y manquèrent bientôt; nul d'entre les Goths n'osant traverser les lignes romaines pour en avertir Vitigès, on tenta la fidélité d'un légionnaire. On lui promit, pour cet avis, une grosse somme d'or; le soldat romain y consent, porte une lettre à Vitigès. Le monarque promet aux assiégés de prompts secours, et comble d'or le courier; comme Vitigès était lent à venir, les habitants séduisirent encore une fois le messager; il se chargea d'une seconde lettre; Vitigès promit d'arriver prochainement. Instruit de la disette et de l'extrême dénuement où se trouvait la garnison, Bélisaire ne pouvait concevoir le motif qui engageait les habitants à tenir si long-temps. Pour le découvrir, Bélisaire fit mettre à la question un prisonnier de distinction : au milieu des tourments, il révéla l'espoir que la trahison du légionnaire avait fait naître parmi les assiégés. Convaincu par cet aveu, le traître fut brûlé vif sous les murs d'Auxime. Pour achever de la réduire, Bélisaire résolut de priver d'eau ses habitants, en coupant l'aquéduc qui la conduisait dans la ville. Les assiégés, sentant qu'un tel événement leur enlevait tout moyen de défense, soutinrent un combat terrible pour empêcher les Romains de couper ce canal; dans cette action, un trait lancé par l'ennemi était près de frapper Bélisaire, quand un de ses gardes étendit la

bras au devant de lui, reçut le coup, et demeura blessé. Cette résistance empêcha les Romains de détruire le bassin où les eaux se rassemblaient; mais, plus cruels, ils les empoisonnèrent avec des herbes venimeuses, de la chaux et des cadavres. Privés d'eau, épuisés par six mois de siége, les Goths capitulèrent enfin, et prirent parti pour la plupart dans l'armée victorieuse. 539.

AVARICUM (*siége d'*). César faisait trembler les Gaules, quand il mit le siége devant Avaricum (Bourges). Cette ville, importante par sa situation et ses richesses, fixait depuis long-temps les desirs du général romain; il fit attaquer ses remparts à la vue d'une armée de Gaulois, accourue à son secours. Mille obstacles s'opposèrent à sa valeur; la place était inaccessible, les murs résistaient aux machines les plus formidables; une armée nombreuse ne cessait d'interrompre les travaux et d'intercepter les vivres; la disette était grande dans le camp des Romains. Désespérant de réussir, César voulait lever le siége de cette ville, quand ses soldats le prièrent d'éprouver encore quelque temps leur valeur; résolus de vaincre ou de périr, ils livrèrent de nouveaux combats; les Gaulois furent toujours vaincus, et Avaricum emportée d'assaut : le fer immola ses malheureux habitants; la flamme réduisit en cendres ses édifices et ses murailles. 52 *ans av. J. C.*

AVERSTAEDT. *Voyez* Iéna.

AVEIN (*bataille d'*). Le prince Thomas de Savoie voulait, en 1686, empêcher la jonction des troupes françaises avec l'armée des états-généraux de Hollande; les maréchaux de Châtillon et de Brezé l'attaquèrent à Avein, village de Luxembourg, lui tuèrent quatre mille hommes, firent neuf cents prisonniers, lui prirent quatorze pièces de canon, et opérerent leur jonction avec le prince d'Orange. 1686.

AVIGNON (*siége d'*). Louis VIII, s'étant croisé contre les Albigeois, voulut, en 1226, purger le Languedoc de ces hérétiques; Avignon en renfermait beaucoup; cette ville lui ferma ses portes; Louis eut vainement recours aux menaces; les Avignonnais répondirent qu'ils repousseraient la force par la force. Les attaques furent terribles, et la résistance non moins vive; au bout de trois mois, les assiégés n'étaient guère plus avancés que dans les premiers jours; les

munitions des Croisés étaient épuisées; les maladies enlevaient des guerriers sans que l'art de la médecine pût les secourir. L'odeur fétide, s'exhalant des morts laissés sans sépulture, infectait les vivants; de grosses mouches noires sortant des cadavres désolaient les soldats, corrompaient leurs aliments, et portaient encore une mort certaine avec leurs piqûres. Impatient de mettre un terme à tant de maux, Louis résolut de donner un assaut général; il fallait traverser le Rhône. Le pont d'Avignon s'écroula, lorsque son armée était dessus; trois mille hommes tombèrent dans le Rhône, et périrent dans ses flots : les assiégés firent une sortie dans ce moment, et achevèrent d'accabler les Français. En proie à tant de maux, trahi par ses grands vassaux, qui instruisaient les assiégés de ses démarches, Louis se montra supérieur à tant d'obstacles, loin de se décourager; il fit de nouveaux efforts; la victoire couronna sa constance; les Avignonnais se rendirent, mais cette conquête coûta beaucoup de braves. 1226.

AXEL (*prises d'*). 1. Le prince Maurice de Nassau, successeur du prince d'Orange, héritier de sa haine contre les Espagnols, résolut, en 1586, de leur enlever la ville d'Axel, située au milieu d'un marais dans le pays de Vaës; il tenta d'escalader ses fortes murailles le 20 août, et réussit.

2. Axel tomba encore au pouvoir du maréchal de Saxe, le 15 mai 1757.

3. Le général Pichegru se rendit aussi maître d'Axel, lorsque la froidure extrême et les glaces lui livrèrent pendant l'hiver de 1794 ce pays sans défense, et le rendirent maître de la Hollande.

AYVAILLE (*combat d'*). Pendant que l'armée du Nord s'occupait, en 1794, de la conquête de la Hollande, Jourdan, commandant l'armée de Sambre et Meuse, disposait une attaque générale sur les Autrichiens, le long de la Roër. Quarante-deux bataillons, formant quatre colonnes, aux ordres des généraux Schérer, Marceau et Bonnet, passèrent la Meuse à Namur et Huy. Les troupes françaises se trouvaient, par ce mouvement, portées sur le flanc gauche des Autrichiens, retranchés derrière les rives escarpées de la

rivière d'Ayvaille. Ses bords, hérissés de rochers, semblaient à peine offrir quelques passages pour de l'infanterie. Dix-huit mille Autrichiens y occupaient deux camps, l'un à Emeux, l'autre à Sprimont. Toutes les hauteurs environnantes étaient couvertes de redoutes; il fallait marcher pendant plus d'une lieue sous le feu d'une artillerie rasante, pour gagner la crête des montagnes. Jamais position ne fut plus menaçante. L'art et la nature semblaient y avoir accumulé tous les obstacles. Mais est-il quelque difficulté supérieure au courage des grenadiers français? Le 19 septembre, les quatre colonnes s'élancent en même temps, à la pointe du jour, sur toute la ligne autrichienne, depuis Ayvaille jusqu'à Emeux; tous les passages sont forcés à la baïonnette, tous les camps sont emportés au pas de charge. Vingt-six canons et trois drapeaux, douze cents Autrichiens couchés sur le champ de bataille, et un immense butin, sont le prix de la victoire des Français, qui courent à de nouveaux exploits sous les murs de Juliers. 19 *septembre* 1794.

AZINCOURT (*bataille d'*). Henri V, roi d'Angleterre, s'avança vers Calais, après la conquête d'Harfleur. Le 25 d'octobre 1515, il rencontra l'armée française dans les plaines d'Azincourt, au comté de Saint-Pol. Se croyant hors d'état de combattre une armée fraîche et six fois plus nombreuse que la sienne, Henri envoya offrir au connétable d'Albret de rendre Harfleur, et de payer tout le dommage qu'il avait causé en France, pourvu qu'on lui laissât un libre passage. Ses offres sont rejetées avec hauteur. On lui signifia qu'on allait l'attaquer; et pour rendre l'injure plus sanglante, on lui fit demander combien il donnerait pour sa rançon. Plein de fureur, il se prépara à vaincre ou mourir. Un généreux désespoir anima ses soldats. Les Anglais jurèrent de venger leur prince. Tandis qu'il rangeait l'armée en bataille, David Game, officier gallois, envoyé pour reconnaître les Français, consulté sur ce qu'il pensait de leur nombre, répondit: *Ils sont assez pour être tués, assez pour être faits prisonniers, assez pour prendre la fuite.* Cette réponse parut d'un bon augure. On donna le signal, on en vint aux mains; du premier choc, les Anglais culbutèrent la première et la seconde ligne française; la troisième se rendit sans combattre. Cinq princes du sang, le connétable, dont l'inexpérience avait engagé l'action et causé la

déroute, restèrent sur le champ de bataille, avec l'élite de la noblesse française. Jamais Henri ne fut plus grand capitaine que dans ce jour; on le trouvait partout, et partout ses redoutables coups se faisaient plus remarquer que sa brillante armure. Le duc d'Alençon, voyant la bataille perdue, détacha dix-huit braves déterminés, avec ordre de tuer le roi d'Angleterre ou de le faire prisonnier. Ils s'attachèrent aux pas de Henri, et mirent ses jours dans le plus grand danger. Il aurait succombé à leurs coups, si David Game et deux autres Gallois ne se fussent dévoués pour sauver ses jours; ils expirèrent à ses pieds. Henri, voyant ses généreux défenseurs près de mourir, les fit chevaliers pendant qu'ils respiraient encore. Un corps de Français parut, après la déroute, vouloir se rallier. Henri, craignant de voir ses soldats embarrassés par de trop nombreux prisonniers, souilla sa gloire en faisant massacrer de sang froid des ennemis désarmés et sans défense. Cette journée acheva d'accabler la France, déjà ébranlée par les batailles de Créci et de Poitiers. Etonné de ce succès inattendu, le monarque anglais s'écria : *Je connais que Dieu m'a donné la grâce d'avoir eu la victoire sur les Français, non pas que je la vaille, mais je crois certainement que Dieu les ait voulu punir..... Ce n'est pas de merveilles, car on dit que oncques plus grand désarroi, ici désordonnance de voluptés, de vices, de péchés et de mauvais vices ne fût vu, qui règnent en France aujourd'hui.* 25 *octob*. 1515.

AZMOOZ (*combat d'*). Au moment de la reprise des hostilités contre l'Autriche, toutes les opérations militaires paraissaient devoir être entamées simultanément sur toute la ligne, depuis le golfe de Venise jusqu'au Mein. Des armées nombreuses auraient dû être portées sur tous les points d'attaque et de défense de cette immense frontière militaire. Des munitions et des vivres abondants, des corps bien complets, qui auraient dû se refaire de leurs fatigues pendant la paix, des soldats bien équipés, bien habillés, auraient dû fournir, à des généraux renommés par leurs talents, de sûrs moyens de vaincre un ennemi qu'ils avaient tant de fois battu. Mais combien l'armée française était loin de cette situation brillante, sous le ministère de Schérer! Ses bataillons étaient épars depuis le midi de l'Italie jusqu'au Texel; on y voyait des soldats nus et sans équipe-

ments, des officiers mal payés, et des généraux découragés par l'arrogance des commissaires du Directoire, qui entravaient les travaux militaires par des opérations fiscales, et faisaient haïr le nom français par des exactions sur les peuples vaincus. Au bruit des préparatifs de l'Autriche, on avait créé de nouvelles armées, formidables sur les contrôles remis aux généraux chargés en chef de leur commandement; mais singulièrement inférieures dans leur réalité à ces états pompeux. Insuffisantes surtout pour exécuter un plan immense, qui ne pouvait réussir par l'absence des forces nécessaires à son exécution, elles se trouvaient même incapables, par leur petit nombre sur chaque point, de résister aux masses imposantes des Autrichiens, qui avaient trouvé dans les Russes de puissants et nombreux auxiliaires. L'armée du Danube était échue au général Jourdan. Il fut attaqué et battu à Stockak, par l'archiduc Charles, commandant une armée trop supérieure. Masséna, qui avait à défendre l'Helvétie, eut à combattre, dans ses montagnes, contre toutes les forces de l'Allemagne et de la Russie. Son habileté seule dans la guerre de montagnes le sauva. L'art de ses généraux, qui savaient doubler leurs forces par leurs positions, l'audace et le courage de ses soldats, le firent lutter avec quelque avantage dans ces gorges, où il arrêta d'abord, puis vainquit les Autrichiens et les Russes. Pour l'Italie, après l'odieuse destitution de Championnet, le rappel de Joubert, Schérer seul avait été assez audacieux pour oser en commander l'armée. Des places fortes sans munitions, des troupes découragées au milieu de peuples mécontents, des corps éloignés les uns des autres depuis Naples jusqu'à Milan, présentaient à un général peu aimé plus de chances désastreuses que d'occasions de victoire. Aussi Schérer, en deux batailles, perdit l'Italie, et mit encore à découvert la seconde aile de l'armée d'Helvétie. Malgré cette fâcheuse perspective, qui frappait les regards de tous les militaires instruits, malgré toutes les représentations adressées, par le général Masséna, au gouvernement sur la défectuosité du plan de campagne qu'il avait adopté, le général Masséna obéit ponctuellement à l'ordre d'attaquer qui lui fut donné dans les premiers jours de mars. Le 6, il entreprit un mouvement général sur le pays des Grisons, occupé par les généraux Laudon, Hotze, Bellegarde et Jellachich. On ne pouvait y pénétrer qu'en traversant le

Rhin, et franchissant plusieurs chaînes de montagnes élevées qui se lient au mont Saint-Gothard, et couvrent l'Italie. La fonte des neiges venait de commencer; elle était assez forte pour faire grossir le Rhin, pas assez considérable pour découvrir les montagnes. Le général Lecourbe marcha sur les Engadines, et la vallée des trois Rhins; le général Ménard s'avança sur la rive droite du Rhin, depuis Reichnau jusqu'au Steig; tandis que le général Xaintrailles, commandant la gauche, se portait sur ce même fleuve, et liait ses opérations à celles de l'armée de Mayence. Pour entamer la campagne, le général Masséna saisit le moment où le général autrichien Hotze, ayant quitté l'Helvétie, était allé, avec dix mille hommes, porter du secours dans la Souabe à l'archiduc Charles, pour l'aider à battre Jourdan. Lecourbe, à la tête d'une des colonnes de droite, se porta par Splugen sur Silva-Plana, pour continuer sa marche sur les deux Engadines. Partout il rencontre d'énormes quantités de neiges obstruant les passages. Ces obstacles, toujours renaissants, ne l'empêchèrent pas de battre les Autrichiens en toutes rencontres, et de leur faire deux cents prisonniers. Pendant cette expédition, une seconde colonne, commandée par le général Loison, combattait, dans la vallée de Dissentis, contre les paysans armés, tous partisans des Salis et de la maison d'Autriche. Soutenus par huit cents Autrichiens, on les rencontrait sur tous les points, dans des postes inaccessibles. La valeur française eût échoué sur leur front, et cette attaque eût été tout à fait infructueuse, si le général Demont, s'étant porté sur Reichnau par le mont Kongels, n'eût tourné les positions ennemies dans la vallée de Dissentis et à Coire. Les Autrichiens furent battus; aucun ne put s'échapper. On leur enleva deux canons et deux drapeaux. L'enlèvement du Steig, position formidable, était l'objet de l'attaque principale de la division Ménard. Elle présentait un front de fortification parfaitement bien revêtu, fermé par un pont-levis, lié aux hauteurs escarpées, qui se trouvaient à droite et à gauche, par des murs de maçonnerie, flanqués de redoutes aussi en maçonnerie. Les montagnes qui s'élevaient de ses deux côtés, ôtaient toute espérance de le tourner. Pour attaquer des ouvrages en maçonnerie, on n'avait que des baïonnettes, pas une échelle, pas une pièce de canon. Cependant, si on parvenait à s'en emparer, l'ennemi ne pouvait plus attaquer les Français dans

le Voralberg, et ses troupes, dans la vallée supérieure du Rhin, étaient coupées; on acquérait une communication certaine avec la rive gauche de ce fleuve; la gauche de l'armée se réunissait à son centre et à sa droite. Tant d'avantages déterminèrent Masséna à cette attaque périlleuse : sa difficulté l'engagea à la diriger en personne. Un bataillon devait se présenter de front sur le point du Steig, en traversant le Rhin sur un pont construit à Azmooz, tandis que les troupes des généraux Lorge, Ménard et Chabran, ayant passé le Rhin vis-à-vis de Flasch et de Mayenfeld, l'attaqueraient par derrière. Un bataillon se dirigea pour passer le Rhin à Azmooz, dès le point du jour, sur le pont qui avait dû être construit pendant la nuit : il n'était pas encore à moitié. Les ordres étant de passer à la pointe du jour, le chef de la cent-neuvième demi-brigade ordonna à ses tirailleurs de se jeter dans le Rhin à un gué reconnu la veille. Ils s'élancèrent dans l'eau avec un dévouement inoui, passèrent le premier bras, entreprirent de traverser le second; les eaux, grossies pendant la nuit, avaient rendu impraticable cette partie du gué : quelques-uns de ces braves furent emportés par le courant Le pont devenant la seule ressource pour le passage, on redoubla d'activité pour sa construction. Les grenadiers aidèrent les sapeurs; les officiers, malgré le froid, se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et pendant plusieurs heures, aidèrent à sa construction. Pendant ce temps, le général Masséna se porta vers Flasch, où le général Lorge n'avait pu effectuer son passage Il ordonna aux généraux Ménard et Chabran de faire une fausse attaque sur Mayenfeld, tandis que la brigade de Lorge, passant à Azmooz, attaquerait de front, avec lui, la position de Luciensteig. A deux heures, le pont d'Azmooz était fini; à trois heures, la colonne française se trouva au pied du Steig. Masséna ordonna au chef de bataillon Anouil, de se porter sur sa gauche avec ses grenadiers; aux éclaireurs, de marcher sur sa droite, tandis qu'un bataillon s'avançait vers le centre, en se pressant un peu vers la gauche. Toutes ces troupes, soutenues par une seconde ligne, gravirent la montagne en grimpant sur un terrain extraordinairement glissant, devenu plus difficile encore par un pouce de neige fondante tombée pendant l'attaque. Sur les pentes les plus douces, on faisait trois pas pour en reculer deux, mais on ne put gravir la montagne de gauche qu'en enfonçant les

ongles dans le terrain, ou bien en s'accrochant à la culasse du fusil de celui qui était parvenu le plus haut. Cette périlleuse entreprise se faisait sous une grêle de balles et de mitrailles. On parvint aux ouvrages ennemis; les Autrichiens furent attaqués sur ces trois points avec la plus grande vigueur. Dans ce nouveau Gibraltar, huit cents hommes, avec cinq bombes à feu, firent une terrible résistance: jamais on ne mit plus d'opiniâtreté dans l'attaque et dans la défense. Quatre fois les grenadiers se présentèrent à la redoute en maçonnerie, quatre fois ils furent repoussés. La nuit était close, le combat durait encore, lorsque Masséna, fatigué de la résistance inattendue des Autrichiens, fit marcher quatre compagnies fraiches. Dans ce moment, on entrait sur la gauche dans la redoute supérieure; on en enfonçait par dedans les portes, pour en faciliter l'accès. Un nouveau combat s'engage alors à la baïonnette. Un grand nombre d'ennemis se firent tuer plutôt que de se rendre. On y fit huit cents prisonniers.

En même temps le général Oudinot, commandant une des colonnes de gauche, dont l'objet était de se porter avec une partie de ses troupes vers Feldkirck, pendant que le reste devait leur aider à prendre le Steig, passa le Rhin au gué du Hag. Le courant était rapide; les soldats avaient de l'eau jusqu'à la gorge; les dragons en passèrent un grand nombre en croupe, sous les yeux de l'ennemi qui ne put empêcher ce passage. Le lendemain Masséna, parti du Steig avec la brigade de Lorge, se porta sur Mayenfeld, puis sur la rivière de la Lanquart, tandis que Chabran et Ménard passaient le Rhin aux gués de Mayenfeld et de Zollbruck. A l'approche des Français, les Autrichiens se retirèrent d'abord derrière la Lanquart, puis se replièrent sur Coire, et prirent position en avant de Zizers, la droite, appuyée aux montagnes, et la gauche sur le Rhin. Débusqués encore de cette position, les Impériaux s'arrêtèrent enfin sur les hauteurs en avant de Coire pour tenter un dernier effort. Fatigué d'une si longue résistance, Masséna, voulant frapper un coup décisif, fit serrer en masse les bataillons de la trente-septième et de la cent-troisième, puis marcher au pas de charge dans cet ordre redoutable, et les fit seconder par une charge du septième régiment de hussards. Guidées par le général Chabran, ces troupes enfoncèrent les rangs ennemis, et les Autrichiens furent

en un instant mis en pleine déroute, et se trouvèrent cernés et privés de retraite, par le mouvement que le général Masséna avait fait faire aux grenadiers et aux éclaireurs qui, en longeant leurs flancs, s'étaient rapidement portés sur le chemin du Tirol. Le général Auffemberg, commandant l'armée autrichienne, et un major hongrois, se rendirent au chef de brigade Lacroix, vieillard de plus de soixante ans. Trois mille prisonniers, seize pièces de canon, un attirail immense d'artillerie, avec des magasins de fourrages et de farines, furent les trophées de cette journée. Pendant que Masséna poursuivait l'ennemi sur Coire, le général Oudinot était attaqué par des forces bien supérieures, mais la valeur du soldat, et ses bonnes dispositions suppléèrent au nombre. Après un combat de plusieurs heures, les Français manquaient de munitions; le général Oudinot fait battre la charge, se met à la tête de ses dragons, enfonce, poursuit à l'arme blanche les ennemis qui ne trouvent leur salut que dans leurs retranchements. Dans cette mêlée, un capitaine autrichien, voyant sa pièce chargée à mitraille emportée d'assaut au moment où l'on allait la tirer, craignant qu'on ne s'en servît contre lui-même, crie au canonnier d'enlever la mêche; mais les Français battent le briquet, attachent un morceau d'amadou à une baguette, mettent le feu au canon, et couchent par terre le capitaine qui fuyait avec vingt des siens. La blessure du capitaine n'était pas mortelle, mais il devint furieux d'avoir été frappé du coup que lui-même avait chargé. Un conscrit de petite taille fait un prisonnier hongrois d'une énorme stature; il le prend par le collet, l'amène à son commandant, et le lui présente en disant: *Je vous amène un prisonnier; pour le coup je ne suis plus un conscrit, mais un soldat!* Le talent et le sang froid du général, le courage et la valeur du soldat, qui ne furent ralenti ni par le nombre des ennemis, ni par le défaut de munitions, commandèrent la victoire. Cette journée valut aux Français mille prisonniers et cinq pièces de canon. Ainsi furent occupés, momentanément par le général Masséna, le Voralberg et le pays des Grisons, dont les efforts des Autrichiens n'eussent pu le chasser, si la retraite de l'armée du Danube n'eût attiré sur lui toutes les forces du prince Charles, bientôt réunies aux Russes. *Mars* 1799.

AZOT (*siége d'*). Psammetique, roi d'Egypte, vint

mettre le siége devant Azot. Il dura vingt-neuf ans. C'est le plus long dont il soit question. Cette durée doit cependant peu surprendre si l'on considère qu'un siége n'était alors qu'un blocus mal gardé, où l'on attendait de la lassitude et de la famine ce que l'on ne pouvait obtenir ni de la force corporelle qui venait incessamment échouer devant des murailles élevées, ni de l'art militaire qui n'avait pas encore appris à les renverser, ni à les escalader. 660 *ans avant J. C.*

B

BAALON (*affaire de*). Au moment où les Autrichiens, les Hessois et les Prussiens pénétrèrent dans la Champagne au mois d'août 1792, le général Arthur Dillon commandait l'avant-garde de l'armée de Dumourier. Instruit que les Autrichiens occupaient le village de Baalon, en avant de Stenay, Dillon crut en imposer à l'ennemi, et défendre Stenay, en prenant une bonne position à la Neuville, à une lieue de cette ville. Les tirailleurs autrichiens vinrent bientôt inquiéter les Français dans ce poste. Dillon soutint les siens par deux régiments de chasseurs; mais, craignant d'être écrasé par une armée entière commandée par Clairfait, il se retira en deçà de Stenay, dans la prairie de la Neuville. De là Dillon vit prendre Stenay, dont la position, dominée de toutes parts, ne laissait possible aucune défense. Après avoir essuyé sans perte une canonnade assez vive, Dillon vit sortir de Stenay une colonne de cavalerie autrichienne, et plusieurs escadrons qui cherchaient à le tourner. La partie n'étant pas égale, Dillon fit un mouvement rétrograde, mais le douzième régiment de dragons culbuta un escadron autrichien; deux régiments de chasseurs les repoussèrent fort loin. Une cinquantaine d'Autrichiens restèrent sur le champ de bataille dans cette escarmouche peu importante en elle-même sans doute, mais intéressante à l'ouverture d'une campagne où il était essentiel de prouver aux coalisés que les Français n'avaient rien perdu de leur courage, ni de leur antique valeur; aux citoyens,

que les armées répandraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour les préserver d'une invasion étrangère. 31 *août* 1792.

BABYLONE (*siéges de*). 1. Cyrus, vainqueur de Crésus à Tymbrée, prit Sardes, et s'avança vers Babylone. C'était la seule ville de l'Orient capable de lui résister. La hauteur de ses murs, le nombre de ses défenseurs et des approvisionnements pour vingt ans, eussent rebuté tout autre que le roi des Perses; mais les difficultés mêmes enflammaient le génie de Cyrus, et semblaient toutes lui offrir des triomphes dignes de son courage. Désespérant de prendre cette place d'assaut, Cyrus conçut l'idée d'un stratagème capable de lui livrer cette grande ville. Il commence par faire creuser autour de ses murs un fossé large et profond, formant une ligne immense de contrevallation; il semblait indiquer le projet de réduire Babylone par la famine. Vers ce temps, les Babyloniens célébraient une grande fête en l'honneur de leurs dieux. Plongé dans une entière sécurité, ce peuple oublie que l'ennemi est à ses portes. Balthasar donne à ses sujets l'exemple de la débauche; il fait un grand festin, s'enivre, et fait servir à boire à ses convives dans les vases enlevés au temple de Jérusalem. Une main divine paraît sur la muraille de la salle du repas, et trace ces trois mots : *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. Le trouble se met parmi les convives. Les mages consultés ne peuvent interpréter ces mots : Daniel est appelé, et les explique ainsi : Dieu a compté le nombre des jours de votre règne, et ils sont *accomplis ;* il vous a pesés, et il vous a trouvés trop *légers ;* il a *divisé* votre royaume, et l'a donné aux Mèdes et aux Perses. Durant cette même nuit, Cyrus avait fait écouler les eaux de l'Euphrate dans les fossés creusés autour de Babylone. Au moment où le fleuve fut guéable, les Perses entrèrent dans son lit des deux côtés de la ville; ils trouvent ouvertes les portes d'airain qui fermaient les descentes des quais vers l'Euphrate, pénètrent dans la ville, se rencontrent au palais du roi, en surprènent la garde, la mettent en pièces, s'introduisent dans le palais, attaquent le roi qui voulait se défendre, le tuent, et font main-basse sur ceux qui l'accompagnaient. Cyrus fait passer au fil de l'épée tout ce qui se trouvait dans les rues, désarme les habitants de Babylone, leur ordonne de demeurer jusqu'au jour

dans leurs maisons. Aux premiers rayons de la lumière, la citadelle apprend la mort de Balthasar : elle se soumet au monarque des Perses. Ainsi fut prise Babylone ; ainsi finit l'empire babylonien, qui avait duré 210 ans. 538 *ans avant J. C.*

2. La superbe Babylone, supportant impatiemment le joug des Perses, chercha à briser ses fers sous Darius, fils d'Hystaspes. Les Babyloniens levèrent l'étendard de la révolte, après avoir fait en secret pendant quatre ans les préparatifs nécessaires, et approvisionné leur ville. Pour ménager leurs vivres, ils usèrent de la barbare précaution d'exterminer toutes les bouches inutiles ; on étrangla les femmes et les enfants ; on permit seulement aux citoyens de conserver celles de leurs femmes qu'ils aimaient davantage, avec une seule servante. Du haut de leurs murailles, les assiégés, fiers de la force de leurs remparts, de leurs nombreux magasins, insultant aux Perses, les accablaient d'injures. Pendant dix-huit mois, on employa toutes les ruses de la guerre ; on mit contre les Babyloniens inutilement en usage toute la valeur d'une nation aguerrie. Darius désespérait du succès, quand Zopyre, un des plus grands seigneurs de la Perse, se présente à son prince tout couvert de sang, le nez et les oreilles coupées. *Hé ! qui a pu vous traiter ainsi*, s'écrie Darius ? *Vous-même, Seigneur*, reprit Zopyre, *et le desir de vous servir.* Il lui expose son dessein, et le plan qu'il a conçu pour lui livrer Babylone. Plein d'admiration, Darius lui laisse prendre la route de Babylone. Zopyre s'approche de ses murs ; il demande d'y recevoir une des victimes de la cruauté de Darius, montre ses plaies, et sollicite la permission de se venger d'un ennemi dont il connaissait les desseins. Son sang et ses plaies semblaient des témoins non suspects de ce qu'il avançait. On se fie à sa parole, à son courage, à ce qu'il appelait ses malheurs ; on lui donne autant de troupes qu'il en demande. Dans une première sortie, il tue mille Perses ; quelques jours après, deux mille ; une troisième fois, quatre mille demeurent sur la place. Babylone retentissait des exploits de Zopyre ; il en était le sauveur. On le déclare généralissime des troupes ; la garde des murailles lui est confiée. Au moment convenu, Darius s'approche de Babylone ; le fidèle Zopyre ouvre ses portes à Darius, et lui remet une ville

qu'il n'eût pu jamais réduire, ni par la famine, ni par la force. Ce prince combla Zopyre d'honneurs, et lui donna pendant sa vie le revenu de cette opulente cité. En considérant ses blessures, on entendit le monarque s'écrier souvent qu'il aurait sacrifié vingt Babylones pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'était fait lui-même. Pour mettre cette ville hors d'état de se révolter de nouveau, il fit renverser ses murailles et enlever ses cent portes. 510 *ans avant J. C.*

BACTRES (*siége de*). Ninus, roi d'Assyrie, l'un des plus anciens conquérants du monde, voulut mettre le comble à sa gloire par la conquête de la Bactriane. Rien ne résista dans la campagne à une armée de près de quatre cent mille hommes. Bactres osa seule s'opposer à ce torrent. L'art et la nature l'ayant fortifiée, elle paraissait imprenable dans ces siècles reculés. Ninus eût probablement échoué devant ses murs, sans un stratagème inventé par Sémiramis, femme d'un de ses principaux officiers. La ville se rendit; le soldat y fit un riche butin. Ninus, reconnaissant, donna sa main à la généreuse Sémiramis, à laquelle il fit partager le trône le plus brillant qui fût au monde. 2134 *ans avant J. C.*

BADEN (*combat de*). Les Autrichiens, continuellement vaincus depuis le passage du Rhin par le général Moreau, accumulaient sans cesse des troupes dans les positions les plus fortes de la Souabe, pour arrêter la marche des Français. Un excellent poste leur parut susceptible de recevoir des forces nombreuses, entre Gersbach et Radstatt. Leur avant-garde est placée derrière la rivière de la Olbach, sur les hauteurs du village de Oss, et le long du chemin de Baden à Gersbach. Quand le général Desaix connut ses dispositions, il donna ordre au général Sainte-Suzanne d'emporter à la baïonnette ces positions. Sainte-Suzanne s'approche de Baden, considère les forces autrichiennes; elles lui paraissent inattaquables de front: il les fait tourner par la gauche d'une montagne, tandis que l'on emportait à la baïonnette le village de Oss. Cette manœuvre réussit. L'ennemi, qui n'était plus couvert par la Olbach, bat en retraite; on fait prisonniers dans Oss un capitaine et quatre-vingts hommes; mais la fatigue de la marche et du combat

fait remettre au lendemain une attaque plus décisive, vers Radstatt. 4 *juillet* 1796.

BAGDAD (*siéges et bataille de*). 1. En 1248, Houlagou-Khan, empereur des Mogols, déclara la guerre au calife Mossasem. Celui-ci se renferma dans Bagdad, ville fortifiée de l'Irac-Arabie. Cette ville paraissait à Houlagou facile à prendre d'assaut. Plusieurs fois il le tenta; mais sa nombreuse armée fut toujours repoussée. Obligé de faire un siége en règle, la disette est bientôt extrême dans son camp. Près d'abandonner son entreprise, un esclave d'Acoubat, ville voisine, se dérobant à ses maîtres, vint découvrir à l'empereur des Mogols des magasins de vivres recélés dans la terre. Le courage renaît dans les troupes mogoles avec l'abondance; le siége est poussé avec une nouvelle vigueur, la ville emportée, le calife égorgé, l'heureux esclave nommé gouverneur de Bagdad. 1248.

2. Deux fois Amurat IV avait fait assiéger Bagdad, en 1625 et 1631; deux fois ses généraux avaient été forcés d'en lever honteusement le siége, quand ce sultan revint lui-même en 1638 exterminer une ville qui avait excité sa colère. Pendant trente jours, il foudroie ses remparts. Le canon, le fer et le feu portent la désolation dans ses murailles. On donne assauts sur assauts. Le Grand-Seigneur paraît le cimeterre à la main, frappant ceux qui, sous ses yeux, osent prendre la fuite. Il tue le visir Mehemed, qui ne lui paraît pas assez prompt à braver le danger. Enfin la ville est emportée. Trente mille Persans désarmés sont égorgés sous les yeux du cruel vainqueur. Ce prince sanguinaire allait exterminer tous les habitants de Bagdad, quand un musicien se jeta à ses pieds et lui tint ce discours: « Sublime empereur! souffrirez-vous qu'un art aussi parfait » que la musique périsse aujourd'hui avec moi, avec Schah-» Culi, votre esclave? Ah! conservez, en me conservant » la vie, un art divin dont je n'ai pu encore découvrir » toutes les beautés. » Cette prière fit rire le sultan, et jetant sur l'artiste un regard favorable, il lui permit de prouver ses talents. Schach-Culi prend aussitôt un *schesdar*, espèce de harpe à six cordes, et mariant sa voix aux sons de cet instrument, il chante la prise tragique de Bagdad et le triomphe d'Amurat. Le sultan paraît d'abord in-

terdit, la fureur se peint sur son visage. Il se croît au milieu de ses guerriers, veut animer les combattants et commander encore à la victoire. Tout à coup le musicien saisit une autre touche; par des sons plaintifs il pénètre et subjugue l'âme de l'implacable vainqueur. Le fier sultan fond en larmes; son cœur est pour la première fois sensible à la pitié. Il déteste l'ordre barbare qui fait périr des milliers d'innocentes victimes, le révoque, fait cesser le carnage. Vaincu par les charmes de la musique, il rend la liberté aux compatriotes de Scha-Culi, s'attache ce musicien habile, et le comble de bienfaits. 1638.

3. Les plaines de Bagdad, peu éloignées de l'antique Babylone, furent encore témoins d'un combat sanglant, livré aux Turcs par Thamas-Kouli-Kan. Les Persans, après beaucoup de résistance, furent enfoncés de toutes parts, et forcés de fuir. 1733.

BAGNASCO (*combat de*). Dans le temps où le général Bonaparte remportait, le 15 avril 1796, la victoire de Dégo, le général de division Serrurier s'emparait des hauteurs de Batisolo, de Bagnasco, de Pontenuecto, où il fit cinq mille prisonniers.

BAGNOLS (*combats de*). 1. Au moment où la guerre commença entre les Français et les Espagnols en 1792, ces derniers, plus nombreux et moins instruits, eurent pendant quelque temps des succès, mais ils cessèrent d'avoir des avantages quand les réquisitionnaires connurent mieux la manœuvre, quand des chefs plus habiles ou plus hardis eurent appris à vaincre dans la guerre de montagnes, plus difficile sans doute que celle de plaines, mais où la ruse supplée au nombre, une bonne tactique et d'heureuses dispositions commandent les succès. Les Français, lassés de battre continuellement en retraite, résolurent d'attaquer leurs ennemis à Espolla et au Col-de-Bagnols sur mer, le 25 octobre 1793. L'entreprise sur Espolla ne réussit pas; mais il n'en fut pas de même de l'attaque de Bagnols, commandée par le général Delatre. Toutes ses hauteurs étaient défendues par quinze cents Espagnols, qui les avaient garnies de batteries. En les attaquant seulement de front, le général Delatre se trouvait sous le feu du canon ennemi, et ne

pouvait se promettre que des succès chèrement achetés. Il fit donc tourner les positions espagnoles à droite et à gauche par des colonnes, tandis qu'il s'avançait lui-même de front par des pentes rapides, où il donnait l'exemple en traînant lui-même avec les soldats du canon dans ces lieux escarpés. Quand les Castillans apperçurent les Français, ils se rangèrent sur les hauteurs; mais, se voyant enveloppés, ils ne tinrent pas long-temps, et fuirent bientôt, abandonnant Bagnols, leurs munitions, leur artillerie et leurs tentes au pouvoir des vainqueurs. Dans cette journée, le général Delatre n'eut à se plaindre de personne, mais à se louer de tous ses soldats. 23 *octobre* 1793.

2. Les Espagnols se présentèrent encore, le 6 décembre, devant le camp des Français à Bagnols; ils en furent repoussés avec perte: mais, le 12, le général espagnol Courten, ayant réuni un corps plus considérable, parvint à forcer le Col-de-Bagnols. 6 *et* 12 *décembre* 1793.

BAGNOULS-LA-MAIZO (*prise de*). Lors de l'entrée des Espagnols sur le territoire français en 1793, les habitants de Bagnouls-la-Maizo, village voisin de Collioure, s'honorèrent par un rare exemple de patriotisme et de courage. Livrés à leurs propres forces, ils combattirent avec une opiniâtreté spartiate pour défendre le Col-de-Bagnouls. Sommé de se rendre, tenté par l'offre d'une forte récompense, s'il livrait ce passage aux ennemis, le maire de cette commune répondit: *Les Français savent mourir, mais ne se rendent jamais !* Aussitôt il ramena au combat ses concitoyens. Leurs femmes, dignes de leur courage, leur apportaient des provisions et des cartouches au travers des rochers et jusque sous le feu de l'ennemi. Les vieillards partagèrent leur gloire et leurs dangers. Presque tous ces héros agricoles succombèrent au champ d'honneur: une partie, réfugiée dans l'intérieur après l'invasion de l'ennemi, servit d'éclaireurs à l'armée des Pyrénées, tandis qu'une centaine de leurs vieillards languissaient dans les prisons de Barcelone et de Figuières. Au moment où Dugommier força sept mille Espagnols à lui rendre Collioure, et à déposer leurs armes sur la place de Bagnouls, il exigea la restitution des habitants de cette commune; on leur accorda des indemnités et des secours: on ordonna l'érection

d'une pyramide de granit sur la place de Bagnouls, où furent inscrits ces mots : *Ici sept mille Espagnols posèrent les armes devant les Français, et rendirent à la valeur ce qu'ils tenaient de la trahison.* 1793.

BALAGUER (*prise de*). Le comte de Louvignies fit, en 1710, la conquête de la ville de Balaguer d'une manière assez singulière. Il commandait pour Philippe V dans Lérida. Informé du départ d'approvisionnements assez considérables de Barcelone pour Balaguer, il sort de Barcelone avec un détachement bien supérieur à l'escorte du convoi, le bat, lui enlève tous les chariots marchant sous sa protection. Aussitôt il fait endosser à des Allemands et des Espagnols les casaques des vaincus, et fait continuer la marche du convoi vers Balaguer. Ces troupes s'introduisent sans difficulté dans la place, et s'en rendent maîtresses, malgré la résistance de la garnison, dont trois à quatre cents hommes sont tués, le reste est fait prisonnier. 1710.

BALARATH (*bataille d'*). Les armées des Perses étaient continuellement battues par les Romains sous le règne de Hormisdas II, prince cruel et vindicatif. Pour se venger de ses défaites, Hormisdas envoya un habit de femme à Varannes, général de ses troupes : c'était un affront irréparable chez ce peuple. Varannes excite une révolte, saisit Hormisdas, lui fait arracher les yeux, place sur le trône Chosroës II. Ce nouveau prince voulut imiter son père dans ses cruautés; Varannes se soulève encore. Chosroës, pour éviter un sort pareil à celui d'Hormisdas, fuit sur les terres de l'empire romain, et va demander à l'empereur Maurice des secours contre des sujets rebelles. Il est accueilli; dès ce moment les aigles romaines sont victorieuses sur les bords du Tigre. Après plusieurs avantages, les Romains livrèrent bataille aux rebelles, en 583, sur les bords d'une rivière nommée Balarath; Varannes, dans cette occasion décisive, déploya tous ses talents; ses éléphants sont placés comme autant de tours devant sa cavalerie; les plus braves de ses soldats, montés sur ces animaux, lançaient des dards et des traits contre leurs adversaires. Au commencement du combat, Varannes enfonce l'aile droite de ses ennemis, composée de Persans; mais Narsès, général des Romains, les fait soutenir. Alors les rangs des rebelles

sont rompus, leur cavalerie culbutée sur l'infanterie, rien ne résiste à la valeur romaine; l'armée de Varannes est dispersée comme un tourbillon de poussière. Les éléphants se défendaient encore; ils sont bientôt environnés, et ces terribles animaux sont livrés à Chosroës. Cette victoire replaça Chosroës sur le trône; mais ce prince ingrat tourna bientôt ses armes contre les Romains, ses bienfaiteurs, et employa contre Maurice une puissance qu'il tenait de sa générosité. 583.

BALBEC (*siége de*). L'empire naissant des califes faisait déjà trembler le monde, quand Omar envoya en Syrie son lieutenant Abou-Obéidah. Peu de temps lui suffit pour la soumettre. Pour achever sa conquête, il s'approche de l'antique Balbec; sa richesse tentait la cupidité du Sarrasin, et sa position lui ouvrait la route d'Emèse, qu'il convoitait. Cependant une garnison nombreuse, soutenue d'habitants guerriers, gardait ses murs; sa situation et ses approvisionnements permettaient une longue résistance : elle avait pour gouverneur Herbis, général distingué par son courage et ses talents militaires. Abou-Obéidah, dans une sommation menaçante, tenta d'ébranler la valeur des habitants par le récit de ses victoires et la terreur des armes des Musulmans; pour éviter sa colère, il suffisait de reconnaître sa puissance, et de lui payer un faible tribut. Herbis renvoye avec mépris cette sommation; les Mahométans s'approchent, dressent leurs échelles, se disposent à escalader les murs. Herbis, dans une sortie, fond sur eux à la tête de ses braves, les repousse, rentre triomphant dans Balbec. Abou-Obéidah reproche aux siens leur lâcheté, les entretient des récompenses préparées par le Seigneur aux vrais croyants qui périssent les armes à la main pour leur religion, enflamme leur courage par la vue des houris qui les attendent. Un nouvel assaut commence avec le jour suivant; ils étaient près d'atteindre les murailles, quand Herbis sort encore une fois de la place. *Amis*, dit-il à ses soldats, *courons aux Infidèles, et vengeons notre Dieu, notre patrie, nos femmes, nos enfants; vengeons-nous nous-mêmes.* Ils partent, fondent sur les Sarrasins, les poursuivent, mais avec trop de courage jusque dans leur camp; tout à coup les Musulmans sortent d'une embuscade placée sur leur passage; les assiégés, enveloppés, battus, sont forcés de se rendre.

Cette nouvelle porte le découragement parmi les assiégés; on députe vers Abou-Obéidah, on accepte ses lois : ainsi Balbec passa sous la domination des califes. *L'an* 635 *de J. C.*

BALEARES (*conquête des îles*). Dans les deux îles de la Méditerranée, nommées maintenant Majorque et Minorque, existait du temps des Romains une peuplade sauvage, ignorant l'usage des habits, ayant pour demeure les antres des montagnes, dédaignant l'or et les richesses, aimant la chasse, habile à atteindre sa proie avec la fronde. Les garçons étaient formés à cet exercice dès leur plus tendre enfance; les mères ne leur donnaient leur pain qu'après l'avoir abattu avec cette arme guerrière. Rome fut jalouse de leur bonheur; son ambitieuse vanité voulut compter ces peuples au nombre de ses sujets; quelques-uns d'eux, s'étant embarqués sur des corsaires, furent le prétexte d'une guerre d'extermination contre toute une nation paisible, mais fière et courageuse. Le consul Métellus cingla avec une flotte vers les îles Baléares (123 *ans avant J. C.*). Les habitants veulent s'opposer à coups de frondes à leur descente; mais les Romains avaient garanti leurs vaisseaux en les couvrant de peaux. Quand les légions eurent débarqué, ces insulaires s'enfuirent; il en coûta plus pour les atteindre dans leurs rochers que pour les vaincre : cette grande expédition se borna à la conquête de quelques rochers stériles, à la destruction d'une nation brave, mais qui ne pouvait, par sa pauvreté, étendre son domaine au delà de ces îles. 123 *ans av. J. C.*

BALK (*prise de*). Tamerlan vint assiéger l'émir Houssain, son beau-frère dans Balk, ville capitale des Usbeks; le malheureux Houssain perdit l'empire et la vie. Tamerlan, montant sur le trône, commença la dynastie des Gengiskanides. 1369.

BALTIMORE (*affaire de*). Dans la guerre des insurgents, le marquis de la Fayette détacha du camp américain de West-Pointe un corps de douze cents hommes d'infanterie légère; il marcha avec eux vers Head-of-Elk, et s'y embarqua pour Annapolis. Comme l'entreprise que l'on voulait tenter demandait pour sa réussite le plus grand secret, ces troupes étaient parties du camp sans emporter

les vêtements les plus nécessaires, ne croyant s'éloigner que pour trois ou quatre jours; lorsqu'elles revinrent, au bout de six semaines, le marquis de la Fayette reçut ordre du général Washington d'aller défendre la Virginie. M. de la Fayette n'avait ni vivres, ni argent, ni vêtements pour ses troupes; il arrive à Baltimore, les négociants lui offrent cinquante mille livres pour acheter de la toile propre à faire des chemises. Aussitôt il se présente à un bal qui se donnait dans la ville, expose aux dames les besoins de sa troupe; elles se chargent de confectionner elles-mêmes ces chemises, et de fournir la toile nécessaire à l'hôpital. Ayant pourvu aux besoins de ses soldats, il restait encore au commandant français une victoire plus difficile à remporter sur le moral de ses troupes; effrayés des fatigues de la guerre, du danger des maladies dans les climats brûlants voisins du tropique où l'on les conduisait, un grand nombre de soldats abandonnaient leurs drapeaux : la peine de mort ne pouvait même les retenir. Connaissant la passion de ce peuple pour l'honneur, la Fayette fit publier à l'ordre qu'il marchait contre un ennemi puissant; qu'il espérait ne pas être abandonné par ses soldats dans une campagne longue et pénible, mais qu'il renverrait ceux qui auraient commis des fautes graves. Il en donna l'exemple, en congédiant sur-le-champ un soldat condamné à mort pour crime. Aussitôt ses déserteurs revienent; il entreprend une marche forcée de plus de deux cents milles; la campagne dure sept mois; pas un homme ne déserte, quoiqu'ils ne reçussent point leur paye, qu'ils marchassent presque nus et sans souliers, au point que la plante de leurs pieds, déchirée par des marches continuelles, laissait à chaque pas sur la terre des traces de sang. 1781.

BAMBERG (*combat et prise de*). L'armée de Sambre et Meuse, commandée, en 1796, par le général Kléber, s'avança vers Bamberg, ville considérable de la Franconie; les Autrichiens, postés en avant de ses murs, en défendirent les approches, mais leurs corps isolés, ne se prêtant mutuellement aucun appui, furent repoussés successivement au delà du Mein, quoique les généraux Championnet, Grenier, Bernadotte et Ney, eussent presque toujours à combattre des forces doubles des leurs. Peu à peu ces affaires de poste, peu importantes, mirent chacune cependant

Bamberg à découvert; l'avant-garde du général Grenier s'y présenta la première le 4 août; elle était encore occupée par quelques bataillons autrichiens. A l'approche des Français, les Impériaux feignirent de se retirer de Bamberg; après s'être repliés quelques instants, ils y rentrèrent; leur cavalerie assaillit dans ses rues les Impériaux, s'avançant avec une entière confiance. Bientôt le combat s'y engagea avec un extrême acharnement. En même temps le général Klein entrait dans Bamberg avec cinquante dragons; sa sécurité était complète; il s'était vu précédé par des troupes françaises, qu'il y croyait bien établies. Egalement entouré, il se fit jour le sabre à la main au milieu d'un ennemi supérieur; après une heure de combat, les Autrichiens battirent réellement en retraite, abandonnant dans Bamberg d'immenses magasins de grains, de farine et d'avoine; mais on n'y prit que deux canons. 4 *août* 1796.

BAMBURY (*bataille de*). Les droits peu certains d'Edouard IV sur la couronne d'Angleterre, ainsi que les continuels différends des maisons de Lancastre et d'Yorck, firent couler, sous ce règne malheureux, le sang le plus pur des Anglais, dans les batailles, et sur les échafauds. Edouard, attaqué en 1469 par des rebelles, rassembla son armée, et fit marcher à sa tête le comte de Pembroock. Ce général, manquant de courage ou de talent, fut vaincu par les séditieux à Bambury. Cinq mille des siens demeurèrent sur le champ de bataille, cinq mille furent prisonniers; lui-même, n'ayant pu échapper, eut la tête tranchée par les rebelles. 1469.

BANNOCKBRUUN (*bataille de*). Robert Bruce, ayant reçu la couronne d'Ecosse des mains du peuple, chassa de son royaume tous les Anglais. Irrité de ce qu'il nommait une révolte, Edouard, roi d'Angleterre, se préparait à entrer en Ecosse et mettre tout à feu et à sang, quand la mort le surprit. Il légua sa vengeance à son fils Edouard II, mais ne lui laissa point son courage et ses talents pour exécuter ses projets. Robert a le temps de se fortifier et de gagner deux batailles avant d'en venir à une action décisive avec Edouard. Cent mille Anglais accoururent au secours de Stirling, ville forte assiégée par le nouveau roi d'Ecosse. Les Ecossais ne comptaient pas trente mille com-

battants. L'heureuse situation de leur camp, défendu d'un côté par des rochers inaccessibles, et de l'autre par des marais impraticables et profonds, leur courage, un amour ardent de leur patrie leur firent mépriser l'immense armée de l'Angleterre. La bataille fut long-temps incertaine, mais les Anglais cédèrent enfin à la fermeté et à la valeur écossaise. En vain Gilbert, duc de Glocester, signala sa bravoure en se jetant au milieu des rangs des Ecossais. Percé de coups, accablé par la multitude de ses ennemis, il succomba; sa chute fut le signal de la déroute la plus complète; les Anglais prènent la fuite, laissant plus de cinquante mille morts sur le champ de bataille, une foule de prisonniers, et un butin considérable. Cette journée fut aussi funeste à l'Angleterre que la bataille de Cannes l'avait été au peuple romain. *Le 27 juin* 1314.

BARCELONE (*siéges de*). 1. La capitale de la Catalogne, souvent prise et reprise pendant toutes les guerres entre la France et l'Espagne, fut assiégée en 1697 par le duc de Vendôme. Ce prince, adoré du soldat, était malade quand il investit Barcelone par terre, en même temps que le comte d'Estrées la bloquait par mer. Le 15 juin on ouvrit la tranchée; les sorties vives et fréquentes des assiégés ne purent empêcher d'achever en peu de jours ses travaux. Les Français, remplis d'ardeur donnèrent attaque sur attaque, et fatiguèrent tellement la garnison qu'elle capitula au bout de cinquante-deux jours. 1697.

2. Le comte de Pétersborough commandait en 1705 l'armée de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V, conjointement avec le prince de Darmstadt. Le siége traînait en longueur; déjà Pétersborough commandait aux soldats anglais de se rembarquer, quand il apprit que le prince de Darmstadt avait été tué en emportant les retranchements qui couvraient le mont Joui et la ville. Peu de jours après, une bombe creva dans le fort sur le magasin à poudre; le fort est pris, la ville demande à capituler. Le vice-roi parlementait avec Pétersborough à la porte de la ville; les articles n'étaient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris, des hurlements. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Pétersborough; *nous capitulons de bonne foi, et voilà les Anglais qui sont entrés dans la ville par les*

remparts ; ils égorgent, ils pillent et ils violent. — Vous vous méprenez, répondit le milord ; *il faut que ce soient des troupes du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville ; laissez-moi entrer sur-le-champ dans la place avec mes Anglais ; j'appaiserai tout, et je reviendrai à la porte achever la capitulation.* L'accent avec lequel il s'exprime persuade le gouverneur espagnol de sa franchise ; on le laisse entrer dans Barcelone avec ses officiers ; il trouve des Allemands et des Catalans qui saccageaient les maisons des principaux citoyens ; il les chasse et leur fait quitter leur butin. Entre les mains de ces barbares était la duchesse de Popoli, près d'être déshonorée par des soldats brutaux ; il l'enlève à leur fureur ; et la rend à son mari. Lorsque le tumulte fut appaisé, il revient à la porte de la ville et termina la capitulation, donnant un bel exemple de sa foi dans sa parole donnée à un ennemi vaincu. 1705.

3. Philippe V voulut reprendre Barcelone l'année suivante. Il n'avait ni ingénieurs, ni généraux, ni soldats. Louis XIV envoya, pour cette entreprise, le maréchal de Tessé avec trente-sept bataillons et trente-un escadrons. Vingt-cinq vaisseaux de ligne bloquaient le port, quand il parut dans ses eaux une flotte anglaise de cinquante-deux gros vaisseaux convoyant des navires de transport, portant l'amiral anglais Lacke, qui avait fait courir le bruit qu'il amenait dix mille hommes de renfort quoiqu'il n'amenât pas réellement un soldat. Pour donner de la consistance à cette nouvelle on fait prendre à des matelots l'uniforme des troupes de terre.. Ceux qui sont mis à terre pendant le jour sont ramenés durant la nuit à bord, et, débarquant de nouveau le lendemain, servent à persuader que le renfort est tel qu'il était annoncé. A cette vue l'escadre française leva le blocus, l'armée de terre quitta précipitamment le siége, laissant à la merci de l'ennemi quinze cents malades, son artillerie, ses munitions et ses approvisionnements. 1706.

4. Barcelone fut assiégée en 1713 par le maréchal de Berwick ; il fallut pour réduire cette place onze mois de blocus, et soixante-un jours de tranchée ouverte. Tous les habitants devinrent soldats dans ce siége, les femmes, les prêtres et

les moines prirent les armes et se défendirent avec valeur. 1713.

BARCKAM (*combat de*). Une armée de Turcs avait passé le Danube sur le pont de Barckam. Elle s'était répandue par pelotons autour de ce fort dans les vergers qui couvrent les rives du Danube. Jean Sobieski, qui venait de délivrer Vienne, forma le dessein de les déloger de ce poste. Pour laisser toute la gloire de cette journée aux Polonais, il ne communiqua point son dessein au duc de Lorraine. A l'approche des Polonais, les Turcs, déjà rangés en bataille, engagèrent l'action. Ils fondent sur la première ligne polonaise sans lui donner le temps de se reconnaître. L'officier ne commande plus ou commande mal; on fait mettre pied à terre à des dragons dans une plaine; les Paucernes sont renversés; les Cosaques ne tiènent plus; plusieurs régiments de dragons ne montent à cheval que pour s'enfuir; on ne voit que des gens qui fuient, et des têtes qui tombent sous des cimeterres. Sobieski arrive avec le gros de sa cavalerie. Sa présence n'arrête pas le vainqueur. Le pacha Kara-Mehemed redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le temps de ranger sa ligne. Il reçoit les Turcs avec intrépidité, les charge même à son tour; mais les Musulmans, se déployant pour envelopper toute la ligne polonaise, font plier sa gauche, enfoncent sa droite, ouvrent le centre. La retraite devient aussi dangereuse que la résistance. Vainement Sobieski déploie le courage d'un héros; il est entraîné, par la foule des fuyards, avec son fils qui combattait à ses côtés. Les hussards jetaient leurs lances; les cornettes foulaient aux pieds leurs étendards, tous abandonnaient le monarque à la merci d'un implacable ennemi. Rien ne put retenir ces guerriers lâches et timides. Au milieu de cet affreux désordre le roi ne voyait plus son fils; il le cherche. Deux Turcs le joignent en ce moment. Il se met en défense. Déjà l'un deux levait le sabre sur Sobieski, quand il est renversé d'un coup de mousqueton. Le grand écuyer Mateinscki lui fait un bouclier de son corps. La déroute était complète depuis une heure, et la Pologne perdait en un jour son roi, ses généraux, sa cavalerie, quand on apperçut l'infanterie polonaise qui accourait au pas de course prendre part au combat. L'armée impériale la suivait, l'artillerie se disposait. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter ces forces réu-

nies, se replièrent et retournèrent sur le champ de bataille dont ils demeurèrent maîtres. Le roi, retiré dans sa tente, accablé de lassitude et de chagrin, s'était jeté sur un tas de foin; les seigneurs polonais échappés au carnage environnaient leur maîtres dans un morne silence, quand les officiers allemands vinrent lui rendre leurs hommages : *Messieurs*, leur dit-il, *j'ai voulu vaincre sans vous, pour la gloire de ma nation : j'en suis puni; j'ai été bien battu, mais je prendrai ma revanche avec vous et pour vous; c'est de quoi il faut s'occuper.*

Deux jours après, le 9 octobre 1683, les deux armées sortent de leurs retranchements. Fier de sa victoire, le jeune pacha, méprisant l'ennemi, se met en bataille dans un cul-de-sac. Le Danube était à sa gauche, une chaîne de montagnes à sa droite, la rivière de Gran derrière lui. Sa seule retraite était le pont de Strigonie protégé par le fort de Barckam. C'était dire à ses soldats qu'il fallait vaincre ou mourir. Les Turcs se formèrent sur une seule ligne profonde, avec des intervalles assez médiocres, mais elle était soutenue de trois colonnes, chacune de quinze escadrons marchant à la queue l'une de l'autre. Les pachas de Silistrie et de Caramanie commandaient les ailes; le général était au centre. L'armée chrétienne débordait les Turcs de toute la moitié de son front. Les troupes allemandes et polonaises étaient mêlées par égales portions, afin que les deux nations pussent partager également la gloire et les dangers. Le roi était à la droite, Jablonowski à la gauche, et le duc de Lorraine au centre. Les Chrétiens s'ébranlaient pour charger quand les Turcs arrivèrent avec une impétuosité et des hurlements que l'on ne peut décrire. On les reçoit sans s'émouvoir avec un feu d'artillerie qui fait tomber hommes et chevaux. Ils font volte-face pour respirer un moment, et reviènent avec plus de fureur. Sans les chevaux de frise qui couvraient les bataillons chrétiens, ils les enfonçaient. Jamais escadron ne manœuvra avec tant de légèreté et de promptitude. Après tant d'efforts, aussi hardis qu'inutiles, les Turcs changent l'ordre de leur attaque. Jusqu'à ce moment ils n'avaient chargé que la gauche; ils se portent également sur le centre et sur la droite. Ils abandonnent la mousqueterie; c'est à l'arme blanche qu'ils croyent triompher. Le pacha de Silistrie perce dans la gauche; son cheval est tué sous lui. Un gros de cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre. Quarante de ses

gens mettent pied à terre pour le couvrir de leurs sabres. Jablonowski, frappé de cet héroïsme, ordonne d'épargner ces braves gens; on est sourd à sa voix; les Allemands les mettent en pièces. Le malheureux pacha, livré à la fureur du soldat, regarde Jablonowski, et se rend à lui. Le pacha de Caramanie est fait prisonnier au même lieu. Cependant le général des Turcs se fait jour vers le centre. Blessé de deux coups de sabre, sentant l'épuisement de ses troupes, il pense à la retraite. Sobieski ne lui en donne pas le temps. A la tête de la cavalerie il s'avance pour le prendre en flanc et lui couper tout chemin. Déjà on voyait, sur le pont de Strigonie, défiler les premiers corps turcs en retraite. A ce moment l'armée chrétienne se déploye en croissant, atteint l'ennemi. Le canon frappe à coups redoublés sur une nuée d'Ottomans qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont; mais ce pont de bateaux, balayé par le canon, surchargé par les fuyards, s'enfonce sous leur poids. D'autres se précipitent sur le fort, mais le fort regorge, et les repousse. On en voit se jeter à la nage dans le Danube; le feu les y atteint, les eaux les engloutissent. Dix-huit mille, n'osant tenter ce dangereux passage, demeurent sur ses rives, se prosternent devant les vainqueurs, et crient *pardon:* On leur donne la mort. Deux mille Turcs seulement se sauvèrent, sur vingt-six mille combattants, dans cette journée. On courut au fort; ceux qui le défendaient arborèrent le drapeau blanc. Ce jour n'était pas celui de la pitié. On enfonce les portes, et l'on ne cesse d'égorger que lorsqu'on manque de victimes. Tékéli, à qui le grand-visir avait ordonné d'avancer avec trente mille hommes vers Barckam, paraît sur une hauteur, lorsqu'il n'y avait plus de sang à répandre; il disparaît aussitôt. 7 *et* 9 *octobre* 1683.

BARD (*prise du fort de*). L'armée de réserve avait franchi le mont Saint-Bernard : maîtresse d'Aoste, elle continuait de s'avancer dans le Piémont; mais, à quelques milles sur le chemin d'Ivrée, marquisat célèbre dans les anciennes guerres d'Italie, elle rencontre deux montagnes dont les flancs forment le Val d'Aoste, se rapprochent ensuite, et ne laissent entre elles, vers leur extrémité la plus reculée, qu'un espace de vingt-cinq toises, occupé par la Doria-Baltea. Dans ce détroit est bâtie sur un plateau la petite ville de Bard, assez mal fortifiée, mais défendue par

un excellent château, construit sur un rocher au bord de la Doria Cette petite place ferme de ce côté l'entrée du Piémont : elle paraissait aux Autrichiens une insurmontable barrière. La nature, sans le secours de l'art, avait seule fait du rocher de Bard un fort inaccessible. Ce rocher est terminé en pain de sucre, dont il emprunte exactement la forme. La route, qui est au pied de ses flancs, suit un vallon ayant à peine cinq cents toises de largeur : sur sa droite coule la Doria, rivière profonde, rapide et dangereuse, bordée des deux côtés, surtout vers le fort, de rochers inaccessibles, défendue de plus par vingt pièces de canon et cinq cents hommes de garnison. Cependant, le 23 mai 1800, l'avant-garde française arrive à une demi-lieue du château de Bard. L'ennemi occupait les hauteurs qui dominent le village ; une colonne le tourne, en gravissant des rochers à pic, et le force de se renfermer dans ses murs. Le général Berthier ordonne de s'emparer de la ville ; les sapeurs et les grenadiers baissent les ponts-levis, enfoncent les portes, et la ville est prise. Trois compagnies de grenadiers s'y logent ; le château est bloqué à la portée de mousqueterie ; des croisées les Français fusillent les Autrichiens qui se montraient aux embrasures ou sur les créneaux. Cependant l'armée française n'avait plus de vivres que pour quatre à cinq jours ; elle n'avait aucun moyen de s'en procurer par le mont Saint-Bernard : il était nécessaire d'enlever ce fort d'assaut, ou il fallait se résigner à parcourir un grand circuit pour trouver un autre passage. A minuit, toutes les compagnies marchent en silence sur des quartiers de roche épars, parviènent aux palissades, les affranchissent sous une grêle de balles, poursuivent les Autrichiens, la baïonnette dans les reins, dans les ouvrages avancés, les en chassent, et les forcent de se retrancher dans le château. A l'instant, de ses murs partent une grêle de balles et une pluie de mitraille ; des obus jetés à la main arrêtent l'impétuosité française ; de gros quartiers de roche roulent sur les assaillants. La retraite alors est reconnue nécessaire ; elle s'opère tranquillement. Il fallait pourtant ouvrir un passage à l'armée ; on découvrit qu'en grimpant d'escaliers en escaliers, on escaladait un rocher nommé Albarédo : de ce point l'on pouvoit redescendre sur la route du Piémont. Quinze cents hommes sont commandés pour y frayer un passage ; des escaliers sont construits dans les endroits où

la pente est trop rapide ; dans d'autres, où un sentier étroit et fortement incliné se terminait à droite et à gauche par des précipices, des murs sont élevés pour garantir les voyageurs d'une chute facile. Lorsque des rochers sont séparés par des excavations trop profondes, des ponts sont jetés pour les réunir. Enfin, sur une montagne regardée comme inaccessible à de l'infanterie, la cavalerie française effectue son passage. Le premier consul alla plusieurs fois visiter ces travaux avec le général Berthier ; il monta à pied sur la cime du rocher, d'où l'œil plonge aisément sur le château. Fatigué de cette montée escarpée et raboteuse, lassé par une excessive chaleur, il s'endormit à l'ombre. Chacun des soldats français, passant devant lui, défilait en silence, de peur de troubler son sommeil, et contemplait avec intérêt un général qui partageait ses fatigues et ses dangers, et qui les conduisait à la gloire. Cependant ce rocher, mille fois moins praticable que le mont Saint-Bernard, ne pouvait suffire pour le passage de l'armée et pour le train de l'artillerie. Un effort plus prodigieux encore étonne l'ennemi : tandis qu'on foudroie le fort avec une seule pièce de canon placée dans le clocher de Bard, des soldats portent sur leur dos deux pièces de quatre à travers le col de la Coul, gravissent avec elles des rochers affreux pendant trente heures, et parviènent enfin à les mettre en batterie sur des hauteurs qui dominent le château. L'avant-garde était déjà à la vue de l'ennemi ; ses canons lui étaient nécessaires ; la longueur de leur passage par le mont Albarédo avait de graves inconvénients. Les Français étaient maîtres de la ville de Bard ; mais le chemin situé au dessous du fort était exposé à un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie qui interceptait toute communication. Des braves furent commandés pour traîner, pendant la nuit, des pièces d'artillerie à travers la ville, sous le feu du château : cet ordre fut exécuté avec enthousiasme. On enveloppa les roues avec du foin, on couvrit le pavé de fumier ; trente hommes, attachés à la prolonge d'une pièce ou d'un caisson, saisissaient le moment favorable pour passer le plus doucement possible ; mais quelquefois l'ennemi s'en appercevait, et l'on remportait alors quelques morts ou quelques blessés. Le général Marmont, commandant l'artillerie, était partout, et son zèle contribua beaucoup au succès de l'entreprise. Le fort de Bard tint jusqu'au 1 juin 1800, où la

garnison, craignant d'être emportée d'assaut, se rendit après avoir fait une résistance assez longue pour arrêter des hommes qui n'auraient pas su franchir le rocher d'Albarédo, et faire passer leur artillerie toute entière sous une voûte de feu, sous le canon de l'ennemi. 23 *mai au* 1[er] *juin* 1800.

BARDIS (*combat de*). Les Arabes d'Yambo, réunis à des paysans et des Mameloucks, voyant arriver, le 5 avril 1798, une colonne française près du village de Bardis dans la Haute-Egypte, sortirent aussitôt du village en poussant des cris affreux. Le chef de brigade Morand répondit à ces démonstrations hostiles par une vive décharge de mousqueterie. Cette fusillade fit battre en retraite les Arabes. Le nombre des ennemis était considérable; la position de Morand était bonne; il avait peu de troupes; il crut devoir y rester. Attaqué une demi-heure après, il reçoit les ennemis comme la première fois. Ils laissèrent beaucoup de morts sur la place, et s'enfuirent à la faveur de la nuit qui s'approchait. Un nouveau combat fut livré le lendemain à Girgé, où Morand était revenu pour couvrir ses établissements. Les Arabes avaient déjà pénétré à Girgé, et cherchaient à piller le bazar. Morand forma deux colonnes d'attaque, dirigea l'une vers l'intérieur de la ville, et l'autre en dehors. Cette disposition réussit : tout ce qui était entré d'Arabes dans la ville fut tué; le reste s'enfuit dans les déserts. 5 *avril* 1798.

BARNET (*bataille de*). Edouard IV, rentré en Angleterre d'où les partisans de Henri VI l'avaient contraint de sortir, se fit recevoir dans les principales villes du royaume. La révolution fut prompte. En un instant, Henri fut abandonné. A cette nouvelle, le comte de Warwick se hâta de secourir l'infortuné monarque, et de prendre le commandement de ses troupes. Les deux armées se rencontrent, le 14 avril 1471, à Barnet, à dix milles de Londres. La haine avait éteint entre les deux partis tout sentiment d'humanité. Le combat commença avec l'aurore, et dura jusqu'à midi. On se battit avec l'acharnement et la fureur qui accompagnent les guerres civiles. Les Lancastriens eurent d'abord l'avantage; mais la confusion s'étant mise dans leurs rangs, ils furent enfoncés à leur tour. Le comte de Warwick au déses-

poir, ne pouvant rallier ses troupes, se jète pied à terre au plus fort de la mêlée; comme un lion furieux, il attaque, frappe et immole tout ce qui se présente à sa vengeance. On l'environne de toutes parts, et bientôt ce lion redoutable expire percé de coups, sur un monceau de cadavres qu'il avait terrassés. Le reste de l'action ne fut qu'un effroyable carnage. 14 *avril* 1471.

BARNEVELT (*prise de la tour de*). Dans le temps où le duc d'Albe attaquait la Hollande, un capitaine hollandais occupa la tour de Barnevelt. Assiégé, il ne voulut se rendre qu'au moment où l'on conduirait du canon devant sa tour. On ouvrit la brèche; lorsqu'elle fut assez large pour donner accès aux Espagnols, on parla de se rendre. Pour préliminaires, les cruels Espagnols demandèrent qu'on leur jetât le capitaine hollandais du haut du donjon; sans cela, point de quartier. Les assiégés jurèrent tous de mourir, plutôt que de consentir à une telle proposition; mais le capitaine Schafelaar, embrassant un des créneaux, s'adresse à sa garnison: *Mes amis*, leur dit-il, *comme il faut que je meure un jour, jamais il ne se présentera un plus beau moment, puisque je vous sauve par ma mort.* A l'instant il se précipite du haut de la tour. 1482.

BARRAUX (*prise du fort*). Le duc de Savoie était en guerre avec Henri IV pour le marquisat de Saluces. Il avait envahi la majeure partie du Dauphiné, quand on le vit construire un fort considérable à Barraux, vers l'entrée de la vallée du Grésivaudan. La proximité de Montmélian rendait cette construction inutile, mais flattait la vanité du duc de Savoie de bâtir sur les terres de France Lesdiguières, commandant du Dauphiné, était universellement blâmé dans son camp de souffrir une telle audace; la cour lui fit même un crime de son inaction. Lesdiguières se contenta de répondre froidement au roi: *Votre majesté avait besoin d'une bonne fortification pour tenir en bride la garnison de Montmélian. Puisque le duc de Savoie en veut faire la dépense, il faut le laisser faire. Dès qu'il n'y manquera ni canons, ni munitions, je me charge de la prendre sans aucun secours d'argent.* Henri sentit la justesse de telles vues: il les adopta, et s'en trouva bien. Lesdiguières tint, l'année suivante, sa pro-

messe. Depuis ce temps, la France n'a cessé de posséder cette forteresse importante. 1598.

BARRICADES (*prise des*). 1. Le prince de Conti, suivi de vingt mille Français, ayant pour auxiliaire Don Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols, sut inspirer à ses troupes le courage nécessaire pour s'enfoncer dans le Piémont. Dans ce pays montueux, un bataillon peut arrêter à chaque pas une armée; il faut combattre à tous moments au milieu de précipices, de rochers et de torrents. La difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles à faire la guerre dans ces pays difficiles. Le 1er d'avril 1744, les Espagnols et les Français traversèrent le Var; le comté de Nice se rendit; Villefranche fut emportée d'assaut. En même temps, les Anglais, qui s'étaient glissés dans les Alpes, furent culbutés. On arriva au poste des Barricades. C'est un passage de trois toises de largeur, situé entre deux montagnes qui s'élèvent jusqu'aux nues. Le roi de Sardaigne avait fait couler dans ce précipice la Stura qui baigne cette vallée. Trois retranchements et un chemin couvert défendaient ce poste, situé à quatorze lieues sud-est d'Embrun. Ces Barricades furent habilement tournées par les Français et les Espagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin. On les emporta presque sans coup férir, en mettant entre deux feux ceux qui les défendaient. Cet avantage fut un des chefs-d'œuvres de l'art de la guerre, car il fut glorieux; il ne fut pas sanglant, et remplit l'objet proposé. 2 *avril* 1744.

2. Le général Vaubois prit de nouveau les Barricades, le 14 septembre 1794. Les Français marchèrent de nouveau à la baïonnette sur ces postes redoutables, et les firent céder sans peine aux Piémontais.

BARTHELEMY (*prise de Saint-*). Tandis que les Anglais bombardaient, en Europe, Copenhague, pour punir les Danois de leur exacte neutralité, leur jalousie contre toutes les nations européennes possédant des colonies dans les Indes ou l'Amérique, les porta à attaquer à l'improviste les îles suédoises des Antilles. L'escadre de l'amiral Duckworth se présenta, le 20 mars 1801, devant Saint-Barthelemy; il avait à son bord un détachement d'artillerie et trois

régiments d'infanterie. Le gouverneur de Saint-Barthelemy, se croyant en pleine paix, n'avait fait aucune disposition défensive; il fut obligé de se rendre sans coup férir à un ennemi qui se présentait avec des forces imposantes, et dont on ne soupçonnait pas les intentions hostiles. 20 *mars* 1801.

BARTHOLOMEO (*combat de San-*). Au moment où le premier consul Bonaparte s'avançait, avec l'armée de réserve, par le mont Saint-Bernard, que des colonnes françaises pénétraient de tous côtés dans la Haute-Italie, le général Mélas s'obstinait à vouloir entrer en Provence par le pont du Var. Le lieutenant-général Suchet lui était opposé sur ce point, et défendait avec valeur ces positions formidables contre une armée bien supérieure en nombre, bien nourrie, mais inhabile aux fatigues et aux manœuvres de la guerre de montagnes. Le 8 mai 1800, le général Mélas attaque les postes de San-Bartholomeo et de Rezzo, dans les Alpes maritimes. Le général Suchet y avait réuni ses principales forces. Trois fois dans un combat de cinq heures le général Cravey repoussa les Autrichiens du poste de Cézio; mais il succomba dans la mêlée. La brigade Jablonowski s'était repliée, après avoir long-temps combattu avec un courage héroïque. Jamais on ne se battit avec plus d'acharnement que dans cette journée. On y vit la trente-quatrième demi-brigade de ligne courir sur les pièces autrichiennes, les emporter, et, ne pouvant les emmener, les précipiter dans des abîmes. Cependant il fallut céder au nombre, et se replier sur Vintimille. Une marche rétrograde était pénible sans doute à des Français; mais en voyant les Autrichiens tournés au loin par l'armée de réserve, ils prévoyaient le terme de leurs infortunes en Italie, et leur position avait quelque chose de moins amer. 8 *mai* 1800.

BASSANO (*batailles de*). 1. Depuis la bataille de Roveredo, Bonaparte ne laissait aucun relâche au comte de Wurmser. Celui-ci crut que le général français cherchait à marcher sur Inspruck, au moment où il le vit s'avancer vers Trente. Pour contrarier ses projets, il envoya une forte colonne autrichienne sur Vérone, pour faire craindre aux Français pour leurs derrières. Mais, tandis qu'il croyait couper l'armée française, Wurmser l'était lui-même par une marche rapide

et inattendue de vingt lieues en deux jours. Le 8 septembre 1796, l'armée française se mit en mouvement. A sept heures, elle arriva au défilé des Gorges, près le village de Solagua. Les Autrichiens gardaient ces passages. Le général Augereau se porta, avec sa division, sur la gauche; Masséna sur la droite, avec sa division et la quatrième de ligne. Le combat commença; les Autrichiens firent pendant quelques instants bonne contenance, mais l'impétuosité et la bravoure des soldats français les mirent en déroute. Le général Murat lança sa cavalerie à leur poursuite. Aussitôt Bonaparte marcha sur Bassano; Wurmser et son état-major y étaient encore. Augereau y entre par la gauche au pas de charge, en même temps que Masséna y pénétre par la droite. La quatrième demi-brigade, marchant partie en colonnes serrées, partie à la course, fonça sur les pièces qui défendaient le pont de la Brenta, et pénétra dans la ville. Les efforts des grenadiers d'élite Autrichiens, chargés de protéger la retraite de leur quartier-général, ne purent les arrêter. Le général Wurmser et le trésor de son armée furent sur le point d'être pris. Les généraux Verdier et Saint-Hilaire, et le chef de bataillon Frère, se couvrirent de gloire dans cette journée, où l'on vit un carabinier de la cinquième demi-brigade traverser trois pelotons ennemis, arrêter l'officier-général qui les commandait, et tuer, lui seul, treize Autrichiens. Le chef de brigade Lannes y obtint le grade de général, en entrant le premier dans Bassano, comme il avait été le premier au passage du Pô, au pont de Lodi, à Dego. Ce jour il enleva de sa main deux drapeaux aux Autrichiens. Cinq mille prisonniers, trente-cinq pièces de canon, et deux équipages de ponts, furent les trophées de cette victoire, qui compléta six jours de batailles, de combats et de succès, où les Français enlevèrent aux Autrichiens seize mille prisonniers, éparpillèrent, tuèrent ou blessèrent le reste, et ne laissèrent au général Wurmser que neuf mille cinq cents hommes, avec lesquels il parvint à s'enfermer dans Mantoue, après avoir couru mille dangers et livré plusieurs combats. 8 *septembre* 1796.

2. Le général Moncey, commandant l'aile gauche de l'armée d'Italie, vainqueur des Autrichiens à Alla, reçut ordre du général en chef, Brune, de se porter sur Bassano. Il y entra le 11 janvier 1801. Son corps d'armée avait

franchi, dans l'espace de huit jours, cent trente milles d'Italie, dans un pays de montagnes, où des chemins difficiles avaient été souvent disputés; dans de légers combats il avait fait cependant deux mille prisonniers. 11 *janvier* 1801.

3. Les rives de la Brenta furent encore une fois témoins de la valeur française, le 5 novembre 1805. Le maréchal Masséna, après avoir pris Vicence, vit les Autrichiens se retirer par le chemin de Bassano. L'armée française harcela continuellement leur arrière-garde. Un combat se livra près du village de Saint-Pierre *in Gu;* les Autrichiens y perdirent six cents hommes et une pièce de canon. L'avant-garde arriva sur la Brenta au moment où les Autrichiens en coupaient le pont. Une vive canonnade s'engagea de la rive gauche à la rive droite : la nuit seule la fit cesser. Dès le lendemain matin, Masséna fit passer la Brenta à plusieurs régiments de cavalerie, pendant qu'on réparait le pont. L'armée française défila bientôt, et s'empara successivement de Citadella, Castelfranco, Salratrunda, Albarédo et Bassano, ayant fait dix-huit cents prisonniers depuis Montebello. 5 *novembre* 1805.

BASSÉE (*siége de la*). Le maréchal de Gassion assiégea, en 1647, la Bassée, petite ville de Flandre, peu distante de Lille. Connaissant que la place pouvait être secourue d'un moment à l'autre, il presse les attaques, emporte en deux jours le chemin-couvert, fait une large brèche, et se dispose à enlever les ouvrages de vive force. Avant de livrer l'assaut, il fait signifier que, si on ne se rend, il passera tout au fil de l'épée. Le gouverneur intimidé demande quatre heures pour se déterminer. Le maréchal met sa montre sur le fossé, et jure que, si on ne se rend pas dans trois quarts-d'heure, il n'y aura de quartier ni pour la garnison, ni pour les habitants. On lui apporte les clefs sur-le-champ : il était temps; quelques heures plus tard le secours que les assiégés attendaient arriva. 1647.

BASSIGNANA (*combat de*). L'armée d'Italie n'éprouvait plus que des revers, depuis la déroute de Schérer en 1799. Placée entre le Pô et le Tanaro, la droite à Alexandrie, la gauche à Valence, occupant, par de forts détachements Casal et Verrue, Moreau pressentit que Suwa-

row ne menaçait sa droite, entre le Tanaro et les Apennins, que pour surprendre sa gauche dans une action décisive. Ce projet du général russe était secondé par les attaques des insurgés piémontais qui menaçaient tellement les derrières de l'armée française, que si elle eût reçu et perdu une bataille, sa retraite au delà des Apennins devenait impossible. Le 11 mai l'avant-garde du corps russe du général Rosemberg, ayant passé le Pô, fut repoussée, avec une perte considérable, par une partie de la division Grenier. Tous ceux qui passèrent sur la rive droite furent tués ou faits prisonniers. Un seul bataillon de la cent sixième fit mettre bas les armes à cinq cents Autrichiens. Le lendemain, sept mille Russes, commandés par le général Schubarf, passèrent le Pô à Bassignana, et dirigèrent leur principale attaque sur Peccetto. Le général Moreau avait prévu cette intention, et disposé, d'après ces vues, la division du général Grenier, qui reçut l'ennemi avec une grande valeur. Cette division cependant se soutenait avec peine contre un ennemi trop supérieur, lorsque des troupes fraîches, commandées par le chef de brigade Gardanne, commencèrent à repousser les Russes. Au même moment la division Victor parut sur les hauteurs de Peccetto; ainsi les Russes se virent en même temps attaqués sur leur flanc gauche et sur leur front. Le combat fut long et opiniâtre. Une cassine qui se trouvait placée au centre de l'attaque fut prise et reprise plusieurs fois. Enfin le village fut emporté; les Russes ployèrent de toutes parts et furent culbutés dans le fleuve où plus de deux mille se noyèrent. Le général Schubarf, leur commandant, fut tué. Sept à huit cents prisonniers, cinq canons et un drapeau enlevés à l'ennemi attestèrent la valeur française dans cette action. L'artillerie fut parfaitement servie dans cette journée où elle fut commandée par le général Quesnel. Les chefs de brigade Gardanne et Garreau furent nommés généraux sur le champ de bataille. Suwarow battu se décida à porter la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Pô, vers Turin, pour forcer Moreau à sortir de son camp, d'où il gênait toutes ses opérations. 19 *mai* 1799.

BASTAN (*combat dans la vallée de*). Les succès des Français aux Aldudes ayant ouvert la vallée de Bastan, le général Muller fit, au mois de juillet 1794, toutes les dispositions nécessaires pour pénétrer sur ce point en Es-

pagne. De Saint-Jean-de-Luz à Saint-Jean-Pied-de-Port, sont plusieurs passages connus sous le nom de cols; sur un developpement de vingt lieues ils ouvrent l'entrée du territoire d'Espagne. La vallée de Bastan, par laquelle devait se faire cette invasion, a environ six lieues de long; elle est bordée de hautes montagnes. Cette contrée est embellie par la culture, et enrichie par le commerce; mais sa position militaire, qui forme un angle saillant sur le territoire français, y attire toujours les premiers désastres de la guerre. Ce plan d'attaque était semblable à celui exécuté par l'amiral Bonivet et par le marquis de Berwick, mais conçu d'après des vues plus vastes et mieux combinées. Des combats partiels, sur la gauche de l'armée, avaient rendu les Français maîtres de Berdaritz, d'Ispéguy, des cols de Maya et d'Harriet. Les divisions qui s'y établirent se trouvèrent avoir dépassé de beaucoup les défenses que les Espagnols avaient réunies sur la rive gauche de la Bidassoa pour en disputer le passage. Avant de tenter de le forcer, on crut devoir s'assurer du dernier poste occupé par l'ennemi à Arquinzû, vers la gauche de Berdaritz; il est situé sur une sommité qui couvrait encore les derrières de la vallée de Bastan. Deux colonnes françaises s'avancent, puis gravissent pendant soixante heures les montagnes, renversent tous les obstacles, emportent toutes les positions, guidées par le vaillant Latour-d'Auvergne, et par le général Digonet. La ligne des Espagnols, défendue par environ vingt-cinq mille hommes, appuyait sa gauche à Fontarabie, et remontait la Bidassoa jusqu'à S. Estevan. Cette rivière y forme un angle saillant sur le territoire espagnol, en se dirigeant vers sa source. Par ses divers embranchements elle parcourt les cols d'Ispéguy, de Berdaritz et de Maya. Tous ces passages, forcés d'avance, rendaient inutiles les moyens de défense multipliés par les Espagnols devant Fontarabie. L'ordre des attaques avait retardé celle de la vallée de Bastan, qui était la plus difficile, jusqu'à ce que cette armée eût pu être prise à revers. Trois attaques successives furent disposées de manière que le succès des premières assurait la réussite des suivantes. Une colonne de huit mille hommes devait pénétrer, sur la gauche, dans la vallée de Bastan, sous la conduite du général Moncey, et cinq mille hommes commandés par le général Delaborde, attaquer, vers le centre,

le passage de Bera, et la montagne du Commissari, où les Espagnols avaient multiplié leurs moyens de défense. Ces deux corps devaient se réunir sur la rive gauche de la Bidassoa, au point le plus saillant formé par l'angle de cette rivière. Les retranchements, qui couvraient Fontarabie et défendaient la Bidassoa, se trouvaient alors dépassés et pris à revers. L'attaque sur ce point devait s'effectuer par la division de droite, commandée par le général Frégeville. Ce front d'attaques combinées occupait un espace d'environ douze lieues, dans un pays hérissé de montagnes élevées, et coupé par de profonds défilés. La précision des mouvements, et l'accord parfait des manœuvres prouvèrent les progrès de la grande tactique, dont la pensée partait de Paris, mais dont l'exécution attestait les talents des généraux. Dès que les troupes furent établies dans leurs postes, la division du général Moncey fut répartie en quatre colonnes. Elles se mirent en mouvement, le 24 juillet, par les débouchés de Berdaritz, d'Ispéguy, de l'Harriet et de Maya. La colonne dirigée par Ispéguy commença l'attaque. Les troupes assaillantes étant parvenues à transporter de l'artillerie, malgré la difficulté des chemins, les Espagnols abandonnèrent le poste après trois coups de canon. Ils furent successivement délogés, dans leur retraite, des postes où ils se rallièrent, à Errazu, et sur une hauteur d'où ils découvraient encore l'entrée de la gorge d'Arriscum, et l'entrée de la vallée. Les Français furent d'abord repoussés dans cette troisième attaque, mais ils poussèrent ensuite les Espagnols jusqu'à Elizondo, et affaiblirent ainsi leur résistance sur tous les autres points. Les colonnes descendues par Berdaritz et Maya éprouvèrent peu de difficultés. Elizondo fut évacué; les Espagnols se retirèrent sur S. Estevan qu'ils abandonnèrent le lendemain. Toute leur droite se trouvait alors enlevée; c'était le signal pour la colonne du centre de se porter sur Bera, où de plus grandes difficultés restaient à vaincre. Quatre canons de fer, deux mille fusils, deux cents prisonniers formèrent les trophées de cette opération infiniment avantageuse. La route de l'Espagne ouverte désormais, ne présentait plus aucun obstacle. 24 *juillet* 1794.

BASTIA. *Voyez* CORSE.

BASTIE (*siége de la*). Les Espagnols s'étaient saisis en

1511 de toutes les places possédées par le duc de Ferrare sur le Pô, à l'exception de la Bastie, petite ville sur le Tanaro. Elle était défendue par des Français ; le général espagnol l'emporta d'assaut ; elle fut pillée, saccagée, et la garnison paya de sa vie sa résistance. Les Espagnols abandonnèrent bientôt leur conquête ; le duc de Ferrare vint aussitôt l'investir. En peu de jours ses faibles murs furent réduits en poudre ; la Bastie reçut son ancien souverain, mais le cruel vainqueur fit égorger, par représailles, la garnison espagnole. 1511.

BAVAI (*affaire de*). Deux mille cinq cents Autrichiens parurent, le 17 mai 1792, devant Bavai, petite ville de Flandre, sur l'extrême frontière du département du Nord ; quatre-vingts Français étaient chargés de la défense de ce poste. L'ennemi, s'avançant sur trois colonnes, coupa la retraite au détachement français qui avait ordre de se replier devant des forces supérieures. Bientôt quatre pièces de canon sont mises en batterie devant cette bicoque, et quatre-vingts Français entreprènent de résister à deux mille Autrichiens. La partie était trop inégale. Après avoir fait une honorable résistance, les Français succombent et les Autrichiens entrent dans Bavai. Averti de son occupation, le maréchal de Luckner marche aussitôt sur ce point avec des forces supérieures. Alors les Autrichiens, sans risquer de combat, font retraite à leur tour, emmenant avec eux deux chariots de blessés. Cette affaire, où un petit nombre de braves résistèrent quelque temps à une masse d'Allemands qui se replièrent eux-mêmes à la vue de forces supérieures, n'avait certes rien que d'honorable ; cependant elle inquiéta quelque temps Paris, dans un moment où l'on doutait dans les généraux de la velléité de se défendre sérieusement ; dans les soldats, de l'instruction, de la discipline et du courage nécessaires pour vaincre ; tant les premiers échecs de cette campagne avaient inspiré de défiance ! 17 *mai* 1792.

BAYONNAISE (*combat de la*). La corvette *la Bayonnaise*, commandée en 1796 par Edmond Richer, avait échappé à une mer orageuse et couverte d'ennemis. Un vent favorable précipitait sa course sur les côtes de France, lorsqu'elle apperçut dans l'éloignement une frégate anglaise.

Un calme fatal survient par degré. Le vaisseau ennemi, ayant une marche supérieure, eut bientôt atteint *la Bayonnaise*. Le combat commença presque aussitôt. Pendant trois heures on se canonne avec vigueur; la victoire demeure incertaine. *La Bayonnaise* perd ses meilleurs marins; sa faiblesse est prête à la livrer à l'ennemi; l'équipage demande à grands cris l'abordage. Richer harangue ses soldats, leur montre combien il serait glorieux à une faible corvette de l'emporter sur une frégate. Chacun partage son ardeur; tous sont prêts à s'élancer sur le bâtiment ennemi. Au moment où l'on saute à l'abordage, une décharge de la frégate anglaise blesse le capitaine français et tous ses officiers; les mâts coupés de la corvette tombent dans les gréements de la frégate. *A bord, mes amis*, s'écrie Richer, *c'est un pont que le sort nous présente.* Les soldats et les matelots français se glissent sur ces frêles appuis, armés de pistolets et la terrible hache d'abordage au poing. Ils terrassent les Anglais qu'ils rencontrent sur le pont de la frégate; rien ne résiste à leurs coups; les Anglais, étonnés de tant d'audace, amènent leur pavillon, et l'on voit une frégate anglaise se rendre à une corvette française démâtée. Un jeune mousse, âgé de douze ans, s'illustra dans ce combat glorieux. Voyant son officier tomber mort à ses pieds, il saisit un de ses pistolets, saute à bord de l'ennemi, poursuit le soldat qui lui avait porté le coup mortel, décharge sur lui son pistolet, et s'écrie : *Il est vengé; tu n'en tueras plus d'autre.* 1796.

BAYONNE (*siége de*). Il ne restait plus aux Anglais, en 1451, que la place de Bayonne dans toute la Guyenne, lorsque le comte de Foix en forma le blocus. Bientôt le comte de Dunois se joignit à lui; enfin le seigneur d'Albret arriva et compléta l'investissement de Bayonne, tandis qu'une escadre, stationnée à l'entrée de l'Adour, fermait l'entrée à tout secours maritime. Jean de Jérusalem, commandant la ville, signala son courage par une vigoureuse résistance. Il soutint plusieurs combats dans les faubourgs, et disputa la moindre chaumière. Voyant l'impossibilité de s'y conserver davantage, il y mit le feu et se retira dans la ville. Les Français furent assez heureux pour l'éteindre, et s'y logèrent. On pressa les attaques avec toute la vivacité nationale, mais les remparts résistèrent long-temps à une armée dépourvue de grosse artillerie. On l'attendait chaque jour pour

terminer le siége, quand les Anglais, manquant de vivres, perdant chaque jour beaucoup de monde sur les remparts, n'attendant aucun secours, et pressés de capituler par les Bayonnais, virent paraître, dit-on, dans les airs une croix blanche surmontée d'une couronne qui se changea en fleurs de lis. L'interprétation de cette merveille était facile; le ciel voulait que Bayonne devînt Française. Les grosses bombardes du roi arrivent; elles frappent les murailles; on capitule, la garnison est prisonnière; les habitants payent quarante mille écus de contribution. Les comtes de Dunois et de Foix prènent possession de Bayonne, au nom de Charles VII, le 25 *août* 1451.

BAZA (*siége de*). Ferdinand V, roi d'Arragon, voulant détruire entièrement en Espagne l'empire des Maures, se présenta avec cent mille hommes devant Baza, l'une des plus fortes villes du royaume de Grenade. Tous les hommes étaient guerriers dans cette cité les vivres, les armes et les munitions abondantes. Les Musulmans se défendaient comme des lions dans des combats sanglants et continuels, et des sorties fréquentes et meurtrières. Cette expédition avait déjà coûté la vie à vingt mille Espagnols, lorsque ses généraux conseillèrent à Ferdinand de renoncer à son entreprise. Se fiant à sa bonne fortune, il ranime son courage, et fait construire autour de la ville une épaisse muraille revêtue d'un bon fossé, encore flanquée de redoutes. Des troupes choisies sont chargées de les défendre contre les Maures dénués dès lors d'espérances de secours. Une artillerie nombreuse continua de jouer en même temps sur la place. Hassan, gouverneur de Baza, hors d'état de tenir plus longtemps, demanda à capituler; il l'obtint. On lui accorda des conditions dignes d'une résistance honorable de six mois. 1489.

BEAULIEU (*combat de*). Le comte d'Elbée, général des Vendéens, venait de battre Santerre à Coron, mais ce succès lui laissait encore quelques inquiétudes sur une seconde colonne républicaine, partie d'Angers et se dirigeant aussi sur Chollet. Le général Duhoux la commandait; elle était postée à Beaulieu, petite bourgade de l'Anjou, peu éloignée du Pont-de-Cé. Sans perdre un moment, d'Elbée fit marcher sept mille Vendéens pour l'attaquer. A leur

approche, le général Duhoux disposa sa troupe en tirailleurs sur trois colonnes, l'une sous Beaulieu, l'autre sous le pont Barré, et la troisième dans un enfoncement formé par des chemins vicinaux. Les deux ailes des Vendéens plièrent d'abord, soit que ce mouvement fût simulé, soit que le feu des Républicains leur en eût réellement imposé. Le centre, commandé par le chevalier Duhoux, neveu du commandant républicain, courut sur les patriotes, qui se dispersèrent sans combattre quand on fut à demi-portée de mousquet. Quelques bataillons de Jemmappes et d'Angers tinrent ferme, et furent hâchés. Les bagages, engagés dans des chemins affreux, tombèrent avec l'artillerie au pouvoir des Vendéens, qui gagnèrent ainsi deux batailles en deux jours. La levée en masse abandonna ses armes. Cinq cents pères de famille d'Angers, ayant été tournés au pont Barré, furent presque tous égorgés. Dans leur bulletin, les Royalistes élevèrent la perte des Républicains à quatre mille hommes, tués, blessés ou faits prisonniers. Le général Duhoux, qui avait honteusement fui, au lieu de combattre avec courage, fut accusé non seulement d'impéritie, mais d'intelligences criminelles avec le chevalier Duhoux, son neveu, qui venait de le battre; et l'on prétendit que ce lieutenant de d'Elbée avait dit aux Vendéens, à Chalonnes: *Prenez patience; mon oncle ne nous laissera pas manquer de munitions.* Le général Duhoux paya de sa tête sa lâcheté. 20 *septembre* 1793.

BEAUMONT (*combat de*). Au moment où l'armée du Nord, commandée par Pichegru, fit, au mois d'avril 1794, un mouvement général sur toute la ligne autrichienne, depuis la Flandre maritime jusqu'à Givet, l'armée des Ardennes, commandée par le général Charbonnier, reçut ordre de s'avancer, le 26 avril, dans le Hainaut autrichien, pour opérer sa jonction vers Beaumont. Quatre mille Impériaux occupaient les hauteurs de Bossut, où les Français avaient été battus cent ans auparavant. Fiers de leurs positions, ils y attendirent les tirailleurs républicains, qui vinrent les y attaquer, tandis que la cavalerie autrichienne chargeait l'infanterie dans la plaine. Trois fois elle s'avança, trois fois les bataillons français fondirent sur elle au pas de charge, en marchant la baïonnette en avant. Cette tactique nouvelle dérouta l'ennemi, qui se mit à fuir, laissant le champ de

bataille couvert de morts. Dès le même jour, le général Desjardins canonna vivement Beaumont, qui fut évacuée pendant la nuit. Ainsi s'opéra la jonction de l'armée des Ardennes à celle du Nord. 26 *avril* 1794.

BEAUPREAU (*combat de*). Le général Berruyer prit, le 29 mars 1793, le commandement des forces républicaines destinées à combattre dans la Vendée. Il fut suivi de la trente-cinquième division de gendarmerie à pied et des vainqueurs de la Bastille, premières troupes venues de Paris, qui montrèrent dans cette guerre une grande bravoure, mais malheureusement un penchant singulier pour le pillage. A ces hommes de cœur s'étaient joints une multitude de volontaires, largement payés par les administrations municipales; gens sans expérience de la guerre, sans subordination, et souvent sans courage. Berruyer, parvenu avec des peines infinies à donner à ces nouvelles levées une certaine consistance, s'occupa d'un plan d'attaque. Gauvilliers, commandant la garde nationale d'Angers, occupa, avec deux mille quatre cents hommes, Ingrande, Varades et Ancenis. Son but était d'empêcher les Vendéens de se réunir aux Bretons en passant la Loire. Le général Quétineau fut envoyé aux Herbiers avec une division; Ligonier à Vihiers; Boulard aux Sables; Esprit Baudry à Challans. La conservation de Nantes fut confiée à sa garde nationale, réunie à une faible garnison. Berruyer porta son quartier-général avec quatre mille hommes à Saint-Lambert. Toutes ces forces actives ainsi disséminées ne s'élevaient pas à plus de vingt mille hommes. Les dispositions furent faites pour les faire attaquer toutes à la fois les Vendéens. Instruit de ce projet, d'Elbée rassembla son armée, se porta d'abord sur Chollet, puis sur Chémillé. Gauvilliers passa la Loire, et força Bonchamp d'évacuer le poste de Saint-Florent; Lygonier s'empara de Vezin, tandis que Berruyer se rendait maître de Chémillé, malgré une vive résistance de d'Elbée. Vivement poursuivies, quatre divisions vendéennes firent leur jonction à Beaupreau. Ce mouvement tendait à éviter le choc des Républicains, dans un moment où les Vendéens manquaient de poudre, n'avaient que des levées incomplètes, et où trente mille insurgés, non encore organisés, étaient resserrés sur un terrain étroit de deux lieues carrées au plus. Berruyer ne sut pas profiter d'un moment de

succès ; il dédaigna la fortune, qui ne tarda pas à l'abandonner. D'Elbée voulait attendre Berruyer à Beaupreau ; Bonchamps, plus sage, montra aux Vendéens leurs dangers, conseilla une trouée sur Tiffauges ; elle fut exécutée le 13. L'armée Catholique évacua Beaupreau, que les Républicains occupèrent aussitôt. Trois jours après, d'Elbée se porta en force sur la division de Ligonier, formant l'aile gauche des Républicains, qui fut repoussée jusqu'à Vihiers. Cathelineau fondit sur leurs bataillons avec une intrépidité qui les étonna. Cernés de toutes parts, pris à dos, en flanc, en tête, les volontaires plièrent, et furent poursuivis. Cathelineau en fit un grand carnage ; leur artillerie et leurs munitions tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cent soixante-sept grenadiers de Saumur et de Montreuil s'enfermèrent dans le château de Boisgrouleau ; là, pendant deux jours et deux nuits, ils résistèrent à toute l'armée de d'Elbée ; ils ne se rendirent qu'après avoir épuisé la dernière cartouche. L'aile droite des Républicains eut le même sort ; ses détachements occupaient déjà Chémillé, Saint-Florent et Montrevault, quand d'Elbée vit qu'il était temps de s'opposer à leurs progrès. Il rassembla toutes ses divisions, et fut joint par Bonchamp ; réunis, ils présentèrent bataille à Gauvilliers. Les Républicains les repoussèrent d'abord, mais ils ne purent résister à des enthousiastes intrépides, auxquels leurs prêtres avaient fait croire qu'ils ressusciteraient trois jours après leur mort, et qui, d'après cette opinion, se jetaient en désespérés sur les canons et les baïonnettes. Les braves canonniers d'Eure et Loire, lâchement abandonnés par l'infanterie, se laissèrent tuer sur leurs pièces. Une compagnie de la garde nationale de Luynes se fit presque entièrement hacher pendant que l'armée fuyait. Les débris de ce corps évacuèrent tous les postes de la rive gauche de la Loire, abandonnant aux vainqueurs six pièces de canon et plusieurs caissons. Berruyer retira sa petite armée sur le Pont-de-Cé pour couvrir Angers. Le succès de cette journée persuada aux Vendéens qu'ils étaient invincibles, et consterna tellement les vaincus, que, durant près de trois mois, ils n'osèrent s'avancer dans le pays insurgé, qui se trouva entièrement libre. Les orateurs Vendéens en profitèrent, en montrant cette victoire comme un gage de la protection divine, pour

augmenter l'enthousiasme d'hommes que la religion avait déjà portés à affronter tous les dangers. 29 *mars* 1793.

BEAUSÉJOUR (*combat de*). L'armée de la Vendée, sans cesse renaissante, venait de s'emparer encore une fois de Machecoult en 1793, quand le général Carpentier reçut ordre de repousser Charette, qui venait de surprendre et d'égorger la moitié de la garnison de Machecoult. Il s'y porte à marches forcées; il apperçoit bientôt le général vendéen, dont l'armée, rangée en bataille, était couverte par la forêt : ses rangs serrés paraissaient environ de cinq mille hommes. Le général républicain veut reconnaître l'ennemi à la tête de sa cavalerie : il place sur la première hauteur une pièce de canon et un obusier qui commencent l'attaque; il déploie ensuite sa première brigade parallèlement au front de bataille, et ordonne à la seconde ligne de filer sur la gauche ponr s'emparer de Mortagne : son armée formait une espèce d'équerre. L'armée de Charette plia : attaquée de front et en flanc, étonnée de la hardiesse des Républicains, qui franchissaient avec intrépidité les haies, les mares d'eau et les fossés, incommodée par le feu de l'artillerie, elle ne put soutenir leur choc. Serré de trop près par les grenadiers d'Armagnac, Charette fut sur le point d'être pris au passage du ruisseau de Beauséjour, en voulant protéger la retraite. Une balle coupa le fusil à deux coups qu'il tenait à la main. Les grenadiers le poursuivirent avec un tel acharnement, qu'il fallut, malgré la nuit, battre le rappel pour les ramener aux drapeaux. Charette laissa une centaine de morts sur le champ de bataille. La perte des Républicains fut légère. 1793.

BEAUVAIS (*siége de*). Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, faisait à Louis XI une guerre cruelle. Instruit qu'il n'y avait point de garnison dans Beauvais, il se jeta sur cette ville, croyant y entrer sans résistance. Les faubourgs furent emportés d'emblée : déjà les Bourguignons se croyaient maîtres de la place, quand les bourgeois, animés d'un généreux courage, fermèrent leurs portes, et se montrèrent hardiment sur leurs murs. Les filles et les femmes partagèrent les périls de cette honorable défense. Conduites par Jeanne Hachette, elles coururent se ranger sur les endroits des murs les moins garnis : l'une de ces hé-

roïnes arracha un drapeau ennemi, et le porta en triomphe dans la ville. La principale attaque des assiégeants était dirigée contre la porte de Bresle; le canon l'avait déjà fracassée; la brèche était ouverte et la ville prise, si les habitants ne se fussent avisés d'entasser en cet endroit une prodigieuse quantité de fagots et de matières combustibles. La flamme de ce bûcher arrêta l'impétuosité des Bourguignons. L'assaut commencé à huit heures du matin durait encore, lorsqu'au déclin du jour on vit entrer par la porte de Paris un corps de troupes. Ces braves, ayant fait ce jour là quatorze lieues sans prendre haleine, abandonnent en arrivant leurs chevaux et leurs équipages aux femmes, aux filles, et courent se jeter sur les endroits de la muraille où le combat était le plus violent. Les assiégeants, au nombre de quatre-vingt mille, ne peuvent résister à leur bouillante valeur; ils reculent d'abord, puis fuient en désordre dans leur camp. Dès la pointe du jour arrivent le lendemain de nouveaux défenseurs; les bourgeois les reçoivent comme des libérateurs, dressent des tables dans les rues et sur les places publiques, les couvrent de rafraîchissements, et les accompagnent sur les murailles. Le duc de Bourgogne s'apperçoit alors, mais trop tard, d'une grande faute. Au lieu d'investir Beauvais avec sa nombreuse armée, il s'était contenté de l'attaquer sur un seul côté. Les secours et les convois y arrivaient de toutes parts. Le duc commençait lui-même à éprouver les horreurs de la disette; les Français, battant la campagne, interceptaient ses convois. Tout lui annonçait une expédition manquée; mais il résolut, avant de lever le siége, de tenter encore un assaut général. Les assiégés s'y préparèrent, sous les ordres du maréchal de Rouault. Ce maréchal voulut relever la Roche-Tesson et Fontenailles. Arrivés les premiers au secours de la place, ils s'étaient établis à la porte de la Brésle: c'était le côté le plus faible et le plus exposé. Ces braves s'en plaignirent comme d'un affront; ils obtinrent d'être conservés dans un poste qu'ils avaient gardé jour et nuit. Les trompettes sonnent, le canon gronde, les Bourguignons s'avancent, le fer et la flamme à la main; ils dressent les échelles, fondent sur les brèches, attaquent les assiégés: ceux-ci les reçoivent avec intrépidité; ils les précipitent, les accablent, les forcent d'abandonner leurs murailles. Charles furieux rallie ses soldats, et les ramène au combat. Ils sont encore une fois repoussés avec perte.

Charles fait honteusement sonner la retraite. Son armée eût été certainement détruite, sans l'excessive précaution de quelques bourgeois qui, ayant fait murer les portes du côté des Bourguignons, empêchèrent une sortie. Charles, convaincu par une triste expérience d'avoir perdu l'occasion de prendre Beauvais, leva le siége le 10 juillet 1472. Louis XI récompensa la valeur et la fidélité des habitants par une exemption d'impôts. Comme les femmes avaient mis le plus d'ardeur dans la défense de Beauvais, il ordonna qu'elles auraient le pas sur les hommes dans une fête qui se célèbrerait chaque année en l'honneur de son heureuse délivrance. 10 *juillet* 1472.

BÈDRE (*bataille de*). Mahomet convoitait une riche caravane des habitants de la Mecque. Elle revenait de Syrie, escortée par mille hommes commandés par Abou-Sofian. Ce prophète s'imagine que le Seigneur voulait récompenser ses vertus par ce don magnifique. Il fond sur les voyageurs avec trois cents Arabes, met en fuite son escorte, et recueille avec action de grâces un butin capable de satisfaire sa pieuse avarice. Le Koran fait un récit pompeux de cette victoire, *qui donna*, dit-il, *beaucoup de lustre à son parti*. C'est par de semblables prodiges que ce singulier prophète crut prouver sa mission; mais il parlait à des Arabes, comme lui avides de pillage. *L'an* 623.

BÉDRIAC (*bataille de*). Les troupes d'Othon et de Vitellius se rencontrèrent à Bédriac, maintenant Caneto, sur l'Oglio, non loin de Crémone. Les légions d'Othon furent mises en déroute après un succès long-temps incertain. Les vainqueurs firent un horrible carnage des vaincus. Othon, se donnant la mort, céda l'empire à un monstre. Quelques jours après le combat, Vitellius alla se promener sur le champ de bataille, pour se repaître de la vue des cadavres. De tous côtés l'on voyait des membres épars, jetés çà et là; la terre était couverte de sang; une odeur fétide s'exhalait de ces milliers de cadavres amoncelés sur ce champ de carnage. Vitellius s'apperçut que quelques personnes de sa suite ne pouvaient supporter ni l'odeur ni la vue de ce lieu; se tournant vers elles, il leur adressa ces paroles, qui peignent elles seules toute la noirceur de son âme : *L'odeur d'un ennemi mort, et surtout d'un citoyen,*

est toujours agréable. C'était à de tels monstres que Rome était alors condamnée d'obéir ! *L'an* 69.

BÉJUDE (*siége de*). L'attaque de la petite forteresse de Béjude, dans la Perse, fut remarquable par un grand acte de courage. Ce château est situé sur un roc escarpé, et défendu par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que l'acier. Les Romains, ayant quitté leurs chevaux, gravissant sur le rocher, donnent l'assaut à cette tour; malgré l'ennemi, ils viennent à bout de s'en rendre maîtres. Parvenus au corps de la place, la valeur presque miraculeuse d'un soldat leur en ouvrit bientôt les portes. Sapérius, ainsi se nommait ce guerrier, parvient au pied de la muraille; puis, enfonçant des coins les uns au dessus des autres entre les jointures des pierres, et s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchait, quand un Perse, roulant sur lui une pierre d'une énorme grosseur, le précipite du haut du mur. Seulement étourdi de sa chute, il se relève, et, courant à la muraille, il y remonte avec la même intrépidité. Le Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille, déjà ébranlé par le bélier. Sapérius, toujours aussi heureux et aussi magnanime, retourne une troisième fois, parvient au haut du mur, abat d'un coup de sabre la tête de son adversaire, et la jète aux pieds des assiégeants. Les Romains, étonnés de ce prodige de hardiesse, s'empressent de suivre les traces de ce héros. Les premiers qui sautent dans la place ouvrent les portes au reste de l'armée. *L'an* 587.

BELBEYS (*combat et prise de*). L'armée d'Orient, victorieuse à Héliopolis, se hâta de profiter de ses succès pour expulser les Turcs de l'Egypte; dès le 29 mars 1800, le général Kléber se présenta devant Belbeys. Le fort et la ville étaient occupés par l'infanterie turque; mille chevaux se trouvaient en bataille sur la gauche des français. La division Régnier s'arrêta devant la ville; le général Friant fit prendre à la sienne une direction oblique vers la gauche pour l'élever sur le flanc de la cavalerie ennemie, et la tourner. Aussitôt que les Turcs apperçurent ce mouvement, ils prirent la fuite pendant que l'artillerie française répondait au feu de la ville et des forts. Le général Friant, continuant

de s'avancer, reçut l'ordre d'occuper quelques parties de l'enceinte; on y pénétra facilement : les Turcs, chassés des points les plus avantageux, se précipitèrent tous dans l'un des forts, et s'y défendirent le reste du jour. On se disposa pendant la nuit à une nouvelle attaque; mais dès le lendemain les Turcs proposèrent de se rendre, en demandant seulement qu'on leur permît de rejoindre l'armée ottomane avec leurs armes; cette dernière condition leur fut refusée; ils continuèrent leur feu; mais, dominés par celui des Français, ils éprouvèrent une perte considérable. Ce motif, et surtout le défaut absolu d'eau, les obligèrent de se rendre à discrétion. Pendant qu'on s'occupait de les désarmer, un d'entre eux, animé par le désespoir, s'écria qu'il préférait la mort; comme s'il s'indignait de ne la pas recevoir, il s'avança contre le chef de brigade Latour, et lui tira un coup de fusil presqu'à bout portant : la balle ne fit qu'effleurer son épaulette. A l'instant, tous ceux auxquels on avait laissé des armes les jetèrent, disant qu'ils n'étaient pas dignes de les conserver. Le meurtrier fut puni de mort. 31 *mars* 1800.

BELGART (*siége de*). Boleslas II, roi de Pologne, vint camper, en 1107, devant Belgart, ville considérable de la Poméranie; il députa vers les habitants, suivant l'usage de ce siècle, deux hérauts d'armes portant deux boucliers, l'un blanc, symbole de la paix, l'autre rouge, symbole de la guerre. Ils les présentèrent aux habitants, et leur dirent que Boleslas leur en laissait le choix. *Nous les prenons tous deux*, répondirent-ils avec fierté; *le blanc est le signe de la paix, que nous desirons; le rouge est le signe du sang, que nous répandrons pour nous la procurer.* Irrité de leur audace, Boleslas se prépara à un assaut général; tous les habitants bordaient les murs, bien disposés à se défendre, quand Boleslas, s'approchant d'une des portes avec un petit nombre de braves, l'enfonça à coups de hache, et entra dans la ville. Cependant les Polonais escaladent les murs, et y pénètrent de toutes parts; la réponse fière des habitants de Belgart, qui semblaient commander la victoire, n'était plus devenue qu'une vaine bravade, du moment où ils avaient succombé. *L'an* 1107.

BELGRADE (*siéges de*). 1. Au confluent du Danube et de la Save s'élève la ville de Belgrade, capitale de la Servie;

sa situation avantageuse sur une colline, la bonté de son port, la force de ses châteaux, l'excellence de ses remparts, en firent long-temps un des meilleurs boulevards de la Hongrie contre les Turcs; sa position et ses richesses étaient encore un objet continuel d'envie pour les monarques ottomans. Le premier sultan qui l'attaqua fut Amurat II. Suivi de toutes les forces ottomanes, il passa le Danube, en 1439, s'arrêta devant Belgrade, et la foudroya jour et nuit avec des canons de cent livres de balles. Dès les premières attaques, le Grand-Seigneur abattit une grande partie des fortifications, mais rien ne put intimider les habitants, résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, plutôt que de se rendre; ils se présentèrent à la brèche, et repoussèrent les Musulmans à coups d'arquebuses et de flèches. Pendant quelques jours les Turcs n'osent approcher des remparts; enfin un de leurs meilleurs capitaines, s'étant mis à la tête de leurs troupes, vient à bout de se porter sur le bord du fossé; parvenu à ce poste avantageux, il chasse les assiégés, les poursuit par la brèche, y donne l'assaut; les Turcs se répandent dans la ville; ils s'en croyaient les maîtres. Tout à coup les habitants se rassemblent, fondent sur les Turcs, en tuent le plus grand nombre. Découragé par ce revers, Amurat lève le siége, et rentre dans ses provinces. 1439.

2. Seize ans après, Mahomet II voulut couronner ses exploits par la prise de Belgrade; il l'investit par terre avec une armée de quatre cent mille hommes, en même temps que sa flotte bloquait cette place sur le Danube. Ladislas, roi de Hongrie, campait au delà du fleuve avec une grande armée; voyant qu'il perdrait Belgrade, s'il n'éloignait les galères des Infidèles, il fit monter sur de grands bateaux l'élite de ses troupes, et tomba sur les Turcs avec tant de furie, qu'il prit vingt de leurs navires, en coula plusieurs à fond, et mit le reste en fuite. Cette victoire lui rouvrit la communication avec Belgrade; il y fit entrer Jean Corvin, connu sous le nom d'Huniade. Ce général était secondé par Jean Capistran, cordelier envoyé en Hongrie par le pape pour prêcher la croisade. Ce moine se montrait à la tête de toutes les sorties un crucifix à la main, obligeait les guerriers à périr plutôt que de reculer, en leur faisant voir toujours la couronne du martyre suspendue sur leurs têtes, s'ils

mouraient de la main des Infidèles. Ses paroles et ses exemples servaient de frein contre la crainte; toujours les troupes qu'il conduisait rentraient victorieuses. Cependant l'artillerie musulmane avait fait une large brèche; Mahomet ordonne l'assaut, conduit ses troupes sur le bord du fossé, l'emporte, se jète dans la ville sans éprouver de résistance; ce calme trompeur était une ruse d'Huniade. Pour surprendre les Ottomans au milieu de leurs triomphes, Huniade avait rangé ses troupes sur une place écartée; au premier son de la trompette, la garnison de la citadelle avait ordre de se joindre à ceux qui, par ordre d'Huniade, avait abandonné la brèche. Le signal se fait entendre; les Hongrois paraissent de tous côtés. Les Turcs, attaqués en tête, en queue, en flancs, ne savent où fuir; la plupart périssent sans se défendre; quelques-uns d'eux se précipitent dans les fossés, un petit nombre se retire par la brèche. En vain Mahomet veut les soutenir; sa valeur opiniâtre est contrainte de céder; le vainqueur de Constantinople est forcé de lever honteusement le siége de Belgrade, après avoir perdu un œil et son armée. Huniade survécut peu à ce triomphe; il mourut quelque temps après de ses blessures. *L'an* 1455.

3. Tant d'efforts inutiles auraient dû décourager pour jamais les fiers Ottomans; mais plus la conquête de Belgrade était importante pour eux, plus elle excitait leur ambition. Soliman II tourna encore ses armes victorieuses, en 1521, contre cette clef de la Hongrie; il la fit d'abord bloquer par ses généraux, puis s'y rendit ensuite lui-même pour animer les opérations du siége. Pendant six semaines on mina les murailles, on fit un feu continuel, on donna chaque jour des assauts furieux; enfin, on fatigua tellement la garnison, qu'elle fut forcée de se rendre le 20 *août* 1521.

4. La Porte posséda paisiblement Belgrade pendant près de deux siècles; l'électeur de Bavière, devenu général des armées de Hongrie sous l'empereur Léopold, commença par battre les Turcs, qui voulaient lui disputer le passage de la Save, et les poursuivit ensuite jusque sous les murs de Belgrade; il en forma le siége le 30 juillet 1688. Après vingt-cinq jours d'attaque, le canon des Allemands ouvrit les murailles de toutes parts; on somma le commandant de se rendre. Sur son refus, on donna, le 6 septembre, dès

six heures du matin, le signal d'un assaut général; on attaqua en même temps cinq brèches différentes. A dix heures et demie, tous les corps se rallient au nom d'Emmanuel, *Dieu est avec nous;* les Allemands se jètent sur les Turcs avec tant de vigueur, qu'ils les renversent et les poursuivent. Le combat est terrible; toute la garnison, composée de neuf mille hommes déterminés et aguerris, réunit ses efforts pour arrêter les Chrétiens : ceux qui fuyaient se rassemblent sur les brèches, et se battent avec fureur. Les Impériaux reculent, et cèdent pas à pas la victoire; l'électeur s'en apperçoit, court aux siens, suivi du prince Eugène, l'épée nue à la main : ils se mettent à la tête des bataillons, en criant : *Mes enfants, suivez-nous*; *il faut vaincre ou mourir*. Les Allemands retournent au combat; Eugène monte le premier à la brèche, à la tête des plus braves. Un janissaire lui fend son casque d'un coup de sabre; le prince se retourna d'un air calme, perce son ennemi, et continue de combattre. La garnison est chassée des remparts, et les assaillants s'introduisent dans la ville; les Turcs veulent entrer tumultuairement dans le château; les Allemands, qui les poursuivaient l'épée à la main, y pénètrent avec eux. Le combat recommence avec plus de fureur; l'électeur est blessé d'un coup de flèche à la joue. Le danger redouble son courage; il écrase ses ennemis; bientôt sa victoire est complète. Le sang inonde Belgrade; on ne respecte ni l'âge, ni le sexe; sa garnison est passée au fil de l'épée; cinq mille janissaires deviènent les victimes du vainqueur irrité. Les Allemands perdirent environ quatre mille hommes; mais cette armée trouva quelques motifs de consolation dans un immense butin. 1688.

5. Cette conquête fameuse répandit la joie dans tout l'empire; mais à peine Léopold fut-il entré dans Belgrade, que cette place lui fut encore une fois arrachée. Le grand visir Mustapha Coprogli se présenta devant cette ville avec une armée que sa valeur, son zèle et ses exploits rendaient redoutable; il commença par en former le blocus. Apprenant que les Impériaux venaient à son secours, il ouvrit la tranchée avec la moitié de son armée, et destina l'autre à disputer aux Allemands le passage de la Save; cette position savante était très-critique. Le grand-visir, incertain du succès, attendait quelque événement capable de hâter la

réussite de ses plans; depuis huit jours, l'artillerie foudroyait la place, quand une bombe tomba sur une tour servant de magasin à poudre, et la fit sauter en éclats avec toutes les maisons voisines et une partie des murailles. Aussitôt les Turcs s'écrient que Dieu s'est déclaré par ce miracle; ne doutant plus de son assistance, ils courent aux brèches avant que la garnison eût pu réparer ce dommage. Surprise, elle résista cependant long-temps avec valeur; mais, accablée par le nombre, ayant tué beaucoup de Turcs, elle se retira le 8 d'octobre par le Danube, au nombre de sept à huit cents hommes, commandés par le général d'Aspremont et le duc de Croï. Six mille soldats, qui ne purent s'échapper, furent massacrés par les Turcs; la plupart des habitants éprouvèrent le même sort, et les Barbares ne cessèrent de massacrer que quand ils furent las de frapper. *L'an* 1690.

Cette disgrâce étonna la cour de Vienne sans lui faire perdre espérance; le duc de Croï parut tout à coup, en 1694, sous les murs de Belgrade, dont les Turcs étaient éloignés; ses batteries furent placées en peu de temps; son artillerie et ses mines jouèrent avec tant de fureur, qu'en huit jours il avait réduit en cendres tous les ouvrages avancés, lorsque le grand-visir se montra avec une puissante armée : il fallut lever le siége, et renoncer à une conquête réservée au prince Eugène.

6. Le 8 juin 1717, ce héros, devenu la terreur de l'Europe et de l'Asie, par une suite de triomphes, s'approcha de Belgrade avec une armée de cent cinquante mille hommes. Plusieurs princes français étaient venus apprendre l'art des siéges sous ce grand capitaine. Le 16, l'armée campa sur les hauteurs de Visnitza, et le lendemain tous les bagages arrivèrent, malgré une nuée de Tartares qui battaient la campagne. La comte de Palfi fut chargé d'investir la place.

Deux jours après, Eugène fit lui-même une grande reconnaissance. A peine éloigné d'un quart de lieue du camp, douze cents Turcs fondent sur son escorte. Un officier musulman le reconnaît, s'attache à lui, le suit le pistolet à la main. Il avait déjà percé deux rangs, quand il paie sa témérité de la vie. Les Turcs, trop faibles, fuient bientôt dispersés, et laissent le prince continuer son opération. De continuelles décharges de l'artillerie des galères et des saïques turques qui parcouraient le Danube, gênaient les

travaux des assiégeants, en même temps que cette flotille empêchaient le blocus complet de Belgrade. Eugène ordonna de la détruire. Un combat long et opiniâtre se donna sur le fleuve; les Ottomans furent vaincus. Forcés de fuir, ils laissèrent les Allemands maîtres de la navigation. Ainsi la ville se trouva tout à fait investie. Des lignes de circonvallation et de contrevallation complétèrent le système d'attaque et de défense. Pour lier ses opérations, le prince fit jeter des ponts sur la Save et sur le Danube : ils durèrent peu; un orage violent les entraîna. Les Turcs voulurent profiter de cet accident pour inquiéter les quartiers qui se trouvaient momentanément séparés de l'armée; ils attaquèrent les redoutes des Hessois, qui se défendirent avec courage. La première attaque du corps de la place fut peu heureuse; le prince avait chargé le colonel de Merci d'enlever les ouvrages avancés du côté du fleuve, où les approches étaient plus faciles et les fortifications moins redoutables. Au moment où il exécutait ses ordres, le colonel de Merci est frappé d'apoplexie, et rapporté dans le camp. Le prince, ne voulant confier à aucun autre cette mission délicate, s'y porta lui-même. Il y réussit, mais il courut le plus extrême danger; trois boulets passèrent entre lui et le prince de Dombes qui l'accompagnait : leur sifflement fut si violent que leurs chevaux se cabrèrent. Le 22 juillet, toutes les batteries dirigées contre la ville se trouvèrent achevées; elles furent démasquées à la fois. La garnison, forte de vingt mille hommes, répondit vigoureusement à ce feu; mais bientôt ses pièces furent démontées; elle fut contrainte de demeurer tranquille spectatrice des maux que lui causait le canon ennemi. Tout à coup on voit paraître sur les hauteurs voisines plus de cent cinquante mille Turcs, marchant en bon ordre : c'était l'armée du grand-visir. Le prince Eugène se trouva précisément alors dans la position où s'était vu César lors du siége d'Alise; il bloquait Belgrade, mais il était lui-même bloqué par toutes les forces ottomanes, accourues à la défense de cette place. Environné par terre de toutes parts, il était perdu sans ressources si ses retranchements étaient forcés. Les Turcs élevèrent plusieurs batteries, qui commencèrent à tirer, le 2 août, sur les assiégeants. Dans la nuit du 14 au 15, on les vit ouvrir la tranchée vis-à-vis le centre des Impériaux, et ils poussèrent leurs travaux à cent pas de la ligne de l'armée chrétienne. Prévenir

l'attaque de ses retranchements par l'attaque des retranchements des Turcs, était suivre l'exemple de César. Le prince Eugène s'y décida. Au centre de son armée, il plaça l'infanterie, sous les ordres du prince Alexandre de Wurtemberg; aux deux ailes il rangea sa cavalerie; sur deux lignes, derrière ces corps, des régiments d'infanterie pour les soutenir. La réserve demeura dans les retranchements, aux ordres du comte de Seckendorff, et la garde du camp fut confiée à la valeur du général Viard. Pour amuser l'armée ottomane, on bombarda vigoureusement Belgrade pendant toute la soirée du 16; le feu ne cessa qu'à minuit. A une heure, on entendit partir trois bombes : c'était le signal de la marche. Aussitôt la première ligne s'ébranle en silence; elle s'avance vers la flèche des retranchements à la lueur de la lune. Soudain un brouillard épais s'élève; la droite de cette ligne s'égare; elle tombe dans un des boyaux ennemis. Cependant le désordre se met parmi les Turcs; ils prènent la fuite; mais les janissaires se rallient et engagent le combat. L'erreur des Allemands les avait séparés du centre. Les Musulmans se jetèrent dans l'intervalle, malgré les efforts du prince Eugène, que le brouillard empêchait d'opérer. Pendant plusieurs heures, on se battit au hasard dans une obscurité profonde. Le nuage enfin se dissipe, le retour de la clarté découvre au général le danger de son armée. Aussitôt il vole à son secours, charge lui-même les Turcs avec ses volontaires : les Musulmans résistent, la bataille est sanglante; Eugène est légèrement blessé d'un coup de sabre : sous ses yeux ses soldats deviènent des héros; ils poussent, renversent, écrasent tout ce qui s'oppose à leur valeur. Les Turcs, en un instant, abandonnent le centre. L'infanterie bavaroise signale son courage; guidée par un officier français, nommé *la Colonie*, elle franchit fossés, ravins, parapets, surmonte tous les obstacles, joint les Turcs, charge, culbute leurs bataillons, les poursuit de tranchée en tranchée, s'empare d'une batterie de dix-huit canons défendue par vingt mille janissaires et quatre mille Turcs; son intrépidité victorieuse fait triompher les Impériaux. Sur les onze heures du matin, les Turcs enfoncés, battus de toutes parts, prènent la fuite, laissant treize mille morts sur le champ de bataille, cinq mille blessés, et autant de prisonniers. Cette victoire coûta plus de trois mille hommes aux Allemands, mais elle leur valut un butin immense, cent

trente canons, toutes les munitions et les vivres des Ottomans, qui perdirent cinquante-deux drapeaux, neuf queues de cheval et quatre trompettes. Le lendemain, le gouverneur de Belgrade arbore le drapeau blanc; on lui permet de sortir sans armes ni munitions. On trouve dans cette ville deux cents canons et soixante-huit mortiers. 1717.

7. L'expérience a fait voir que toutes les armées qui s'écartaient du Danube, dans les guerres de Hongrie, ont été malheureuses, parce qu'elles s'éloignaient en même temps de leurs subsistances. L'envie du commandement qui tourmentait les généraux autrichiens, en 1739, fit oublier ces vieilles maximes de guerre. L'armée impériale, disséminée de tous côtés, n'était nulle part formidable. Des ordres contradictoires multipliés augmentaient l'incertitude de ses généraux, et produisaient chaque jour chez eux de nouvelles fautes; leurs fréquents remplacements ne leur permettaient pas de réparer leurs erreurs. Le général Olivier Wallis remplaça, sur ce dangereux théâtre, Kœnigsheck, nommé grand-maître de la maison de l'impératrice. Peu flatté de ce commandement, le général Wallis écrivit au roi de Prusse, lors de sa nomination : « L'empereur m'a » confié le commandement de son armée: le premier qui l'a » conduite avant moi est en prison; celui à qui je succède » a été fait eunuque du sérail; il ne me reste que d'avoir » la tête tranchée à la fin de ma campagne. » L'armée impériale, forte de soixante mille hommes, s'assembla auprès de Belgrade. Celle des Turcs était du double plus nombreuse. Wallis marcha à l'ennemi sans avoir fait la moindre disposition. Il attaqua les janissaires avec sa cavalerie dans un chemin creux : tandis qu'elle défilait dans ce passage, elle ne put se défendre contre des janissaires postés dans des vignes et des haies, près le village de Grotzka; elle fut battue dans ce défilé avant que son infanterie eût le temps d'arriver. Celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence, de sorte que les Turcs pouvaient tirer à couvert sur elle. Les Impériaux se retirèrent au déclin du jour, ayant perdu vingt mille hommes. Si les Turcs les eussent poursuivis c'en était fait de Wallis et de son armée. Etourdi de cette disgrâce, Wallis accumula fautes sur fautes. Quoique le général Neuperg l'eût rejoint avec un gros détachement, il ne se crut d'abord en sûreté que dans les retranchements de

Belgrade. Poursuivi par le grand-visir, il abandonna encore cette ville, et repassa le Danube. L'empereur, rebuté de ces disgrâces, ordonna au maréchal de Neuperg de traiter de la paix. Il en coûta au monarque autrichien le royaume de Servie et Belgrade. Olivier Wallis s'était peu trompé dans son pronostic : il fut mis en prison dans la forteresse de Brünn, et le maréchal Neuperg, encore moins coupable, enfermé dans la citadelle de Gratz. 1739.

8. Le sort d'une forteresse importante, située sur l'extrême frontière d'Etats puissants et belliqueux, est d'être toujours exposée aux premiers coups, lorsque leurs souverains se déclarent la guerre. Belgrade retomba, en 1789, au pouvoir des autrichiens, commandés par le maréchal Laudon.

9. Rendue, en 1791, aux Turcs par l'Autriche, cette ville devint ensuite, en 1798, le théâtre de la guerre entre les Serviens rebelles et les Musulmans, qui s'en disputant la possession, combattirent même dans ses faubourgs.

BÉLINAS (*prise d'*). L'élite des braves de l'armée des Croisés descendue avec Saint-Louis dans la Terre-Sainte, fut chargée d'assiéger Bélinas, autrefois Césarée de Philippe. Cette place avait trois enceintes, était défendue par un château fort, bâti sur le sommet d'un rocher. A la vue des Croisés, commandés par le sénéchal de Joinville, les Sarrasins prènent la fuite, et courent se renfermer dans le château. On veut les y poursuivre; mais bientôt les chemins deviènent trop escarpés, puis difficiles, enfin impraticables. On est bientôt obligé de rétrograder. Les Sarrasins croyent voir reculer les Croisés; ils les poursuivent jusqu'au lieu où Joinville était resté avec un corps de troupes. Ce vaillant sénéchal soutint long-temps leurs efforts; il était près d'être accablé par leur nombre, lorsque le brave Olivier de Thermes se montre, dégage Joinville avec tous ses gens, le ramène, rentre dans la ville, qui est saccagée et brûlée. *L'an* 1253.

BELLEGARDE (*siéges de*). 1. Le seul point de communication existant vers l'est, entre l'Espagne et la France, est le grand chemin qui passe sous Bellegarde, place de l'an-

cien Roussillon, au dessus du col de Pertuis, sur les frontières de la Catalogne. Cette forteresse est un pentagone irrégulier, avec un fort avancé; elle domine la plaine, mais elle est dominée par les hauteurs adjacentes. Ces montagnes, étant inaccessibles, forment sa sûreté. La situation du fort de Bellegarde est d'autant plus avantageuse qu'on ne peut l'attaquer du côté de l'Espagne. Dès l'instant où l'armée espagnole, entrée dans le Roussillon, au mois d'avril 1793, eut pris Céret, le général don Ricardos pressa le siége de Bellegarde. Il établit, pour foudroyer cette place, une batterie de canons au col de Porteil, et une autre de mortiers en avant de la Junquière. Après avoir pillé plusieurs camps français, l'armée espagnole occupa le camp de Boulon qui couvrait l'attaque de Bellegarde, de Collioure et de Port-Vendre. Dom Ricardos ordonna d'en pousser vivement les attaques. Le fort de Bains se rendit après une vive canonnade de deux heures seulement. Deux jours après, le fort la Garde imita cet exemple. Le gouverneur de Bellegarde, sommé de se rendre, répondit que tant que les murs de la citadelle seraient intacts, son honneur lui défendait d'entendre à aucune capitulation. On continua de se canonner de part et d'autre, avec d'autant plus de vigueur, que les Français faisaient tous les efforts possibles pour ravitailler la place, et que les Espagnols ne pouvaient pénétrer au delà sans s'en être rendus maîtres. Pendant quelque temps un petit détachement sortait chaque nuit de Bellegarde, recevait un faible convoi qui partait du camp; mais les Espagnols, s'en étant apperçus, interrompirent ce léger secours. Pour réparer cette perte on tenta d'y introduire encore des vivres par une colonne marchant par le Conflant. Prévenus à temps, les Espagnols attaquèrent et dispersèrent ce convoi. Dès lors Bellegarde fut pressée davantage; on ouvrit la tranchée; des batteries foudroyèrent chaque jour de plus près ses murailles, qui, renversées, ouvrirent de tous côtés de larges brèches. Le gouverneur, manquant de vivres et d'effets de rechange, voyant tous ses bâtiments écrasés par le jeu de la bombe, capitula, et obtint les honneurs de la guerre, après un bombardement de quarante jours. 24 *juin* 1793.

2. L'arrivée du général Dugommier, vainqueur de Toulon, fut marquée par des succès à l'armée des Pyrénées

orientales. Victorieux aux Albères, au cap Béarn, il avait forcé les Espagnols de retourner sur leur territoire, pour couvrir leurs frontières menacées. Bientôt le général Augereau reprit Arles, Pratz de Mallo, Saint-Laurent de Cerda. Un léger combat, près Saint-Laurent de la Mouga, lui avait livré la seule fonderie de la Catalogne. On y avait trouvé des boulets et des bombes préparés, les moyens d'en fabriquer chaque jour, objet précieux dans le moment où Dugommier assiégeait tout à la fois Collioure, le fort Saint-Elme et Bellegarde. Ce fort et Collioure tinrent peu. Dugommier, qui voulait conserver Bellegarde intacte à la France, en faisant seulement le blocus le plus exact, attendait de la famine que les Espagnols lui rendissent en bon état une place qu'ils avaient réparée avec soin. Vingt-cinq mille hommes, commandés par les généraux Augereau, Pérignon et Sauret, formaient le blocus, tandis que dix mille, aux ordres du général Charlet, étaient en observation. Le quartier-général de Dugommier était à Agullana, en avant de la Junquière. L'armée espagnole était également séparée en deux corps, l'un de cinquante mille hommes vers Figuières, l'autre de quinze mille hommes près Puycerda. Las de se contenter d'observer les Français, le général La Union voulut tenter de faire lever le blocus. Il attaqua Augereau sur Saint-Laurent de la Mouga; les Espagnols battus n'eurent plus aucune espérance de secourir Bellegarde. Cependant sa brave garnison tint jusqu'au 17 septembre. Le marquis de Valsantaro, gouverneur espagnol, proposa ce jour-là au général Dugommier de capituler. Dugommier lui répondit : *Je ne peux accepter aucune de tes propositions ; la garnison se rendra à discrétion ; elle attendra son sort de la générosité française.* Le commandant espagnol répondit aussi laconiquement : *Je réponds d'être d'accord avec ce que tu proposes et ce que tu offres.* Dugommier entra dans Bellegarde le lendemain; il y trouva soixante bouches à feu, et quarante milliers de poudre. 18 *septembre* 1794.

BELLE-ISLE (*combats de*). 1. Une escadre française, commandée par le maréchal de Conflans, rencontra au sud de Belle-Isle l'amiral anglais Hawck. Le vent soufflait avec violence; la mer était très-houleuse. Le mauvais temps était si fort qu'aucune des deux escadres ne put se mettre en ba-

taille. Le combat s'engagea donc sans ordre ; l'arrière-garde française fut attaquée par huit vaisseaux anglais. L'affaire fut bientôt générale, et son issue funeste aux Français. Trois de leurs vaisseaux coulèrent bas, deux se brûlèrent, un se jeta à la côte, et les Anglais en emmenèrent un. Les vainqueurs souffrirent cependant beaucoup ; car deux de leurs vaisseaux sombrèrent. La nuit survint heureusement pour séparer les combattants, et dérober la flotte française à la poursuite de celle d'Angleterre. Cette action eut lieu le 20 *novembre* 1759.

2. Belle-Isle tenta les Anglais en 1761. Sa situation leur parut avantageuse pour fatiguer le commerce de la Bretagne, et inquiéter les vaisseaux sortant de Lorient ou de Rochefort. Le 7 avril ils se présentèrent dans ses eaux, et tentèrent une descente ; cette hardiesse leur coûta huit cents hommes. Repoussés une première fois, ils revinrent tenter une nouvelle entreprise. Une flotte de cent quinze voiles, aux ordres de l'amiral Keppel, les rendait maîtres de la mer. Le 22 ils se montrèrent et parurent vouloir descendre dans les endroits les mieux défendus. Les Français riaient de leurs efforts quand ils apperçurent une colonne anglaise descendant du haut d'un rocher escarpé. Trois cents Français courent à eux ; ils sont repoussés, et se replient en bon ordre vers les retranchements qui protégeaient la ville. Les Anglais se retranchent devant leur camp. Une action a lieu le 5 mai ; huit cents Français taillent en pièces les volontaires du régiment de Grey, et font beaucoup de prisonniers. Dans la nuit du 14 au 15 les assiégeants emportèrent les retranchements qui couvraient la ville, et battirent ses murs avec une telle vigueur, pendant trois semaines, que la garnison capitula, et obtint les honneurs de la guerre. 7 *avril* 1761.

3. L'amiral Villaret-Joyeuse, après avoir rallié quatorze vaisseaux et quelques frégates sous Belle-Isle, chercha, au mois de juin 1795, une division anglaise qui louvoyait dans ces parages. Les Anglais rencontrés, se voyant plus faibles, prirent chasse pour éviter un engagement désavantageux. Villaret voulut les suivre, mais bientôt ils se rallièrent à toute la flotte anglaise qui déjà forçait de voiles pour combattre. Villaret voulut à son tour virer de bord, courir sur

la terre, regagner Brest, mais un coup de vent le ramena au sud et dans les eaux de Belle-Isle où il fut chassé par toute la flotte britannique, dont la supériorité augmenta l'audace. En vain l'amiral français fait rallier la terre; le 24 juin il est atteint par lord Bridport; l'Océan était calme; les deux partis se foudroyent à boulets et à mitraille. La côte était couverte de Bretons qui attendaient avec anxiété l'issue de ce combat. Par une savante manœuvre, l'amiral anglais, perçant la ligne ennemie, s'y introduisit. Une partie de la flotte française demeura immobile; les signaux ne furent ni reçus, ni répétés. Enfin, après quatre heures d'un combat meurtrier, les Anglais s'emparèrent des vaisseaux français *le Formidable*, *l'Alexandre* et *le Tigre*, et demeurèrent maîtres de la mer. Tandis que la flotte battue se retirait en désordre à Lorient, et sous le canon du fort Louis, les Anglais se préparaient à faire débarquer, sur la côte de Quiberon, un nombre considérable d'émigrés. 24 *juin* 1795.

4. L'amiral anglais Ellison fit aussitôt sommer le général Boucret, commandant la place de Belle-Isle, de se rendre, lui promettant protection et récompense au nom de Louis XVIII, s'il voulait livrer cette place. Le général Boucret répondit qu'il était muni de vivres et d'artillerie; qu'il ne reconnaîtrait jamais Louis XVIII. On pouvait l'attaquer, mais tout était disposé pour recevoir la flotte anglaise. 26 *juin* 1795.

BELLE-POULE (*combats de la*). 1. Le signal des hostilités entre la France et l'Angleterre fut donné en 1778 par le combat de la frégate *la Belle-Poule*, commandée par le capitaine la Clocheterie. Il naviguait dans la Manche, quand il rencontra une escadre anglaise le 17 juin. Il compta jusqu'à vingt bâtiments de guerre. Pour les éviter il prit chasse. Une frégate et un sloop ennemis, meilleurs voiliers que lui, le poursuivirent et l'eurent bientôt atteint. Le commandant de la frégate anglaise lui ordonna d'aller trouver son amiral. Un officier français ne sait pas obéir aux ordres d'un ennemi; deux fois il refuse de faire la route que lui indique le commandant anglais. *L'Aréthuse*, de 28 canons, lui lança alors une première bordée dans un moment où la faiblesse du vent permettait à peine de gouverner. Il était six heures

et demie du soir ; on s'aborde à la portée du pistolet ; tous les moyens de destruction sont employés. La frégate française n'avait que vingt-six canons ; cependant son feu fut si vif que *l'Aréthuse*, trop maltraitée pour continuer le combat, profita d'un petit vent pour se replier sur son escadre. Elle essuya dans sa fuite plus de cinquante coups de canon de chasse, sans riposter une seule fois. Le capitaine français la laissa fuir ; il ne pouvait poursuivre son avantage sans courir le risque de tomber dans la flotte ennemie. Il alla se réfugier sur les côtes de Bretagne, dans les rochers de Ploascat, et instruisit la France que l'Angleterre avait, comme de coutume, commencé la guerre sans déclaration, en tâchant de prendre, avec des forces supérieures, des navires marchant avec sécurité. On compta seulement dans cette action soixante-seize blessés et trente morts. 17 *juin* 1778.

2. Le 15 juillet 1780, la frégate *la Belle-Poule* naviguait à quatre lieues sud du Croisic, quand elle apperçut un vaisseau de guerre anglais de soixante-quatre canons. Le premier mouvement du capitaine Kergariou, commandant *la Belle-Poule*, fut d'éviter, par la retraite, un ennemi trop supérieur. Depuis six heures le bâtiment chasseur gagnait à chaque moment sur la frégate qui se prépara au combat. L'action s'engagea, à onze heures, par plusieurs coups de canon de chasse et de retraite. Trois volées bien dirigées, envoyées par la frégate, avec la plus grande promptitude, obligèrent le vaisseau anglais à culer un instant. Les dommages causés dans son gréement en furent cause. Mais bientôt il revint à la charge, et lança sur la frégate un feu de mousqueterie si bien nourri, qu'une grande partie de l'équipage fut bientôt hors de combat. Les Anglais manœuvrèrent alors pour se mettre par le travers du bâtiment français. Dès qu'ils y furent parvenus, quelques volées leur suffirent pour désemparer *la Belle-Poule*, et la mettre hors d'état de faire aucune manœuvre. Dans cette extrémité, le chevalier de Kergariou envoya dans la batterie tout ce qui lui restait de monde sur les gaillards. L'équipage continua avec autant de courage que son capitaine. Lorsque Kergariou criait, pour entretenir leur ardeur, *Courage, enfants, courage !* ils lui répondaient en redoublant de zèle, et criaient *Vive le roi !* Le chevalier de Kergariou s'applaudissait d'être si bien secondé, quand il fut frappé d'un coup mortel. Il

ne voulait pas quitter le gaillard ; ses forces l'abandonnant, on le porte au poste du chirurgien; quelques moments après il expire. Le lieutenant Lamotte Tabourel prit alors le commandement de la frégate. Les Français, furieux de la mort de leur capitaine, voulaient périr les armes à la main. Les Anglais, irrités de leur vaine, mais courageuse résistance contre des forces si disproportionnées, redoublaient leur feu, et ne tiraient plus qu'à couler bas. Cette terrible canonnade dura trois quarts-d'heure, lorsque tout-à-coup on s'écria de la cale, *nous coulons bas*. Les chirurgiens et les marins les moins blessés étaient déjà remontés dans l'entrepont; l'eau entrait à grands flots dans la batterie; il y en avait six pieds dans la cale, quand M. Lamotte Tabourel, cédant au sentiment de l'humanité, ne voulant pas sacrifier le reste des braves qui se trouvaient encore sur *la Belle-Poule*, rendit aux ennemis une frégate qu'il avait si vaillamment défendue. 5 *juillet* 1780.

BELLURN (*combat de*). Le général Masséna, qui s'était continuellement illustré dans les guerres d'Italie, reçut l'ordre de repasser l'Adige, et de repousser le général Davidowich, qui avait obtenu quelques succès à Rivoli, sur l'aile gauche de l'armée française. Il soutint sa brillante réputation dans les combats de Saint-Michel, de Rivoli, de Roverbella. L'ennemi fut poursuivi avec la plus grande vigueur; les légions romaines faisaient dix ou vingt milles par jour; les colonnes françaises en firent dans ce moment jusqu'à trente; elles se battaient encore dans l'intervalle. Cette célérité, dans les mouvements et la précision de leur exécution, ne laissaient aux Autrichiens aucun relâche; chaque jour était marqué dans ce moment par de nouveaux combats, et chaque jour était signalé par des succès. Arrivé le 13 mars 1797 devant la position de Bellurn, Masséna en chassa l'ennemi par sa seule présence; mais son arrière-garde ne put marcher assez vite pour échapper à ses poursuites; il l'atteignit à Cadore, l'enveloppa, et lui fit sept cents prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un colonel et le général Luzignau. 13 *mars* 1797.

BELONE (*combat de*). Après le combat de Borghetto, les Autrichiens s'étaient retirés sur les plus hautes montagnes des Alpes carniques pour défendre aux Français les issues

du Tirol; on les vit tirer des lignes, et se fortifier avec beaucoup de soin entre la tête du lac Garda et de l'Adige. Soudain Masséna ordonna au général Joubert d'attaquer les Impériaux par le poste de la Bocchetta di Campion; le chef de bataillon, Marchand, les tourna par la droite; les Français gravissent les rochers escarpés, l'arme sur le bras. Sans tirer, ils fondent sur les Autrichiens, sautent dans leurs retranchements, tandis que le carabinier Claude Roche, qui y était entré le premier, tenait l'officier ennemi, se servait de son épée pour percer un autre Autrichien, faire trois prisonniers, et laissait sa dépouille, préférant la gloire à l'aisance que ce butin lui aurait procurée. En même temps Jean Gerrin tombait sur douze Autrichiens, les mettait en joue; son fusil manque; il se jète sur eux le sabre à la main, coupe le bras de celui qui le premier s'avance : étonnés de tant de hardiesse, les autres se rendent. Une même ardeur animait tous les grenadiers de cette colonne; rien ne lui résiste; cent ennemis sont tués, deux cents prisonniers; leurs bagages tombent au pouvoir des Français. On s'emparait alors de la position de Belone, où les Autrichiens perdirent trois cents hommes et soixante-dix prisonniers; un instant suffit pour emporter des retranchements qui avaient coûté un mois de peines et de fatigues : l'ennemi les regardait comme des boulevards inexpugnables; mais des remparts de terre purent-ils jamais arrêter des Français? Cette affaire, peu importante en elle-même, était d'un mauvais augure pour les succès futurs du comte de Wurmser, qui venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne. 5 *juillet* 1796.

BELVÉDÈRE (*combat de*). 1. L'armée d'Italie ouvrit la campagne de 1793 par l'attaque du poste de Belvédère; le général Dagobert chassa les troupes légères piémontaises qui occupaient la droite et la gauche de la Vésubia; puis le général Brunet se dirigea vers Belvédère, occupée par cinq mille Piémontais, avec deux pièces de canon : les Français attaquèrent si vigoureusement, que les Piémontais, malgré la fusillade et la canonnade la plus vive, abandonnèrent bientôt leurs positions. 1793.

2. Une colonne de dix mille Français, après s'être emparée de Lentosca et de Belvédère sur la Vésubia, dès les

premiers jours de 1794, menaça bientôt le camp de Raussa; d'un autre côté, les Français occupaient différents postes sur les frontières de l'état de Gênes. Le 29 avril, ils s'emparèrent des forts de Saorgio, Rocabilière et Saint-Martin, et les Piémontais abandonnèrent leur camp de la Fource; le général Serrurier s'était porté aux sources de la Salèze et de la Rouine. Partout les Piémontais, repoussés avec une perte considérable, furent complètement battus; on leur prit plus de soixante pièces de canon de tout calibre, et plus de deux mille prisonniers : leur perte, en morts fut très-considérable. Un général de brigade français et un adjudant-général furent tués; la perte totale fut peu considérable; mais la résistance de l'ennemi donna plus de prix à cette victoire. 29 *avril* 1794.

BELVEDÈRE en Calabre (*siége de*). Jacques II, roi de Sicile et d'Arragon, assiégea, en 1289, la place de Belvédère, en Calabre; un Français, nommé Robert Sanguinet, en était gouverneur. Ce capitaine, habile ingénieur, écrasait les assiégeants par une grêle de pierres, qu'il ne cessait de lancer avec des machines. Deux de ses fils étaient prisonniers dans le camp ennemi; André Doria, homme de sang, proposa de les attacher au lieu où ces pierres tombaient en plus grand nombre; on exécute ce projet, et l'on en instruit leur père. Sanguinet balance quelques instants; cependant le devoir l'emporte sur la tendresse paternelle; il fait continuer de tirer au même endroit. Un de ses fils est assommé; l'autre échappe à cette grêle meurtrière; honteux de cette barbarie, le roi fait détacher le fils du gouverneur qui était encore en vie, le renvoye à son père avec le corps de son malheureux frère, et lève le siége. 1289.

BELVER (*combat de*). Six mille Espagnols attaquèrent, le 26 juin 1794, les Français campés à Bézalu, tandis qu'une nuée de soldats de cette nation se répandaient dans la vallée de Puycerda; les troupes aux ordres des généraux Charlet et d'Oppen se portent vivement sur les points d'attaque, et combattent avec la valeur française. Des volontaires revenant d'une expédition sur Campredon, manquaient pour la plupart de souliers; on leur annonce que l'ennemi s'avance vers Belver; d'un mouvement spontané ils coupent leurs sacs de peau, en forment des semelles, qu'ils attachent

sous leurs pieds : ainsi chaussés, ils courent partager les dangers de leurs frères d'armes ; l'ennemi est complètement battu, et compte dans cette journée une perte de mille soldats, morts ou prisonniers. 26 *juin* 1794.

BENDER (*journée de*). Le 11 de février 1713, le Grand-Seigneur ordonna qu'on fît partir incessamment le roi de Suède pour ses Etats. Un aga turc, et un murse tartare, suivis de vingt mille Tartares, et de six mille Ottomans, vinrent intimer au monarque fugitif les sublimes volontés du sultan. Charles, persuadé que c'était un artifice de ses ennemis, ne voulut point obéir, et résolut de repousser la force par la force.

M. de Voltaire raconte de la sorte cet étrange événement.

« Charles, sans s'étonner, fit faire des retranchements » réguliers autour de sa maison de Bender, par ses trois » cents Suédois. Il y travailla lui-même. Son chancelier, » son trésorier, ses secrétaires, ses valets de chambre, tous » ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient » les fenêtres; les autres enfonçaient des solives derrière les » portes, en forme d'arc-boutants. Quand on eut bien bar- » ricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ses » prétendus retranchements, il se mit à jouer aux échecs » tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout » eût été dans une sécurité profonde. »

En vain employa-t-on les prières les plus pressantes pour détourner le monarque d'une résolution si désespérée. Il fut inflexible : il fallut l'imiter. Soixante janissaires, qui étaient venus en habits de paix pour l'exhorter à prendre un parti moins violent, furent renvoyés avec mépris.

« Charles, préparé à l'assaut, se flattait en secret du » plaisir et de l'honneur de soutenir, avec trois cents Sué- » dois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son » poste. Son chancelier Mullern, son secrétaire Empréüs, » et les clercs, devaient défendre la maison de la chancel- » lerie. Le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche, » était à un autre poste. Les palefreniers, les cuisiniers » avaient un autre endroit à garder ; car avec lui tout était » soldat. Il courait à cheval de ses retranchements à sa » maison, promettant des récompenses à tout le monde, » créant des officiers, et assurant de faire capitaines les

» moindres valets qui combattraient avec courage. On ne
» fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs et des
» Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec
» dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de
» cheval flottaient en l'air ; les clairons sonnaient ; les cris
» de *Alla ! Alla !* se faisaient entendre de tous côtés.

» Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre,
» forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Sué-
» dois tirèrent l'épée. Les trois cents soldats furent enve-
» loppés et fait prisonniers sans résistance. Le roi était alors
» à cheval, entre sa maison et son camp, avec les géné-
» raux Hord, Dardorff et Sparre. Voyant que tous ses sol-
» dats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-
» froid à ces trois officiers : Allons défendre la maison. Nous
» combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*.
» Aussitôt il galope avec eux vers cette maison où il avait
» mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on
» avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

» Mais, quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent as-
» siégée de janissaires. Déjà même près de deux cents
» Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'é-
» taient rendus maîtres de tous les appartements, à la ré-
» serve d'une grande salle où les domestiques du roi s'é-
» taient retirés. Cette salle était heureusement près de la
» porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe
» de vingt personnes. Il s'était jeté en bas de son cheval,
» le pistolet et l'épée à la main ; et sa suite en avait fait
» autant. Les janissaires tombent sur lui de tous côtés. Ils
» étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de
» huit ducats d'or à quiconque aurait seulement touché son
» habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait ; il tuait
» tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire
» qu'il avait blessé, lui appuya le mousqueton sur le vi-
» sage. Si le bras du Turc n'avait pas fait un mouvement
» causé par la foule qui allait et venait comme des vagues,
» le roi était mort. La balle glissa sur son nez, lui emporta
» le bout de l'oreille, et alla casser le bras au général
» Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à
» côté de son maître. Le roi enfonça son épée dans l'esto-
» mac du janissaire. En même temps, ses domestiques, qui
» étaient renfermés dans la grande salle, en ouvrent la
» porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite

» troupe. On referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec ce qu'on peut trouver.

» Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. Allons un peu chasser ces Barbares de chez moi, dit-il; et, se mettant à la tête de son monde, il ouvre lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher. Il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient. Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves. Le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par leurs succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et, en un quart-d'heure nettoyèrent la maison d'ennemis.

» Ils refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes. Une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires. On s'en servit à propos. Les Suédois tiraient à travers les fenêtres presqu'à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure. Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien. Le kan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du temps, du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées. La maison fut en flammes en un moment. Le toit, tout embrasé, était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il le prend lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jète à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie: l'embrasement redoubla avec plus de rage. L'appartement du roi était consumé: la grande salle, où les Suédois se tenaient, étaient remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins. La moitié du toit était

» abîmée dans la maison même : l'autre tombait en dehors,
» en éclatant dans les flammes. Un garde nommé *Walberg*,
» osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre.
» Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il
» n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier ? Un
» autre garde nommé *Rosen*, s'avisa de dire que la maison
» de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un
» toit de pierre, et était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait
» faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre.
» Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi ! Il embrassa ce
» garde, le créa colonel sur-le-champ. Allons, mes amis,
» dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb
» que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la
» main. Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison
» toute embrasée, voyaient, avec une admiration mêlée
» d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point. Mais
» leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent
» ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en
» désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient ar-
» més d'épées et de pistolets. Chacun tira deux coups à la
» fois, à l'instant que la porte s'ouvrit ; et, dans le même
» clin d'œil, jetant leurs pistolets, et s'armant de leurs
» épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ;
» mais, le moment d'après, cette petite troupe fut en-
» tourée. Le roi, qui était en botte, selon sa coutume,
» s'embarrassa dans ses éperons, et tomba. Vingt-un ja-
» nissaires se jètent aussitôt sur lui, le désarment, et l'em-
» mènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les
» bras, et les autres sous les jambes, comme on porte un ma-
» lade que l'on craint d'incommoder. Au moment que le
» roi se vit saisir, la violence de son tempérament, et la fu-
» reur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre,
» firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il
» ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup-d'œil
» de colère. Il regardait les janissaires en souriant ; et ceux-ci
» le portaient en criant *Alla!* avec une indignation mêlée de
» respect. Ses officiers furent pris en même temps, et dé-
» pouillés par les Turcs et par les Tartares. » 11 *février* 1713.

BÈNE (*siéges de*). 1. Henri II, roi de France, ayant pris, en 1551, le parti du duc de Parme, Charles-Quint lui déclara la guerre. Le Piémont en fut à l'ordinaire le premier

théâtre ; les Espagnols y attaquèrent la ville de Bène. Cette place était importante et difficile à défendre. Elle parut digne d'être confiée aux soins d'un brave d'une valeur et d'une capacité peu communes. Le maréchal de Brissac jeta les yeux sur Blaise de Montluc, militaire d'un courage à toute épreuve. Ce brave montra beaucoup d'opposition à s'en charger. *Que ferai-je*, dit-il au maréchal, *dans une ville où sous trois jours les soldats mourront de faim ? Je ne sais pas faire des miracles.. — J'ai si bonne opinion de vous*, répondit Brissac, *que si je vous savais dans la place, je la croirais sauvée ; en tout cas, vous obtiendrez une capitulation honorable. — Que me dites-vous-là, monsieur*, reprend Montluc ? *j'aimerais mieux être mort, que de voir mon nom en pareilles écritures !* Cependant Montluc se laissa gagner, défendit courageusement Bène, et fit lever le siége. 1551.

2. Après la perte de la bataille de Mondovi, les Piémontais passèrent la Stura en 1793, vinrent prendre position entre Coni et Cherasco, à neuf lieues de Turin. Cette ville, forte par sa situation au confluent de la Stura et du Tanaro, était munie d'une enceinte bastionnée et fraisée ; elle pouvait promettre une longue résistance. Si le roi de Sardaigne laissait prendre cette place, son trône s'écroulait sans ressource : l'activité de Bonaparte ne lui promettait pas un instant de relâche. Le 23 avril il passe l'Elero, fait jeter de nouveaux ponts sur le Pezio, arrive sur le soir à Carro. Dès le lendemain la ville de Bène est prise par le général Serrurier : deux jours après, il se présente à Fossano, quartier du général piémontais Colli, tandis que Masséna se porte sur Cherasco, presque aussitôt évacuée par les Piémontais. Après avoir échangé quelques boulets, on y prend vingt-huit pièces de canon et des magasins considérables. Fossano se rend le même jour au général Serrurier ; Alba est prise par Augereau. Les Français y jètent des ponts sur le Tanaro. L'armée française n'était plus qu'à neuf lieues de Turin. Le roi de Sardaigne sentit que le moment était venu de conjurer l'orage prêt à fondre sur lui ; il demanda la paix. Bonaparte, voyant un ennemi de moins et plus de forces disponibles contre l'Autriche, lui accorda un armistice, mais, pour gage de sa foi, il exigea les places de Ceva, Coni et Tortone. On trouva dans cette dernière cent pièces

de canon de bronze, et d'immenses munitions de guerre; Coni et Ceva étaient aussi richement approvisionnée. Ainsi la guerre alimentait la guerre, et des succès étaient entre les mains de Bonaparte les éléments de nouvelles victoires. 23 *avril* 1795.

BÉNÉADI (*combat de*). Le général Davout croyait avoir anéanti le reste des Arabes d'Yambo qui infestaient la haute Egypte, quand il fut prévenu qu'il se formait à Bénéadi, grand et superbe village dont les habitants passaient pour les plus braves de l'Égypte, un rassemblement de Mameloucks, d'Arabes et de Darfouriens caravanistes, arrivant de l'intérieur de l'Afrique. Mourad-Bey devait venir des Oasis se mettre à la tête de cette troupe. Davout n'hésite pas un moment de marcher à l'ennemi. Le 18 avril 1798, il arrive près de Bénéadi; le flanc du village vers le désert était couvert d'une grande quantité de cavalerie. Ce général fait former son infanterie en deux colonnes; l'une doit enlever le village, pendant que l'autre le tournera. Le chef de brigade Pinon, militaire distingué par ses talents, reçoit un coup de fusil en passant près d'une maison, et tombe mort. La cavalerie française apperçoit les Mameloucks dans le désert; une des colonnes de l'infanterie s'y porte; mais l'avant-garde de Mourad-Bey, que la misère avait fait sortir des Oasis, lui porte promptement le conseil d'y retourner. Les Arabes et les paysans à cheval lâchent pied. L'infanterie et la cavalerie reviènent à la charge; le village est aussitôt investi; l'infanterie y entre. Malgré le feu qui sort de toutes les maisons, les Français s'en rendent maîtres. Deux mille Arabes, Maugrabins, Darfouriens, Mameloucks et habitants de Bénéadi, restent sur le champ de bataille. En un instant ce beau village est réduit en cendres, et n'offre plus que des ruines. On y fait un butin immense; on y trouve des caisses pleines d'or. 18 *avril* 1798.

BÉNÉVENT (*combats et siége de*). 1. La plaine de Bénévent fut témoin, 275 ans avant l'ère chrétienne, de la dernière action entre Pyrrhus et les Romains. Le roi d'Epire comptait sous ses drapeaux quatre-vingt mille soldats; l'armée romaine était de vingt mille hommes. Peu rassuré par un tel avantage numérique, le roi d'Epire parvint encore à diviser les deux consuls, en envoyant en Lu-

canie un faible corps de Grecs amuser Lentulus. Pendant cette manœuvre, il marcha lui-même pour surprendre Curius. Il y eût réussi, s'il ne se fût égaré dans un bois pendant la nuit. Son apparition soudaine causa cependant quelques troubles dans l'armée consulaire. Pour masquer cette confusion, Curius attaqua aussitôt avec fureur l'avant-garde des Grecs, sans leur laisser appercevoir le petit combat des Romains. Le succès couronna l'audace; l'avant-garde des Grecs fut mise en fuite; quelques éléphants tombèrent au pouvoir du consul. Encouragé par cet avantage, Curius s'étendit dans la plaine, et engagea le combat; il fut long-temps douteux, et les Grecs d'abord mis en déroute. Pyrrhus fit alors avancer ses éléphants; leur choc fut terrible, et les légionnaires repoussés, sans pouvoir être ralliés, jusque sur le corps de réserve. Dans ce moment, des troupes fraîches se jetèrent sur les éléphants. Elles étaient armées des flèches, dont le fer creux était environné et rempli de matières combustibles; leur pointe, bien acérée, s'enfonçant dans la peau des éléphants, y fixait ces petits brûlots, et les rendait furieux en brûlant les chairs qui environnaient la pointe de ces dards. Frappés de ces traits, les éléphants se renversent sur leurs propres bataillons, et les mettent dans un désordre tel, que vingt-six mille Grecs demeurent sur le champ de bataille, douze cents sont prisonniers; Pyrrhus abandonne son camp tout tendu au consul. Curius en admira l'ordre et la symétrie, car les Romains n'avaient eu jusqu'alors aucune espèce de camp tracé; ils dressaient leurs tentes sans alignement et sans ordre, observant seulement de ne pas se trop écarter, et de s'environner d'un fossé encore irrégulier. Cette conquête leur apprit à mesurer le terrain, à l'environner de tranchées, à se fortifier dans un camp comme dans une citadelle régulière, à mettre chaque corps à sa place, et à renfermer toute leur armée dans une même enceinte. 275 *ans avant J. C.*

2. Constant II, empereur d'Orient, tenta de réunir à sa couronne les états d'Italie, qui en avaient été démembrés par les incursions des Barbares. Il parut, en 663, devant Bénévent. Romoald, fils de Grimoald, roi des Lombards, défendait cette ville. Pressé vivement par l'ennemi, Romoald envoya son gouverneur Sesuald en avertir son père. Le monarque assemble aussitôt son armée, se met en mar-

che, renvoie Sesuald pour instruire Romoald du secours qu'il amenait. Sesuald, arrêté par les Grecs, est conduit, par ordre de l'empereur, sous les murs de Bénévent, avec ordre d'annoncer aux assiégés, sous peine de la vie, qu'ils n'ont aucun secours à attendre. Le généreux Sesuald, parvenu aux pieds des murailles, s'écria en appercevant Romoald : *Courage ! mon prince ! courage ! Bientôt le roi va fondre sur l'ennemi. Prenez soin, je vous en conjure, de ma femme et de mes enfants ; car je vais payer de ma tête l'avis que je vous donne.* Le cruel Constant tint parole ; il fit trancher la tête à ce fidèle officier, et la fait lancer par dessus les murs de la ville. Romoald l'arrosa de ses larmes. Cependant Grimoald approchait. L'empereur, sans oser l'attendre, leva promptement le siége ; mais son arrière-garde fut encore atteinte et taillée en pièces par les Lombards. *An* 663.

3. Dans les siècles où les papes disposaient des trônes, Urbain IV, irrité contre Mainfroi, roi de Naples, qui lui avait enlevé une province, donna son royaume à Charles, duc d'Anjou, frère de Saint-Louis. Ce prince atteignit Mainfroi à une lieue de Bénévent. Un combat terrible eut lieu entre ces deux compétiteurs dans une plaine appelée *le Champ-fleuri*. Les avantages furent variés pendant quelques heures ; mais les Français demeurèrent victorieux. Trois mille Napolitains restèrent sur la place : Mainfroi fut tué, *An* 1226.

BÉRA (*combats de*). 1. Tandis que les Espagnols attaquaient les Français dans la position d'Urugne et de Saint-Jean-de-Luz, une colonne de deux mille hommes vint insulter les Français dans la position de Béra, où ils les savaient bien moins nombreux. Les avant-postes se replièrent jusqu'à ce qu'ils fussent à portée d'être secourus par le général Duprat. A l'aide d'une nombreuse artillerie, les Espagnols incendièrent une trentaine de maisons isolées de ce village ; mais, tournés par les chasseurs basques, ils se mirent bientôt à fuir pour éviter la baïonnette française. 1793.

2. Les Français venaient de chasser les Espagnols de la vallée de Bastan ; ce succès, en leur donnant l'entrée du

territoire espagnol, n'était que le prélude de nouveaux combats. Le chemin qui conduit de Saint-Jean-de-Luz à Béra, dont les Français voulaient se rendre maîtres, est dominé par la haute montagne de Commissari, où les ennemis avaient multiplié leur défense. Deux étages de retranchements couronnaient ce chemin et les gorges qui y aboutissaient. Pour empêcher ces postes d'être tournés, les Espagnols avaient établi deux batteries, dont le feu enfilait la gorge d'Olette et le chemin de Sarre. Le 24 juillet, à neuf heures du soir, les troupes du centre de l'armée francaise se mirent en mouvement, sous la conduite du général Dessein. Leur colonne de droite attaqua la première la redoute du Commissari. Les bataillons, se présentant d'abord à la hâte devant le parapet qui liait les deux redoutes, furent obligés de chercher un abri sous ce parapet. Accumulées sur ce point, les troupes se décidèrent à se porter de nouveau en avant. Elles franchirent d'abord la première ligne de défense espagnole ; et s'appercevant ensuite que la redoute de droite n'avait été fermée que par une simple traverse, elles s'y précipitèrent et s'y établirent. L'autre redoute, attaquée en même temps par la colonne qui arrivait par la gorge d'Olette, se rendit par capitulation. La colonne de gauche s'empara des redoutes de Marie-Louise et de Sainte-Barbe, abandonnées par l'ennemi. Ces redoutes emportées, on s'empara de Béra et de Lesaca, au delà de la Bidassoa. Ces conquêtes, où l'on enleva trois cents prisonniers et sept pièces de canon, donnaient la facilité de tourner les positions de Saint-Martial et d'Irun, et d'attaquer la montagne d'Aya. 24 *juillet* 1794.

BERCHEM (*combat de*). Quand Pichegru prit le commandement de l'armée du Rhin, vers la fin de l'automne de 1793, ses premiers pas eurent pour objet la délivrance de Landau, dont les environs étaient occupés par le général Wurmser. Devant son armée était le corps des Français émigrés, commandé par le prince de Condé. Ils occupaient le village de Berchem, dans la Basse-Alsace. Pichegru, voulant tâter la ligne ennemie, fit attaquer ce point, mais obliquement, en refusant sa ligne. Leur première tentative eut lieu obliquement le 1er décembre, Pichegru refusant le reste de sa ligne. Cette entreprise ne réussit pas. L'attaque se renouvela le lendemain par des troupes éparses, que l'on

nommait alors *tirailleurs*. A un signal elles se réunirent, et forcèrent le village de Berchem. Condé était en arrière à la tête de son infanterie, que l'on appelait *les bataillons nobles*; il rentra dans le village, et le reprit l'épée à la main. Au moment où sa cavalerie rencontra les escadrons républicains, le choc fut vif, mais le terrain demeura aux soldats de Condé. Dans cette action, le duc de Bourbon fut blessé, tous ses aides de camp tués ou blessés; sept canons demeurèrent en son pouvoir; mais la défense de Berchem lui coûta plus de mille soldats nobles et trois cents cavaliers. Quelques jours après, les Républicains renouvelèrent leurs efforts sur le poste commandé par le général Klénau, dont le corps appuyait celui de Berchem. Ce corps se replie, malgré les renforts d'infanterie et de cavalerie envoyés par Condé, et se retire d'abord derrière Haguenau. L'armée de Condé, dont le flanc était découvert, fit aussi sa retraite en bon ordre. Cet avantage laissa cependant les ennemis maîtres de la Lauter. 2 *et* 4 *décembre* 1793.

BERGARA (*combat de*). Le général Moncey, voyant avec peine un corps de quatre mille Espagnols campé sur les hauteurs de Bergara, au dessous de Mondragon, résolut de l'enlever. Pour cette opération, il fit partir de Lecumberi le général Frégeville avec six bataillons, tandis que quatre autres se mirent en marche de Tolosa, et deux de Guétaria, pour attaquer l'ennemi sur son front en même temps que sur ses ailes. Le 28 novembre, l'attaque commença par une colonne de grenadiers, commandés par le chef de bataillon Gravier. Elle ne fut ni longue, ni meurtrière. En un instant, les Espagnols, mis en pleine déroute, fuirent en désordre, laissant cent cinquante morts sur le champ de bataille, deux cents prisonniers, un canon, cinq mille fusils, la caisse militaire, trente-huit caissons. Si le général Frégeville n'eût pas été égaré par ses guides, ce corps eût été enlevé en totalité. Les gardes-du-corps du roi d'Espagne ne montèrent à cheval que pour fuir à toutes jambes sur leurs chevaux andalous. Le général espagnol Rubi se sauva lui-même à la nage, laissant son bel habit brodé aux mains d'un tambour de grenadiers, qui en fit sa casaque. Les jolies villes d'Ascuatia et d'Aspetia tombèrent en même temps au pouvoir des Français. 28 *novembre* 1794.

BERGEN (*bataille de*). Le prince Ferdinand de Brunswick ouvrit de bonne heure la campagne, en 1759. Ayant réuni sans bruit quarante-cinq mille hommes, il espérait surprendre les Français, les repousser au delà du Rhin, et reporter le théâtre de la guerre en Franconie, et dans le Palatinat. Son activité ne put prévenir la vigilance de M. de Broglie. Ayant combiné toutes les manœuvres du prince Ferdinand, il devina ses projets, et jugea bientôt qu'il allait faire sa jonction avec l'armée prussienne, pour écraser l'empire, ou qu'il se jèterait tout à coup sur les Français cantonnés dans les environs de Francfort sur le Mein. Dans cette incertitude, M. de Broglie se fortifia dans Bergen. Le mouvement du général hanovrien fut encore plus rapide que les Français ne l'avaient prévu. M. de Broglie avait réuni, en vingt-quatre heures, seulement vingt-cinq mille hommes. Sûr de la valeur des guerriers qu'il commandait, certain qu'ils ne demandaient qu'à combattre, il ne compta pas le nombre des ennemis, mais les attendit de pied ferme avec cette noble hardiesse, présage ordinaire de la victoire.

Le 13 avril, à neuf heures du matin, l'ennemi paraît et s'ébranle. Il commence l'action par l'attaque du village de Bergen. Les Français reçoivent cette charge avec courage. Trois fois les Hanovriens sont repoussés avec un grand carnage. Leur général feignit alors de vouloir faire sa retraite; il espérait ainsi entraîner les Français loin d'une position avantageuse. Ce stratagème usé ne le servit pas mieux : M. de Broglie demeura immobile, et se préserva des dangers où l'aurait entraîné une valeur inconsidérée devant un ennemi supérieur. Les Hanovriens restèrent en présence le reste du jour, et firent leur retraite à l'entrée de la nuit, laissant sur le champ de bataille six mille morts ou blessés. La victoire ne coûta pas trois mille hommes aux Français. Le général hanovrien prit un parti digne d'un homme courageux au milieu des revers. Il se consola en attendant une faute de l'ennemi dont il pût profiter, et rétrograda jusques dans le centre de l'électorat d'Hanovre, abandonnant la Hesse pour laquelle il avait combattu malheureusement. 13 *avril* 1759.

BERGERAC (*siége de*). Pendant les guerres continuelles des Anglais et des Français en Guienne, le comte de Lisle-Jourdain, commandant pour Philippe VI, se renferma dans

Bergerac. C'était alors une place très-forte. De ce point il espérait couvrir le Périgord; son calcul fut trompé. Les Anglais livrèrent deux assauts si furieux à Bergerac, que le comte crut imprudent d'en attendre un troisième : il évacua cette ville, dont la conquête fut suivie de toutes celles du Périgord par les Anglais. 1345.

BERGFRIED (*combat de*). Après avoir battu les Prussiens, l'empereur Napoléon se porta à la rencontre des Russes, au mois de janvier 1807. Le 3 février, au point du jour, l'armée russe, qui avait rétrogradé en toute hâte, tournée par son flanc gauche et rejetée sur la Vistule qu'elle s'était tant vantée de passer, parut rangée en bataille, la gauche appuyée au village de Mouckten, le centre à Joukowo, couvrant la grande route de Liebstadt. L'empereur se porta au village de Gecktendorff, et plaça en bataille le corps du maréchal Ney sur la gauche, le corps du maréchal Augereau au centre, le corps du maréchal Soult à droite, et la garde impériale en réserve. Il ordonna au maréchal Soult de se porter sur le chemin de Gustadt, et de s'emparer du pont de Bergfried, pour déboucher sur les derrières de l'armée ennemie. Cette manœuvre devait donner à cette affaire un caractère décisif : vaincus, les Russes étaient perdus sans ressources.

Le maréchal Soult envoya sa cavalerie légère, commandée par le général Guyot, à Gustadt. Ce corps seul fit prisonniers seize cents Russes, et s'empara d'une grande partie des bagages de leur armée. Le général russe, appercevant le mouvement du maréchal Soult, sentant toute l'importance du pont de Bergfried, qui protégeait la retraite de son flanc gauche, y fit porter, en toute hâte, douze bataillons. Une vive canonnade s'engagea à trois heures après midi; le quatrième régiment de ligne et le vingt-quatrième d'infanterie légère abordèrent les premiers l'ennemi dans ses positions, dont ils le débusquèrent. Ces deux seuls régiments et un bataillon de la vingt-huitième en réserve passèrent ce pont au pas de charge, enfoncèrent douze bataillons russes, prirent quatre pièces de canon, et couvrirent le champ de bataille de morts et de blessés. Deux régiments, qui les suivaient, étaient impatients de se mesurer avec l'ennemi; mais déjà il avait abandonné toutes ses belles positions, et se repliait dans une déroute complète. La nuit, surprenant les deux armées, mit fin à cette action. Les Russes éprouvèrent, le

lendemain, de nouvelles pertes; elles furent peu considérables pour cette journée, parce que, fuyant en toute hâte, ils n'avaient laissé que de faibles arrière-gardes de cavalerie, que l'on mena tambour battant pendant six lieues. 3 *février* 1807.

BERG-OP-ZOOM (*siéges et combat de*). 1. Les Espagnols attaquèrent, en 1588, Berg-op-Zoom, défendue par Morgan, capitaine anglais, intelligent et brave. Le duc de Parme, connaissant toutes les difficultés de l'entreprise, crut l'abréger en tentant de gagner deux officiers anglais, qui passaient pour médiocrement délicats. Ces deux militaires découvrent à leur commandant les propositions du duc. On leur ordonne d'entrer en négociations. Ils passent dans le camp ennemi. On leur donne à conduire un détachement de quatre mille hommes pour s'emparer de la place. Eux-mêmes marchent à la tête entre deux soldats, chargés de les poignarder s'ils trompent la confiance des Espagnols, ou s'ils ne les introduisent pas dans la citadelle. Ils y entrent en effet; mais à peine quarante hommes ont-ils passé la porte, que la herse tombe. Les Espagnols, qui se trouvent au dedans de Berg-op-Zoom, n'osent tuer leurs guides, tandis que l'artillerie de la place foudroie le reste du détachement qui se trouvent sous la muraille. Le déshonneur et la défaite furent, dans cette journée, pour les Espagnols qui, dégénérant de la valeur castillane, se trouvèrent pris dans leur propre piége. 1588.

2. La cour de Madrid avait mis à la tête de soixante mille hommes le fameux Spinola. Ce général, pour se conformer à l'intention de son maître, entra sur les terres de la Hollande, et se présenta devant Berg-op-Zoom, ville célèbre du Brabant hollandais, dont la situation dans les marais rend les approches très-difficiles. Les Espagnols prirent leurs postes; dressèrent leurs batteries; foudroyèrent les remparts; donnèrent plusieurs assauts; firent trembler les assiégés. Mais le prince d'Orange leur ayant donné du secours, les assiégeants se retirèrent, le 2 d'octobre 1622, après avoir perdu dix mille hommes, et consumé près de deux mois à faire d'inutiles efforts. Cette glorieuse résistance fit donner à Berg-op-Zoom le titre de pucelle. 1622.

3. Pendant plus d'un siècle, cette vierge fut intacte;

mais, en 1747, elle se vit ravir, par l'illustre et impétueux Lowendhal, l'honneur et la réputation dont elle jouissait depuis tant d'années. Pour recueillir les fruits de la mémorable journée de Lawfeld, Louis XV ordonna le siége de cette importante place; et ses guerriers, brûlants du desir de signaler leur courage, s'empressèrent d'obéir. Nous suivrons le célèbre auteur de la Henriade dans le récit de cette expédition fameuse. C'est mériter l'approbation du lecteur; c'est consulter son goût, que d'offrir à ses regards les productions d'un écrivain que le public admire, et que ses envieux même estiment.

« On mit le siège devant Ber-op-Zoom, place réputée » imprenable, moins parce que le célèbre et ingénieux » Cohorn y avait épuisé son art, que parce qu'elle était » continuellement rafraîchie par l'Escaut, qui forme un » bras de mer derrière elle. Outre ces défenses, outre une » nombreuse garnison, il y avait des lignes auprès des » fortifications, et, dans ces lignes, un corps de troupes » qui pouvait à tous moments secourir la ville. De tous » les siéges qu'on a jamais faits, celui-ci peut-être a été le » plus difficile. On en chargea le comte de Lowendhal, » qui avait déjà pris une partie du Brabant hollandais.... » Les Alliés et les Français, les assiégés et les assiégeants » même crurent que l'entreprise échouerait. Lowendhal » fut presque le seul qui compta sur le succès. Tout fut » mis en œuvre par les Alliés : garnison renforcée, sècours » de provisions de toute espèce par l'Escaut, artillerie bien » servie, sorties des assiégés, attaques faites par un corps » considérable, qui protégeait les lignes auprès de la place, » mines qu'on fit jouer en plusieurs endroits. Les maladies » des assiégeants, campés dans un terrain malsain, secon» daient encore la résistance de la ville. Ces maladies con» tagieuses mirent plus de vingt mille hommes hors d'état » de servir; mais ils furent aisément remplacés. Enfin, » après trois semaines de tranchée ouverte, le comte de » Lowendhal fit voir qu'il y avait des occasions où il faut » s'élever au dessus des règles de l'art. Les brèches n'étaient » pas encore praticables. Il y avait trois ouvrages foible» ment commencés, le ravelin d'Edem, et deux bastions, » dont l'un s'appelait la *Pucelle* et l'autre *Cohorn*. Le gé» néral résolut de donner l'assaut à la fois à ces trois en» droits, et d'emporter la ville.

» (*Le 16 de septembre.*) Les Français, en bataille rangée,
» trouvent des egaux, et quelquefois des maîtres dans la
» discipline militaire. Ils n'en ont point dans ces coups de
» main et dans ces entreprises rapides où l'impétuosité,
» l'agilité, l'ardeur renversent en un moment les obstacles.
» Les troupes commandées en silence, tout étant prêt au
» milieu de la nuit, les assiégés se croient en sûreté. On
» descend dans le fossé; on court aux trois brèches : douze
» grenadiers seulement se rendent maîtres du fort d'Edem;
» tuent ce qui veut se défendre; font mettre bas les armes
» au reste épouvanté. Les bastions la Pucelle et Cohorn
» sont assaillis et emportés avec la même vivacité. Les
» troupes montent en foule. On emporte tout; on pousse
» aux remparts; on s'y forme : on entre dans la ville, la
» baïonnette au bout du fusil. Le marquis de Lugeac se
» saisit de la porte du port. Le commandant de la forte-
» resse de ce port se rend à lui à discrétion : tous les autres
» forts se rendent de même. Le vieux baron de Cromstron,
» qui commandait dans la ville, s'enfuit vers les lignes. Le
» prince de Hesse-Philipstadt veut faire quelque résistance
» dans les rues, avec deux régiments, l'un écossais, l'autre
» suisse; ils sont taillés en pièces; le reste de la garnison
» fuit vers les lignes qui devaient la protéger. Ils y portent
» l'épouvante. Tout fuit : les armes, les provisions, le ba-
» gage, tout est abandonné : la ville est en pillage au soldat
» vainqueur. On s'y saisit, au nom du roi, de dix-sept
» grandes barques chargées dans le port de munitions de
» toute espèce, et de rafraîchissements que les villes de
» Hollande envoyaient aux assiégés. Il y avait sur les
» coffres, en gros caractères : A L'INVINCIBLE GARNISON
» DE BERG-OP-ZOOM. Le roi, en apprenant cette nouvelle,
» fit le comte de Lowendhal maréchal de France. La sur-
» prise fut grande à Londres, la consternation extrême
» dans les Provinces-Unies. L'armée des Alliés fut décou-
» ragée. »

Le comte de Lowendhal, dans la lettre qu'il écrivit, le lendemain de cette glorieuse journée, au maréchal de Saxe, estime sa perte à quatre cents hommes seulement; et celle des ennemis à cinq mille. 11 *juillet au* 16 *septembre* 1747.

BERGZABERN (*combat de*). Depuis le mois de juin 1793, l'armée du Rhin occupait les lignes de Wissembourg, aux-

quelles on avait ajouté toutes les fortifications possibles; les coalisés avaient été repoussés dans toutes leurs entreprises, quand ils en attaquèrent simultanément le front, et tournèrent leurs deux extrémités. Pour cet effet, l'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, marcha par les gorges des Vosges sur la gauche des Français, afin de contenir cette ligne pendant que les Autrichiens faisaient la principale attaque sur le centre; le général Wurmser avait ordonné au prince de Waldeck de passer le Rhin avec dix mille hommes à Seltz, de s'emparer de cette ville, et de prendre position entre Lauterbach et le camp des Français. Par ce mouvement, l'aile droite de l'armée française se trouvait tournée, et sa retraite coupée; et il lui devenait difficile de tenir dans les retranchements, ou de garder les lignes.

Le passage du Rhin par le prince de Waldeck s'opéra secrètement le 3 octobre à Blietersdorff. Les Autrichiens surprirent Seltz, et lui firent éprouver toutes les horreurs d'une ville prisent d'assaut; dès-lors le général Wurmser fit attaquer le centre des lignes sur trois colonnes; la première se porta sur le camp et les batteries de Steinfelds, la seconde par la forêt de Bienwald, et la troisième, où se trouvaient le prince de Condé et les émigrés, attaqua par Bergzabern. Les émigrés combattirent avec une valeur qui détermina en grande partie le succès de l'action; ils emportèrent successivement plusieurs redoutes, s'emparèrent de dix-sept canons, et se rendirent maîtres de Wissembourg; les Autrichiens éprouvèreut peu de résistance vers le centre, les ailes des Français se trouvant déjà tournées. Lauterbourg évacuée, Ulstat emportée d'assaut, tous les postes français forcés, obligèrent les Républicains à se replier en désordre par Geisberg. A la gauche, le duc de Brunswich, ayant masqué Bitche, avait marché sur Nothweiller et Lembach. Les généraux Ferrière et Desaix gardèrent leurs positions jusqu'à la dernière extrémité, et firent leur retraite avec beaucoup d'ordre sur Nothweiller et Lembach; l'armée française s'établit alors derrière les anciennes lignes de la Motter, occupant Reichoffen et Utenhoffen, afin de conserver une libre communication avec Bitche; tous les officiers-généraux furent alors destitués. Deux députés, dans une proclamation singulière, ordonnèrent à tout soldat qui se sentait destiné par la nature à commander, de se présenter

pour *maîtriser la victoire*. Ils menaçaient de toute la colère du peuple l'homme présomptueux qui oserait se charger d'un fardeau susceptible d'accabler sa faiblesse. Onze officiers seulement s'offrirent. La France avait un million de soldats, mais pas un grand capitaine ; cette année furent appelés aux premiers emplois Hoche, Jourdan et Pichegru. Au moment où ce dernier prit le commandement de l'armée du Rhin, il cassa d'abord tous les officiers ignorants qui n'avaient pour talent qu'un patriotisme sauvage, et ne savaient pas plus faire observer la discipline qu'ils ne savaient se respecter eux-mêmes; il rétablit dans son camp la subordination et l'obéissance, et ne marcha à l'ennemi qu'après s'être assuré de voir ses ordres ponctuellement exécutés. Hoche réorganisa l'armée de la Moselle, lui rendit sa force avec sa discipline, pourvut à ses besoins, stimula les officiers, encouragea les généraux, et bientôt présenta à l'ennemi une armée redoutable, qui le contraignit d'évacuer l'Alsace. 3 *octobre* 1793.

BERLIN (*prise de*). 1. Les Autrichiens, aux ordres du général Lascy, et les Russes, commandés par le traître Tottleben, s'étant répandus dans le Brandebourg, se jetèrent tout à coup sur Berlin, et surprirent cette capitale. Cette camisade, qui arriva le 9 d'octobre 1760, eut cela de remarquable, qu'elle fut suivie de toutes les horreurs qui accompagnent un violement manifeste de la foi jurée. Le commandant de cette ville avait stipulé dans la capitulation qu'il ne serait fait aucun dommage aux biens et demeures tant du roi que des particuliers, et que, moyennant l'acquit des contributions, les nouveaux hôtes n'useraient d'aucune violence. Ils n'eurent aucun égard à leurs propres engagements ; outre les déprédations que les citoyens eurent à supporter, on leur causa la douleur de voir les Russes, de concert avec les Autrichiens, décharger leur haine et leur fureur sur tous les édifices royaux, s'acharner comme des barbares contre tous les monuments les plus respectables de l'antiquité ; briser les statues, déchirer les tableaux, faire sauter les magasins, détruire l'hôtel des Invalides ; ruiner la fonderie, les moulins, l'arsenal, et laisser partout les affreux vestiges de leur cruelle apparition : excès inexcusables, si le roi de Prusse ne les eût comme légitimés lui-même par sa conduite à Dresde. 9 *octobre* 1760.

2. Vaincu à Jena, le roi de Prusse opposa de vains efforts à la marche triomphante de Napoléon Ier dans ses états; un corps de troupes françaises marcha vers Berlin et Postdam, tandis que le monarque prussien se retirait en Silésie pour s'y réunir aux Russes. Nul obstacle sur ce point n'arrêta leur marche; le maréchal Lannes entra le 24 octobre 1806 dans Postdam; l'Empereur y arriva le lendemain. Surpris dans sa route par un orage, il mit pied à terre chez le grand veneur de Saxe. En entrant dans le château, il fut très-surpris de s'entendre appeler par son nom par une femme jeune et jolie; c'était une Egyptienne, veuve d'un officier français: depuis un mois elle se trouvait en Saxe, dont le grand veneur l'avait honorablement accueillie. Pour récompenser les services de son époux, l'Empereur lui accorda une pension de douze cents livres, et se chargea de placer son enfant. En quittant ce lieu, l'Empereur dit aux personnes de sa suite : *C'est la première fois que je mets pied à terre pour un orage; j'avais le pressentiment qu'une bonne action m'attendait là.* En arrivant à Postdam, son premier soin fut de rendre hommage au héros qui l'avait habité; il examina la chambre où il était expiré, encore meublée de la même manière qu'au jour de son trépas; il y demeura quelques instants pensif, réfléchissant au degré surprenant de puissance et de gloire où son génie avait élevé la monarchie prussienne, qu'il venait de renverser. De là il voulut visiter le monument consacré à sa mémoire; un cercueil de chêne renfermait ses restes précieux. On voyait non loin son épée, sa ceinture de général, son cordon de l'aigle noir et les drapeaux qu'avait portés sa garde dans la guerre de sept ans; Napoléon ordonna de transporter ces trophées à l'hôtel des Invalides de Paris, où ils seraient vus avec satisfaction par les soldats qui avaient combattu les Prussiens en Hanovre. Le lendemain, une grande manœuvre eut lieu sur la place de Postdam; l'Empereur y passa en revue dix bataillons de sa garde, deux régiments de chasseurs et soixante pièces de canon, spectacle bien surprenant, le trente-unième jour de son entrée dans la Prusse. Le même jour, les magistrats de Berlin apportèrent ses clefs à l'Empereur; ces personnages respectables assurèrent que le peuple avait vu la guerre avec peine, et qu'une poignée de femmes et de jeunes officiers étaient seuls cause des malheurs de la Prusse. On trouva dans l'arsenal de Berlin cinq

cents pièces de canon, plusieurs centaines de milliers d'poudre, des magasins de vivres et d'approvisionnements également bien fournis; l'Empereur fit son entrée le 27 octobre dans cette ville; le maréchal Lefebvre, commandant sa garde à pied, précédait sa marche; le prince de Neuchâtel, les maréchaux Augereau et Davout, l'accompagnaient. Il ordonna aux deux mille plus riches bourgeois de se rendre à l'hôtel-de-ville pour nommer soixante d'entre eux, qui formèrent le corps municipal, tandis que la police de la capitale de la Prusse était confiée à une garde de douze cents hommes des plus notables. Ainsi Berlin, en changeant de maître, acquérait une liberté plus entière, et conservait le droit de nommer des magistrats confirmés par le prince. Un régime aussi doux était fait pour concilier la bienveillance universelle au vainqueur. Le comte de Néale s'étant présenté dans les salons de l'Empereur, au moment où des lettres de sa fille avaient été interceptées, S. M. lui dit : *Eh bien, Monsieur! vos femmes ont voulu la guerre, en voici le résultat; vous auriez dû mieux contenir votre famille.* « *Napoléon*, disaient ces lettres, *veut faire la guerre, il faut la lui faire.* » *Non*, dit l'Empereur, *je ne veux pas faire la guerre; non pas que je me méfie de ma puissance, comme vous le pensez, mais parce que le sang de mes peuples m'est précieux, et que mon premier devoir est de ne le répandre que pour sa sûreté et son honneur. Mais ce bon peuple de Berlin est victime de la guerre, tandis que ceux qui l'ont attirée se sont sauvés. Je rendrai la noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée de mendier son pain.* Une telle leçon était tout à la fois grande et sévère; mais elle ne put empêcher les seigneurs prussiens de chercher à servir leur ancien maître, même par des trahisons. Parmi les traîtres se trouva le prince de Hatzfeld; des lettres interceptées aux avant-postes apprirent que, quoiqu'il se dît chargé du gouvernement civil de la ville, il instruisait les ennemis des mouvements des Français. Arrêté au moment où il sortait de l'audience de l'Empereur, sa femme pensa que la haine que portait à la France le ministre Schulembourg, dont elle était fille, en était la cause; elle vint se jeter aux genoux de Napoléon; l'Empereur la dissuada bientôt, et lui fit connaître qu'on avait intercepté des papiers, d'où il résultait que son mari faisait un double rôle, et que les lois de la guerre étaient impitoyables sur

un pareil délit. La princesse attribuait cette imputation à une calomnie de ses ennemis. *Vous connaissez l'écriture de votre mari*, dit l'Empereur, *je vais vous faire juge*. L'Empereur fit apporter la lettre interceptée, et la lui remit. A chaque mot, cette femme, grosse de huit mois, s'évanouissait, voyant combien son mari était compromis par son écriture, qu'elle reconnaissait elle-même. L'Empereur, touché de sa confusion, des angoisses qui la déchiraient : *Eh bien!* lui dit-il, *vous tenez cette lettre; jetez-la au feu; cette pièce anéantie, je ne pourrai faire condamner votre mari*. Madame d'Hatzfeld ne se le fit pas dire deux fois; le prince de Neuchâtel reçut ordre de lui rendre immédiatement son mari. La commission militaire était déjà rassemblée; deux heures plus tard il était fusillé. La ville de Berlin, préservée du pillage, fut imposée à une contribution de guerre, et la paix de Tilsit la rendit au monarque prussien au moment où il aurait rempli ses engagements envers la France. 28 *octobre* 1806.

BERNARD (*passage du mont Saint-*). Lorsque Bonaparte fut nommé premier consul, la dernière place de l'Italie venait d'être prise, nos postes repliés sur le sommet des Alpes, toute l'Allemagne évacuée; on se tenait sur la défensive, occupant les places de la rive gauche du Rhin; les départements de l'ouest étaient en armes; partout l'ennemi présentait un front formidable. Des succès importants qui auraient conduit les Autrichiens sur les Vosges ou sur l'Escaut, auraient eu les plus funestes conséquences. Bonaparte sentit qu'avant de reconquérir l'Italie, il fallait être certain de ne pas perdre la Belgique, ni les départements réunis. L'empereur d'Allemagne pouvait adopter deux plans de campagne; il était de la prudence de se mettre également en mesure contre ces deux entreprises. Il pouvait réunir ses principales forces dans la Souabe, sur le Bas-Rhin; se présenter sur ce fleuve avec cent soixante mille hommes, et, après les premiers succès, se combiner avec une armée anglaise débarquée en Hollande ou en Belgique. L'armée autrichienne en Italie, renforcée, pouvait se tenir tranquille sur le Pô, prête à recevoir dans la plaine l'armée française qui n'aurait pu y arriver qu'avec peu de cavalerie et une infanterie mal montée. Dans le second projet

de campagne, l'Autriche pouvait demeurer sur la défensive en Allemagne, puis porter une forte armée sur Gênes; de là sur le Var; entrer en Provence, et combiner ses projets avec quinze mille Anglais campés depuis quelque temps au Port-Mahon. Le premier plan de campagne étant le plus dangereux pour la France, Bonaparte fit rassembler sur le Rhin une armée de cent quarante mille hommes, en même temps que sur ses derrières il réunissait en silence une armée de réserve, et laissait cantonner sur les hauteurs de Gênes les débris de l'armée d'Italie, dont il restait à peine trente mille hommes. Par ces dispositions la France était en mesure de répondre à tout. Si l'Autriche adoptait le premier plan de campagne, Bonaparte se portait, avec son armée de réserve, sur celle du Rhin qui se trouvait forte alors de cent soixante-dix mille hommes, ayant ses plus grandes forces opposées à celles de l'ennemi. Si, au contraire, le cabinet de Vienne adoptait le second plan de campagne vers l'Italie, l'armée française sur le Rhin devenait supérieure à celle de l'ennemi. Lorsque les Autrichiens auraient fait avancer sur Gênes leurs principales forces, Bonaparte faisait passer les Alpes à l'armée de réserve, et devait se porter sur le Pô, pour prendre l'ennemi à revers, lui enlever ses magasins et couper sa retraite. L'Autriche adopta le second plan de campagne, et porta ses principales forces en Italie. Mélas commença les hostilités en marchant sur Gênes et sur Savonne. L'armée française profite de sa supériorité sur le Rhin; généraux et officiers s'y distinguent par leur valeur et par leurs talents; elle obtient en Souabe les plus brillants succès. Cependant Mélas était sur le Var. L'état de Gênes était conquis. Des cris d'alarmes remplissaient la Provence qui ne se croyait pas en sûreté. Dans ce moment l'armée de réserve se dispose à franchir le mont Saint-Bernard, et à prendre à revers toute l'Italie. Ces combinaisons, conçues de longue main par un génie vaste et profond, sont exécutées dans le plus grand secret. Tout ce qui devait tromper le général Mélas sur les projets des Français avait été prévu. Aucune troupe ne se montre ni dans la Tarentaise, ni dans la Maurienne. Les frontières du Dauphiné n'indiquent aucuns préparatifs. Au lieu d'une armée de réserve considérable, on ne voit à Dijon que trois à quatre mille hommes; mais pendant ce temps les régiments filaient, à marches forcées, vers Genève. Les divisions se formaient en route, et étaient

rejointes par les conscrits destinés à compléter les corps ; l'artillerie et les autres services étaient organisés de même ; les biscuits et les magasins ne sont transportés à Genève qu'au moment où l'avant-garde y paraît déjà. Lorsque M. de Mélas eut investi Gênes, il voulut prendre de nouvelles sûretés, et fit attaquer le Mont-Cenis. Sur le rapport qu'il n'y existait ni magasins ni troupes, il se porta sur Nice. Il fut cependant prévenu que des troupes françaises paraissaient sur le Saint-Bernard ; mais il crut que c'étaient seulement les trois à quatre mille hommes passés en revue à Dijon, envoyés là pour le distraire d'opérations plus importantes, et lui faire lever le siége de Gênes par des démonstrations d'attaques dénuées de moyens réels de succès. Devait-il croire en effet que Bonaparte voulût entrer en Italie, en préférant le grand Saint-Bernard au Mont-Cenis? En s'engageant dans des vallées plus difficiles et sans ressources, il avait à franchir encore le fort de Bard, qui pouvait seul arrêter, pendant plusieurs jours, une armée. Au sortir de Dijon, Bonaparte alla visiter les bords du lac de Genève, et parut même vouloir s'y fixer quelque temps. Tout-à-coup on annonce une insurrection à Paris; ce bruit s'accrédite dans la Suisse. Il part, mais il se rend à Lausanne, y passe en revue l'avant-garde de son armée, commandée par le général Lannes, et dirige lui-même sa marche vers le bourg de Saint-Pierre, à six milles du couvent des Hermites qui habitent le sommet du Saint-Bernard. Son armée, stationne à Martinach, à quelques lieues du pied de la montagne. Ses troupes s'y reposent trois jours pour se préparer à de nouvelles fatigues. C'était un spectacle singulier, dans ces contrées sauvages, qu'une telle réunion d'hommes, de chevaux, d'artillerie, de munitions qui se présentaient tout à la fois pour franchir un pas aussi difficile. La perspective d'une des plus hautes montagnes de l'Europe, à gravir sur un chemin de dix-huit pouces de large, sur plusieurs lieues de long, pratiqué sur des rochers à pic bordés de montagnes de neige menaçant de se précipiter sur la tête des voyageurs ; des abîmes où, de chaque côté, le moindre faux pas était capable de les entraîner, n'effrayent point le courage des soldats français. Ils se préparent à y monter comme à un jour de fête, et veulent eux-mêmes transporter l'artillerie et les munitions sur des pentes où les chevaux et les mulets ne sauraient les conduire. On démonte les

affûts. Les canons et les caissons sont placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auges. Cent hommes attelés à un câble les traînent à la prolonge. Les caissons vides et les essieux sont conduits par des traîneaux fabriqués à Auxonne. Les mulets sont chargés des munitions renfermées dans des caisses de sapin. Pour encourager les soldats, Bonaparte promet une récompense de mille francs par canon amené, avec son caisson, au delà de la montagne. Mais a-t-on besoin d'exciter le militaire français par l'appât d'une récompense! Chacun se dispute l'honneur de traîner ces fardeaux; officiers et soldats veulent y concourir. Après deux jours de fatigues inouies, et de travaux pénibles, on apporte aux soldats la somme promise, ils la refusent; la seule monnaie qui leur paraît digne d'une telle action est la gloire! Le reste des soldats grimpe, un à un, chargé de ses armes, de munitions et de vivres pour cinq jours; leur fardeau est doublé par celui de leurs camarades employés aux transports, dont ils portent les armes, la nourriture et les munitions. Ce poids était au moins de soixante-dix livres.

Le 17 mai, l'avant-garde française quitte Saint-Pierre; la montagne commence à y devenir assez rapide pour ne pouvoir plus y faire usage de voitures, et ne plus y trouver de chemins battus. Le général Watrin, commandant la première division, avait été suivi de l'armée qui se trouvait réunie à Saint-Pierre. De ce lieu au sommet du Saint-Bernard on ne trouve plus qu'un sentier étroit, capable de recevoir un seul homme de file; les transports se font à dos de mulet. Des rochers entassés, entre lesquels on passe par mille détours, se présentent seulement à l'œil. Le chamois et l'alouette sont les seuls habitants de ces contrées désertes. Le voyageur, en s'élevant, s'éloigne de tout ce qui respire; les nuages se forment à ses pieds; il n'apperçoit autour de lui que des masses énormes de neiges se perdant dans les airs; le bruit des avalanches, se précipitant dans des abîmes, avec un fracas épouvantable, frappe seul son oreille. Il entend au loin la Drance et la Doria qui roulent leurs eaux avec fracas dans les sinuosités de ces montagnes. La végétation est à peu près nulle; les derniers sapins sont à une lieue de Saint-Pierre; plus loin se trouvent seulement quelques buissons épars, et des arbres avortés. La neige est constamment entassée sur ce terrain glacé; les

animaux ne laissent aucune trace sur sa surface durcie; la nature est morte, et l'homme est engourdi par le froid, dans ces contrées où règne un hiver continuel. C'est sur ces monts, au milieu de ces précipices que s'avance l'armée de l'Annibal français, portant encore son artillerie, ses munitions et ses vivres. Dans les lieux difficiles le pas de charge se fait entendre; les bataillons entonnent des chants guerriers, et les obstacles sont bientôt vaincus. Si quelque soldat a l'imprudence de s'écarter de la trace étroite que l'on se fraye, il est infailliblement englouti. C'était dans la neige sur laquelle il marchait que le soldat trempait son biscuit pour se désaltérer. C'était en chantant qu'il se délassait de ses fatigues. Cinq heures sont employées, le 18 mai, à parvenir à la cime du Saint-Bernard, vers la maison des Hermites (1). Là, d'après les ordres et les soins du premier consul, l'armée trouva des tables dressées sur la neige; les soldats y prirent un repas inattendu qui leur parut délicieux. Il était

---

(1) Un habitant de la Savoie fonda au dixième siècle un monastère sur cette montagne. Cette maison passe pour le point le plus élevé du globe où l'homme ait fixé sa demeure. Ces cénobites, séquestrés du reste des hommes, sont seulement en commerce avec les voyageurs que la curiosité ou le besoin amènent dans cette solitude. Ils accueillent avec le même empressement tous les hommes, quels que soient leur rang, leur pays, leur croyance, et leur donnent également à tous l'hospitalité. Mais ils ne bornent point là leurs soins généreux pour leurs semblables; le but de leur institution est de guider les voyageurs égarés, de chercher ceux que le froid aurait saisis au milieu des neiges, ou que des avalanches auraient précipités dans des fondrières. Matin et soir une troupe de chiens qu'ils entretiènent sortent du couvent et vont à la découverte. Si au milieu de leurs courses l'écho leur porte les cris de quelque infortuné près de périr, ils accourent vers lui, le caressent, et semblent lui dire de prendre courage. Ils reviènent en effet au couvent. Leur air triste et inquiet indique sensiblement leur rencontre. Alors on pend à leur col un panier rempli d'aliments réchauffants; on les suit, et souvent on parvient à arracher ces malheureux à la mort. Lorsque l'atmosphère est chargée de nuages épais, que la neige tombe à gros flocons, ces hommes intrépides parcourent les glaciers. Armés de longues perches, ils sondent le terrain, des chiens accoutumés à cette chasse les précèdent, et les ramènent sur la route couverte de neige quand ils s'en sont écartés. Doués des talents de sentir un corps humain, à quelque profondeur qu'il soit enseveli, ils en font connaître la présence; alors avec des longues perches on sonde le terrain, le corps est bientôt dégagé, on le porte à l'hospice où tous les secours lui sont prodigués pour le rappeler à la vie.

nécessaire pour réparer leurs forces épuisées. Un morceau de pain, du fromage et une ration de vin, qui réchauffa le soldat, et rétablit ses forces, lui parurent des mets exquis. Les respectables cénobites de l'hospice présidaient à cette distribution avec une patience et une gaîté admirables. A ce tableau singulier se joignait celui du terrain couvert de canons, d'affûts, de caissons, de traîneaux, de brancards, de mulets, de chevaux, de bagages, de munitions, sur un plateau glacé, d'où l'on dominait l'Italie et l'ancienne Gaule.

Arrivé sur ce sommet, on n'avait pas surmonté les plus grands obstacles. La descente du mont Saint-Bernard à Vercey, premier village du Piémont, promettait moins de fatigues, mais offrait encore plus de dangers. On avait encore six lieues à faire, mais que l'extrême rapidité de la descente rendait terribles. Le cavalier fut obligé d'y précéder ou d'y suivre son cheval ; il ne pouvait marcher à son côté sans s'exposer à tomber dans des abîmes. On ne pouvait faire quelques pas sans trouver des crevasses formées par la fonte des neiges ; les chevaux faisaient souvent des glissades périlleuses. Les hommes, malgré toutes leurs précautions, tombaient fréquemment, et, s'ils ne se relevaient lestement, ils couraient risque d'entraîner leurs chevaux hors du sentier, et de périr avec eux. Malgré les plus grandes précautions, on voyait beaucoup d'hommes glisser et disparaître aussitôt, ensevelis dans des précipices d'une effroyable profondeur. Bonaparte, après s'être reposé une heure au monastère, voulant rejoindre son armée, suivit un sentier frayé par quelques fantassins. Vers le milieu du chemin la descente se trouva si rapide qu'il fut obligé de s'asseoir et de glisser une hauteur d'environ deux cents pieds. Ses aides de camp précédaient les colonnes dans cette marche pénible. Elle dura depuis une heure du matin jusqu'à neuf heures du soir. L'armée employa trois jours à défiler, et à se rendre à Etroubles, près d'Aost et des avant-postes autrichiens. Elle y revit la verdure ; des fleurs émaillaient les gazons ; une chaleur étouffante remplaça l'air glacial dont on avait eu tant à souffrir, de manière que ces troupes éprouvèrent, dans une même journée, les rigueurs de l'hiver le plus froid, la douce température du printemps, et les chaleurs de l'été le plus brûlant. Le passage du Rhin fut célébré, dans le siècle de Louis XIV,

comme un des faits militaires les plus hardis. Plusieurs fois, dans la dernière guerre, on avait vu les Français franchir ce fleuve comme une route ordinaire. Le passage des Alpes, exécuté par Annibal, il y a deux mille ans, paraissait difficile à concevoir. Annibal avait des chevaux, des éléphants à conduire; mais il n'avait point d'artillerie ni de munitions embarrassantes à transporter. Annibal perdit la moitié de son armée; Bonaparte eut à regretter peu de monde. Les troupes carthaginoises furent découragées de tant de fatigues; les Français les supportèrent en chantant. Annibal ne pénétra sur les Alpes que par un point unique; Bonaparte attaquait en même temps son ennemi par tous les passages, comme par tous les défilés praticables dans cette chaîne de montagnes. Au même moment, le général Moncey traversait, avec vingt mille hommes, le Saint-Gothard, et marchait sur Bellinzona et Milan; le général Bethancourt gravissait, avec trois mille soldats, le Simplon, pour descendre dans les plaines du Tésin, tandis que le général Chabran, à la tête de quatre mille hommes, entrait dans la vallée d'Aost, par le petit Saint-Bernard; le général Turreau descendait du Mont-Cenis, et du mont Genèvre, pour attaquer Turin. La postérité décidera auquel des deux héros elle doit la palme; mais, sans doute, elle admirera davantage le génie vaste de Bonaparte qui sut conduire une opération aussi compliquée, sur un terrain aussi étendu; harceler de tous côtés son ennemi; le forcer d'abandonner ses projets; le menacer de lui couper la retraite vers l'Allemagne, et le conduire, malgré lui, dans les plaines de Marengo; champs à jamais illustrés par la défaite des Allemands, et le triomphe des Français. 18 *et* 21 *mai* 1800.

BERNARD (*prise du petit Saint-*). Les Piémontais, étonnés de l'audace française qui leur enlevait chaque jour leurs meilleurs postes, hérissèrent de redoutes, en 1794, les passages étroits du petit Saint-Bernard. Des canons sont placés dans des lieux âpres couverts de neiges éternelles, accoutumés seulement à servir de retraites aux chamois. Des hommes bivouaquèrent au dessus des nues pour arrêter des guerriers qu'aucunes fatigues n'effrayaient, que nuls travaux ne rebutaient. Dans la nuit du 24 avril, le général Bagdelone s'avance vers le petit Saint-Bernard, à la tête d'une division française. Au milieu de la nuit elle marche, pendant dix heures, dans des routes resserrées, bordées

d'affreux précipices. Arrivée au pied du mont Valaisan, une grêle de boulets et d'obus part des retranchements ennemis. Cependant elle continue de gravir la montagne au pas de charge; on enlève à la baïonnette ces fortifications de vive force. Maîtresse de ce poste, elle tourne ses bouches à feu sur la redoute du mont Saint-Bernard; les neiges sont teintes du sang des Piémontais; leurs cadavres sont jonchés sur la glace. Bientôt ils fuient en abandonnant aux intrépides Français vingt pièces de canon, et deux cents prisonniers. Se croyant toujours poursuivis par leurs redoutables ennemis, les Piémontais mettent le feu dans leurs villages pour interdire, s'il leur est possible encore, l'entrée d'un pays désolé, où l'on ne pouvait trouver aucun moyen de subsistance. 28 *avril* 1794.

BERNE (*prise de*). Le directoire de France déclara la guerre au sénat de Berne; ce n'est pas qu'il eût d'abord à se plaindre d'aucune injure personnelle à la nation française, mais le directoire avait pris sous sa protection les habitants du pays de Vaud, qui, se déclarant libres, réclamèrent l'appui de la France. Le général Ménard fut chargé de soutenir par les armes une déclaration du gouvernement français aux sénats de Fribourg et de Berne, portant qu'ils répondraient de la sûreté individuelle et des propriétés des habitants du pays de Vaud, qui auraient pu ou qui pourraient réclamer l'appui de la République française, en exécution des anciens traités, et à l'effet d'être maintenus ou réintégrés dans l'exercice de leurs droits politiques. A l'approche des Français en armes, tout le pays de Vaud se déclare indépendant; la cocarde verte, jadis portée par Guillaume-Tell, est arborée, une république du Léman proclamée. Aussitôt une armée bernoise s'avança sur le territoire de ceux qu'elle regardait comme ses sujets; le général Ménard envoya une déclaration au général bernois, dont le quartier-général était à Yverdun. L'aide de camp porteur de cette dépêche était dans une voiture escortée par deux hussards et deux soldats vaudois. A deux lieues d'Yverdun, il est assailli par un poste de troupes bernoises : trois des soldats de son escorte tombent criblés de balles. Les troupes de Bâle et de Fribourg se retirent précipitamment; le général Ménard, craignant d'allumer une guerre déplorable, ne poursuit pas ses avantages au delà du pays de Vaud. Les

treize cantons, sommés de venir au secours de l'état le plus puissant de leur Ligue, divisés de sentiments, délibérèrent long-temps s'ils repousseraient l'invasion des Français; cependant ils s'y résolurent tous, à l'exception de celui de Bâle. L'armée bernoise entra dans le pays de Vaud; mais l'armée francaïse s'était augmentée en sortant des campagnes de l'Italie; elle s'étonne de voir ses nouveaux ennemis, mais elle a sa gloire à conserver. Une division de l'armée du Rhin, commandée par le général Schawembourg, s'avance par le nouveau département du Mont-Terrible pour opérer sa jonction avec l'armée du général Brune; celui-ci précipite l'attaque. En un seul jour, Soleure est forcée de se rendre, Fribourg est prise d'assaut. Dès le 5 mars, la division du général Schawembourg se met en marche sur Berne; on n'y avait pas encore pris de mesures défensives; on n'y avait pas encore réuni les soixante mille soldats qu'elle pouvait ranger sous ses drapeaux. Le désespoir et la rage s'emparent de l'âme des citoyens; tous veulent mourir pour le gouvernement sous lequel ils vivaient depuis long-temps; les vieillards et les enfants prènent les armes, les femmes se font admettre dans les rangs; tous jurent de mourir pour leur patrie ou de s'ensevelir sous ses ruines. On se place dans un bois en arrière de Schahinen; il s'y engage une fusillade assez forte; l'armée bernoise, avec du canon, avait un avantage considérable; Schawembourg fait avancer deux pièces de canon et un obusier. Un instant les Français, se battant à armes égales, sont victorieux; les Bernois se retirèrent, mais ils allèrent se placer sur des hauteurs en avant de Frawembrum; ils y tinrent ferme. Ignorant la tactique française, leurs positions sont bientôt tournées; il leur fallut encore battre en retraite. Ils allèrent se reformer encore derrière Urten; on y livra un nouveau combat sanglant, mais la baïonnette en décida. Repoussés de ce poste, les Bernois ne se lassèrent pas de se défendre; ils se retirèrent en bon ordre, et allèrent se placer entre des rochers et un bois de sapins qui couronnent les hauteurs d'Altmerchingen. La grande route de Soleure y forme un défilé qui borde ces hauteurs; les Bernois avaient, dans cette position, à leur droite des rochers, à leur gauche des bois et des marais. Le chef de brigade Ruby, commandant l'avant-garde, fait tout à la fois gravir des troupes sur les rochers, et envoie en même temps des soldats traverser les marais et tourner les

positions des Suisses, tandis que l'artillerie légère canonnait de front la grande route; il y eut une telle harmonie dans ces mouvements, que l'ennemi, attaqué tout à la fois de front et sur ses flancs, fut pour ainsi dire entouré en un moment. La déroute des Bernois fut complète; les Suisses abandonnèrent leur artillerie, et se rallièrent sur les hauteurs en avant de Berne, où il s'engagea un cinquième combat. Deux régiments de hussards français chargèrent alors sur leurs canons avec une si grande vivacité, qu'ils les auraient emportés, si dans ce moment Berne n'eût demandé à capituler; toutes ses troupes auraient été faites prisonnières de guerre; l'avant-garde française, leur ayant coupé la retraite, serait entrée avant elles dans Berne, qui n'aurait pas eu le temps de fermer ses portes. Cette journée fut sanglante, mais les Suisses perdirent encore plus de monde que les Français : on leur enleva seize drapeaux. Les Patriciens bernois s'enfuirent. Rien ne peut exprimer la fureur des troupes suisses qui marchaient au secours de cette ville, en apprenant sa reddition. Ce sont ceux qu'ils viènent défendre qu'ils accusent; ils massacrent leurs propres officiers; leur rage effrénée se porte sur leur général d'Erlach. Ce chef vaillant et fidèle avait pris la résolution de ne pas survivre à la ruine de sa patrie; il voulait se faire tuer dans le premier combat. *Mes amis*, avait-il dit, *je ne verrai point la fin du jour;* et ce jour là même ce général fidèle expire sous les coups des siens, chargé de leurs imprécations comme un traître! 5 *mars* 1798.

BERSETH (*journée de*). Depuis cinq ans Judas Macchabée, combattant vaillamment contre les rois de Syrie, avait affranchi les Juifs du joug honteux que ces princes leur avaient imposé; chaque année était marquée par des combats où toujours Judas était victorieux. Furieux de la défaite de Nicanor, Démétrius Soter envoya une armée de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux pour combattre les Macchabées; Bacchide eut le commandement de ces troupes. Effrayés du grand nombre de leurs ennemis, les Israélites quittèrent pour la plupart Judas; huit cents braves se dévouèrent seulement avec lui à une mort presque certaine. Examinant leur petit nombre, ils voulaient cependant battre en retraite, et revenir combattre seulement l'ennemi lorsqu'ils seraient plus nombreux. *Loin de nous*

cette lâcheté, s'écria Judas; *si notre heure est venue, mourons avec courage pour nos frères, et ne souillons pas notre gloire par un trait de pusillanimité.* Il marche aussitôt à l'ennemi, rencontre Bacchide à Berseth. Le général syrien avait rangé son armée sur plusieurs lignes; sur ses ailes était sa cavalerie; au centre ses troupes légères et ses archers, et sa phalange macédonienne formait son corps de réserve. Judas plaça dans un ordre semblable sa petite troupe, et s'avança fièrement au combat; il fut opiniâtre, et dura depuis le matin jusqu'au soir. Judas, à la tête de ses plus vaillants guerriers, rompit l'aile droite de l'ennemi; mais, lorsqu'il ne songeait qu'à compléter sa victoire, il fut lui-même enveloppé par l'aile gauche; il fit en vain les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage : son bras immola en vain des milliers d'ennemis; il succomba lui-même sous les coups de Bacchide, et rendit les derniers soupirs sur un monceau de cadavres. Toute la Judée pleura ce vaillant guerrier, et les airs retentirent de ces lugubres accents : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël!* 131 *ans avant J. C.*

BERWICK (*siége de*). Tandis qu'Edouard Ier faisait en France la guerre avec Philippe-le-Bel, en 1293, l'Ecosse se souleva. A son retour en Angleterre, Edouard mit le siége devant Berwick, ville forte à l'embouchure de la Twed. Voyant le siége traîner en longueur, Edouard fait répandre par ses émissaires que l'approche de forces considérables venant au secours de Berwick le détermine de lever ce siége. Quand il fut assez loin pour n'être pas apperçu, il avança vers la place, portant le drapeau écossais. Séduite par ce stratagème, la garnison se hâta de venir au devant de ceux qu'elle regardait comme ses libérateurs; elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais, qui entrèrent précipitamment dans Berwick. 1293.

BESANÇON (*siéges de*). 1. Tandis qu'on était plongé à la cour de Saint-Germain dans les divertissements, on s'étonnait, en 1668, de voir des troupes marcher de tous côtés, aller et revenir sur les chemins qui conduisent en Champagne et dans les trois Évêchés; des trains d'artillerie, des chariots de munitions s'arrêtaient sous divers prétextes dans la route qui conduit de Champagne en Bourgogne. Cette

partie de la France était remplie de mouvements dont on ignorait la cause; les courtisans et les étrangers s'épuisaient en conjectures, l'objet de ces préparatifs et de ces mouvements était inconnu à tout le monde; jamais secret ne fut mieux gardé que dans cette entreprise. Louis XIV part de Saint-Germain le 2 février 1668, avec le jeune duc d'Enghien, fils du grand Condé, et quelques courtisans; les autres officiers étaient déjà au rendez-vous des troupes. Il marche à cheval à grandes journées, et arrive à Dijon. Vingt mille hommes, venant par vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté. A quelques lieues de Besançon, le grand Condé paraît à leur tête, ayant pour son principal lieutenant-général Montmorenci-Bouteville. Cette province était alors très-pauvre en numéraire, mais très-fertile et bien peuplée; elle avait le nom de Franche, et l'était en effet : les rois d'Espagne en étaient alors plutôt les protecteurs que les maîtres; Dépendante du gouverneur de Flandres, son influence y était presque nulle; l'administration était partagée entre le parlement et le gouverneur particulier de Franche-Comté; le peuple y jouissait de grands priviléges; ils étaient respectés par la cour de Madrid, dans une province éloignée, jalouse de ses droits et voisine de la France; Besançon même se gouvernait comme une ville impériale. Jamais peuple ne fut régi par une administration plus douce; cette province était heureuse, mais pauvre : il y avait des factions, puisque c'était une espèce de république. On gagna d'abord quelques citoyens par des promesses et des présents; l'abbé de Watteville eut la parole d'être grand doyen, et de plusieurs autres bénéfices; on n'acheta pas cher quelques officiers et quelques magistrats : le gouverneur espagnol accepta même peu après la guerre une grosse pension et le grade de lieutenant-général en France. Ces intrigues secrètes, à peine commencées, furent appuyées par vingt mille hommes; Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé; dès le lendemain cette ville se rendit; Salins tomba au pouvoir du roi, qui alla assiéger Dole en personne; quatre jours lui suffirent pour y entrer; en trois semaines la Franche-Comté était soumise. Le conseil d'Espagne, indigné et étonné d'une aussi faible résistance, écrivit au gouverneur « que le roi de France aurait dû envoyer ses laquais prendre possession de ce pays au lieu d'y aller en personne. » 1668.

La paix d'Aix-la-Chapelle avait rendu la Franche-Comté à l'Espagne, mais c'était désormais une possession infiniment précaire; ouverte du côté de la France, elle pouvait recevoir tous ses coups sans qu'on pût lui faire parvenir de secours au travers des états neutres dont elle était environnée. Louis, accompagné de son frère et du fils du grand Condé, assiégea Besançon; il aimait la guerre de siége, et croyait l'entendre; Louvois faisait si bien les préparatifs, les troupes étaient si bien fournies, Vauban, qui conduisit presque tous les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de la citadelle que les Espagnols venaient de construire; ils la regardaient comme imprenable, parce qu'elle était avantageusement située; mais ils avaient négligé de fortifier une montagne qui la commande, qu'ils estimaient trop escarpée pour y conduire du canon. Louis XIV y fit hisser quarante grosses pièces d'artillerie avec des grues et des chaînes de fer; la citadelle, foudroyée, se rendit le 21 *mai* 1674.

BESSAI (*combat de*). Le 25 juillet 1793, le général Tuncq, à la tête de quinze cents hommes, tourna le Pont-Charron par Saint-Philibert. Cet endroit, renommé dans la guerre de la Vendée, n'était qu'un fossé large et profond, entouré de retranchements, peu éloigné de la rivière du grand Lay, à l'entrée méridionale du Bocage. Un transfuge, qui avait servi dans l'armée de la République, ayant livré le mot d'ordre au général Tuncq, les sentinelles furent égorgées, et le poste emporté. Tuncq envahit et ravagea Chantonnay, brûla les moissons, incendia les habitations des malheureux Vendéens. Aussitôt le tocsin des Royalistes sonna de toutes parts. Le comte d'Elbée, leur généralissime, qui était à Argenton-le-Château, rassembla douze mille hommes, et courut défendre le centre de la Vendée attaqué. C'était un excellent officier, âgé de cinquante ans, mais à qui une taille élevée et des cheveux blancs donnaient l'air d'un vieillard vénérable; il était doué de cette fermeté d'âme qui donne de l'ascendant sur les esprits faibles. D'Elbée marcha en forces contre le général Tuncq, qui, craignant d'être enveloppé, évacua Chantonnay après l'avoir livré aux flammes. Les Royalistes réunis le poursuivirent jusqu'à Sainte-Hermine, et s'avancèrent, le 30, sur Luçon. L'armée répu-

blicaine les attendait, rangée en ordre de bataille, au delà de Bessai. Les Royalistes attaquent avec vigueur; leur artillerie, bien servie, répondait de même aux décharges terribles de l'ennemi; chaque boulet emportait des rangs entiers de Républicains : leur centre ploya, et fut bientôt enfoncé. Tuncq, inférieur en forces, ordonne la retraite. Ce mouvement fait croire aux Vendéens qu'ils vont être tournés. A ce moment, quoique tout présageât la victoire, des lâches, qui se traînaient à l'arrière-garde, répandent l'alarme, et prènent la fuite. Cette terreur panique entraîne l'armée entière; Tuncq s'en apperçoit, change ses dispositions, et fait poursuivre les Vendéens. Plusieurs fois le prince de Talmont, s'élançant au milieu des hussards ennemis, protégea la retraite en s'exposant aux plus grands dangers. D'Elbée contribua par son sang-froid à sauver son armée; Lescure eut son cheval blessé; les Royalistes laissèrent deux mille hommes et deux pièces de canon sur le champ de bataille. Tuncq rentra victorieux à Luçon. 30 *juillet* 1793.

BÉTERZILL (*combat de*). Les provinces de Frise et de Groningue étaient les seules de la Hollande où les Français n'eussent pas de garnison. Dans les premiers jours de février 1794, l'armée anglaise en occupait encore une partie. En s'emparant de ces contrées éloignées, on divisait l'armée française en corps détachés, on s'exposait à des revers, si les alliés réunis se portaient en forces sur ces troupes avancées et séparées de l'armée. Cependant des raisons politiques exigeaient l'occupation de la totalité des Provinces-Unies par les troupes françaises. Cet état de choses devait servir à motiver la paix avec la Prusse, dont les états de Westphalie étaient limitrophes. Les flottes anglaises n'avaient alors plus de ports en Hollande. On se décida, malgré les rigueurs de l'hiver, malgré les inondations et la difficulté des chemins, à avancer sur un terrain fangeux. On détacha la division Magdonald vers l'extrême frontière du Nord, jusque sur l'Ems. On tira encore de l'armée de Sambre et Meuse une division qui, jointe à celle du général Moreau, dut occuper la rive droite du Rhin, tenant l'une et l'autre leur droite appuyée à Emerich, et se prolongeant dans le pays au nord du Zuydersée jusqu'à l'Ems. L'armée anglaise occupait les forts qui couvrent cette province

du côté de l'Allemagne ; elle se maintint dans cette position jusqu'à l'arrivée de la division de l'armée de Sambre et Meuse, conduite par le général Regnier. Il fallut leur livrer plusieurs combats dans les environs des écluses de Béterzill. Cette digue était coupée en plusieurs endroits en avant de cette écluse ; les Anglais avaient commencé d'y élever des retranchements. Ils furent enlevés et emportés avec perte de leur artillerie. Le lendemain, ils évacuèrent les deux postes de Niewschantz et d'Oldeschantz. Le fort de Bourtanges fut attaqué le 12 mars 1794 ; les grenadiers de la division Regnier traversèrent les marais dont il est environné, malgré le dégel, et l'emportèrent de vive force. On fit trois cents prisonniers ; les ennemis furent poursuivis jusqu'à l'Ems : le dégel complet empêcha de s'avancer en Westphalie ; ainsi les Anglais furent entièrement chassés de la Hollande ; et le roi de Prusse, menacé d'une guerre sur son territoire, consentit à se détacher de la première coalition. 12 *mars* 1794.

BÉTHORON (*journées de*). 1. Les rois de Syrie, jaloux de la liberté dont les Juifs commençaient à jouir sous Judas Macchabée, envoyèrent bientôt une armée pour les réduire. Séron, général des Syriens, entra en Judée, rencontra Judas à Béthoron, et résolut de le combattre. Ses compagnons, effrayés de leur petit nombre, n'osaient se présenter à l'ennemi. Judas les rassura, en leur promettant le secours du ciel. Il attaque Séron, défait son armée, la poursuit jusqu'au bas de la vallée de Béthoron, tue huit cents Syriens, fait fuir le reste sur les terres des Philistins. Ce premier exploit jeta l'épouvante parmi les ennemis d'Israël, et rendit le nom de Judas célèbre. 166 *ans avant J. C.*

2. Judas vainquit, un an après, Lysias à Béthoron. Dix mille Juifs y battirent soixante-cinq mille Syriens, et leur tuèrent cinq mille hommes. 165 *ans avant J. C.*

3. Nicanor, général des Syriens, revint, quatre ans après, dans les plaines de Béthoron. L'infériorité des Juifs était encore plus grande que dans les actions précédentes. Judas, toujours aussi brave, se présenta hardiment aux Syriens ; l'armée syrienne fut enfoncée, trente-cinq mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Nicanor, accablé par les

Juifs, reçut lui-même la mort : sa tête et sa main droite furent portées à Jérusalem ; on les exposa sur le temple et sur la forteresse. Judas lui fit couper la langue, et la donna à manger aux oiseaux, pour la punir des blasphèmes que cet infidèle avait vomis contre Dieu. Cette victoire mémorable procura quelques instants de paix à la nation juive. 161 *ans avant J. C.*

BÉTHULIE (*siége de*). Vers l'an 644 avant l'ère chrétienne, Holopherne, général des armées de Nabuchodonosor, marcha avec cent vingt mille hommes d'infanterie et douze mille chevaux contre les Ismaëlites, les Madianites et les peuples voisins de la Judée. Après les avoir réduits par la terreur de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, ville des Juifs dans la tribu de Zabulon. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siége. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aquéduc qui fournissait de l'eau à ses habitans. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve, très-riche et très-belle, pour les délivrer. Parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holopherne. Charmé de sa beauté, ce général lui permit de demeurer dans son camp, et d'y observer sa loi. Quatre jours après, le chef des Assyriens donne un grand repas, et invita sa captive de passer la nuit dans sa tente. Tous les officiers assyriens s'étant retirés, Judith, se trouvant seule avec Holopherne profondément endormi, lui coupa la tête, la rapporta dans Béthulie, et la fit pendre à ses murs. Les assiégés profitent de la terreur que cet événement avait répandue parmi les Babyloniens, font une sortie, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. 644 *ans avant J. C.*

BÉTHUNE (*siége de*). Dans la guerre de la succession d'Espagne, les alliés vienent assiéger Béthune. Le général Fagel conduit l'attaque du côté de la porte d'Arras, tandis que le général Schuylembourg dirige celle de la porte d'Aire, située à l'autre extrémité. L'attaque la plus difficile en apparence, la plus facile réellement, échoit à Schuylembourg. Dès qu'il a fait dessécher une prairie qui borde l'inondation, il y fait ouvrir la tranchée, et pousse fort vite ses travaux, parce qu'il n'y avait point de mines qui l'obli-

geassent d'aller à la sappe. Le terrain sur lequel marche Fagel n'est pas si favorable. On n'y peut avancer qu'à la sappe; les fortifications y sont multipliées, parce que l'inondation le défend fort peu. Ces circonstances sont cause que la place est beaucoup plus tôt hors d'état de se défendre du côté de l'attaque de Schuylembourg. François Vauban, commandant de Béthune, fait arborer pavillon blanc de ce côté. Fagel se croit offensé, parce que l'on ne bat point la chamade vers son attaque; il déclare qu'il n'aura aucun égard à ce qui sera convenu, si on ne lui rend le même honneur qu'à Schuylembourg. Il continue de faire feu, quoique la démarche des assiégeants entraîne d'elle-même suspension d'armes. Pour faire cesser son attaque, il fallut souscrire à ses desirs. 1710.

BETHSURA (*journées de*). 1. Lysias, gouverneur de la Syrie, consterné de la défaite de Nicanor, leva promptement plus de soixante mille fantassins et de cinq mille chevaux, se mit à la tête de ces bataillons nombreux; s'imaginant enchaîner la victoire par sa présence, il entra dans la Judée, et vint, à travers les montagnes, placer son camp dans les plaines de Bethsura. Judas Macchabée eut recours à Dieu, son refuge ordinaire; puis, exhortant ses troupes à combattre avec valeur l'ennemi de leur patrie, de leur religion, de leur liberté, il les conduisit près des retranchements de Lysias. Les Juifs rompirent du premier choc l'avant-garde des Barbares, et, par ce succès inopiné, jetèrent une telle épouvante dans toute l'armée, que le général abandonna ses troupes, et se réfugia dans Antioche, résolu de faire de plus grands efforts que jamais pour réduire un peuple si obstiné à demeurer libre. En effet, Lysias revint en Palestine, l'année suivante, avec une armée plus formidable encore, et forma le siége de Bethsura, place forte, voisine de Jérusalem. Mais cette ville soutint courageusement ses assauts. Judas survint. Lysias fut vaincu pour la seconde fois, avec perte de douze mille six cents hommes; et tous ses soldats prirent la fuite, la plupart blessés et sans armes. 165 *ans avant J. C.*

2. Antiochus Eupator, qui avait succédé à Antiochus Epiphane, son père, voulant rétablir l'honneur de ses armes, et secourir la citadelle de Jérusalem, qui tenait en-

core pour lui, mit sur pied toutes les forces de son royaume; et, fier d'être à la tête de cent mille hommes d'infanterie, de vingt mille cavaliers et de trente-deux éléphants, il s'avança jusqu'à Bethsura, et se retrancha dans le territoire de cette ville, qui, les années précédentes, avait vu fuir ses soldats et ses généraux. Macchabée, sans s'effrayer aux approches de ce torrent qui menaçait de tout inonder, marcha courageusement à sa rencontre, tomba sur le quartier du roi, tua quatre mille hommes et le plus grand des éléphants, et s'en retourna après avoir rempli tout le camp de trouble et d'effroi. Malgré cet échec, Antiochus ne quitta point la partie; et, persuadé que les Juifs seraient enfin accablés par le nombre, il résolut d'en venir à une bataille générale. Les trompettes sonnèrent dès le grand matin. Toutes les troupes sortirent du camp; et les éléphants, qui portaient des tours de bois garnies de machines, furent placés sur le front et dans le corps de l'armée pour la soutenir. On en vint aux mains. Jamais les Juifs n'avaient montré tant de valeur. Ils se battaient en désespérés; et Judas leur donnait l'exemple. Un de ses frères, nommé *Eléazar*, appercevant un éléphant plus grand que les autres, et couvert des armes du roi, crut que le roi lui-même était dessus. L'amour de la patrie parle aussitôt dans son cœur; et, brûlant d'une ardeur généreuse, il court vers l'énorme animal, tue tout ce qui s'oppose à son courage, et, se mettant sous le ventre de ce colosse, il le perce, le fait tomber, et meurt écrasé par la chute de cet éléphant. Cependant les Juifs furent vaincus; et le roi de Syrie mit le comble à son triomphe par la conquête de Bethsura, qui se rendit 162 *ans avant J. C.*

BEZABDE (*siége de*). Sur une hauteur voisine du Tigre était située une forteresse nommée Bezabde. La double muraille dont elle était environnée, le courage de ses habitants et la valeur de trois légions qui en formaient la garnison, rendaient cette place un des meilleurs boulevards des provinces orientales de l'empire romain. Ses avantages la faisaient envier au roi de Perse. Sapor II, venant en faire la reconnaissance avec un gros de cavalerie, fut obligé, par une grêle de pierres et de flèches, de se retirer dans son camp. La résistance des assiégés répondit à ce début; ils ne cessèrent de combattre qu'au moment où, accablés

par une multitude d'ennemis qui avaient escaladé ses murailles, Bezabde fut saccagée, et la plupart de ses habitants eurent succombé sous le fer du vainqueur. Neuf mille prisonniers, échappés au carnage, furent transportés en Perse. Constance tenta vainement, l'année suivante, de reprendre cette place, la vive résistance des Perses le força d'abandonner cette entreprise. *An* 360.

BEZALU (*combats de*). 1. Chaque jour, sur les Pyrénées, était marqué, en 1794, par des combats. Ces montagnes fournissaient, chaque jour, des occasions sans cesse renaissantes d'affaires de postes qui instruisaient les soldats à affronter les dangers et les officiers à la guerre de montagnes. La brigade du général Charlet enleva, le 20 juillet, aux Espagnols le poste de Bezalu, et s'empara le lendemain de cette petite ville. On y trouva un magasin d'effets militaires, de munitions et d'objets de campement. Cette position n'étant pas utile pour le moment, on fit rentrer au camp les troupes employées dans cette attaque. Elles furent protégées, dans leur retraite, par une colonne commandée par le général Lomet; il rencontra un corps d'émigrés, le défit, en tua quelques-uns, et fit des prisonniers. Il rentra au camp, apportant quatre drapeaux espagnols, trophées de ses succès. 20 *juillet* 1794.

2. Les Espagnols, qui avaient cru pouvoir reprendre ces postes abandonnés, en furent chassés de nouveau, le 24, par le général Augereau, qui entra au pas de charge dans le camp ennemi, le 24 *juillet* 1794.

BÉZIERS (*siége de*). L'hérésie des Albigeois avait infecté les provinces méridionales de la France, vers l'an 1209. Au lieu de ramener par la douceur ces frères égarés, Rome excommunia, créa des inquisiteurs, et fit prêcher une croisade, non plus contre des Sarrasins, mais pour faire égorger des Français par des Français. A la voix de moines, cinq cent mille soldats s'armèrent pour mériter des indulgences en égorgeant leurs frères. Toulouse, Béziers, Albi, Montpellier, Narbonne, étaient remplies des nouveaux sectaires. La foudre tomba d'abord sur Béziers. Ses habitants ne purent se défendre long-temps contre ce torrent de pieux assassins. Avant de monter à l'assaut, le scrupule et la pitié vint agiter

leurs âmes. Combattant contre les Hérétiques, leurs bras devaient épargner les Catholiques; mais comment les distinguer parmi des citoyens qui défendaient également leurs foyers et leur patrie? *Tuez-les tous*, dit Arnaud, abbé de Cîteaux, l'un des chefs ecclésiastiques de l'armée, *Dieu connaît bien ses brebis*. Cet ordre barbare ne fut que trop fidèlement exécuté : on ne distingua ni l'âge, ni le sexe, ni la religion. Soixante mille habitants de Béziers furent égorgés dans la ville, et l'on en immola sept mille qui s'étaient réfugiés dans l'église de la Madeleine comme dans un asile sacré. 1209.

BIBERACH (*batailles de*). 1. L'armée de Rhin et Moselle, forcée de rentrer en France, au mois d'octobre 1796, pour ne pas être cernée par toutes les forces autrichiennes, ne pouvait plus continuer sa retraite, ni forcer le passage des Montagnes-Noires, qu'après avoir rejeté assez loin le général Latour pour s'en croire débarrassé, au moins pour quelques jours. Au milieu des dangers nombreux qui menaçaient les Français, ils avaient pour unique avantage de posséder des forces concentrées. Dans cette position, ils pouvaient au moins porter leur masse réunie contre les corps divers qui les pressaient isolément de tous côtés; ils pouvaient ainsi les battre successivement et en détail. Le général Moreau sut habilement profiter de cette situation, pour garantir son armée d'une perte certaine. Le corps de Naüendorff, qui marchait pour lui couper les passages des vallées de la Kintzig et de la Renchen, ayant déjà passé Tubingen, avait trop d'avance, et se trouvait ainsi trop éloigné pour secourir le général Latour. Moreau résolut alors d'attaquer ce dernier. Une bataille était sa seule ressource : la constance admirable des troupes françaises le conviait à prendre ce parti audacieux. Moreau fit donc ses dispositions pour attaquer les Autrichiens. Le général Férino, commandant l'aile droite, devait laisser un corps de troupes pour contenir le général Frœlich sur l'Argen, pendant que le surplus se porterait par Waldsée sur le village d'Essendorff, en poursuivant l'ennemi. Le centre et la réserve, aux ordres de Saint-Cyr, furent chargés d'attaquer l'ennemi vers Steinhausen, et de tâcher de le pousser jusqu'à Biberach, ville considérable de la Souabe, sur la Reuss, en avant de Buchau; pendant que Desaix, à la tête de l'aile

gauche, attaquant de l'autre côté du lac, par la route de Rieldingen à Biberach, tâcherait de précéder le général Latour sur les hauteurs près de Steinhausen. Le centre commença sa principale attaque le 2 octobre 1796, vers sept heures du matin, par la route qui conduit de Reichenbach à Biberach. Une seconde colonne marcha à l'ennemi par la droite de Schussenried; une autre attaque eut encore lieu sur Oggeltshausen. Les Autrichiens, après une longue résistance, furent culbutés et vivement poursuivis. L'aile gauche s'était mise en mouvement plus matin, afin d'être arrivée à l'instant désigné pour l'attaque du centre, entre Seekirk et Ala. L'aile droite des Autrichiens fut alors obligée de plier comme son corps de bataille, et la victoire la plus complète et la plus brillante devint le fruit de cette journée. On compta cinq mille Autrichiens prisonniers; dix-huit pièces de canon et deux drapeaux tombèrent au pouvoir des Français. *2 octobre* 1796.

2. L'Autriche avait de nouveau conjuré contre la France, tandis que Bonaparte était en Egypte. Placé, à son arrivée, à la tête du gouvernement, Bonaparte, devenu premier consul, réorganisa les armées, et se porta dans l'Italie, ancien théâtre de ses victoires, tandis que ses généraux entraient en Allemagne. Déjà l'armée du Rhin avait vaincu les Autrichiens à Engen et à Moëskirk. On s'attendait à voir le général Kray, après ces deux batailles sanglantes, se retirer derrière l'Iller; mais il se porta, par des marches forcées, sur les hauteurs placées en avant de la Riss. Le 9 mai 1800, le lieutenant-général Lecourbe marcha sur l'Atrachi, la droite à la hauteur Lenkirk, le centre à Welishoffen et Arnach, et la gauche à Wurtzach. La réserve marcha sur Biberach par la route de Pfullendorff, tandis que le lieutenant-général Saint-Cyr s'y portait par la route de Buchau, avec les deux divisions Baraguay-d'Hilliers et Thurreau. La première rencontra l'ennemi, et le repoussa après quelques combats, qui retardèrent à peine sa marche. Ces deux divisions arrivèrent ensemble devant les hauteurs occupées par les Autrichiens, forts de dix bataillons, quinze pièces d'artillerie, et un corps nombreux de cavalerie. Le reste de l'armée du général Kray était placé en arrière de Biberach, ayant le front couvert par le grand ravin que forme la rivière de la Riss. L'impétuosité des bataillons français,

commandés par le général Saint-Cyr, fut telle, que le corps autrichien qui occupait les hauteurs, culbuté dans le ravin, jeta en partie ses armes. Sans les secours puissants que fit à l'instant avancer le général Kray, et le feu de son artillerie qu'il dirigea pour protéger les fuyards, on eût fait beaucoup de prisonniers sur ce point. Le général Richepanse, qui s'était dirigé par Pleinhaiss, avait de son côté rencontré l'ennemi. A deux lieues de Biberach. Dès Indelfingen, il s'avança en combattant : au moment où il arrivait sur les hauteurs en deçà de Biberach, les troupes du général Saint-Cyr se précipitaient dans la ville. Richepanse résolut alors d'attaquer le plateau en arrière, où l'ennemi avait un corps nombreux et beaucoup d'artillerie. La Riss est, dans cette partie, encaissée et bourbeuse; sur ses bords marécageux, l'artillerie autrichienne faisait pleuvoir une grêle de boulets et de mitrailles; rien n'arrêta les troupes françaises : l'infanterie traversa la Riss, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le cinquième régiment de hussards la suivit avec peine; cependant le terrain était devenu si mou, que le général Richepanse ordonna à deux régiments de cavalerie d'aller au galop traverser la Riss à Biberach, et de prendre ensuite le chemin de cette ville à Memmingen, sur lequel il se portait directement.

Ces dispositions furent parfaitement exécutées; les généraux Digonet et Durut gravirent les hauteurs la baïonnette en avant. La cavalerie débouchait sur la route de Memmingen, au moment de leur arrivée. Toute cette division chargea alors les Autrichiens qui abandonnèrent précipitamment le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Pendant cette action, le lieutenant-général Saint-Cyr faisait attaquer le reste de l'armée, placée sur le plateau qui se prolonge sur Mitembach. On ne pouvait y parvenir que par un seul débouché : cette position paraissait inexpugnable; mais les dispositions furent si bien prises, l'attaque s'exécuta avec tant de vigueur, que les ennemis furent mis en déroute sur ce point, et abandonnèrent le champ de bataille. Toutes les armes se distinguèrent dans cette journée; elle coûta aux Autrichiens quatre mille hommes, dont deux mille prisonniers, et des magasins immenses trouvés dans Biberach. Les actions d'éclat se multiplièrent dans ce jour : le général de Billi eut un cheval tué sous lui, et ne cessa de repousser l'ennemi avec la plus grande valeur. Le lieutenant de hus-

sards Elbeniski eut trois chevaux tués, reçut dix blessures, et fut toujours dans le fort de la mêlée. 9 *mai* 1800.

BIBRACTE (*bataille de*). De tous les peuples des Gaules, le plus opiniâtre à s'opposer à l'entrée de César, fut la nation helvétique. Ces fiers guerriers, braves dès lors comme ils le sont aujourd'hui, se crurent toujours assez sages pour être les gardiens et les conservateurs de leur liberté, sans avoir besoin, pour leur bonheur, des nations étrangères. Plusieurs fois vaincus par le général romain, jamais il ne put les soumettre. César déploya continuellement dans les Gaules la sagesse la plus profonde, la prudence la plus consommée, l'industrie la plus inventive, et la plus inébranlable fermeté. Les Helvétiens s'étaient rassemblés près de Bibracte, maintenant Autun. César n'en était pas éloigné. Ils eurent la hardiesse de venir l'attaquer. A leur approche, César retire ses troupes sur une colline, et fait marcher sa cavalerie au devant des Barbares pour arrêter leurs progrès. Il couvre la colline d'armes et de soldats, forme son corps de bataille de quatre légions sur lesquelles il comptait beaucoup, parce qu'elles avaient déjà long-temps servi sous ses drapeaux. Il place dans sa réserve deux autres légions nouvellement levées dans la Cisalpine. Ces dispositions prudentes étaient bien nécessaires. Les Helvétiens repoussèrent facilement la cavalerie romaine. Formant une phalange carrée, ils se couvrirent d'une tortue militaire, c'est-à-dire, de leurs boucliers serrés les uns contre les autres, qui les garantissaient également au dessus de leurs têtes, sur leurs côtés, et même en avant. Sous ce toit impénétrable à la flèche et aux traits, ils s'avancèrent avec intrépidité, et malgré le désavantage du lieu attaquèrent les Romains postés à mi-côte. César sentit la grandeur du danger. Persuadé que l'exemple de l'intrépidité des chefs est le plus puissant encouragement du soldat, il mit pied à terre, avec tous ses officiers, et fit éloigner les chevaux afin qu'il ne restât à personne d'espérance que dans la victoire. Vers le milieu du jour, on donna le signal. Le combat dura jusqu'au soir, sans que les Romains vissent le dos d'un seul ennemi. L'armée helvétienne, obligée une première fois de battre en retraite, revint de nouveau à la charge, pour tenter encore une fois d'enlever une victoire qu'elle ne cédait qu'à regret. Enfin ils livrèrent, autour des bagages, un troisième combat

qui dura bien avant dans la nuit. Ces efforts d'une opiniâtre valeur furent cependant superflus. Les Romains s'emparèrent du camp et des bagages des Helvétiens, mais non sans éprouver une perte considérable. César, dans ses excellents Commentaires, n'avoue point le nombre de ses morts, mais il convient que le soin de les ensevelir, et de panser les blessés, le retinrent trois jours sur le champ de bataille. Pendant ce temps, les malheureux restes de la nation helvétique, au nombre de cent trente mille, se retirèrent, par une fuite précipitée, dans leurs montagnes. 60 *ans avant J. C.*

BICOQUE (*bataille de la*). Durant l'invasion de Louis XII dans le Milanais, le maréchal de Lautrec marcha contre les confédérés campés à la Bicoque; son projet était de les y affamer. Pour y réussir, il lui aurait fallu commander à des soldats soumis et bien payés. Parmi les vieilles bandes françaises, servaient, comme auxiliaires, des régiments suisses. Ils ne défendaient pas dans ce moment leur patrie, mais ils avaient vendu leurs services pour de l'argent. Scrupuleux à remplir leurs engagements, ils réclamaient une pareille exactitude dans leur solde. Plusieurs montres leur étaient dues; ils menacèrent de retourner dans leur pays si on ne les payait pas exactement. Vainement Lautrec leur démontra les motifs qui l'engageaient impérieusement à différer le combat; rien ne put faire changer leur résolution: *argent*, *congé* ou *bataille* étaient les seuls mots qu'on pût leur arracher. Lautrec était sans argent; la défection des Suisses pouvait lui être funeste: il choisit le parti où il pouvait encore lui demeurer quelque chance favorable, et, malgré lui, se détermina à combattre. Pour faire pencher davantage la balance en sa faveur, il appèle la ruse au secours de la force. Desirant mettre le désordre dans les troupes espagnoles, et les faire prendre en flanc ou à dos par des troupes françaises, il fait arborer à un de ses escadrons la croix rouge espagnole, espérant, à la faveur de ce signe trompeur, qu'ils pourront arriver jusque dans les rangs ennemis. Il est trahi; sa ruse est découverte. Prosper Colonne donne à ses troupes, pour signe de ralliement dans cette journée, une poignée d'herbe attachée au chapeau, et les avertit de frapper également sur tous ceux qui portaient des croix blanches ou rouges. Cette contre-ruse

mit le désordre parmi les Français, favorisa singulièrement les Espagnols et leur donna la victoire, et avec la victoire le Milanais dont ils chassèrent les Français. 1522.

BIESME (*affaire de la Côte de*). Le général Dumourier avait peu de troupes lors de l'invasion des Prussiens et des Autrichiens dans la Champagne. Des armées formidables avaient dépassé les frontières sans qu'on pût leur opposer quelque résistance. Dans ces conjonctures difficiles, c'était sauver la patrie que de trouver des positions capables d'arrêter quelque temps l'ennemi, tandis que toute la France courait aux armes pour défendre son indépendance. Dumourier choisit les gorges du Clermontois pour retarder les armées étrangères dans leur marche. Son plan fut heureux; ces lieux devinrent les Thermopyles des Français, à la différence que les Spartiates y moururent, et que les Français y repoussèrent, sans éprouver de perte, des milliers de Prussiens, d'Autrichiens, de Hessois, d'émigrés. Au moment où Dumourier communiqua son plan au général Dillon, celui-ci en sentit tout l'avantage. Il craignait seulement d'être prévenu par l'ennemi à la côte de Biesme, à la Chalade ou aux Ilettes. Pour le gagner de vitesse, il tenta d'abord d'arriver aux gorges du Clermontois, en traversant les bois de Châtel et de Montblainville. Cette route était sûre, mais impraticable pour des troupes. Sans audace obtient-on quelque succès à la guerre? Il se détermina donc de passer à la vue des vedettes prussiennes du camp d'Avoncourt. Après avoir traversé Varennes, Dillon se jète dans les bois pour gagner par la Pierre-Croisée le chemin de la Chalade. Devant lui marche une colonne de pionniers pour applanir les chemins; sur ses derrières une semblable troupe est occupée à les rompre. De cette manière, il parvient sans être vu, à la Chalade, petit village dans les gorges du Clermontois, traînant à sa suite dix pièces de canon, des munitions et les attirails de guerre nécessaires. Le général Galbaud venait d'abandonner cette position, mais elle n'avait pas encore été occupée par l'ennemi. Galbaud, se sentant soutenu, y revint aussitôt; mais Dillon l'occupa lui-même le 5 septembre 1793. On y construisit les ouvrages nécessaires à sa défense. Dix-sept pièces de canon y furent mises en batteries, pour empêcher l'accès de cette côte, tandis que treize escadrons de cavalerie légère, envoyés au village de

Passavant, à la pointe de l'Argonne, protégeaient soixante villages nécessaires pour fournir des vivres aux Français, et privaient les étrangers des ressources qu'ils en auraient pu tirer pour se nourrir. Le colonel Lamarche enleva, sous les yeux de l'ennemi, les vivres et les fourrages commandés par les Autrichiens à Clermont. Un détachement français voulant pousser trop avant, tomba dans une forte reconnaissance prussienne, dont un brouillard épais lui dérobait la vue. Les hussards se sauvèrent, mais une compagnie de grenadiers fut cernée et faite prisonnière. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick, marchant avec cette colonne, montèrent sur une élévation voisine de Clermont, d'où ils examinèrent avec soin les retranchements français sur la côte de Biesme. Cette position leur parut tellement respectable, qu'ils n'osèrent y faire attaquer cinq mille cinq cents soldats français par une armée de cent mille Allemands. Ils se repentirent d'y avoir été prévenus, mais préférèrent faire un circuit de douze lieues pour gagner Sainte-Menehould, en marchant sur Grandpré et laissant vingt mille Hessois pour contenir le poste de Biesme. Le 17 septembre, Dillon fut attaqué aux Ilettes par les Hessois; on vit un corps d'infanterie se déployer hors de la portée du canon, d'où il lança une grande quantité d'obus. Les Français supportèrent avec gaité cette grêle d'artifice; mais ils s'ennuyèrent bientôt d'une attaque longue et indécise. Ils commencèrent par provoquer les Hessois, puis sautèrent vivement hors de leurs retranchements. Aussitôt que les Allemands entendirent battre la charge, ce fut pour eux le signal d'une fuite précipitée. Tandis qu'on se battait à Valmy, les Hessois faisaient aux Ilettes une répétition de leur première attaque; ils commencèrent par jeter force obus, puis tirèrent de loin des coups de canon, se contentèrent de montrer des têtes de colonnes, et s'arrêtèrent devant une redoute construite seulement depuis deux jours, et armée de deux pièces de quatre. Dillon, voyant les craintes et les tâtonnements de l'ennemi, fit filer quelques tirailleurs le long d'un bois pour prendre en flanc les colonnes hessoises, et tenter d'engager une action, mais inutilement; ils reculèrent toujours, et fuirent tout à fait quand les boulets de deux pièces de huit, que l'on amena dans la redoute, les atteignirent. Ces actions, légères en elles-mêmes, eurent une grande conséquence, dans un moment où l'ennemi se

trouvait à quarante lieues de la capitale. Les Français montrèrent qu'ils n'avaient rien perdu de leur antique valeur; que pour vaincre il leur suffisait de chefs habiles pour les guider à la victoire. Ces faibles avantages enhardirent les phalanges qui se précipitaient sur les frontières, et découragèrent l'ennemi. *Septembre* 1793.

BILBAO (*combat et prise de*). L'armée espagnole, commandée par le général Crespo, avait été coupée en deux par la victoire d'Iruzum, remportée par le général Moncey; mais elle occupait encore avec sa gauche les Salines, position qui forme la clef de la Biscaye. Le général Crespo avec quatorze mille hommes en défendait l'entrée. Il était essentiel de dégager ce point pour s'assurer que la Biscaye et l'Alava ne porteraient plus les armes contre la France. Le général Crespo devait être forcé, par ce mouvement, de repasser l'Ebre. Si par la vivacité de sa marche il mettait les Français hors d'état de l'atteindre, cette manœuvre devait assurer au moins à l'armée française les magasins des ennemis et des subsistances certaines. Quatre mille hommes réunis à Elygobar, sous les ordres du général de division Dessein, se mirent en marche dans la nuit du 11 au 12 juillet 1795; ils attaquèrent les Biscayens dans leur camp retranché d'Eybar, garni de douze pièces de canon, et protégé par le général Crespo. Les retranchements furent emportés à la baïonnette après une assez vive canonnade : les douze canons demeurèrent aux Français. Dessein, continuant sa marche audacieuse au milieu de l'armée ennemie, se porta, la nuit suivante, sur Durango, où se trouvaient les munitions de Crespo; il s'en empare, prend encore onze canons, se charge des munitions, et précipite le reste dans la rivière. De ce village, il distribue une proclamation du général Moncey aux Biscayens, où il les invitait à rentrer dans leurs foyers. L'effet en est prompt. Les Biscayens posent les armes; l'armée de Crespo est subitement réduite à neuf mille hommes. Après quelques heures de repos, le général Dessein continua sa marche sur la gauche des Salines, où devait se faire une attaque combinée de l'armée de Crespo avec une colonne dirigée par le général Willot Crespo, incertain du parti qu'il devait prendre, par les marches et contre-marches des troupes françaises, ne se déterminait à la retraite sur aucun point. Enfin, le généra

Dessein prit position au bas des Salines, dans la plaine d'Alava. Le général Crespo, qui avait eu vent de la marche de la colonne du général Willot, se mit en mouvement, dans la nuit du 14 au 15 juillet, pour faire sa retraite par Vittoria. Son avant-garde ayant donné dans celle des Français, et éprouvé un échec, il retourna de nouveau occuper sa position des Salines, dans la plus cruelle situation où jamais général se soit trouvé. Pendant le mouvement de la droite des Français, une colonne de quatre mille cinq cents hommes et de cent cinquante chevaux, aux ordres du général Willot, partait d'Iruzum, se dirigeant sur la grande route de Vittoria, à la droite des Salines, pour y attaquer l'armée de Crespo, de concert avec le général Dessein. La marche n'éprouva aucun obstacle le premier jour; mais, arrivée à Oysogueta, l'avant-garde se fusilla dans une gorge assez étroite, bordée de rochers escarpés, et couverte vers sa droite d'un bois épais, où se trouvait embusquée de l'infanterie espagnole. Willot fait ses dispositions, détache un corps de troupes pour enlever ce bois, tandis que son avant-garde demeure ferme, se battant constamment. Déjà elle arrivait sur le front d'une redoute, défendue par six cents hommes, construite sur un mamelon qui formait la gorge, quand on vit le corps détaché par Willot paraître sur les hauteurs, et balayer entièrement ce bois, défendu par douze cents Espagnols. Willot ayant réuni ses forces, poursuit l'ennemi en désordre. Au sortir du défilé, la plaine s'ouvre, les Espagnols se rallient, se présentent en bataille, soutenus de deux escadrons de gardes du corps; ils paraissent même défier les Français au combat. La petite armée française se divise en trois colonnes, marche fièrement à l'ennemi. Celle du centre, fortifiée de sa cavalerie, fonce sur les escadrons espagnols. Après quelques coups de fusil, le courage abandonne ces braves Castillans, les gardes-du-corps espagnols s'échappent avec rapidité aux poursuites des hussards français, on fait quelques prisonniers. Peu après, la colonne du général Willot opère sa jonction avec celle du général Dessein. Les troupes étaient harassées, on leur donne quelques moments de repos avant d'attaquer don Crespo sur les hauteurs des Salines, qu'il occupait encore. On apprend qu'il exécutait sa retraite par Mondragon. Le chef de brigade Mauras est chargé d'éclairer sa marche, afin que l'on puisse faire les dispositions nécessaires pour

le couper. Mauras le suit pendant quatre lieues, fait cinquante prisonniers, annonce que don Crespo gagne les montagnes de la Biscaye pour se retirer sans doute à Bilbao. Aussitôt les troupes françaises sont mises en marche; on s'empare de Vittoria, et l'on marche sur Bilbao. Les deux colonnes réunies ne rencontrent plus d'obstacles; le 18 juillet, elles entrent à Bilbao, tandis que le général espagnol passait l'Ebre, et se retirait à Pamordo. Cette importante suite de combats et de succès avait anéanti la moitié des forces du général espagnol, et fait mettre bas les armes aux Biscayens, qui reçurent les Français avec amitié. Elle procura aux soldats des subsistances assurées, et promettait désormais une succession non interrompue de victoires. Cependant elle fut le dernier combat entre les Espagnols et les Français. Un traité de paix, signé à Bâle le 22 juillet, termina leurs querelles. L'Espagne abandonna la portion de Saint-Domingue qui lui appartenait; la France restitua toutes ses conquêtes au delà des Pyrénées. La France y gagna de disposer de deux armées aguerries, qui, portées des Pyrénées aux Alpes, suivant la pensée inspirée dès lors au gouvernement par le génie de Bonaparte, devaient attaquer l'Autriche dans ses possessions héréditaires, et décider sous la conduite de ce général, les grands succès qui illustrèrent la campagne suivante en Italie. *Du* 12 *au* 18 *juillet* 1794.

BINASCO (*combat de*). L'armée française, en entrant dans la Lombardie avec toute l'apparence de l'allégresse universelle, était loin de s'attendre qu'elle aurait à réprimer les excès d'un peuple qui semblait regarder ses généraux comme ses libérateurs; cependant, dès le 25 avril, des soulèvements se manifestèrent depuis les faubourgs de Milan jusqu'à Pavie. Le tocsin sonnait dans les campagnes, les prêtres et les nobles excitaient le peuple à s'armer pour assassiner les Français: la garnison de Pavie fut désarmée. Prévenu de cette sédition, Bonaparte revint à Milan, déconcerta les rebelles par la vivacité et la sévérité de ses mesures. Milan pacifié, il marcha sur Pavie; le général de brigade Lannes était à l'avant-garde. Arrivé à Binasco, il apperçoit sept à huit cents hommes armés, fond sur ces rebelles, en tue cent, et fait brûler le village. 25 *avril* 1795.

BINCHE (*combat et prise de*). Le général Pichegru, pour faciliter les mouvements de l'armée du Nord au moment où il pénétrait dans la Flandre maritime, ordonna au général Desjardins, commandant l'armée des Ardennes, de déborder la gauche des ennemis, en s'emparant du bois de Bonne-Espérance et de la ville de Binche. Les tirailleurs français commencèrent l'attaque le 20 avril 1794 à quatre heures du soir, en débusquant les Impériaux de toutes leurs positions avancées. En une demi-heure les généraux Fromentin, Despaux et Mayer s'emparérent à la baïonnette du bois de Bonne-Espérance. Une forte pluie et la nuit obligèrent de bivouaquer sur le champ de bataille. Dès le point du jour du lendemain, les Autrichiens cherchèrent à débusquer les Français des postes dont ils s'étaient rendus maîtres. Ils déployèrent une nombreuse cavalerie et une formidable artillerie; mais les batteries françaises, mieux placées et mieux servies, les tinrent en respect toute la journée. Les escadrons français, guidés par le général d'Hautpoult, fournirent plusieurs charges brillantes; mais leurs généraux surent prudemment contenir leur ardeur, et les empêcher de donner dans un piége tendu par les Autrichiens, qui tentaient de les engager dans une plaine où leur immense supériorité leur promettait de grands succès. Pour attirer les Français hors de leurs lignes, et tourner leur flanc gauche, les Impériaux montrèrent le dessein de s'emparer du village d'Erqueline. Trois bataillons suffirent pour les en debusquer. Ils agirent avec une audace pareille à celle d'une demi-brigade commandée par Kléber, qui prit en flanc une batterie autrichienne qui gênait beaucoup notre centre, et parvint à l'emporter sous une grêle de mitraille. Partout où se présenta Marceau, l'ennemi fut mis en fuite. On remarqua singulièrement les manœuvres habiles des généraux Kléber et Fromentin. Pour déconcerter l'ennemi, ils montrèrent de tous côtés des têtes de colonnes d'infanterie, soutenues d'artillerie et de cavalerie, dont les Autrichiens, ignorant la force, n'osèrent jamais tenter de supporter le choc. On les vit alors obligés de fuir devant les troupes françaises, vaincus tout à la fois par le courage et les talents de leurs chefs. Et quels étaient ces hommes montrant tant d'intrépidité? Des réquisitionnaires enlevés peu auparavant à leurs chaumières, aux arts et au commerce qu'ils cultivaient paisiblement dans leurs cités. Quels étaient ces généraux montrant autant

d'adresse? Des hommes nouveaux sortis naguère des rangs, doués sans doute du génie, mais manquant encore de l'expérience qui mûrit les talents, dénués de l'habitude du commandement, qui sait mieux que la théorie apprécier l'effet d'une manœuvre et calculer sa réussite. Que ne devait-on pas espérer de telles armées, surtout en voyant s'y reproduire chaque jour des traits d'un héroïsme vraiment rare? Dans cette journée, un chasseur a le bras emporté par un boulet autrichien; il le ramasse, se tourne vers une batterie: *Canonniers*, s'écrie-t-il, *mettez ce bras dans la bouche du canon; envoyez-le aux Autrichiens pour qu'il les frappe encore une fois*. 20 *et* 21 *avril* 1794.

BINGEN (*combat de*). 1. Le général Custine, repoussé par les Prussiens, au commencement de 1793, jusqu'au delà de Mayence, après avoir envahi une partie du Palatinat, conservait encore ses positions sur la rive gauche du Rhin. La petite rivière de Nahe, qui a son embouchure dans ce fleuve à Bingen, séparait les avant-postes des deux armées. Les Prussiens occupaient au delà les deux rives du fleuve, et communiquaient par des ponts construits à Baccarach entre Bingen et Coblentz; Houchard commandait cette avant-garde, qui fermait l'aile gauche de l'armée française; ses avant-postes furent attaqués et repliés par les Prussiens le 17 mars: Custine, arrivant avec un renfort de dix bataillons et huit escadrons, fit rattaquer l'ennemi, le déposta des hauteurs de Stromberg, et dut ces avantages à la valeur des bataillons nationaux et à la précision du tir de l'artillerie française. 17 *mars* 1793.

2. Quelques jours se passèrent de part et d'autre en préparatifs d'attaque et de défense; l'armée de Custine, forte d'environ vingt mille hommes, occupait une position en avant et sur la rivière de Nahe, dont elle était trop voisine; sa droite était à Bingen, sa gauche s'étendait en remontant la Nahe, et son centre, séparé en différents corps, occupait les hauteurs en avant de Creutznach. Les Prussiens attaquèrent de nouveau Custine le 27 mars. Au delà du chemin de Stromberg, qui traverse cette position, est une élévation qui la domine; elle n'était occupée que par un seul bataillon de la Corrèze. Attaqué en même temps sur sa droite et sur sa gauche par deux colonnes prus-

siennes, il repoussa d'abord vigoureusement l'ennemi, qui finit par s'en emparer; maîtres de cette position, les Prussiens la garnirent d'artillerie, foudroyèrent Bingen et toute la droite des Français. Le général Neuwinger fut pris dans la retraite précipitée des troupes sur le poste de Bingen. Le centre et la gauche de l'armée de Custine repassèrent la Nahe. La cavalerie couvrit cette retraite, où le général Clarke, n'ayant qu'un seul escadron, s'aida habilement du terrain pour montrer aux ennemis une troupe plus nombreuse, et contenir une nuée de troupes légères à cheval qui suivaient de trop près la retraite de l'infanterie. Toute cette partie de cette armée se replia sur Alzei, où Custine réunit le lendemain le reste; la droite, abandonnant Bingen, s'était retirée en désordre sur Mayence. Cette affaire peu meurtrière fut cependant décisive; elle força Custine à ramener peu à peu son armée sous Landau, abandonnant ses conquêtes de l'année précédente. 27 *mars* 1793.

BITCHE (*affaire de*). Bitche était le seul fort qui restât au mois de novembre 1793 pour préserver la Lorraine et l'Alsace d'un envahissement total; dans la nuit du 16 au 17 novembre, un ingénieur émigré conduisit cinq à six mille ennemis sous ses remparts. Déjà leur avant-garde s'était approchée du fort; ses glacis étaient escaladés; ils s'étaient rendus maîtres de l'ouvrage avancé qui se trouve sous la queue d'hirondelle; l'alarme sonne, mais comment distinguer l'ennemi dans l'obscurité de la nuit? On se fusille de toutes parts; on craint de frapper les habitants de la ville, qui voudraient se réfugier dans le fort. Une maison en bois s'avançait du côté où les Prussiens devaient être descendus; le propriétaire propose d'y mettre le feu : *Elle servira de flambeau pour nous éclairer*, s'écrie le courageux citoyen. Son offre est acceptée; à cette lueur on apperçoit l'élite de l'armée prussienne se précipitant des montagnes, on voit une troupe d'ennemis remplissant déjà l'escalier communiquant à la caponnière sous le pont de la petite tête. Soudain on l'arrête par une fusillade bien fournie, et l'on intercepte son retour en encombrant son passage par une foule de débris qui les rendent impraticable; dans ce moment on lance sur ces hommes sans défense une grêle de pierres et de grenades : ils crient merci; on le leur accorde. Les Français furent-ils jamais sourds à la pitié? On les tient en

respect, tandis qu'on repoussait les entreprises de leurs compatriotes; cependant on jète quelques bombes dans la ville pour en écarter les Prussiens, qui y mettaient les riches à contribution et enlevaient des ôtages. Avant le jour, cet essaim d'ennemis avait disparu; Bitche était libre, et devait son salut à sept cents braves du bataillon de la Corrèze et à une compagnie de canonniers. Lorsqu'on fut sûr de la retraite de l'armée prussienne, on se souvint de son avant-garde enfermée dans les fortifications dont elle n'avait pu sortir; elle mit bas les armes; deux cent cinquante hommes défilèrent : parmi eux se trouva l'officier émigré qui leur avait servi de conducteur. 17 *novembre* 1793.

BITONTO (*bataille de*). Les Impériaux disputaient, en 1734, la possession de Naples à l'Espagne. Huit mille Autrichiens, commandés par le général Visconti, étaient à Bitonto; c'était un poste dans la Pouille, dans une situation avantageuse, et d'un accès difficile pour de la cavalerie. Leur camp était placé sur un petit tertre, devant lequel se trouvait un fossé garni d'un mur peu élevé. Les Impériaux résolurent d'y attendre les Espagnols derrière leurs retranchements; mais il ne parut pas impossible au comte de Montemart de les franchir. L'attaque commença, le 25 mai, sur le front; les Espagnols accumulèrent tous leurs moyens de défense sur ce point; Montemart s'en apperçoit; il croit emporter cette position en faisant faire une diversion sur sa gauche : il y destine sa cavalerie, et se met à sa tête. Guidés par ce chef intrépide, ses escadrons franchissent les fossés ennemis et les murailles, sans que leurs rangs se rompissent. Surpris de tant d'audace et de bonheur, les ennemis prènent la fuite en désordre, abandonnant sur leur champ de bataille quinze drapeaux, vingt-quatre étendards, leur artillerie et leurs munitions. La plus grande partie de leur infanterie fut faite prisonnière le lendemain dans Bitonto; leur cavalerie capitula deux jours après dans Bari. Cette armée de huit mille hommes fut tellement détruite, qu'il en demeura à peine deux cents. Le maréchal de Villars, mourant, admira le bonheur du comte de Montemart; le roi d'Espagne récompensa sa valeur en le créant duc de Bitonto, comme les Romains donnaient le nom des provinces conquises à leurs généraux victorieux. 25 *mai* 1734.

BITTER (*siége de*). Les Juifs, impatients du joug des Romains, ne pouvaient se façonner à une entière obéissance. Poursuivi par le sang du Dieu qu'il avait crucifié, ce peuple se révoltait sans cesse, et hâtait sa destruction par de continuelles rebellions. Un brigand appelé *Barcochébas,* ayant eu l'audace de se donner pour le Messie, et se mettant à la tête des séditieux, fit aux Romains une guerre de trois ans. L'exploit le plus mémorable des Juifs fut la prise de Bitter; c'était une ville forte, peu distante de Jérusalem. Les rebelles, chassés de toutes leurs autres retraites, s'y défendirent en désespérés. Dans cette guerre d'extermination, plus de cinq cent quatre-vingt mille Juifs tombèrent sous le fer des Romains. 135 *ans après J. C.*

BLACKMERE (*bataille de*). Edouard IV, roi d'Angleterre, se flattait de subjuguer l'Ecosse, l'an 1323; il livra bataille à cette nation belliqueuse près de Blackmère, et fut entièrement vaincu dans le moment où il comptait sur une victoire certaine. La moitié de ses soldats furent prisonniers ou demeurèrent sur le champ de bataille, et l'autre partie prit la fuite, abandonnant armes, bagages et munitions. Cette victoire ouvrit aux Ecossais le chemin de l'Angleterre; ils en ravagèrent les provinces, et portèrent la désolation à laquelle le monarque anglais avait dévoué leur patrie. 1323.

BLANC-PIGNON (*affaire de*). Les Espagnols, voulant reconnaître les positions françaises vers Saint-Jean Pied-de-Port, attaquèrent, le 26 avril 1794, sur tous les points la division chargée de les défendre; ils tombèrent d'abord sur le poste d'Arneguy, défendu par deux compagnies basques. Accablées par le nombre, elles se replièrent en bon ordre. Au même instant une colonne de quatre mille hommes d'infanterie et un escadron de cavalerie se présentèrent devant la descente de Blanc-Pignon, et se portèrent sur la crête de Roqueluche; le feu fut vif de part et d'autre. Les réquisitionnaires, qui le voyaient pour la première fois, montrèrent le plus grand courage au milieu d'une grêle de bombes et de boulets; mais comment auraient-ils pu n'être point valeureux, quand leurs aînés, dans la carrière de la gloire, étonnaient le monde par leur audace? Huit tirailleurs basques apperçoivent dans cette action une colonne ennemie; sans se mettre en peine s'ils sont soutenus,

ils fondent sur elle. Etonnée d'une attaque qu'elle croit redoutable, elle recule, en voyant des troupes plus considérables s'avancer sur ses flancs. Plus loin, un vieillard basque voit un sapeur espagnol s'avançant sur lui; soudain il lui lance une pierre, le terrasse, fond sur son ennemi, saisit son sabre, lui coupe la tête. Ennuyée d'une trop longue fusillade, la ligne française s'avance au pas de charge, la baïonnette en avant, et les Espagnols fuyent jusqu'à Blanc-Pignon. En même temps une troisième affaire avait lieu au poste d'Irmenaca, qui se replia sur le rocher d'Arola; les Espagnols l'attaquèrent avec furie; mais, tournés par un corps de quatre cents hommes conduits par le brave adjudant-général Harispe, ils battirent à la hâte en retraite. 26 *avril* 1794.

BLASCHEIDT (*combat de*). Aussitôt la prise de Rhinsfeld, Moreaux, général divisionnaire de l'armée de la Moselle, fit marcher le général Debrun avec sa colonne vers la forteresse de Luxembourg pour en faire le blocus. Dans ce mouvement, le général Debrun rencontra quinze cents Autrichiens sur la route de Luxembourg à Liége, le 20 novembre 1794. Trois cents hommes de cavalerie autrichienne chargèrent aussitôt deux escadrons français formant toute la cavalerie de cette colonne; ils reçurent l'ennemi avec intrépidité, le chargèrent à son tour, et le mirent en fuite. Contents de cette escarmouche, les Autrichiens rentrèrent dans la forêt de Grunnewald, où il se donna le lendemain un combat plus sérieux. 20 *novembre* 1794.

BLÉNEAU (*journée de*). Pendant les troubles de la Fronde, Louis XIV se retira à Gien, sur la Loire. Pour mettre le monarque en sûreté contre les entreprises des princes, le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt campaient, le premier à Briare, le second à Bléneau. Croyant n'avoir à craindre aucune surprise, le maréchal avait trop écarté ses quartiers. Le prince de Condé profita de cette faute. On le vit paraître subitement à la tête de ses troupes, enfoncer la garde avancée, renverser les lignes, enlever cinq quartiers, piller tous les bagages, dissiper bataillons et escadrons, et répandre par tout le camp la confusion et la terreur. Justement alarmé, le cardinal Mazarin vole à Gien au milieu de la nuit, réveille le roi, et lui

apprend la défaite soudaine de ses troupes. Le conseil s'assemble, on délibère en tumulte; on propose de conduire secrètement le monarque à Bourges. Pendant que la crainte dictait cet avis, le prince de Condé continuait d'avancer, et déjà s'approchait de Gien. Instruit de ces événements, Turenne se préparait à dissiper ce terrible orage. Il n'avait que trois mille cinq cents hommes; le vainqueur en comptait quatorze mille sous ses drapeaux. Le premier soin de Turenne est de rassurer la cour; il envoie dire au roi qu'il peut rester à Gien, qu'il répond de sa sûreté; puis il s'occupe de poster avantageusement sa petite armée. Il s'arrête dans une grande plaine couverte par un bois, et bordée d'un marais. Entre deux s'élevait une chaussée de terre, où deux escadrons pouvaient seulement marcher de front. Ce fut précisément sur cette levée que s'avança l'armée de Condé. Turenne, appercevant sa marche, lève tout à coup son camp, feint de craindre l'ennemi, de battre en retraite, et de se retirer à Gien. Ce mouvement enhardit Condé; il tombe dans le piége, marche avec confiance sur la chaussée pour atteindre ces fuyards. Turenne laisse passer quelques corps, puis fait volte-face, fond l'épée à la main sur les troupes de Condé, les renverse et les écrase. Condé reconnait sa faute, mais trop tard; il fait sonner la retraite. Turenne l'avait prévu. Il fit alors pointer son canon droit sur la chaussée; en un instant, quatre cents hommes demeurèrent sur la place Jamais la cour de la reine-mère ne lui prodigua plus d'éloges, parce que jamais elle n'avait vu de si près un danger aussi imminent. Dans l'excès de sa joie, la reine-mère lui dit publiquement: *Vous venez de mettre une seconde fois la couronne sur la tête de mon fils. 7 avril.* 1652.

BLISECASTEL (*siéges de*). 1. En 1674, un capitaine gascon, commandant un petit château dans le duché de Deux-Ponts, nommé Blisecastel, à cinq lieues de Sarrebruck, fut attaqué par une armée de quatre à cinq mille des alliés. Sa compagnie formait toute la garnison. Il était réduit à une extrémité telle, lorsque le duc de Lesdiguières vint le secourir, qu'il avait mangé deux de ses mulets, et était près de manger sa servante, morte par accident. Ce brave méritait bien une récompense; cependant, comme sa compagnie fut détruite presque entièrement dans ce château, qu'il était pau-

vre, et n'eut aucun moyen de la mettre en bon état l'année suivante, il fut inhumainement cassé. Ainsi, dans ces temps, le mérite et la valeur étaient souvent mal récompensés, des services réels peu appréciés; mais la postérité, toujours juste, assigne aux guerriers la place convenable à leurs talents, à leurs services; elle plaint ce brave, et blâme les ministres qui auraient dû récompenser son courage, et non le priver d'un grade auquel sa généreuse défense dans Brisecastel lui donnait des droits plus sacrés. 1674.

2. Le général Hoche était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il fut appelé au commandement de l'armée de la Moselle, mais il joignait à l'activité de la jeunesse toute la maturité et le calme de l'âge mûr. Il parlait peu, mais il était habile dans l'art de connaître les hommes. En un instant il eut sondé les causes des revers des Français sur le Rhin; il vit des corps nombreux, errants çà et là, disposés sans ordre; des officiers avilis par leurs subalternes; l'indiscipline portée à son comble. *Point de discipline, point de discipline*, s'écrie Hoche! *c'est le moyen d'être toujours battus*. Il dit, et soudain il forme dans son armée de nouvelles divisions; dans les grades inférieurs, il va chercher le mérite pour lui confier les premiers emplois: sous sa main, chacun se trouve à sa place, mais chacun aussi doit strictement observer ses devoirs. Son armée manquait de subsistances et de vêtements, les habitants des provinces occupées par elle forment d'immenses dépôts: tant il sait inspirer la confiance; tant on est persuadé que les Prussiens ne pourront résister à son impétueuse audace. Une forte division, partant de Sarguemines, marcha sur Blisecastel. Arrivée à portée de canon du camp prussien, une vive canonnade s'est engagée: les Prussiens avaient vingt-cinq pièces en batterie; mais l'artillerie française leur répondit par un feu plus vif que leurs décharges. Ce combat dura douze heures: les Prussiens y perdirent sept cents hommes; et la nuit seule mit fin à l'action entre des troupes harassées par seize heures de marche et de bataille. 11 *juin* 1794.

BLORE-HEATH (*bataille de*). Les rebelles d'Angleterre, ayant rassemblé leurs forces sous les ordres du comte de Salisbury, étaient en marche pour se joindre au

duc d'Yorck, lorsqu'ils furent surpris, le 23 septembre 1459, par le lord Audley à Blore-Heath, sur les limites du comté de Stafford. Les armées étaient séparées par un ruisseau dont les bords étaient très-escarpés. Salisbury, inférieur en nombre, feignit de se retirer. Ce mouvement engagea lord Audley à le poursuivre vivement. Lorsqu'une partie des troupes royales eut passé le ruisseau, Salisbury fit volte-face avant qu'elles eussent pu former leurs rangs. Cette manœuvre inattendue lui réussit; il enfonça sans peine les troupes royales, coupées en deux par ce ruisseau, au moment où elles n'avaient pas encore acquis de profondeur. La victoire de Salisbury fut complète; le reste de l'armée royale prit la fuite, comme les premiers rangs, et ne laissa pas d'aller joindre ses troupes à celles du duc d'Yorck. 24 *septembre* 1459.

BODEGRAVE (*prise de*) Pendant que toutes les places de la Hollande fléchissaient, en 1672, devant les généraux de Louis XIV, Bodegrave osa résister. Pendant la nuit du 28 novembre, le duc de Luxembourg l'attaqua et la prit d'assaut. Le général l'abandonna au pillage du soldat. Ils y mirent le feu, et, à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche et à la cruauté. « Il est étonnant, dit Voltaire, » que le soldat français soit si barbare, étant commandé par » ce prodigieux nombre d'officiers qui ont avec justice la » réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pil» lage fut si exagéré, que, plus de quarante ans après, j'ai » vu les livres hollandais dans lesquels on apprenait à lire » aux enfants, retracer cette aventure, et inspirer la haine » du nom français à des générations nouvelles. » On rapporte que le duc de Luxembourg animait lui-même la barbarie de ses troupes, en leur criant : *Point de quartier; tuez, pillez, violez!* Une telle barbarie était faite pour inspirer à ce peuple une haine éternelle contre les Français. 26 *novembre* 1672.

BOIS-LE-DUC (*siéges de*) 1. Le prince Maurice de Nassau, qui depuis long-temps convoitait Bois-le-Duc, ville importante du Brabant, située sur l'Aa et la Dommel, s'en approcha le 19 août 1603; mais l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas pour les Espagnols, renversa tous ses projets, en y faisant entrer une garnison de trois mille hommes.

Maurice leva le siége à la fin d'octobre ; mais les Hollandais furent plus heureux en 1629 ; ils s'en rendirent maîtres, et l'évêque fut obligé de s'en retirer. 1603 *et* 1629.

2. Une place forte était nécessaire à l'armée du Nord pour poursuivre les Anglais au delà de la Meuse. Bois-le-Duc convenait le mieux pour assurer ses positions et lui servir d'entrepôt de vivres. L'entreprise était périlleuse. Cette place était environnée de forts bien entretenus et bien armés ; des inondations, qui s'étendaient à plus de trois cents toises de ses remparts, en faisaient comme une île au milieu d'un vaste fleuve ; de manière que, malgré les brèches les plus larges faites à ses murs, toutes les fascines du monde n'auraient pas suffi pour les atteindre. Tant d'obstacles ne rebutèrent pas des français. On n'avait point d'artillerie de siége, mais la garnison était faible; on se fia à sa fortune. On attaqua tout à la fois la ville et les forts d'Orten et de Crèvecœur, dont la prise devait priver la place de toute communication avec la Meuse. La ville fut investie le 23 septembre 1794. Dès le lendemain on entra dans le fort d'Orten, évacué par les Hollandais. On établit quelques batteries d'obusiers et de canons, à quatre-vingts toises des ouvrages extérieurs ; on ouvrit la tranchée devant le fort de Crèvecœur; on le bombarda avec tant de vigueur, qu'il se rendit, le 29 septembre, au général Delmas. L'occupation de ce fort, en affaiblissant les moyens de défense de Bois-le-Duc, ouvrait encore le passage de l'île de Bommel, position décisive pour l'invasion de la Hollande. On s'empara même du fort Saint-André, mais on ne pensa pas à réparer ses fortifications et à le mettre en état de défense. Les Hollandais, sentant son importance, l'attaquèrent, le reprirent et le mirent à l'abri d'un coup de main.

Cependant le siége de Bois-le-Duc traînait en longueur. On commençait à avoir des inquiétudes sur l'issue de cette entreprise. Les pluies avaient étendu les inondations ; les tranchées près des ouvrages extérieurs n'étaient plus praticables ; l'artillerie de siége était arrivée, mais il fallait, pour l'établir, de grands travaux que le sol inondé rendait longs et difficiles Les forts isolés, qui environnaient la ville, en empêchaient les approches. Cependant les batteries de pièces de campagne et les obusiers avaient incendié plusieurs parties de la ville; et l'opinion, plus forte

dans la guerre que les armes elles-mêmes, y combattait pour les Français. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le gouverneur, qui s'était casematé et qui même avait blindé sa demeure avec des bois et du fumier, de peur des bombes dont il craignait singulièrement les éclats, demanda à capituler. On se hâta de lui accorder les honneurs de la guerre; il retourna en Hollande avec sa garnison, prisonnière de guerre sur parole. On s'étonna de trouver sur les remparts cent quarante-six bouches à feu, et cent trente milliers de poudre dans les magasins. 23 *septembre au* 5 *octobre* 1794.

BOLOGNE (*siéges de*). 1. Lorsque Jules II monta sur le trône pontifical, sa conduite et ses vues indiquèrent plutôt un prince romain héritier des Césars, qu'un humble et pacifique successeur de Saint-Pierre. Oubliant les vertus évangéliques, on le vit former des ligues, armer les princes Chrétiens les uns contre les autres, lever des troupes, endosser la cuirasse, et tenter de faire des conquêtes en Italie. Soutenu par les Espagnols, il ordonna le siége de Bologne. Cette grande ville, très-peuplée et peu fortifiée, présentait une conquête très-facile en apparence. Les soldats du pape, aidés de vingt mille Espagnols, environnèrent ses murs le 17 juin 1512. Des batteries furent dressées du côté de la Romagne. Pierre de Navarre, célèbre ingénieur de ce temps, fit creuser une mine près de la porte de Castiglione. Les murailles étaient si faibles, qu'il suffit de vingt-quatre heures pour y faire une brèche de plus de cent toises. On aurait pu donner l'assaut sur-le-champ, mais on voulut encore attendre l'effet de la mine pour obtenir un succès plus certain, en attaquant en même temps les assiégés sur deux points opposés. Quand elle fut prête, l'armée se divisa en deux corps. D'un côté, les soldats assiégeants, armés de toutes pièces, attendaient l'explosion pour entrer dans la place; de l'autre, le premier rang portait des échelles pour s'élancer sur la muraille. On attendait le jeu de la mine pour signal. Tout à coup un bruit horrible se fait entendre; la muraille saute en l'air; les assiégeants et les assiégés ont la faculté de s'entrevoir, mais elle retombe avec tant de justesse sur ses fondements, qu'à peine y demeura-t-il quelques fentes légères. Les Bolonais crient au miracle; Pierre de Navarre convient d'avoir placé ses fourneaux trop perpen-

diculairement au dessous des murs. Les généraux du pape veulent une plus large brèche ; ses troupes rentrent dans leur camp. Ils perdirent ainsi l'occasion de vaincre. Instruit du danger de Bologne, le général français Gaston de Foix, bravant le froid, la neige et les frimas, accourt à son secours avec douze mille hommes, entre sans être apperçu dans Bologne, qui n'était pas entièrement investie. Les troupes papales, trouvant ces soldats trop aguerris et trop nombreux pour espérer de les vaincre, abandonnent leur entreprise, délogent sans bruit, mais non sans regret, de se voir enlever, par la vivacité française, une conquête qui leur promettait un riche et facile butin. 1512.

2. Le pape Pie VI se montrait peu favorable aux Français lors de l'entrée du général Bonaparte en Italie : on le vit lever des troupes, tolérer des insultes graves faites aux commissaires du gouvernement républicain, s'allier avec l'Autriche pour repousser, les armes à la main, les injures qu'il croyait faites au Saint-Siége. Toutes ces provocations obligèrent Bonaparte à attaquer l'Etat du pape. D'après ses ordres, le général Augereau marcha avec sa division sur Bologne. Quatre cents soldats du pape en défendaient les approches ; ils furent faits prisonniers, avec le cardinal légat et son état-major : c'étaient les objets les moins précieux de cette conquête ; car Bonaparte, toujours jaloux d'enrichir la France, était suivi d'une commission de savants et d'artistes qui choisissaient dans les pays conquis les statues et les tableaux les plus fameux, et les objets les plus précieux pour les sciences physiques et naturelles. Parmi les tableaux qui décoraient Bologne, on en choisit cinquante, où se trouva une Sainte-Cécile, chef-d'œuvre de Raphaël. Les commissaires Thouin, Monge et Bertholet enrichirent encore le Muséum d'histoire naturelle de Paris de l'herbier d'Aldrovande, et d'une précieuse collection de minéraux provenant de son Institut. La bibliothèque nationale reçut aussi un grand nombre de manuscrits de la plus haute antiquité, et des livres rares. Ainsi Bonaparte vainqueur imitait les anciens héros de Rome en enrichissant la France de tous les monuments qui décoraient les cités des nations soumises à ses lois. 19 *juin* 1796.

BOMMEL (*siéges de*). 1. Les Espagnols, ayant pé-

nétré, en 1599, dans l'île de Bommel, formée par le Wahal, dans le duché de Gueldres, se hâtèrent de faire le siége de la ville capitale de cette île. Le prince Maurice vint à son secours avec la plus grande partie de son armée. Il campa sur le bord opposé du Wahal, renforça de mille hommes la garnison, et jeta avec rapidité deux ponts sur le fleuve, au dessus et au dessous de la ville assiégée. Le premier, destiné à l'infanterie, n'était qu'un assemblage de petites barques; mais le second, composé de grands pontons, et destiné à la cavalerie, était assez large pour le passage de deux chariots de front. Ayant achevé cette opération, il fit passer dans l'île trois mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux, qu'il chargea plus particulièrement de la défense de Bommel. Cette place était trop petite pour recevoir une aussi nombreuse garnison; elle se logea en dehors, se couvrit aussitôt d'un bon retranchement bien flanqué de redoutes, et défendu par un large fossé. Ce retranchement fournit le premier modèle de ce qu'on appela par la suite un *chemin couvert* (1). Cette heureuse invention contribua beaucoup à faire échouer l'entreprise des Espagnols. Ils n'avaient pas encore perfectionné leurs retranchements, quand l'artillerie hollandaise, établie sur le bord du Wahal, le feu des barques armées et celui de la place foudroyèrent en même temps leurs remparts. Cependant les Espagnols, après bien des efforts, vinrent à bout de s'en garantir; on les vit élever de bons retranchements, placer du canon en batterie, et commencer à battre en ruine la ville et le camp retranchés. Les assiégés n'opposèrent pas moins de travaux

(1) Cette excellente manière de défendre les places se pratique ainsi, dit Grotius dans la relation de ce siége; lorsqu'une ville où l'on craint le siége a beaucoup de soldats, on pousse bien loin au dehors les fortifications pour arrêter les ennemis. Par ce moyen ceux qui se trouvent enfermés ont un plus long espace pour se défendre, mais encore les dedans de la place sont plus long-temps en sûreté. Ainsi donc le prince d'Orange donna ordre que, devant les boulevards de Bommel, on en fît d'autres, puis encore d'autres, que l'on enferma d'un fossé d'eau aussi bien que les précédents, de manière qu'à la fin tout ce qui se trouvait capable de défense fut encore environné d'un parapet. *Annales de Grotius.* Voilà donc l'origine de la multiplication des ouvrages extérieurs des places de guerre et du chemin couvert, auquel Grotius donne le nom de parapet. Les ingénieurs se sont étudiés depuis à ce que toutes les fortifications se soutinssent les unes les autres, et fussent en même temps soutenues du corps de la place.

ni un moindre courage aux tentatives des Espagnols. Vers la fin de mai, la garnison de Bommel tomba toute à la fois sur tous les quartiers ; on eût dit qu'elle venait livrer une bataille, et non pas nettoyer une tranchée ou renverser des travaux. On combattit de part et d'autre avec la plus grande résolution ; mais enfin la résistance des Espagnols rebuta les Hollandais, qui se retirèrent après trois heures de combat. Ils revinrent la nuit suivante, persuadés qu'ils surprendraient les assiégeants. Ils réussirent dans les premiers moments ; mais les Espagnols s'étant remis en ordre, ils furent contraints d'abandonner leur attaque. Trois jours après, ils tentèrent de nouveaux efforts, qui furent aussi malheureux. Fatigués de tant d'obstacles, les Espagnols, ne faisant aucun progrès considérable, se déterminèrent à lever le siége, vers la fin de juin, après avoir perdu plus de deux mille hommes. 1599.

2. Après avoir pris Nimègue, l'armée française était dans le plus absolu dénuement. Pendant sept mois, les soldats, sans bas, sans chaussure, avaient continuellement marché dans la boue, dans des marécages ; la moitié était dévorée par la gale ; on les voyait avec des lambeaux de vêtements sur le sol glacé qu'ils avaient conquis, dont ils étaient les maîtres les plus indigents. A peine ces troupes avaient-elles pris une place, que les fournisseurs frappaient d'une cruelle réquisition toutes les étoffes, tous les draps, tout le linge, et enlevaient aux militaires les abondantes ressources qu'ils auraient pu trouver pour se garantir des rigueurs de l'automne dans un climat humide et froid ; quelquefois même on les voyait manquer de pain : mais l'enthousiasme de la victoire ne laissait s'exhaler de leurs cœurs aucunes plaintes. Leurs généraux, sensibles à leurs maux, demandaient quelques instants pour les reposer de tant de fatigues ; mais, dans ce temps, des proconsuls farouches suivaient les armées, décidaient des opérations militaires, sans connaître l'art de la guerre, et disposaient à leur gré de la vie et de l'honneur des citoyens. Renfermés dans des palais, vivant dans l'opulence, ils méditaient une expédition sur l'île de Bommel, utile sans doute, mais que le défaut de barques pour traverser le Wahal, et l'impossibilité d'y traîner de l'artillerie, rendaient impraticable. Le détachement chargé de cette attaque avait encore à craindre de se trouver séparé de

néiré, en 1599, dans l'île de Bommel, formée … laçons
dans le duché de Gueldres, se hâtèrent de f… e. Le
la ville capitale de cette île. Le prince Ma… …néral
secours avec la plus grande partie de son … …nsuls
sur le bord opposé du Wahal, renforça … avait
garnison, et jeta avec rapidité deux p… …eur.
dessus et au dessous de la ville assiég… …t le
tiné à l'infanterie, n'était qu'un ass… …ques
ques; mais le second, composé de … …mp-
tiné à la cavalerie, était assez larg… du
chariots de front. Ayant achevé … …ulle
dans l'île trois mille hommes … s'ap-
chevaux, qu'il chargea plus … cette entre-
de Bommel. Cette place éta… l'armée de plu-
aussi nombreuse garnison; … …; et le déborde-
vrit aussitôt d'un bon re… …es jours de repos;
doutes, et défendu par … 1794.
fournit le premier mo…
un *chemin couvert* (…
beaucoup à faire … , un froid extraordinaire vint
n'avaient pas enc… …leuse se gela, la glace fut assez
quand l'artillerie … endroits pour la passer. Le général
le feu des barq… …du génie, un thermomètre à la main,
en même tem… …grès de la froidure; il affirma que, si le
après bien d… …ait, ou se soutenait au même degré, rien
les vit élev… …icile que la conquête de la Hollande, au mo-
batterie, … …le était privée de ses barrières naturelles, dénuée
retranch… …arais, de ses canaux, de ses rivieres. L'occa-
… …ait trop belle. Pichegru la saisit. Les ordres furent
—— … pour passer le Wahal. Les généraux Daëndels et
(1) … passèrent la Meuse sur la glace le 28 décembre, et
dit … …chèrent sur l'île de Bommel. Un froid extraordinaire
le … …ourdissait la nature; les Français seuls conservaient leur
… …acité: sans canons, ils attaquèrent des batteries, et les
emportèrent à la baïonnette. Les Hollandais, frappés de terreur par une attaque qu'ils étaient loin de présumer, opposèrent peu de résistance. La garnison du fort Saint-André, toute aussi étonnée, ne se défendit pas. Ainsi la prise de l'île de Bommel, du fort Saint-André, de seize cents prisonniers, d'une grande quantité de canons et de bouches à feu, qui eussent coûté beaucoup de peines, de travaux, de temps et d'argent dans un temps ordinaire, n'employèrent qu'une journée dans une saison rigoureuse, où

éléments semblaient complices des succès des Français, ...pouiller les Hollandais de tous moyens de résistance.

...CIO (*siége de*). Les Turcs et les Français, ...53, contre Charles-Quint, font une descente ...se, et assiégent Bonifacio. Le gouverneur ... un mois avec tant de fermeté, d'intelli... qu'on désespère d'emporter de force la ... recours à la ruse; comme il avait le ...outes les écritures, il fabrique une ...e doge de Gênes mande au gouver... sans attendre l'extrémité, afin d'obte... ...s honorables, et de conserver à la Répu... ...ave garnison, qui lui est absolument néces... commandant, homme droit et simple, et que ... camp français on connaissait pour tel, ne soupçonne ... stratagème. Ces ordres lui paraissent tellement précis et si bien motivés, qu'il ne crut pas devoir leur désobéir. Quoiqu'il pût encore se défendre deux mois, il capitule. Sa crédulité lui coûta cher, car ce gouverneur paya de sa tête le dommage qu'il avait causé à sa patrie par sa reddition prématurée. 1553.

BONN (*siéges de*). 1. Martin Schenk, habile général du seizième siècle, embrassa le service des états de Hollande contre le roi d'Espagne en 1587. Il s'empara de Bonn, ville située sur la rive gauche du Rhin, dans l'électorat de Cologne. Un pétard lui servit pour introduire les Hollandais dans cette place. L'année suivante, les Espagnols vinrent pour lui arracher sa conquête; les Hollandais se défendirent avec courage, et essuyèrent plusieurs combats avant d'en céder les ouvrages extérieurs. Ils mirent le même acharnement à repousser l'ennemi du corps de la place; mais ils furent obligés de capituler le 28 septembre. 1587 *et* 1588.

2. Cette place fut encore prise, sous Louis XIV, par les Français. Le baron d'Asfeld, qui en était gouverneur, y fut assiégé, en 1689, par le grand électeur et le duc de Lorraine. D'Asfeld s'y défendit comme un lion pendant quatre-vingt-dix-sept jours; pendant vingt jours la tranchée fut ouverte; les bombes et les canons foudroyent la place

avec tant de succès, qu'il n'existe plus ni dehors, ni maisons, et qu'il se trouve dans la muraille une brèche où vingt hommes peuvent passer de front. Réduit à cette extrémité, d'Asfeld demande à capituler. Le duc de Lorraine, sachant admirer le mérite, veut accorder une capitulation honorable. L'électeur de Bavière, qui a des injures à venger, veut qu'on se rende à discrétion; ce qui est absolument refusé. Le duc de Lorraine fait toutes les démarches possibles pour engager l'électeur à changer de sentiment. Celui-ci préfère donner l'assaut avec ses seules troupes, plutôt que de sacrifier ses idées; il est repoussé, perd deux mille hommes, et revient trop tard à l'opinion d'un général expérimenté. D'Asfeld, mortellement blessé dans le dernier assaut, ne jouit pas de sa gloire, mais sa garnison sortit avec les honneurs de la guerre. 1689.

3. Le général Moreau se rendit maître de Bonn le 18 octobre 1794, par une suite de ces marches hardies, qui faisaient tomber les places sans défenses au pouvoir des Français victorieux.

BORDEAUX (*siéges de*). 1. Charles VII, après avoir chassé les Anglais de la Normandie, voulut aussi leur enlever la Guienne. Fronsac, Blaye, Dax et la Roche-Guyon tombèrent d'abord sous ses armes victorieuses. Le comte de Dunois vint mettre le siége devant Bordeaux. Cette ville n'était pas en état de souffrir un long siége; elle trembla à la vue des Français, se soumit, et ouvrit ses portes. Dunois en prit possession au nom du roi, l'an 1451.

2. Bordeaux se révolta l'année suivante; le reste de la Guienne suivit son exemple. Talbot, l'un des plus grands capitaines de l'Angleterre dans ce siècle, y fut envoyé avec des troupes. Le général anglais fut vaincu devant Castillon; toute la Guienne rentra dans l'obéissance. Charles VII arriva bientôt en personne devant Bordeaux; il l'investit par terre, en même temps qu'une flotte française, stationnée à l'entrée de la Gironde, interceptait tous les convois, arrêtait tous les secours. La bourgeoisie révoltée ne fut pas intimidée de tous les préparatifs du monarque irrité. Elle était commandée par un habile officier anglais, et comptait dans ses murs une garnison de quatre mille hommes for-

més aux combats par Talbot. Pour enlever aux soldats tout espoir de retraite, on coupa tous les cordages, on dégréa tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port. Mais bientôt le feu de l'artillerie vint apprendre aux Bordelais qu'ils ne pouvaient s'opposer au roi de France. Leurs remparts renversés de toutes parts leur montrèrent l'inutilité de leur coupable résistance. Cent députés se présentèrent devant le monarque français ; ils offrirent de rentrer sous son obéissance, à condition de conserver intacts leurs biens et leurs vies. Charles leur signifia « qu'ils pouvaient se re- » tirer, que son intention était de se rendre maître de la » ville, et d'en avoir tous les habitants à discrétion, afin » que leur punition servît d'exemple aux siècles à venir. » Cette réponse consterna les députés ; Jean Bureau, grand-maître de l'artillerie, augmenta leur terreur en annonçant que, sous peu de jours, il espérait réduire la ville en cendres par le moyen de ses *engins volants*. C'étaient de nouvelles bombes imaginées par cet habile homme. La frayeur, la nécessité et la faiblesse obligèrent les Bordelais de s'humilier sous la main vengeresse du monarque français. Ils payèrent une amende de cent mille marcs d'argent, perdirent leurs priviléges, prêtèrent un nouveau serment, et firent sortir la garnison anglaise. La clémence de Charles VII tempéra sa juste colère ; il remit aux Bordelais une portion de leur amende, et, par sa conduite pleine de douceur, s'attacha tellement cette province, que, depuis ce moment, elle n'entretint aucune correspondance avec les ennemis de l'état. Cette seconde conquête réunit définitivement à la France la Guienne, qui en avait été démembrée trois cents ans auparavant. 1452.

3. Deux siècles d'une profonde paix, un commerce étendu, et de grandes richesses, mirent Bordeaux en état de figurer dans les guerres civiles qui déchirèrent la minorité de Louis XIV. En 1653, deux factions se formèrent dans Bordeaux : l'une, composée de riches bourgeois, était soumise au prince de Condé ; les citoyens les moins opulents et les pauvres composaient l'autre. On leur donnait le nom d'*Orméistes*. Leur rassemblement ordinaire dans une *ormée* voisine du château du Ha, fut la cause de cette dénomination. En vain employa-t-on, pour les soumettre, tous les moyens de douceur ; il fallut ordonner aux ducs de Ven-

dôme et de Candale d'employer la force. Mais comment se déterminer à ruiner une ville opulente, égarée un moment, et peuplée de Français ? On forma d'abord le siége de Bourg, occupée par huit cents Espagnols : cinq jours de tranchée ouverte suffirent pour la faire rendre. Libourne suivit cet exemple. Bientôt Bordeaux se trouva serrée de si près, que la famine s'y fit sentir. Les *Orméistes* moins riches l'éprouvèrent les premiers. Dans un accès d'un violent de désespoir, ils voulurent arracher à leurs adversaires des secours; on ne leur en donna pas le temps. Les riches firent leur paix avec la cour, ouvrirent leurs portes. Une police sévère et une amnistie générale éteignirent jusqu'au moindre germe de rébellion. 1653.

BORGHETTO (*passage du Mincio et combat de*). Le général Beaulieu, vaincu par Bonaparte au pont de Lodi, passa le Mincio, appuya sa droite au lac de Garda, sa gauche sur la ville de Mantoue, et plaça des batteries sur tous les points de cette ligne, afin de défendre le Mincio. Le quartier-général français arriva à Brescia le 28 mai 1796. Aussitôt le général Bonaparte ordonna au général Kilmaine de se rendre, avec quinze cents hommes et six bataillons de grenadiers, à Dezinzanno. Le général Rusca se porta vers Salo, avec une demi-brigade d'infanterie légère. L'intention de Bonaparte était de faire croire au général Beaulieu qu'il voulait le tourner par le haut du lac Garda, pour lui couper le chemin du Tirol, en passant par Riva, et de le tromper sur le point d'attaque du Mincio. Toutes les divisions françaises sur la droite furent tenues à un jour et demi de marche de l'ennemi. Placées sur la Chiusa, elles avaient l'air d'être tout à fait sur la défensive, tandis que le général Kilmaine allait chaque jour aux portes de Peschiera, et chaque jour avait des escarmouches avec l'ennemi, dans l'une desquelles le général autrichien Liptay fut tué. Toute la ligne autrichienne se trouvant menacée par ces dispositions, la défense du général Beaulieu était fort affaiblie par la multitude de postes que son armée avait à garder.

La division Angereau remplaça, le 30 mai, celle du général Kilmaine à Dezinzanno. Cette dernière rétrograda à Lonado, et arriva dans la nuit à Castiglione. Le général Masséna se trouvait à Monte-Chiaro, et le général Serrurier à Montze. Toutes les divisions se mirent en mouvement dès deux

heures du matin, dirigeant leur marche sur Borghetto, où Bonaparte avait résolu de passer le Mincio. L'avant-garde autrichienne, forte de trois à quatre mille hommes, et de dix-huit cents chevaux, défendait l'approche de Borghetto. La cavalerie française, flanquée par les carabiniers et les grenadiers, la suivait au petit trot. Elle chargea avec beaucoup de bravoure, mit en déroute la cavalerie ennemie, et lui enleva une pièce de canon. Les autrichiens s'empressèrent de couper le pont. L'artillerie légère engagea aussitôt une vive canonnade, tandis qu'on le raccommodait avec peine sous le feu de l'ennemi. Tout à coup une cinquantaine de grenadiers, impatient de combattre, se jètent dans le Mincio, tenant leurs fusils sur leurs têtes, et ayant de l'eau jusqu'au menton. Le général Gardanne, grenadier pour la taille comme pour le courage, était à leur tête. Les Autrichiens croient revoir la terrible colonne de Lodi; les plus avancés lâchent pied; le pont est alors raccommodé avec facilité. En un instant les grenadiers français s'emparent de Vallegio, quartier-général de Beaulieu, au moment où il venait seulement d'en partir. Cependant les Autrichiens ébranlés, en partie en déroute, se rangèrent en bataille sur le bord d'un large canal qui communique du Mincio au Tanaro, entre Vallegio et Villa-Franca. Bonaparte se garda bien de les y suivre; ils paraissaient s'y rallier et prendre confiance dans leurs positions dont ils garnissaient le front de canons, en s'approchant des Français. C'était précisément le lieu le plus propre au succès d'une manœuvre qu'exécutait en ce moment le général Augereau. Il avait ordre de se porter, en suivant le Mincio, droit sur Peschiera, d'envelopper cette place, de couper aux ennemis les gorges du Tirol; Beaulieu et son armée se seraient alors trouvés sans retraite. Pour empêcher les Autrichiens de s'appercevoir de ce mouvement, Bonaparte, contenant avec peine la fureur des grenadiers français, faisait canonner vivement le village de Vallegio, mais les ennemis furent instruits, par leurs patrouilles de cavalerie, du mouvement d'Augereau. Le général Beaulieu, qui ne cherchait pas à vaincre dans cette journée, mais à sauver son armée, hâta aussitôt sa retraite sur Castel-Novo, se retira derrière l'Adige, envoyant ses munitions et son artillerie dans Mantoue. Un corps considérable de cavalerie qui arriva se plaça à l'arrière-garde. Il fut bientôt attaqué par la cavalerie française commandée par

le général Murat ; l'action fut vive ; le général Murat et le chef de brigade Leclerc y firent des prodiges de valeur, mais la nuit les empêcha de continuer à vaincre. Pendant que les Autrichiens fuyards repassaient l'Adige, et que Beaulieu jetait une partie de son armée dans Mantoue, Augereau s'emparait dès le jour même de Peschiera. Dès le lendemain les Français se portèrent sur Rivoli, mais l'ennemi avait coupé les ponts sur l'Adige. Les Autrichiens perdirent dans cette journée quinze cents hommes, cinq cents chevaux et cinq canons. Ainsi, en moins de deux mois, les Autrichiens avaient été repoussés des bords de la Méditerranée sur ceux de l'Adige ; ils se trouvaient chassés de l'Italie, et voyaient placés sur les montagnes de l'Allemagne les avant-postes français, par un général qui comptait à peine vingt-sept ans. « Je ne vous citerai point, disait Bonaparte dans son » rapport, les hommes qui se sont distingués par des traits de » bravoure ; il faudrait nommer tous les grenadiers et cara- » biniers de l'avant-garde. Ils jouent et rient avec la mort ; » ils sont aujourd'hui parfaitement accoutumés avec la ca- » valerie dont ils se moquent. Rien n'égale leur intrépidité, » si ce n'est la gaîté avec laquelle ils font les marches les plus » forcées. Ils chantent tour-à-tour la patrie et l'amour. » Vous croiriez qu'arrivés à leur bivouac ils doivent au » moins dormir ? Point du tout, chacun fait son conte ou » son plan de l'opération du lendemain, et souvent l'on » en rencontre qui voyent très-juste. Je voyais défiler une » demi-brigade ; un chasseur s'approcha de mon cheval : » *Général*, me dit-il, *il faut faire cela. Malheureux*, » lui dis-je, *veux-tu bien te taire!* Il disparaît à l'instant. » Je l'ai fait en vain chercher : c'était justement ce que j'avais » ordonné. 30 *mai* 1796. »

BORISLOW. Pierre-le-Grand, toujours poursuivi par Charles XII, avait rassemblé la plus grande partie de ses forces sur les bords de la rivière de Berezine, vis-à-vis Borislow, dans le dessein de lui en disputer le passage Charles parut le 25 juin 1708 sur le bord opposé. Feignant de vouloir tenter le passage à la vue de l'ennemi, il remonte tout-à-coup trois lieues au delà vers la source de la rivière, y fait jeter un pont, écrase trois mille hommes qui défendaient ce poste, et marche droit à l'ennemi. Les Russes se gardèrent bien de l'attendre ; effrayés de la défaite de leur détache-

ment, ils se retirèrent à l'aspect du torrent qui menaçait de les engloutir. 25 *juin* 1708.

BORMIO (*combat de*). Sept mille Autrichiens étaient campés dans la Valteline, derrière des retranchements formidables garnis de dix-huit pièces de canon. Vis-à-vis de ce corps se trouvaient quatre mille cinq cents Français, commandés par le général Dessoles, ayant pour toute artillerie deux pièces de 3; sa position était telle à Sainte-Marie qu'ils ne pouvaient y essuyer un demi-revers. Ce corps se trouvait presque sans retraite; les communications entre Sainte-Marie et Bormio étaient impraticables, et les défilés si étroits qu'un seul homme pouvait à peine y passer de front. Une attaque audacieuse pouvait seule faire sortir cette armée du péril qui la menaçait. Les Autrichiens appuyaient la gauche de leurs retranchements sur un torrent dont leur ligne suivait la direction. Une reconnaissance exacte assura le général Dessoles que le meilleur moyen de vaincre était de resserrer l'ennemi le plus possible. Il occupa pour cela le village de Munster, puis disposa son attaque de manière à le prendre sur son flanc, le long du torrent, sa droite pénétrant la ligne de l'ennemi, et sa gauche refusée en avant du village de Munster. L'attaque commença, le 26 mars avant le jour, par les tirailleurs envoyés sur la droite des Impériaux. Au premier coup de fusil, la première demi-brigade ébranle, culbute les premiers postes autrichiens, se jète dans le torrent, pénètre, à l'abri de l'artillerie impériale, jusqu'à la hauteur de ses retranchements, et débouchant ensuite elle tourne la première redoute qui est aussitôt enlevée. La deuxième demi-brigade prend la route de Glurentz, et se place sur les derrières de l'ennemi. Dès que cette redoute est enlevée, le général Dessoles ordonne à sa gauche de s'avancer vers la droite des Autrichiens. Elle était disposée sur plusieurs lignes en échelons; un bataillon de réserve la soutenait par une ligne pleine. Cette aile marcha ainsi dans un ordre admirable vers l'ennemi jusque sous les retranchements. Exposée au feu le plus vif, elle se jeta dans les retranchements; l'Autrichien fut partout culbuté. Jamais on ne vit exécuter des manœuvres avec plus de précision; jamais des troupes ne montrèrent plus de courage; le conscrit disputa de valeur avec le vétéran. Un corps de grenadiers marchait sur une redoute qui vomissait la mort de toutes parts; un conscrit se trouvait

dans leurs rangs et se précipitait sur la redoute ; un grenadier, dont il gênait sans doute le passage, lui dit : *Jeune homme, que fais-tu là ? Ce n'est pas ta place.* Le conscrit, piqué de ce propos, s'élance dans la redoute avant les grenadiers, et, se tournant vers eux, se mit à crier : *A moi les grenadiers et les conscrits!* Les Autrichiens comptèrent douze cents morts et quatre mille cinq cents prisonniers ; ils perdirent de plus dix-huit pièces de canon. Dès le lendemain les Français arrivèrent à Glurentz dont ils s'emparèrent. Dans une affaire d'avant-poste, le petit bourg de Glurentz, entièrement construit en bois, fut totalement brûlé en un instant. L'explosion d'un petit magasin à poudre augmenta ce désastre, et enleva tous moyens d'y remédier. 26 *mars* 1799.

BOSCO (*combat de*). L'aile droite de l'armée d'Italie continuait de combattre avec courage, malgré des revers multipliés. Chargé de défendre Gênes, le général Saint-Cyr attaqua les Autrichiens, le 24 octobre 1799, sur Bosco, Bezzaluzzo et Pasturama. Il commandait quatre mille hommes d'infanterie, mais il manquait entièrement de cavalerie et d'artillerie. La position de l'ennemi était excellente ; il comptait cinq mille hommes, dont douze cents cavaliers ; il possédait encore sept pièces de canon. Malgré tant d'avantages les Français s'avancent à la baïonnette ; les Autrichiens sont mis en déroute ; on leur fait mille prisonniers. Tous les corps de cette armée montrèrent un courage héroïque. Pour récompenser leur valeur, en la personne de leur chef, le gouvernement donna au général Saint-Cyr un sabre magnifique, en l'invitant de le porter aux jours de batailles. 24 *octobre* 1799.

BOSSUT (*affaire de*). Au moment où Dumourier pénétra dans la Belgique, une première action eut lieu contre huit mille Autrichiens placés à Bossut, près Saint-Guilain, en Hainault. Elle fut chaude, mais la précision du tir de l'artillerie, la célérité de ses manœuvres, la valeur avec laquelle chargèrent les dragons décidèrent l'action. Cette affaire, qui précéda de quelques jours la bataille de Jemmappes, valut aux Français cinq cents prisonniers ; on compta deux cents Autrichiens étendus sur le champ de bataille. Ce succès n'avait rien de majeur, mais il était précieux après des

revers, et rendait aux troupes la confiance. 2 *novembre* 1792.

BOSTRA (*siége de*). Les Sarrasins, voulant faire la conquête de la Syrie, attaquèrent d'abord Bostra. Cette ville importante avait pour gouverneur, sous Héraclius, un officier nommé Romain. Voyant approcher les Barbares, le gouverneur demande une entrevue avec leur chef. *Que venez-vous faire devant Bostra*, demande Romain? *Je vous apporte*, répond Kaled, *le paradis ou l'enfer. Déterminez-vous à vous faire mahométans, à nous payer tribut, ou à passer sous le tranchant de nos épées*. Tant de hardiesse effraya Romain ; il s'engagea secrètement à livrer la ville au Sarrasin. Pour cacher leur intelligence, il défia Kaled à un combat singulier où le vaincu deviendrait tributaire de son vainqueur. Ce combat, terrible en apparence, a l'issue convenue ; Romain fuit vers les siens et annonce qu'il faut payer le tribut. Les habitants indignés nomment un nouveau gouverneur, et consignent Romain, sous peine de la vie, dans sa maison. Pour rétablir l'honneur des Grecs, on force le nouveau commandant de se mesurer avec un des officiers Sarrasins. Abdarahman, fils d'Aboubeker s'avance ; le gouverneur n'échappa que par la fuite aux terribles coups du musulman. Furieux de voir s'enfuir son ennemi, Abdarahman décharge sa fureur sur les Chrétiens spectateurs du combat. Bientôt les deux armées se mêlent, l'action devient terrible; l'acharnement ne cesse que lorsque les habitants, couverts de blessures et presque taillés en pièces, rentrèrent dans la ville dont ils fermèrent les portes, hélas! pour peu de temps! Romain, perçant la muraille la nuit suivante, introduisit dans Bostra les Musulmans. On ne fit quartier qu'à ceux qui consentirent à payer le tribut. *L'an* 663.

BOSWORTH (*bataille de*). Richard III étant devenu l'objet de l'exécration publique de l'Angleterre, ses sujets, indignés de ses cruautés, appelèrent à la couronne le comte de Richemont. Ce prince, descendu en Angleterre avec une poignée de soldats, rencontra Richard près de Bosworth, village entre Leicester et Coventri. Le comte n'avait sous ses drapeaux que quatre à cinq mille combattants. Richard comptait treize à quatorze mille guerriers dans ses rangs. Le 22 août 1485 on sonna la charge ;

le combat commença avec une égale fureur. Richard combattit comme un lion. Ayant apperçu son rival dans la mêlée, il se jète, pour le joindre, au milieu des plus épais bataillons, attaquant, tuant, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Le chevalier Brandon, qui portait l'étendard du comte, s'était placé devant lui pour le couvrir; il expire sous les coups du monarque furieux. Le chevalier Chesney saisit l'étendard et défend son maître. Richard le renverse d'un coup de lance. Enfin les deux ennemis se rencontrent. Ils sont prêts eux-mêmes à vider leur sanglante querelle. Dans ce moment lord Stanley, qui commandait pour Richard, se déclare pour le comte de Richemont, prend en flanc l'armée royale et la met en déroute. La confusion, produite par cette attaque imprévue, sépare les deux rivaux. Richard, désespérant du succès, s'élance avec un cri terrible au milieu des ennemis, et périt en combattant. Stanley trouva sa couronne sur un tas de cadavres, et la posa sur la tête du comte de Richemont qui fut proclamé roi sous le nom de Henri VIII. Ainsi finit la maison des Plantagenets, et la couronne passa dans la famille d'Owen-Tudor. 24 *août* 1485.

BOVES (*siège de*). Philippe II, à qui sa valeur, sa sagesse méritèrent les glorieux surnoms de *Conquérant*, de *Magnanime* et d'*Auguste*, ayant déclaré la guerre au comte de Flandres qui voulait s'emparer du Vermandois, tourna du côté d'Amiens, et vint assiéger le château de Boves qui protégeait cette ville. De hautes tours, d'épaisses murailles, des fossés profonds, une situation avantageuse, rendaient cette place imprenable. Défendue par un commandant intrépide, nommé *Raoul*, et une nombreuse garnison pleine de valeur, elle était pourvue de tout ce qui était nécessaire pour une longue et vigoureuse résistance. Le monarque français voulut vaincre ces obstacles. Il fait approcher ses mineurs, à l'abri des *vignes* ou galeries couvertes; et bientôt, à l'aide du ciseau et de la pioche, on vient à bout d'ouvrir une large mine sous les fondements. Alors le roi donne le signal de l'attaque. Le mur s'écroule : rien ne résiste à l'ardeur des Français, et les vaincus se réfugient dans le donjon qui commandait la citadelle. Il était défendu par une double muraille qu'il fallait encore forcer avant d'arriver au pied de la tour. Aussitôt, par l'ordre du prince, on dresse des

machines qui, étant retenues par un contrepoids, jetaient des pierres énormes quand on les lâchait. Déjà les assaillants avaient fait brèche aux murs de la citadelle, lorsque le comte de Flandre parut à la vue du château, et envoya défier le roi à la bataille. Ce prince accepta l'offre avec plus de courage que de prudence, et l'on eut bien de la peine à l'empêcher d'en venir aux mains avec son vassal. Mais le comte, effrayé de la bravoure du monarque, à laquelle il ne s'attendait pas, vint se jeter à ses pieds; lui demanda pardon, et lui restitua les provinces, objets de cette guerre. 1184.

BOUCHAIN (*siéges de*). 1. Le duc d'Orléans faisait, en 1676, le siége de Bouchain en Hainaut; Louis XIV en personne couvrait cette attaque. Le prince d'Orange lui présente bataille avec des forces inférieures; le conseil de guerre s'assemble; on est d'avis de l'accepter. Louis XIV déclare qu'il ne se déterminera pas sans connaître le sentiment du maréchal de Schomberg, absent du conseil. Louvois fait prévenir Schomberg que dans son avis il doit avoir principalement égard à la personne de sa Majesté. Schomberg arrivé soutient que le roi n'est là que pour couvrir le siége; que l'on ne doit pas se laisser éblouir par l'espoir d'un succès toujours incertain. Quand il a fini, le roi dit: *Schomberg a raison;* tous les courtisans applaudissent, et cette pusillanimité laisse toute la vie à Louis XIV le regret de n'avoir pas su profiter de la supériorité de ses forces dans une occasion importante. Pendant ce temps, le siége de Bouchain continuait; deux fois son ouvrage à corne fut attaqué et manqué; une troisième tentative fut confiée au marquis de Feuquières, dont on regardait le plan d'attaque comme un chef-d'œuvre. Examinant avant l'action la situation de ses détachements, et leur exposant les manœuvres nécessaires à la réussite de l'entreprise, il entend autour de lui les soldats répéter: *Les coups de mousquets ne nous arrêteront pas.* Il veut renvoyer un vieux sergent nommé pour les Invalides, qui peut à peine se soutenir, et un jeune recru qui lui paraît avoir quatorze à quinze ans; ils lui répondent fièrement qu'on ne sait pas quitter le poste de l'honneur en un jour de bataille. Tant de courage exécute parfaitement de sages dispositions; l'ouvrage à corne est emporté; la garnison demande un peu après de capituler, et sort avec les honneurs de la guerre. 1676.

2. Au temps des malheurs de Louis XIV, Bouchain fut prise par les Alliés, en 1711, après vingt-un jours de tranchée; ce fut le dernier exploit du duc de Marlborough : l'année suivante, Villars vengea la France, et reprit Bouchain.

BOUILLON (*attaque du château de*). Le général Beaulieu, voyant le succès des armes françaises, au printemps de 1794, dans la Flandre maritime, fit rassembler des forces assez nombreuses pour tenter une diversion sur le château de Bouillon; cent soixante Français le défendaient. Les Autrichiens entrèrent dans la ville le 20 avril 1794, et commencèrent aussitôt l'attaque du château; mais les Français en servirent l'artillerie avec une telle vivacité, qu'ils furent obligés de lâcher prise, et d'abandonner une ville où ils s'étaient livrés à toutes sortes d'excès. 20 *avril* 1794.

BOULOGNE (*siéges et combats de*). 1. Constance Chlore, à peine nommé César, entreprit d'enlever la ville de Boulogne à Carausius; c'était un général habile qui avait usurpé la couronne impériale, et occupé l'Angleterre. Ce port, où Jules-César avait autrefois embarqué ses légions pour entrer dans la Grande-Bretagne, formait un point précieux à enlever à l'usurpateur. Au moment où l'empereur des Romains investissait cette place par terre, il ferma son port par une estacade; cette ville, ainsi bloquée, fut bientôt forcée de se rendre. A l'instant de sa reddition, un coup de mer renversa l'estacade; ce qui fut alors regardé comme un prodige, et s'est renouvelé depuis au siége de la Rochelle. *L'an de J. C.* 292.

2. Lorsque Charles-Quint pénétra en Champagne, en 1545, le maréchal du Biez fut chargé de garantir la Picardie contre les troupes réunies de l'Angleterre et des Pays-Bas. On ne lui donna pour couvrir cette province que les garnisons des différentes places de ses frontières; il entreprit cependant de la défendre. Prévoyant que l'effort des ennemis tomberait sur Boulogne et sur Montreuil, il confia la garde de cette première ville à Jacques de Couci, seigneur de Vervins, son gendre, et se renferma lui-même dans Montreuil. Elle fut presque aussitôt investie par le duc de Norfolck; malgré la faiblesse de cette place, il soutint un siége de près de quatre mois, et força l'ennemi à la retraite.

Vervins fût moins habile ou moins heureux. Assiégé pendant six semaines par terre et par mer par le roi d'Angleterre, après avoir soutenu un assaut meurtrier de sept à huit heures; voyant sa garnison très-affaiblie, ses murailles ouvertes, n'ayant aucun espoir de recevoir des secours, il livra la place aux Anglais, malgré les larmes des bourgeois, qui voulaient encore se défendre. Quelque temps après, du Biez tenta de reprendre Boulogne. Pour en chasser les Anglais, il crut devoir préparer cet événement par la prise d'un fort qui couvre la place. Blaise de Montluc, voyant que l'on faisait venir du canon pour battre ce fort, assure que sans ce secours il finira l'affaire avec ses Gascons. *Compagnons*, leur dit-il aussitôt, *vous savez ce que je sais faire; voyez-vous cette enseigne des ennemis, plantée sur la courtine? il faut l'aller prendre; si en y allant quelqu'un d'entre vous recule, je lui coupe les jarrets. Soldats! coupez les miens, si je ne vous en donne pas l'exemple.* Ces mots sont à peine achevés que le fort est attaqué et pris. *An* 1545.

3. Parvenu au consulat, Bonaparte, tournant ses regards sur ses ennemis, vit que les Anglais, après avoir été les artisans des malheurs de la France dans l'intérieur, entretenaient encore contre elle la haine des puissances étrangères, soudoyaient leurs armées; et que Londres était le centre d'où partaient tous les coups qui étaient portés à la France. Son bras s'arma dès ce moment pour venger la patrie outragée, rendre le commerce libre, affranchir les mers du despotisme de l'Angleterre. Si la marine britannique était redoutable, jamais les Anglais n'avaient pu résister sur terre aux baïonnettes françaises. Tous les efforts de Bonaparte se dirigèrent donc vers une descente dans cette île; toutes les mesures des Anglais tendirent à lui en enlever les moyens. La France ne possédait plus une marine redoutable, quand il prit les rênes du gouvernement. L'Angleterre avait envoyé périr à Quiberon les officiers les plus expérimentés de la marine française. Les flottes françaises étaient commandées par des hommes de mer, courageux sans doute, mais peu instruits dans la tactique navale; dépourvues d'officiers expérimentés dans la manœuvre des grands vaisseaux, de matelots exercés, elles avaient éprouvé des revers dans des combats où les Anglais avaient lutté toujours en forces

supérieures. Dans une telle position, Bonaparte, par son génie, devait tout créer; il fallait un long temps pour construire des vaisseaux et relever la marine de l'état d'affaissement où elle était réduite. En entrant en Angleterre avec une armée formidable, on trouvait des navires, le trident des mers était enlevé aux Anglais. Les troupes anglaises pouvaient-elles résister davantage dans leur patrie aux bataillons français qu'au Zuyderzée, dans la Belgique, à Quiberon? Non sans doute. Toutes les pensées se dirigèrent donc vers la construction d'embarcations, faibles d'échantillon, présentant peu de prise à l'artillerie de gros vaisseaux, en s'élevant peu au dessus des eaux; également capables de servir aux transports des troupes et de se défendre par leur nombre des attaques des gros vaisseaux : trois heures pouvaient suffire dans les grandes marées pour conduire avec un vent favorable une flotte de Boulogne à Douvres. A la voix du premier consul mille chaloupes canonnières sortirent des chantiers et de toutes les rivières affluentes sur les côtes septentrionales de la France, de la Belgique, de la Hollande. La rade de Boulogne fut le lieu de leur réunion; sur ses côtes fut placée, dans un camp retranché à la vue des rives de l'Angleterre, une grande partie des nombreuses phalanges qui venaient de vaincre l'Allemagne et l'Italie. Chaque jour les soldats français étaient exercés à manœuvrer les chaloupes canonnières; chaque jour ils se façonnaient à y combattre, à s'y embarquer avec célérité, à en sortir avec vitesse. Effrayés de ces préparatifs, on vit les Anglais accumuler des troupes sur la plage opposée, y réunir leurs milices, l'armer de batteries et de retranchements, et couvrir leurs côtes de vaisseaux de toutes grandeurs, également destinés à les défendre et à ruiner les préparatifs de leurs ennemis. Pendant trois ans, toute leur attention se dirigea sur Boulogne, et cette rade fut le but de continuelles expéditions anglaises et le théâtre d'une multitude de combats. L'amiral Nelson se présenta le 9 septembre 1801 devant Boulogne, avec trente bâtiments de guerre de toutes grandeurs. Une division de la flotille légère française était mouillée à cinq cents toises de l'entrée du port. Les bombardes anglaises commencèrent le feu au point du jour, à dix-neuf cents toises de la ligne française; plusieurs fois la flotte anglaise voulut s'avancer; les soldats embarqués à bords de la flotille demandaient l'abordage. Vers

le midi, Nelson, voyant qu'il n'avait pu forcer cette avant-garde à rentrer dans le port de Boulogne, s'éloigna après avoir jeté inutilement huit à neuf cents bombes, qui n'atteignirent personne. Ce combat, livré à la vue des deux côtes, fut honorable pour la marine française; elle sut se défendre avec des bâtiments légers contre les gros navires anglais, et montra qu'elle n'avait jamais été vaincue que lorsque ses efforts étaient mal dirigés. 9 *septembre* 1801.

4. La flotte de Nelson disparut pour aller chercher des munitions et des renforts; mais elle reparut le 14 septembre, plus nombreuse et accompagnée d'un grand nombre de frégates, de péniches, de bricks et de chaloupes canonnières. Il mouilla à trois mille toises de l'avant-garde française, qui occupait toujours une position à cinq cents toises en avant du port. Tout démontra au contre-amiral Latouche que les Anglais méditaient quelque entreprise, leurs vaisseaux se trouvant environnés de chaloupes et de péniches de toutes grandeurs. A minuit trois quarts une chaloupe française d'observation annonça l'attaque; le feu commença des deux côtés avec la plus grande vivacité. Les bombes, le canon, la mousqueterie, présentaient au milieu des flots un spectacle tout à fait imposant; aucune batterie de terre ne put tirer, de peur de frapper les chaloupes françaises au lieu de celles des ennemis. Six péniches anglaises attaquèrent la chaloupe canonnière l'*Etna;* le capitaine Pévrieux, qui la commandait, tua de sa main deux matelots ennemis. Presque toutes les chaloupes canonnières françaises furent en même temps abordées; mais les péniches anglaises trouvèrent partout une résistance semblable; partout elles furent repoussées. Les plus braves des Anglais qui tentèrent l'abordage furent tués, blessés ou prisonniers; la chaloupe *la Surprise* fit couler bas quatre péniches anglaises. Pendant que le front de cette ligne soutenait le combat avec un tel avantage, une division anglaise s'efforçait de la tourner en passant entre la terre; mais comme à Algésiras, les Anglais furent trompés dans cette manœuvre. Foudroyés par l'artillerie de terre et le feu des chaloupes, les Anglais se retirèrent après une perte considérable. Les actions de courage se multiplièrent durant cette nuit; on vit des soldats arracher des mains des Anglais les piques dont ils étaient armés, et les percer ensuite avec leurs propres lances, tandis que

d'autres leur renvoyaient les grenades lancées sur leurs bords. Un soldat, toujours aux endroits les plus périlleux, brûla lui seul plus de quatre cents cartouches : les balles et les boulets respectèrent sa bravoure. Frappé de l'éclat d'une grenade, un aide-canonnier a les yeux et le visage brûlés; après avoir été pansé, il remonte sur le pont, et dit à ses camarades : *Portez-moi dans les manœuvres, afin que je puisse encore être utile à ma patrie.* Le gouvernement décerna des armes d'honneur à vingt soldats ou matelots. 14 *septembre* 1801.

4. Lors de la rupture de la paix d'Amiens, le camp de Boulogne devint l'objet d'une continuelle sollicitude pour le premier consul. Souvent il quittait inopinément sa capitale pour en visiter les travaux, passer en revue les flotilles et les troupes, examiner leurs progrès dans la manœuvre, et vivifier toute cette entreprise par ses regards. Dans une revue, un sergent sort des rangs : *Mon général,* lui dit-il, *j'ai partagé avec vous un pain de munition dans les gorges de Bassano; et cela vous a été fort utile, car vous aviez bien faim; vous devez encore vous en souvenir. Je vous demande donc d'en faire autant pour mon père, qui est vieux et infirme. J'ai reçu cinq blessures dans les armées; j'ai été fait caporal et sergent sur le champ de bataille, et j'espère être sous-lieutenant à la première affaire.* Un brave sollicitant du pain pour son vieux père était bien respectable; le premier consul se souvient des gorges de Bassano, considère ses services, et lui accorde sa demande. De là Bonaparte se fait conduire sur une péniche dans la rade; une frégate anglaise faisait un feu très-vif sur les chaloupes et sur la côte; il remarque que les bombes d'une batterie voisine sont loin de l'atteindre. Il se fait mettre à terre, se souvient qu'il a fait dans l'artillerie ses premières armes, s'approche de cette batterie, calcule la distance, fait augmenter la charge; le bombardier hésite de mettre le feu au mortier, de peur qu'il ne puisse supporter une telle quantité de poudre et ne vole en éclats. Bonaparte voit son inquiétude, pointe la pièce, saisit la mèche, l'approche de la lumière, le coup part, et la bombe va briser le mât de la frégate anglaise. Pendant six mois les Anglais demeurèrent tranquilles spectateurs des mouvements des chaloupes françaises, et ne purent empêcher d'arriver à leur destina-

tion les embarcations que l'on y conduisait des côtes de la Belgique et de la Hollande, de Dieppe et du Hâvre. Un engagement eut lieu entre une division venant d'Ostende, commandée par l'amiral hollandais Verhuel, et une escadre de bâtiments de guerre anglais, composée de vaisseaux de ligne, de frégates et de corvettes. Ils firent un feu terrible, mais ils ne purent arrêter la marche des chaloupes, qui continuèrent, malgré leurs décharges, de louvoyer le long des côtes, et endommagèrent beaucoup la flotte : l'avantage demeura aux chaloupes. Au printemps suivant, Bonaparte, nommé empereur, s'empressa de créer la légion d'honneur, dont l'aigle devait être désormais la récompense de tous les services éminents rendus à la patrie. Cette honorable distinction avait été distribuée pour la première fois dans le temple de la valeur guerrière, au sein des Invalides, en présence des cendres de Turenne. C'est au milieu des braves qui menacent l'Angleterre sur les côtes de Boulogne que l'Empereur décerne pour la seconde fois, le 15 août 1804, le prix de la vertu militaire. Les troupes françaises étaient barraquées sur l'emplacement d'un ancien camp romain, et peut-être de celui d'où César partit sur de frêles radeaux pour conquérir l'Angleterre. De son trône, Napoléon en entrevoyait les côtes; il était orné, non d'images de ses ancêtres, mais d'un trophée d'armes formé des drapeaux pris par lui à Montenote, Arcole, Rivoli, Castiglione; aux Pyramides, à Aboukir, à Marengo. Si le soldat le voyait assi sur le siége antique de Dagobert, ces étendards lui rappelaient que Bonaparte devait toute sa renommée, tout son pouvoir, à sa valeur guerrière, à ses talents militaires; ils le respectaient et l'admiraient davantage. Devant lui étaient portées les décorations de la légion d'honneur dans les boucliers et les casques de Duguesclin et de Bayard. Saisis d'une émotion religieuse, on vit des officiers et des soldats venir baiser le bouclier du Chevalier sans peur et sans reproche. *Nous allons donc,* disaient-ils, *recevoir le prix de la valeur dans l'armure du plus loyal des guerriers. Dans les siècles à venir, celle de Bonaparte ornera une pareille fête.* L'Empereur paraît; l'allégresse est universelle; les troupes agitent leurs armes, voyent avec joie les plus braves recevoir une décoration que tous espèrent mériter un jour. Ainsi Bonaparte encourageait ses soldats à de nouveaux combats, tandis que l'Angleterre méditait avec

ses armes ordinaires d'incendier Boulogne et sa flotte. 15 *août* 1804.

5. Le 3 octobre 1804, l'amiral Keith parut en vue de Boulogne, avec cinquante-deux vaisseaux; vingt-cinq étaient de petits bricks de très-peu d'apparence; leur faible échantillon fit juger à l'amiral Brueix que ce devait être des brûlots. Toutes les circonstances étaient favorables aux Anglais, pour diriger ces incendiaires sur les Français; les vents et la marée portaient en même temps sur la côte. L'amiral Brueix jugea en conséquence qu'il allait être attaqué. Des barrages furent établis en avant de la ligne française, à la droite et au centre; des canots bien armés furent envoyés avec des péniches à gros obusiers pour détourner les brûlots. L'attaque commença effectivement sur les dix heures du soir. Les Anglais détachèrent sur tout le front de la ligne française plusieurs brûlots qu'ils dirigèrent, avec leurs embarcations, jusqu'à une certaine distance; lorsqu'ils les avaient abandonnés, le vent et les flots les portaient également sur les chaloupes françaises. A leur vue ces bâtiments ouvraient un passage, de manière que presque tous ces brûlots éclatèrent en dedans de la ligne très-près du rivage. Onze d'entre eux sautèrent depuis dix heures et demie du soir jusqu'à quatre heures du matin. Ces brûlots étaient de trois espèces différentes; les premiers étaient des sloops, des cutters et autres bâtiments; les seconds, des espèces de coffres longs de vingt pieds et larges de trois, sans mâture; leur peu d'élévation au dessus de l'eau les rendait très-difficiles à appercevoir dans l'obscurité; et les troisièmes étaient des barils remplis d'artifices, posés verticalement à l'aide d'une mécanique, et s'enflammant aussitôt que le brûlot touchait un corps qui lui offrait de la résistance. Chacun de ces brûlots était rempli de différentes sortes d'artifices; ils lançaient une grande quantité de morceaux de bois creusés et chargés d'une composition inflammable, qui s'allumait à l'aide d'une mèche semblable à celle des bombes. A dix heures et demie le premier brûlot éclata vis-à-vis la batterie des grenadiers; il produisit une gerbe immense de feu; ses débris portèrent jusque sur la côte, mais personne n'en fut atteint. Trois autres éclatèrent successivement entre le fort la Croix et celui de la Crèche, et vers la batterie des bombardiers, sans produire plus d'effet. Après ces premières explosions, le

feu se ralentit pendant une demi-heure. Le contre-amiral Lacrosse en profita pour parcourir la ligne, et faire prendre leur rang à quelques bâtiments qui avaient filé leurs câbles. Il était à la hauteur des dunes, avec plusieurs officiers de l'état-major de l'amiral Brueix, lorsqu'il apperçut un brick dont la voilure lui parut suspecte; il fit immédiatement tirer dessus. A peine était-il éloigné d'une demi-portée de pistolet, que le bâtiment sauta et donna une explosion beaucoup plus forte que toutes les précédentes, mais dont heureusement il n'y eut que peu de personnes blessées. L'attaque se porta ensuite vers la droite; trois brûlots sautèrent à la hauteur du port de Vimereux, deux à la gauche de la Crèche, deux entre le Châtillon et le fort de l'Heurt, et enfin le dernier, beaucoup plus près de la batterie impériale. Celui-ci, qui était d'un volume bien plus considérable, produisit une commotion tellement forte, qu'elle fut sentie à Boulogne et à plus d'une demi-lieue dans les terres. A trois heures et demie, le feu cessa entièrement; chacun des bâtiments rentra en ligne, chacun se porta à son poste; de manière que les Anglais purent voir que l'on était disposé à combattre, et qu'il n'existait dans les rangs aucun vide. Tant d'explosions répétées, qui avaient ébranlé la côte et paraissaient devoir tout engloutir, n'auraient occasionné aucune perte, sans un accident causé par trop d'audace et de témérité. Une péniche à gros obusiers, commandée par le capitaine Gronet, apperçoit un sloop anglais à la voile, qui paraissait se diriger vers le port. Voulant s'en saisir, il fait prendre les armes à son équipage et à ses soldats, ordonne l'abordage; six matelots y montent les premiers, éteignent le feu; mais en cherchant le gouvernail qui avait été retiré, ils apperçoivent un autre corps très-long, nageant à fleur d'eau, ne présentant presque aucune surface. Au moment où ils parvenaient à couper le câble, le brûlot part, emporte la péniche française, et engloutit tous les hommes qui se trouvaient dessus. Cet événement occasionna la perte de vingt-un hommes. Les Anglais perdirent beaucoup de monde par l'effet du canon et de la mitraille. Un de leur brûlot échoua sur la côte de Vimereux, sans produire aucun effet; la mèche s'était éteinte dans le trajet. Un autre y arriva intact. A quatre heures et demie du matin, le commandant de l'artillerie, entendant des cris plaintifs, envoie trois grenadiers et un tambour du trente-quatrième régi-

ment pour porter des secours à des marins naufragés. Ils trouvèrent un chasseur du dixième régiment, et furent assez heureux pour le sauver. Près de l'endroit où ils donnaient leurs soins à leur camarade, ils apperçurent une machine plate, ayant la forme d'un canot qui n'aurait pas été creusé. Bien convaincus que c'était encore un brûlot, ils se précipitent dessus pour en arracher la fusée et prévenir son explosion; ils détachent une machine dont la détente devait, quelques instants plus tard, communiquer l'incendie. Cette machine fut démontée, et l'on trouva dans l'intérieur un mouvement de pendule, monté pour plusieurs heures, dont les ressorts communiquaient à une forte battèrie de fusil, laquelle devait partir lorsque le mouvement de la pendule serait arrivé à son dernier degré. Le bassinet de la batterie était chargé de poudre; plusieurs mèches, venant y aboutir, étaient en communication avec l'incendiaire. La durée que les Anglais avaient donnée à ce mouvement, fit présumer qu'ils avaient voulu que ce brûlot échouât, dans le cruel espoir qu'on l'aurait peut-être conduit dans le port de Boulogne, où son explosion eût produit un désastre incalculable. Les noms des braves qui se dévouèrent dans cette occasion, connaissant bien toute l'étendue du danger auquel ils s'exposaient, appartiènent à l'histoire; la postérité admirera le généreux courage de Labarrière, tambour, et des grenadiers Duru, Aude et Letendre, tandis qu'elle verra aussi avec intérêt le chasseur Pierre, qui, dans cette nuit, se précipita trois fois à la mer pour sauver un marin qui se noyait. Telle fut l'issue d'une opération que les Anglais méditaient depuis long-temps. « Je la nomme horrible et » lâche, dit le maréchal Soult, dans son rapport, parce que » c'est un attentat horrible contre les lois de la guerre, » que de chercher à faire périr une armée par des moyens » qui n'exposent à aucun danger; parce qu'on ne peut voir » qu'une insigne lâcheté dans une attaque pareille de la part » d'une croisière, ayant trois fois plus de canons que la partie » de la flotille française qui était en rade. Pourquoi Keith » n'a-t-il pas imité la conduite de Nelson? et n'a-t-il pas » voulu combattre la flotille française corps à corps? Cette » entreprise, quel qu'en eût été le succès, aurait mérité » notre estime : s'attaquer canons contre canons, baïonnettes contre baïonnettes, tel est le droit de la guerre. » Mais une nation qui n'emploie, pour sa défense, que

» des poignards, des complots, des brûlots, est déjà déchue » du rang qu'elle prétend occuper. L'histoire nous apprend » que, lorque les nations sont capables et dignes d'obtenir la » victoire, elles méprisent, comme Fabricius, les offres des » médecins de Pyrrhus, tandis qu'au moment de leur dé- » cadence les moyens les plus perfides leur sont bons. » *5 octobre* 1804.

6. Les Anglais renouvelèrent sur Boulogne leurs tentatives d'incendie, le 9 octobre 1806, avec des fusées remplies de matières incendiaires; ils parvinrent à brûler quelques maisons. Cette entreprise eut cela de particulier qu'elle se fit au moment où l'ambassadeur anglais Lauderdale, se trouvait dans cette ville; il put estimer le dommage qu'elle y avait causé, et apprécier l'animosité que produisait dans le peuple de Boulogne les efforts si souvent répétés et toujours impuissants de l'Angleterre.

BOULAC (*révolte et prise de*). Tandis que les Français combattaient contre les Ottomans à Héliopolis, le 20 mars 1800, la rébellion éclata dans la ville de Boulac, importante par sa situation pour le commerce entre Alexandrie et le Caire, intéressante par ses bazars, sa population et ses richesses. Dirigés par un petit nombre d'osmanlis, les habitants élevèrent des drapeaux blancs; s'armant de fusils et de sabres qu'ils avaient tenus cachés, ils sortirent de ses murs, et se portèrent avec fureur contre le fort Camin, dont la garnison française n'était que de dix hommes. Le commandant les fit canonner à mitraille; ils ne tardèrent pas à se dissiper. Les plus furieux s'obstinèrent à l'attaque, jusqu'à ce que les tirailleurs envoyés par le général Verdier, et une sortie du quartier-général, secondant le feu du fort, les obligèrent à se retirer, après avoir perdu plus de trois cents hommes. Les habitants de Boulac se bornèrent alors à tirer sur les Français, de quelque côté qu'ils se présentassent, pour entrer dans la ville. En même temps, une sédition éclatait au Caire, où étaient entrés des beys et presque tous les chefs de l'ancien gouvernement, annonçant l'entière destruction des Français. Instruit de ces mouvements séditieux, le général Kléber, victorieux, envoya successivement les généraux Lagrange et Friant, pour contenir d'abord les rebelles et punir ensuite leur révolte. Pour vaincre l'immense population du Caire et de Boulac, il

fallait un corps de troupes nombreux et des munitions abondantes; il paraissait encore important d'achever auparavant l'entière conquête de l'Egypte, afin de déterminer les habitants de ces deux villes à se rendre plutôt par la persuasion que par la force des armes. Cette lenteur parut aux Egyptiens de la faiblesse; ils crurent pouvoir impunément braver long-temps les armes françaises. Le 14 avril, Boulac fut sommée de se rendre : on promettait, d'une part, à ses habitants le pardon le plus absolu pour prix de leur soumission; de l'autre, on les menaçait de la plus terrible vengeance, s'ils faisaient la moindre résistance. Ils répondirent qu'ils suivraient l'exemple du Caire, et se défendraient jusqu'à la mort. Le lendemain, à la pointe du jour, le général Friant fit cerner Boulac. On bombarda vivement la ville, afin d'essayer encore une fois de la soumettre, avant de la livrer au désordre d'une place prise de vive force. Les rebelles répondirent par un feu très-vif, des maisons où ils s'étaient retranchés et des créneaux des barricades qui fermaient toutes les issues. Alors le canon battit en brèche, le pas de charge se fit entendre; les soldats emportent à la fois tous les retranchements; la plupart sont enlevés d'assaut; quelques-uns résistent; les ennemis se défendent avec la plus grande opiniâtreté; chaque maison devient pour eux une citadelle que le feu seul peut réduire. Ce moyen n'échappe pas à l'acharnement des soldats; ils embrasent toutes celles qu'ils ne peuvent forcer. De tous côtés l'on entend des cris de fureur et de désespoir. Au milieu de ce désordre, un nouveau pardon est proposé à ce peuple furieux, qui le rejète encore. Le sac recommence, le sang coule de nouveau, et les flammes dévorent une partie de cette populeuse cité, jusqu'à ce qu'enfin les vaincus viènent implorer la clémence des vainqueurs. Les chefs se rendent près du général Friant pour lui demander à se soumettre. Au même moment, les désordres s'arrêtent, les hostilités cessent, le pardon est proclamé. Une contribution de guerre de douze millions, imposées aux riches négociants du Caire et de Boulac, est la seule punition infligée à leur révolte. 15 *avril* 1800.

BOULON (*bataille du*). Depuis près de trois mois, le général espagnol La Union rassemblait en silence tous ses moyens pour forcer le général Dugommier de lever le siége

de Bellegarde, et pour ravitailler au moins cette place, dont les continuels signaux de détresse indiquaient chaque jour l'extrême dénuement de moyens de résistance. Le 13 août 1794, à deux heures du matin, son armée, accrue des garnisons de l'intérieur et d'un ramas de paysans et d'étrangers, parut devant les avant-postes français. En un même instant, la droite et la gauche en sont attaqués, ainsi que la partie littorale du col de Baniuls; mais c'est surtout vers Saint-Laurent-de-la-Mouga que se dirigent les principaux efforts des Espagnols. Vingt mille hommes se jètent, pendant la nuit, sur le camp de Terrade, occupé par la brigade du général Lemoine, affaibli par la fièvre, mais conservant, au milieu de sa maladie, toute l'énergie de son âme et tout son courage. La surprise et la confusion, suites inséparables d'une défense à une attaque imprévue, exécutées au milieu des ténèbres, firent d'abord céder à la supériorité du nombre quelques-unes des positions françaises. Les chasseurs, dont les ennemis avaient quelques instants occupé les positions, gravissent ces hauteurs au pas de charge. Commandés par l'adjudant-général Bon, ils délogent les Espagnols des sommités des montagnes où ils s'étaient établis, les rejètent sur le revers des Pyrénées, du côté de l'Espagne, et les contiènent sans leur permettre de franchir les barrières que leur avait placées le courage. La brigade du général Lemoine est obligée de se replier quelques instants sous les efforts des nombreux ennemis qui l'écrasent. Déjà les Espagnols s'étaient emparés de quelques canons placés sur une hauteur, pour les tourner contre les Français; mais leur audace fut obligée de céder à la fougue française. Enorgueillis de quelques avantages, les Espagnols tenaient encore; il était midi; on se battait corps à corps; la baïonnette, le sabre, les quartiers de roches, lancés du haut de leur sommet, faisaient justice des violateurs de la capitulation de Collioure, et lavaient dans leur sang les outrages faits à la foi des traités. Le général Augereau, présent partout, donne ses ordres avec sang froid, au milieu des plus pressants dangers; il est atteint de deux balles dont heureusement les blessures ne sont pas dangereuses. La troisième colonne de l'ennemi était en observation devant la brigade du général M rabel; Augereau lui ordonne de l'enfoncer et de tourner les troupes qui attaquaient la brigade de Lemoine. Mirabel part, renverse tout ce qui lui résiste, et

tombe blessé mortellement devant les braves qu'il commande. Sa mort est aussitôt vengée dans des flots de sang espagnol; sa brigade se réunit à trois bataillons du général Lemoine, dans la gorge qui sépare la Mouga du village de la Terrade; elle marche sur ce village pour couper toute retraite à l'ennemi. Le reste de la division s'ébranle, l'Espagnol fuit; il est arrêté, dans sa retraite, par les troupes du brave Mirabel, qui, furieuses d'avoir perdu leur chef, ne font plus de quartier; il est pris en flanc par les chasseurs, en tête par la réserve de la Mouga, battu et poursuivi de toutes parts. Les soldats vêtus en rouge sont des Anglais aux yeux des Français; ils sont taillés en pièces. La lassitude et la nuit mettent seules un terme au succès de nos armes. L'Espagnol ne remporte encore une fois de ses efforts que la honte et la déroute la plus complète. Deux mille cinq cents Espagnols demeurent sur le champ de bataille, et le général Dugommier évalue sa perte, dans son rapport, à cent quatre-vingt-sept morts et six cents blessés.

On doit signaler un trait rare d'humanité du général Sauret. Il osa conserver la vie à deux cents prisonniers espagnols, qu'un décret de la Convention lui ordonnait de massacrer. Fidèle aux lois de l'honneur et de la clémence, il feignit qu'ils avaient déserté la cause des Espagnols, et conserva ainsi leurs jours. 13 *août* 1794.

BOURG-EN-BRESSE (*prise de*). Quelques officiers audacieux proposèrent, en 1600, à Henri IV de s'emparer de Bourg, au moyen du pétard. Cette place appartenait alors au duc de Savoie. Ce dessein plut au roi; il chargea le maréchal de Biron de son exécution. Ce général, entretenant des intelligences criminelles avec la Savoie, fit avertir Bouvens, gouverneur de Bourg, du jour et de l'heure de l'attaque. Bouvens fait part à sa garnison de ce danger pressant; il arme les bourgeois. Chacun veille avec soin jusqu'à minuit. On fait patrouilles sur patrouilles; les sentinelles sont doublées; Bouvens lui-même fait le guet. On attend avec impatience minuit; c'était l'heure désignée pour l'attaque. Personne ne paraît. On veille encore quelques temps, on regarde l'avis comme faux, chacun va se coucher, laissant seulement sur les remparts quelques factionnaires accablés de sommeil et de fatigues. Biron avait pris un tel détour, qu'il n'arriva aux portes de Bourg qu'au

point du jour. Il représente à ses capitaines le danger d'attaquer à une telle heure; le péril ne diminue rien de l'ardeur française : on demande l'attaque; Biron, de peur d'être taxé de lâcheté, et peut-être découvert, laisse avancer ses gens. Devant eux marche Castanet, principal auteur du projet; il se glisse vers la contrescarpe avec trois hommes d'une valeur éprouvée. La sentinelle les arrête. Ils sont, lui disent-ils, des amis de la ville qui viènent avertir le gouverneur de l'approche de deux mille ennemis qui ont paru dans la nuit à deux mille pas de Bourg, et se sont retirés. Ils ont, au reste, à communiquer à M. de Bouvens des choses importantes de la part de Monsieur de Savoie, et prient le factionnaire de faire avertir le gouverneur de leur ouvrir la porte. Le trop crédule factionnaire court chez le gouverneur. A peine est-il parti, Castanet s'avance, pose le pétard, il éclate, le pont-levis est emporté, la brèche se trouve assez large pour donner entrée aux Français. Ils s'y précitent si vivement, qu'en un instant Bourg est emportée, sans que personne eût le temps de se reconnaître. Ainsi l'audace française triompha de la malveillance de son général, et les habitants furent punis de leur amour excessif pour le repos, qui ne leur avait pas permis de prolonger jusqu'au jour leur vigilance. 1600.

BOURGES (*siéges de*). 1. La ville de Bourges avait joui d'une parfaite tranquillité depuis le moment où César s'en empara, en l'an 52. Quand Pépin vint en faire le siége, en 762, il avait à punir Gaïfre d'Aquitaine de ses continuelles révoltes : rien ne résista au monarque français, Bourges fut emportée d'assaut, malgré ses murailles et le courage de ses défenseurs. 762.

2. En 1412, Charles VI, voulant punir le duc de Berri, se présenta devant Bourges. Les habitants abattirent leurs faubourgs, et empoisonnèrent, suivant Monstrelet, les eaux des puits. Une foule de Français moururent. Animés par une opiniâtre résistance, les assiégeants déployèrent contre ses murailles toutes les machines employées à l'attaque des places. On y vit une pièce d'artillerie lancer des quartiers de pierre de la grosseur d'une meule de moulin. Vingt hommes étaient nécessaires pour remuer cette énorme masse; mais ses coups mal dirigés se perdaient le plus sou-

vent, après avoir fait un horrible fracas sans aucun mal. Les deux partis étaient épuisés par deux mois de siége; on parla de paix; des conférences eurent lieu; on s'entendit; et bientôt on signa un traité, nommé *la Paix de Bourges*. 1412.

BOUSBECQ (*combat de*). Les troupes hollandaises, campées à Menin, s'étaient avancées jusqu'à Bousbecq, Prouq et Turcoing. Le général Lamarlière dirigea une attaque sur ces trois points le 24 mai 1793 : après une vive résistance, l'ennemi céda partout; il perdit trois cents prisonniers, trois pièces de canon, et cinq cents morts demeurèrent sur le champ de bataille.

BOUVINES (*bataille de*). L'humeur guerrière de Philippe-Auguste avait armé contre la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Flandre. Il se préparait à faire une descente en Angleterre, quand Jean-sans-terre conjura l'orage près de fondre sur ses états, par un stratagème nouveau. Il se déclara vassal du pape. Le pontife romain ordonna au roi de France de respecter le nouveau patrimoine de Saint-Pierre. Philippe parut dans ce moment obéir au saint-père, mais fut fort aise d'avoir un ennemi de moins pour combattre avec plus de succès le comte de Flandre et l'empereur d'Allemagne, qui avaient réuni deux cent mille hommes, et s'avançaient dans la Flandre. Les deux armées se rencontrèrent près de Bouvines, le 27 juillet 1214. Le monarque français comptait seulement soixante-quinze mille hommes sous sa bannière, mais c'était l'élite de la nation, la fleur de la noblesse. Instruit du mécontentement de quelques grands vassaux, il les assemble la veille du combat; au lieu d'un long discours pour justifier sa conduite, il fait apporter sa grande coupe d'or pleine de vin, y trempe quelques morceaux de pain, en mange un, et la présente aux grands seigneurs : *Compagnons*, leur dit-il, *que ceux qui veulent vivre ou mourir avec moi, en fassent autant.* En un instant la coupe est vide; chacun jure de vaincre, chacun tint parole le lendemain. L'empereur forma son armée sur deux rangs, sans faire de corps de réserve. Les Français sont placés sur trois rangs, et divisés en trois corps. Au centre se trouvait le roi; à l'aile droite, le duc de Bourgogne; les comtes de Ponthieu et de Dreux comman-

daient l'aile gauche. Quelques instants avant l'action, Philippe harangue ses troupes, et leur montrant la couronne qui décorait son héaume : *Français ! voilà ma couronne*, leur dit-il ; *s'il en est un parmi vous qui se trouve plus digne de la porter, qu'il se montre ; je la lui mets sur la tête ; mais, si vous me croyez digne de vous commander, songez qu'il y va aujourd'hui du salut et de l'honneur de la France.* Chacun jure de nouveau de défendre le monarque. Ses soldats, saisis de respect pour un tel dévouement, se prosternent à ses pieds et demandent sa bénédiction ; il la leur donne. A midi, le signal du combat se fait entendre. Les Français avaient le vent et le soleil à dos ; c'était un grand avantage dans un temps où la direction du vent influait sur la portée des flèches, dans une saison où le soleil brûlait et la poussière aveuglait leurs ennemis. L'aile droite des Français engage le combat ; elle enfonce d'abord les troupes du comte de Flandres, puis est enfoncée à son tour. Le duc de Bourgogne tombe et se relève. L'acharnement devient terrible, la victoire chancèle ; enfin le comte de Flandres, enveloppé de toutes parts, couvert de sang et de blessures, est contraint de se rendre ; ses soldats prènent la fuite. Tandis que l'aile droite triomphait, le monarque français courait les plus grands risques au corps de bataille. Othon s'était ouvert un passage jusqu'à la troupe où paraissait la bannière royale semée de fleurs de lis. Galon de Montigny, pauvre, mais vaillant chevalier, portait cet étendard. Des flots de sang inondent sur ce point la campagne. L'ennemi dirige tous ses coups sur Philippe ; son adresse et la bonté de ses armes rendent tous les efforts inutiles. Armé d'un javelot à double crochet, un allemand l'atteint au défaut de sa cuirasse, le tire avec violence, l'abat par terre. Un instant le monarque est foulé aux pieds des chevaux. Montigny, l'étendard d'une main et le sabre de l'autre, protège son roi terrassé, le défend, écarte les téméraires qui voulaient attenter à ses jours. Le combat se rétablit : les Allemands sont enfoncés. Othon est accablé d'une grêle de traits ; Gérard Strophe lui porte dans l'estomac un grand coup d'épée ; sa cuirasse le défend. Le chevalier redouble, mais son glaive frappe la tête du cheval de l'empereur : mortellement blessé, l'animal s'agite avec fureur, tourne tout à coup en arrière ; il emporte son maître avec la rapidité de l'éclair, et le sauve du danger. Deux fois

il est arrêté dans sa fuite par Desbarre, chevalier français; deux fois Othon échappe à son bras vigoureux. Eperdu, il va cacher dans Gand sa honte et sa défaite. La déroute des Allemands devient alors générale : tout cède à la valeur française : des milliers de morts sont étendus sur le champ de bataille. Les succès furent pareils à l'aile gauche; l'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, y signalait sa rare valeur : armé d'une lourde massue de fer, ce prélat guerrier massacrait les Allemands. Tous les bataillons ennemis furent attaqués, vaincus, accablés, poursuivis, dispersés. Après six heures, cette armée formidable, qui menaçait d'inonder la France, n'offrit plus que des débris errants, et fugitifs. On ne voyait sur le champ de bataille qu'un déplorable monceau de morts et de mourants. Un butin immense devint la proie du vainqueur. Des princes, des ducs, des comtes, des chevaliers, décorèrent le triomphe du monarque français. Les comtes de Flandres et de Boulogne furent conduits à Paris les fers aux pieds et aux mains. Othon humilié perdit presque tout son pouvoir en Allemagne. La joie publique fut à son comble en France. Louis, fils de Philippe, pour remercier le Dieu des batailles du succès éclatant dont il avait couronné les armes françaises, fonda près de Senlis l'Abbaye de Notre-Dame de la Victoire. *27 juillet* 1214.

BOUXWEILLER (*combat de*). Les succès du général Hoche ayant déterminé les Autrichiens à faire un mouvement rétrograde en novembre 1793, Pichegru, commandant l'armée du Rhin repliée sous Strasbourg, fut obligé de reprendre aussi l'offensive. Le 18 novembre, cette armée attaqua l'ennemi sur tous les points : le général Desaix marcha sur la Wantzenau, Férino sur Hochenfelden. Ces deux attaques avaient pour but d'occuper l'ennemi, et de le contenir, pour favoriser les opérations de la gauche. Le général Burci avait fait partir dès le matin deux colonnes, l'une de la Petite-Pierre, l'autre de Saverne. La première s'était dirigée sur Bouxweiller, où l'ennemi avait fortifié son camp par deux redoutes; la seconde avait repoussé d'Ingweiller un corps de cavalerie, qui avait été forcé de se replier encore sur Bouxweiller. Les Autrichiens abandonnèrent ce camp dès le 20, et prirent une position intermédiaire entre ce lieu et Haguenau. *Du* 18 *au* 20 *novembre* 1793.

BOXTEL (*combat de*). L'armée du Nord, commandée par Pichegru, poursuivait, au mois de septembre 1794, l'armée du duc d'Yorck, pour l'obliger de repasser la Meuse, et l'empêcher de couvrir la Hollande, quand elle en rencontra, vers Boxtel, l'avant-garde forte de six à sept mille hommes. Ce poste était naturellement très-retranché par la Dommel, et par un ruisseau très-encaissé dont tous les ponts étaient rompus. Ces obstacles ne font qu'irriter l'audace des Français; on les vit traverser la rivière, partie à la nage, partie sur des madriers, à la vue des Anglais, qui, étonnés de leur intrépidité, rendent les armes presque sans coup férir. Ce fut dans cette action où trente hussards du huitième régiment firent mettre bas les armes à deux bataillons anglais. Un tambour, âgé de dix-huit ans, seul, amena dix prisonniers : faits incroyables, s'ils n'étaient attestés par le témoignage unanime d'une armée victorieuse, dont le courage glaçait d'effroi le cœur de ses ennemis. Le lendemain, le duc d'Yorck, pour couvrir sa retraite derrière la Meuse, envoya neuf régiments et une forte colonne de cavalerie pour simuler une attaque. L'avant-garde française, qui n'était pas accoutumée à se laisser impunément défier, les rencontra et les battit, sans même en instruire le corps de bataille. Ces deux journées valurent plus de deux mille prisonniers, sept canons et une grande quantité de chevaux; mais leur principal avantage fut de mettre les Anglais dans l'impossibilité de se maintenir sur la rive gauche de la Meuse, et de les obliger d'abandonner à leurs propres forces Berg-op-Zoom, Breda et Bois le-Duc. On poursuivit ce jour-là le duc d'Yorck sur la rivière d'Aa; il fut après une action très-vive, repoussé au delà de cette rivière; le pont ayant été rompu, une partie des troupes anglaises et hessoises restèrent au pouvoir des Français; beaucoup d'entre elles périrent en passant cette rivière à la nage. Cette armée aurait été entièrement détruite, son artillerie et ses bagages enlevés, si on l'eût acculée jusqu'à la Meuse; mais, dit-on, le défaut de connaissance du pays, non tracé sur les cartes, la crainte de s'engager dans des marécages firent faire une halte de deux jours, dont le duc profita pour traverser tranquillement la Meuse. Dans des temps postérieurs, Pichegru fut accusé de n'avoir pas voulu profiter de cette avantageuse position pour vaincre, et l'on se ressouvint que le général Daëndels lui avait dit le jour

même de la bataille : « Si je ne connaissais votre zèle pour » la gloire de votre pays, je croirais que vous vous enten- » dez avec les ennemis; car si vous aviez fait marcher une » colonne sur la place de Grave, vous lui auriez coupé la » retraite, puisqu'il n'y avait que ce seul point où il pût » se retirer. » *Taisez-vous*, lui répondit Pichegru ; *vous êtes un enfant, et vous mériteriez que je vous envoyasse au cachot pour vous apprendre à parler.* Cette conversation singulière et la conduite subséquente de Pichegru expliqueraient peut-être, d'une manière plus vraie, l'inaction de cette armée après la bataille de Boxtel, que l'absence de détails suffisants dans la carte de cette contrée de la Hollande (excuse consignée dans les rapports de Pichegru) ne paraît être un motif suffisant pour arrêter une armée victorieuse et pleine de courage, qui demandait à se précipiter sur les Anglais acculés d'abord sur l'Aa, puis sur la Meuse. 14 *et* 15 *septembre* 1794.

BOYNÉ (*bataille de la*) Louis XIV avait fourni au roi Jacques une flotte et une armée pour reconquérir l'Angleterre; mais en lui prodiguant tous les moyens de vaincre, il n'avait pu lui donner le génie de gouverner, ni la valeur qui sait maîtriser la victoire. Débarqué en Irlande, il devait conquérir le cœur de ses sujets et vaincre Guillaume. Sa fortune échoua d'abord contre Londonderry ; il l'assiégea inutilement pendant quatre mois. Un simple prédicant contraignit le roi Jacques d'en lever le siége. Guillaume arriva et marcha à lui. La rivière de Boyne était entre eux; Guillaume entreprend de la franchir à la vue de l'ennemi ; elle était à peine guéable en trois endroits. Sa cavalerie passa à la nage; l'infanterie était dans l'eau jusqu'aux épaules. A l'autre bord il fallait encore traverser un marais. Le roi Guillaume fit passer son armée, et engagea la bataille. Les Irlandais, si bons soldats en France et en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations dont l'une semble faite pour être soumise à l'autre. Les Français combattirent dans la journée de la Boyne, mais les Irlandais s'enfuirent ; leur roi Jacques ne parut dans l'engagement, ni à la tête des Français, ni à la tête des Irlandais ; il s'enfuit même un des premiers. Il avait cependant toujours montré beaucoup de valeur; mais il est des moments où l'abattement de l'esprit l'emporte sur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eu l'épaule effleurée d'un

coup de canon avant la bataille, passa pour mort. Le maréchal de Schomberg, combattant dans cette journée pour Guillaume, fut tué d'un coup de sabre par les gardes du roi Jacques. Chassé de France à cause de sa religion, il en conservait un vif ressentiment contre Louis XIV. On le vit dans cette action battre huit escadrons ennemis, et rompre l'infanterie irlandaise. Ceux qui aiment à considérer dans la conduite des hommes la cause des événements, remarqueront que le roi Guillaume, après la victoire, fit publier un pardon général; et le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens qui avaient voulu lui fermer leurs portes. De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de prévoir qui devait l'emporter et conserver la couronne d'Angleterre. 11 *juillet* 1690.

BRAUNAU (*sièges de*). 1. Lorsque les Français eurent évacué la Bohême en 1744, la reine de Hongrie, Marie-Thérèse, reçut, le jour même de son couronnement, la nouvelle d'un avantage considérable remporté par ses troupes sur les Bavarois. Le maréchal autrichien de Khewenhuller, au sortir de ses quartiers d'hiver, s'avança sur Scharding, place située sur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche. Il déguisa ses desseins et sa marche, en répartissant ses troupes sur plusieurs routes. Malgré tous ses soins, le maréchal bavarois de Sekendorff en fut informé; il ordonna à M. de Minucci de se retirer sur Braunau. Ce général, peu intelligent, ne sut ni disposer sa retraite pour obéir aux ordres de son chef, ni choisir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi, et pour lui résister. M. Khewenhuller fut bientôt en présence des Bavarois; leur front était inattaquable, un ravin profond le défendait; leur droite était appuyée à Braunau, fortifiée à la hâte dans le dernier hiver. Mais autant cette position était formidable sur sa droite et sur son front, autant elle était faible sur la gauche. M. de Khewenhuller s'en apperçut dès le premier coup-d'œil. Il détacha M. de Berlichingen avec un gros de cavalerie qui tourna les Impériaux, et tomba sur les Bavarois dont cette aile était en l'air, tandis que Nadasti les attaquait de front avec ses hussards. Ce ne fut point une bataille, mais une déroute complète. Les Bavarois s'enfuirent sans s'être défendus. Une partie de leur infanterie se sauva dans Braunau avec la

cavalerie ; Minucci s'y défendit encore mal, rendit de suite Braunau, et la plus grande partie de ses troupes aux Autrichiens. 1744.

2. Braunau, qui avait été cédée à la France pour garantie de l'armistice conclu en 1801, après la bataille d'Hohenlinden, fut rendue par le traité de Lunéville. L'Autriche ayant de nouveau provoqué Napoléon en 1805, une première armée autrichienne fut anéantie à Ulm. Le maréchal Lannes arriva le 29 octobre devant le pont de Braunau ; il était coupé. Deux barques suffisent à soixante chasseurs pour traverser l'Inn. Les Autrichiens, poursuivis par l'arrière-garde du prince Murat, avaient évacué la ville. Braunau, environnée d'une enceinte bastionnée, avec pont-levis et demi-lune, se rendit au moment où l'on s'y présenta. Les Français trouvèrent quarante-cinq pièces de canon, quarante mille boulets et cent milliers de poudre, dans cette place parfaitement approvisionnée en munitions et en vivres. Le lendemain, le prince Murat rencontra l'arrière-garde autrichienne sur les hauteurs de Ried, sur la route de Merodach. L'appercevoir, la charger, la disperser, fut une même chose pour la cavalerie française. La cavalerie autrichienne se rallia alors pour protéger la retraite de son infanterie, mais le premier régiment de chasseurs et la division de dragons du général Beaumont se précipitèrent avec l'infanterie ennemie dans le défilé. La fusillade fut vive, et l'obscurité de la nuit sauva seule cette division. On ne fit que cinq cents prisonniers ; le prince Murat prit position à Haag. Le premier régiment de chasseurs s'y couvrit de gloire ; le huitième régiment de dragons soutint sa vieille réputation. Un maréchal des logis de ce régiment ayant eu le poignet coupé, dit au moment où il passait devant le prince Murat : *Je regrète ma main, parce qu'elle ne pourra plus servir notre brave Empereur.* En apprenant ce trait de dévouement, Napoléon dit : *Je reconnais bien là les sentiments du huitième. Qu'on donne une place avantageuse à ce maréchal des logis, et conforme à son état, dans le palais de Versailles.* 29 *octobre* 1805.

BRAUNSBERG (*combat de*). Après la célèbre bataille de Preussich-Eylau, l'empereur Napoléon, apprit qu'une division russe, forte de dix mille hommes, s'étaitportée à

Braunsberg, à la tête des cantonnements de l'armée française; il ordonna sur-le-champ de l'attaquer. Le prince de Ponte-Corvo chargea de cette expédition le général Dupont, officier du plus grand mérite. Le 26 février 1807, ce général marcha à l'ennemi sur deux colonnes. Le général Bruyère, commandant celle de droite, rencontra l'ennemi à Raygern, et le poussa sur la rivière qui se trouve en avant de ce village. La colonne de gauche atteignit les Russes à Villemberg. Toute la division ne tarda pas à déboucher hors du bois. L'ennemi, chassé de cette première position, fut obligé de se replier sur le bois qui couvre Braunsberg, petite ville de la Prusse royale, sur le Passerg, près de la Baltique; il y tint ferme quelques instants, mais le général Dupont, marchant sur lui au pas de charge, l'eut bientôt fait fuir dans Braunsberg où il entra en même temps que lui. Ses rues furent jonchées de morts et de blessés. Les Russes perdirent dans cette journée deux mille hommes et seize pièces de canon. 26 *février* 1807.

BREDA (*siéges de*). 1. Les Espagnols étaient maîtres, dans le seizième siècle, de Breda, ville forte du Brabant, située sur la Merck. La république naissante de Hollande en convoitait la possession, lorsqu'un conducteur de bateaux de tourbe vint offrir au prince Maurice de l'introduire dans cette place. Il proposa de cacher dans les barques où il conduisait de la tourbe un bon nombre de soldats hollandais, et de les faire entrer ainsi dans Breda. Maurice accepte son offre. On embarque sur ces bateaux quatre-vingts soldats aguerris, commandés par Charles Haranguez, vieil officier d'un courage éprouvé. Le patron, Adrien Vamberg, cacha avec soin ces guerriers, mais ils étaient obligés de se tenir dans l'eau jusqu'aux genoux. Un des soldats, incommodé par cette gênante position, fut attaqué d'une toux violente. Craignant que ce bruit ne décélât ses camarades, ce brave, préférant le salut commun à sa propre vie, eut le courage de vouloir se faire tuer pour ne pas faire avorter l'entreprise. Le bruit de la pompe continuellement en mouvement empêcha qu'il ne fût entendu. On arrive au château, le 15 mars 1590, vers le déclin du jour. On envoya selon l'usage quelques soldats pour faire la visite. Le rusé patron commença par amuser cette garde par quelques plaisanteries; puis leur versa du vin en abondance. Les soldats, bientôt ivres, oublièrent leur

commission, et revinrent à la nuit au château, sans avoir fait aucune visite. Quand la garnison fut plongée dans un profond sommeil, les Hollandais sortent de leurs barques, et tombent sur les Espagnols endormis. Effrayés par une attaque nocturne et imprévue, ils fuient de toutes parts, et livrent la ville et le château au prince Maurice qui paraît en ce moment. Les Espagnols essayèrent en vain d'y rentrer. 15 *mars* 1590.

2. La cour d'Espagne envoye dans les Pays-Bas l'ordre de prendre Breda. Comme la place est fortifiée suivant les règles de l'art, que ses approches sont difficiles, qu'elle a une garnison formidable, un gouverneur habile, beaucoup de bons officiers, des munitions et des vivres abondamment, Spinola n'oublia rien pour faire abandonner au roi un projet si dangereux. Sa dépêche lui est renvoyée par Philippe II qui met au bas pour toute réponse : *Marquis, prenez Breda. Moi le Roi.* Spinola, pour contenter son maître, tente ce qu'il croit impossible. Il réussit au bout de dix mois, à force de génie, de dépense et de sang. La garnison, expirant de besoin et dénuée de secours, se rend en 1625. Le prince Maurice d'Orange meurt de regret de n'avoir pu faire lever ce siége. 1625.

3. Le 24 février 1793, le général Darçon, commandant une colonne de l'armée dirigée par Dumourier contre la Hollande, se présenta devant Breda. Sa garnison était de trois mille hommes. Pendant trois jours il s'établit le feu le plus vif entre les Français et les Hollandais. Le quatrième jour la place capitula. On y trouva deux cent cinquante bouches à feu et beaucoup de munitions de guerre. Tel était l'esprit de gaîté qui animait à cette époque les soldats français, qu'ils allaient, sur les glacis de la place, danser, au bruit de l'artillerie, la Carmagnole, sorte de chanson guerrière dont le refrain était : *Vive le son du canon.* 24 *février* 1793.

4. Les premiers succès de Dumourier contre la Hollande ne furent pas de longue durée. Le prince de Cobourg, profitant de la position hasardée de son armée sur la Meuse, avait d'abord battu les Français à Aix-la-Chapelle, puis s'avançait rapidement pour reprendre la Belgique. La Convention effrayée ordonna à Dumourier de quitter son expédi-

tion de Hollande. Le général Deflers prit ce commandement, mais ne put résister en rase campagne aux Prussiens qui marchèrent par Bois-le-Duc. Deflers se jeta dans Breda avec six bataillons et deux cents chevaux. Il y tint jusqu'après la bataille de Nerwinde, où il fut obligé de capituler pour pouvoir ramener ses troupes en France. 30 *mars* 1794.

5. Lors de l'entrée des troupes françaises, commandées par le général Pichegru, dans la Hollande, vers la fin de 1794, le général Bonneau fut chargé d'enlever les lignes de Breda. Il exécuta cette entreprise avec un tel succès, que dix-huit pièces de canon et deux cents prisonniers demeurèrent en son pouvoir. Bientôt Breda fut investie le 28 décembre 1794. Elle n'aurait pas manqué de tomber de vive force entre les mains des Français, quand même les glaces consolidées ne leur eussent pas ouvert la route d'Amsterdam. Elle se rendit aux Français qui devinrent dès ce moment les alliés de la Hollande, dont les Etats ordonnèrent au gouverneur de recevoir garnison française. 28 *décembre* 1794.

BREED'S-HILL (*bataille de*). Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, fatiguées des vexations continuelles de l'Angleterre et de la violation perpétuelle de leurs droits, se séparèrent de la mère patrie, et se déclarèrent indépendantes et libres en 1775. Une telle détermination ne pouvait être soutenue qu'à main armée. Dans cette position, le premier acte des peuples insurgés devait être de se créer une force militaire capable de combattre et de vaincre les troupes que l'Angleterre enverrait pour maintenir sa domination. Chacun des Etats-Unis leva des régiments, s'occupa de les discipliner, d'acheter des munitions de guerre, et fit fabriquer de la poudre à canon. Tandis que le congrès américain s'occupait d'augmenter ses moyens de défense, les généraux Burgoyne, Howe et Clinton, arrivèrent d'Angleterre à Boston avec des troupes considérables. Le général Gage, gouverneur pour le roi d'Angleterre, proclama la loi martiale, et promit le pardon à tous ceux qui mettraient bas les armes et se soumettraient. Cette mesure ne fit qu'irriter les Américains, et prouver aux Anglais qu'ils ne devaient attendre aucune autre satisfaction que celle qu'ils obtiendraient les armes à la main. Les Américains, croyant que le général Gage avait intention de pénétrer dans l'in-

térieur du pays, résolurent pour l'arrêter de se porter sur Bunker's-Hill, éminence qui se trouve dans la péninsule, où est situé le village de Charlestown, séparé seulement de Boston par un pont. D'après ces vues, le comité de la guerre donna l'ordre au général américain Prescot de s'y rendre avec un détachement de mille hommes; mais, par une étrange méprise, l'ordre, au lieu de Bunker's-Hill, portait le nom de Breed's-Hill, qui se trouve près de Boston dans la partie la plus avancée de la péninsule. Ce détachement, arrivé pendant la nuit à Breed's-Hill, se mit à creuser des retranchements avec tant de diligence et de silence, qu'à la pointe du jour il avait construit une redoute carrée de cent vingt pieds sur chaque face, sans que les vaisseaux anglais, mouillés à très-peu de distance de terre, s'en fussent apperçus. Aussitôt que les Anglais virent cet ouvrage, qui dominait Boston, le général Gage fit jouer dessus son artillerie. Ses décharges n'épouvantèrent pas les troupes américaines : elles continuèrent leurs travaux jusqu'à ce qu'elles eussent élevé un petit parapet depuis le côté oriental de la redoute jusqu'à l'extrémité de la colline; ce qui prolongeait considérablement leur ligne de défense. Le général Gage, pour les déloger de cette hauteur, fit marcher vingt compagnies de grenadiers et d'infanterie légère sous les ordres du major-général Howe; ces troupes descendirent jusqu'à la pointe Moreton. Quoiqu'elles eussent du canon, elles envoyèrent demander encore du renfort à Boston, en examinant la contenance ferme des Américains : ceux-ci reçurent eux-mêmes des renforts. Pendant ce délai, les insurgés plantèrent des palissades sur deux lignes parallèles, de manière à se garantir du feu de la mousqueterie. Les troupes anglaises s'avancèrent alors lentement sous le feu de leur artillerie, s'arrêtant encore de temps en temps pour lui laisser le temps de détruire les ouvrages défensifs des Américains. Ils mirent le feu au beau village de Charlestown, formé de cinq cents maisons construites en bois. Du haut de leurs murs, les habitants de Boston, formant des vœux contre l'armée anglaise, voyaient ainsi brûler les demeures de leurs concitoyens, de leurs frères, de leurs amis, et l'armée américaine, par ce triste spectacle, s'animait à venger les outrages faits à leur patrie. Les Américains laissèrent tranquillement approcher leurs ennemis à trois cents pieds de leurs ouvrages, et firent dessus un feu si

terrible, que la ligne anglaise se replia promptement. Cependant leurs officiers parvinrent à les ramener au combat avec beaucoup de peines. Accueillies avec la même vigueur, les troupes anglaises plièrent encore une fois : presque tous leurs officiers furent blessés, et le général Howe demeura presque seul. Les Anglais, sentant combien un échec donnerait dans ces premiers moments de défaveur à leur cause, revinrent une troisième fois à la charge contre des retranchements qu'ils faisaient foudroyer par leur artillerie en même temps qu'ils les attaquaient de trois côtés. Les munitions des Américains étaient alors tellement épuisées, qu'il leur fut impossible de continuer le feu terrible qui avait deux fois repoussé l'ennemi, tandis qu'ils étaient foudroyés par le feu croisé de deux batteries flottantes et d'un vaisseau de guerre embossé. Les Anglais pouvant donc escalader les retranchements avec facilité, le poste fut enlevé. Les Américains, qui se défendirent en désespérés, n'abandonnèrent leur poste qu'après avoir fait des prodiges de valeur, et repoussé les Anglais à coups de baïonnettes et de crosses de fusils. Trois mille hommes formant l'élite de l'armée anglaise prirent part à ce combat, mille cinquante furent tués ou blessés. Les Américains, malgré les dangers qui accompagnèrent leur retraite, perdirent seulement dans cette journée huit cents hommes; ils s'attribuèrent l'honneur du combat, n'ayant cédé le terrain que parce qu'ils manquaient de munitions : on se demanda comment les Anglais pourraient soutenir la lutte s'ils achetaient aussi cher quelque léger avantage. 1775.

BRÉGENTZ (*prises de*). 1. Le général Férino, commandant l'aile droite de l'armée de Rhin et Moselle, s'empara, le 11 août 1796, de Brégentz, dans le Tirol, baignée par le lac de Constance. Attaquée à l'improviste, cette ville se rendit, quoiqu'elle eût trente-une pièces de canon ou mortiers, et un magasin considérable de vivres.

2. Les troupes françaises occupèrent encore momentanément Brégentz, le 11 mai 1800; on y prit dix-sept chaloupes canonnières de la flotille autrichienne, que l'anglais Williams avait armée sur le lac de Constance. On y trouva encore des magasins de fourrages abondamment pourvus;

mais, comme cette place ne présentait aucun moyen de résistance, elle fut bientôt évacuée. 11 *mai* 1800.

BRÊME (*siége de*). Le marquis de Léganès, général des troupes espagnoles, se présenta devant Brême, en 1638, et forma le siége de cette ville. Montgaillard en était gouverneur; la garnison n'était que de six cents hommes, et son commandant se faisait payer comme si elle eût été de dix-sept cents complets. Cette avarice sordide devint funeste à son auteur; car les défenseurs de Brême, se voyant trop faibles pour résister aux assiégeants, forcèrent Montgaillard d'ouvrir les portes de la place le 27 mars; ce qui fit condamner cet officier à perdre la tête. Le maréchal de Créqui, l'un des plus grands capitaines de ce temps-là, et qui toute sa vie avait fait la guerre en Italie, avait été tué d'un coup de canon, le 17 de ce mois, en reconnaissant les retranchements des Espagnols devant le fort de Brême. 1638.

BRENNEVILLE (*bataille de*). Les Français et les Anglais, animés d'une haine irréconciliable les uns contre les autres, en vinrent aux mains dans les plaines de Brenneville en Vexin, sous Louis-le-Gros, roi de France, et Henri I[er] d'Angleterre. L'armée de France était à peine en bataille, quand le combat commença; la valeur et l'impétuosité françaises suppléèrent à ce désordre. Dès le premier choc l'infanterie anglaise se renversa sur la cavalerie; cette victoire trop prompte trahit les vainqueurs. Ils se débandèrent pour courir au pillage; Henri saisit ce moment pour fondre sur les Français : il fut impossible de les rallier. En peu de temps leur déroute fut complète; peu s'en fallut que le monarque français ne fût pris. Un Anglais ayant saisi la bride de son cheval, cria plusieurs fois le roi est pris. *Ne sais-tu pas*, lui dit ce prince en plaisantant, *qu'au jeu des échecs, le roi n'est jamais pris*. En même temps, il lui déchargea un si furieux coup d'épée, que l'Anglais tomba mort à ses pieds. Pour éviter de nouveaux dangers, Louis se jeta dans la forêt, où, après avoir erré long-temps, une pauvre femme le conduisit aux Andelys. 1119.

BRENTA (*combat des gorges de la*). Le maréchal Wurmser, chassé de Trente par l'armée française, qui menaçait de se répandre dans le Tirol, au mois de sep-

tembre 1796, pensa que le meilleur moyen de sauver cette province était de reporter la guerre dans les environs de Mantoue. Croyant que les Français continueraient de s'enfoncer dans les montagnes pour joindre la division Férino vers les sources de l'Inn, il avait fait avancer sur Vérone une colonne de dix mille hommes; ce qui l'avait singulièrement affaibli. Tandis qu'il calculait méthodiquement les projets qu'il supposait à Bonaparte, il apprend que le général Augereau attaquait ses troupes retranchées au village de Primolan. Ayant rangé ses troupes en colonnes serrées, et par bataillon, Augereau avait marché droit aux Autrichiens, sous la protection de son artillerie légère, et emporté ainsi le village de Primolan. Les Autrichiens battirent en retraite, mais se rallièrent bientôt dans le petit fort de Covelo, qui barrait le chemin au milieu duquel il fallait passer. La cinquième demi-brigade d'infanterie légère se porte sur la gauche de ce fort; on établit une vive fusillade, tandis que deux ou trois cents hommes, passant la Brenta, gagnent les hauteurs de droite, ou menacent de tomber sur les derrières de la colonne. Les Autrichiens, craignant d'être entièrement enveloppés, abandonnent ce fort après une vive résistance; mais ils échappaient d'un danger pour tomber dans un autre encore plus grand. Un régiment de dragons français, qui se met à leur poursuite, dépasse la tête de leur colonne; elle se trouve ainsi entièrement cernée, et demeure prisonnière. Quatre mille Autrichiens se rendent; dix pièces de canon, quinze caissons et huit drapeaux ennemis sont pris; la nuit et l'excessive fatigue obligèrent seulement les troupes françaises à se reposer un moment à Cismone, après avoir entièrement déconcerté Wurmser par une marche de vingt lieues en deux jours, et préparé pour le lendemain un succès plus complet et plus décisif encore à Bassano. *7 septembre* 1796.

2. La maison d'Autriche, sentant l'imminence du danger qui la menaçait du côté de l'Italie après la déroute du général Wurmser, forma à la hâte dans le Frioul une nouvelle armée de cinquante mille homme; elle en confia le commandement au général d'Alvinzi, tandis que son lieutenant en avait une autre de vingt mille hommes dans le Tirol. Dans l'impossibilité de résister à des forces aussi considérables sur un terrain très-étendu, Bonaparte évacua Trente,

Roveredo, Bassano, Vicence; il se concentra et se reporta sur l'Adige. Le général Davidowich, après avoir remporté quelques avantages sur le général Vaubois dans le Trentin, l'avait forcé à prendre position à Rivoli et à la Corona. Cependant le général Guyeux s'était porté, le 2 novembre, sur le poste de Saint-Michel; il parvint à s'en emparer, malgré une très-vive résistance de l'ennemi, brûla les ponts qu'il avait jetés sur l'Adige, et fit environ trois cent cinquante prisonniers. Pendant ce mouvement, les Autrichiens se portaient, des postes de Ségonzano et Cembrea, sur le Lavis, pour couper la retraite du général Guyeux. Instruit de ce mouvement, Vaubois envoya à leur rencontre le général Fiorella, qui les repoussa jusqu'à Ségonzano. Le lendemain, Bonaparte ordonna de renouveler l'attaque sur Ségonzano; il partit sur-le-champ pour s'opposer aux progrès des Impériaux au delà de la Piave; il joignit à Vicence la division Masséna à celle d'Augereau, marcha de suite au devant de l'ennemi, qui avait passé la Brenta. Il fallait étonner les Autrichiens dès le premier pas, les frapper comme la foudre. La journée fut vive, chaude et sanglante; cependant le champ de bataille demeura aux Français, et les Autrichiens repassèrent la Brenta. Le général Lannes y fut blessé; toutes les troupes s'y couvrirent de gloire. L'ennemi, ayant attaqué le général Vaubois sur plusieurs points, menaçait encore de le tourner : Bonaparte fit alors sa retraite sur la Pietra, la droite adossée à des montagnes, et la gauche à Mori : il se livra un combat des plus opiniâtres peu avantageux aux Français, qui bientôt reprirent leur supériorité dans les journées d'Arcole. 2 *et* 3 *novembre* 1796.

BRESCIA (*siéges de*). 1. La ville de Brescia était, en 1439, bloquée par une armée milanaise. Des munitions étaient nécessaires pour conserver cette place à la république de Venise. Il ne restait d'ouvert que le côté du lac Garda. Sorbolo, candiote, proposa au sénat de faire remonter des navires le long de l'Adige, et de les transporter par terre. L'entreprise parut d'abord ridicule. Sorbolo se chargea de son exécution. On lui donne une flotte de trente bâtiments; il les conduit à six milles du lac Saint-André. Parvenu à ce point, il les fait tirer à terre, place les gros bâtiments sur des rouleaux, les petits sur des chariots; de cette manière cinq galères sont traînées par cent vingt

paires de bœufs. Deux mille travailleurs les précèdent, aplanissant devant elles les routes. Parvenue ainsi au lac Saint-André, il y avait encore près de six milles pour arriver au lac Garda. Une haute montagne se présente; il fallait la gravir, puis redescendre sa pente rapide. Sorbolo fait aplanir une ravine : à force de câbles, il parvient à hisser sa flotte sur cette montagne; mais il n'avait pas fait encore le plus difficile. Il fait adoucir la pente de la montagne par ses travailleurs, attache de gros câbles aux arbres qui couvraient la montagne, puis, les lâchant peu à peu, les navires glissaient tout doucement jusqu'à ce qu'on fût parvenu un peu plus loin; alors on attachait les câbles à d'autres arbres, et l'on continuait la même manœuvre. Cette entreprise réussit tout à fait; Brescia fut délivrée, et dut sa conservation à l'habileté d'un ingénieur qui ne se laissa épouvanter par aucune difficulté, ni rebuter par des obstacles sans cesse renaissants. *An* 1439.

2. Tandis que Gaston de Foix allait secourir Bologne, en 1512, les Vénitiens entrèrent par surprise dans Brescia, la plus considérable des conquêtes de Louis XII, après Milan. Ils bloquaient la garnison de la citadelle. Brescia est éloignée de quarante lieues de Bologne. Malgré la rigueur de la saison, Gaston revint avec la rapidité de l'éclair; nul obstacle n'arrête le courage de ses guerriers : sur leur route, ils rencontrent Baglione, général vénitien, l'attaquent, et remportent sur lui une victoire complète après un combat d'un quart-d'heure. Le duc de Nemours presse encore sa marche, surprend un corps de trois mille Vénitiens à l'abbaye de Fridiano, les fait prisonniers; arrive, le 14 février, devant Brescia, et la fait aussitôt sommer de se rendre. Les Bressans répondent par des railleries sanglantes à la sommation du général français. Ils comptaient dans leurs murs dix-huit mille hommes armés : l'armée française n'était pas de douze mille combattants. Indigné de leur audace, Gaston met ses troupes en bataille, place à la porte Saint-Jean, qui seule n'était pas murée, Yves d'Aligre. L'intrépide Bayard et le courageux Molard, son ami, sont chargés de la tête de l'attaque. Le duc de Nemours poste sa gendarmerie, l'armet en tête et la cuirasse sur le dos, dans un espace entre le château et la ville. Au moment où les tambours, les trompettes et les clairons se font entendre, les Français s'élancent

de toutes parts sur les remparts ennemis. Dès le premier choc, ils gagnent le pied des murailles, comblent le fossé, se présentent aux brèches faites par le canon du château dans ses murs. Le combat est sanglant et opiniâtre. Personne ne voulait céder la victoire; on se laissait tuer plutôt que de reculer. Bayard, à la tête des siens, les animait par ses paroles et encore plus par ses exemples; partout il portait des coups terribles, et forçait les ennemis d'abandonner leur poste, lorsqu'il reçut un coup de pique violent dans le haut de la cuisse. Il se crut tué. *Capitaine*, dit-il à Molard, *commandez, la ville est gagnée, mais je n'y entrerai pas : je suis blessé à mort.* Des flots de sang sortaient de la blessure du valeureux chevalier : deux de ses gens déchirèrent leurs chemises pour l'étancher, et l'emportèrent doucement hors de la mêlée. La blessure de ce héros, que l'on croyait déjà mort, inspira une nouvelle ardeur aux assaillants. *Allons, mes camarades, mes amis,* leur cria le duc de Nemours, *allons venger la mort du plus accompli chevalier qui fût jamais. Suivez-moi !* A ces mots, il saute le premier sur les retranchements, les force, enfonce l'ennemi, le poursuit, entre dans la ville, et le mène battant de rue en rue, l'accable, et triomphe. Brescia fut livrée au pillage pendant sept jours; plus de vingt mille hommes furent immolés par le soldat furieux; le butin fut immense; les Français s'y livrèrent aux plus affreux excès; les femmes et les filles y furent violées; rien ne fut épargné dans les couvents par leur lubricité. Tandis que le soldat français déshonorait sa nation par sa brutalité, Bayard se couvrait d'une gloire éternelle par sa générosité. Transporté dans une maison voisine de la porte de la ville, la dame du logis vint elle-même lui en ouvrir les portes, et le conduire dans un fort bel appartement. Elle se jète, fondant en larmes, aux genoux du chevalier, et le conjure de lui sauver la vie, et de protéger l'honneur de ses deux filles déjà nubiles, cachées par elle dans son grenier sous un tas de foin. Bayard attendri, la relève, calme ses craintes, et la prie de faire venir son mari, qui s'était réfugié dans un monastère. Il prend encore la précaution de placer à la porte de cette maison deux soldats, qu'il dédommage du pillage en leur donnant lui-même huit cents écus. Le Chevalier sans peur et sans reproche y passa cinq semaines : pendant ce temps ses hôtes lui prodiguèrent leurs soins; leurs filles venaient

charmer ses ennuis en chantant, pinçant du luth, et jouant de l'épinette. Lorsque l'impatience de rejoindre l'armée, plutôt que sa guérison, détermina le chevalier de partir, la maîtresse de la maison se jète à ses genoux : *Le droit de la guerre*, lui dit-elle, *vous rendait le maître de nos vies et de nos biens, et vous nous les avez conservés ; vous avez plus fait, vous avez sauvé l'honneur de mes filles. Nous espérons cependant que vous ne nous traiterez pas avec rigueur. Voici un petit présent que nous vous faisons.* En même temps son serviteur ouvrit un petit coffre rempli de ducats d'or. Bayard lui demanda en souriant combien il y en avait : *Deux mille cinq cents, Monseigneur*, répond la dame en tremblant ; *mais, si cependant vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour vous en trouver davantage. — Non, Madame, je n'en veux point, et vous remercie ; reprenez-les : toute ma vie j'ai plus aimé les gens que les écus ; les soins que vous avez pris de moi, et les visites de mesdemoiselles vos filles sont bien au dessus des services que je vous ai rendus. Je vous demande votre amitié, et vous conjure d'accepter la mienne.* Surprise de tant de délicatesse dans les sentiments d'un guerrier, elle se jète de nouveau aux pieds du chevalier, et lui dit qu'elle ne se relèvera point qu'il n'ait accepté cette marque de sa gratitude. — *Je les prends donc, Madame, pour l'amour de vous ; mais, je vous prie, allez-moi querir vos deux filles, car je veux leur dire adieu.* Dès qu'elles furent arrivées, l'aînée remercie le chevalier du soin qu'il a pris de les garder de toute injure. — *Mesdemoiselles*, leur dit-il, *vous faites ce que j'aurais dû faire ; c'est de vous remercier de votre bonne compagnie, dont je vous suis très-obligé. Je voudrais bien vous témoigner ma reconnaissance, mais nous autres gens de guerre nous avons rarement des bijoux à présenter aux demoiselles ; je ne puis donc vous offrir que les dons de madame votre mère ; ainsi prenez chacune mille ducats pour contribuer à vous marier.* Puis il leur mit à chacune mille ducats dans leurs tabliers; et s'adressant à leur mère : *Madame, les cinq cents ducats qui restent seront pour moi ; je vous prie de les distribuer aux pauvres couvents de religieuses qui ont le plus soufferts dans le pillage.* Les dames se retirèrent, et le gentilhomme du logis vint lui offrir sa personne et ses biens

pour reconnaître ses bienfaits. Bayard le remercia, et le fit dîner avec lui. Après le dîner, les dames revinrent; les demoiselles lui présentèrent deux bracelets tissus de leurs cheveux, et une bourse de satin qu'elles avaient travaillée pendant sa maladie. Le bon chevalier les remercia, et leur dit que le présent venait de si bonnes mains, qu'il l'estimait dix mille écus, et que toujours il le porterait pour l'amour d'elles. Quelle générosité dans cette conduite! 1512.

3. La position de Brescia, entre l'Allemagne et l'Italie, rendait nécessairement cette ville importante aux armées françaises et autrichiennes dans les combats multipliés qu'elles se livrèrent, en 1796, aux environs du lac de Garda. La république de Venise n'était pas assez puissante pour faire respecter sa neutralité; les nobles Vénitiens montraient d'ailleurs une singulière partialité en faveur de la maison d'Autriche. La nécessité de poursuivre les débris de l'armée impériale, battue sur le Mincio, fut pour le général Bonaparte un motif pour l'occuper provisoirement. Dans les derniers jours de mai, il protesta au sénat vénitien de ses dispositions amicales, et fit observer la plus exacte discipline à son armée en traversant le Bressan. Dès lors Brescia fut continuellement prise et reprise, jusqu'à ce que les Autrichiens eussent été chassés du Tirol et de Mantoue. Le comte de Wurmser, venant réparer les désastres de l'armée autrichienne sous Beaulieu, enleva Brescia aux Français le 29 juin, leur prit quatre compagnies formant sa garnison, et fit prisonniers quelques généraux qui y étaient demeurés malades. Dès le 1er juillet, le général Augereau reprit cette ville; les Français y retrouvèrent leurs magasins, que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'enlever, et leurs malades, qui n'étaient pas encore évacués. 1796.

4. Au moment où l'armée d'Italie, conduite par Schérer, fut chassée de l'Italie par Suwarow, le général russe ordonna de prendre Brescia. Douze cents Français, commandés par le chef de brigade Bourret, y étaient renfermés: sommé de se rendre, il le refusa, et enleva douze otages dans la ville pour s'assurer de la fidélité de ses habitants. Une division autrichienne, accompagnée de deux mille Russes, commença l'attaque le 20 avril 1799. La porte de Peschiera fut d'abord forcée l'épée à la main. Les Français

se réfugièrent aussitôt dans la citadelle. Alors les habitants abaissèrent aux Russes tous les ponts-levis, et les alliés entrèrent dans Brescia tambour battant. La citadelle fut attaquée dès le même jour : menacée d'un assaut, la garnison se rendit après quelques coups de canon. On y trouva quarante canons, dix-huit mortiers, et des munitions abondantes. 20 *avril* 1799.

5. La défaite du Magnan avait fait perdre l'Italie aux Français en 1799. La victoire de Marengo fut le germe d'une succession non interrompue de succès, et le génie de Bonaparte ramena la victoire dans ces contrées à jamais illustrées par ses premiers combats. Une division française, commandée par le général Loison, s'approcha de Brescia le 6 juin 1800. Le général autrichien Laudon ne se sauva que par le courage de son escorte, qui fut exterminée. On trouva dans ses murs trente milliers de poudre et des magasins nombreux et bien approvisionnés.

BRESLAW (*siéges de*). 1. Le roi de Prusse convoitait Breslaw, capitale de la Silésie. Son armée s'en approcha au mois de juin 1741. Ses environs fournissaient des vivres abondants pour les troupes et des fourrages pour la cavalerie; Frédéric s'occupa, dans cette position, de recruter son infanterie, et de remonter sa cavalerie. Tandis qu'il remplissait ainsi tous ses moments pour se former une armée formidable, le général autrichien Neuperg méditait de se rendre maître de Breslaw, où il entretenait des intelligences. Par cette manœuvre, il enlevait aux Prussiens leurs magasins, et leur coupait les communications qu'ils entretenaient avec l'électorat de Brandebourg, au moyen de l'Oder. Instruit de ce projet, le roi de Prusse résolut de prévenir son ennemi, et de rompre, à l'égard de Breslaw, une neutralité à laquelle ses magistrats avaient porté plus d'une fois atteinte. On manda au camp prussien les échevins et les syndics les plus attachés à l'Autriche; on y invita également les ministres étrangers, pour les préserver des insultes qu'ils auraient pu éprouver dans une surprise. Quelques bataillons prussiens arrivèrent en même temps par différentes routes au faubourg. On demanda au même moment passage à la ville pour un régiment. Pendant qu'il entrait dans une porte, un chariot s'embar-

rassait dans une autre; trois bataillons et cinq escadrons se glissèrent dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, et consigna les portes; la cavalerie nétoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut soumis. Les troupes ne causèrent aucun désordre; les bourgeois prêtèrent serment de fidélité à la Prusse, et les projets des Autrichiens furent déjoués. 1741.

2. Les Impériaux ayant pris Schweidnitz, en 1757, cet événement avertit le roi de Prusse que M. de Nadasti allait se joindre au corps du maréchal Daun, pour accabler ce qui restait de Prussiens en Silésie, où commandait le prince de Bévern. Dans la nuit du 21 au 22 novembre, les Autrichiens construisirent devant le front de cette armée quatre grosses batteries de canon, entre Pilnitz et Gros-Moschber. Le prince de Bévern demeura tranquille spectateur de ces dispositions. Le lendemain, M. de Nadasti longea la Lohe, et se forma sur Gabitz. M. le prince de Bevern, croyant qu'on voulait se porter sur ses derrières, s'affaiblit en envoyant un fort détachement à Gabitz. Le camp prussien était couvert, sur la Lohe, par plusieurs redoutes mal placées, ouvertes par les gorges; quelques-unes même, encore dominées par l'autre rive, manquaient, de plus, d'artillerie, dont la plus grande partie demeura dans un retranchement placé dans un bas-fond. Le prince de Bévern l'avait fait construire pour couvrir son flanc de la Lohe au faubourg de Breslaw. Le maréchal Daun fit tourner à son avantage toutes ces négligences et ces fausses vues. L'attaque commença le 22 novembre, à neuf heures du matin. Quelques redoutes furent plusieurs fois prises et reprises; la cavalerie prussienne, détachée dans un marais fangeux, ou foudroyée par soixante pièces de canon, ne put ni avancer ni se défendre. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdaient pas de terrain. Vers Gabitz, M. de Zuthen repoussa non seulement leurs attaques, mais poursuivit M. de Nadasti jusqu'au delà de la Lohe. Pendant ce temps, les Autrichiens, qui attaquaient le front des Prussiens, passèrent la Lohe sous la protection de leur artillerie, et marchèrent sur les redoutes par les gorges. Les Prussiens s'y défendirent bien; plusieurs fois ils en délogèrent leurs ennemis; mais ils étaient trop nombreux. Il existait des ressources multipliées: le prince de Bévern ne les vit pas.

Dans le premier moment de consternation, il repassa l'Oder, et jeta huit bataillons dans Breslaw. Les Prussiens perdirent dans cette journée huit mille hommes et quatre-vingts canons. Dans la nuit suivante, le prince de Bévern fut enlevé par un parti de Pandours, au moment où il faisait une reconnaissance. Le commandant de Breslaw, se trouvant isolé, perdit la tête, et demanda à capituler, le 24, avant que l'ennemi eût tiré sur la place un seul coup de canon. 1757.

3. Le roi de Prusse, après avoir lavé à Luthen l'affront que ses armes avaient reçu devant Breslaw, se rapprocha de cette ville, dont il forma l'investissement, le 17 décembre. Les forteresses de Neiss et de Brieg fournirent les munitions, les canons et les mortiers nécessaires; deux tranchées furent bientôt ouvertes : les assiégés se défendirent mollement. Le 16, une bombe mit le feu au magasin à poudre du Tachen-Bastion; l'épaulement sauta, et ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si vif, que le commandant craignit que les Prussiens ne donnassent un assaut général à la place, dont les fossés étaient gelés. L'armée autrichienne, chassée au fond de la Bohême, ne pouvait d'ailleurs lui donner aucun secours. Ces considérations l'engagèrent à capituler. Une garnison de dix-sept mille hommes se rendit à quatorze mille, et donna une preuve nouvelle que le principal boulevard d'une place forte ne se trouve ni dans ses fortifications, ni dans une nombreuse garnison, mais dans la fermeté d'âme, les talents et l'audace du chef qui y commande. 1759.

4. Les Autrichiens, les Prussiens et les Russes s'étaient disputé la possession de Breslaw, dans le siècle dernier. Sa situation à l'extrémité orientale de l'Europe ne semblait lui laisser aucun autre ennemi à craindre. Cependant, le 7 décembre 1806, le prince Jérôme-Napoléon parut devant ses murs. Le gouverneur prussien fit aussitôt brûler ses trois faubourgs. Sa vaste enceinte ne comptait que six mille soldats à opposer au neuvième corps de la grande armée; mais elle possédait de nombreuses munitions et un immense arsenal; l'investissement fut complété le lendemain. Dès le 10, la tranchée fut ouverte, et un feu violent foudroya les murailles d'une ville qui comptait plus de soixante mille habitants. Non content de ses moyens de défense intérieurs,

saut. Il fallut en faire le blocus; et, pour hâter l'effet de ce blocus, on attaqua plusieurs villes qui appartenaient au gouverneur de Brest, qui dès ce moment parut moins ardent à la défendre. Il capitula, et promit de la rendre dans quarante jours, s'il n'était pas secouru. Durant cet intervalle, Brest fut rafraîchie de vivres, d'hommes et de munitions. Le jour marqué arrive : la ville ne se rendit point, mais le connétable appelé d'un côté où les dangers étaient plus pressants encore, ne put punir dans ce moment les habitants de leur perfidie. 1373.

BRETIGNY (*affaire de*). La guerre venait d'être déclarée, quand on vit quatre cents hullans Autrichiens attaquer à Bretigny, près de Maubeuge, un petit poste de trente hommes, qui se replia sur la ville. Trop faibles pour opposer la moindre résistance dans une position découverte, il fallut fuir. Ils se jètent dans un bois voisin, où ils sont joints par le lieutenant-colonel Peigneux, commandant soixante chasseurs à pied. Les hullans, embarrassés par les broussailles, où ils veulent poursuivre leurs ennemis, se défendent avec peine contre cette faible troupe, les assaillant de toutes parts avec des décharges de mousqueterie. Soixante hullans périssent dans les bois victimes de leur témérité, et les autres se sauvent pour échapper à des ennemis qui savent profiter habilement du terrain pour se donner l'avantage, lorsqu'ils ne sont pas les plus nombreux. 1760.

BRIEG (*siéges de*). 1. Le roi de Prusse faisait, en 1741, la guerre dans la Silésie à l'impératrice Marie-Thérèse. Ayant pris Breslaw, et gagné la bataille de Molwitz, il investit Brieg. Cette belle et forte ville comptait huit mille habitants et une garnison de douze cents hommes. Au bout de huit jours de siége, M. de Picolomini, gouverneur de la place, demanda à capituler, avant que le chemin couvert fût emporté, et lors même qu'il n'y avait aucune brèche faite à ses ouvrages. 1741.

2. Les Français, maîtres de la Prusse en 1806, entrèrent, dès les premiers jours de janvier suivant, en Silésie, et attaquèrent ses places destinées originairement à servir de rempart à la monarchie prussienne contre la Russie. Mais

dans cette guerre singulière, les Français, dès long-temps les alliés de la Prusse, étaient devenus ses ennemis par les provocations de son roi, et ceux-ci se trouvaient réunis aux Russes, leurs ennemis naturels dont ils semblaient chargés par leurs positions d'interdire l'entrée en Europe. Le prince Jérôme Napoléon fit investir Brieg, le 8 janvier. La tranchée fut ouverte de suite; le bombardement commença le 12, et le lendemain la place se rendit. La garnison obtint les honneurs de la guerre, et défila devant l'armée bavaroise employée à ce siége. Un soldat de Bavière s'y distingua par un trait d'une singulière audace. Voyant un obus tomber dans la tranchée près d'un groupe d'officiers bavarois, le caporal Nichtern s'élança la pelle à la main, enleva l'obus, le lança par dessus le parapet, en disant : *J'aime mieux braver mille morts que de voir mon roi privé de si braves officiers. Du 8 au 13 janvier* 1807.

BRIGA (*combat de la*). Après la prise de Saorgio, au printemps de 1794, les Piémontais se postèrent sur les hauteurs qui couronnent l'embranchement du chemin de la Briga au Col de Tende. Cette position semblait avoir pour but d'intercepter la communication entre les colonnes françaises. Le 26 avril 1794, ils furent attaqués sur ces hauteurs par trois colonnes formées des divisions Masséna et Macquart. Les monts les plus escarpés, les neiges éternelles dont leurs sommités sont couvertes, ne purent arrêter les Français. Ils se précipitent au pas de charge sur sept à huit mille Piémontais retranchés sur ces hauteurs, les foudroient avec l'artillerie qu'ils conduisaient dans les sentiers les plus difficiles, les poursuivent jusqu'au village de Tende, pendant qu'ils faisaient filer leurs magasins dans les plaines du Piémont. Les Français firent des prisonniers, et s'emparèrent de beaucoup de munitions. *24 avril* 1794.

BRIGNAIS (*combat de*). Des bandes nombreuses de brigands désolaient la France sous le règne de Jean II. On leur donna le nom de *Compagnies*. Elles s'emparèrent, en 1361, du château de Brignais, situé dans le Lyonnais, à trois lieues du Rhône. Jacques de Bourbon rassembla aussitôt ses troupes, et leur présenta bataille. Les Compagnies l'attendirent retranchées sur une montagne voisine de leur fort. Pour tromper l'ennemi sur leurs forces, elles avaient

placé leurs meilleurs bataillons sur le revers de cette montagne. Cette ruse leur réussit. Les espions annoncèrent que les Compagnies formaient à peine une troupe de cinq à six mille hommes fort mal armés. Trompé par cet avis, Jacques de Bourbon les attaque et veut forcer leurs retranchements. Soudain les Compagnies se montrent, fondent sur les Français, les environnent, les accablent, les taillent en pièces. Leur victoire fut complète. Jacques de Bourbon mourut de ses blessures; une foule de seigneurs y périrent. 1361.

BRIHUÉGA (*prise de*). Le duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, fut envoyé en Espagne par Louis XIV pour rétablir les affaires de Philippe V, désespérées après la perte de la bataille de Saragosse. Dès qu'il y eut mit le pied, son nom seul attira sous ses drapeaux une foule de volontaires; les communautés offrirent de l'argent; les religieux et les villages en fournirent. Les grands furent seuls inquiets sur le rang qu'on lui donnerait. *Tout rang m'est bon; je ne viens pas vous disputer le pas, mais sauver votre roi*, leur dit-il, et il tint parole. Profitant de l'enthousiasme général, le duc de Vendôme poursuit les Anglais, ramène le roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le suit, passe le Tage à la nage, enferme le général Stanhope dans Brihuega avec cinq mille des siens. Il faut les enlever d'un coup de main: Staremberg approche pour les dégager. Vendôme s'appercevant que ses troupes mollissent, monte lui-même à la brèche pour les ranimer. A ses côtés est le roi d'Espagne. *Sire*, dit-il à Philippe en prenant un pistolet, *ces gens-ci ont peur, car s'ils avaient tiré juste, votre majesté et moi nous aurions déjà été tués*. Son intrépidité redonne du courage aux assaillants; ils se précipitent avec fureur sur les assiégés, les poursuivent de rue en rue, les acculent, et les forcent de se rendre avec milord Stanhope. Cet important succès fut le prélude de la bataille de Villaviciosa, où Vendôme alla chercher aussitôt Staremberg pour le battre, dissiper son armée, et affermir la couronne sur la tête de Philippe V. Ces faits de guerre illustrèrent l'an 1710.

BRINDES (*siége de*). Pompée, vaincu par César aux plaines de Pharsale, se réfugia dans Brindes pour réparer

sa fortune ébranlée. Bientôt César l'y assiégea. La mer lui demeurait ouverte : Pompée, n'osant se défendre, profita de la mer pour fuir vers l'Egypte. La perfidie de Ptolomée lui fit trouver la mort avant d'avoir atteint la terre. Avec lui périt le dernier reste de la liberté romaine, et César vainqueur donna des lois au monde. 49 *ans avant J. C.*

BRISSAC (*siéges du vieux*). 1. L'an 1638, le duc de Weimar, l'un des généraux français, eut ordre du cardinal de Richelieu d'aller faire le siége de Brissac, regardée alors comme le boulevard de l'Allemagne. Le duc part, accompagné du vicomte de Turenne; se rend maître de tous les châteaux voisins de la place; bat l'armée impériale, commandée par les généraux Gœutz et Pavelli, et investit Brissac, malgré les efforts du duc de Lorraine, qui se présente devant l'armée française, et est aussi vaincu. A peine eut-on formé les lignes, qu'on vit reparaître Gœutz et le général Lamboi avec de nouvelles troupes. Le 24 d'octobre, ils attaquèrent les retranchements français; emportèrent deux redoutes; et déjà tout pliait devant eux, lorsque le comte de Guébriant et le vicomte de Turenne, avertis du danger, survinrent, et les dissipèrent en un instant. On poussa les travaux et les attaques avec une nouvelle vigueur. La garnison souffrait une extrême disette; et la famine devint si grande, que des mères égorgèrent leurs enfants pour les dévorer. Cependant la ville ne voulait point se rendre. Tous les dehors étaient emportés. Un seul fort, nommé le *Ravelin de Rainach*, tenait encore. Il rendait les assiégés maîtres du principal bras du Rhin, et leur laissait toujours l'espérance d'être secourus. Turenne, quoique consumé par la fièvre, fut chargé d'attaquer ce fort. Le vicomte se mit à la tête de quatre cents braves, fit rompre la palissade à coups de haches, et s'empara du poste. Alors le gouverneur de la ville capitula, et se rendit le 17 de décembre; et le 19 du même mois, le duc de Weimar prit possession de sa conquête au nom du roi Louis XIII.

2. Brissac fut rendue à l'Empire; et, en 1703, le duc de Bourgogne essaya de la remettre sous la domination des Français. Ce prince avait quarante mille hommes choisis, dix mille pionniers, une artillerie nombreuse, et trois mille chariots chargés de poudre, de bombes, et de toutes les

munitions nécessaires. Le maréchal de Tallard commandait sous lui; et le maréchal de Vauban dirigeait les travaux du siége. Le duc conduisit lui-même les travailleurs, et les encouragea par ses promesses. Quand on eut achevé les lignes, on battit la place avec cent vingt pièces de canon et quarante mortiers. Tant de foudres intimidèrent Brissac, qui capitula le 7 de septembre, après treize jours de résistance.

3. L'année suivante, les Impériaux, ne pouvant rentrer dans cette ville les armes à la main, eurent recours à la ruse. Le gouverneur de Fribourg remplit de soldats d'élite, d'armes, de grenades, de fusées, de mèches, un grand nombre de chariots qu'il couvrit de foin, et les fit marcher vers Brissac. Déjà trois de ces chariots étaient entrés dans la place, lorsqu'un Irlandais, nommé *Bierne*, s'apperçut que les charretiers n'avaient pas trop l'air paysan. Soupçonnant quelque artifice, il leur demanda qui ils étaient? d'où ils venaient? Et, comme ils ne répondaient pas, il leva sa canne, et en frappa rudement un de la bande. Les charretiers saisirent leurs fusils, et lui tirèrent plusieurs coups sans le blesser. Aussitôt la porte fut fermée, et la garnison prit les armes. Le gouverneur de Fribourg, qui suivait ses chariots avec deux mille hommes, voyant le malheureux succès de son stratagème, rentra promptement dans sa ville. 1704.

BRITESTE (*siége de*). En 1622, le duc de Vendôme vint assiéger avec sept mille hommes le petit fort de Briteste, en Guyenne. Cinq cents hommes résistèrent pendant un mois dans ce mauvais poste commandé de toutes parts. Leur défense fut si vigoureuse, que le duc leva le siége après avoir tiré deux mille coups de canon, donné cinq assauts et perdu quinze cents hommes. 1622.

BRIXEN (*prise de*). Lors de son expédition dans le Tirol, le général Joubert, ayant vaincu les Autrichiens près de Clausen, s'approcha de la ville de Brixen, intéressante par sa population et ses richesses. Le général Dumas, marchant toujours à la tête de sa cavalerie, tua de sa propre main plusieurs cavaliers ennemis; il fut légèrement blessé par

plusieurs coups de sabre; mais ce général eut la gloire d'arrêter seul, pendant quelques moments sur un pont, un escadron ennemi qui voulait le passer, et de donner aux siens le temps de le rejoindre. Ainsi Brixen tomba au pouvoir des Français, qui y trouvèrent d'immenses magasins. 1797.

BROOKLYNN (*combat de*). Le général anglais Howe, après avoir évacué Boston en 1776, se retira à Hallifax; mais, n'y trouvant aucun des objets capables d'alimenter une armée, il résolut de se transporter bientôt dans la province de New-Yorck, dont les îles nombreuses parurent lui offrir des positions commodes pour attaquer les Américains, entretenir ses troupes, et recevoir des renforts d'Europe. A son approche les habitants de l'île Longue protestèrent de leur dévouement à la couronne britannique. La possession de cette île fertile lui assurait des vivres en abondance pour son armée, et le rendait maître de porter la guerre, soit dans la Nouvelle-Angleterre, soit au nord dans la province de New-Yorck, soit à l'ouest dans les deux Jersey et la Pensylvanie.

Le ministère anglais, sentant combien cette guerre devenait sérieuse, s'empressa de joindre aux forces anglaises treize mille Hessois, et donna l'ordre de porter le théâtre de la guerre vers la baye d'Hudson, dont les îles, accessibles de tous côtés par mer, exigeaient des forces considérables pour les défendre d'une invasion ennemie. Le commandement de la flotte britannique fut confié au lord Howe, frère du général de ce nom. La cour de Londres leur donna le titre de commissaires pacificateurs, pour atténuer l'attachement des Anglo-Américains au congrès, en même temps qu'il déployeraient des forces capables de les soumettre en cas de résistance. Dans une proclamation ils promirent le pardon à tous ceux qui se soumettraient au roi d'Angleterre, et la suspension de l'exécution des actes du parlement, qui avaient été la cause du soulèvement. Le congrès américain, pour toute réponse, publia ces propositions insidieuses, et redoubla son zèle pour les préparatifs de défense. Le général Howe avait déjà vingt-quatre mille hommes avec lesquels il se crut en état d'ouvrir la campagne sans attendre une dernière division de Hessois. Washington n'avait sous ses ordres, devant l'île Longue, que dix-sept mille hommes, dont trois mille malades, tous hommes de cœur, mais de

nouvelles levées, dans lesquels le seul courage ne pouvait pas suppléer à l'instruction, et à l'habitude des fatigues de la guerre. Il reçut bientôt dix mille hommes de renfort. Une partie de cette armée, sous les ordres du major-général Sullivan, occupait l'île Longue; le général anglais Clinton était placé sur le bord du détroit vis-à-vis la New-Rochelle, et le reste de son armée à l'île d'Yorck. S'attendant à chaque instant d'être attaqué, Washington faisait observer dans ses camps une exacte discipline, excitait dans ses troupes un ardent amour pour la liberté, et une indignation profonde pour leurs oppresseurs. Comme la défense de New-Yorck était intimement liée à celle de l'île Longue, on y avait placé, à Broocklynn (1), une demi-brigade dans une position où il était facile de se maintenir long-temps. Ce poste communiquant avec l'île d'Yorck, on pouvait facilement l'évacuer ou renforcer ce camp dont la tête était tournée vers l'intérieur de l'île. Cependant de fortes batteries le garantissaient et assuraient sa communication avec l'île d'Yorck. Auprès de lui se trouvaient des collines couvertes de bois épais, dont la pente rapide était cependant accessible à de l'artillerie. Les mouvements de l'armée anglaise indiquèrent bientôt que sa première attaque porterait sur l'île Longue. La majeure partie de cette armée y débarqua le 22 août avec quarante pièces de canon, vers la partie du sud-ouest. Cette division était commandée par le major Clinton. A son approche un régiment de Pensylvanie se retira sur les hauteurs qui dominaient le passage qui conduisait aux ouvrages de Brooklynn. Le lord Cornwallis trouvant ces passages occupés ne risqua pas une action, et l'armée britannique s'étendit depuis le détroit, à travers Utruht et Gravesend, jusqu'au village de Flat-Land. Comme tout annonçait une action prochaine et décisive, Washington redoubla ses efforts pour exciter ses troupes à une vigoureuse défense; il leur recommanda de ne faire feu qu'à peu de distance de l'ennemi, ordonna de fusiller ceux qui se comporteraient lâchement, et promit des récompenses à ceux qui se comporteraient avec valeur. Le major-général Pultnam fut chargé

---

(1) Broocklynn est un village situé sur une petite péninsule, formée par la rivière de l'Est, par la baye de New-Yorck et par l'anse de Gowan.

de défendre le point de Brooklynn qui fut renforcé de six régiments. Le général Washington lui recommanda de faire occuper par ses meilleures troupes les bois qui couvraient l'espace entre les deux camps. Deux brigades de Hessois débarquèrent et prirent position à Flat-Bush, formant le centre de l'armée britannique, dont les deux ailes s'étendaient jusqu'aux deux côtes. Ainsi les deux armées n'étaient pas éloignées de quatre milles. Plusieurs chemins conduisaient des positions anglaises, aux lignes américaines. Une forte redoute, garnie d'artillerie, défendait, d'une manière imposante, leur point de réunion près de Brooklynn; les côtes étaient gardées avec soin, et les routes barrées par des abattis. Le 26 août, sur les neuf heures du soir, le général Clinton fit partir dans le plus grand silence son avant-garde commandée par le général Cornwallis. Son but était de s'emparer des hauteurs qui se trouvent sur la route de Jamaïca, à trois milles de Bedford. Deux heures avant le jour il arriva, sans être découvert, à un demi-mille du passage, et fit halte pour faire reprendre haleine à ses troupes. Ses patrouilles surprirent un premier poste américain; puis une colonne marcha vers les hauteurs qui n'étaient point gardées, et s'avança dans la plaine vers Brooklynn, ayant sur son front quatorze pièces de campagne. Elle fut suivie d'une seconde colonne aux ordres du lord Percy. En même temps le lord Grant filait le long de la côte à la tête de l'aile gauche, avec dix pièces de canon. Son objet principal était d'attirer l'attention des Américains, afin qu'ils fussent moins en garde contre les attaques sérieuses dirigées vers leur gauche. Ils y réussirent. Les Américains avaient résolu de défendre jusqu'à la dernière extrémité le passage des collines; leur général envoie en conséquence des renforts à tous les petits corps qui étaient au dehors des lignes. A la pointe du jour le brigadier-général Sterling atteignit la cime des hauteurs où il fut bientôt rejoint par les détachements qui avaient déjà combattu, et qui se retiraient lentement devant les Anglais qui ne tardèrent pas à paraître. Le général américain ayant avantageusement placé ses troupes, on se canonna pendant plusieurs heures avec vivacité, et l'infanterie se contenta d'escarmoucher légèrement. Pendant cette terrible exécution d'artillerie, l'aile droite de l'armée anglaise manœuvrait pour prendre les Américains à gauche et à revers, et ses autres corps attendaient le succès de ce mouvement pour attaquer sérieu-

sement. L'armée anglaise étant parvenue à huit heures et demie à Bedfort, derrière le corps commandé par Sullivan, le général anglais Heister donna l'ordre d'attaquer sur-le-champ la colline. Le général Sullivan eut toute les peines du monde à faire soutenir à ses troupes le premier choc; la vive canonnade qu'elles entendaient leur ayant appris qu'elles étaient tournées. Cette retraite permit au général Heister de porter une partie de ses forces contre les Américains qui combattaient encore à Bedfort. Les Américains rompirent aussi leurs rangs de ce côté, et se réfugièrent dans les bois. La tête de la colonne anglaise, commandée par le général Clinton, poursuivant ses avantages, continua de pousser en avant, et arrêta les troupes américaines qui se retiraient en suivant la route directe de Flat-Busch à Brooklynn, et engagea une action avec elles. Se trouvant entre deux feux, poussées alternativement par les Anglais sur les Hessois, et par les Hessois sur les Anglais, elles perdirent beaucoupde monde. Quelques détachements américains parvinrent seulement à se faire jour au travers des bataillons ennemis, et à regagner le camp de Broklynn. Plusieurs corps se sauvèrent cependant à la faveur des bois dont ils connaissaient tous les détours, mais le plus grand nombre fut taillé en pièces et fait prisonniers. Les vainqueurs arrêtèrent cependant leur poursuite quand ils furent parvenus aux ouvrages extérieurs du camp. Leur ardeur était telle que les généraux anglais eurent besoin de toute leur autorité pour les empêcher d'y donner l'assaut. L'aile droite de l'armée américaine ne fut pas plus heureuse. Apprenant par la fusillade de Brooklynn que leur aile gauche avait été prise à revers; le lord Sterling crut échapper au danger qui le menaçait, en traversant la crique qu'il avait derrière lui, non loin de l'anse; mais il attaqua en vain un corps de troupes anglaises, commandé par le général Cornwallis qui défendait ce passage. Cette colonne fut obligée de céder aux ennemis dont elle était enveloppée. Ceux des Américains qui ne demeurèrent point sur le champ de bataille furent faits prisonniers de guerre ainsi que leur général. Dans cette fatale journée, l'armée américaine fit des pertes considérables; le lord Howe fit monter ses prisonniers à mille quatre-vingts, et les Américains estimèrent leur perte totale à peu près au même nombre. Le général Washington, qui était accouru de New-Yorck pendant le combat, vit avec douleur le danger auquel s'étaient exposées ses

meilleures troupes sans pouvoir les y soustraire. S'il eût abandonné les lignes de Brooklynn pour les secourir, ce camp se fût trouvé dépourvu de défenseurs ; il aurait pu être emporté par un ennemi trop supérieur, et toute la division américaine aurait pu être anéantie. S'il eût fait venir de nouvelles troupes de New-Yorck, il eût eté encore inférieur à ses ennemis, et peut-être, en continuant un combat commencé sous d'aussi mauvais auspices, il se fût exposé à se voir sans armée, et eût risqué le salut de son pays. Il lui fallut donc avec douleur considérer le carnage de ses troupes, réserver ses efforts pour conserver celles qui lui restaient, et s'occuper de défendre son camp. Heureusement les Anglais, qui croyaient les Américains beaucoup plus forts, ne firent pendant deux jours aucunes tentatives sur leurs lignes. 22 *août* 1776.

BROUIS (*affaires de*). 1. Le général Brunet, instruit que les Piémontais, soutenus par l'apparition d'une flotte espagnole dans les eaux de Villefranche et de Monaco, espéraient bientôt forcer les Français d'évacuer le comté de Nice, choisit ce moment pour s'emparer des sommités des Alpes qu'ils occupaient encore. Les Piémontais furent tout à la fois attaqués sur cinq points différents. La colonne de droite de l'armée française, commandée par le général Dumerbion, s'empara du Col de Pérus ; le général Mieksouski du Col de Liniers ; le chef de brigade Gardanne du poste de Molineto, et le général Dietmann du mont Fougasse. On occupa aussi le camp de Bruni. Si la colonne dirigée par le général Serrurier eût pu se rendre maîtresse du Col de Raus, les ennemis auraient été repoussés dans le Piémont. On prit dans cette journée beaucoup d'effets de campement, de pièces de canon; on fit deux cents prisonniers ; le nombre des morts s'éleva de part et d'autre à plus de six cents. 8 *juin* 1793.

2. Les Autrichiens, après la malheureuse campagne de 1799, s'étaient emparés de toute l'Italie, étaient maîtres de Gênes, et s'avançaient vers le Var pour pénétrer en France, quand la marche de l'armée de réserve, dans le Milanais, arrêta tous leurs projets, et fit cesser tous leurs succès. Dès ce moment, menacé sur ses derrières, le général Mélas fut obligé de retirer d'abord une partie des forces qui écrasaient le général Suchet dans les Alpes. Combattant à nombre

égal, les Français recouvrèrent bientôt leur supériorité. La sixième division de cette armée, après avoir enlevé aux Autrichiens quatre formidables redoutes au camp des Fourches, et fait plus de quatre cents prisonniers, se porta à Saorgio et Fonton ; de cette manière la communication se trouva coupée avec les troupes qui défendaient Brouis. Le général Solignac arriva sur ce poste par Berolet, tandis que Brunet chassait les Autrichiens devant lui par la grande route, et que Maucune repoussait par Pinna les troupes qui cherchaient à se sauver par Vintimille. La précision des manœuvres fut telle que ces trois colonnes arrivèrent à trois minutes de distance, et enveloppèrent toute l'arrière-garde autrichienne qui avait voulu s'échapper. En continuant leur marche et leurs succès, les Français prirent le même jour, à Breglio, sept canons et trois obusiers.

BROUZIL (*combat de*). L'armée républicaine venait d'incendier la Vendée ; ses colonnes parcouraient incessamment ses tristes contrées, portant de tous côtés le désespoir et le carnage. Charette n'avait plus autour de lui qu'une poignée de soldats déterminés ; connaissant bien le pays, ils échappèrent, pendant cinq mois de l'hiver de 1794, à une armée de trente mille hommes qui les poursuivaient avec acharnement. Après la déroute de Machecoult, Charette s'était porté au centre de la Vendée pour se venger sur St-Fulgent qu'il surprit; mais il y fut bientôt surpris lui-même par une colonne républicaine. Son armée fut entièrement dispersée ; il erra lui-même toute la nuit, accompagné de dix hommes, et ne réunit que le lendemain une partie de ses forces dans la forêt de Grala. Son armée diminuant à mesure que les paysans s'éloignaient du Bas-Poitou, il ne se trouvait qu'avec mille à douze cents hommes; mais son ancien territoire n'était plus tenable. Charette était au Val-de-Morrière lorsqu'il apprit que les républicains marchaient pour le cerner. Indécis sur le parti à prendre, la forêt de Grala lui parut une retraite assurée ; mais ne pouvant contenir son audace, il courut attaquer une colonne qui traversait le village de Brouzil dont on lui avait faussement exagéré la faiblesse. C'était douze cents hommes, commandés par le général Dufour, qui se défendirent courageusement. Un bataillon embusqué dans un taillis fit un feu terrible ; Charette courut bientôt au poste le plus périlleux, et reçut une

balle près de l'épaule. Les officiers qui l'entouraient s'en aperçurent à peine ; il continua même à donner des ordres pour s'opposer à l'entrée des républicains dans la forêt. Joly, autre chef vendéen, se jeta au devant des fuyards, et brûla la cervelle à un soldat qui refusait de lui obéir, mais il fallut céder au torrent ; la déroute devint bientôt générale, la cavalerie républicaine sabrant tout ce qui offrait quelque résistance. Charette vaincu se jeta dans la forêt de Grammont. 1793.

BRUGES (*prises de*). 1. Il suffit au général Labourdonnaye d'envoyer un faible détachement s'emparer de Bruges, dans le moment où Dumourier, victorieux à Jemmappes, poursuivait les Autrichiens vers la Meuse. Ainsi le gain d'une seule bataille faisait tomber sans coup férir des villes riches et commerçantes au pouvoir des Français, des marches rapides évitaient l'effusion du sang, dans un pays où le joug de la maison d'Autriche était devenu odieux. 18 *novembre* 1794.

2. La division du général Moreau s'empara, le 29 juin 1794, de Bruges. Cette conquête fut facile ; rien ne résistait dans ce moment aux armes victorieuses de la France dans le nord, les places ennemies étant dénuées de défenseurs long-temps avant que les troupes françaises s'y présentassent. 29 *juin* 1794.

BRUNETTE (*attaque et prise de la*). Le général russe prince de Bagration s'était emparé, en 1799, du fort de la Brunette. Au moment où les Russes occupèrent ce poste, l'alarme se répandit en Dauphiné, dont on crut que Suwarow voulait faire l'invasion. Dès que le premier consul Bonaparte entra avec l'armée de réserve pour reconquérir l'Italie en 1801, un bataillon de la vingt-sixième, aux ordres du général Thureau, tourne, le 22 avril 1800, le fort Saint-François, le dépasse, et force l'ennemi à évacuer le village de Gravières : bientôt les troupes s'élancent au pas de charge ; toutes les positions sont forcées, la Brunette capitule : le succès fut couronné par la prise de quinze cents hommes, et d'une grande quantité de munitions. 22 *avril* 1800.

BRÜNN (*prise de*). L'empereur Napoléon marchait de

victoire en victoire, depuis les bords du Rhin, dans la campagne de 1805, quand, après s'être rendu maître de Vienne, il entra en Moravie, toujours poursuivant son ennemi sans lui donner aucun relâche. L'empereur d'Allemagne s'était retiré à Brünn, capitale de cette province. Napoléon vint camper, le 17 novembre, à Znaim. Apprenant que les Russes, battus à Juntersdorff, s'étaient retirés dans Brünn, il voulut cependant donner à un souverain malheureux le temps de chercher un asile, et défendit à son avant-garde d'entrer dans la ville pendant cette journée. Le général Sébastiani atteignit les Russes le lendemain à la hauteur de Porlitz, coupa dans leur retraite plusieurs corps, et fit deux mille Russes prisonniers. Le prince Murat entra dans Brünn, dont l'ennemi avait évacué même la citadelle. On aurait pu la défendre d'autant plus facilement, qu'elle était garnie de soixante pièces de canon, munie de trois cents milliers de poudre, et possédait des magasins considérables de bled, de farine, d'habillement. Les Moraves étaient étonnés de voir au milieu de leurs plaines immenses les peuples de l'Ukraine, du Kamtchatka et de la Grande-Tartarie, en venir aux mains avec les Normands, les Bourguignons et les Bretons, et s'entr'égorger pour des querelles où leur intérêt politique immédiat n'avait rien de commun. Ils plaignaient des souverains vendant le sang de leurs sujets pour venger les querelles de l'Angleterre. 17 *et* 18 *novembre* 1805.

BRUSCHALL (*combat de*). Le général Moreau laissa, en 1796, devant Manheim et Philisbourg un petit corps de trois mille hommes, chargé de contenir ces garnisons. Le général de brigade Scherb eut le commandement de ces troupes. Pendant tout le temps où l'armée de Sambre et Meuse demeura sur la rive gauche du Rhin, cette faible colonne suffit pour les tenir en respect. Dès l'instant où les armes du prince Charles furent victorieuses, ces garnisons se montrèrent hors de leurs murs, et protégèrent des rassemblements de paysans armés, attaquant les convois des Français, interceptant leur communication avec Kelh. Le général Scherb fut prévenu par ses espions qu'il serait attaqué le 5 septembre, dans sa position de Bruschall, par la garnison de Philisbourg, renforcée d'un détachement de celle de Manheim, et de quatre mille paysans. Très-inférieur

en nombre, il résolut cependant de prévenir l'ennemi en l'attaquant lui-même sur trois colonnes, dès le 4 septembre. Après une longue fusillade qui ne déterminait rien, les Français marchèrent à la baïonnette sur les Allemands; la garnison de Philisbourg fut ainsi reconduite jusque sous le canon de la place; le détachement de la garnison de Manheim s'enfuit au grand galop, et la terre demeura jonchée de paysans morts et blessés. Deux jours après, les Autrichiens revinrent à la charge, et furent également battus. Cependant le 13, à l'entrée de la nuit, les petits corps détachés sur les flancs des Français, ayant été vivement harcelés et forcés de se retirer sur le corps principal, le général Scherb, qui jugea sa position hasardée et sans avantage pour l'armée de Rhin et Moselle, dans l'éloignement où elle se trouvait de France, résolut de faire sa retraite sur Kelh. L'ennemi l'avait précédé au village de Grunbach sur la route de Dourlach; le général Scherb fut donc obligé de s'ouvrir le passage l'épée à la main. L'ennemi se replia sur Weingarten, où il attendit de nouveau les Français, qui ne s'ouvrirent leur retraite qu'après une heure de combat. Continuellement harcelée en flancs et en queue, souvent obligée de s'ouvrir le passage la baïonnette en avant, cette petite division, marchant jour et nuit, arriva le 15 septembre, à onze heures du soir, à Kelh. Elle dut sa conservation au courage des officiers et des soldats qui la composaient, et surtout aux manœuvres habiles d'un chef qui, trompant l'ennemi sur ses dispositions, sut vaincre tous les obstacles. 4 *au* 15 *septembre* 1796.

BRUXELLES (*bombardement et prise de*). 1. Tandis que Louis XIV perdait Namur, en 1695, ce monarque fit bombarder Bruxelles, vengeance inutile et terrible qu'il prenait sur le roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglais. Le maréchal de Villeroi se présenta devant la capitale du Brabant le 13 d'août; et, dès le soir même jusqu'au 15 à midi, les bombes et les boulets rouges ne cessèrent d'embraser la ville : plus de trois mille maisons furent réduites en poussière; la plupart des monastères et des édifices publics furent renversés. Heureusement Bruxelles trouva dans son opulence les moyens de réparer le dommage; elle fut rebâtie presque toute entière, et dut à ses

malheurs les embellissements qui en font aujourd'hui l'une des plus jolies villes de l'Europe.

2. Le 28 de janvier 1746, le maréchal de Saxe fit tout à coup marcher son armée sur quatre colonnes, par quatre chemins différents, et vint investir Bruxelles. Le comte de Kaunitz, alors premier ministre, et commandant à la place du prince Charles, gouverneur-général des Pays-Bas, s'était renfermé dans la ville, dont le comte de Lanoy, lieutenant-général, était le gouverneur particulier. Le général Vander-Duin, à la tête de dix-huit bataillons et de sept escadrons hollandais, le feld-maréchal Los Rios, deux princes de Ligne, l'un général d'infanterie, et l'autre de cavalerie; le général Chanclos, cinq lieutenants-généraux autrichiens, avec une foule de noblesse, cent cinquante dragons et autant de hussards, se trouvaient dans la place assiégée, où la reine de Hongrie comptait en effet plus d'officiers que de soldats. Le 7 de février, le maréchal fit ouvrir la tranchée; et, malgré les rigueurs de l'hiver, les travaux furent poussés avec tant d'ardeur, que la ville fut obligée de capituler le 20. La garnison, qui était de neuf mille hommes, sortit le 23, et se rendit prisonnière avec tous les officiers généraux. On laissa la liberté au comte de Kaunitz et au ministre hollandais, qu'on renvoya avec leurs effets et leur suite. On renvoya de même au prince Charles les domestiques et les équipages qu'il avait laissés dans Bruxelles On fit déposer dans les magasins toutes les armes des soldats, pour être rendues lorsqu'ils pourraient être échangés. Le 25, le maréchal de Saxe prit possession de la ville; et, le 4 de mai, Louis XV y fit son entrée triomphante. Tous les magistrats vinrent en corps au devant du monarque, et le haranguèrent à la porte de la ville, dont le comte de Lowendhal, nouvellement établi gouverneur, lui présenta les clefs; Bruxelles fut rendue à la paix de 1748.

3. Après la bataille de Jemmappes, l'armée commandée par Dumourier s'avança triomphante dans la Belgique; Bruxelles ouvrit ses portes aux vainqueurs, qui y furent reçus avec enthousiasme. Les Français, en marchant promptement, préservèrent cette ville du pillage. La nouvelle municipalité vint apporter à Dumourier les clefs de la ville, en lui assurant que tous les cœurs étaient acquis aux Fran-

çais. *Gardez vos clefs*, leur répondit Dumourier, *joignez vos citoyens aux nôtres pour chasser les Allemands de la Belgique; nous sommes vos amis et vos frères.* Malgré ces protestations, une forte contribution de guerre fut levée sur Bruxelles; le culte ne fut pas respecté chez un peuple superstitieux; des commissaires enlevèrent l'argenterie des églises : ce qui donna moins d'empressement aux Belges pour faire cause commune avec la France. 15 *novembre* 1792.

4. Lors de la déroute de Dumourier, les exactions commises par les agents civils disposèrent mal les Belges à se défendre contre les Impériaux. En quinze jours le prince de Cobourg arriva à Bruxelles, qui lui ouvrit ses portes le 15 avril 1793. Dampierre et Westermann montrèrent seuls dans cette déroute un grand caractère. Dampierre l'avait annoncée, et ses manœuvres l'avaient retardée. Retiré sous les murs de Bruxelles, Westermann se battit contre dix mille hommes avec sa seule légion. Témoins de son courage, les Autrichiens lui offrirent trois cents mille francs et le grade de lieutenant-général, s'il voulait émigrer. Westermann furieux répondit que ses canons étaient chargés à mitraille, et qu'au premier moment où il serait fait une proposition injurieuse à un soldat français, il ferait tirer dessus, fût-il au milieu de toutes les forces de l'Autriche. 15 *avril* 1793.

5. Les Autrichiens ne gardèrent pas long-temps Bruxelles; les succès de Pichegru dans la Flandre maritime, et les victoires de Jourdan, commandant l'armée de Sambre et Meuse, firent tomber Bruxelles, le 10 juillet 1795, au pouvoir des Français.

BRUTIUM (*actions dans le*). Une première victoire remportée sur les Romains au mont Vésuve, par Spartacus, fut le prélude des plus brillants succès pour ce chef d'esclaves révoltés. Surpris dans un défilé par le préteur Varinius, on le croyait perdu sans ressources; un stratagème le tira de ce pas difficile. Devant la porte de son camp, il fait placer des pieux soutenant des corps morts armés de toutes pièces; les Romains les prirent de loin pour des sentinelles et des gardes avancées. Persuadés que l'ennemi était demeuré dans son camp, ils se préparaient à l'attaquer le lendemain;

mais Spartacus s'était échappé pendant la nuit, et n'avait laissé dans son camp qu'un vain simulacre d'armée. Sorti de ce péril, il battit plusieurs fois Varinius, et s'empara de ses faisceaux; il les fit porter dès ce moment devant lui, suivant la coutume des magistrats romains. Ses succès constants ayant rassemblé sous ses drapeaux cent vingt mille esclaves, il osa former le dessein hardi d'assiéger Rome; l'effroi glaça les cœurs dans la capitale du monde. Crassus fut chargé du commandement dans ce péril. Sans perdre un instant, il se présenta devant l'ennemi, et le força par ses manœuvres de se retirer dans le Brutium. Il forma des lignes tirées d'une mer à l'autre. Spartacus eut bientôt l'adresse de les forcer. Crassus, étonné de tant de talents dans un esclave, parvint cependant d'abord à remporter sur lui un avantage considérable; puis, dans un second combat, trente-cinq mille esclaves demeurèrent sur la place: Spartacus s'éloigna. Crassus, dédaignant de poursuivre ces bandes plusieurs fois vaincues, se contenta de détacher son Questeur avec un de ses lieutenants pour achever leur défaite. Les Romains éprouvèrent encore des revers; mais ces succès devinrent funestes aux vainqueurs; ils obligèrent leur général de marcher malgré lui à l'ennemi. Spartacus, forcé contre son gré de combattre, voulait vaincre ou mourir. Pour inviter ses soldats à un pareil dévouement, il tua son cheval à la tête de son armée. *Je n'en manquerai pas*, leur dit-il, *si je suis vainqueur; si je suis vaincu, je n'en ai plus besoin.* Jamais il ne montra tant de valeur que dans cette journée; une multitude de Romains expirèrent sous ses coups; il ne cessa de frapper qu'au moment où il tomba percé de toutes parts sur un monceau de Romains. La mort de ce héros dissipa son armée, et mit fin aux craintes du peuple roi, tourmenté depuis trois ans par des esclaves qui ravageaient les plus belles provinces d'Italie. 71 *ans av. J. C.*

BRZÉCIE (*bataille de*). Les Polonais, supportant impatiemment le joug des rois qui avaient asservi leur patrie, se soulevèrent, en 1794, contre leurs dominateurs. Catherine II envoya pour les soumettre le général Suwarow, vainqueur des Turcs à Ismailow et à Rimnik. Commandant presque continuellement des Cosaques, il avait, avec beaucoup de talents, quelque chose de la rudesse et de la féro-

cité de leurs mœurs. Rien ne lui paraissait difficile dans les ordres qu'il recevait de sa souveraine ; mais il exigeait une obéissance passive de ceux qui lui étaient soumis. Les marches les plus rapides et les plus prolongées, les fatigues les plus extrêmes n'effrayaient point un général dormant sur la terre nue, marchant presque toujours nu-tête comme un soldat romain, ennemi du luxe, montant à poil un cheval de Cosaque, possédant le rare talent d'électriser le courage de gens grossiers par des images fortes, et une vie singulière conforme aux mœurs des anciens héros de la Scythie. Souvent on le voyait boire avec ses soldats des liqueurs fortes, leur parler de ses soixante-trois batailles gagnées. Lorsque dans une action la victoire semblait ne pas se déclarer assez tôt en sa faveur, on le voyait descendre de cheval, se jeter dans la mêlée, parcourir les rangs qui pliaient, haranguer ses soldats qu'il nommait ses enfants, et leur crier les larmes aux yeux : *Je veux mourir ; je ne saurais survivre à la perte d'une bataille.* Ainsi il parvenait à enflammer le courage des combattants, qui, pour conserver leur général, le tiraient du danger par des prodiges de valeur. Ainsi cet homme extraordinaire inspirait à ses troupes une aveugle confiance en sa personne, en sa fortune. Le caractère de Suwarow était de poursuivre chaudement ses avantages, sans laisser respirer ses ennemis en retraite : mais cependant ses combinaisons étaient peu profondes, ses marches plus rapides que sages, sa tactique peu savante, et on lui reprochait encore d'user avec peu d'humanité de la victoire. Tel était l'homme contre lequel les généraux polonais étaient destinés à combattre. Arrivé en Pologne par des marchés forcées, il avait déjà vaincu le corps de Sirakowski à Krupézize. A son approche, Sirakowski s'enfuit au travers des bois à Brzécie (1) ; il y campa dans un fond couvert par des collines, sur les bords d'une petite rivière. Il s'y croyait pour quelques jours en sûreté, attendu que la route directe était beaucoup plus longue ; mais il ne connaissait pas encore Suwarow, accoutumé à mener une armée comme on conduit un parti d'éclaireurs. Un juif, empressé de tirer parti de l'arrivée des Russes aux dépens

(1) Ville de la Lithuanie à 38 lieues de Varsovie, au confluent du Bug et du Muchawetz.

des Polonais, était venu dans le camp de Suwarow pour l'instruire de la position de Sirakowski, demandant pour récompense que l'on ménagea les juifs qui se trouvaient dans Brzécie. Interrogé sur la position du terrain, il indiqua trois gués, et offrit de servir de guide. Jamais Suwarow ne manqua une occasion. Il assemble aussitôt ses généraux, dicte son plan d'attaque, concerte avec eux les dispositions accessoires. Son corps d'armée se met en marche le 19 septembre, à deux heures du matin : il le divise en deux colonnes. Toute la cavalerie forme la droite, l'infanterie se place à la gauche, avec deux compagnies de grenadiers qui accompagnaient l'artillerie de campagne. La nuit était très-obscure. Les Russes, marchant en silence, traversèrent la rivière de Muchawetz à deux gués, peu profonds, il est vrai, mais difficiles, à cause des marais dont ils étaient environnés. Déjà il était jour; ils étaient encore à un demi-mille du Bug. Avant d'y arriver, ils entendaient le tocsin de tous les couvents et de toutes les églises de Brzécie annoncer leur approche. Cependant le corps russe double le pas, gagne le bord de la rivière, la passe sans obstacle, et se hâte de se former en ligne sur la rive opposée. Le général Schewitsch commandait vingt-cinq escadrons sur le flanc droit; le général de jour Islenief, sur le flanc gauche, treize escadrons; le général Burhawden, l'artillerie et l'infanterie; le général-lieutenant Potemkin était à la tête du corps de réserve aux ordres immédiats de Suwarow. Le général polonais, croyant que les Russes ne pouvaient arriver à Brzécie que par le chemin direct, avait placé sur le pont du Bug une batterie de deux canons et un gros bataillon pour en défendre l'entrée. Aussitôt qu'il les apperçut défilant à travers le Bug, il lève son camp à la hâte, et fait semblant d'attendre le combat avec intrépidité. Suwarow donne ordre au général Schewitsch d'attaquer avec sa cavalerie l'aile gauche de l'ennemi. Au même moment les Polonais se formèrent en trois colonnes serrées, ayant leur grosse artillerie dans les intervalles, devant et derrière. Chacune de ces colonnes avait à peu près trente hommes de front et cent de profondeur; elles étaient soutenues par des divisions de leur cavalerie. Ainsi rangées, elles commencèrent leur retraite dans le meilleur ordre. Islenief reçut ordre de courir à toute bride sur ces colonnes avec les escadrons de flanqueurs et les Cosaques. Il ne tarda pas à les

atteindre. Un terrain très-sablonneux, très-inégal, coupé de fossés, arrêtait la marche des Polonais. Islenief chargea la première colonne auprès d'un bois ; devant elle se trouvait un ravin assez profond, au pied duquel était une digue rompue. Les hussards attaquèrent le flanc, et les grenadiers sur le front. Ceux-ci, sortant du ravin, furent reçus par une décharge à mitraille de quatre canons, et laissèrent sur la place beaucoup d'hommes et de chevaux. Trois fois ils revinrent à la charge, parvinrent à se faire jour; une grande partie de cette colonne fut taillée en pièces. La cavalerie de l'aile droite poursuivit les Polonais, et tourna leur gauche. En même temps la ligne d'infanterie russe avançait toujours. Les deux colonnes polonaises, qui n'avaient pas été attaquées, s'étaient portées derrière le village de Koroschin ; elles y occupaient une excellente position que la première colonne battue tâchait de rejoindre. Le général polonais parut pendant quelques instants avoir l'intention d'y tenir ferme. Son front couvert par le village, son aile droite appuyée sur un bois fort épais, où il se hâta d'établir une batterie masquée de huit grosses pièces d'artillerie qu'il fit soutenir par deux bataillons de chasseurs, semblaient l'y inviter. Trop faible pour attaquer les Polonais dans cette position, Islenief fut obligé d'attendre du renfort ; mais aussitôt que le général polonais vit fondre sur lui au pas de course les bataillons de chasseurs russes suivis du reste de l'infanterie, il se retira. Deux de ses colonnes se dirigèrent à droite sur le bois, tandis que la troisième s'y portait par sa gauche vers la batterie masquée que le général Islenief menaçait d'emporter. Les deux premières colonnes étaient déjà très-près du bois, lorsque le général russe Schewitzch se porta dans l'intervalle avec vingt-quatre escadrons. Il chargea sur le front et sur les flancs la colonne polonaise la plus voisine ; les Russes furent reçus par un terrible feu à mitraille et de la mousqueterie ; les Polonais se défendirent en désespérés ; presque tous furent hachés en ligne : il y en eut très-peu sur les trois mille hommes qui la composaient qui demandèrent quartier. Dans ce moment, la seconde colonne polonaise était aux prises avec quelques escadrons russes. Elle éprouva le sort de la première ; cependant il s'en échappa plus de monde, ayant eu le temps de se disperser pendant que l'autre combattait. Bientôt la cavalerie de l'aile gauche de l'armée russe emporta, malgré un feu à

mitraille, les batteries masquées dans le bois, et marcha sur la dernière colonne polonaise. Il s'y engagea un combat très-opiniâtre ; mais les Russes percèrent cette colonne, qui fut entièrement défaite, tandis que la cavalerie polonaise cherchait son salut dans la fuite. Quatre bataillons russes reçurent ordre de couper la retraite aux débris de cette colonne polonaise qui tâchait de gagner le bois avec quatre canons. Dans cet état, les Polonais avaient pour seule ressource de s'enfuir au village de Dobrin, sur la route de Varsovie. Ce fut leur cavalerie qui prit ce parti, et se hâta de se sauver par le pont qui traverse le marais au delà du village ; mais Islenief détacha un régiment de chevau-légers avec tous les Cosaques pour la prévenir. A peine furent-ils arrivés, qu'ils détruisirent la digue et le pont, et dispersèrent tous les fuyards. Jusqu'à ce moment cette action s'était entièrement décidée au sabre et à la baïonnette ; l'artillerie de campagne était même demeurée en arrière à cause des sables et des terres labourées ; mais les chasseurs commencèrent à se servir de leurs canons de bataillon pour déloger d'un village les Polonais qui s'y étaient retirés. Ils furent assaillis à la fois de tous côtés ; ceux qui ne se rendirent pas furent taillés en pièces. L'action fut terminée à deux heures après midi. Suwarow remercia ses généraux d'avoir aussi puissamment secondé ses mesures : les Russes firent une halte de deux heures. Jamais victoire ne fut plus complète : de dix mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux, il y eut à peine cinq cents prisonniers. La seule cavalerie russe donna dans cette affaire avec quatre bataillons de chasseurs. Les Russes, qui n'étaient que huit mille, prirent vingt-huit pièces de canon et deux drapeaux, les seuls qui existassent dans l'armée polonaise. 19 *septembre* 1794.

BUDE (*siéges de*). 1. Les fortifications de Bude, capitale de la Basse-Hongrie, formaient une barrière respectable entre les Turcs et les Chrétiens dans le seizième siècle; cependant cette ville ouvrit ses portes sans résistance à Soliman II, après la bataille de Mohacs en 1526. Soliman, en entrant dans la citadelle, trouve dans un cachot le gouverneur Nadasti. Curieux de connaître la cause d'un événement aussi extraordinaire, il interroge la garnison ; elle avoue que Nadasti les ayant traités de lâches, parce qu'ils parlaient de capituler, ils l'avaient enfermé pour avoir la

facilité de se rendre. Plein d'admiration pour la fidélité et la bravoure de ce gouverneur, le sultan le met en liberté, et fait mourir ceux qui avaient si honteusement manqué à la subordination. 1526.

2. Deux ans après, les Allemands y rentrèrent. Soliman irrité l'assiégea en 1529. Une canonnade terrible et des assauts redoublés forcèrent sa brave garnison de battre la chamade : on lui permit de sortir avec armes et bagages. En passant au milieu des Musulmans, les Chrétiens furent insultés ; les janissaires leur reprochèrent leur lâcheté. Un soldat allemand, irrité de leurs injures, regardant l'un d'eux d'un œil furieux : *Qu'as-tu à me reprocher*, lui dit-il ? *Je ne commande pas ; j'obéis.* En même temps il lui plonge son sabre dans le cœur. Cet acte d'un noble désespoir fut le signal du massacre de la garnison de Bude. L'année suivante, Ferdinand, frère de l'empereur Charles-Quint, essaya en vain de reconquérir Bude ; une armée turque le força d'en lever le siége après deux mois d'attaque. 1528, 1529 *et* 1530.

3. Les Allemands se mirent en marche, en 1541, pour surprendre Bude, où ils avaient une intelligence. Bornemise, sur lequel ils avaient compté, leur ouvre en effet une porte ; mais le courage lui manque, il va se cacher pour éviter le danger. Les Allemands, ne connaissant pas les avenues pour continuer leur entreprise, sont forcés de se retirer, et sont très-maltraités par les Turcs dans leur retraite. Il ne suffit pas qu'un guide connaisse le chemin, il faut encore qu'il soit fidèle et courageux ; et le général doit toujours faire veiller sur ses actions, pour éviter les dangereuses conséquences de sa trahison ou de sa lâcheté. 1541.

4. Le 14 juillet 1684, Charles VI, duc de Lorraine, général de l'empereur Léopold, se présenta devant Bude. Dix-huit mille Turcs formaient la garnison. Kara-Mehemet pacha en était gouverneur ; c'était un des plus braves capitaines des Musulmans. Le duc de Lorraine fit ouvrir la tranchée devant le vieux Bude, à un quart de lieue de la place, et commença une terrible canonnade. Dans une première sortie, les Musulmans poussèrent d'abord les Allemands

jusqu'à un moulin à poudre assez éloigné ; ceux-ci se rallièrent, et firent rentrer les Turcs dans la ville. Le lendemain la ville basse est foudroyée ; le canon y fait deux larges brèches. On donne l'assaut. Les Musulmans brûlent cette ville ; ils se retirent dans la ville haute. On était près de les forcer dans ce nouveau poste, quand le duc apprend qu'un corps de douze mille Turcs, commandé par le séraskier, campait à demi-lieue de Bude. Le prince laisse son infanterie à la garde de ses lignes. A la tête de sa cavalerie, il vole aux Ottomans : il les attaque ; le combat est opiniâtre, et la victoire est long-temps disputée. Le prince Eugène, qui faisait ses premières armes, se distingua dans cette action. L'aigle triomphe du croissant. L'armée victorieuse revient au siége ; elle le presse avec plus de vigueur : la résistance est aussi opiniâtre que l'attaque. Les Impériaux donnent un assaut général. Kara-Mehemet est tué sur la brèche ; mais les assaillants sont repoussés. Les maladies qui régnaient dans l'armée forcent le duc de Lorraine de lever ce siége après avoir perdu trente mille hommes. 1684.

5. Charles eut un meilleur succès en 1686. Il investit Bude d'un côté, tandis que l'électeur de Bavière, ayant traversé le Danube, l'attaquait de l'autre. Le 24 juin on ouvre l'attaque sur trois côtés différents. On bat en ruine une tour d'où sortait un feu terrible : elle résiste à un premier assaut : dans un second, la tour est emportée. Le grand-visir paraît pour délivrer la place ; trois fois vaincu, il se retire. Les travaux furent continués avec tant de vivacité, qu'on donna bientôt un assaut général. La ville fut prise et saccagée ; son commandant fut tué sur la brèche. Le soldat furieux s'y baigna dans le sang ; les filles et les femmes furent toutes violées ; on y massacra même les enfants dans le sein de leurs mères. Les ducs de Bavière et de Lorraine parvinrent à peine à sauver deux mille de ces malheureuses victimes de la guerre. 1686.

BUENOS-AYRES (*prise et reprise de*). Les Anglais, toujours jaloux de la prospérité des nations européennes qui possèdent des colonies, dirigèrent, en 1807, une de leurs flottes contre la ville de Buenos-Ayres, capitale du Paraguay. Ses richesses tentèrent la cupidité de ces insulaires ; ils comptaient y trouver beaucoup d'or, une grande

quantité de denrées coloniales. S'ils pouvaient s'y établir, ils acquerraient une excellente position pour faire le commerce dans l'Amérique méridionale. Suivant leur maxime favorite, ils attaquèrent avec des forces considérables un ennemi peu attentif sur ses possessions lointaines. Le 24 juin, ils débarquèrent dans l'anse de Baragou, à dix lieues au dessus de Buenos-Ayres. Le feu d'une batterie, commandée par le capitaine Liniers, officier français au service d'Espagne, les repoussa. Dès le lendemain, ils tentèrent une nouvelle descente sur un autre point où ne se trouvait point de Français pour commandant; ils réussirent.. On crut leurs forces de quatre à cinq mille hommes; ils n'étaient que seize cents. Mais il n'y avait dans ce moment à Buenos-Ayres que mille hommes de troupes espagnoles régulières, amollies tout à la fois par la chaleur du climat et par les douceurs d'une longue paix. Les mesures de défense étaient si incomplètes et si tardives, qu'on ne put leur opposer aucun moyen réel de résistance. Le 27, la garnison capitula. On ignorait même alors ce qu'était devenu le vice-roi. Au lieu de demeurer dans Buenos-Ayres et d'en diriger la défense, il était allé lui-même rassembler dans les campagnes environnantes deux mille hommes de milices. Bientôt découragés par la nouvelle de l'occupation de Buenos-Ayres, ces soldats refusèrent de le suivre, et l'accablèrent de reproches. Les Anglais s'emparèrent aussitôt des richesses qu'ils trouvèrent dans cette opulente colonie, les chargèrent promptement sur leurs vaisseaux, revinrent sur les bords de la Tamise proclamer leur conquête, publier les immenses avantages que le commerce anglais devait trouver sur les bords de la Plata. Tandis qu'ils se vantaient en Europe, ils fatiguaient les habitants de Buenos-Ayres par leurs exactions, et révoltaient les dévots par la spoliation des églises et leur conduite peu respectueuse envers les prêtres. Au bruit de la prise de la capitale du Paraguay, la garnison de Monte-Video, forte de deux mille cinq cents hommes, sentit animer son courage, et ses habitants partagèrent leur ardeur pour délivrer le territoire espagnol des hérétiques anglais. Profitant de cette disposition des esprits, M. de Liniers réunit deux mille cinq cents hommes dans la colonie du Saint-Sacrement, et partit, le 3 août avec une flotille de douze bâtiments et une nombreuse artillerie, des bords de la Plata. Bientôt il débarqua

à cinq lieues de Buenos-Ayres où il avait des intelligences. De tous côtés les colons habitant les campagnes voisines lui amenèrent des provisions et des secours de toute espèce. Un premier combat eut lieu à cinq milles de la ville, entre les Anglais et quinze cents habitants de Buenos-Ayres; les Anglais eurent l'avantage de cette journée; ils prirent aux Espagnols neuf pièces de canon, mais la tempête empêcha la flotte de secourir les troupes de terre; cinq chaloupes coulèrent bas en voulant gagner la terre. Ce succès n'eut donc pour eux rien de décisif. Le 10 août, le château de Buenos-Ayres fut sommé de se rendre : les Anglais n'y répondirent pas. Le lendemain l'amiral Popham débarqua une portion de la garnison de ses vaisseaux; ce secours devint insuffisant pour résister aux troupes du capitaine Liniers et à son artillerie, dont les habitants secondaient encore les efforts en tirant du haut de leurs maisons sur tous les Anglais qui paraissaient. De cette manière les Anglais étaient frappés de toutes parts, car le capitaine Liniers avait mis également son monde à l'abri de leurs coups, et les foudroyaient de derrière les remparts où l'armée britannique ne pouvait les atteindre. Le 12 août, le corps du général Liniers, appuyé par une artillerie nombreuse, pénétra dans Buenos-Ayres, poursuivit les Anglais de rue en rue. Bientôt il attaqua le fort avec tant de vigueur, que le général anglais et ses troupes furent obligées de se rendre à discrétion. La fureur des assaillants était telle, que les Anglais auraient été passés au fil de l'épée, sans l'intervention de Liniers, qui fut aussitôt nommé par acclamation unanime commandant de la ville et de la forteresse. Dans cette expédition, les Espagnols perdirent deux cent soixante-dix hommes tués ou blessés; les Anglais comptèrent quatre cents morts ou blessés et douze cents prisonniers. Les Anglais par leur conduite avaient fortement indisposé contre eux les habitants de Buenos-Ayres, en enlevant pour six millions de butin dans les maisons particulières qu'ils avaient pillées, et menaçant encore d'autres d'exécution militaire. Délivrés de leurs oppresseurs, les Espagnols se mirent promptement en défense : huit mille hommes furent armés, et mirent cette colonie à l'abri de toutes insultes. Ainsi se termina, à la honte des Anglais, une expédition dont leur ministère enfla beaucoup les résultats pour dérober au peuple les continuelles défaites de leurs alliés sur le continent et le coup

funeste que portait à leur commerce l'empereur des Français en leur fermant tous les ports de l'Europe. 24 *juin au 12 août* 1807.

BUFFAROLA (*combat de*). En 1636, les armées de France et d'Espagne se rencontrèrent, le 23 de juin, sur les bords du Tésin, près de Buffarola. On en vint aux mains. On se battit pendant quatorze heures. Enfin les Français triomphèrent. Deux mille ennemis restèrent sur la place, et trois cents furent faits prisonniers. Cette petite victoire fut le seul exploit de cette année.

BULL (*prise de*). Pendant qu'en Europe la France et l'Angleterre se disposaient à mesurer leurs forces, la guerre se faisait vivement en Amérique, entre les colonies de ces deux nations. Le 27 mars 1756, les Français attaquèrent le fort de Bull, l'une des plus fortes places des Anglais dans le Canada, et dans lequel ils avaient fait de grands magasins de munitions de toute espèce pour les siéges de Niagara et de Frontenac, qu'ils projetaient. La forteresse fut emportée après quelques heures de résistance; la garnison se rendit à discrétion.

BUREN (*prise de*). Gilles de Barlemont, capitaine au service de Philippe II, roi d'Espagne, reçut ordre d'attaquer, en 1575, la petite ville de Buren, appartenant, dans la Gueldre, au prince d'Orange. Cette bicoque avait seulement pour défense un large fossé. Le capitaine espagnol s'étant présenté avec six mille fantassins et quatre cents cavaliers, menaça les habitants des traitements les plus rigoureux s'ils ne se rendaient à l'heure même; on ne lui répondit que par de sanglantes railleries; mais les assiégés démentirent bientôt cette fierté présomptueuse. Barlemont, ayant jeté un pont sur le fossé, ses troupes montèrent à l'assaut. La garnison effrayée jeta ses armes, prit la fuite, et se retira dans le château. La résistance n'y fut pas plus vigoureuse: on fit mine de les attaquer, ils demandèrent aussitôt à capituler; mais ils obtinrent seulement la vie sauve, et sortirent couverts de honte et sans drapeaux. Le château fut saccagé, et cette petite ville pillée.

BURGAON (*bataille du mont*). Les Maures, défaits à

Maceran, en 536, ne furent que plus acharnés à se battre contre les Romains. Toute la nation prit les armes. Les Romains, à peine rentrés à Carthage, sont obligés de retourner à l'ennemi, sous la conduite du général Salomon. Ils s'arrêtent au pied du mont Burgaon, sur lequel les Barbares étaient campés. Cette montagne est inaccessible du côté de l'orient; mais vers l'occident elle s'abaisse, et une pente douce y présente un accès facile; vers sa droite et sa gauche s'élèvent deux rochers escarpés, qui en sont seulement séparés par un passage étroit et profond. Dans ce poste avantageux les Maures faisaient bonne contenance. Salomon voulut s'assurer la victoire en étonnant ses ennemis par un coup hardi. Mille soldats agiles gravissent, pendant la nuit, le sommet de la montagne par le côté qui paraissait impraticable. Au point du jour, ils accablent les Maures de traits. Surpris de se voir serrés entre deux troupes ennemies, les Maures prènent l'épouvante, leurs troupes se débandent et se dispersent en tumulte sur les flancs de la montagne. Aveuglés par la terreur, les Maures se perçaient mutuellement, se prenant pour ennemis. Des hommes et des chevaux se précipitèrent tellement en foule dans une gorge étroite et profonde qui les séparaient d'un rocher voisin, que les cadavres amoncelés servirent de pont pour y parvenir. Cinquante mille Maures périrent dans cette journée, sans qu'il en coûtât une goutte de sang aux vainqueurs. *An* 536.

BURG-EBERACH (*combat de*). Pendant que le général Augereau, commandant en chef de l'armée de Batavie, formait l'investissement de Wurtzbourg, il apprit que les Autrichiens avaient rallié, en avant de Bamberg, dans le position de Burg-Eberach, un corps de douze à treize mille hommes. Augereau prend deux divisions, marche à l'ennemi, et le pousse au delà de la Rednitz. Le 3 novembre 1800, il se met en mouvement. L'adjudant-commandant Deverine rencontre un parti considérable de hussards de Blanckestein vers Closter-Eberach. Le lendemain, les colonnes françaises sont en présence. L'ennemi, couvrant la route de Bamberg, occupait le village de Burg-Eberach et les deux hauteurs qui le dominent, six bouches à feu garnissaient le front de la deuxième position; la crête principale ne paraissait pas occupée. Le lieutenant-général Duhesme était parvenu à chasser les Allemands du village et de leur

première position; cependant ils tenaient fermes dans la seconde. Pour les en déloger, Augereau ordonna de tourner leur gauche, à la faveur d'un bois, en couronnant la hauteur principale, tandis que l'adjudant Deverine attaquerait de front, et que le général Treillard, avec la réserve de cavalerie, se porterait sur la route de Bamberg. Malgré ces mouvements, les Impériaux résistaient avec opiniâtreté, lorsque le jeune et brave Deverine, entraîné par une valeur bouillante qui commande les succès, chargea à la tête des carabiniers de la vingt-neuvième légère, et força cette position; mais, soutenu par une cavalerie nombreuse, l'ennemi se retira en bon ordre. Dans cette charge, M. Deverine fut atteint de plusieurs coups de feu dont un fut mortel. Il entrevit en brave la mort qu'il avait tant de fois affrontée aux champs de l'Italie. Il disait aux carabiniers qui se pressaient autour de lui, en lui prodiguant les témoignages du plus vif intérêt, fruit d'une bonne renommée : *Mes amis, il est bien glorieux de mourir au champ d'honneur*. Il eut, en expirant, la douce satisfaction de voir l'ennemi en retraite, après avoir perdu plus d'une lieue de terrain. Les ombres de la nuit et un pays coupé favorisèrent cette retraite. 3 *et* 4 *novembre* 1800.

BURGUET (*combat de*). Après l'invasion de la province du Guipuscoa, par le général Moncey, en 1794, il paraissait naturel et nécessaire de s'emparer de la vallée de Roncevaux, que les Espagnols avaient cru possible de défendre, à l'aide de nombreux retranchements. Ils avaient d'ailleurs un intérêt majeur de conserver les belles fonderies d'Eugui et d'Orbaycette. L'armée française, forte de soixante-six bataillons, de quatre régiments de cavalerie, pourvue d'une nombreuse artillerie, ne pouvait se refuser à profiter de ces avantages. La ligne espagnole s'étendait de la Déva à la vallée de Salazar. Douze mille Espagnols, bien retranchés, défendaient la vallée de Roncevaux; deux mille étaient à Lanz, quatre mille à Lecumberry; enfin, quatre mille autres auprès de la Déva. On forma le projet d'enlever successivement tous ces corps. Quatorze mille hommes, partant de Saint-Estevan et d'Elizondo, devaient se rendre à Lanz, pour marcher à Burguet, au dessus de Roncevaux, et se lier avec six mille hommes, rassemblés à Tardets, dans la vallée de Soule. Ceux-ci devaient fran-

chir les montagnes et s'avancer par Villanova. Par ce mouvement, les troupes espagnoles, postées dans la vallée de Roncevaux, arrêtées dans leur retraite, pressées de front par la division de Saint-Jean-Pied-de-Port, pouvaient être forcées de mettre bas les armes; une attaque sur Pampelune devait réussir. Le 16 octobre, les troupes d'Elizondo se mirent en marche. Après avoir chassé un corps de deux mille Espagnols, elles descendirent à Lanz, où elles furent jointes par la colonne de Saint-Estevan. Elles s'avancèrent le lendemain matin, à Eugui, qui se trouva évacué; on se porta au village de Cilueti. Parvenu à ce point, l'avant-garde marcha à la poursuite de quatre mille Espagnols, se rendant d'Eugui au camp de Lindons. Dans cette affaire, on surprit, on dispersa un corps de cavalerie et d'infanterie, qui se rendait à Viscaret. Deux cents hommes restèrent sur la place, sept cent quatre-vingts furent faits prisonniers, le reste rejoignit le duc d'Ossuna, au Burguet. Malheureusement les vainqueurs s'arrêtèrent en chemin pour bivouaquer, au lieu d'aller se placer au Burguet, suivant leurs ordres. Environ les deux tiers des troupes réunies à Tardets se dirigèrent, le lendemain, sur Otchagavia, qui fut occupé le 16. Les Français qui en partirent vinrent s'emparer de Villanova, et poussèrent leurs avant-postes auprès du Burguet. En même temps, la troupe qui s'était portée sur la montagne d'Abodi, descendit dans la vallée d'Ahescoa, et investit la fonderie d'Orbaycette. L'espace compris entre Burguet et Viscaret demeura ainsi vide, et laissa à l'ennemi le moyen d'effectuer sa retraite, par la faute du corps qui s'était arrêté en deçà d'Orbaycette. Le duc d'Ossuna profita de cette inadvertance, réunit environ neuf mille hommes, et se retira par la vallée d'Arzé, au dessous de Villanova. Tel fut le résultat de cette expédition, sur laquelle on avait fondé les plus belles espérances. La perte des Espagnols monta à environ quinze cents hommes tués ou prisonniers, et celle des Français à cinq cents hommes; mais ils s'emparèrent de cinquante pièces de canon, et détruisirent les fonderies d'Orbaycette et d'Eugui, estimées à trente-deux millions. 16 *octobre* 1794.

BURICK (*combat de*). Lors de l'invasion de la Hollande par Pichegru, le général de brigade Vandamme était toujours chargé des entreprises difficiles : jamais ses talents et

son courage n'en laissèrent échouer aucune. Les Anglais achevaient à la hâte une tête de pont devant Burick, petite ville du duché de Clèves. Cette entreprise pouvait être nuisible à l'armée du Nord. Vandamme arrive devant cette place, emporte en un moment les retranchements anglais, tue cinquante hommes, fait le reste prisonniers, établit des batteries pour détruire les bateaux et les ponts volants que l'on avait placés dans Wesel. 9 *novembre* 1794.

BURNAMBOURG (*bataille de*). Aldestan, roi d'Angleterre en l'an 938, vainquit une première fois les Gallois, ses éternels ennemis; ils étaient ligués avec les Ecossais et les Danois, qui lui disputaient le royaume d'Angleterre. Aldestan, ne croyant rien de fait tant qu'il lui restait des ennemis, marcha vers les Ecossais, et rencontra leur armée à Burnambourg. On se battit avec l'acharnement de deux peuples rivaux et jaloux du pouvoir. Aldestan rappela aux siens leurs succès continuels, leur antique valeur; Constantin, prince des Ecossais, leur montra, pour les animer, les riches dépouilles des Anglais. Les Ecossais ne furent pas heureux dans cette journée; la perte de leur prince, frappé à mort dans ce combat, leur enleva la victoire : sept chefs des Gallois partagèrent son sort, douze de leurs généraux furent tués avec un grand nombre de soldats. On leur fit beaucoup de prisonniers. Cette grande armée, qui se flattait d'envahir l'Angleterre, fut anéantie en un moment. *L'an* 938.

BUSSINGEN (*combats de*). 1. Pendant le temps où Masséna était aux prises avec les Russes d'Italie, en 1799, Korskakow, ayant réuni les débris de son armée près du pont de Bussingen, avait été rejoint par le corps de Condé et le contingent bavarois. Pour faire une diversion en faveur de Suwarow, il tenta un dernier effort sur les divisions françaises placées en observation en avant de la Thur. Masséna ayant ordonné, le 7 octobre, aux divisions Lorges et Ménard de se porter sur Stein et Diessenhoffen, sur Paradis et la tête de pont de Bussingen, la seconde colonne rencontra Korskakow, qui marchait pour l'attaquer à la tête de douze mille Russes ou Bavarois. Irrité de sa première défaite, jaloux de regagner la confiance de Suwarow, qui lui avait écrit qu'il répondait sur sa tête d'un pas de plus

fait en arrière, Korskakow chargea les Français avec une impétuosité extraordinaire. La division Ménard, se trouvant seule pour soutenir ce choc, fut d'abord maltraitée; mais la réserve de grenadiers, postée à Andelfingen, rétablit le combat. La division Lorges arriva vers Diessenhoffen après avoir fait replier les postes avancés des Russes. Lorsqu'elle se déploya, l'ennemi dirigea contre elle plusieurs charges de cavalerie et d'infanterie. Malgré l'intrépidité de ces troupes et leur acharnement, elles furent culbutées partout, et forcées partout de se retirer en désordre. Vaincues, elles se replièrent d'une part dans la tête du pont de Bussingen, et de l'autre, sur la rive droite du Rhin, par le pont de Diessenhoffen, auquel il mit le feu; dès le soir, les Français entrèrent dans Constance. 7 *octobre* 1799.

2. Le général Lecourbe passa le Rhin entre Schaffouse et Stein, le 2 mai 1800, au moment où l'armée du Rhin s'avançait en Allemagne pour soutenir l'armée de réserve, et forcer le souverain de l'Allemagne à la paix. Une heure et demie suffit pour jeter un pont sur ce fleuve, trois heures pour porter sur sa rive droite tout le corps d'armée de Lecourbe. Les Autrichiens n'opposèrent de résistance que sur le village de Bussingen. En même temps le général Saint-Cyr se portait sur Siecklingen, dont il s'empara après un combat assez vif. On fit dans cette journée sept à huit cents prisonniers; on prit trois canons. Le château d'Hohentwil, armé de quatre-vingts canons, se rendit aussi par capitulation. 2 *mai* 1800.

BUTZBACH (*combat de*). Le général Jourdan, ayant fait passer la Lahn, le 9 juillet 1796, à son aile gauche, commandée par le général Kléber, s'avança dans le comté de Darmstadt vers la petite ville de Butzbach. Les généraux Lefebvre et Bonnard ne rencontrèrent point d'ennemis, mais l'adjudant-général Ney, avec l'avant-garde de la division Colaud, se trouva en présence du corps du général autrichien Kray, établi entre Ober-Merl, Manheim et la Wester, avec toute sa cavalerie en avant de Nider-Merl. Plus faible en cavalerie, Ney se porta en avant avec une demi-brigade d'infanterie légère; il parvint ainsi au sommet d'une première hauteur. Satisfait de ce premier succès, Kléber ordonna au général Ney de maintenir ses postes;

l'ennemi parut alors vouloir engager une action. Le général Colaud eut ordre de soutenir son avant-garde en marchant sur Ober-Merl. Pendant que ce mouvement s'exécutait, le onzième régiment de dragons et le sixième de chasseurs se distinguèrent par plusieurs charges brillantes. Le premier de ces régiments sut attirer la cavalerie ennemie dans une embuscade d'infanterie, dont elle essuya le feu, ainsi que plusieurs décharges à mitraille. Le village d'Ober-Merl, dont les troupes françaises s'étaient emparées, fut plusieurs fois cerné par les ennemis; l'adjudant-général Ney les chargea avec la plus grande impétuosité. Les Allemands revinrent à la charge, et s'emparèrent de ce poste, après avoir été quatre fois repoussés. Furieux d'un si opiniâtre acharnement, Ney rassemble encore une fois toutes ses troupes, emporte ce village, et demeure enfin maître du champ de bataille après s'être battu jusqu'à neuf heures du soir. Championnet n'éprouvait pas moins de difficultés pour vaincre à Camberg, où les Autrichiens avaient couvert la plaine d'une nombreuse cavalerie, et embusqué leur infanterie dans les bois de Wirgès. Le général Championnet s'empara d'abord des hauteurs qui bordent cette plaine à droite et à gauche de Camberg, en même temps que le général Klein chargeait la cavalerie ennemie avec tant d'impétuosité, qu'elle fut culbutée de toutes parts. Le combat fut long et terrible; les Autrichiens laissèrent le champ de bataille couvert de morts, et l'on enleva trente-cinq voitures de blessés. Pour réparer cette déroute, les Autrichiens montrèrent des troupes fraîches, et firent mine de vouloir recommencer le combat; mais voyant qu'on était prêt à leur opposer de nouvelle cavalerie et de l'artillerie légère, ils se déterminèrent à la retraite. Le général Kléber apprend que les Autrichiens sont demeurés en position à Friedberg; il envoye ordre au général Lefebvre de les attaquer par leur flanc droit et sur les derrières, tandis que le général Colaud, se contentant d'observer l'ennemi, attendait l'effet de ce mouvement. Les Autrichiens s'apperçurent de cette manœuvre, quittèrent précipitamment Friedberg, et allèrent se former en bataille entre Attenfauerbach et Rosbach, et multiplièrent leurs efforts pour empêcher Lefebvre de déboucher entre Affenheim et Farherbach. Malgré toute leur résistance, les Français gravirent ces hauteurs et s'y maintinrent. L'adjudant-général Ney s'avança jusqu'à Ockstadt,

tandis que le général Jacopin enfonçait les postes de Friedberg sous un feu le plus vif d'artillerie et de mousqueterie. Les divisions Bonnard et Colaud, ayant joint les combattants, les ennemis, se trouvant entre deux feux, furent obligés de faire leur retraite. Ils furent continuellement poursuivis par les généraux Klein et Ney toujours placés aux avant-gardes; calmes dans le péril, impétueux lorsqu'ils se précipitent avec leurs escadrons, les premiers dans une attaque importante, les derniers dans les retraites, on les voit donner à tous l'exemple, inspirer la sécurité par leur maintien, et saisir avec habileté les occasions d'arracher à l'ennemi la victoire par l'impulsion de leur valeur et par ce coup-d'œil sûr qui sait juger en un moment des dispositions de l'ennemi et des avantages du site opposé. Les Allemands perdirent dans ces deux journées deux mille hommes, et battirent continuellement en retraite, comme il leur arrivait toujours lorsqu'ils combattaient à forces égales contre les Français. 9 *juillet* 1796.

BYBLOS (*siége de*). Inarus, prince de Lybie, favorisé par les Athéniens, se fit proclamer roi d'Egypte, pendant le temps où ce royaume se trouvait asservi aux Persans. Artaxercès Longuemain, irrité, envoya trois cent mille hommes pour les vaincre. Il donna le commandement de son armée à Mégabyse. Inarus ne put résister à une telle inondation de Barbares; en un instant il perdit toute l'Egypte, et s'enferma dans Byblos avec six mille Athéniens. Cette ville, environnée par les eaux du Nil, était continuellement ravitaillée par les Athéniens. Pendant un an et demi les Persans firent de vains efforts pour s'en emparer. Fatigués de tant de lenteurs, les Persans imaginèrent de détourner, par de nombreuses saignées, le bras du Nil où se trouvait la flotte athénienne. Ils y réussirent. Inarus effrayé se rendit à composition, mais la contenance fière des Athéniens, leur bonne discipline, et l'ordre de leurs bataillons firent craindre aux Persans de les attaquer. On leur offrit une honorable capitulation; ils l'acceptèrent, livrèrent Byblos, et retournèrent en Grèce, fiers d'avoir été crus invincibles par une multitude de Barbares. 454 *ans avant J. C.*

BYR-EL-BARR (*combat de*). Les Français poursui-

vaient avec ardeur leurs succès sur les beys dans la Haute-Égypte, lorsque le général Desaix, marchant au travers des déserts pour se rendre à Kéné, rencontra les Mameloucks, le 2 avril 1798, près de Byr-el-Barr. L'adjudant-général Rabasse, commandant son avant-garde, s'avance pour soutenir ses éclaireurs, qui étaient déjà chargés. Accablé par le nombre, culbuté de son cheval, il se retira sur le corps de bataille. Desaix donne aussitôt l'ordre à l'infanterie de s'avancer; à la cavalerie, de prendre position sur un monticule extrêmement escarpé pour y attendre et y recevoir la charge; mais on ne put parvenir à s'y placer. Une grande valeur animait le chef de brigade Duplessis; il desirait de trouver depuis long-temps l'occasion de se signaler. Il ne peut voir arriver de sang froid l'ennemi; son courage impatient lui fait oublier l'exécution des ordres qu'il a reçus: il se porte à quize pas en avant de son régiment, fait sonner la charge, se précipite au milieu des ennemis, et fait des traits de la plus grande valeur; mais il a son cheval tué, et est bientôt lui-même frappé d'un coup de trombon. Sa mort jeta un peu de désordre. Le général Davout est forcé de faire avancer la ligne de dragons : ces braves chargent si impétueusement les Mameloucks, qu'ils sont obligés de se retirer en désordre, abandonnant le champ de bataille. L'infanterie et l'artillerie, n'avançant que lentement et péniblement dans des sables, n'arrivèrent qu'après le combat. 2 *avril* 1798.

BYSANCE (*siéges de*). 1. La fortune parut revenir sous les drapeaux d'Athènes, au moment où son peuple inconstant et léger rappela Alcibiade à la tête de ses armées. On le vit presqu'en un instant triompher du Péloponèse près de Cyzique, soumettre les villes révoltées, et mettre le siége devant Bysance. Fatigué des longueurs de ce siége, désespérant de prendre Bysance de vive force, il a recours à la ruse. Il annonce que les Athéniens le rappelaient, embarque son armée, et met à la voile. Pendant la nuit il revient, débarque une grande partie de ses soldats loin de la ville, et paraît lui-même à la tête de sa flotte menaçant le port de Bysance. Les Bysantins accourent pour écarter du rivage la flotte qui les menaçait. Alcibiade, par des évolutions, leur fait croire qu'ils n'ont point de dangers plus imminents; mais, pendant ce temps, les troupes débarquées

